

**Université Libre Internationale de Moldova
Universitatea Liberă Internațională din Moldova**

**Institut de Recherches philologiques et interculturelles
Institutul de Cercetări filologice și interculturale**

LA FRANCOPLYPHONIE: LANGUES ET IDENTITES

FRANCOPOLIFONIA: LIMBI ȘI IDENTITĂȚI

Colloque international / Colocviu internațional
Chișinău, ULIM, 23-24 mars 2007

**L'organisation du colloque et la publication de ces actes ont été rendues possibles
grâce au soutien financier**

*de l'Université Libre Internationale de Moldova (ULIM),
du gouvernement du Canada,
de l'Alliance française de Moldavie,
du Service culturel de l'Ambassade de France en Moldavie
et du Bureau Europe centrale et orientale de l'Agence universitaire
de la Francophonie*

**Organizarea colocviului și publicarea actelor au fost posibile grație suportului
financiar al**

*Universității Libere Internaționale din Moldova (ULIM),
Guvernului Canadei,
Alianței Franceze din Republica Moldova,
Serviciului cultural al Ambasadei Franței în Republica Moldova
și Biroului Europa centrală și orientală al Agenției universitare a Francofoniei*

CZU 811.133.1'34(082)=135.1

G 98

Approuvé par le Conseil scientifique de l'Institut de Recherches philologiques et interculturelles (procès-verbal nr. 4 du 2 février 2007) / Recomandat spre publicare de Consiliul Științific al Institutului de Cercetări filologice și interculturele (proces-verbal nr. 4 din 2 februarie 2007)

Directeur de l'édition / Director de ediție : **Ana Guțu**, prof. univ. dr., ULIM

Coordonnateurs scientifiques / Coordonatori științifici : **Elena PRUS**, prof. univ. dr. hab., ULIM
Pierre MOREL, conf. univ. dr., ULIM

Collège de rédaction / Colegiul de redacție

Abellah BAIDA, Ecole Normale Supérieure (ENS), Rabat, Maroc.

Gavin BOWD, Université de Saint-Andrews, Ecosse, Grande-Bretagne.

Henri BOYER, Université Paul-Valéry - Montpellier III, France.

Moussa DAFI, Université Cheikh Anta Diop, Dakar-Fann, Sénégal, Membre du Haut Conseil de la Francophonie.

Ion MANOLI, Université Libre Internationale de Moldova.

Irina MAVRODIN, Université de Craiova, Roumanie.

Mircea MIHALEVSCHI, Université Spiru Haret, Bucarest, Roumanie.

Paul MICLĂU, Université de Bucarest, Roumanie.

Doinița MILEA, Université Dunărea de Jos, Galați, Roumanie.

Liliane RAMOROSOA, Agence universitaire de la Francophonie, Bucarest, Roumanie.

Cécile SABATIER, Université Simon Fraser, Vancouver, Canada.

Elena-Brandusa STEICIUC, Université Stefan cel Mare, Suceava, Roumanie.

Rédaction / Redactare

Pierre Morel, conf. univ. dr., ULIM

Elena Prus, prof. univ. dr. hab., ULIM

Vasile Cucerescu, conf. univ. dr., ULIM

Carolina Dodu-Savca, secretar științific, ULIM

Procesare computerizată

Andrei Mușcinschi

ISBN 978-9975-9511-8-0

© ULIM, 2007

© Institutul de Cercetări
filologice și interculturele

TABLES DE MATIÈRES / CUPRINS

Avant-propos	5
---------------------	---

Contribution spéciale

André LEWIN , De Dieu à Diouf diversité culturelle, multipolarité et francophonie	7
--	---

FRANCOPHONIE

Abdellah BAIDA , Langue et identité dans les littératures francophones du Maghreb	34
Henri BOYER , Peut-on parler d' <i>imaginaires ethnosocioculturels</i> francophones?	41
Leila CAID , Lexique, culture et société à travers un dictionnaire de français régional	48
Moussa DAFF , <i>Guelwaar</i> d'Ousmane Sembéne : Un modèle d'écriture identitaire francophone	65
Ion GUȚU , La francophonie moldave après 1991	72
Ljiljana MATIC , Naïm Kattan, écrivain canadien dont les héros illustrent l'identité plurivalente de leur créateur	79
Paul MICLAU , Le premier séminaire des départements d'études françaises dans le cadre de l'AUPELF (Prologue, septembre 1979)	87
Pierre MOREL , La Francophonie en quête d'identité	93

ÉCRITURES / ÉCRIVAINS / EXILS ROUMAINS

Eugenia ALAMAN , Le fait divers - expression de la configuration narrative et de l'hétérogénéité	106
Maria ALEXE , <i>Mitul Noptii de Sânziene</i> – formă de asumare a identității în proza lui Mircea Eliade	113
Carmen ANDREI , Du flux incoercible des mots dans <i>Tête à tête</i> de Paul Emond	119
Simona ANTOFI , Discursul critic românesc în exil. Sorin Alexandrescu între exilul interior și scriitura Celuilalt	126
Gavin BOWD , Isidore Isou, lettrisme et roumanité	132
Ludmila CABAC , L'influence française dans les pays roumains au xixe siècle	140
Tamara CEBAN , La problématique de l'autotraduction chez Panaït Istrati	147
Vasile CUCERESCU , Limbajul personal și identitatea narativă: statuarea configurațiilor auctoriale	152
Aliona GRATI , Romanul lui N. Breban: „donjuanism narativ” sau dialogul limbajelor	157
Рита КЛЕЙМАН , Довид Кнут как бессарабско-парижский феномен культуры	164
Gabriel MARDARE , Voyage en Grande Cioranie ou De la trahison linguistique	171
Irina MAVRODIN , Cioran : langues et identités	181
Mircea MIHALEVSCHI , Pluralisme culturel francophone: le fondamental qui devient actuel en vertu de ses accidents	184
Doinița MILEA , Textul ficțional și demersul critic - miza identitară	188
Elena PRUS , L'affirmation de l'identité-palimpseste par l'écriture	194
Elena-Brandusa STEICIUC , Une « leçon d'amour et de patience » sur la douloureuse mémoire d'Algérie: <i>La Maison des chacals</i> d'Eveline Caduc	199

Maria ȘLEAHIȚCHI , Romanul Generației' 80: personaje în căutarea identității	205
Violeta TIPA , Dimensiunea identității în dramaturgia lui Matei Vișniec	210

FORMES DE L'IDENTITÉ

Alexandru BOHANȚOV , Crize identitare și/sau identități prefabricate în cultura media	218
Elena DRAGAN , Société, langue, culture et traduction	222
Valentina ENACHI, Ana MIHALACHE , L'image de la République de Moldova dans la presse française	229
Emilia GULICIUC , Criza identităților într-o lume globalizată	232
Viorel GULICIUC , Une esquisse (rhapsodique) d'une esthétique digitale fractale	236
Ana GUȚU , L'identité des polyglottes – entre polyglossie et cosmopolitisme	239
Mihail GUZUN , Limba (română) la confluență: identitate națională/ identitate europeană	246
Daniela JEDER , Des niveaux de la moralité aux niveaux de l'éducation morale	252
Ion MANOLI , Langue. Style. Identité	257
Maria-Mariana MARDARE , La guerre des langues et ses projections culturelles chez les adolescents roumains	261
Constantin-Ioan MLADIN , Comentarii metalingvistice pe marginea unei legislații lacunare. Între identitate națională și autenticitate lingvistică	268
Silvia MORARU, Victor MORARU , Rolul demersului mediatic în afirmarea interculturalității	277
Ion PLĂMĂDEALĂ , Discursul literar ca mediere a identității	281
Tatiana PODOLIUC , Cross-cultural and linguistic relations between England and France	289
Angelica VÂLCU , Sur la théorie de l'identité dans une interaction interculturelle	297

JEUNES CHERCHEURS

Ioana-Crina COROI , L'influence de la presse francophone sur l'imaginaire sociolinguistique roumain	303
Alina CRIHANĂ , Figuri și decoruri ale exilului utopic în romanele lui Vintilă Horia	309
Carolina DODU-SAVCA , <i>Ipséité</i> et spectralité dans le <i>topos</i> valéryen	315
Nicoleta IFRIM , Exilul interior bacovian și modelul simbolismului francez	320
Valeria - Alina GULICIUC , Pour une étude sémiotique du discours politique français	324
Gina PUICĂ , La littérature apatride ou Avantages et inconvénients de l'exil littéraire	329
Adriana-Gertruda ROMEDEA , De la phrase au texte	334
Angelina ROȘCA , Limba și identitate în spațiul mitico-ritualic al teatrului	344
Octavian SAIU , Teatrul absurdului, între francofonie și europenitate: Samuel Beckett și Eugène Ionesco	349
Gabriela SCRIPNIC , Le rôle du cliché intensif dans les textes littéraires	356

Avant-propos

Le premier colloque de printemps organisé par l'Institut de Recherches philologiques et interculturelles (ICFI) de la Faculté de langues étrangères de l'Université Libre Internationale de Moldova (ULIM) portait sur la *Franco polyphonie comme vecteur de la communication*. Dans une optique globale, il plaçait ainsi la langue et particulièrement la langue française au cœur des processus interactifs qui structurent l'ensemble de l'activité humaine. Ce faisant, il posait les bases d'un travail de réflexion plus approfondi sur les modalités d'intervention de la langue dans les différents espaces de communication.

Dans le prolongement des travaux menés en 2006, la deuxième édition du colloque de printemps, tout en conservant la ligne thématique générale de la *francopolyphonie*, c'est-à-dire de l'ouverture, de la pluralité, de la différence dans le monde francophone, nous invite à explorer les relations complexes qui existent entre langues et identités. Une opinion reçue veut en effet qu'elles soient inséparables. Voire... Le personnage-caméléon, qui semble jouer et se jouer des langues – ou des variétés de langue – et des cultures, et l'héritier scrupuleux d'un patrimoine identitaire qu'il s'est fait une mission de préserver sont-ils vraiment deux modèles qui s'opposent absolument et divisent le monde ou les deux faces d'une même recherche ?

Dans sa diversité historique, géographique et culturelle, le monde francophone – dont André Lewin nous retrace magistralement l'histoire – représente un terrain d'étude idéal pour tout ce qui illustre et interroge cette complexité. Le colloque « Francopolyphonie 2007 » entreprend l'approche de ces espaces encore mal connus à la fois dans leur dimension géographique et dans leur dimension intellectuelle.

Géographiquement il sollicite de manière privilégiée, et pour la première fois avec cette ampleur en République de Moldova, l'expérience africaine, la plus riche sans doute en Francophonie et l'une des plus porteuses d'avenir, grâce à la présence de personnalités de premier plan du monde universitaire du Maroc, du Sénégal et de Madagascar. C'est donc à la fois l'Afrique noire subsaharienne, le Maghreb et l'océan Indien qui sont représentés et dont la vision liminaire se nuance des regards croisés qu'apportent des participations d'origines aussi diverses que le Canada, l'Écosse, la Serbie, la Nouvelle-Zélande et, bien entendu, la Roumanie, la Moldova et la France.

Cette richesse géographique est également une richesse d'expériences et de pratiques scientifiques et culturelles. Au-delà des caractéristiques nationales, toute la palette des structures d'enseignement et de recherche est ici représentée : universités, école normale supérieure, centres de recherche, réseaux de chercheurs, associations d'enseignants et même Haut Conseil de la Francophonie, assurant une multiplicité d'abords qui permet l'examen en profondeur des problématiques.

L'Europe de l'Est, autre région porteuse d'avenir pour la Francophonie, occupe enfin, tout naturellement, une place de choix dans la thématique du colloque et nous avons voulu réserver un espace spécifique aux littératures de l'exil roumain et moldave. Par son ampleur et son exemplarité, ce phénomène – qui pose par ailleurs la question du rôle qui revient à ces littératures dans les corpus nationaux et internationaux – mérite en effet toute l'attention des chercheurs. La diversité de situations qu'il recouvre illustre de manière unique la complexité des évolutions, mutations ou restructurations identitaires liées à la confrontation avec un contexte culturel nouveau ou avec une langue autre. Linguistes et traductologues ont également beaucoup à nous apprendre

sur les implications, conscientes ou inconscientes, des mises en texte et des projets, nécessairement pertinents à l'intérieur d'une culture donnée, qu'elles soutiennent. Leur contribution aux travaux est essentielle.

Le colloque « Francopolyphonie 2007 » se situe ainsi au carrefour des expressions langagières et culturelles, là où, dans un monde de plus en plus marqué par la fluidité et le changement, se rejoignent les questionnements complémentaires sur la langue, sur l'identité, sur la relation entre langue et identité, qui intéressent directement les évolutions linguistiques à venir. Ces dynamiques touchent au premier chef des mouvements comme le mouvement francophone qui ont placé la langue au centre de leur action. En effet, la contribution d'une Francophonie qui se définit comme espace de rencontre et d'expression des différences peut jouer dans cet examen un rôle essentiel : trouvant son unité dans sa diversité, c'est par l'apport de ses multiples expériences qu'elle construit une problématique originale susceptible de faire progresser l'ensemble de la recherche dans le domaine. C'est à ce travail d'ensemble que le colloque « Francopolyphonie 2007 » souhaite apporter sa contribution.

Merci à ceux qui ont permis l'organisation de cette manifestation, au Gouvernement du Canada, à l'Agence universitaire de la Francophonie, à l'Alliance française de Moldavie et au Service culturel de l'Ambassade de France, merci à tous ceux qui à l'Université Libre Internationale de Moldova ont œuvré et œuvrent pour sa réussite, merci aux participants qui sont la substance vive de cette entreprise, merci enfin à celles et ceux qui continueront la tâche par la lecture et le commentaire de ces actes.

Le comité d'organisation du colloque

De Dieu à Diouf diversité culturelle, multipolarité et francophonie

par André LEWIN

Ancien ambassadeur de France (Guinée-Conakry, Inde, Autriche, Sénégal/Gambie)
Ancien porte-parole du Secrétaire général des Nations Unies
Premier vice-président de l'Académie diplomatique internationale
Membre de l'Académie diplomatique africaine
Membre de l'Académie des sciences d'Outre-mer
Membre de la Commission des archives diplomatiques
Président de l'Association française pour les Nations Unies
Président du comité de pilotage des manifestations françaises du 60ème anniversaire de l'O.N.U.
Co-fondateur du Comité pour le Français langue européenne

Une première version abrégée de cette étude est parue dans la revue «Panoramiques» (éditions Corlet/Marianne) du 4ème trimestre 2004 (n° 69), numéro spécial consacré au thème «L'avenir s'écrit aussi en français». Elle a été régulièrement revue et mise à jour depuis lors.

Dieu - celui de la Bible - aurait-il été le premier promoteur de la diversité culturelle? Le chapitre XI et dernier du livre de la Genèse qui ouvre l'Ancien Testament nous révèle en tous cas que, pour punir les hommes de leur prétention à vouloir bâtir une tour allant jusqu'au ciel, l'Éternel leur fit oublier qu'ils communiquaient jusque-là en une seule et même langue, et les dispersa à travers le monde parlant de multiples idiomes, de sorte qu'ils n'entendaient plus la langue les uns des autres et qu'ils durent abandonner l'ouvrage commencé. Multiplicité des langues, oui, mais c'était un châtement! Aujourd'hui au contraire, la diversité des langues et le dialogue des cultures sont devenus un objectif et un atout.

Entre la multiplicité linguistique qui (faute évidemment d'interprètes et de traducteurs!) entraîna la fin de la construction de la tour de Babel¹, et la prédominance que certains jugent inévitable de l'anglais - en fait de l'américain, prélude à la pensée unique, à l'économie dominante, à la culture envahissante, à l'idéologie péremptoire - il y a un monde, que dis-je, il y a «le monde», du moins presque tout le monde, dans sa diversité et sa complexité, qui impliquent nécessairement le dialogue des cultures, et un rapprochement entre «qui se ressemble s'assemble»; et plus si affinités. Bref, il y a la multipolarité, aussi éloignée de l'alignement systématique sur le plus puissant ou le plus séduisant, que de la dispersion anarchique et du chacun pour soi.

Pour y parvenir, il faut une volonté politique et une communauté d'intérêts et/ou de valeurs. De tels pôles ont existé dans le passé, le plus souvent sous la contrainte, de

1 Étymologiquement, le mot signifierait "confusion (des langues)" et aurait inspiré des mots sanscrits comme balbala (bégayer), français comme babiller, allemand comme babbeln, anglais comme babble. De nombreux quartiers multi-ethniques de villes africaines sont nommés Balbala.

l'empire romain aux vastes empires des conquistadores espagnols ou des navigateurs portugais, plus tard des colonisateurs britanniques («Rule Britannia», l'empire sur lequel le soleil ne se couchait jamais) ou français, en passant par le Saint-Empire romain germanique, ou l'orgueilleuse devise de l'Autriche impériale des Habsbourg : AEIOU («Austria est imperare orbi universo», en allemand «Alles Erdreich Ist Österreichs Untertan», c'est-à-dire : «C'est à l'Autriche de régner sur le monde entier» ou encore : «Le monde entier est sujet de l'Autriche»).

L'UNESCO a été il y a deux ans témoin de l'affrontement entre les États-Unis (revenus en 2003 dans cette institution qu'ils avaient quittée près de vingt ans auparavant, en 1984) et les partisans de la protection et la promotion de la diversité des expressions culturelles, puisqu'un projet de convention à ce sujet y a été âprement discuté avant d'être adopté par la Conférence générale le 20 octobre 2005². Les pays francophones ont fait montre au cours des débats d'une cohésion forte, comme ils l'ont fait à l'O.M.C. afin que les produits culturels ne soient pas considérés comme des marchandises à l'instar des autres, mais fassent l'objet d'une «exception culturelle» quant aux réglementations commerciales, douanières et autres³.

Cette problématique est d'ailleurs tout à fait à l'ordre du jour, puisque le Rapport 2004 du Programme des Nations Unies pour le Développement (P.N.U.D.) est entièrement centré sur «La liberté culturelle dans un monde diversifié.», et qu'un Rapport mondial sur la diversité culturelle doit être publié par l'UNESCO en 2008.

S'unir pour être plus forts tout en restant divers...

De tous les ciments de l'unité nationale, la langue est le plus fort, disait-on en Italie à l'époque de son unification. C'est toujours vrai aujourd'hui, mais pour la création ou le maintien de liens entre des groupes de nations, et pour la constitution de grands pôles culturels, linguistiques, voire politiques si des valeurs communes constituent un fondement accepté par tous. Même si l'on ne peut sous-estimer les appétits commerciaux, ignorer l'odeur du pétrole, minimiser l'attrait de nouveaux marchés, oublier la recherche de délocalisations avantageuses, voire négliger la survivance de quelques arrières-pensées néo ou post-coloniales, la prise de conscience de vastes ensembles ayant en commun une culture ou un ensemble de valeurs éthiques, morales, politiques, etc..., est

2 Elle a été votée par 148 voix contre 2 (États-Unis et Israël) et 4 abstentions (Australie, Honduras, Liberia, Nicaragua). Les États-Unis continuent à batailler contre sa ratification, en intervenant auprès des pays membres comme ils le font à propos du Tribunal pénal international, auquel ils sont également hostiles. La France a déposé à l'UNESCO le 18 décembre 2006 son instrument de ratification, en même temps que 13 États de l'Union européenne. Le seuil des 30 ratifications nécessaires étant franchi, la convention entre en vigueur trois mois plus tard, soit le 18 mars 2007.

3 Il est intéressant de remonter aux "origines de l'exception culturelle française" (titre du dossier de Jacques Choukroun publié dans "1895", numéro 44 de décembre 2004 de la Revue de l'Association française de recherche sur l'histoire du cinéma); on y trouve notamment des extraits d'un rapport présenté en juin 1935 par Maurice Petsche - alors président de la commission des finances de la Chambre des députés, plusieurs fois ministre de la IIIème puis de la IVème République - sur l'industrie cinématographique française, constatant que la clientèle de langue française - 75 millions de personnes dans le monde - était "trop restreinte pour permettre une rentabilité normale des films" là où les films de langue anglaise pouvaient toucher un public trois fois plus important, "sans compter les Indous"!

l'une des clés de la multipolarité, dans un monde où seuls les plus forts - ou les plus fermement regroupés - peuvent espérer jouer un rôle et exercer une influence, sans suivisme, sans alignement.

Déjà les Chinois, forts de leur cinquième de la population mondiale, ont décidé qu'ils ne feraient plus de conférences de presse en anglais. L'Inde, dont seulement 10% de la population totale (un milliard deux cents millions !) parle (plus ou moins bien) l'anglais et qui compte plus de 1.500 langues - parmi lesquelles 22 langues officielles, sans compter l'anglais, «langue officielle associée» -, ambitionne également de constituer l'un de ces nouveaux pôles.

Sans représenter de telles masses humaines ou de telles étendues territoriales, des regroupements se sont créés au fil des dernières décennies, parmi lesquels la Francophonie, qui ne fut pourtant pas le premier du genre⁴. Le Commonwealth, né en 1931, regroupe les anciennes possessions britanniques (actuellement au nombre de 53), bien entendu toutes entièrement ou partiellement anglophones, et qui ont accepté de faire de la Couronne britannique un lien au moins symbolique⁵. La Ligue des États Arabes (ou Ligue Arabe), créée au lendemain de la dernière guerre, est fondée sur la notion (la fiction ? en tous cas l'espoir) d'une nation arabe, et assise sur une langue, une civilisation, une culture, beaucoup aussi sur une religion, largement communes; des institutions propres (comme l'organisation arabe pour l'éducation, la science et la culture - ALECSO - créée en 1970) vinrent ultérieurement compléter ce dispositif. L'Organisation de la conférence islamique (OCI), fondée en 1969, a élargi l'assise culturelle arabe (que conserve la Ligue arabe) pour prendre comme fondement la religion islamique, qui est pratiquée par tout ou partie de la population dans ses 56 pays membres.

La Francophonie vint ensuite, dans les années 80. Elle compte actuellement (après le Sommet de Bucarest en 2006) 53 États et gouvernements membres, deux membres associés et treize observateurs, soit 68 membres. Nous y reviendrons.

4 Le français, avec ses 180 millions de locuteurs (120 millions s'exprimant convenablement, une soixantaine de millions possédant de bonnes notions), vient en 9ème position des grandes langues mondiales, après le chinois (plus d'un milliard), l'anglais (environ 600 millions), le hindi (450 millions), l'espagnol (400 millions), le russe (300 millions), l'arabe (250 millions), le portugais et le bengali (200 millions). L'Afrique regroupe 46,3% de la population francophone du monde, l'Europe 44%, l'Amérique 7,6%, l'Asie 1,8% et l'Océanie 0,3%. Les dix pays où l'on trouve le plus de francophones sont (en ordre décroissant) la France, l'Algérie, le Canada, le Maroc, la Belgique, la Côte d'Ivoire, la Tunisie, le Cameroun, la République démocratique du Congo, la Suisse. Il convient de prendre en compte aussi la centaine de millions d'élèves qui ont appris ou qui apprennent le français dans un cadre scolaire ou de formation continue, avec l'aide de 900.000 professeurs. Les enseignants de français sont regroupés au sein de la Fédération Internationale des Professeurs de Français (FIPF), dont la revue est *Le français dans le monde* ; ils ont tenu à Atlanta leur congrès mondial de 2004. Leur action est soutenue par un réseau de 420 établissements, lycées ou écoles français, de 162 instituts ou centres culturels répartis dans autant de pays, et de 1.135 Alliances françaises présentes dans 138 pays et accueillant près de 400.000 étudiants. On assiste également au développement du français de spécialité chez des cadres dans l'hôtellerie, le tourisme, les affaires...

5 L'un des pôles auxquels on pense - et dont la France fait activement partie - est évidemment l'Union européenne; mais celle-ci ne s'inscrit pas directement dans l'objet de cet article.

6 Abdou Diouf et le secrétaire général du Commonwealth, Donald C. McKinnon, ont signé ensemble une tribune (*Le Monde*, 7 juillet 2005) intitulée "Comment éradiquer la pauvreté ?". Ils y rappellent que les deux institutions regroupent (à cette date) 94 États (dont certains sont membres des deux ensembles), soit près de la moitié de la population mondiale et des gouvernements du monde.

C'est l'Hispanité qui est aujourd'hui en passe de se structurer davantage, avec depuis 1991 des Sommets ibéro-américains, des conférences et des projets qui rassemblent l'Espagne et le Portugal, une bonne partie des pays du continent américain, les Philippines en Asie, la Guinée équatoriale en Afrique, actuellement 22 pays... Le XVIème Sommet s'est tenu à Montevideo en novembre 2006, en présence du roi Juan Carlos et de Luis Zapatero (mais sans Hugo Chavez, ni Fidel Castro) : consacré à l'immigration, il a condamné la construction d'un mur à la frontière mexico-américaine.

C'est la Turcophonie, qui réunit depuis 1992 avec la Turquie six pays d'Asie centrale qui ont vécu l'emprise de l'empire ottoman, avec des Sommets réguliers, des organismes et des projets réalisés en commun.

Puis ce fut en 1996 la Communauté des pays de langue portugaise (CPLP), reposant sur la lusophonie de pays aussi divers que l'Angola, le Mozambique, le Timor oriental, Sao Tomé e Príncipe, la Guinée-Bissau, le Cap-Vert, et aussi bien entendu le Brésil et le Portugal, là encore avec des Sommets réguliers, des projets culturels et économiques, mais également une réelle volonté de présence dans les domaines de la politique, de l'économie, du développement, de la culture et du maintien de la paix.

Les premières initiatives...

Néologisme utilisé en 1880 dans son livre *France, Algérie et colonies* par le géographe français Onésime Reclus (ne pas confondre avec son frère, Élisée Reclus, géographe également, mais plus connu par ses nombreux ouvrages) pour définir les espaces et populations utilisant à un titre ou à un autre la langue française, le terme «francophone» resta négligé pendant un demi-siècle, jusqu'à réapparaître dans les dictionnaires pour caractériser ceux dont le français est la langue maternelle. Agrégé de grammaire française, le futur président Senghor proposa le terme de «Francité» pour recouvrir «l'ensemble des caractères propres à la civilisation française». C'est la conjonction de cette notion linguistique et de celle de valeurs communes qui est devenue le fondement de la francophonie.

7 Parmi les plus anciennes revues mentionnant spécifiquement la langue française, on trouve "L'espoir du monde, organe officiel de la Fédération des socialistes chrétiens de langue française" (publié à Genève de 1908 à 1946); en janvier 1914, les socialistes adeptes de Jules Guesde lancent la revue bimensuelle "Socialisme et lutte de classe, revue marxiste de langue française", dont le dernier numéro paraît en juillet 1914; ou encore à partir de 1928 "L'Étudiant socialiste, mensuel de langue française de l'Internationale des Étudiants socialistes", à laquelle collabora Claude Lévi-Strauss jusqu'en 1935. Il serait injuste de ne pas citer également la plus ancienne des institutions francophones avant la lettre, fondée en 1926 comme Société des écrivains coloniaux, devenue Association des Écrivains de langue française (ADELF) dans les années 60 sous la présidence de l'écrivain Henri Quéffelec (1964-68). Présidée depuis 1989 par le professeur Edmond Jouve (qui dirige par ailleurs l'Observatoire des Relations internationales, du Développement et de la Francophonie) puis par le professeur Charles Zorgbibe et actuellement par Jacques Chevrier, l'ADELF regroupe actuellement plus de 1.500 écrivains. Il existe également une Fédération internationale des écrivains de langue française (FIDELF), dont le président est l'écrivain sénégalais Alioune Badara Bèye. Il convient aussi de rappeler que certaines disciplines ont organisé depuis longtemps déjà des rencontres francophones avant la lettre; ainsi, les psychiatres et neurologues : le 103ème Congrès de psychiatrie et de neurologie de langue française s'est tenu en 2005 à Nice.

Diverses initiatives dispersées, où la France ne joua pas toujours d'emblée le rôle moteur que l'on aurait pu attendre⁸, entraînent en 1950 la naissance de l'Union internationale des journalistes et de la presse de langue française (UIJPLF, devenue aujourd'hui Union de la presse francophone UPF⁹), puis dans les années 60 de la conférence des ministres de l'éducation nationale des pays ayant en commun l'usage du français (CONFEMEN), ultérieurement de la conférence des ministres francophones de la Jeunesse et des Sports (CONFEJES)¹⁰. L'année 1961 voit la création de l'Association des universités entièrement ou partiellement de langue française (AUPELF), devenue ultérieurement l'Agence universitaire de la Francophonie (AUF)¹¹. Une Association des parlementaires de langue française est fondée en 1967.

-
- 8 Il y eut pourtant dès cette époque quelques personnalités qui lancèrent des associations ou des projets pour promouvoir la langue française en Europe ou dans le monde, soutenant en particulier la cause du Québec; on peut notamment citer Philippe Rossillon (rapporteur général du Haut Comité pour la défense et l'expansion de la langue française, également fondateur de Cultura Latina, qui édite Vox Latina), les hommes politiques Philippe Malaud et Xavier Deniau, Hervé Lavenir de Buffon (fondateur en 1953 avec le signataire de ces lignes, et avec Gérard de la Tour d'Auvergne et Philippe d'Hugues, du Comité pour le Français langue européenne, créateur aussi du comité Québec-France), Martial de La Fourrière, l'ambassadeur Bernard Dorin, Hervé Bourges, Dominique Frémy (le fondateur du Quid), Jean Cazeneuve, Stélio Farandjis, Michel Bruguière, Philippe de Saint-Robert (dont l'épouse Marie-José Jastrab de Saint-Robert est l'auteur d'un excellent "Que Sais-Je ?" sur "La politique de la langue française"), etc...
- 9 Née à Limoges de l'initiative d'un journaliste de Montréal, Dostaler O'Leary, et animée par son secrétaire général Georges Gros, l'UPF regroupe 3.000 journalistes répartis dans 110 pays ou régions. Le nouveau nom a été adopté le 24 octobre 2001 à Beyrouth, en clôture des 33èmes Assises de la presse francophone. L'UPF a également suscité la création d'une Fondation internationale de la presse francophone. Elle dispose d'une publication, "La Gazette" et d'une agence de presse.
- 10 D'autres conférences ministérielles se sont tenues régulièrement, parfois même avant le 1er Sommet francophone de 1986, organisées par l'Agence intergouvernementale de la Francophonie : ainsi pour la fonction publique (Lomé 1971), la politique scientifique (Luxembourg 1977), la justice (Paris 1980, Paris 1989, Le Caire 1995), l'agriculture (Paris 1981), la culture (Cotonou 1981, Liège 1990, Cotonou 2001), la recherche scientifique et l'enseignement supérieur (Yamoussoukro 1983), la communication (Le Caire 1985), l'environnement (Tunis, 1991), l'enfance (Dakar 1993), la société de l'information et les inforoutes (Montréal 1997, Rabat 2003), l'Économie et les Finances (Monaco 1999), la femme et le développement (Luxembourg 2000), la prévention des conflits et la sécurité humaine (Saint-Boniface - Canada, 2006)...
- 11 Fondée en 1961 et dirigée par un Recteur (actuellement Michèle Gendreau-Massaloux), l'AUF promeut et soutient la coopération entre les institutions universitaires travaillant en français, contribue au développement de l'enseignement supérieur et de la recherche ainsi qu'à la construction et à la consolidation d'un espace scientifique travaillant et publiant en français. L'AUF rassemble actuellement 535 établissements d'enseignement supérieur et de recherche dans le monde (y compris au-delà des pays membres de la Francophonie officielle) et 32 réseaux scientifiques multilatéraux. La France compte le plus d'établissements affiliés, puis l'Algérie (avec 77, bien qu'elle ne soit pas officiellement membre de la Francophonie), le Canada (32), le Maroc (24). L'action de l'AUF est coordonnée par 9 bureaux régionaux et plus de 31 implantations (antennes, campus numériques, centre d'accès à l'information, instituts de formation) répartis sur les cinq continents. Il faut mentionner ici l'Université internationale en langue française au service du développement africain, installée en Égypte à Alexandrie et nommée Université Senghor. Créée par le Sommet de Dakar (1989) qui l'a reconnue d'utilité publique internationale, elle a pour vocation de former des cadres de haut niveau dans certains domaines prioritaires pour le développement : gestion de projets, gestion des institutions financières, gestion de l'environnement, nutrition, santé et gestion du patrimoine culturel.

Première mesure officielle prise en France, la création par un Décret du 31 mars 1966 (donc sous la présidence du général de Gaulle) du Haut Comité pour la défense et l'expansion de la langue française.

En 1979, Jacques Chirac, alors maire de Paris, et Jean Pelletier, maire de Québec, suscitent la création de l'Association internationale des maires des villes francophones (AIMF), dont les successifs maires de Paris assureront la présidence. Les villes fondatrices étaient alors au nombre de 20; actuellement, elles sont 115 dans 46 pays, et de nombreuses municipalités sont candidates à cette institution, devenue en 1995 l'un des opérateurs directs de la Francophonie, en particulier grâce à son Fonds de Coopération, créé à Tunis en 1990, et dont le but est de réaliser des projets d'équipement urbain et de faire jouer pleinement la solidarité entre les municipalités membres et leurs populations¹².

En 2001, le dispositif se complète par la création d'une Association internationale des régions francophones, qui regroupe d'emblée 80 régions dans les cinq continents.

En 1984, la France, la Belgique et la Suisse avaient lancé TV5, qui devient la chaîne multilatérale de la Francophonie¹³. Il faut mentionner également le magazine télévisé «Espace francophone» diffusé sur France 3, et se souvenir de l'émission «Le Francophonissime», émission jeu des télévisions de langue française, qui dura de 1969 à 1981 : six représentants s'affrontaient régulièrement dans des joutes amicales pour déterminer qui parmi eux serait «le Francophonissime».

Sans appartenir à la galaxie de l'O.I.F., «France 24», la chaîne de télévision d'informations internationales émettant 24 heures sur 24 et souhaitée par le président Jacques Chirac (comme pendant de CNN, de Fox News, de BBC World ou d'Al Jazira), a démarré en décembre 2006 avec deux canaux (français et anglais), les canaux arabophone et hispanophone seront lancés en 2007 et 2009; son capital est détenu à 50% par TF1 et 50% par France Télévision. Le projet de Maison de l'Afrique à Paris a pris du retard¹⁴.

12 Bertrand Delanoë, actuel maire de Paris et président de cette Association, a présenté à Ouagadougou une dizaine de projets engagés ou sur le point de l'être, pour un montant, en 2004, de 874.000 euros : maternité au Rwanda, centres de soins à Madagascar et au Mali, centre de dépistage du Sida au Burkina, SAMU social à Bucarest, rénovation d'écoles en Haïti, lutte contre les inondations au Cameroun...

13 Plus de 135 millions de foyers peuvent recevoir TV5 par câble ou satellite, 24 heures sur 24, dans plus de 165 pays et 11 millions de téléspectateurs chaque jour (en audience cumulée hors Asie et Amériques) font de TV5 l'un des trois plus grands réseaux mondiaux de télévision, aux côtés de MTV et de CNN. TV5 dispose de 18 satellites et 34 bouquets numériques (soit 52 transpondeurs) et plus de 6 000 réseaux câblés. Trois millions de chambres d'hôtels diffusent TV5 à destination de plus de 50 millions de voyageurs francophones, et neuf compagnies aériennes reprennent des programmes spécifiques de TV5 pour 7,5 millions de "télépassagers". Un réseau de 32 000 enseignants utilisent la méthode "apprendre et enseigner" diffusée sur TV5.

14 Il faudrait encore citer bien d'autres initiatives placées sous le signe de la Francophonie, comme le Grand Prix de la Francophonie décerné chaque année depuis 1986 par l'Académie française, le Théâtre des "Francophonies en Limousin" de Limoges (lancé par Monique Blin, remplacée en 2000 par Patrick Le Mauff, il a connu en 2005 sa 22ème édition), les Jeux de la Francophonie (lancés à Casablanca et Rabat en 1989 avec 30 pays et 1800 sportifs; poursuivis à Paris en 1994, à Tananarive en 1997, à Ottawa-Hull en 2001 avec 51 pays et 2400 participants; les Vèmes Jeux ont eu lieu à Niamey en 2005 et les VIèmes auront lieu en 2009 à Beyrouth), le réseau international des Jeunes Volontaires francophones (né d'une initiative des Assises de l'enseignement du et en français de Hué - Laos - en 1997, qui fédère aujourd'hui des associations dans 27 pays, réunissant plus de 3.500 volontaires), le Festival international du film francophone de Namur (organisé par la Communauté française de Belgique, et dont la 20ème édition s'est tenue en

Les réticences françaises...

Plusieurs chefs d'État militaient activement en faveur de la création d'un mouvement plus structuré : Hamani Diori (Niger), Habib Bourguiba (Tunisie), Léopold Sedar Senghor (Sénégal), Norodom Sihanouk (Cambodge). Ils ne parvinrent pas à entraîner d'emblée l'appui de la France, qui préféra, après l'échec de la Communauté au début des années 60, privilégier la formule des réunions franco-africaines, regroupant à l'origine les pays - essentiellement d'Afrique sub-saharienne - qui avaient relevé de la souveraineté française; ces Sommets-là subsistent, étendus progressivement depuis 1975 à la quasi-totalité des pays africains non francophones, sous le nom de Conférences des chefs d'État d'Afrique et de France (dénommés plus récemment Sommets Afrique-France) se réunissant tous les deux ans, en alternance avec les Sommets francophones (le prochain a lieu en février 2007 à Cannes).

Le Sommet de l'OCAM - Organisation Commune Africaine et Malgache - réuni en juin 1966 à Madagascar avait officiellement proposé la création d'une véritable institution francophone internationale¹⁵. Le général de Gaulle (qui avait pourtant créé quelques mois auparavant le Haut Comité pour la défense et l'expansion de la langue française) s'abstint de donner son accord aux suggestions de ces chefs d'État et refusa

2005), le Prix francophone du Livre et de la Communication en Technologie ou Prix Roberval (créé en 1986 par le Conseil général de l'Oise et l'université de technologie de Compiègne, concours international destiné à encourager la production en langue française d'oeuvres sur tous supports consacrés à la technologie; en 2004, 252 oeuvres, provenant de 12 pays, ont été présentées), le Prix (annuel) des cinq continents de la Francophonie (créé en 2001 et dont le jury, qui a été présidé par Vénus Khoury-Ghata, l'est maintenant par Henri Lopès), la revue annuelle "Année francophone internationale - AFI" (dont Alain Decaux, de l'Académie française, alors ministre de la Francophonie, lança l'idée lors du Sommet francophone de Paris en 1991; Michel Tétu, professeur à l'Université Laval de Québec en fut chargé, avec essentiellement des universitaires canadiens, québécois et français. La revue est depuis 1992 publiée chaque année pour le 20 mars, jour de la Francophonie. L'AFI organise aussi des colloques, comme celui de 1991 à Paris sur "Francophonie au pluriel" ou celui de 1993 à Québec sur "Quatre siècles de francophonie en Amérique"), ou encore ADIFLOR (association pour la diffusion internationale francophone de livres, longtemps présidée par le député Xavier Deniau, maintenant par le sénateur Louis Duvernois), qui envoie dans de nombreux pays des ouvrages notamment scolaires destinés à être distribués gratuitement dans les écoles et les collèges. L'Académie française apporte sa pierre à cet édifice, par ses actions, ses liens privilégiés avec diverses instances francophones, par le grand prix de la francophonie qu'elle décerne chaque année à une personne physique francophone qui, dans son pays ou à l'échelle internationale, aura contribué de façon éminente au maintien et à l'illustration de la langue. Mentionnons aussi, moins liées à la Francophonie officielle, les Francofolies (manifestation, longtemps animée par Jean-Louis Foulquier, de spectacles, de diffusion et de production musicales organisée depuis 1984 à La Rochelle - l'édition 2004 a réuni 122.000 spectateurs. D'autres "Francofolies" se déroulent également à Berlin, à Montréal ou à Spa en Belgique). Enfin, il existe depuis 2005 un concours international de beauté Miss Francophone; certes, le terme de "miss" n'est pas très francophone ! De plus il y a eu des procès lancés par les organisateurs d'autres concours (Miss Univers, Miss France) contre cette initiative purement privée. Une première élection a eu lieu en 2005 à Bamako, une seconde à Kinshasa en 2006 (lauréate : Sandy Phembo, dauphine : Noëlla Madinga, toutes deux congolaises).

15 Le Nigérien Issoufou Saidou Djermakoye relate dans ses Mémoires (non encore publiés, mais dont l'auteur a eu connaissance) qu'une réunion se serait tenue à Libreville début 1963 pour parler notamment de la place du français à l'O.N.U. et dans la future organisation de l'unité africaine, qui était sur le point d'être créée en juin de la même année à Addis Abeba. L'auteur n'en a pas - jusqu'ici - trouvé trace.

de répondre à une question à ce propos lors de sa conférence de presse du 28 octobre 1966¹⁶. Sans doute ses réticences avaient-elles comme arrière-plan les querelles internes au Canada, car Ottawa refusait à l'époque tout concept qui pouvait donner au Québec un début de personnalité internationale¹⁷. Mais après la fameuse apostrophe «Vive le Québec libre» que de Gaulle lança du balcon de la mairie de Montréal en juillet 1967, cette objection sembla levée, d'autant que quelques mois plus tard eut lieu la première visite officielle en France de notables acadiens¹⁸.

Les réserves françaises levées, il fallut quand même attendre deux ans pour que se réunisse à Niamey, en février 1969, la première conférence des États francophones; la France y est représentée par André Malraux; 21 délégations sont présentes.

L'Agence de coopération culturelle et technique (ACCT) est créée un an plus tard, en mars 1970¹⁹; rebaptisée en 1995, lors du Sommet de Cotonou, Agence intergouvernementale de la Francophonie (AIF), elle prend en 2005 l'appellation même de l'Organisation internationale de la Francophonie; elle est l'opérateur principal de la Francophonie et développe des projets concrets ainsi que des programmes de coopération dans les domaines de l'éducation, de la culture, des médias, de l'économie, de la société civile et de la bonne gouvernance. Elle dispose également de deux organes subsidiaires, l'Institut francophone des nouvelles technologies de l'information et de la formation (INTIF), situé à Bordeaux, et l'Institut de l'énergie et de l'environnement de la Francophonie (IEPF), basé à Québec. Elle a longtemps publié «Le Journal de la francophonie», qui a arrêté sa parution en 2005 avec son numéro 42, mais il existe toujours un journal de ce nom, que l'on peut consulter sur Internet²⁰.

16 Hervé Lavenir de Buffon, déjà cité dans une note précédente, avait dès 1960 remis à l'Élysée deux notes destinées au général de Gaulle, l'une sur la politique de la langue française, l'autre sur le Québec.

17 Notons la formule que Stephen Harper, Premier ministre canadien, a proposée en novembre 2006 pour tenter de sortir de l'imbroglie québécois : la reconnaissance du peuple québécois comme nation au sein d'un Canada qui resterait uni. La controverse qui est née immédiatement chez certains Québécois porte évidemment sur les notions de souveraineté et d'indépendance.

18 Dans un courrier au général de Gaulle, ils en avaient appelé à lui pour éviter la disparition de leur journal "L'Évangéline", et il tint à les recevoir personnellement à Paris en janvier 1968. La délégation était composé de Léon Richard, président de la Société nationale acadienne, du recteur de l'Université de Moncton Adélarde Savoie, du président de la Compagnie Mutuelle l'Assomption et vice-président de l'Évangéline Gilbert Finn et du vice-président de l'Association acadienne de l'éducation Euclide Daigle. Un programme de coopération fut signé, comportant bourses, coopérants, dons de livres, création d'un Service culturel au Consulat général de France à Moncton. Pour "L'Évangéline", l'aide se traduisit notamment par la fourniture d'une linotype - mais, faute d'en trouver une moderne sur le marché français, on dut se rabattre sur une marque suédoise ! Si "L'Évangéline" a aujourd'hui disparu (à la suite d'un conflit syndical en 1982), la visite festive que Jacques Chirac fit, en marge du Sommet francophone de Moncton de 1999, à la communauté acadienne, s'inscrit dans la ligne de ce premier geste. J'ai eu la chance de participer, comme conseiller au cabinet du ministre André Bettencourt, à l'accueil de la délégation acadienne en 1968, puis, comme invité personnel de Jacques Chirac, à la visite à Moncton en 1999.

19 C'est précisément à cause de la date de création de cette importante institution, le 20 mars 1970, que le 20 mars est désormais célébré dans le monde comme Journée internationale de la Francophonie.

20 <<http://www.ruedesecoles.com/jtfrancophonie.php>>

Georges Pompidou avait dit que «C'est à travers sa langue que la France existe dans ce monde autrement que comme un pays parmi d'autres». Or, curieusement, sa présidence se passe sans nouvelle avancée francophone, alors que le premier Sommet franco-africain se tient en novembre 1973. Le président Valéry Giscard d'Estaing lui-même, qui participe régulièrement de 1975 à 1980 à six Sommets successifs de ce type - dont trois tenus en France -, passe pour avoir exprimé ses réticences quant à un sommet francophone que le président Senghor voulait réunir à Dakar en 1975; il l'aurait même «torpillé» si l'on en croit ce qu'en a écrit Maurice Druon lors d'une vive polémique contre l'élection en 2003 de l'ancien président de la République à l'Académie française au siège justement de l'ancien chef d'État du Sénégal²¹. Pourtant, le 5ème Sommet franco-africain qui en mai 1978 réunit vingt pays à Paris sous la présidence de Valéry Giscard d'Estaing, désigne un comité de cinq experts, chargés d'étudier la création d'une structure regroupant les dirigeants des pays francophones.

De la francophonie à la Francophonie...

Quoiqu'il en soit, c'est seulement sous la présidence de François Mitterrand que s'institutionnalisent ces Sommets, cependant que s'apaise la longue querelle canado-québécoise.

C'est finalement à Versailles que se tient, en février 1986, la première Conférence des chefs d'État et de gouvernement ayant en commun l'usage du français; elle réunit 42 pays ou territoires, représentés notamment par 16 chefs d'État et 10 chefs de gouvernement.

Le second Sommet se tient l'année suivante, en septembre 1987, à Québec, en présence de 41 délégations, la Louisiane n'y étant cette fois-ci pas présente. Désormais, les Sommets seront biennaux.

Le 3ème Sommet tenu à Dakar en mai 1989 réunit 41 délégations, avec 17 chefs d'État et 9 chefs de gouvernement. Le 4ème se tient en novembre 1991 au Palais de Chaillot à Paris (il devait se tenir au Zaïre, mais le président Mobutu a dû y renoncer à la suite du discours «Bonne gouvernance» de François Mitterrand à La Baule l'année précédente), en présence de 45 délégations, 21 chefs d'État et 13 chefs de gouvernement.

Puis ce sont le Sommet de l'Île Maurice en 1993 (47 délégations, 19 chefs d'État et 13 chefs de gouvernement - c'est à partir de là que sera adoptée la formule de «pays ayant le français en partage»; celui de Cotonou en 1995 (49 délégations, 19 chefs d'État, dont pour la première fois Jacques Chirac pour la France; la charte de l'ACCT, transformée en AIF, devient - après révisions - la Charte de la Francophonie, adoptée par la conférence ministérielle de Marrakech en 1996, une nouvelle version ayant été adoptée par la conférence ministérielle de Tananarive à Madagascar en 2005); celui de Hanoi en 1997 (52 pays, 18 chefs d'État et 16 chefs de gouvernement, avec la création officielle de l'Organisation internationale de la Francophonie et l'élection de son premier Secrétaire général), puis celui de Moncton (capitale de la province canadienne du Nouveau-

21 Dans son discours de réception à l'Académie française, le 16 décembre 2004, Valéry Giscard d'Estaing répond au moins implicitement à cette assertion : alors que pour définir le poète ou l'homme politique Senghor, le concept de "négritude" est cité 31 fois, la "langue française" l'est à 6 reprises, le mot "francophone" à 4 reprises (dont deux fois en reprenant le titre d'un ouvrage de Senghor), la formule "d'expression française" deux fois, mais le terme de "francophonie" n'y figure pas une seule fois.

Brunswick) en 1999 (57 délégations, 23 chefs d'État, 1 prince héritier, 3 vice-présidents, 13 chefs de gouvernement).

Le neuvième Sommet a été celui de Beyrouth, tenu en 2002 seulement, car la réunion a été repoussée d'une année à la suite des événements du 11 septembre 2001; 56 délégations y assistent; pour la première fois, le président algérien Abdelaziz Bouteflika, invité spécial du président libanais, est présent, alors que son pays n'est pas membre; de nombreux problèmes politiques sont abordés lors de ce premier Sommet tenu dans un pays arabe, dont celui de la lutte contre le terrorisme.

Le 10ème Sommet s'est tenu à Ouagadougou (Burkina Faso) en novembre 2004 (voir en annexe un compte-rendu sommaire de ce Sommet). On peut noter que, pour la première fois, le Saint-Siège y aura été invité.

La Roumanie a accueilli le XIème Sommet en 2006²², et Québec accueillera le prochain, qui se tiendra du 17 au 19 octobre 2008, année du 400ème anniversaire de la fondation de la ville (le second Sommet tenu en 1987 avait déjà eu lieu au Québec). La République démocratique du Congo et Madagascar ont fait acte de candidature pour le Sommet de 2010.

Chacun de ces sommets a désormais un thème central de réflexion : à Moncton, c'était la jeunesse; à Beyrouth, le dialogue des cultures; à Ouagadougou, un espace solidaire pour un développement durable; à Bucarest, cela a été la francophonie vers la société de l'information et du savoir, éducation pour tous.

D'un rôle culturel à une volonté politique...

Au cours de ces années, la Francophonie s'est davantage institutionnalisée et structurée, devenant, à la suite d'une décision prise au Sommet de Hanoi, l'Organisation internationale de la Francophonie (O.I.F.), dotée d'un Secrétaire général, le plus haut représentant de la Francophonie sur le plan international, et à qui les pays-membres ont clairement voulu donner un rôle politique et une visibilité internationale. Son mandat est en principe de quatre ans; la fonction a été confiée de 1997 à 2002 à l'ancien Secrétaire général des Nations Unies, l'Égyptien Boutros Boutros-Ghali, puis depuis 2002 à Abdou Diouf, l'ancien président du Sénégal²³.

Depuis 1998, l'O.I.F. a le statut d'observateur auprès de l'Assemblée générale des Nations Unies²⁴.

22 C'est également en 2006, du 20 mars - Journée internationale de la Francophonie - au 6 octobre - anniversaire de Léopold Sedar Senghor - qu'a lieu en France un grand Festival de la Francophonie. Jacques Chirac en avait exprimé l'intention au Sommet de Beyrouth en 2002. Le Salon du Livre de Paris a eu en 2006 la Francophonie comme invité d'honneur.

23 Je remercie le président Abdou Diouf, à qui j'avais adressé la présente étude en espérant qu'il ne se formaliserait pas du titre un peu irrévérencieux "De Dieu à Diouf", d'avoir amicalement répondu qu'il avait littéralement "dévoreré" ce texte, dont "le titre ne (m)'a pas choqué, mais plutôt flatté" (lettre du 19 novembre 2004).

24 L'Agence de coopération culturelle et technique (ACCT), future Agence intergouvernementale de la Francophonie (AIF) avait obtenu le statut d'observateur auprès de l'Assemblée générale des Nations Unies par la résolution 33/18 de l'Assemblée générale en date du 10 novembre 1978. L'Organisation internationale de la Francophonie (O.I.F.) lui succède dans ce statut par une résolution de l'Assemblée générale votée le 18 décembre 1998, confirmée régulièrement depuis.

Le Secrétaire général est donc amené de plus en plus à s'impliquer - et à impliquer l'O.I.F. - dans des dossiers de nature politique, dans des situations de crise, dans l'observation de processus électoraux : ainsi a-t-il par exemple désigné des représentants spéciaux pour suivre les développements de situations politiques troublées aux Comores (opération maintenant achevée), en Côte d'Ivoire (c'est le Guinéen Lansana Kouyaté) et en Haïti, et contribuer à leur solution.

L'O.I.F. dispose de quatre représentations permanentes à Addis Abeba, à Bruxelles, à New York et à Genève, et de trois bureaux régionaux à Lomé (pour l'Afrique de l'Ouest), à Libreville (pour l'Afrique centrale) et à Hanoi (pour l'Asie-Pacifique), ainsi que de deux antennes régionales à Bucarest et à Port-au-Prince (Haïti).

Le Sommet de Beyrouth a également pris un engagement sans équivoque en faveur de la mise en application de la déclaration de Bamako sur la démocratie, la bonne gouvernance et les droits de la personne, adoptée par la Francophonie en novembre 2000 dans la capitale malienne²⁵. Il en a été beaucoup question lors du Sommet à Ouagadougou en 2004. Et la suspension du Togo des instances de l'O.I.F. en février 2005 (à la suite de la nomination précipitée de Faure Éyadéma Gnassingbe comme président à la suite du décès de son père) montre que les membres de cette institution semblent désormais déterminés à faire respecter la déclaration de Bamako.

Par ailleurs se tiennent régulièrement (à l'occasion des Sommets ou entre ceux-ci) des sessions de la Conférence ministérielle de la Francophonie, où se retrouvent les ministres des affaires et/ou ceux chargés de la Francophonie dans les gouvernements des pays-membres.

Le Secrétaire général est assisté du Conseil permanent de la Francophonie (CPF), instance notamment chargée de la préparation et du suivi des Sommets. Présidé par le Secrétaire général, il est composé des représentants personnels des chefs d'État, et dispose de trois commissions (politique, économique et de coopération). La préoccupation économique ne peut évidemment être absente des ambitions de la Francophonie, non plus que celle du développement, une majorité de ses pays membres étant des États du Sud. C'est au Conseil que les membres associés font annuellement un rapport sur l'état du français dans leur pays.

Le Forum francophone des affaires (FFA, institution créée en 1987 à Québec et dont le siège est à Bruxelles) montre d'ailleurs que le monde industriel, économique, commercial et financier s'intéresse de son côté à la Francophonie comme à une zone de stabilité, de progrès et de développement. Fort de 52 comités nationaux, le FFA organise de nombreuses missions, voyages d'affaires ou séminaires, et siège en plénière en marge et dans le pays où se tiennent les Sommets.

Elle s'est également dotée, en tant qu'organisme consultatif, d'une Assemblée parlementaire de la Francophonie, dont la base géographique (des parlementaires ou

25 Adoptée lors d'un Symposium international sur le bilan des pratiques de la démocratie, des droits et des libertés, cette déclaration proclame que francophonie et démocratie sont indissociables tout en affirmant qu'il n'y a pas de modèle unique pour celle-ci; ce texte condamne - entre autres - les coups d'État, préconise des élections libres et transparentes, décide de procédures d'observation et de condamnation en cas de rupture de la démocratie ou de violations massive des droits de l'homme; elle prévoit des sanctions, allant du refus de soutenir la candidature du pays en cause à des postes électifs, à la nécessité de visas pour les dirigeants de fait, à la réduction des contacts intergouvernementaux et même à la suspension du pays concerné de la Francophonie.

France paie près de 140 millions; près de 1.100 personnes travaillent dans ces diverses instances.

Un certain nombre de pays ou de communautés ont exploré la possibilité de devenir à leur tour membres de la Francophonie (États ou gouvernements membres, associés, ou observateurs), soit parce qu'une partie plus ou moins importante de leur population parle effectivement le français ou l'apprend, soit parce que, même si leur francophonie réelle est réduite, ils estiment que leur participation à cette communauté marque une volonté de partager certaines valeurs et de refuser certaines hégémonies. Ainsi, le Soudan, la Thaïlande, ainsi que l'ordre souverain de Malte, demandent à devenir observateurs.

Parmi les francophones potentiels ou virtuels, il y a le cas d'Israël, dont une fraction notable de la population, celle originaire notamment du Maghreb ou du Proche-Orient, s'exprime en français. Mais l'admission comme membre de la Francophonie étant soumise, selon la Charte de l'organisation, à la règle de l'unanimité, il est évident, dans la conjoncture internationale actuelle, que l'entrée d'Israël n'obtiendrait pas un consensus, en particulier de la part de plusieurs des membres arabes. Soucieux de ne pas se heurter à un refus, le gouvernement israélien n'a donc pas formellement présenté sa candidature, mais procède régulièrement à de discrets sondages à ce propos²⁹.

Certains pays pouvant se considérer comme marginalisés ou ostracisés aujourd'hui par une partie de la communauté internationale, peuvent également estimer qu'une adhésion à la Francophonie constituerait un soutien notable dans leur position et leur ouvrirait des portes nouvelles, surtout si une part de leur population - ou de leurs élites - a une réelle pratique du français. Il est en ainsi de l'Iran et de l'Afghanistan, qui fut naguère un pays où la langue française avait une place notable (les timbres-poste y portèrent comme seule mention : «Postes afghanes» jusqu'en 1989)³⁰.

Plusieurs pays d'Europe centrale et orientale sont désormais membres. Reste le cas de deux républiques baltes (Lettonie et Estonie), ainsi que celui des autres États nés de l'implosion de l'ex-Yougoslavie.

Résultant de l'éclatement de l'ancienne Union soviétique, certains États d'Asie centrale pourraient se manifester. L'Ouzbékistan, par exemple, où par la volonté de Staline, ont été formés naguère des milliers de professeurs de français et où existent aujourd'hui des dizaines de milliers de locuteurs francophones.

L'Algérie constitue également un cas spécifique. Alors que le Maroc, la Tunisie, l'Égypte et la Mauritanie sont membres de la Francophonie, et que le Soudan est depuis plusieurs années intéressé par un statut d'observateur (le Sommet de Bucarest en 2006 l'a pour le moment rejetée), l'Algérie est - avec la Libye - un pays du Nord du continent africain qui pour des raisons politiques, culturelles et linguistiques - volonté de privilégier la langue arabe - s'est longtemps montré réservé vis à vis de la Francophonie, considérée comme un instrument de néocolonialisme - l'écrivain algérien Kateb Yacine qualifie même la langue française de «butin de guerre» ! Le président Bouteflika, qui pratique lui-même un français remarquable, a modifié la donne en participant au Sommet de Beyrouth comme invité personnel du président libanais. Il a été de même présent à Ouagadougou, mais pas à Bucarest.

29 Dans un premier temps, l'université de Tel Aviv, par l'intermédiaire de son département de langue française, a adhéré à l'AUF en 2005

30 En 2006, le Musée Sutu de Bucarest a accueilli l'exposition : "La Francophonie par ses timbres".

Au sein de l'Union européenne, l'Autriche a approché l'O.I.F. à plusieurs reprises, sans pourtant poser officiellement de candidature pour devenir État membre de plein exercice : les élites politiques, administratives, culturelles de ce pays sont toujours assez largement francophones, ce qui en revanche est moins souvent le cas des dirigeants économiques. Et ce pays, à l'instar de la France, a toujours accordé une place majeure à la diffusion culturelle dans son dispositif diplomatique; l'Autriche a accédé au statut d'observateur lors du Sommet de Ouagadougou.

De son côté, le Saint-Siège a été invité à Ouagadougou.

Dans d'autres régions du monde peuvent être évoqués la Louisiane (État américain qui a parfois été invité spécial lors de Sommets francophones, et dont la récente célébration du bicentenaire de la vente par Napoléon aux États-Unis a donné lieu à d'utiles rappels historiques), ou encore le Val d'Aoste (invité spécial à Hanoi, mais aussi à Bucarest).

Il y a le cas des anciens comptoirs français des Indes (Chandernagor, Pondichéry, Karikal, Mahé, Yanaon), dont les quatre derniers constituent en Inde un Territoire de l'Union spécifique³¹. Mais pour obtenir un statut dans la Francophonie, encore faudrait-il que les autorités locales se manifestent formellement, avec l'accord des autorités fédérales indiennes, ce qui n'a pas été le cas jusqu'ici³². Vivent et travaillent pourtant dans ces territoires des dizaines de milliers de personnes éduquées dans des établissements scolaires français, qui parlent donc le français, et dont une partie au moins a la nationalité française ou la double nationalité française et indienne; y existent également de nombreuses institutions pédagogiques, culturelles, scientifiques ou autres, qui confirment ce que Nehru avait dit au moment de la cession des territoires, qu'ils seraient «une fenêtre de l'Inde ouverte sur la France». A partir cette base franco-indienne, Pondichéry pourrait devenir un pôle de contacts scientifiques, technologiques et culturels entre l'Asie et l'Europe (puisqu'en dehors même du Royaume-Uni, plusieurs pays de l'Union européenne ont été historiquement présents dans la région de Pondichéry ou le Sud de l'Inde: le Danemark, le Portugal, l'Allemagne, les Pays-Bas, l'Espagne).

En tout état de cause, un délicat problème d'équilibre se pose désormais au sein de la Francophonie. L'initiative est partie pour l'essentiel de pays africains, relayés notamment par le Canada (et le Québec, qui y a vu un moyen de s'affirmer), la Belgique, la Suisse, le Liban et la France. Mais les adhésions suivantes ont progressivement transformé l'équilibre géographique au sein de la Francophonie officielle et quelque peu érodé la place prééminente de l'Afrique, comme de ses préoccupations essentielles. Les problèmes de «bonne gouvernance» et de respect des droits de l'homme risquent d'être également évoqués avec plus de force, comme le souhaitent certains pays, en particulier le Canada³³.

31 Chandernagor, ville située près de Calcutta, a eu un sort particulier, ayant été rattachée à l'Inde dès 1950 à la suite d'un vote populaire intervenu en 1949. Les quatre autres comptoirs ont fait l'objet d'une autre négociation entre Paris et Delhi, et leur cession est intervenue en 1954, il y a donc 50 ans.

32 En 1990, l'ancien premier Ministre indien Rajiv Gandhi avait affirmé à l'auteur de ces lignes, alors ambassadeur de France en Inde, qu'il était favorable pour sa part à un accord entre Pondichéry et les institutions francophones; mais il était alors dans l'opposition, et a été assassiné quelques mois plus tard, lors de la campagne électorale qui allait ramener son parti du Congrès au pouvoir en 1991.

33 Les Canadiens auraient souhaité que le Sommet de Moncton traduise la volonté de fustiger plus nettement les manquements à la démocratie et aux droits de l'homme. Mais, comme l'a

A l'heure actuelle, sur les 68 États ou gouvernements membres, associés ou observateurs de l'O.I.F., 36 ne sont pas africains et 32 sont africains, alors que ces derniers constituaient une nette majorité il y a encore une décennie³⁴. Les adhésions les plus récentes sont presque toutes non africaines. Il faut noter que plus de la moitié des pays membres de l'Union européenne (ou candidats à l'adhésion) sont désormais liés à la Francophonie.

Parmi les membres non africains, 25 sont d'Europe occidentale, centrale ou orientale (Albanie, Andorre, Autriche, Belgique, Communauté française de Belgique, Bulgarie, Chypre, Croatie, Macédoine, France, Grèce, Hongrie, Lituanie, Luxembourg, Moldavie, Monaco, Pologne, République Tchèque, Roumanie, Serbie, Slovaquie, Slovénie, Suisse, Ukraine), d'Amérique du Nord (Canada, Nouveau Brunswick, Québec), trois de la région des Caraïbes (Dominique, Haïti, Sainte Lucie), six de la zone Caucase-Asie-Pacifique (Arménie, Cambodge, Géorgie, Laos, Vietnam, Vanuatu), alors qu'il y a six pays d'Afrique centrale, six d'Afrique de l'Est et de l'océan indien, onze de l'Afrique de l'Ouest, quatre d'Afrique du Nord et un du Proche-Orient (Liban).

Pour éviter, sans doute, d'amplifier une telle évolution, qui risquerait de réduire davantage la place jusqu'ici éminente de l'Afrique, mais aussi d'affaiblir la cohésion des valeurs fondamentales de la francophonie, il a été décidé lors du Sommet de Beyrouth de renforcer les critères d'admission et de privilégier désormais l'approfondissement du contenu de la francophonie, plutôt que son élargissement. Depuis le Sommet de Bucarest, premier Sommet tenu en Europe de l'Est et symbole donc de ce que certains appellent - pour le déplorer - un «virage» européen de l'O.I.F., l'élargissement est donc provisoirement «gelé», même si l'on peut potentiellement estimer que l'institution atteindra un jour - et peut-être même dépassera - le chiffre de 70 membres, soit nettement plus du tiers de la communauté internationale (plus qu'il n'en faudrait pour empêcher l'adoption, à l'Assemblée générale de l'O.N.U., d'une résolution sur une question importante)³⁵.

alors fait remarquer Jacques Chirac, la Francophonie, qui fonctionne sous le signe du consensus et non pas du vote et dont la Charte ne prévoit ni suspension ni exclusion, n'en est pas encore au point de pouvoir exclure ou sanctionner, En revanche, elle est une "force tranquille" qui avance régulièrement dans ce sens, qui "observe" les défaillances (même s'il n'y a pas encore d'observatoire qui en soit formellement chargé; toutefois l'AIF "observe" ce qui se passe dans les pays membres), et pourra sans doute un jour décider que "la place de tel ou tel n'est pas parmi nous". D'ailleurs en 1991, Mobutu avait bel et bien été "puni" pour ses pratiques en ce domaine, puisque le Sommet qui devait se tenir à Kinshasa a finalement été tenu à Paris. La déclaration de Bamako adoptée l'année suivante à Bamako en novembre 2000 est particulièrement nette à cet égard, ainsi que nous l'avons vu plus haut. En février 2005, le Togo est le premier cas d'application de cette déclaration : à la suite de la nomination précipitée de Faure Eyadéma comme président à la suite de la mort de son père, le Togo a été suspendu des instances de la Francophonie, et menacé de suspension complète de l'O.I.F. s'il n'y avait pas d'élections présidentielles et législatives démocratiques dans un délai rapide.

34 Notons que les pays d'Afrique subsaharienne, des Caraïbes ou d'Océanie membres de l'O.I.F. ne relevaient pas tous de la souveraineté de la France : trois étaient colonies belges (RDC-Zaire, Rwanda, Burundi), trois provinces portugaises (Cap-Vert, Guinée Bissau, Sao Tomé e Príncipe), deux possessions britanniques (Maurice, Seychelles), une colonie espagnole (Guinée équatoriale), un condominium franco-britannique (Vanuatu). Plusieurs membres de l'O.I.F. sont également membres du Commonwealth (Canada, Dominique, Maurice, Sainte Lucie, Seychelles, Vanuatu) ou de la Communauté des pays de langue portugaise (Cap-Vert, Guinée-Bissau, Sao Tomé e Príncipe).

35 L'article 18 de la Charte de l'O.N.U. exige cette majorité des deux tiers pour les votes sur toutes les questions importantes.

C'est ici qu'il faut - avec toutes les nuances et précautions nécessaires - poser la question des motivations des pays, anciens et nouveaux, pour s'intéresser à la Francophonie, au-delà de la pratique plus ou moins répandue de la langue elle-même³⁶.

Nul doute qu'au début, il y avait le souhait de garder des liens avec la France, via sa langue et sa culture, de la part des anciennes colonies, en particulier les plus «fidèles». Et puis le désir de ne pas se sentir seuls dans un monde où la langue française constituait un outil de ralliement (souvent le seul) entre des pays aux orientations très diverses

De même, certains pays pouvaient y voir le moyen d'échapper par une tierce solution à la division du monde en deux camps, une sorte de non alignement, dans la ligne de la position gaullienne de refus des blocs et de «détente-entente-coopération» (Boutros Boutros-Ghali ne définissait-il pas le français comme une «langue non alignée» ?). La francophonie pouvait également s'infléchir vers une dérive, sinon anti-américaine, du moins a-américaine (dans la ligne du discours de Phnom Penh, de «Vive le Québec Libre», ou de la sortie de la France des structures militaires de l'OTAN, etc).

Si le président Giscard d'Estaing ne semble pas y avoir pris grand intérêt, le président François Mitterrand a vu le parti qu'il pourrait en tirer, et à partir de la fin des années 80, peut-être pour éviter aussi le reproche de néocolonialisme, on a invité de plus en plus largement des pays qui n'avaient jamais eu avec la France de relations de type colonial.

Après l'effondrement de l'URSS, les pays de l'Est qui ont cherché à adhérer à la Francophonie l'ont peut-être fait pour équilibrer leur farouche volonté de devenir membres de l'OTAN et leur crainte d'ostraciser la Russie, en entrant dans un «club» de bonne qualité, délivrant une sorte de «label» de qualité (tolérance, ouverture sur le monde, solidarité, bonne gouvernance, etc...) sans trop de risque de condamnations ou de sanctions, mais aussi sans grands avantages économiques ou financiers.

Sans doute, depuis les opérations militaires de la coalition en Irak, la réserve vis-à-vis de la politique des États-Unis a-t-elle progressé. Dans le monde, les regroupements «culturels» sont à la mode depuis quelques décennies, et la Francophonie peut aider à éviter une américanisation trop rapide ou trop visible. Certains pays peuvent également estimer que la Francophonie est l'un des pôles potentiellement les plus solides d'un monde multipolaire, peut-être davantage que l'Union européenne elle-même, qui se cherche encore une véritable dimension en termes de politique extérieure et de défense, et qui a - depuis l'adhésion du Royaume-Uni et de quelques autres pays - moins la volonté de constituer un amical mais solide contrepoids aux États-Unis³⁷.

Les admissions de ces dernières années ont d'ailleurs commencé à infléchir le mouvement du point de vue de ses allégeances politiques ou de ses traditions historiques. Les anciennes possessions françaises y sont désormais en minorité, contrairement au Commonwealth qui ne compte que des membres ayant eu (ou ayant encore) des liens avec la Couronne britannique. La France n'est pas, pour ces nouveaux

36 Je ne retiens pas comme fondé l'argument parfois invoqué par les adversaires de la Francophonie (ou de la France), selon lequel les Français prôneraient la francophonie parce qu'ils sont incapables de parler une autre langue que la leur. Il est vrai que l'enseignement des langues étrangères a longtemps pâti en France de méthodes désuètes et de peu d'empressement, mais cette situation a beaucoup évolué au cours des décennies récentes.

37 Autre motivation, qui semble exister pour certains pays comme l'Autriche : celle-ci est entourée de pays membres ou futurs membres de la Francophonie, et ne tient pas à rester une exception en ce domaine, d'autant que ses titres à se sentir à l'aise en "Francophonie" sont indiscutables.

membres, l'ancienne puissance coloniale, avec tout ce que cela comporte de non-dits, de connivences, de complicités, mais aussi de compréhension, de soutien et d'amitié³⁸. Le rôle de la France, qui reste évidemment majeur - du point de vue des financements comme de celui de l'influence - s'en trouve d'ores et déjà modifié : la Francophonie est devenue une institution où les responsabilités sont mieux réparties et où les valeurs sont ressenties de plus en plus réellement «en partage».

Dans les années qui viennent, l'O.I.F. devra s'affirmer davantage encore comme l'un des pôles du monde en devenir. Déjà les concertations entre francophones se multiplient dans nombre d'institutions et d'enceintes de négociations internationales³⁹; mais les paroles, évidemment, ne suffisent pas pour promouvoir à elles seules les valeurs que veut véhiculer la Francophonie; il faut une réflexion systématique sur la signification profonde de la francophonie; il faut aussi que celle-ci démontre une réelle volonté politique (elle est maintenant perceptible), mais aussi qu'elle fasse preuve d'une meilleure capacité à agir sur le terrain, à lancer des programmes plus ambitieux, et à générer des financements.

Comme le faisait remarquer le 26 août 2004 Xavier Darcos, alors ministre français délégué à la coopération, au développement et à la francophonie, lors de la conférence annuelle des ambassadeurs, «la Francophonie ne suscite pas suffisamment d'intérêt en France même, alors qu'ailleurs, elle attire de plus en plus d'États et de peuples soucieux de soutenir une autre mondialisation. C'est d'abord en cultivant cette différence, et non en se plaçant en position défensive, qu'elle continuera d'être attrayante. Nous devons nous efforcer de mettre en lumière la plus-value dont elle est porteuse dans le traitement des grandes questions politiques, économiques et culturelles.»

38 La France n'exerce plus non plus le même attrait sur les nouvelles générations de l'ancien "pré carré" des ex-colonies françaises; plus des trois quarts des habitants actuels de ces pays n'ont pas connu la période coloniale, et le visage de la France est pour trop de leurs jeunes celui de la politique de restriction des visas et de l'expulsion des "sans papiers"; cependant que les États-Unis apparaissent - peut-être de manière illusoire - comme la patrie des technologies modernes, des études de gestion, des réussites individuelles et d'une politique de visas et de cartes de travail (les "green cards") qui laisse leur chance aux plus débrouillards et aux plus veinards (avec les tirages au sort annuels de l'attribution de plus de 50.000 de ces cartes). Le Canada combine l'atout de la francophonie, l'attrait de l'Amérique et une volonté d'immigration très ouverte.

39 On pourra y vérifier le vieil adage, bien connu des Onusiens des années 60, selon lequel "il y a plus d'affinités entre deux francophones dont l'un est révolutionnaire, qu'entre deux révolutionnaires dont l'un est francophone".

Post scriptum rédigé après les Sommets de Ouagadougou et de Bucarest

Le Xème Sommet francophone s'est tenu les 26 et 27 novembre 2004 à Ouagadougou, en présence de 56 délégations. Parmi les absents, le président Émile Lahoud du Liban (pourtant président en exercice de la Francophonie depuis Beyrouth, peut-être pour manifester sa désapprobation de la position prise par la France lors du vote de la résolution 1559 du Conseil de sécurité sur la situation au Liban), les présidents Gbagbo de Côte d'Ivoire, Eyadéma du Togo, Conté de Guinée, Ould Taya de Mauritanie et Tandja du Niger (en fait, plusieurs des voisins du Burkina, en froid avec ce pays). Le président Biya du Cameroun est venu, alors qu'il a rarement assisté aux sommets précédents; le président Kagamé du Rwanda a assisté au Sommet pour la première fois; le président Bouteflika de l'Algérie est venu comme il l'avait fait à Beyrouth, mais contrairement à ce qu'espéraient certains, il n'a pas présenté la candidature de son pays comme membre de l'O.I.F.; invités extérieurs à l'institution, les présidents Obasanjo du Nigeria (en tant que président en exercice de l'Union africaine) et Al-Béchir du Soudan (qui confirme ainsi l'intention de son pays de devenir un jour observateur de la Francophonie, candidature que le Sommet de Bucarest n'acceptera pas en 2006); Kofi Annan, venu pour participer au Sommet, a été obligé de repartir avant son ouverture, en raison de développements impliquant l'O.N.U.; Alpha Oumar Konaré, président de la Commission de l'Union africaine, y a participé⁴⁰.

Le banquier du Bangladesh Mohamed Yunus, père du microfinancement, était l'un des invités spéciaux, le sujet du micro-crédit étant à l'ordre du jour; et le ministre thaïlandais des affaires étrangères a profité de la réunion pour poursuivre sa campagne pour le poste de futur Secrétaire général de l'O.N.U.. Le Sommet a été préparé par une session du Conseil permanent de la Francophonie le 23 novembre et suivi le 28 par une conférence ministérielle.

La situation en Côte d'Ivoire a évidemment dominé une bonne partie des débats politiques. Une résolution, adoptée à l'unanimité (y compris la délégation ivoirienne, dirigée par un ministre), condamne les violations du cessez-le-feu et les attaques contre la force française Licorne, dénonce les exactions perpétrées contre les étrangers et réaffirme que les engagements de Marcoussis et d'Accra III constituent la seule voie d'une réconciliation; le texte engage également le Secrétaire général de la Francophonie à continuer d'appuyer le processus conduisant à des élections. Cette action s'inscrit dans le cadre de la déclaration de Bamako, référence de la francophonie en matière de paix, de démocratie et de droits

40 Il a d'ailleurs créé la surprise en commençant son allocution par quelques phrases ... en langue bambara, expliquant ensuite - en français - que Francophonie et promotion des langues nationales n'étaient pas antinomiques, bien au contraire, car "l'unilinguisme n'est pas un facteur de développement... Nos différences sont une richesse, ne les rejetons pas." Il ignorait peut-être qu'il y avait eu un précédent à ce geste, lorsque en 1975 Idi Amine Dada, alors président de l'Ouganda et président en exercice de l'Organisation de l'Unité Africaine, avait commencé son discours devant l'Assemblée générale des Nations Unies en l'une des langues pratiquées dans son pays - était-ce le Swahili ou le Ganda, je ne m'en souviens plus - puis, après avoir expliqué - en anglais - qu'il ne voulait pas parler au nom de l'Afrique dans la langue de son ancien colonisateur, avait chargé son représentant à New York de lire en anglais le reste de son texte; ce que l'intéressé, qui n'avait visiblement pas été mis dans le secret, a ensuite fait, avec une mine et une voix terrorisées !

de l'homme. Les autres discussions politiques des chefs ont porté sur la République démocratique du Congo, sur le Darfour, sur le Proche-Orient et sur Haïti.

La déclaration de Ouagadougou adoptée à l'issue du Sommet reprend l'ensemble de ces préoccupations, mais aborde également la responsabilité des États dans la protection des populations (sur laquelle le Liban et le Vietnam ont émis des réserves; en revanche le Canada organisera avant 2006 une conférence sur la sécurité humaine et le devoir de protéger). Enfin, à l'initiative du président Bongo du Gabon, qui s'est référé à la détention des journalistes français Christian Chesnot et de Georges Malbrunot (encore retenus en otages en Irak à l'époque du Sommet), celui-ci a adopté une résolution sur la liberté de la presse et la protection des journalistes.

Le thème central du Sommet, «Francophonie, espace solidaire pour un développement durable», repris dans la déclaration finale, a engendré un débat quant au financement du développement, sur lequel Jacques Chirac a rappelé ses propositions sur la taxation internationale et le micro-crédit; ces idées ont été généralement soutenues, y compris par le président de la Confédération helvétique qui s'est montré intéressé par l'idée d'une taxe internationale.

Pour la première fois, le Sommet a adopté un cadre stratégique pour la Francophonie, portant sur les dix années 2005-2014; ce texte retient quelques objectifs stratégiques dans les quatre directions essentielles que sont la langue et la diversité culturelle, la paix, la démocratie et les droits de l'homme, l'éducation, et la coopération pour le développement durable.

L'Arménie, l'Autriche, la Croatie, la Géorgie et la Hongrie ont été admis comme observateurs, Andorre et la Grèce⁴¹ comme membres associés. Les candidatures de l'Albanie et de la Macédoine (déjà membres associés) au statut de membre à part entière ont été ajournées jusqu'au Sommet de 2006 à Bucarest, l'usage et l'enseignement du français n'ayant pas suffisamment progressé dans ces deux pays.

Le XI^{ème} Sommet de la Francophonie a eu lieu les 28 et 29 septembre 2006 à Bucarest, c'est-à-dire pour la première fois dans un pays d'Europe de l'Est, en présence de 24 chefs d'État et de gouvernement de pays membres⁴², associés, observateurs ou invités

41 Afin de célébrer cet événement, des États Généraux de la Francophonie ont eu lieu du 2 au 5 décembre 2004 à Athènes, qui s'adressent à tous les milieux de la société civile grecque qui veulent la renaissance d'une Francophonie moderne sur la terre hellène. Pour le gouvernement d'Athènes, la démarche d'adhésion doit s'accompagner d'un véritable engagement et d'une mobilisation des francophones dans toutes les sphères de la société civile grecque : professeurs, écrivains, éditeurs, artistes, mais aussi scientifiques, journalistes, acteurs économiques et simples citoyens.

42 **ANDORRE**, Albert PINTAT, *Premier ministre*
BÉNIN, Thomas Boni YAYI, *président de la République*
BULGARIE, Guéorgui PARVANOV, *président de la République*
BURKINA FASO, Blaise COMPAORÉ, *président de la République*
CONGO, Denis SASSOU-NGUESSO, *président de la République*
FRANCE, Jacques CHIRAC, *président de la République*
GABON, El Hadj Omar BONGO ONDIMBA, *président de la République*
GHANA, John Agyekum KUFUOR, *président de la République*
GUINÉE ÉQUATORIALE, Teodoro OBIANG NGUEMA MBASOGO, *président de la République*
GUINÉE BISSAU, Joao Bernardo VIEIRA, *président de la République*
HAÏTI, René PRÉVAL, *président de la République*
LETTONIE, Mme Vaira VIKÉ-FREIBERGA, *présidente de la République*
MADAGASCAR, Marc RAVALOMANANA, *président de la République*

spéciaux, de plus de 2.000 délégués et de 900 journalistes.

Kofi Annan n'est pas venu, contrairement au Sommet précédent, non plus qu'Alpha Oumar Konaré, le président de la Commission de l'Union africaine; en revanche, pour la première fois un président de la Commission de l'Union européenne, Jose Manuel Barroso, était présent.

Il a adopté la Déclaration de Bucarest, axée sur le thème du Sommet «Les technologies de l'information dans l'éducation» et sur les questions de politique internationale. La Conférence a également adopté cinq résolutions sur le Fonds mondial de solidarité numérique, le récent déversement de déchets toxiques à Abidjan (Côte d'Ivoire), les migrations internationales et le développement, le positionnement d'une force onusienne en République centrafricaine et le changement climatique.

Avec quatre nouveaux membres de plein droit (Albanie, Andorre, Ex-République yougoslave de Macédoine et Grèce), deux membres associés (Chypre et Ghana), ainsi que trois observateurs (Mozambique, Serbie et Ukraine), l'Organisation internationale de la Francophonie rassemble désormais 68 membres. Le Sommet n'a pas retenu la candidature du Soudan.

La 22ème session de la Conférence ministérielle de la Francophonie (CMF) avait adopté, le 26 septembre, un vade-mecum relatif à l'usage de la langue française dans les organisations internationales.

Le Secrétaire général de la Francophonie, Abdou Diouf, a été unanimement reconduit pour un nouveau mandat de quatre ans.

Il a par ailleurs été confirmé que toutes les institutions de la Francophonie installées actuellement à Paris dans des sites dispersés seraient regroupées autour du Secrétaire général dans une Maison de la Francophonie située 20 avenue de Ségur. Une convention à cet effet a été signée à Bucarest le 28 septembre 2006. Les aménagements nécessaires devraient être terminés dans les deux ans.

Parallèlement au Sommet ont eu lieu diverses autres manifestations ou réunions, telles que la 61ème session du Conseil permanent de la Francophonie (CPF), la XXVIème Assemblée générale de l'AIMF (Association internationale des maires des villes francophones), les 38èmes Assises de l'Union de la presse francophone (UPF), ainsi que la remise du prix des 5 continents de la Francophonie à la lauréate 2006, la romancière mauricienne Ananda Devi.

Mais le démarrage de ce Sommet avait été perturbé par le problème de la représentation du Liban. On a beaucoup dit que le président français Jacques Chirac s'était opposé, au moment du lancement des invitations officielles par le président roumain

MALI, Amadou Toumani TOURÉ, *président de la République*

MAURICE, Navinchandra RAMGOOLAM, *Premier ministre*

MAURITANIE, ELY OULD MOHAMED VALL, *président du Conseil militaire pour la Justice et la Démocratie, Chef de l'État*

MOZAMBIQUE, Armando GUEBUZA, *président de la République*

RÉPUBLIQUE CENTRAFRICAINE, François BOZIZÉ, *président de la République*

ROUMANIE, Traian Basescu, *président de la République*

SÉNÉGAL, Abdoulaye WADE, *président de la République*

SERBIE, Boris TADIC, *président de la République*

TOGO, Faure GNASSINGBÉ, *président de la République*

VAL D'AOSTE, Luciano CAVERI, *président de la Région*

Traian Basescu, à ce que soit invité pour le Liban le président de ce pays, Émile Lahoud, qui avait d'ailleurs été absent lors du Sommet précédent à Ouagadougou, alors que le Liban finissait d'exercer une présidence qui avait commencé lors du Sommet de Beyrouth deux ans auparavant. L'information a été démentie, mais Kofi Annan de son côté (qui n'a pas pu venir au Sommet de Bucarest, contrairement aux Sommets précédents) a rappelé que le Liban n'avait pas encore respecté intégralement la résolution 1559 du Conseil de sécurité (demandant, outre le désarmement de toutes les milices, que les élections présidentielles se déroulent selon un processus électoral libre et régulier, conformément à des règles constitutionnelles libanaises élaborées en dehors de toute interférence ou influence étrangère), sans même parler de l'assassinat du Premier Ministre Rafic Hariri et des tergiversations syriennes et d'une partie des forces libanaises - Hezbollah, en particulier - devant la création d'un tribunal international pour juger les auteurs des meurtres politiques de ces dernières années. L'invitation ayant été envoyée finalement au chef du gouvernement libanais, Fouad Siniora, le président Lahoud s'était opposé à ce qu'il se rende à Bucarest. C'est finalement le ministre de la culture qui représenta le Liban à Bucarest.

Les événements qui se sont produits au Liban au cours de l'été (avec les attaques massives de l'armée israélienne sur le Sud du Liban, et alors qu'au moment du Sommet, la mise en place de la FINUL renforcée n'était pas encore effective et que les problèmes sécuritaires et humanitaires sur place n'étaient pas encore résolus), la situation toujours délicate en Côte d'Ivoire (où le secrétaire général de l'O.I.F. a un représentant spécial), de même que la crise du Darfour et ses répercussions sur le Tchad, ont également été évoqués lors du Sommet.

La Déclaration de Bucarest évoque donc les crises politiques et humanitaires d'Afrique (Tchad, Côte d'Ivoire, région du Darfour) et du Liban. Le texte visant la situation du Liban a déclenché des discussions dures, au centre desquelles on a entendu la France, le Canada, la Roumanie et l'Égypte. Le paragraphe en question a été finalement adopté par consensus, après que les participants aient accepté une modification proposée par la partie française. La formule initiale : «nous saluons la cessation totale du conflit et le retour au calme au Liban, pays qui a accueilli le IXème Sommet, et nous réitérons notre solidarité avec le peuple libanais, qui a subi les horreurs de la guerre et de la violence», a été remplacée par : «en déplorant la tragédie du Liban et ses conséquences dramatiques pour l'ensemble des populations civiles».

Annexe : la francophonie dans les organisations internationales

Le 27 mars 1945, à Paris, lors d'un débat à l'Assemblée consultative sur la préparation de la Conférence de San Francisco, le ministre français des affaires étrangères Georges Bidault proteste contre le fait que pour la première fois en 300 ans d'histoire diplomatique, le français n'y soit pas reconnu comme langue officielle.

Un mois plus tard, le 26 avril, à la Conférence elle-même, le français est adopté comme langue officielle, grâce notamment à l'appui du canadien Mackenzie King et

du soviétique Molotov. Les États-Unis avaient proposé l'anglais comme unique langue de travail, comme étant la langue la plus répandue, également celle des affaires et de l'économie; mais les autres délégations s'inquiétèrent d'une hégémonie anglo-saxonne sous le couvert de la langue, et firent des efforts pour s'y opposer. Elles se rangèrent derrière Georges Bidault, qui souligna qu'exclure le français des langues officielles serait donner à l'Allemagne nazie une injustifiable victoire. Ont voté contre l'anglais les pays d'Amérique latine, du Proche-Orient, l'URSS. Le français fut admis à une voix de majorité. Quatre pays seulement, sur les 51 pays fondateurs des Nations Unies, sont officiellement francophones : France, Belgique, Luxembourg, Haïti, auxquels se joignent en pratique le Liban et la Syrie.

La «traversée du désert» se termine en 1960, avec l'admission massive des anciennes colonies françaises. En 1962, 35 délégations sur 105 pays-membres de l'époque s'expriment en français et, en 1966, 43 délégations sur 112. Mais un tiers de siècle plus tard, le nombre de délégations s'exprimant en anglais est passé de 74 en 1992 à 98 en 2001, celles s'exprimant en français dans le même temps de 25 à 27; l'espagnol est resté stable à 20, l'arabe est passé de 17 à 18, le russe de 8 à 7 et le chinois est resté stable à 1, cependant que le nombre de pays choisissant de s'exprimer dans une langue non officielle - mais traduite vers les langues officielles par les interprètes à partir d'un texte remis à l'avance dans l'une de celles-ci - a diminué de 18 à 15. Le 20 décembre 1966, l'Assemblée générale adopte une résolution dont la France est coauteur avec 62 autres pays, pour un meilleur équilibre entre les langues de travail (c'est-à-dire l'anglais et le français). Le 21 décembre 1968, l'assemblée générale adopte une résolution proposée par les Francophones et imposant le bilinguisme aux fonctionnaires du Secrétariat de l'O.N.U.. Le 11 décembre 1987 puis le 21 décembre 1988, l'Assemblée générale adopte à l'unanimité des résolutions favorables au multilinguisme, quelles que soient les implications budgétaires souvent invoquées par ses adversaires. Un coordonnateur pour les questions ayant trait au multilinguisme a été désigné en décembre 2000 par le Secrétaire général.

Les secrétaires généraux de l'O.N.U. successifs (à l'exception d'U Thant) parlaient tous le français, assez bien ou parfois très bien et même avec élégance, comme Dag Hammarskjöld, Perez de Cuellar, Boutros-Ghali, parfois fort bien mais avec un accent autrichien prononcé, comme Kurt Waldheim. La France a même envisagé d'utiliser le veto à l'encontre de candidats à ce poste qui ne parleraient pas le français.

Kofi Annan, originaire du Ghana et qui ne le parlait pas très bien, a fait de très remarquables progrès. Il a déclaré au dîner des chefs d'État et chefs de délégations francophones qu'il a offert à New York, le 16 septembre 2005 (pour le 60ème anniversaire de l'institution) : «Ces aspirations, et les valeurs élevées qui y sont associées, sont aussi au cœur de tout ce que la communauté francophone représente aujourd'hui. La langue qui vous unit est devenue un instrument de solidarité, le support d'une alliance morale et politique visant à mieux répondre aux besoins de justice, de paix et de développement. Les clivages traditionnels sont effacés au profit d'une vision commune qui n'exclut pas le respect des différences. L'O.N.U. soutient sans réserve cet idéal communautaire et de partage. Comme l'a dit Voltaire, «le génie d'une langue – et il entendait sûrement celui du français – est son aptitude à dire de la manière la plus courte et la plus harmonieuse ce que les autres langues expriment moins heureusement».

Depuis plusieurs années, il a été demandé par le secrétariat de l'O.N.U. aux pays membres d'indiquer la langue dans laquelle ils préfèrent recevoir leur correspondance. Les pays avaient le choix entre l'anglais, l'espagnol et le français (les trois autres langues officielles - le russe, le chinois et l'arabe - ne peuvent pas être lues par la plupart des logiciels de traitement de texte). Sur les 190 pays qui ont répondu, 126 ont déclaré leur préférence pour l'anglais seul, 40 ont choisi le français seul, 4 l'espagnol et à défaut le français, 4 l'anglais et à défaut le français; 16 ont choisi l'espagnol et à défaut l'anglais, aucun seulement l'espagnol (même l'Espagne a choisi l'espagnol et à défaut l'anglais). Paradoxalement, le Brésil et le Portugal ont choisi l'anglais, mais de même l'île Maurice, la Moldavie et le Vietnam, qui sont pourtant membres de la Francophonie; le Canada a opté pour le bilinguisme français-anglais, comme aussi les Seychelles et le Vanuatu; Andorre pour l'espagnol et à défaut le français, comme aussi l'Argentine, la Guinée équatoriale et le Paraguay.

La traduction, obligatoire pour les documents officiels, ne suffit pas à assurer une place convenable au français, d'autant que leur publication en français est souvent tardive, voire très tardive : elle assure en effet, au moins indirectement, une influence plus grande à la pensée qui a inspiré le texte original; par exemple, l'empreinte du droit français recule dans le domaine juridique, où il tend à devenir une langue de traduction dans les documents comme dans les discussions, ce qui contribue à renforcer la place du droit d'origine anglo-saxonne.

C'est d'ailleurs dans ce domaine qu'une initiative a été prise en octobre 2004 par un groupe de personnalités conduites par Maurice Druon, ancien ministre et membre de l'Académie française (et comprenant notamment Abdou Diouf, Mario Soares, Federico Mayor, Otto de Habsbourg, Siméon de Saxe-Cobourg, Adrian Nastase, Dora Bakoyianni) demandant au Conseil européen de «convenir que, pour tous les textes ayant valeur juridique ou normative engageant les membres de l'Union, la rédaction déposée en français soit celle qui fait référence». Par ailleurs, la visibilité du français sur les sites de l'Internet s'améliore, même si la parité avec l'anglais est loin d'être atteinte.

Le français demeure bien pratiqué dans plusieurs organisations basées en Europe, par exemple l'Organisation internationale du travail à Genève, l'Union postale universelle à Berne (le français y est même en principe la seule langue prévue par les textes), la Cour internationale de justice à La Haye, l'Organisation mondiale du tourisme à Madrid, et bien entendu l'UNESCO à Paris.

Dans les institutions de l'Union européenne, où la place du français était longtemps prédominante, l'adhésion du Royaume-Uni en 1973 a déjà sensiblement modifié les équilibres (et pas seulement linguistiques); les élargissements successifs, combinés avec la règle qui fait que chaque pays membre a le droit d'utiliser sa propre langue, ont encore accentué le glissement vers l'usage de l'anglais comme langue la plus commune.

Après l'adhésion de ses dix nouveaux membres, le nombre de langues pratiquées dans l'UE passe de 11 à 22 et fera exploser le nombre des interprètes et le coût de leurs travaux. La Commission et ses diverses agences devraient embaucher quelque 400 interprètes s'ajoutant aux 3.500 actuels et le budget annuel (95 millions d'euros) affecté à la traduction devrait croître fortement.

Actuellement, l'anglais, le français et l'allemand sont les trois langues dans lesquelles on travaille à Bruxelles. Avec les 23 langues officielles d'une Union élargie à 27 (avec l'adhésion de la Bulgarie et de la Roumanie au 1er janvier 2007), les traducteurs-

interprètes se retrouvent face à plus de 500 combinaisons possibles. Le souhait de certains ? Que tous les citoyens de l'Union européenne parlent anglais. La commission présidée par Romano Prodi a dû retirer en juillet 2001 un texte prévoyant, sous couvert de «simplification», de passer du régime des trois langues de travail (anglais, français, allemand) à celui de la langue unique: autrement dit, les documents n'auraient plus eu besoin d'être traduits dans les trois langues, comme c'est le cas actuellement, mais dans une seule au choix.

Vu l'utilisation croissante de l'anglais (depuis l'entrée des pays nordiques, notamment), il est évident que celui-ci s'imposera comme la langue prioritaire, sinon la langue unique : déjà, 55 % des documents sont rédigés en anglais (contre 40 % il y a dix ans), 44 % en français et... 1 % seulement en allemand. Si l'anglais était effectivement la seule langue utilisée, 45 % des habitants de l'Union seraient linguistiquement exclus, leur langue étant abandonnée. Cette proportion ne serait que de 20 % en Suède, mais grimperait à 58 % en France et à 65 % au Portugal, même si, partout, on assiste à une forte montée de la connaissance de l'anglais, en particulier parmi les plus jeunes. Dans l'Union actuelle (en excluant le Royaume-Uni), 92% des étudiants choisissent l'anglais comme première langue étrangère (et souvent la seule), 33% le français, 13% l'allemand. Le français pourrait perdre rapidement son second rang, car les dix nouveaux membres sont davantage orientés vers l'allemand, ce qui pourrait en faire très vite la deuxième langue de travail de l'Union.

Sur le plan des langues officielles, l'Union européenne souhaite fonctionner selon le principe du multilinguisme intégral, ce qui implique évidemment une marginalisation relative des grandes langues de communication, et en particulier le français, alors que l'anglais a tendance à s'imposer comme langue de travail prééminente (et que curieusement, le latin fait son apparition dans un certain nombre de sigles, comme Consilium, etc...). Ceci implique également un accroissement important des services de traduction et d'interprétation; ainsi, le Parlement européen à lui seul emploie environ 240 interprètes permanents et compte une réserve d'environ 1000 auxiliaires interprètes de conférence. En 2002, l'activité totale des seuls organes du Parlement s'est chiffrée à 56.000 journées-interprètes, 50% environ ayant été couverts par des interprètes fonctionnaires, et le reste par des auxiliaires interprètes de conférence.

Les Jeux Olympiques d'Athènes ont montré que là encore, l'anglais progresse aux dépens du français; celui-ci était considéré depuis Pierre de Coubertin comme la langue officielle de l'olympisme; la règle 24 (ancien article 27) de la Charte olympique stipule que le français et l'anglais sont les langues officielle du Comité international olympique, mais qu'en cas de litige, c'est le texte français qui fera foi.

Annexe: «AUX NATIONS UNIES, LE FRANÇAIS N'EST PAS CHÂTIÉ MAIS PUNI !»

On trouvera ci-après le texte du «toast» humoristique prononcé par Kofi Annan, Secrétaire général de l'O.N.U., au dîner des francophones qui a eu lieu à New York le 21 septembre 2006 :

Permettez-moi tout d'abord, Monsieur le Ministre, de vous remercier de vos paroles amicales. La France est depuis toujours, et par principe, un allié fort et fidèle de l'ONU. Mais ce sont les excellentes relations de travail et d'amitié nouées avec ses dirigeants qui nous permettent de faire avancer ensemble certains des dossiers les plus difficiles dont s'occupe la communauté internationale. Je pense en particulier au rôle important que la France continue de jouer dans la résolution de la crise au Liban, mais aussi dans d'autres pays francophones, en Afrique notamment.

Je tiens aussi à vous remercier, Monsieur le Ministre, de votre généreuse invitation. Mon épouse Nane et moi sommes très heureux d'être ici ce soir, mais très émus aussi, car c'est notre dernier dîner francophone – du moins en ma qualité de Secrétaire général de l'ONU⁴³.

Je m'en voudrais donc de manquer à la tradition. Année après année, vous avez été les témoins patients de mes efforts en français. L'heure du bilan est venue. Il est temps d'évaluer 10 ans après les progrès accomplis et les défis qu'il reste à surmonter. Je compte donc sur vous pour identifier les priorités et les moyens à mettre en oeuvre pour atteindre notre objectif commun, à savoir ma parfaite maîtrise du français, à laquelle je ne renonce pas.

Comme vous venez de le constater, je manie très bien la langue onusienne. Mais à l'ONU, le français n'est pas châtié, il est puni. Avant de pouvoir me comparer à vous, Monsieur le Ministre, et aux autres éminents orateurs qui sont dans cette salle, j'ai encore beaucoup à apprendre. Ma grande faiblesse restant la conjugaison.

Je sais certes conjuguer le tact avec la fermeté, la réflexion avec l'action. Je plaide parfois avec succès pour la conjugaison de nos efforts. Mais lorsqu'il s'agit des verbes, des influences négatives conjuguées me font perdre tout sens de la conjugaison. Pourtant j'évite le discours indirect, même s'il est un des grands arts de la diplomatie. J'évite aussi de me lancer dans la voix passive. Parce qu'étant homme d'action, la passivité n'est pas dans mon caractère. Mais surtout, parce qu'il faut toujours obtenir l'accord du participe passé.

Il faudra donc que vous m'absolviez pour peu que j'estropiasse pour quelque temps encore votre belle langue. Pourvu qu'un jour, je puisse dire à mes petits enfants: «Cette langue était la plus difficile que je connusse. Il ne semblait pas qu'il me fût possible de l'apprendre. Bien que je fisse d'énormes efforts, il s'en fallut de peu que je ne renonçasse à conquérir les caprices de ses temps et de ses conjugaisons. Heureusement, je sus m'entourer d'experts qui vainquirent mes réticences. Comment, sans eux, eussé-je pu y parvenir ?»

Ensemble, nous pouvons faire face à toutes les difficultés. Ensemble, nous pouvons aborder l'avenir avec confiance. C'est fort de cette conviction que je vous invite à lever votre verre à la langue française qui a su bâtir tant de ponts entre les peuples.

Vive la France, vive la Francophonie, vivent les Nations Unies!

43 Le bruit court dans certains milieux que Kofi Annan, à l'instar de certains de ses prédécesseurs (Kurt Waldheim, Javier Perez de Cuellar) serait tenté de se présenter à une prochaine élection présidentielle dans son pays d'origine, le Ghana (qui vient justement d'être accepté comme pays observateur à l'O.I.F. lors du Sommet de Bucarest). Mais rien jusqu'ici ne vient conforter cette rumeur.

FRANCOPHONIE

Langue et identité dans les littératures francophones du Maghreb

Abdellah BAIDA

Ecole Normale Supérieure, Rabat, Maroc

L'histoire du Maghreb (Algérie, Maroc, Tunisie) a fait que les trois pays ont connu une période de colonisation qui leur a imposé, entre autres, une langue. Environ un demi siècle après l'indépendance, le rapport à la langue française n'est plus seulement un lien avec l'ancien colonisateur. Ce rapport a évolué au cours du demi-siècle d'indépendance et a connu plusieurs péripéties.

La littérature francophone du Maghreb reflète à la fois l'évolution de la place de la langue française dans la société et particulièrement chez les intellectuels, comme elle illustre l'identité composite du Maghrébin.

Il s'agira dans ce travail de montrer la diversité des voix et des identités qui jaillissent dans les textes maghrébins écrits en français ainsi qu'un éclatement identitaire qui illustre différentes influences.

I – Ainsi s'établit le contact : période coloniale

Le rapport des trois pays du Maghreb avec la langue française est étroitement lié au colonialisme français. En effet, dès 1830 la France a annexé l'Algérie ; situation qui durera plus d'un siècle puisque l'Algérie n'aura son indépendance qu'en 1962 après des affrontements sanglants connus actuellement sous l'appellation « la guerre d'Algérie ». Plus d'un siècle de présence de la France sur le sol algérien ne peut se dérouler sans une forte implantation d'une culture et bien sûr d'une langue.

La présence de la France au Maroc et en Tunisie a duré moins longtemps qu'en Algérie. Le Maroc s'est vu imposé le « protectorat » français de 1912 à 1956 et la Tunisie a signé le traité du Bardo qui a officialisé le protectorat le 12 mai 1881 et n'aura son indépendance qu'en 1956.

Par la présence même de la France et des Français au Maghreb, une nouvelle composante culturelle s'ajoute au paysage maghrébin. La langue française ne tarda pas à occuper une place importante par tous les moyens coloniaux habituels.

De cette conjoncture naquit une première génération d'écrivains adoptant le français. Il s'agit surtout des algériens Mouloud Feraoun (1913-1962) qui a publié *Le Fils du pauvre* (1952), Mouloud Mammeri (1917-1989) qui a écrit *La Colline oubliée* (également en 1952), Mohammed Dib (1920-2003) auteur de *La Grande maison* (1952), Malek Haddad (1927-1978) qui débuta sa carrière par un recueil de poèmes (*Le Malheur en danger* 1954) ; le chef-d'œuvre de cette période est incontestablement *Nedjma* (1957) de Kateb Yacine (1929-1989). La production littéraire francophone était moins importante dans les deux autres pays du Maghreb à la même époque. Le fait que l'Algérie ait été colonisée avant les autres y est certainement pour quelque chose. Peu de textes ont été écrits par les Marocains et les Tunisiens sous le protectorat; Albert Memmi en Tunisie (né en 1920) a écrit *La Statue de sel* en 1953 et, au Maroc, Driss Chraïbi (né en 1926) a publié *Le Passé simple* (1954) et Ahmed Sefrioui (1913-2004) *Le Chapelet d'ambre* (1949). Ce dernier a

longtemps été considéré comme le précurseur du roman au Maroc avant qu'une autre œuvre soit récemment mise sous les projecteurs ; il s'agit du roman *Mosaïques ternies* d'Abdelkader Chatt publié en 1932.

Ces premières productions romanesques étaient accueillies de façon ambivalente. Elles étaient d'abord destinées à l'Autre, à l'étranger. Nous confirmons cela pour deux raisons principales ; la première est que la quasi-totalité de ces œuvres étaient publiés dans des maisons d'édition françaises et donc essentiellement diffusées à l'étranger, la seconde est que la majorité de la population était analphabète ne maîtrisant ni l'arabe ni le français.

Toutefois ces textes interpellent de manière directe, aiguë et sensible, la question de l'identité à travers la langue française. Nous nous arrêterons ici sur le cas du roman de Driss Chraïbi, *Le Passé simple*. Il est question dans ce roman de l'expression de la révolte contre le père, surnommé « Le Seigneur », orgueilleux, autoritaire, notable, faux dévot... Driss, le fils, trouve dans l'école française une source de courage qui lui permet d'affronter progressivement « Le Seigneur », défie aussi la religion représentée dans le texte par le *fquih*, homme de religion musulmane. Driss finit par dénoncer publiquement les actes barbares de son père mais n'arrive pas à commettre le parricide rêvé. A la fin du roman, ayant obtenu son baccalauréat, le fils part étudier en France. Cette fin est à la fois lieu d'un nœud et d'une rupture : le cordon qui lie Driss à la société traditionnelle se relâche et le lien est scellé avec l'Occident à travers les études mais essentiellement à travers la langue française.

Ce texte a suscité de vives réactions de part et d'autre. C'est une fiction qui brosse un tableau de la société marocaine, une grande violence en jaillit. Dans le n°3 de la revue *Souffles* (1966), Abdelkébir Khatibi a consacré un article à ce sujet où il rappelle la cabale menée contre Chraïbi qui a dénoncé la sclérose de la société marocaine traditionnelle et qui a fini par quitter son pays pour s'installer en France. La position de Khatibi vacillait entre une reconnaissance du talent de Chraïbi en tant qu'écrivain et une déclaration de l'impossibilité d'un combat de l'intellectuel marocain pour le Maroc en dehors de son pays. Il conclut ainsi : « *Séparé de sa société, Chraïbi a choisi la solitude de l'écrivain qui croit transcender les contingences. Que lui reste-t-il sinon nous décrire son déchirement et son exil, à moins de passer à d'autres thèmes n'ayant aucun rapport avec le Maroc. Le combat appartient à d'autres intellectuels* » (p. 48). Une certaine exclusion émane de ce propos d'autant plus que le penchant au panarabisme de la revue *Souffles* était très évident.

II – Séquelles du colonialisme

Le regard porté sur les œuvres écrites sous le protectorat n'a pas tellement changé avec les indépendances. Les pires des scénarios ont été augurés pour la littérature maghrébine de langue française. Ainsi le même Khatibi écrira dans une des premières publications consacrées au roman maghrébin :

« *Ce n'est pas un hasard si cette littérature est frappée de nos jours d'une paralysie presque générale, elle n'arrive pas à se décoloniser, c'est-à-dire à assumer pleinement sa situation actuelle et peut-être à déclarer sa propre mort* » (Khatibi, 1979, p.112).

Diverses réactions de la part des auteurs eux-mêmes ont été exprimées. La revue *Souffles* (1966-1971) était un des fiefs qui a abrité un débat autour de la question de la langue, de l'identité et de la culture. C'est ce que reflète cette déclaration du directeur

de la revue qui n'est autre que l'écrivain, poète et romancier Abdellatif Laâbi qui évalue dans les propos suivants l'expérience de cette revue qui a commencé d'abord par écrire exclusivement en français avant de s'engager dans le bilinguisme :

*« Il est certain qu'une des graves ambiguïtés qui pesait sur notre expérience dès le départ, et qui devenait de plus en plus insoutenable au fur et à mesure que la revue s'engageait dans un combat plus large que celui de la culture, s'exprimait dans le fait que, tout en prenant position aux avant-postes de la lutte anti-impérialiste sur les plans idéologique et culturel, nous tombions du simple fait d'exprimer ce combat en langue étrangère sous le coup de la contradiction la plus flagrante. Nous le disions bien (mais en le contredisant dans les faits) que le combat contre la culture impérialiste et bourgeoise au Maroc et dans le reste du Maghreb passe inéluctablement et obligatoirement par la reprise en main de notre culture, ce qui n'est possible en définitive que par la suppression de l'aliénation fondamentale à savoir l'aliénation linguistique. »*¹(Laâbi, 1971, p. 3).

L'usage du français est donc perçu au lendemain de l'indépendance du Maghreb chez plusieurs intellectuels comme une *aliénation*.

Ainsi, un premier combat qui s'est imposé à la génération *Souffles*, mais aussi chez les intellectuels algériens et tunisiens, est celui de la langue. La langue française les tenait par son pouvoir issu de quelques décennies de colonialisme. Elle s'est imposée à eux par un système scolaire parfois exclusivement francophone. La romancière algérienne Assia Djebar (actuellement membre de l'Académie française) rappelle ce contexte dans lequel s'est effectué son apprentissage du français : *« De six ans à onze ans [...] j'allais à l'école primaire. [...] Pendant ces six années au village, car c'était un village de colonisation, ma mère disait : « Il faut qu'elle apprenne et qu'elle écrive l'arabe », parce qu'elle-même avait une bonne formation en arabe. Il faut rappeler que la langue arabe a été pratiquement interdite avec l'arrivée des Français »* (Gauvin, p. 27). La réaction d'Assia Djebar, enfant, à cette situation était une volonté farouche d'être la meilleure dans cette langue étrangère pour prouver à l'Autre sa capacité et la capacité des siens à faire pareil, voire mieux, que lui.

La majorité des écrivains de l'époque sentait qu'il fallait réagir à ce pouvoir exercé par la langue française d'une façon ou d'une autre : l'accepter ou le rejeter ? Appropriation ou abrogation ? Le malaise et la violence étaient évidents dans le rapport qu'entretenaient les auteurs maghrébins francophones avec cette langue. Certains écrivains de cette génération ont même décidé d'arrêter d'écrire en français. Tel était le cas, à un moment donné de son aventure scripturale, de l'Algérien Rachid Boudjedra. Ce dernier a parfois appelé à un boycott de la langue étrangère et a entamé la traduction de son œuvre en arabe en guise de reconquête de son identité. Kateb Yacine avait suivi un itinéraire proche en s'écartant à un moment donné de l'écriture en français pour battre la campagne algérienne, s'adressant au peuple dans sa langue à travers des pièces de théâtre populaire. Les deux ont répondu ainsi à cette recommandation d'un père à son fils que l'on peut lire dans une œuvre de Kateb Yacine :

« Laisse l'arabe pour l'instant. Je ne veux pas que comme moi tu sois assis entre deux chaises [...] La langue française domine. Il te faudra la dominer, et laisser en arrière tout ce que nous t'avons inculqué dans ta plus tendre enfance. Mais une fois passé maître dans la langue française, tu pourras sans danger revenir avec nous à ton point de départ. Tel était à peu près le discours paternel.

Y croyait-il lui-même ? » (Kateb, p. 180-181).

1 Nous soulignons.

Pour Kateb, la langue française était d'abord un « *butin de guerre* », il s'en empare pour défendre sa propre identité. Il déclara à ce propos en 1966 : « *La francophonie est une machine politique néocoloniale, qui ne fait que perpétuer notre aliénation, mais l'usage de la langue française ne signifie pas qu'on soit l'agent d'une puissance étrangère, et j'écris en français pour dire aux français que je ne suis pas français* »².

D'autres écrivains exprimeront ce rapport à la langue française de manière plus violente, ils ont voulu mener leur combat avec et contre cette langue exprimant la volonté de destruction des langages constitués. Ainsi, Mohamed Khaïr-Eddine avancera l'expression « *guérilla linguistique* » pour parler de ce combat mené à l'intérieur même de la langue de l'autre, mais la langue de l'autre devient un terrain miné où s'expriment en sourdine plus d'une voix et bien plus qu'une seule langue.

Un des écrivains de cette génération qui a longuement réfléchi à cette problématique et a vécu cette situation est Abdellatif Laâbi. Au début des années 70, il tente de synthétiser la relation de l'écrivain maghrébin avec la langue française en ces termes : « *Notre attitude fondamentale, nous pouvons la caractériser par la formule de **co-existence**, mais une **co-existence non pacifique**, empreinte de vigilance. Nous sommes constamment sur nos gardes. Assumant provisoirement le français comme instrument de communication, nous sommes conscients, en permanence, du danger dans lequel nous risquons de tomber et qui consiste à assumer cette langue en tant qu'instrument de culture. On voit bien l'inconfort de cette situation et on devine le travail accablant (qui ressemble parfois à de la prestidigitation) que nous devons mener pour renflouer tous les mécanismes mentaux et culturels de la langue dans laquelle nous écrivons.*» (Laâbi, 1970, p. 36).

Avec cet état de fait et sous l'impulsion d'une identité en éclats, une grande part de la production littéraire maghrébine s'est exprimée dans un discours caractérisé par le mélange des genres et des langues, la fréquence des interférences linguistiques, la pluralité des voix, l'éclatement du récit, le statut hybride des narrateurs et des personnages et à maintes reprises la narration est parsemée d'un métadiscours qui véhicule une réflexion permanente sur l'écriture, l'acte d'écrire et son utilité, voire de manière directe une interrogation sur la langue de l'écriture.

Le texte francophone maghrébin s'est ainsi trouvé au carrefour des langues par le fait historique. Tel est aussi le cas des littératures francophones africaines en général où souvent se remarque une cohabitation du français avec différents dialectes, ou des structures langagières africaines qui prêtent leur forme à la langue française. Une pluralité de langues travaille le texte francophone, elles ne sont pas toujours manifestes sauf quand l'écrivain ose employer un mot ou une expression issus de sa langue maternelle. L'effet créé par ces interférences est souvent très variable d'un texte à un autre, d'un écrivain à un autre. Le lecteur peut percevoir derrière cet éclectisme soit une recherche d'exotisme, soit du barbarisme, soit la quête d'une nouvelle poétique...

La littérature maghrébine de langue française ne fait pas exception dans cette sphère. Dès les premiers textes, les auteurs n'ont pas pu résister à la tentation ou à la nécessité de glisser dans le corps du texte français des mots et des expressions arabes ou amazighes.

2 Cité dans l'encyclopédie en ligne wikipedia: <http://fr.wikipedia.org/wiki/Kateb_Yacine>

III- Tentatives de dépassement et nouvelles tendances

Ce rapport conflictuel s'est effrité au cours des années d'indépendance, certains écrivains se sont réconciliés avec la langue de l'autre et l'ont adoptée de manière pacifique. Pour d'autres, ceux de la nouvelle génération, la question ne se pose même pas.

Dans le cadre du rapport entre la langue et l'identité dans les littératures francophones du Maghreb, des transformations remarquables se dégagent de l'œuvre et des positions de certains écrivains. Ainsi, l'évolution des positions de l'écrivain marocain Abdelkébir Khatibi est exemplaire à cet égard. Celle-ci a été synthétisée dans une récente publication d'Abdallah Mdarhri Alaoui, *Aspects du roman marocain (1950-2003)*, qui constate que « *c'est avec prudence et vigilance que A. Khatibi a abordé dans ses premiers travaux la question de la situation des langues au Maroc, et plus généralement au Maghreb* » (p.33). Cette position s'explique par la formation sociologique de Khatibi et son penchant marxiste à l'époque. Il refuse alors le point de vue qui prétend à l'universalisme par le biais de la langue française. Khatibi continue sa réflexion et sa production littéraire, il « *approfondit ce dialogue dans le sens d'une ouverture des langues et des cultures nationales d'une part entre elles, et d'autre part avec les autres* » (p. 34). Dépasant la vision idéologique du problème, Khatibi s'appuie pour analyser la question des langues sur des principes de rationalité, d'éthique et d'esthétique. A travers ces fondements, précise Mdarhri, Khatibi adopte une position qui permettrait d'éviter de tomber dans l'« *identité aveugle* » d'une part, et dans l'« *altérité tyrannique* » d'autre part.

Il est donc possible de dire, tout en étant conscient de toutes les nuances qu'il est possible d'apporter à une telle affirmation, qu'on est passé à une « *co-existence pacifique* ».

La question de la langue ou des langues dans leur rapport à la littérature est posée plus récemment de manière différente. Il ne s'agit plus d'une opposition francophonie-arabophonie qui s'avère une exposition simpliste de la problématique. Il ne s'agit pas d'un duel évoluant en dichotomie. Les composantes linguistiques au Maghreb sont plus nombreuses : la production littéraire se trouve confrontée à la langue arabe classique, arabe standard, arabe dialectal (Darija), la langue amazighe (berbère), le français et l'émergence de productions dans d'autres langues étrangères notamment l'espagnol et l'anglais.

La production littéraire en français garde cependant une place importante. La langue française constitue même pour certains écrivains de la nouvelle génération un moyen de dire ce qui est indicible en arabe. L'exemple de la littérature à tendance homosexuelle est très représentatif dans ce cas.

En effet, l'homosexualité demeure un sujet tabou dans le contexte arabo-musulman moderne et contemporain. C'est un sujet qui n'est évoqué que rarement et furtivement. Le social, le politique et le religieux s'unissent pour refouler toute apparence liée à cette tendance qui est considérée comme « anomalie » et un crime puni par la loi. En parallèle, l'écriture est un geste « sacré » ; la littérature serait réservée à des thèmes « nobles ». En conséquence, aborder dans un texte littéraire l'homosexualité est une double transgression ; vis-à-vis de la doxa et à l'égard de la littérature. Se dire dans la langue de l'autre reste une possibilité qui n'a pas manqué d'être saisie par des écrivains francophones maghrébins.

Nous citons dans ce cadre le cas du Tunisien Eyet-Chékib Djaziri et des Marocains Abdellah Taïa et Rachid O. Tous ont choisi d'exprimer leur homosexualité dans la langue de l'autre (en français) et de l'autre côté de la Méditerranée (en France); d'abord partir, ensuite dire. Cependant les séquelles sont manifestes et, par-delà la censure, l'autocensure s'impose. A travers le récit de Rachid O, *L'Enfant ébloui* (Ed. Gallimard, 1995) et le recueil de nouvelles d'Abdellah Taïa, *Le Rouge du Tarbouche* (Ed. Atlantica, Biarritz, 2004 ; réédité à Casablanca : Tarik éditions, 2005), se tisse une stratégie du voilement-dévoilement à différents niveaux du texte (pour le 1^{er} livre, le nom de l'écrivain adopte déjà cette stratégie !), aussi bien sur le plan de la narration (fréquence des séquences elliptiques) qu'au niveau du choix d'un lexique polysémique. Sur le plan générique, ces textes hésitent aussi entre l'autobiographique et le fictif. Ceci dit, la langue française a constitué une aubaine et une échappatoire pour ces écrivains assoiffés de l'expression de soi.

Cependant, il y a encore aujourd'hui certains défenseurs d'un retour à l'arabe ou du moins certains intellectuels qui expriment leurs vœux de voir les jeunes qui écrivent en français se reconvertir en arabe. Tel est le cas de Salim Jay, auteur du *Dictionnaire des écrivains marocains* qui évoque le premier romancier marocain Abdelkader Chatt qui n'a écrit que *Mosaïques ternies* (en français) avant de poursuivre sa carrière en publiant deux recueils de poésie en arabe. Salim Jay, nostalgique, commente : « *Destin qui permet de rêver de recueils en langue arabe à paraître dans trente-cinq ans sous la plume des romanciers marocains débutant de nos jours !* »

Nous sommes loin de penser à la possibilité d'un tel scénario, par contre il est fortement envisageable de voir émerger et occuper plus de terrain par une production littéraire qui adopte d'autres langues que l'arabe standard et le français. C'est déjà le cas actuellement avec des publications en arabe dialectal et en langue amazighe, enfin reconnue officiellement au Maghreb (notamment au Maroc et en Algérie) alors qu'elle est la langue originelle de ces contrées.

Conclusion :

L'Histoire du Maghreb est ainsi déterminante dans la construction de l'imaginaire collectif, de l'identité (ou des identités) et des choix esthétiques en général et littéraires en particulier. Le rapport à la langue française a d'abord été vécu sous la tension des lendemains des indépendances. Cette situation a empreint la production littéraire francophone du Maghreb des années 60 et 70 d'une violence scripturale orientée parfois vers l'ancien colonisateur mais souvent vers les régimes qui lui ont succédé ; le néo-colonialisme a souvent été dénoncé. L'engagement de la majorité des écrivains de cette époque est incontestable. Depuis les années 80 cette tension s'est atténuée et les écrivains maghrébins se sont plus penchés sur l'esthétique de l'œuvre indépendamment de la langue d'expression adoptée. Tout récemment, une littérature intimiste a vu le jour, mettant en relief le moi dans sa singularité et dans sa différence (cas de la littérature dite féministe et de l'embryon d'une littérature gay). Cette tendance s'exprime plus facilement en français comme manière de détourner la censure mais peut-être surtout comme moyen d'échapper à l'auto-censure.

Il va de soi que cette esquisse d'un tableau de la place et du fonctionnement de la langue et de l'identité dans la production littéraire au Maghreb ne peut qu'être

relative. Le cadre d'une communication ou d'un article est trop restreint pour aborder de manière exhaustive un tel sujet. Nous avons donc volontairement omis d'évoquer tous les écrivains chez qui se manifeste, dans leurs œuvres, une réaction à la question linguistique et son rapport à l'identité, nous nous sommes contenté d'auteurs estimés représentatifs mais qui pourraient bien ne pas l'être si on abordait les détails des positions des uns et des autres. Dans le même ordre de généralité, nous avons également traité le Maghreb comme une entité homogène ; ce qui n'est peut-être pas réellement le cas. Le Maghreb étant composé de l'Algérie, du Maroc et de la Tunisie, chacun de ces trois pays a ses propres spécificités et par conséquent des caractéristiques littéraires et esthétiques qui pourraient être différentes à certains niveaux de celles du voisin. Mais, là aussi, les points communs dégagés peuvent demeurer valables sans exclure les différences desquelles le lecteur est invité à être conscient. Finalement, nous nous sommes référé essentiellement au genre romanesque en négligeant la poésie et le théâtre parce que d'une part le théâtre n'est pas suffisamment confirmé au Maghreb, d'autre part la poésie nécessiterait une analyse microstructurelle pour y traiter notre problématique. En revanche, le roman est par excellence le genre où s'exprime la diversité, il est l'espace de la polyphonie qui reflète aussi bien des composantes esthétiques que sociales. C'est dans ce sens qu'il nous a permis de constater les positions des intellectuels-écrivains du Maghreb ainsi que leur mise en œuvre.

Bibliographie :

- Collectif, *La littérature maghrébine de langue française*, sous la direction de Charles Bonn, Naget Khadda et Abdallah Mdarhri-Alaoui, Paris, EDICEF-AUPELF, 1996.
- Gauvin, Lise, *L'écrivain francophone à la croisée des langues* (Entretiens), Paris, Ed. Karthala, 1997.
- Jay, Salim, *Dictionnaire des écrivains marocains*, Casablanca et Paris, Ed. Eddif et Paris-Méditerranée, 2005.
- Kateb, Yacine, *Le Polygone étoilé*, Paris, Ed. Seuil, 1966.
- Khatibi, Abdelkébir, «Justice pour Driss Chraïbi» in *Souffles*, Rabat, numéro 3, troisième trimestre 1966.
- Khatibi, Abdelkébir, *Le Roman maghrébin*, Rabat, Ed. SMER, 2^{ème} édition 1979.
- Laâbi, Abdellatif «Avant-propos» in *Souffles*, Rabat, numéro 22, novembre et décembre 1971.
- Laâbi, Abdellatif, «Littérature maghrébine actuelle et francophonie» in *Souffles*, Rabat, numéro 18, mars-avril 1970.
- Mdarhri Alaoui, Abdallah, *Aspects du roman marocain (1950-2003)*, Rabat, Ed. Zouia, 2006.

Peut-on parler d'imaginaires ethnosocioculturels francophones?¹

Henri BOYER

ARSER-Laboratoire DIPRALANG, Université Montpellier III

On sait que la notion de *compétence communicative* ou *compétence de communication*, devenue une notion - clé de la didactique du FLE (on parle depuis au moins deux décennies d'«approche communicative») est issue de l'ethnographie de la communication et plus particulièrement des travaux de Dell H.Hymes qui, en sociolinguiste, considère que la compétence en matière de langage ne saurait être réduite, comme c'est le cas dans la grammaire générative transformationnelle de N.Chomsky, aux seules structures linguistiques et qu'il convient de prendre en considération une gamme de capacités beaucoup plus étendue, des ressources verbales, certes, mais aussi des règles de communication, des savoirs et des savoir-faire. Pour Hymes, «quand nous considérons des individus comme capables de participer à la vie sociale en tant qu'utilisateurs d'une langue, nous devons, en réalité, analyser leur aptitude à intégrer l'utilisation du langage à d'autres modes de communication, tels la gestualité, la mimique, les grognements, etc. Une analyse de la politesse implique une prise en compte de ces formes de la déférence et de la présentation de soi. Des significations fondamentales telles que l'affirmation et la négation sont à caractériser aussi en termes de mouvement de la tête et de la main, qui accompagnent les mots ou les remplacent. En somme, ce que l'on sait et ce que l'on fait d'une langue tient aussi à la place que celle-ci occupe dans l'ensemble plus vaste des savoirs et des capacités entrant dans les divers modes de communication.» (Hymes 1984: 128).

Cependant, c'est surtout la didactique des langues (et la didactique du FLE en particulier) qui va populariser la notion de *compétence de communication* et en préciser les contenus. C'est à partir des propositions de collègues didacticiens (voir par ex. Abbou 1986, Coste 1978, Moirand 1982) et de mes propres réflexions que j'ai été amené à définir les composantes d'une compétence complexe de communication, en parlant d'un ensemble de cinq compétences absolument solidaires.

Au sein de cet ensemble de savoirs et de savoir-faire, les savoirs et les savoir-faire de nature langagière peuvent être regroupés selon trois sous-ensembles :

- Un premier sous-ensemble que j'appelle *compétence sémiotique* : «sémiotique» parce que les maîtrises ici requises sont d'ordre non seulement verbal (le linguistique : les structures grammaticales, les structures lexicales, le système phonétique ...) mais également para-verbal (les gestes, les mimiques ... à l'oral, les codes graphiques à l'écrit, par exemple).
- Le deuxième, qu'on appellera *compétence discursive - textuelle*, concerne l'au-delà des structures et donc de la phrase : les savoirs et savoir-faire (les maîtrises) relatifs aux fonctionnements transphrastiques des textes (en particulier aux cohésions locales comme aux cohérences globales de ces textes) et qui permettent de jouer sur plusieurs types d'organisation discursive (de mise en discours) : démonstra-

1 Ce texte reprend le contenu de certaines de mes publications et/ou de conférences dans le domaine de la didactologie des langues-cultures et de la sociolinguistique

tive (ex : un argumentaire en règle), descriptive (ex : un portrait), narrative (ex : une parabole), ludique (ex : une charade), injonctive / incitative (ex : un manifeste), didactique / explicative (ex : un traité)...

- Le troisième, la *compétence socio-pragmatique* a trait aux savoirs et savoir-faire nécessaires pour la mise en œuvre d'objectifs pragmatiques en conformité avec les normes en vigueur, à la maîtrise des événements de communication et donc des comportements langagiers dans leur dimension interactionnelle et sociale, des plus libres aux plus ritualisés (comment se comporter dans tel ou tel cadre situationnel, selon la place qui vous y est assignée, l'identité des participants, l'enjeu de l'échange, etc). Cette compétence langagière-là est très étroitement liée, on le verra, à la compétence ethnosocioculturelle.

La *compétence référentielle* peut être rapidement définie comme l'ensemble des connaissances (plus ou moins «scientifiques», plus ou moins fragmentaires) quant à l'univers auquel renvoie / dans lequel circule une langue : le territoire, le climat, le relief, la faune, la flore, l'habitat mais aussi la population (et sa composition), l'organisation économique, le système éducatif, les institutions politiques, etc. Cette compétence-là, de type encyclopédique, ne doit pas être confondue avec ce que j'appelle ici la *compétence ethnosocioculturelle*.

La compétence ethnosocioculturelle

Cette *compétence ethnosocioculturelle* concerne des maîtrises et surtout des *représentations*, en relation non seulement avec l'identité collective dominante mais aussi avec les diverses identités (sociales, ethniques, religieuses, politiques ...) qui coexistent et s'affrontent (parfois durement) au sein de la communauté. Elle doit permettre la perception et/ou la mise en œuvre correctes de toutes sortes d'*implicites codés*, plus ou moins partagés par les membres de la communauté en question, aussi bien dans les discours ordinaires que dans les productions plus «surveillées», voire spectaculaires (les mises en scène médiatiques, en particulier). Elle doit permettre également la reconnaissance et la pratique de rituels qui concourent largement à l'identification (auto / hétéro) collective.

Il convient donc ici de bien distinguer les deux compétences qui souvent par le passé ont été confondues sous l'une ou l'autre, ou les deux ensemble des dénominations «culture» et «civilisation»: la *compétence ethnosocioculturelle* et la *compétence référentielle*. Deux compétences qui bien évidemment sont en interaction (comme l'ensemble des compétences du reste). Cependant, il me semble de bonne méthode de bien faire le partage entre elles. Car elles ne sont pas à l'évidence de même nature et n'ont pas le même mode de fonctionnement dans la communication (savoirs collectifs, explicites et normalement objectifs dans un cas / représentations partagées, implicites d'ordre essentiellement subjectif dans l'autre) : une seule irrigue l'ensemble des composantes de la compétence complexe de communication, la *compétence ethnosocioculturelle*.

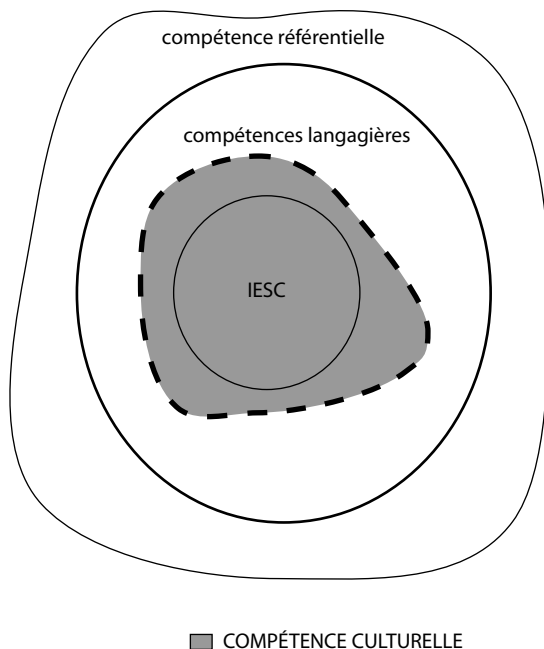
La *compétence ethnosocioculturelle* est composée selon moi (Boyer 1995, 2003) d'un noyau: les *imaginaires ethnosocioculturels*, faits de représentations (plus ou moins figées, comme les stéréotypes), d'idéologies, articulées à des attitudes (des préjugés aussi). Ce noyau peut être considéré comme un programme qui organise les contenus des compétences langagières, en général sur le mode implicite, silencieux. Ainsi les

rituels de politesse/courtoisie (compétence sociopragmatique) sont-ils directement inspirés de l’imaginaire du savoir-vivre propre à une communauté donnée.

Robert Galisson faisait remarquer que «les mots, en tant que réceptacles préconstruits [...] sont des lieux de pénétration privilégiés pour certains contenus de culture qui s’y déposent, finissent par y adhérer, et ajoutent ainsi une autre dimension à la dimension sémantique ordinaire des signes» (Galisson 1987: 128). Et la fameuse *charge culturelle partagée* chère au même R. Galisson, dont certains mots sont particulièrement affectés, me semble être la marque de l’*influx représentationnel* dont il vient d’être question. Le phénomène de *plus-value culturelle* est du reste permanent, car l’*imaginaire ethno-socioculturel* est en constante activité (intégrative comme éventuellement de rejet).

Il en va ainsi pour le vocabulaire français actuel, avec les mots «voile» et «foulard» qui, à la suite d’un *emballement médiatique* particulièrement proluxe mais porté par un complexe de *représentations* (celles de la laïcité, de l’immigration, de l’islamisme...) bien ancrées au sein de la communauté culturelle française, se sont vus depuis le début des années quatre-vingt-dix affectés d’une charge culturelle partagée qui fait que, désormais, le sémantisme de «voile» et «foulard» (en particulier de par la fréquence de leur association avec «islamique» ou «coranique», à partir de «L’affaire des foulards» de Creil à l’automne 1989) n’est plus seulement celui d’un attribut vestimentaire mais également celui d’un signe d’appartenance religieuse, à la croisée de plusieurs paradigmes et d’oppositions à l’intérieur de ces paradigmes: la citoyenneté républicaine vs le communautarisme, la laïcité stricte vs la «laïcité ouverte» le statut sociétal des femmes dans la République, l’islam-l’islamisme, l’immigration-l’intégration, les banlieues-les Cités.

Le schéma ci-après propose une figuration de la compétence complexe de communication et de la place qu’y occupe la compétence ethnosocioculturelle:



Les imaginaires ethnosocioculturels

Il sont constitués de traits de l'ordre de la *représentation collective*, c'est-à-dire de l'«élaboration d'un sens commun», d'un «système de pré-codage de la réalité» partagé, de la construction d'une identité et donc d'une différenciation communautaire (voir Abric, 1994 et Guimelli, 1994). Cette notion générique de «représentation», issue de la psychologie sociale (qui parle elle, de «représentations sociales»), recouvre plusieurs types de traits constitutifs des imaginaires ethnosocioculturels (repérés sous diverses appellations usuelles : «mentalités», «croyances», «valeurs», «visions du monde», «attitudes», «opinions», «préjugés», «mythes», «idéologies», «stéréotypes...»), qui se manifestent dans la communication sociale, souvent silencieusement, sur le mode allusif (on peut alors parler d'*implicites codés*) mais aussi parfois spectaculairement, au cours de mises en scène médiatiques par exemple, comme lors de célébrations nationales historiques, culturelles, sportives (l'organisation d'une coupe du monde de football par exemple...). Leur mode de fonctionnement normal est bien en général le consensus même si n'est pas exclu, dans certains cas, le mode polémique et la mise en évidence de clivages, d'antagonismes.

Je parle donc de **représentations partagées** à propos des *représentations intra et intercommunautaires à teneur plus ou moins clairement normative* et présentant un *degré de figement plus ou moins important*, qui se manifestent en discours au travers de proverbes («Il faut battre le fer quand il est chaud»), d'évaluations («c'est tendance»), de catégorisations («un BOBO»), etc. On peut cependant regrouper les *représentations partagées* qui constituent les *imaginaires ethnosocioculturels* dans deux grandes strates (qui s'interpénètrent) : l'une à dominante patrimoniale, mythologique, emblématique (les grandes dates, les «lieux de mémoire», les personnages et les phrases célèbres...), l'autre qui relève pour une large part de la *socioculture* : les grandes images du vécu communautaire, plus ou moins soumises au stéréotypage. Si la strate patrimoniale est celle qui recueille un consensus maximal, qui soude l'identité de la communauté (en particulier, face aux autres communautés) par sa stabilité sur la longue durée (voir par exemple la permanence de l'unanimité autour de la figure de Jeanne d'Arc et de ses hauts faits), plus on pénètre dans la socioculture la plus actuelle, plus on trouve des faits de mode («l'air du temps») et plus on découvre des clivages, de l'instabilité et la manifestation d'identités de groupes qui s'affrontent plus ou moins clairement.

En ce qui concerne des énoncés-*palimpsestes* comme «Aux urnes citoyens» ou «Sans Crèche Fixe» (*Libération*), il est clair qu'ils ne sauraient fonctionner de manière satisfaisante (c'est-à-dire comme des implications de complicité entre un destinataire et des destinataires) que dans le cadre d'un partage, d'une connivence sur le plan représentationnel. Bien évidemment celui-ci n'est pas composé que de représentations de type patrimonial, archéologiques pourrait-on dire, à propos de l'histoire de la communauté. Il est également intégré par des représentations qui concernent l'ensemble du vécu communautaire contemporain (plus ou moins investi par l'«air du temps») : la famille, le travail, la sexualité..., la *socioculture* dans son ensemble, des représentations nettement moins consensuelles et stables que les représentations de type patrimonial. Cependant les catégorisations concernées sont porteuses comme il se doit d'évaluation donc de *normativité* (ce qui est convenable / ce qui ne l'est pas, ce qui est beau / ce qui est laid...) et menacées par l'appauvrissement et le figement, le stéréotypage donc. La catégorisation de certains espaces urbains de plus en plus stigmatisés sous la dénomination générique de «Cités» en est une parfaite illustration.

Par ailleurs, les représentations partagées de type patrimonial, aussi bien que celles concernant la socioculture, peuvent être soumises à deux processus de figement autres que le stéréotypage, bien que voisins : l'*emblématisation* et la *mythification*. Dans les deux cas de figure il y a symbolisation, exemplification : mais alors qu'avec l'emblématisation on reste dans le cadre d'une *représentativité notoire* (Liberté, Égalité, Fraternité; Nice; Zidane...), avec la mythification on passe dans l'ordre d'une *valorisation exceptionnelle* (La prise de la Bastille, «J'accuse», Jean Moulin...)

Et l'on doit s'interroger sur le caractère exclusif ou non des imaginaires nationaux, ceux qui concernent la *francité* par exemple. On peut avancer sans crainte d'erreur que si l'Europe a autant de mal à s'établir comme ensemble communautaire c'est sûrement qu'elle manque d'imaginaires collectifs communs, fussent-ils en partie clivés. Y compris, je le crains, pour ce qui concerne les pays francophones concernés. D'une manière générale et pour ce qui concerne la francophonie culturelle dans son ensemble, il est clair, compte tenu de la structuration de l'imaginaire communautaire que je propose, et singulièrement en prenant en compte la strate patrimoniale, qu'on peut répondre en première approximation par la négative à la question que pose dans son titre cette communication. Je ne crois pas qu'il faille lourdement insister là-dessus. Par contre il est un imaginaire communautaire français qui pourrait être au moins partiellement considéré comme francophone, c'est l'imaginaire de la langue française et des langues autres que le français.

L'imaginaire français (francophone?) de la/des langue(s)

Un colloque international, tenu en Belgique (Louvain-la-Neuve) en novembre 1993, nous éclaire quelque peu sur la question et confirme largement ce que diverses enquêtes et observations avaient montré (et que d'autres observations ont continué de montrer): que les Français mais aussi les (certains? la plupart?) francophones sont victimes de «la maladie congénitale qui s'attache à [la] langue [française] plus qu'à toute autre: l'insécurité [linguistique]» (Prignitz 1994: 72).

Les Français entretiennent en effet collectivement un imaginaire sociolinguistique particulièrement tendu, comme en témoignent d'une part la *quête sans faille de l'unilinguisme* qui a illégitimé et réduit à des vestiges la diversité linguistique originelle du territoire devenu la France (on peut parler d'*idéologie de l'unification linguistique* née sous la monarchie mais surtout développée à partir de la Révolution), d'autre part l'obsession du Bon Usage, qui vise à contrôler et à limiter autant que faire se peut la variation et la néologie. P.Bourdieu et L.Boltanski (1975) n'ont pas eu tort de parler de «fétichisme de la langue» à propos de cet aspect des imaginaires des Français et de leur façon bien particulière de se représenter la diversité intra et interlinguistique. La *quête de l'unilinguisme* va de pair avec une religion de la norme et l'on peut résumer ainsi les principes directeurs de cet imaginaire sociolinguistique, parfaitement complémentaires : **ni concurrence, ni déviance** (Boyer 2001).

Refus de la concurrence en effet, non seulement à l'intérieur : c'est tout le long combat - qui touche à sa fin - pour illégitimer sur le plan des représentations (et des attitudes) les langues autres que le français, parlées sur le territoire national métropolitain et dans les colonies, mais également à l'extérieur (et c'est la proclamation et la célébration par de brillants esprits français et étrangers de l'universalité de la langue française et de sa prééminence sur le plan international). En d'autres termes, refus plus ou moins clairement énoncé du plurilinguisme ; avec bien entendu des conséquences pratiques

sur le plan de l'organisation de l'enseignement des langues étrangères dans l'éducation nationale, un enseignement longtemps sous-développé et rétrograde.

Mais outre la difficulté à penser et à accepter la pluralité en matière linguistique, les mêmes représentations sociolinguistiques dominantes ont comme particularité le refus de l'hétérogénéité, pourtant inhérente à la pratique collective d'un idiome. La variation est donc ici le plus souvent stigmatisée, parfois intégrée (aujourd'hui par la grâce des médias) mais toujours étroitement contrôlée et la *Norme*, l'*usage légitime*, objet de toutes les valorisations et en contrepartie cause de dysfonctionnements et de malaises.

On ne s'étendra pas longuement sur les conséquences pratiques de cet état de l'imaginaire dominant concernant la langue française. On rappellera simplement, à propos de l'obsession de la Norme (et du purisme qui lui est consubstantiel) qui habite les Français de toutes conditions, qu'elle est à l'origine de ce qu'André Martinet (1969) a dénoncé comme un «malthusianisme linguistique séculaire», c'est-à-dire un frein à la création lexicale dont le «*franglais*», à l'origine de l'entreprise de «*néologie défensive*» (Hagège, 1987) (l'axe directeur de l'un des volets de la politique linguistique actuelle de la France, dont les «commissions de terminologie» sont les instruments institutionnels), est la rançon. Et bien entendu elle engendre au sein de la communauté linguistique française une attitude largement partagée (la «maladie congénitale» dont parle à juste titre G. Prignitz): l'**insécurité linguistique** dont on peut observer la prégnance au travers des faits d'hypercorrection de toutes sortes (portant en particulier sur les secteurs de la langue privilégiés par la représentation puriste du français : les liaisons, le subjonctif...) et des réflexes épilinguistiques proscriptifs et prescriptifs divers et variés.

Il semble donc qu'il y ait là comme un noyau d'imaginaire sociolinguistique francophone, à traiter selon moi correctement pour la bonne santé de la francophonie. Si l'on en croit M. Francard, par exemple, pour qui l'insécurité linguistique chez les francophones de Belgique présente quatre facettes parfaitement extensibles (Francard 1993: 63):

- la sujétion linguistique par rapport à la France;
- l'auto-dépréciation des pratiques linguistiques;
- le recours à des stratégies de compensation au sein d'un double marché linguistique;
- le pessimisme des «clercs» face à l'avenir du français.

Ce diagnostic est corroboré par les observations et enquêtes concernant aussi bien les Romands que les Sénégalais. Ainsi M. Matthey et J-F. De Pietro constatent que «les Romands revendiquent dans une certaine mesure une identité propre, mais [...] ils craignent aussi toute *fuite identitaire* qui les séparerait de l'ensemble de la communauté francophone. Il s'agit donc pour eux d'ériger quelques emblèmes, tout en conservant pour l'essentiel les jugements normatifs qui marquent avec certitude l'appartenance à la communauté francophone et le partage des mêmes valeurs même si cela revient à accepter une domination extérieure de fait : il y a là une «incapacité à s'accepter comme communauté francophone en contact» qui pourrait bien être «à des degrés divers le problème de toute la francophonie» (Matthey et De Pietro 1993: 131). De même, M-L. Moreau, à partir d'un corpus d'entretiens recueillis en Casamance (en 1991) considère que «les francophones sénégalais situent la norme en dehors de leur communauté», ils «considèrent que leur communauté parle mal»; par ailleurs, «la reconnaissance institutionnelle telle que la confèrent les organes du pouvoir politique joue un rôle considérable dans les représentations des sujets sur la légitimité de leur langue» (Moreau 1994: 46, 47, 50).

Il y a là me semble-t-il un sujet de questionnement très important et même fondamental, à l'heure où la reconnaissance d'une francophonie polycentrique est généralement revendiquée.

Références bibliographiques :

- ABBOU A.(1986), «La didactique de IIIème génération», *Etudes de Linguistique Appliquée*, 37,
- ABRIC J.C. dir. (1994), *Pratiques sociales et représentations*, Paris, PUF.
- BOURDIEU P. et BOLTANSKI L. (1975), «Le fétichisme de la langue», *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°4.
- BOYER H. (1995), «De la compétence ethnosocioculturelle», *Le français dans le monde*, 272.
- BOYER H. (2001), *Introduction à la sociolinguistique*, Paris, Dunod
- BOYER H. (2003), *De l'autre côté du discours. Recherches sur le fonctionnement des représentations communautaires*, Paris, L'Harmattan
- COSTE D. (1978), «Lecture et compétence de communication», *Le français dans le monde*, 141, nov-déc. 1978
- DE PIETRO J-F., MATTHEY M. (1993), ««Comme Suisses romands, on emploie déjà tellement de germanismes sans s'en rendre compte...». Entre insécurité et identité linguistiques: le cas du français à Neuchâtel (Suisse)», dans M. Francard éd., *L'insécurité linguistique dans les communautés francophones périphériques, Volume I*, Louvain-la-Neuve, Cahiers de l'Institut de Linguistique de Louvain 19. 3-4
- FRANCARD M. (1993), «Trop proches pour ne pas être différents. Profils de l'insécurité linguistique dans la Communauté française de Belgique», dans M. Francard éd., *L'insécurité linguistique dans les communautés francophones périphériques, Volume I*, Louvain-la-Neuve, Cahiers de l'Institut de Linguistique de Louvain 19. 3-4
- GALISSON R. (1988), «Culture et lexiculture partagées : les mots comme lieux d'observation des faits culturels», *Etudes de Linguistique Appliquée*, 69.
- GUIMELLI C. (sous la dir.) (1994), *Structures et transformations des représentations sociales*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé
- HAGEGE C. (1987), *Le français et les siècles*, Paris, Ed. Odile Jacob.
- HYMES D. H. (1984), *Vers la compétence de communication*, Hatier – Crédif
- MARTINET A. (1969), *Le français sans fard*, Paris, PUF
- MOIRAND S. (1982), *Enseigner à communiquer en langue étrangère*, Hachette, 1982.
- MOREAU M-L. (1994), ««Nous avons la langue trop épaisse» ou comment être un francophone sénégalais», dans M. Francard éd., *L'insécurité linguistique dans les communautés francophones périphériques, Volume II*, Louvain-la-Neuve, Cahiers de l'Institut de Linguistique de Louvain 20.1-2
- PRIGNITZ G. (1994), ««Si tu connais pas gros français-là, tu gagnes pas travaillé». Les mots de l'insécurité linguistique dans la communauté francophone au Burkina Faso», dans M. Francard éd., *L'insécurité linguistique dans les communautés francophones périphériques, Volume II*, Louvain-la-Neuve, Cahiers de l'Institut de Linguistique de Louvain 20.1-2

LEXIQUE, CULTURE ET SOCIÉTÉ À TRAVERS UN DICTIONNAIRE DE FRANÇAIS RÉGIONAL

Leila CAID

Université de La Réunion, France

L'objectif de notre article est de mettre en lumière l'influence d'une société, d'une ou des cultures apportées dans une région à l'origine inhabitée. Il s'agit de l'île de La Réunion, département français d'outre-mer situé dans l'océan Indien que nous présenterons *infra*.

Dès à présent, gardons à l'esprit ces deux phrases qui s'énoncent comme des axiomes, pour la suite de nos propos :

« La linguistique est essentiellement la recherche des SIGNIFICATIONS. »

« ...le véritable but de la linguistique est de mettre en lumière les zones d'ombre du langage, et donc, d'une grande partie de l'univers mental, de la culture et de la vision du monde d'une communauté donnée, grâce aux clartés de cette « chose précieuse », comme on l'a appelée, qu'est la science des significations. » (B. Lee Whorf 1956 : 35).

Vivre ensemble, dans un environnement géographique commun et avoir une histoire en partie commune à partir d'une certaine date contraint des individus d'origines diverses à communiquer entre eux ; d'où la naissance d'un parler : le créole réunionnais.

Ce parler a une composante linguistique majeure, le français importé par les colons venus peupler l'île qui présente une certaine originalité dans sa mise en commun de mots de différents français dialectaux du 17^e siècle comme il apparaît dans notre dictionnaire dont nous présentons *infra* l'originalité due à ses apports encyclopédiques, après une présentation succincte de ses prédécesseurs.

Au travers d'articles de notre dictionnaire, une sélection de lexèmes et de composés lexématiques permettra d'entrevoir des réalités communes à toute une société insulaire (éléments de composés : pays/dehors, ... ; locutions verbales telles que « sauter la mer ») et à une culture créole, composite *de facto* (les dénominations ethniques, une expression qui s'y s'y rattache : « goyave de France »).

1. Situation linguistique et sociolinguistique de La Réunion

À La Réunion, département français situé dans l'océan Indien coexistent le français standard, un français régional et un créole à base lexicale française, sujet de discussions sociolinguistiques quant à sa genèse commune avec les autres créoles français de l'océan Indien et relié, génétiquement parlant, aux français dialectaux du XVII^e siècle, période de la colonisation de l'île ; coexistent aussi les langues parlées par les esclaves importés dans l'île à partir de la côte est de l'Afrique et des côtes malgaches essentiellement.

1.1. Genèse des langues créoles de l'océan Indien

Un grand débat¹ a donc existé sur la genèse des langues créoles de l'océan Indien à travers différentes publications où s'opposaient les points de vue de Robert Chaudenson et Michel Carayol d'une part et de Philip Baker et Chris Corne d'autre part².

L'étude de la genèse de ces créoles de l'océan Indien fondée sur des éléments socio-historiques et sociolinguistiques a montré qu'ils ont un ancêtre commun « le bourbonnais », « approximation » des français régionaux importés, et qui, parlé à l'île Bourbon (actuellement Ile de La Réunion) au 17^e siècle est à l'origine du créole réunionnais.

1.2. Le créole réunionnais

À La Réunion, du fait du relief-montagnes, cirques-et, jusqu'à une époque récente, du faible développement des moyens de communication, des isolats se sont constitués entraînant une certaine variété linguistique dans la langue créole parlée par la majorité des habitants de l'île.

Cet état de faits se trouve confirmé dans des corpus oraux recueillis dans le but d'analyser le système verbal du créole réunionnais (cf. Leila Caid : 2000, 2003, tome 2). Ces corpus constitués en prenant en compte une variété de critères sociologiques (âge, sexe, groupe socio-professionnel et surtout régions) indiquent l'emploi d'une variété acrolectale à mésolectale dans les Hauts de l'île et l'utilisation d'une variété acrolectale (Saint-Denis surtout) à basilectale dans les Bas.

L'étude des marqueurs de temps, de modalité et d'aspect (préverbaux ou flexionnels selon la variété) permet de constater les éléments qui soutiennent l'existence en créole d'un continuum allant de la variété la plus lointaine de la langue française actuelle³ à celle la plus proche d'elle (voir tableau des marqueurs verbaux en annexes). Cette grille présentant les marqueurs temporels et aspectuels permet aussi de vérifier l'autonomisation du créole par rapport au français, aux plans morpho-syntaxique et phonématique malgré le fait qu'une partie de leur lexique a une source française commune et que des emprunts se font d'une langue à l'autre. Les formes verbales du créole réunionnais issues de lexèmes verbaux des français dialectaux du 17^e siècle grammaticalisés fonctionnent généralement de façon autonome par rapport au français actuel au plan syntaxique.

1.3. Le français régional de La Réunion

1.3.1. Définition

Des locuteurs venus de France ont importé un parler teinté de régionalismes qui reflètent la diversité de leurs régions d'origine. Ce français s'est enrichi du vocabulaire nécessaire à la désignation des *realia* locaux et a subi l'influence de l'environnement géographique et socio-historique. Il a donné naissance à un créole également nourri dans un premier temps d'autres apports linguistiques (malgache, swahili....) variant selon les époques.

1 cf Leila Caid : 2003 : 70-100

2 cf. Robert Chaudenson (1981 ; 1986a ; 1986b ; 1991 ; 2000), Carayol et Chaudenson (1977) ; Philip Baker (1988 ; 1991 ; 1994 ; 1995) ; Philip Baker et Chris Corne (1982 ; 1986 ; 1987).

3 Rappelons que les formes du créole dit basilectal sont aussi issues des périphrases verbales du 17^e siècle importées par les colons.

Les locuteurs de ce créole ont depuis une trentaine d'années-pour des raisons essentiellement sociales, effectué un retour vers la langue française, et tout naturellement vers le français régional. Ce français est donc au confluent de deux courants :

- (i) D'une part l'origine première, source du créole qui s'est maintenue dans certains groupes sociaux.
- (ii) D'autre part, le français récemment adopté par les créolophones.

Le créole a donc contribué à un enrichissement de la langue française par des apports lexicaux et en sauvegardant localement certains régionalismes qui n'ont pas survécu dans leur région d'origine.

Avant de montrer l'originalité de notre dictionnaire par rapport aux dictionnaires existants ou en cours, procédons à un survol de ces derniers.

2.1. Survol des ouvrages existants

Les ouvrages existants sur le lexique à La Réunion mêlent souvent créole et français : Jean Albany (1974, 1983) ; Rémy Nativel (1972) ; Armand Gunet (2003) ; ils donnent souvent les régionalismes du français local dans leur forme phonique française comme étant des mots créoles. Nous n'examinerons ici que les deux ouvrages qui ont été bien diffusés et qui servent de référence lorsqu'on parle, à l'extérieur de l'île, du français de La Réunion : Michel Carayol (1985) ; Michel Beniamino (1996).

2.1.1. M. Carayol : 1985 : Les particularités lexicales du français réunionnais

Il s'agit d'un ouvrage qui se veut pédagogique dans sa présentation du lexique. Il distingue quatre catégories de lexèmes qu'il regroupe en six parties dans son ouvrage : C1, C2, C3¹, C3², C4¹, C4² :

1. Les mots ayant un synonyme en français standard mais qui présentent une différence dans la fréquence d'emploi : C1
2. Les mots ayant un ou plusieurs sèmes qui diffèrent entre les deux langues : C2.
3. Les mots étrangers et les néologismes : C3¹. Ceux qui ont la particularité d'avoir un référent extra-linguistique qui diffère un peu de ce qui existe dans le français hexagonal sont regroupés dans la partie C3² : *ancive, bichique, tente, vouve*
4. Les mots composés qui sont souvent des créations néologiques de la langue française régionale : C4¹ : *bataille-coq, bibe-sec, bois-de-reins*. Et plus particulièrement, en C4², sont regroupés les syntagmes verbaux plus ou moins figés : *battre (un) carré* : « faire une promenade » ; *casser un contour* : « prendre un virage » ; *tirer défaut sur* : « critiquer ».

Cet ouvrage présente cependant quelques problèmes de conception :

1. L'absence de définition pour un grand nombre d'entrées. L'utilisateur doit donc inférer le sens du mot d'après le contexte phrastique dont la valeur informative est très variable.
2. Le choix de copies d'élèves comme base de corpus.
3. La sélection de lexèmes n'existant pas en français régional de La Réunion : « *ber-nique* », « *campêche* ». L'auteur a été induit en erreur dans ces cas par l'utilisation de signes diacritiques (guillemets), moyen souvent utilisé par les auteurs réunion-

nais d'expression française pour souligner le caractère régional d'un mot.

2.2. M. Beniamino : 1996 : le français de La Réunion : inventaire des particularités lexicales : présentation et problèmes de conception

Comme le précédent ouvrage, il a le mérite d'avoir repéré et défini le français régional de La Réunion. Citons-le :

« [...] comme pour M. Carayol, pour nous le français réunionnais est la « langue dans laquelle les locuteurs réunionnais produisent leurs discours, quand ils choisissent de le faire en français et non en créole. » (Beniamino : 1985 : 22).

Notons toutefois quelques problèmes de conception au plan lexicographique :

1. De nombreux lexèmes du créole apparaissent dans l'ouvrage comme faisant partie du français régional : *coméla* est cité comme étant le contraire d'*anciennement* p. 47 et est repris comme entrée p. 106 > mot créole. p.50 *arrêter* (1); *aspère-cuite* V. *espère-cuite* ; p.51 *aster*.
2. Autre remarque : « appuyer » et « peser sur » sont inversés à la page 48 ou plutôt « appuyer » est donné comme étant un mot du français régional signifiant « peser sur ».
3. Un mot mauricien est cité : « *sirandane* ». Ce mot mauricien n'est connu que des intellectuels réunionnais comme l'équivalent mauricien de « devinettes » fort probablement suite à la publication des « *Sirandanes* » de Jean-Marie Le Clézio (1990).
4. Un nom propre est répertorié dans le dictionnaire alors que la citation-exemple indique clairement sa nature syntactico-sémantique :

« **ZAZAKEL** n .m. Rare. // Enfant. Ils ont environ vingt ans de moyenne d'âge, ce qui n'est vraiment pas bien vieux et explique peut-être qu'ils aient choisi, pour leur groupe, le nom *Zazakel*, qui signifie « marmaille » en malgache. (QUO 01. 03. 92) **ÉTYMOL.** : Du malg. *zaza kely* : « petit enfant » par emprunt, sans doute à date récente puisque Chaudenson ne le note pas. **SYN.** : **marmaille, valale.** »

Or, les noms propres qui ont une référence unique n'ont pas leur place dans un dictionnaire de langue.

Venons-en à présent à notre ouvrage en cours de conception.

3. Notre dictionnaire⁴

Son innovation réside dans la présentation de données encyclopédiques qui permettent l'appréhension des mots et des locutions dans leur contexte phrastique ou d'énonciation et un contexte plus large, le milieu géographique, historique, socio-culturel transmis par leur contenu lexical. Les données habituelles d'un dictionnaire de langue : définition et exemple-citation ou attestation orale du mot-vedette sont suivies

4 Je tiens à remercier ici Jean-Marie Pierrel, directeur de l'ATILF pour son aide au démarrage de notre dictionnaire ainsi que Pascale Bernard, responsable de la veille lexicale à l'ATILF, Jean-Paul Chauveau, directeur du FEW, Béatrice et Willy Stumpf, ingénieurs de recherches à l'ATILF pour leurs différents apports dans l'élaboration de notre dictionnaire grâce à leurs compétences respectives. Nous remercions aussi Marcel Albinet, professeur agrégé de grammaire pour toutes nos discussions très intéressantes sur la lexicologie française, latine et grecque.

des rubriques « remarque » et « histoire et étymologie » qui vont bien au-delà de la simple explication sémantique du mot.

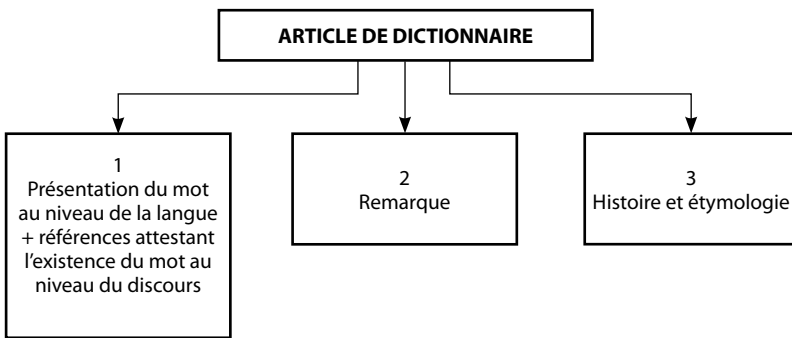
3.1. Méthodologie pour la conception du dictionnaire de français régional de la Réunion

3.1.1. Méthodologie descriptive

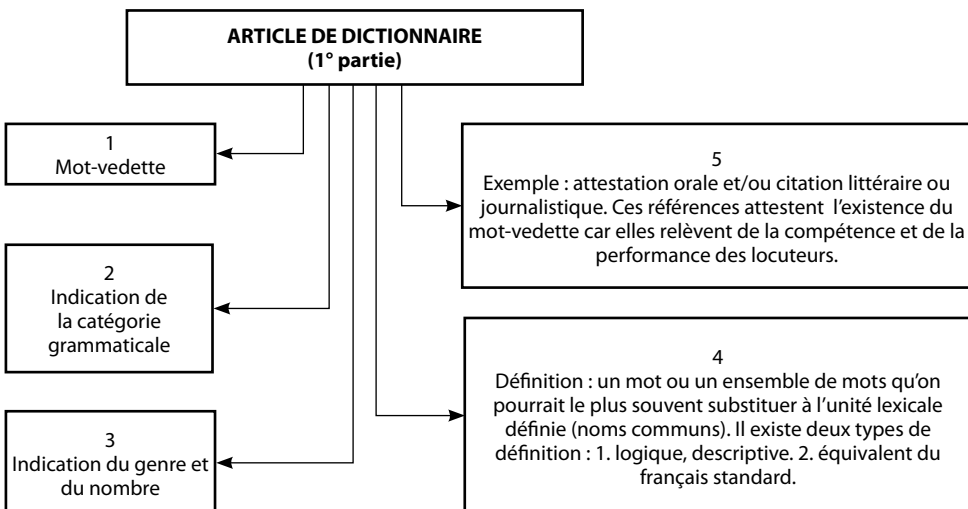
Les résultats du travail de méthodologie descriptive, *i.e.* les articles du dictionnaires tels qu'ils apparaissent dans notre ouvrage en cours de conception révèlent les démarches théorique, conceptuelle et de terrain qui sont en amont. Aussi verrons-nous dans un premier temps l'article de dictionnaire.

3.1.1.1 . L'article de dictionnaire

Il se présente en trois parties dans notre ouvrage. Voici un premier schéma arborescent qui le présente de façon globale :

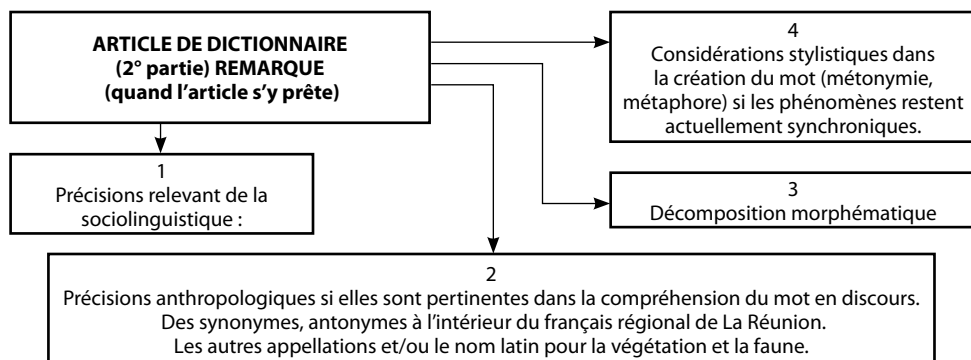


Voici un autre schéma qui met en lumière la première partie de l'article de dictionnaire tel qu'il se présente dans notre ouvrage :



3.1.1.2. Quelques données encyclopédiques du dictionnaire

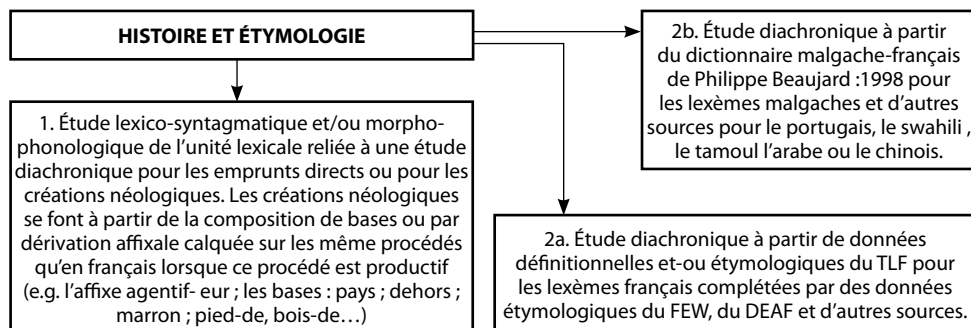
Dans ce contexte de dictionnaire différentiel qui répertorie des mots ou des sèmes différents de leurs correspondants homographes et/ou homophones en français standard, il nous a semblé essentiel d'aller au-delà de la simple définition du dictionnaire de langue. Des données sociolinguistiques, anthropologiques et variationnelles apparaissent dans une rubrique « *remarque* » qui suit la première partie de l'article de dictionnaire. Ces données sont nécessaires à la compréhension de certains mots par des non-Réunionnais étant donné la situation linguistique, sociolinguistique, socio-historique et géographique spécifique de La Réunion. Par ailleurs, la compréhension du mot-son élucidation passe par son analyse en discours et lorsqu'il s'agit de locutions, résultat d'assemblage d'éléments linguistiques autonomes ou non, leur décomposition morphématique devient essentielle dans la mesure où des emprunts récents directs au créole peuvent en être inférés.



3.2. Méthodologie diachronique

Il est indéniable qu'une grande majorité des mots composant le lexique du français régional de La Réunion est issue des français dialectaux importés par les colons ou autres individus venus s'installer dans l'île dès le XVIIe siècle. Cependant dans ce substrat lexical du français réunionnais ont toujours existé des mots issus du malgache ou du swahili auxquels sont venus se superposer des mots d'origine indienne ou chinoise.

L'histoire des mots, leur vie en font une richesse au plan lexical et culturel. Voici un schéma arborescent présentant les données qui peuvent apparaître dans la partie « *histoire et étymologie* » qui apparaît après le paragraphe « *remarque* » :



Ces différentes données de la situation linguistique et sociolinguistique de La Réunion reliées aux données linguistiques, définitionnelles, sociolinguistiques, sociologiques, ethnologiques, diachroniques de notre dictionnaire serviront de point de départ pour nos analyses qui relient lexique, culture et société.

4. Motivation socio-culturelle de la création d'unités nouvelles en français régional de La Réunion

4.1. Apports historiques : cafre, malbar, yab

Lexique, culture et société sont liés dans la mesure où la création d'unités nouvelles l'est à la satisfaction des besoins langagiers d'hommes vivant ensemble dans un environnement qui leur est commun. De façon tout à fait originale, l'histoire a créé des données sociologiques qui influent sur la langue dans la désignation des êtres à partir de leur apparence physique. Ainsi l'histoire de l'esclavage et des engagés, l'appauvrissement des « Petits Blancs » sont à l'origine de termes ethniques qui se réfèrent à l'apparence physique-et non biologique-des individus puisque les membres d'une même fratrie sont parfois désignés par des termes différents (cafre, yab, malbar) alors que le terme de « métis » suffirait à désigner le brassage racial datant souvent de l'époque de l'esclavage.

Une situation courante montre la fluctuation possible des termes selon les lieux, les milieux⁵. En effet, un même individu peut être de façon isolée étiqueté « cafre métissé » et dans son environnement connu où le teint clair domine parmi les membres de sa famille, il sera un yab, terme relié à d'autres critères qui relèvent de la sociologie. Voici l'article de notre dictionnaire sur ce terme :

YAB, substantif.

Descendant d'agriculteurs vivant dans les Hauts de l'île. « *Les enfants des yabes [sic] n'hésitaient pas à exhiber la blancheur de leurs bras en haussant leur collet d'un air méprisant.* » (FIDJI Nadine, 1999 : *Case en tôle* : 53). « *Mon père, c'est un géant carré immense, une voix de tonnerre, un cafre[sic]. Ma mère, une liane élancée, un doux visage aux boucles de jais, une yab.* » (LURET William, 2004 : *Ti Paille en queue* : 44).

Remarque

Le terme comme toutes les dénominations ethniques à La Réunion tout en se référant à des données socio-culturelles ou géographiques indique des traits physiques précis : individu généralement au teint clair, aux cheveux frisés, blonds, bruns ou roux et aux traits fins ou négroïdes.

Autres appellations : yab-chouchou ; pipe-les-hauts, pattes-jaunes.

Ces différentes appellations ont souvent une connotation péjorative.

Les individus désignés ainsi sont souvent considérés comme « arriérés » par rapport aux gens des villes parce qu'ils vivent loin de la « civilisation ».

5 Que soient chaleureusement remerciés tous nos informateurs de La Réunion pour toute la richesse culturelle qu'ils nous apportent en étant locuteurs du français régional de La Réunion et surtout en étant baignés dans la culture locale depuis toujours. Nous remercions plus particulièrement Céline Grondin-Parvédy, Daniel Leveneur, Caroline Martin pour les conversations qui ont nourri nos propos ici.

Histoire et étymologie

Origine française avec forme spécifique de *diable*, comparable au québécois *yâbe* « *diable* » (*Glossaire du parler français au Canada*. Québec 1930) et d'origine populaire (FEW 3, 63b, DIABOLUS).

4.2. Les dénominations ethniques

4.2.1. Généralités

Lorsque le lecteur survole les petites annonces des journaux locaux il est frappé par l'emploi des mots, termes ethniques pour s'auto-désigner ou pour décrire le partenaire désiré, voici quelques exemples tirés du *Quotidien* du 4-10-2006 :

« F 50 ans, créole blanche, [...] rech. Créole blanc, 47/52 ... »

« F malbaraise de 38 ans ch. H métré de 40/50 pr discter, pr sortir de la solitude (...)»

« Charmant homme métré, 53 ans, seul, retraité [...] ch. jolie F. créole, chinoise, 45/50 ans [...] »

De façon générale, il est difficile de parler d'identité sociale. Cette notion générale n'engloberait pas réellement la valeur lexicale intrinsèque à chacun des termes. Contrairement à d'autres lieux, il ne s'agit pas d'origine sociale ou ethnique puisque les entités sont re-considérées à partir de la notion de couleur (cf. Jean-Luc Bonniol, 1992 : *La couleur comme maléfice*. Albin Michel).

Notons aussi l'existence d'une locution qui évoque une donnée sociale importante qui n'est pas typiquement réunionnaise mais qu'il convient d'évoquer : « éclaircir la race ». Nous vous livrons l'article de notre dictionnaire dans son intégralité :

« **ÉCLAIRCIR LA RACE**, locution.

Épouser quelqu'un au teint clair qu'il soit métis, asiatique ou européen dans le but d'avoir des enfants au teint clair pour un individu d'origine noire. « *Elle l'aimait sincèrement, au point d'avoir enfreint des lois muettes, mais puissantes de son époque : aimer un homme d'une autre race, de couleur foncée de surcroît à une époque où ses grands-parents préconisaient qu'il fallait « éclaircir la race », quitter sa famille, vivre en concubinage dans une société qui n'acceptait pas cet état de choses.* » (Edith Wong Hee Kam : *Pierre le Métis* : 59) »

Une autre lexie montre une grande originalité dans l'expression de l'apparence physique qui se réduit essentiellement à la clarté ou au caractère foncé du teint. Voici cette locution qui est une sous-vedette du verbe « gagner » dans notre dictionnaire : « gagner la couleur » :

« **Gagner la couleur** : Avoir le teint différent de ce qu'on attend (clair ou foncé). *Elle est malbaraise mais son enfant a gagné la couleur. Le papa est yab.* (Adrienne). »

4.2.2. Les composés avec métis/métissé, brun, clair

Des précisions sur l'apparence physique et les origines sont traduites dans le discours par l'emploi des éléments de composé « métis » ou « métissé », « clair » ou « brun » avec la volonté de donner des indications complémentaires sur l'apparence physique. Voici d'autres « annonces du cœur » du *Quotidien de La Réunion* du 4-10-2006 :

- « Métissée brune de 23 ans [...] shte renc. créole blanc ou black [...] »
« JH métissé malbar, cé., 44ans, ss histoire, ch. JF cé.,[...] »
« JH métissé chinois brun, de 30 ans [...] renc. JF, ss charges, métissée créole blanche ou métissée chinoise ou malbaraise claire [...] »

Voici quelques commentaires sur ces composés :

La description d'un(e) «Malbaraise» typique est une personne à «la peau foncée et aux traits fins - la femme malbaraise est souvent vue comme une «jolie femme désirable» (cf. Chaudenson, 1974 : *Lexique du parler créole de la Réunion* :110).

Un adjectif, «clair» : «(Malbar(aise) clair(e)) est employé si la personne n'a pas le type «malbar» courant, c'est-à-dire, si ce n'est pas un(e) indien(ne) au teint foncé. Nous noterons qu'une «Malbar(aise) clair(e)» se trouve avoir la même apparence physique qu'un(e) «Musulman(e)». Leur différence ne relèverait plus de leur apparence physique mais de la religion qu'ils pratiquent.

Le mot «métissé» apparaît fréquemment dans ces annonces, souvent en combinant deux termes ethniques différents pour indiquer l'origine «mixte» de la personne. Finalement, le terme « brun » est un euphémisme pour « foncé », « noir ».

Le terme « créole » peut être employé dans un sens absolu de façon complète sans caractérisation adjectivale pour désigner un individu « local », de La Réunion, au teint clair, « un blanc » :

« F créole, célibat., 48 ans, yx verts, 1,60 m, 76 kg, [...] cherche un ami ou +, H créole blanc, de 47 à 60 ans [...] »

Lorsque « créole » est qualifié par un adjectif qualificatif, le locuteur met l'individu « créole » en opposition avec d'autres groupes : chinois, malbar, zarabe (Indo-musulman),cafre,zoreil.

Le terme « créole » ne spécifie donc pas d'apparence physique précise. Le créole peut être « blanc », « brun », « bien brun » ou « clair » comme cela apparaît dans ces petites annonces du *Quotidien de l'île de La Réunion* dans lesquelles un adjectif qualificatif vient donc caractériser le/la créole décrit(e) :

« F créole blanche, 43 ans, sérieuse, recherche H. 38/47 ans, métro de préf.[...] » (*Le Quotidien de La Réunion* du 01/09/06)

Un autre terme indique le caractère « local » de l'individu en spécifiant son origine afro-malgache par l'apparence physique : cafre, cafrine :

« F cafrine 46 ans, cherche H libre et honnête, pour amitié durable et plus si entente, âge et race indif. » (*Le Quotidien de La Réunion* du 01/09/06)

Notons que comme adjectif, « cafre », « cafrine » signifie tout simplement «noir » dans l'annonce qui suit :

« JF malgache, 28 ans, cafrine, responsable d'agence, recherche en vue mariage un homme de plus de 45 ans, race indiff, [...] » (*Le Quotidien de La Réunion* du 01/09/06)

Dans cette annonce, le terme « cafrine » veut différencier une Malgache côtière d'apparence physique africaine de la « Malgachine », terme employé pour désigner une Malgache des Hauts-Plateaux de type indonésien.

« Créole métissé », « Cafre », « Cafrine », « Malgachine » sont autant de termes non répertoriés dans le *TLF* qui sont d'usage courant, à La Réunion, dans les discours écrits et oraux.

5. Autres néologismes «sociétaux» et/ou «culturels»

5.1. A partir d'éléments de composés productifs et actifs : pays ; dehors et de composés insulaires

Les composés employant les éléments de composition « pays », « dehors » reflètent le sentiment d'appartenir à un même ensemble malgré l'existence de communautés.

« Dehors » relie le premier élément du composé au plan spatial à un lieu extérieur à La Réunion et très souvent à la France hexagonale. Ce terme véhicule un aspect positif dans sa caractérisation du nom noyau composant le syntème. Et, de façon paradoxale, l'élément de composé « pays » revendique aussi une valeur positive qui se rattache à l'objet N1 placé en première position dans le mot composé. Ici, le lien spatial se fait avec le lieu zéro, *i.e.*, le lieu où se situe le locuteur qui est *de facto*, l'île de La Réunion, « le pays » :

« **DEHORS**, adverbe, adjectif qualificatif.

I.-Adverbe

Aller dehors, sortir dehors : Voyager hors de La Réunion.

II.-Adjectif

Deuxième élément d'un mot composé qui signifie « qui n'est pas de La Réunion ». « *Jean, c'est un chinois dehors. Il habitait à Paris avant de venir à La Réunion.* » (Tahéra).

Remarque

Sous-entrée I : synonyme : *Sauter la mer*.

Histoire et étymologie

Sous-vedette I : Emploi pléonastique de « sortir dehors » avec le contenu lexical particulier de « dehors » en français régional de La Réunion. « Dehors » est chargé lexicalement de sa valeur « à l'extérieur » de La Réunion. Cf. « Sors dehors » du français standard populaire. Voir aussi *Pays*. »

« **-PAYS, PÉI**, adjectif qualificatif et substantif

[S'applique à tout individu (personne ou objet) ayant pour propriété d'être de la Réunion, par opposition à un individu ayant les mêmes caractéristiques qui n'est pas de l'île.] Deuxième élément de mot composé. « *Avant de se mettre en route, on regarde si tout le monde est bien là, et si les paquets n'ont pas été oubliés : pain, « anisette-pays », « quina-pays », et les quelques cadeaux.* » (J. Bénard in *Le Quotidien de La Réunion*, cité par G. Hoche et J-C Fruteau : 80). « *En traversant les couloirs, je m'extasiais devant les hauts plafonds blancs tout en bois ciselé, les petites consoles que surmontaient des lampes ancestrales, un lit à baldaquin, des buffets en tamarin ou en natte-pays, un petit fauteuil de la Compagnie des Indes négligemment posé dans un coin de pièce.* » (Monique Boyer, 1992 : 79) « *-Qu'est-ce que vous voulez ? Vous voulez un souvenir-pays ? Tenez, en voilà un ! Premier choix, celui-là !* » « *Elle avait soulevé ses jupes de misère en éclatant de rire.* » (SÉVERIN Monique : *Femme sept peaux* : 15). « *La recherche au service des produits péi* » (JIR du 23-9-2006 : 18). « *Tout se mélangeait. [...] Les vanneries péi et les volailles sur pied.* » (RIGHINI Mariella, 2004 : *Bonbon piment* : 26).

Remarque

« Pays » comme son contraire « dehors » sont répertoriés comme adjectifs qualificatifs. Cependant dans certaines structures liées, il s'agit de syntagmes figés dans la langue, de formation ouverte se présentant sous cette forme : N + adjectif qualificatif [dehors, pays]. Voir *dehors*. »

A propos de dénominations ethniques, notons que « zoreil » inclut dans son contenu lexical « dehors ». Aussi « zoreil-pays » existe au niveau de la langue pour préciser que l'individu est né dans le « pays » ou a adopté la langue et la culture locales. Cependant « zoreil-dehors » ne s'entend pas, à moins d'une insistance, et il peut alors être employé de façon ponctuelle dans le discours.

Le chinois, le cafre ou le malbar sont « du pays », aussi les composés qu'il est plus courant de rencontrer ces dernières années avec l'arrivée des individus du même phénotype dans l'île sont : « chinois dehors », « cafre dehors » ou « malbar dehors » pour désigner ces nouveaux arrivants venant souvent de la France métropolitaine.

Ces différentes lexies traduisent au-delà de la simple désignation des objets ou des individus, un esprit tourné vers le pays et l'extérieur tout à la fois, un extérieur volontiers valorisé, un « dehors » souvent relié à un seul espace, la France métropolitaine.

5.2. A partir d'expressions figées : «goyave de France», «sauter la mer»

Un fruit, la goyave qui présente différentes variétés distinguées par leurs appellations est désigné pour l'une d'elles par le terme de « goyave de France ». La goyave de France est plus grosse et plus belle que les autres goyaves.

Par ailleurs, l'expression familière du français standard « grosse légume » correspond à « goyave de France » en français régional de La Réunion à une différence près que la goyave de France ne peut être une personne originaire ou résidente à La Réunion. Il s'agit toujours d'un « haut » fonctionnaire venant de la France métropolitaine. En plus de venir de France, il est un individu travaillant pour l'État.

Un sketch d'un humoriste connu dans l'île, Johnny Guichard emploie l'expression : « le syndrome de la goyave de France ». Cette expression « avoir le syndrome de la goyave de France » a par la suite été reprise naturellement en signifiant avec une pointe d'ironie que le sujet grammatical considère que tout ce qui vient de France est meilleur sans état d'âme. Voici un exemple d'énoncé que nous avons relevé :

« A. a le syndrome de la goyave de France alors qu'il se dit anti-zoreil, militant communiste même autonomiste à une époque. Quand j'ai exposé mon opinion sur la question du créole, il a fait semblant de ne pas entendre puis quand S. [qui est zoreille, bien blonde] a répété la même chose, il a montré de l'admiration. Je suis un cafre. »

Une autre expression met en parallèle les deux espaces français (La Réunion et « la Métropole » comme c'est généralement dit) incorporant l'idée de deux entités distinctes dans son contenu : « sauter la mer ».

« Sauter la mer » est un privilège, une joie. C'est synonyme de la quête du bonheur qui est atteinte lorsque le sujet grammatical l'accomplit. Cette locution verbale véhicule donc des valeurs positives, le *nec plus ultra* attaché à la destination de « l'autre côté de la mer ». Voici l'article de notre dictionnaire pour cette expression :

« **SAUTER LA MER**, locution.

Quitter la Réunion souvent pour la métropole, mais cela peut être pour une autre

destination. « *Nous avons sauté la mer pour la première fois : nous nous sentions puissants et riches. Après la maison, la voiture neuve, c'était l'avion.* » (BOYER Monique 1992 : 59). « *La jeune fille, surprise, a reconnu Dolène Nicanor. Elle avait sauté la mer pour suivre son bonhomme zoreil. Elle était revenue, alors ?* » (SEVERIN Monique : *Femme sept peaux* : 75). »

L'existence de l'expression perdue mais ses valeurs prestigieuses ont tendance à s'estomper suite à la banalisation des voyages. Parallèlement l'expression « le syndrome de la goyave de France » est l'indice d'une prise de conscience de valeurs locales.

5.3. A partir des sens véhiculés par des adjectifs qualifiant la « cuisine, le « manger »

A La Réunion, La France métropolitaine au niveau de la cuisine est vue de façon globale dans un imaginaire qui est traduit dans la langue. Voici la définition donnée dans notre dictionnaire après enquête au sujet de « manger zoreil » :

« F.- Manger zoreil⁶, manger métro :

Tout ce qui n'est pas traditionnellement réunionnais, tout ce qui n'est pas cari ou plat mijoté : diverses salades, steak-frites, haricots verts, cuisses de grenouilles, escargots, pâtes ou même parfois du couscous ou de la paella. »

De même, « malbar » se réfère à des individus mais aussi à des traditions culinaires d'une communauté de l'île, formée des descendants des engagés indiens souvent « métissés ». Voici la sous-vedette de « manger » qui est là agrémenté de l'adjectif « malbar » :

« **G.- Manger malbar** : Plats courants dans la communauté malbare : cabri massalé, cari de légumes, bouillon laron. « *« Le massalé kabri », cari de cabri, préparé avec des épices utilisées surtout par des Réunionnais d'origine indienne (malbar), est parfois refusé. Par peur de tout ce qui vient des Malbars, ce plat et cette viande peuvent être assimilés à un « manzé malbar » (repas des Malbars), et à ce titre peuvent être rejetés. A cette préparation est associée la réputation que ce groupe ethnique a dans les milieux créoles : celui de procéder à des actes de sorcellerie, notamment à travers la nourriture qu'ils préparent.* » (P. Cohen : 2000 : 118). »

Un passé assez proche puisqu'il est encore dans les souvenirs, un passé où les aides sociales n'existaient pas est évoqué en ce qui concerne la nourriture, les repas par un syntème formé d'un substantif et d'un adjectif qualificatif, originellement infinitif et adverbe :

« **E.- Manger misère** : Par le passé, repas créole sans viande, composé juste de riz et de brèdes et de morue ou de sardines en conserves. [*Les brèdes*] « *ont été jusqu'à présent énormément consommées, et ont très souvent (trop souvent au goût de nombreuses personnes du quartier) accompagné le riz dans des repas sans viande, considérés comme des mangé misère...* » (P. Cohen, 2000 : 49).

Remarque

[...]

Acceptation E : Les brèdes constituent « un manger misère » car elles poussent dans la nature. La plupart d'entre elles sont des mauvaises herbes, il n'est donc pas

6 Le terme contient une double dérivation-adverbiale et adjectivale-possible grâce à l'absence de formant de dérivation affixale.

difficile d'en trouver. »

La caractérisation ethnique des plats est typiquement réunionnaise et ne fait référence que pour les locuteurs ayant un vécu ou des connaissances de la région. Ainsi, au-delà du signifiant et du signifié, le signe linguistique se rattache profondément à un espace, à une culture.

Conclusions

Ces quelques notes s'appuyant sur notre dictionnaire de français régional décrivent de façon partielle les hommes, leurs sentiments ou regards vis-à-vis de l'île française où ils vivent et de la « métropole » à travers des lexies. Ces lexies nous livrent par ailleurs des comportements sociétaux ou relevant de différentes cultures ou de la culture commune dans l'île. Aussi, en plus de l'usage informationnel du dictionnaire de langue, notre ouvrage en cours de conception pourra être lu dans le but de découvrir une société et une culture unique créole réunionnaise ainsi que toutes les cultures qui la composent.

La particularité réunionnaise est de former une unité et de pouvoir être vue à la fois comme un patchwork, un manteau d'Arlequin, ce qui lui confère une richesse linguistique et culturelle.

Les données encyclopédiques permettent à l'utilisateur d'aller au-delà des phrases et des significations, de pouvoir formuler des énoncés différents à partir des renseignements donnés. De façon plus précise, la phrase liée à la signification a une valeur purement instructive. Le contexte phrastique dans les exemples-citations permet de donner le sens d'un énoncé en tenant compte de la situation d'énonciation et en pouvant s'appuyer aussi sur le contexte culturel large qui est donné par le paragraphe « remarque » de l'article du dictionnaire.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

1. ALBANY Jean, 1974 : *Petit glossaire. Le piment des mots créoles*. France. Paris, chez l'auteur. 115p.
2. ALBANY Jean, 1983 : *Supplément au p'tit glossaire. Le piment des mots créoles*. France. Paris. Chez l'auteur, 68p.
3. ASSIBA d'ALMEIDA Irène, 2002 : « Être francophone. Une autre aventure ambiguë » in SPEAR C. Thomas, éd. : *La culture française vue d'ici et d'ailleurs*. Editions Khartala.
4. BAKER Philip, 1988 : « Combien y-a-t-il eu de genèses créoles à base lexicale française ? » in *Études Créoles*, vol. X, n° 2.
5. BAKER Philip, 1991 : « On the copula in Mauritian Creole, past and present » in *Development and Structures of Creole Languages*, edited by Francis Byrne & Tom Huebner. Creole Languages Library vol. 9.
6. BAKER Philip, 1994 : "Creativity in creole genesis" in *Creolization and language change*, ed. By Dany Adone and Ingo Plag, Tübingen : Niemeyer.
7. BAKER Philip, 1995 : "Motivation in Creole Genesis" in Philip Baker (ed.) *From contact to Creole and Beyond*, Westminster creolistics Series-1, London, University of Westminster Press, pp. 3-15.
8. BAKER Philip, CORNE Chris, 1982 : *Isle de France Creole. Affinities and origins*. USA, Ann Arbor, Karoma Publishers, 299p.

9. BAKER Philip, CORNE Chris, 1986 : « Universals, substrata and the Indian Ocean creoles » in *Substrata versus universals in creole languages*, ed. By Pieter Muysken and Norval Smith, Pays-Bas, USA, Amsterdam, Philadelphia, Benjamins Publishing Company, "Creole Language Library", vol. I, pp. 71-87.
10. BAKER Philip, CORNE Chris, 1987 : "Histoire sociale et créolisation à La Réunion et à Maurice" in *Revue québécoise de linguistique théorique et appliquée*, n° 2, vol. 6, Canada.
11. BALDINGER Kurt, 1999 : *Dictionnaire étymologique de l'ancien français (DEAF)* : H3 : herbergier-hontage- Tubingen, M. Niemeyer.
12. BENIAMINO Michel et BAGGIONI Daniel ,1993 : « Le français, langue réunionnais » in Robillard, D. et Beniamino M. : *Le français dans l'espace francophone*, Paris, H. Champion, vol. 1.
13. BENIAMINO Michel, 1993 : « Réflexions autour de la constitution d'un corpus du français réunionnais en situation de continuum », D. Latin, A. Quéffelec et J. Tabi-Manga éds., *Inventaire des usages de la francophonie : nomenclatures et méthodologies*, Libbey Eurotext/AUPELF-UREF, pp. 261-273.
14. BENIAMINO Michel, 1996 : *Le français de La Réunion. Inventaire des particularités lexicales*, EDICEF/AUPELF, 303p.
15. BENVENISTE Émile, 1974 : *Problèmes de linguistique générale* II, Paris : Gallimard.
16. BONNIOL, Jean-Luc, 1992 : *La couleur comme maléfica, une illustration créole de la généalogie des Blancs*, Albin Michel.
17. BOURDIEU, 1980 : « Le capital social. Notes provisoires ». *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 31, janvier, pp. 2-3.
18. BOYER Monique, 1992 : *Métisse, récit réunionnais*. L'Harmattan.
19. CAID Leila, 1986 : *Faux amis du créole dans l'enseignement du français à La Réunion* – Institut d'études créoles et francophones – Université de Provence.
20. CAID Leila, 1993 : « Processus morphologique des unités graphiquement complexes en français réunionnais » in *Travaux et Documents* n°4. Faculté des Lettres et Sciences Humaines de La Réunion.
21. CAID Leila, 2003 : *Étude comparée des systèmes verbaux en créole réunionnais et mauricien*. Éditions du Septentrion-Thèse à la Carte 1440pp.
22. CAID Leila, 2007 : *Dictionnaire du français régional de La Réunion*. (à paraître)
23. CAID Leila, 2007 : Lexique du français régional de La Réunion : corpus, enquêtes et méthodes . A paraître in *Le français en Afrique*.
24. CAID Leila, 2007 : Lexique et francophonie. A paraître in *Actes du Colloque des Premières Francophonies de Genève*. Université de Genève.
25. CARAYOL Michel, 1977 : *Le français à La Réunion. Phonétique et phonologie*. Thèse de l'université de Toulouse-le-Mirail, 1976. Atelier de Reproduction des thèses, Université de Lille III et diffusion de la librairie Honoré Champion, Paris.
26. CARAYOL Michel, 1985 : *Particularités lexicales du français réunionnais*. France, Paris, Nathan.389p.
27. CARAYOL Michel, CHAUDENSON Robert, 1977 : « A study in the implicational analysis of a linguistic continuum : French Creole » in *Journal of Creole Studies* 1, n° 2 pp. 179-218.
28. CHAUDENSON Robert , 1974 : *Le lexique du parler créole de la Réunion*, 2 tomes, France, Paris, Champion, 1249p.
29. CHAUDENSON Robert , 1981 : *Textes créoles anciens : La Réunion et l'île Maurice, comparaison et essai d'analyse*, RFA, Hamburg, Helmut Buske. Verlag, Kreolische

Bibliothek, Band I, Centre Universitaire de La Réunion, 272p.

30. CHAUDENSON Robert , 1986a : « And they had to speak anyway ... Acquisition and creolization of French » in *The Fergusonian Impact*, vol. I : From phonology to Society, RFA, Berlin, Mouton de Gruyter, pp. 69-82.
31. CHAUDENSON Robert, 1986b : «Évolution et genèse linguistiques : le cas des créoles » in Travaux 4- CLAIX : « *Genèse des langues et du langage* » in Publications de l'Université de Provence, pp. 81-100.
32. CHAUDENSON Robert, 1991 : « From botany to creolistics : the contribution of the lexicon on the flora to the debate on Indian Ocean Creole Genesis » in Francis Byrne and Thomas Huebner (eds) *Development and structures of Creole languages*.
33. CHAUDENSON Robert, 2000 : « Peut-on décrire un créole sans référence à sa genèse? Pronoms et adjectifs dans les créoles français » in *Langages*, n° 138, juin 2000, pp. 22-35.
34. CHAUVEAU Jean-Paul, 1991 : Aspects de la conscience linguistique dans le centre de la Bretagne, in Claude Martel, éd., *Les Français et leurs langues, Colloque tenu à Montpellier les 5, 6 et 7 septembre 1988 sous la direction de Jean-Claude Bouvier*, Publications de l'Université de Provence, Aix-en-Provence.
35. COHEN Patrice, 2000 : *Le cari partagé. Anthropologie de l'alimentation à l'île de la Réunion*, Éditions Karthala.
36. DENDIEN Jacques, PIERREL Jean-Marie, 2003 : Le Trésor de la Langue Française informatisé : un exemple d'informatisation d'un dictionnaire de langue de référence in *TAL (Traitement Automatique des Langues)* Vol 44 – n° 2/2003, Hermes Sciences Edition,p.11-37.
37. DUCROT Oswald, 1972 : *Dire et ne pas dire*, Herman, Paris.
38. FIDJI Nadia, 1998 : *Case en tôle*. Editions L'Harmattan.
39. GLISSANT Édouard, 2002 : Préface in SPEAR C. Thomas, éd., 2002 : *La culture française vue d'ici et d'ailleurs*. Éditions Khartala.
40. GODEFROY Frédéric, 1971 : *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX^e siècle*, Paris, Vieweg, 10 volumes, 1880-1902.
41. GOFFMAN, Erving, 1987 : *Façons de parler*, Editions de Minuit.
42. GUENIER Nicole, 1991 : « La conscience linguistique en Touraine : marges et béoties », in Claude Martel, éd., *Les Français et leurs langues, Colloque tenu à Montpellier les 5, 6 et 7 septembre 1988 sous la direction de Jean-Claude Bouvier*, Publications de l'Université de Provence, Aix-en-Provence.
43. GRICE, H.P., 1975 : «Logic and Conversation» in Cole and Morgan pp. 41-58.
44. GUNET Armand, 2003 : *Le grand lexique créole de La Réunion*. Azalées Editions.
45. HAGEGE Claude, 1987 : *Le Français et les siècles*, Éditions Odile Jacob, Paris.
46. KALINKA Galimard, 1991 : « La conscience linguistique dans le Croissant de l'Ouest » in Claude Martel, éd., *Les Français et leurs langues, Colloque tenu à Montpellier les 5, 6 et 7 septembre 1988 sous la direction de Jean-Claude Bouvier*, Publications de l'Université de Provence, Aix-en-Provence.
47. LABOV, William, 1976 : *Sociolinguistique*, Édition de Minuit.
48. LAVAUX Sophie et AUTHERMAN Michèle, 1996, 1999 : *La Réunion, Le Piton de La Fournaise-Histoire naturelle et évolution des espèces*. Éditions Cormorans.
49. LAVERGNE Roger, 1990, 1999 : *Le grand livre des tisaneurs et plantes médicinales de La Réunion*. Copyright Gérard Doyen et Roger Lavergne 1990, éditions Orphie 1999.
50. LAVERGNE Roger, 2005 : *Les plantes médicinales réunionnaises d'aujourd'hui*, Éditions Orphie.

51. Le BELLEC Fabrice et RENARD Valérie, 2002 : *Le grand livre des fruits tropicaux*. Collection « Le Grand Livre » dirigée par Gérard DOYEN. Éditions Orphie.
52. LE CLÉZIO Jean-Marie, 1990 : *Sirandanes*, Éditions Seghers.
53. E. LIESKE, R.F. Myers, 1995 : *Guide des poissons des récifs coralliens. Région Caraïbe, Océan Indien, Océan Pacifique, Mer Rouge*, Éditions Delachaux et Niestlé.
54. LYONS John, 1990, 1981 : *Language and Linguistics, an introduction*, Cambridge University Press.
55. MARTEL Claude, 1991 éd. : *Les Français et leurs langues, Colloque tenu à Montpellier les 5, 6 et 7 septembre 1988 sous la direction de Jean-Claude Bouvier*, Publications de l'Université de Provence, Aix-en-Provence.
56. MERTZ Jacques et Marie-Annick, 1985 : *Guide des espèces forestières de La Réunion. Texte : Jacques Mertz, Illustrations : Marie-Annick MERTZ. Volume : BÉBOUR-Office National des forêts- Direction Régionale de La Réunion*.
57. MITTERAND Henri, 1963, 1968 : *Les mots français*, PUF, 3 édition. Collection Que sais-je ?
58. NATIVEL Rémy, 1972 : *Le lexique de La Réunion*-Imprimerie Ganowski – 91 pages
59. NICOLE Rose-May, 1999 : *Laetitia* Éditions UDIR.
60. OPIC Pierre, CONAND François, BOURRET Philippe , 1994 : *Poissons commerciaux du Sud-Ouest de l'Océan Indien*. ORSTOM Éditions- La Chapelle Montligen.
61. PAILLER T., HUMEAU L., FIGIER J., 1998 : *Flore pratique des forêts de montagne de l'île de La Réunion*, Azalées Éditions.
62. SIMON Jean-Pascal, 1991 : « Conscience linguistique et identité sociolinguistique dans la vallée de la Claise » in Claude Martel, éd., *Les Français et leurs langues, Colloque tenu à Montpellier les 5, 6 et 7 septembre 1988 sous la direction de Jean-Claude Bouvier*, Publications de l'Université de Provence, Aix-en-Provence.
63. REY-DEBOVE Josette et GAGNON Gilberte, 1980 : *Dictionnaire des Anglicismes*, Collection Les Usuels du Robert.
64. RÉZEAU, Pierre, 2001 : *Dictionnaire des régionalismes de France : géographie et histoire d'un patrimoine linguistique/ Rézeau (éd.) De Boeck-Duculot, Bruxelles*.
65. SPEAR C. Thomas, éd., 2002 : *La culture française vue d'ici et d'ailleurs*. Éditions Khartala.
66. TAQUET Marc, DIRINGER Alain, 1992 : *Mérous de l'Océan Indien*. Azalées éditions.
67. *TRÉSOR DE LA LANGUE FRANÇAISE INFORMATISÉE* : texte intégral, 2005, Paris, CNRS Éditions.
68. VAN GREVELYNGHE Géry, DIRINGER Alain, SÉRET Bernard, 2003 : *Tous les requins du monde* éd. Delachaux et Niestlé.
69. VICTORRI Bernard, 1997 : La polysémie : un artefact de la linguistique ? in *Revue de sémantique et linguistique* numéro 2.
70. WARTBURG Walther Von, 1922-2002 : *Französisches etymologisches Wörterbuch (FEW)*, Tübingen, Mohr; Bâle, Helbing (puis) Zbinden.
71. WHORF, Benjamin Lee, 1956 : *Linguistique et anthropologie*, Éditions Denoël.

JOURNAUX :

Le Quotidien de l'île de La Réunion.

Le Journal de l'île de La Réunion

ANNEXE MARQUEURS TEMPORELS ET ASPECTUELS EN CRÉOLE RÉUNIONNAIS

présent	i+V(i, originellement reprise pronominale en français a le rôle de marqueur d'actualisation de procès en créole réunionnais)
passé basilectal	i+lete+ki + V (<i>l'était qui</i>) i +lete + V i+ te + V
passé acrolectal	i + V + e (marqueur de l'imparfait 3sg)
Présent accompli (passé composé)	la+V+pp (de façon générale) le+V+pp (forme acrolectale lorsqu'il y a emploi de « être » en français > phénomène de calque)
Présent+« sur-accompli » (sur-passé-composé)	la + fin + V + pp
Plus-que-parfait	lave + V
Plus-que-parfait emphatique	lave +fin + V
Futur affirmatif non flexionnel	i+sava +Vinf (=s'en va) i+sar + Vinf i + saa + Vinf
Futur négatif flexionnel	i+V+r+a+pa (à toutes les personnes) R=marque de l'infinitif a = avoir 3sg
Futur antérieur	{lora+Vpp (=aura) {nora + Vpp
Conditionnel présent (irréel du présent)	V+r+e e=marque de l'imparfait 3sg(a=avoir) >futur du passé
Conditionnel passé (irréel du passé)	{lore + V+inf. (=aurait) {nore + V + inf.
Accompli immédiat présent (passé récent)	sort + mâze (=sortir de) vjen + mâze (=venir de)
Accompli immédiat passé	i+te+sort + mâze (ou) te i sort mâze i+te+vjen + mâze la + vjen +mâze
Suraccompli immédiat présent	la+fin+sort+mâze (=prés +avoir +finir+sortir+manger)
Suraccompli immédiat passé	te+fin+sort+mâze (<i>était+fini+sort+manger</i>)

Guelwaar d'Ousmane Sembéne : Un modèle d'écriture identitaire francophone

Moussa DAFF

Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Sénégal

Dans cette communication qui aura comme *corpus* de base le dernier roman d'Ousmane SEMBENE (cinéaste et romancier sénégalais), nous nous proposons de montrer comment, dans l'écriture, il a pu rendre compte d'un corps de langage fortement identitaire.

Dans ce roman, emprunts, citations, traductions approximatives et traductions littérales participent à la création d'un univers linguistique qui exprime très bien « la visée africaine ». *Guelwaar* est un modèle réussi de diglossie littéraire où la langue française, langue de création littéraire, puise sa sève syntaxico-sémantique du wolof et plus généralement des langues de souche nationale. Dans cette communication, nous limiterons notre analyse, d'une part à la justification idéologique de l'écriture francophone nègre et d'autre part à la technique de marquage identitaire par la texture du mot francophone.

Guelwaar est d'abord un texte filmique en langue nationale wolof sous-titré en français. Le texte du sous-titrage est différent sur beaucoup de points du texte du roman de même titre. Le titre annonce déjà une volonté de se placer dans une zone de convergence linguistique et culturelle. La graphie du titre est un exemple de xénographie qui porte à la fois les marques d'une identité nationale wolof et d'une graphie française. La littérature africaine d'expression française pose le problème de la dynamique des langues en tant qu'interrogation sur le « parler une langue africaine en français » ou parler bilingue. D'où la problématique de l'écriture francophone. Etant donné que ce sont les mots qui sont au service de la culture, traduire un mot, une expression, une idée conçus dans la langue africaine, en l'occurrence le wolof et/ou le sérère dans notre texte, suppose une bonne compétence dans les deux langues et cultures. Le choix d'une langue d'écriture dans ces conditions est une épreuve de (re)création d'un espace sociolinguistique cohérent où fonctionnerait harmonieusement la rencontre de deux espaces mentaux initialement différents. Le roman de SEMBENE Ousmane traduit avec bonheur, par l'usage de l'écriture-traduction, les réalités sociolinguistiques et culturelles du monde rural sénégalais. La volonté d'une restitution fidèle des réalités socioculturelles de la communauté rurale sérère explique, d'une part la restitution de certains concepts et de certaines images appartenant au champ notionnel de l'univers linguistique de ladite communauté et d'autre part l'insertion directe des endolexies dans le stock lexico-sémantique du français langue d'écriture. Le phénomène de l'intrusion lexicale devient alors une stratégie non seulement de marquage identitaire mais aussi de territorialisation littéraire d'un texte (DAFF, 1998).

La littérature contemporaine, parce que fortement identitaire, est caractérisée par une prédominance de la diglossie et du bi-culturalisme. L'analyse linguistique de la langue d'écriture permet d'observer comment les écrivains en général et les locuteurs en particulier marquent par l'usage du français mésolectal leur double appartenance nègre et francophone. L'écriture nègre devient alors le prolongement du mouvement littéraire

de la Négritude. La Négritude des sources est généralement définie comme « l'ensemble des valeurs culturelles de l'Afrique noire » alors que la Négritude contemporaine peut se définir comme un mouvement de libération et donc de revendication d'une identité qui n'est plus seulement authentiquement africaine mais aussi enrichie par l'apport fécond des autres civilisations et cultures du monde. La langue de la création littéraire sera le fruit issu de cette double identité résultant du refus de l'assimilation totale telle que prônée par la colonisation française. C'est ce constat qui a fait écrire au professeur Amadou LY (1992 : 111) parlant de la langue poétique sénégalaise qu'« Il semble que la poésie sénégalaise de langue française soit un ectophyte : elle n'est ni mangue ni abricot, étant à la fois mangue et abricot.

Mais un fruit qui n'est ni mangue ni abricot, mais qui tient des deux, n'en est pas moins un fruit. Il possède une forme, un goût, une chair qui lui sont propres, et si on peut le dédaigner pour sa propre table, on ne lui en niera pas pour autant sa réalité.

C'est le cas de la poésie sénégalaise (...), et plus généralement, de la littérature sénégalaise, et africaine, en langue française ».

Ce fruit hybride se traduit dans l'écriture par l'usage de la norme endogène qu'on peut interpréter comme une revendication de copropriété francophone (DAFF, 1998).

L'écriture nègre marque de propriété d'une parcelle d'espace francophone

La littérature africaine d'expression française utilise parallèlement à un français surveillé ou « français châtié » des procédés d'expression qui ressortissent d'une volonté de « négrofication » définie par BLACHERE (1993 : 116) comme étant « l'utilisation, dans le français littéraire, d'un ensemble de procédés stylistiques présentés comme spécifiquement négro-africains, visant à conférer à l'œuvre un cachet d'authenticité, à traduire l'être-nègre et à contester l'hégémonie du français de France. Ces procédés s'attachent au lexique, à la syntaxe, aux techniques narratives ».

La littérature francophone africaine en général et celle née au Sénégal en particulier recourent très souvent à cet usage social du français en milieu africain. La langue littéraire des écrivains africains est le premier terrain qui a accueilli la norme endogène et qui l'a aidée à germer, non sans beaucoup d'obstacles, et qui, certainement, la portera jusqu'à la maturité. Le traitement que certains écrivains africains infligent à la langue française, dans le souci de rester le plus proche possible des compétences linguistiques vraisemblables de leurs compatriotes, tout en étant le réservoir où puise la norme endogène, en est le support le plus précieux pour une normalisation future. C'est également cette littérature, de plus en plus abondante et largement enseignée dans les établissements scolaires et universitaires à la suite de l'africanisation des programmes dans les années soixante-dix, qui draine sur les rives de la norme exogène quantité de particularités souvent très vite analysées comme « impropriétés », « incorrections », « interférences », « mélange de registres » et qui atteste l'impropriété de l'épithète « francophone » qui lui est souvent accolée. Ce qualificatif est, en effet, gênant parce que présentant la langue française comme langue homogène. C'est une « atonie lexicale » qui cache la diversité des usages et qui selon BLACHERE (1993 : 78) « traduit l'état des représentations courantes concernant l'emploi du français oral et l'usage du français écrit en Afrique noire ». C'est, en partie, pour pallier ce déficit lexical qu'il crée le néologisme

« négriture », mot valise formé de la rencontre de « nègre » et « écriture », titre de son ouvrage traitant du rapport des écrivains africains à la langue française.

La « négriture » contemporaine est le reflet littéraire de la pratique mésolectale du français dans les situations qui ne nécessitent pas de mobiliser le « code élaboré ». Elle est la norme sociale qui se vit et s'apprécie en fonction du niveau de langue de chaque partenaire de l'échange verbal. Elle est la façon normale de marquer son territoire linguistique après une appropriation d'une langue qui n'est plus ressentie comme aliénante mais plutôt comme outil de communication qu'il faudrait adapter aux besoins de communication spécifiques d'usagers qui n'ont pas vécu la période du français langue étrangère en Afrique.

Bien sûr, un écrivain comme KOUROUMA représenterait le sommet de la pyramide dans l'art de tordre le cou à la langue française. En revanche, des écrivains comme SEMBENE Ousmane, Mariama BA, Aminata Sow FALL et Mbaye Gana KEBE, dans une moindre mesure, seraient les prototypes de cet usage social du français au Sénégal. Au-delà, donc, d'une simple technique littéraire ou d'un artifice d'écriture, il s'agit là, fort probablement, de la confirmation littéraire d'un style collectif dont les prémices étaient déjà signalées par SENGHOR. Dans un article, publié dans *Liberté I*, intitulé « Langage et poésie » SENGHOR développait la réflexion suivante : « Les lettres que je reçois de mon Afrique natale, en particulier de mes amis de la brousse, sont souvent émaillées des expressions que voici et d'autres du même style : « je vous salue aimablement », « vous êtes mon père et ma mère », « je vous garde dans dix mains », « je dis bonjour, bonsoir et bonne nuit », « vous avez un large dos », « vous êtes léger aux pauvres ».

Ces expressions font les délices des écrivains. Les « coloniaux », eux, n'y voient, trop souvent, que les signes d'une pensée vacillante, d'une intelligence imbécile ».

Ces expressions relevées par SENGHOR montrent comment les mécanismes interférentiels peuvent jouer au niveau des expressions locales dont beaucoup ne sont que les calques de formules usuelles dans les langues de substrat. Leur usage, loin d'être « les signes d'une intelligence imbécile », constitue un moyen implicite d'inscrire la personnalité africaine dans la langue française. Elles deviennent porteuses de « la visée africaine », c'est-à-dire une manière africaine de voir les choses. Ainsi, elles signalent l'originalité du français d'Afrique qui devient, de plus en plus, le support d'une expression authentique de la civilisation négro-africaine et non plus seulement une langue de l'administration. D'ailleurs, l'expression « amis de la brousse » suggère l'usage d'un français convivial, hors des circuits administratifs. Avec l'expression « mon Afrique natale », nous bouclons la boucle, pour retrouver le public destinataire de ce français chargé d'expressions « qui font les délices des écrivains » : il s'agit du français convivial utilisé entre Africains et pour des Africains. N'est-ce pas là l'essence de la définition de la norme endogène qui n'est pas encore un ensemble de règles ou de conventions stables mais comme le dit DUMONT (1992 : 96) une « normalité fondée sur le désir réciproque de communiquer, sur l'accord implicite quant à l'adéquation des modes d'expression et sur un savoir culturel partagé ».

Certains écrivains, pour diverses raisons, revendiquent le droit d'utiliser un français « nationalisé ». Les écrivains qui font usage de ce français, loin de faire de l'exotisme, revendiquent une identité africaine dans la langue française. Parlant d'Ousmane Socé, BLACHERE (1993 : 122) écrit fort justement ceci : « Ce n'est pas pour la gloire de la langue française que veut agir l'écrivain qui, comme Ousmane Socé dans *Karim*, parsème son

texte de mots et de phrases wolofs. C'est, d'abord, pour la reconnaissance de la dignité de sa langue maternelle. Réputée sans écriture, réduite au rang de patois, elle devient, à son tour, langue littéraire puisqu'elle voisine avec le français tout au long du récit. » Les écrivains africains qui vivent et revendiquent cette diglossie littéraire sont parmi les premiers défenseurs de l'émancipation des langues et cultures nationales et, partant, les premiers vecteurs de la diffusion de la norme endogène par la négriture, c'est-à-dire les caractéristiques formelles du français langue seconde en Afrique.

Dans une communication publiée par l'AUPELF et intitulée « Relevé de quelques particularités lexicales au Sénégal à partir d'un corpus de textes écrits : degré d'intégration de ces particularités », nous avons montré que certains écrivains sénégalais contemporains se servent de la langue française comme d'un instrument de communication qu'il faudrait adapter aux compétences linguistiques des destinataires. C'est pourquoi le langage écrit de ces auteurs est truffé d'aphorismes, de proverbes populaires et de néologismes parfois dus à une grande maîtrise des normes de la langue française, et résultant d'une transgression linguistique opérée par un processus d'analogie, voire de calque pur et simple. C'est pourquoi ces déviations doivent être analysées comme « implicature » selon SCOTTON (1982) c'est-à-dire des déviations qui font sens dans le discours grâce à la présence implicite d'une norme violée.

Pour ce groupe d'écrivains, parmi lesquels SEMBENE Ousmane, Mariama BA, Aminata Maiga KA, Aminata Sow FALL, Marouba FALL, Mbaye Gana KEBE, Mamadou SOW, Abasse DIONE, l'usage de l'écriture nègre constitue une vraie option de leur style littéraire, voire une façon consciente de marquer leur langue, comme le précise DUMONT (1990 : 157) « il ne s'agit pas, encore une fois, de faire pittoresque (...) mais il s'agit au contraire de marquer Sa langue ».

Forts de cette option, ces écrivains reprennent à leur compte les changements lexicaux et grammaticaux identitaires qui apparaissent dans le discours courant de leurs compatriotes. C'est pourquoi leur texte, pour un décryptage facile par les nationaux, porte en lui-même les indices de sa nationalité littéraire dont l'une des manifestations la plus explicite est la présence de la norme endogène en général et de la négritude en particulier. L'usage de ce français assimilé aux valeurs nationales permet à ces écrivains de cesser d'être, comme le dirait BOURDIEU, les « gestionnaires de leur propre soumission linguistique » et de répondre ainsi au vœu de Makouta MBOUKOU (1973) : « Il ne faut pas que les Nègro-africains subissent simplement une langue qui leur est totalement étrangère, il faut qu'ils ne soient plus de simples et mauvais consommateurs de la langue française, mais qu'ils la recréent pour la rendre accessible à leur mode de vie à leur manière de penser ». Cette volonté de « récréation » ne conduit pas à l'utilisation du « petit nègre » ou du « français de Moussa » ou encore du « français populaire » dans l'expression romanesque. Il s'agit d'un français fort acceptable dont l'existence prouve que la langue française est apte à absorber un grand nombre d'emprunts sans que le noyau dur de sa morphosyntaxe soit désintégré. Ces quelques exemples tirés de *Guelwaar* illustrent bien ce fait.

« Si le décès de son mari est confirmé par deux hommes de bonne foi, la **idda** doit être appliquée » (p. 116).

« Retirée dans sa chambre à coucher, Nogoye Marie exposa sur le lit à deux personnes, recouvert d'un **dabadaxe**, le costume bleu marine (...) » (p. 73).

« Je ne sais pas lire le **nassarane** » (p. 89).

Ces formes lexicales soulignées par nous sont des emprunts de luxe parce que leurs équivalents existent en français. En revanche, les emprunts de nécessité obéissent à une équivalence défailante dans les concepts sémiotico-culturels des langues utilisées. Dans *Guelwaar*, les emprunts de luxe sont nettement plus nombreux que les emprunts par nécessité, ce qui est, chez SEMBÈNE, la matérialisation d'un acte d'écriture motivé par la volonté de dire des réalités socio-culturelles par le biais de concepts pleinement fidèles à leurs signifiés traditionnels.

« Devant l'entrée principale, Aloys, assisté de l'abbé Léon qui avait quitté ses ornements et était en soutane blanche, accueillait parents, amis membres de la paroisse venus pour le *jaale*, apportant leur *jaxal* (...) » (p. 39). (*Jaxal* : contribution matérielle à l'organisation des funérailles).

« L'ombre de la palissade en lattes de bambou abritait les jeunes femmes chargées de façonner avec leurs mains les boulettes de *nakka* » (p. 42). Le commentaire métalinguistique qui accompagne le terme « *nakka* » (viatique au défunt pour le voyage de son âme vers Ndianiw) par « l'Ainé des Anciens », Gor Mag, témoigne de la charge mystique liée à cette nourriture.

Cette technique d'insertion lexicale ou d'épinglage métalinguistique est un procédé littéraire rentable permettant de territorialiser son texte en le tatouant linguistiquement. Le tatouage littéraire devient ainsi une stratégie de marquage identitaire, une trace graphique de l'appartenance à une double identité linguistique et culturelle.

Ainsi la dérivation à la française d'un vocable sur une base lexicale wolof plaide également en faveur d'une analyse par l'emprunt. Cela permet d'observer comment une lexie peut passer du stade de xénisme défini par DUMONT (1983 : 70) « comme un terme étranger désignant une réalité inconnue ou particulière et dont l'emploi s'accompagne nécessairement d'une marque métalinguistique qui peut être soit une paraphrase descriptive, soit une note explicative en bas de page quand il s'agit d'un texte écrit » à celui d'emprunt. L'alternance graphique ou xénographie sera donc intégrée comme un des processus d'emprunt dont la charge connotative est la volonté de garder la racine graphique de la langue prêteuse. Cette volonté peut s'expliquer par des raisons idéologiques ou plus simplement culturelles et identitaires. En outre l'on peut aisément constater les avancées obtenues dans la volonté d'alphabétiser en langues nationales. Les xénographies seraient alors une marque voulue de la manifestation d'un degré d'alphabétisation. Malheureusement, très peu d'intellectuels maîtrisent et/ou appliquent dans leur comportement graphique la transcription codifiée des langues nationales. On assiste plutôt dans l'usage à une gestion difficile de l'appartenance à une double culture graphique. La transcription codifiée des langues nationales est respectée le plus souvent par les alphabétisés du monde rural ne possédant pas par avance le français ou par les défenseurs actifs des langues nationales mobilisés dans des associations culturelles, alors que la masse des productions écrites porteuse de l'expression d'une culture citadine qui n'est plus authentiquement traditionnelle ni typiquement occidentale est faite en ville. C'est peut-être de cela que SEMBÈNE Ousmane a voulu rendre compte dans son dernier roman tiré de son film du même titre *Guelwaar*. La transcription de ce mot d'origine malinké d'après l'auteur et emprunté par le wolof sous la forme phonétique de « *gellwaar* », inspire une double interprétation. Soit l'auteur n'a pas voulu transcrire correctement dans son texte comme il l'a fait en appel de note « *gelwaar* »,

soit il a voulu suggérer par la graphie le difficile choix entre une tradition dont les valeurs fondamentales s'effritent de plus en plus et une attirance occidentale qui a du mal à s'imposer définitivement. L'alternance entre graphèmes et phonèmes dans la transcription pourrait symboliser l'appartenance à cette double culture orthographique comme dans « *doom baye* ». Cependant, cette pratique de l'alternance orthographique dans la texture d'un même mot n'est pas sans conséquence fâcheuse pour le lecteur non averti. Ainsi, un francophone non wolophone lirait très difficilement le vocable wolof que SEMBENE Ousmane transcrit ou orthographie par « *maxtume* » (portefeuille de forme carrée en peau). En revanche, la lecture à la française sera plus simple avec la graphie « *makhtoume* ». Ni le lecteur wolophone, ni le lecteur francophone ne peut se retrouver dans cette orthographe du mot. Il est difficile à lire sans complicité.

ma (graphèmes du français), x (phonème du wolof et graphème du français),
t (graphème français et phonème wolof), u (phonème wolof et graphème
français), m (graphème français et phonème wolof), e (graphème français mais
aussi phonème wolof) : max tu m e.

La graphie représentant le résultant d'une intégration pure et simple dans la langue française serait « *maktoum(e)* » ou « *mactoum (e)* ». En revanche, la graphie « *mahtoum(e)* » serait plus savante parce que plus proche de l'arabe, première langue prêtreuse, que du wolof.

Le débat reste donc ouvert entre l'authenticité phonético-phonologique d'un vocable et la transcription adaptée du mot en français. Faudrait-il écrire « *jaxal* » du wolof « *jaaxal* » (offrande participative au repas du *decc* ou veillée funèbre et sa durée) ou *diakhal* vs *diakal* / *diacal* dans un texte en français ? Nous pouvons noter que le graphème « kh » n'est pas forcément une orthographe française car la tendance est d'orthographier « ch » les mots contenant le phonème [x] des Bretons et surtout des Alsaciens. La tendance, dans une volonté de conformation phonétique et orthographique, est d'écrire le son « kh » par le graphème « c » à l'initiale et à la finale comme dans « *calife* vs *khalife* ».

Formes déviantes au regard de la norme scolaire, créations néologiques, emprunts de luxe ou de nécessité et xénographies sont constitutifs de la norme endogène et partant du français mésolectal. Elles sont le signe non seulement d'une appropriation du français qui a acquis le statut de langue seconde mais aussi et surtout l'expression d'une revendication de copropriété conséquence d'une co-présence du français et des langues de souche sénégalaise sur une bonne partie de l'étendue du territoire national. La francophonie africaine en général et la francophonie sénégalaise en particulier est une francophonie ouverte au souffle fécond des langues et cultures africaines. C'est la particularité qui fait sa richesse. Elle est réfutation du droit d'unicité et revendication linguistique du droit de diversité des langues et des cultures dans le comportement langagier. Les colorations ou tatouages littéraires que porte le français en fonction de l'espace d'accueil sont les révélateurs de cette richesse qu'une langue de partage peut et doit accueillir. Le français en francophonie est une langue qui porte en elle-même les traces de sa pluriculturalité.

BIBLIOGRAPHIE

- **BLACHERE, Jean Claude (1990)**, «Pour une étude de la francophonie africaine», *Travaux de didactiques du FLE*, Montpellier, n° 25, Juillet.
- Id. (1993), *Négriture : Les écrivains d'Afrique noire et la langue française*, Paris, L'Harmattan, 254p.
- **BLONDE Jacques, DUMONT Pierre, GONTHIER Dominique (1979)**, *Lexique du français du Sénégal*, NEA et EDICEF, Paris.
- **DAFF Moussa (1988)**, « Interférences, régionalismes et description du français d'Afrique », in *Réalités africaines et Langue française*, CLAD, Dakar.
- Id. (1995), *Le français mésolectal oral et écrit au Sénégal : Approche sociolinguistique, linguistique et didactique*. Thèse de doctorat d'Etat de sciences du langage, Université Cheikh Anta Diop de Dakar.
- Id. (1996), « Appropriation du français, particularités lexicales et indices de territorialité d'un texte littéraire », in *Sciences et Techniques du Langage* n° 2, juin, pp. 29 – 47, CLAD, Dakar.
- Id. (1998), « Le français mésolectal comme expression d'une revendication de copropriété linguistique en francophonie » in *Le français en Afrique* n° 12, pp. 95-104, Didier-Erudition, Paris.
- **DUMONT Pierre (1986)**, *L'Afrique noire peut-elle encore parler français*, Paris, L'Harmattan.
- Id. (1990), *Le français langue africaine*, Paris, L'Harmattan, 175p.
- **LY Amadou (1992)**, *La poésie sénégalaise d'expression française: détermination d'écriture*, Thèse d'Etat, université Cheikh Anta Diop de Dakar.
- **MAKOUTA MBOUKOU Jean Pierre (1973)**, *Le français en Afrique noire*, Paris, Bruxelles – Montréal, Bordas, Coll. Etudes, 238p.
- **MBOW Ndèye Fatou (1999)**, *Etude de la norme endogène dans GUELWAAR, roman de Sembène Ousmane*, Mémoire de D.E.A, UCAD, Dakar.

LA FRANCOPHONIE MOLDAVE APRES 1991

Ion GUȚU

Université d'Etat de Moldova

Les modestes investigations sur l'histoire de la francophonie dans l'aire géoculturelle moldave nous ont permis de constater que son évolution pourrait connaître plusieurs étapes. Dans le cadre de la communication présentée l'année dernière, aussi à L'ULIM, nous avons mis en relief les deux premières étapes, précédant l'année cruciale 1991, soit:

- 1) l'étape de la **francophonie sélective** ou **élitiste**, définie par l'invitation des précepteurs français dans les familles des boyards et intellectuels de la Principauté de Moldavie, afin d'enseigner la langue et la culture françaises, expérience connue presque partout en Europe ;
- 2) l'étape de la **francophonie de masse** et **idéologisée**, déterminée par la conjoncture politique soviétique, l'amitié des partis communistes et l'enseignement-apprentissage du français comme langue étrangère dominante (82%), imposée par le régime politique.

La présente communication se propose de préciser une troisième étape qui vient après l'an 1991, événement décisif visant le destin de la République de Moldova:

- 3) l'étape de la **francophonie** encore de **masse**, mais **non-idéologisée**, caractérisée, d'un côté, par le maintien de la prédominance du français (52% en 2006) comme langue étrangère dans le système éducatif de la République, surtout dans les villages et grâce à l'étape précédente, et d'un autre côté, par le choix, déjà conscient et bienveillant, en faveur du français, réalisé par les parleurs moldaves grâce aux nouvelles perspectives accordées par la francophonie.

Comme il s'ensuit, le vrai visage de la francophonie est dévoilé à l'époque actuelle juste après la formation en 1991 de l'état indépendant moldave. Ainsi, la motivation du choix conscient et non imposé du français est expliquée par l'existence et le concours exercé par plusieurs organismes ou structures moldaves et francophones de l'enseignement, de la science, de la culture, de la politique, de l'économie et, non des moindres, du contact humain. Au niveau très supérieur, c'est la francophonie scientifique qui s'impose en tant qu'activité dominante et pleine d'importance qui, juste après 1991, se réalise par la soutenance de thèses de doctorat sur les problèmes des langues romanes, surtout du français, dans le cadre du nouveau Conseil Scientifique pour la soutenance des thèses de doctorat de l'Université d'Etat de Moldova, donc à l'intérieur de la République et pas ailleurs, victoire obtenue après de longues batailles menées par l'illustre savant et professeur V. Banaru, appuyé dans sa noble démarche par ses collègues Gr. Cincilei, A. Ciobanu, I. Dumbrăveanu et d'autres. Comme le Département de Philologie Française de l'Université d'Etat de Moldova avait déjà son service de doctorat, c'est lui qui s'engage parmi les premières structures universitaires à la réalisation de cette mission importante. Pour ce Département c'est la vraie « nouvelle vague » dans son histoire, nommée aussi la période « banarienne », liée au nom de V. Banaru, qui a connu la plus longue durée: à partir de l'année 1984 et jusqu'à l'accident tragique de décembre 1997. Elle représente même jusqu'à présent la période la plus féconde en recherches et résultats scientifiques des départements de philologie française de la République. Dans le cadre des deux écoles scientifiques de G.Cincilei et V.Banaru la soutenance des thèses vers l'an 1999 atteint déjà le nombre de 30, y inclus des thèses de doctorat d'Etat, dans divers domaines du français tels la lexicologie, la grammaire, la

stylistique, la phonétique, la poétique, la dialectologie etc. Ce sont les représentants de la nouvelle pléiade de jeunes savants comme A.Guțu, M.Cotlău, L.Plăcintă, V.Chirinciuc, I.Guțu, suivis après 2000 par les thèses soutenues dans le cadre du même département par V.Moloșniuc, A.Bujor (directeur scientifique A.Bondarencu, docteur d'Etat, professeur universitaire), E.Teslaru (directeur scientifique P.Roșca, docteur d'Etat, professeur universitaire), A.Coșciug (directeur scientifique M.Ioniță, docteur ès lettres, maître de conférences). En même temps, la science francophone est soutenue par les activités des départements de l'Université d'Etat comme celui de Linguistique générale et romane, dirigé par le renommé académicien A.Ciobanu où l'on atteste la soutenance de thèses dans les domaines du français (L.Zbanț, D.Romanenco), aussi que de celui de Littérature universelle, dirigé par le docteur d'Etat S. Pavlicenco, dont les thèses portent sur des sujets de la littérature française, réalisées par des doctorants de Roumanie (L.Brătulescu, A.Barna, I.P.Armăsar), et de la République, comme la première thèse de docteur d'Etat en littérature française de Mme E.Prus, actuellement directrice de l'Institut de Recherches Philologiques et Interculturelles de l'ULIM.

A partir de l'année 1990, le vecteur des relations francophones change de direction, étant orienté par excellence vers l'Ouest européen (France, Suisse, Belgique, Roumanie, Bulgarie etc.) ce qui va s'exprimer par des succès visibles en matière d'organisation des colloques et conférences internationales. Ainsi, dans la République de Moldova le Département de Philologie Française de l'Université d'Etat organise les premiers colloques scientifiques internationaux en philologie française et romane consacrés aux anniversaires des savants V.Banaru, avec le soutien de l'Alliance Française de Moldavie et en collaboration avec l'Université Libre Internationale de Moldova et l'Université Pédagogique d'Etat « I.Creangă » (2001), et Gr.Cincilei (2002), puis au 40-ième anniversaire de sa fondation (2005) et la deuxième édition du colloque consacrée à V.Banaru, avec l'invitation de sommités francophones comme C.Kerbrat-Orecchioni, M.Mahmoudean, V.Rusu, P.Sériot etc., représentant divers pays (France, Suisse, Roumanie, Russie, Ukraine, Biélorussie etc.). Les problèmes de la linguistique française, roumaine et romane ont été ensuite largement discutés et analysés durant des colloques internationaux consacrés aux anniversaires de l'académicien francophone A. Ciobanu (2004) et de la Faculté des Langues et Littératures Etrangères de l'UEM (2004), de la Faculté des Langues et Littératures Etrangères de l'UE « A. Russo » de Bălți (2004), du colloque biennuel régional sur les sciences du langage organisé par les universités de Suceava (Roumanie), Cernăuți (Ukraine) et Chișinău (2005), du colloque international consacré au linguiste M. Ioniță (2006), organisé par l'UE de Bălți. L'ULIM a invité des spécialistes en traductologie de l'ESIT et de l'ISIT, comme J.R.Ladmiral, F. Herbulot, pour soutenir des cours et présenter des communications consacrées à son dixième anniversaire, puis en 2006 elle a organisé le colloque international sur la Francopolyphonie. L'Université Technique de Moldova, en collaboration avec le Centre national de terminologie et l'Union Latine, a organisé des colloques internationaux sur des problèmes de terminologie roumaine et française (2002, 2003), de même que la première soutenance de thèse de doctorat en cotutelle (RM - France) par vidéoconférence de Mme L.Ungureanu, actuellement directrice du Département de langues modernes de l'UP. Les meilleurs disciples des universités moldaves font leurs études en master et doctorat dans les universités francophones de France, Suisse, Canada, Belgique, grâce aux bourses accordées annuellement par l'AFM et l'AUF.

Les publications qui permettent la présentation des articles en français ou sur des problèmes du français sont multiples parmi lesquelles *Analele științifice ale USM*, y inclus la variante pour les étudiants, *Lecturi filologice* et *Symposia Professorum* (ULIM), *Probleme de terminologie și traducere* (CNT), *Analele UPS « Ion Creangă »* et d'autres. Parallèlement, les savants francophones moldaves sont invités et participent fructueusement à des

colloques et séminaires internationaux concernant divers domaines en Suisse (G.Cincilei, V.Banaru, A.Lența), France (A.Bondarenco, D.Moldovanu, A.Lența, A.Guțu, V.Păcuraru, E.Prus, G.Moldovanu, I.Guțu, I.Moldovan, V.Railean, G.Ciumac) et même au Canada (L.Zbanț, A.Guțu). Mais il faut avouer que cette étape historique de la francophonie se caractérise surtout par l'exemple de coopérations francophones régionales, dignes d'être suivies par d'autres parties du monde francophone, entre la République de Moldova et la Roumanie, illustrées brillamment par les philologues des deux côtés du Prut en tant que participants actifs à des colloques consacrés à V.Hugo, E.Cioran, E.Coșeriu, aux Journées de la francophonie, aux séminaires internationaux, semestriels, annuels et biannuels tant à Bucarest, Pitești, Alba Iulia, Suceava, Craiova, Galați, Sibiu, Timișoara qu'à Bălți, Chișinău où sont mis en discussion les problèmes de la science philologique, de la didactique et de la culture francophone et roumaine, et de la latinité en général.

On publie sur le français ou en français des travaux scientifiques de divers genres comme des monographies sur des domaines de la philologie (Gr.Cincilei, V.Banaru, I.Manoli, M.Junghietu, M.Ioniță, A.Lența, L.Ababii, V.Grigore, A.Guțu, E.Prus, I.Guțu, A.Bujor, D.Romanenco, A.Coșciug), de l'histoire et du droit (A.Galben), des relations internationales (A.Gribincea, E.Tobă, V.Neguț, M.Mariș), de l'économie mondiale et moldave (A.Gribincea, V.Railean, M.Bradu, I.Chirinciuc), de terminologie (L.Ungureanu), publiées aussi bien à Chișinău qu'à Paris ou Grenoble. Des manuels et des supports de cours de français sont publiés pour l'étude et l'interprétation de textes (E.Bulgac, N.Zgardan, A.Bondarenco, E.Tcaciou, A.Guțu, A.Macarov, L.Moraru, S.Malachi), la civilisation (V.Jitaru, A.Macarov, L.Moraru, E.Tcaciou, L.Botnaru, C.Prigorschi, M.Podgornii, G.Căinăreanu, Gh.Moldovanu, G.Reabțov), l'histoire de la langue française (P.Roșca, G.Cincilei), la traduction (E.Ciobanu, A.Guțu), pour le français comme langue étrangère (L.Varzaru, E.Axenti, L.Ranga, T.Goia, L.Botnaru, M.Podgornii, C.Prigorschi, E.Ciobanu, S.Malachi, A.Guțu, I.Guțu, D.Romanenco) et comme langue de spécialité (Gh.Moldovanu, M.Cotlău, L.Zbanț, V.Zdraguș), des dictionnaires (Gr.Cincilei, M.Prigorschi, I.Manoli, A.Bujor, V.Jitaru), des articles dans divers recueils scientifiques etc.

La didactique connaît un renouveau multiforme vu la nouvelle conception des programmes assistée par la publication des premiers curricula scolaires à partir de 1997, avec le soutien de la Banque Mondiale et la coordination des spécialistes autant du ministère (E.Brînză) que de l'université (M.Prigorschi, I.Guțu), en collaboration avec une équipe compétente de professeurs de tous les niveaux comme Z.Radu, E.Bulgac, V.Gărbălău, A.Guțu, bénéficiant en plus d'un stage fort bénéfique en France à l'IUFM d'Outreau. Juste après la parution des programmes, la langue française disposera finalement de manuels pour toutes les classes du cycle préuniversitaire, élaborés selon les standards européens par des auteurs de manuels de grande expérience (E.Bulgac, L.Ranga, C.Vasilache, E.Brînză, Z.Ciobanu, M.Cotlău, A. Bujor, M.Cotelea, I.Atanasov, T.Petcu et d'autres). Des supports didactiques vont apparaître pour faciliter l'enseignement et l'apprentissage du français tels que *Le français - c'est facile, le français - c'est utile* (E.Brînză, M.Scobioală, T.Petcu, T.Daniliuc et alii), *Exercices de grammaire et de vocabulaire* (C.Prigorschi, E.Axenti et alii), une des pages significatives à ce sujet étant écrite par A.Bujor, docteur ès lettres, auteur de plus d'une dizaine de manuels bien connus : *Boussolette, Boussole, Le français du petit poucet, L'Arc-en-ciel* et d'autres. Les professeurs sont pleinement impliqués dans des activités didactiques préuniversitaires comme l'élaboration des programmes et guides pour le Bac (L.Ranga, L.Moraru, E.Axenti, C.Prigorschi, E.Bulgac, I.Guțu, Gh.Căinăreanu), l'organisation des olympiades, des concours de français nationaux et internationaux.

Au niveau universitaire, cette étape historique se distingue par la modernisation des formes et des moyens d'enseignement du français reposant sur l'exploitation

des techniques audio, vidéo, TV, aussi bien que par la promotion de nouveaux cours pratiques de sémiotique et d'herméneutique du texte (V.Banaru, I.Guțu), de cours optionnels de sémantique lexicale et lexicographie (V.Păcuraru), symbologie, poétique (I.Guțu), texte fragmenté (O.Căpățină), rhétorique et stylistique (E.Bulgac), problèmes de la composition morphématique (L.Moraru), sémantique du verbe français (A.Lența), problèmes sémantico-grammaticaux du nom et du verbe (V.Moloșniuc), stylistique du verbe français (A.Lența), traductologie (A.Guțu, L.Zbanț) etc. C'est à cette période que commencent les études de master pour lesquelles les départements de français ont proposé des cours en français de théorie du texte (E.Bulgac), problèmes de sémiotique générale (I.Gutu), linguistique communicative (A.Bondarenco), grammaire du texte (A.Lența), traduction et philosophie (A.Guțu). Le master fonctionne à l'UEM, à l'UPE « Ion Creangă », à l'ULIM et à l'UE de Bălți. La réussite de la francophonie durant cette belle période est assurée par les départements de philologie française et les départements de langue française des Facultés de langues et littératures étrangères de l'UEM, de l'UPE « Ion Creangă », de l'ULIM et de l'UE de Bălți, par les départements de langues modernes de l'Académie des sciences, de l'Académie des sciences économiques, l'Académie de Police « Ștefan cel Mare », des universités moldaves de Chișinău, Bălți, Cahul, Tiraspol.

Les activités culturelles, scientifiques et didactiques francophones sont réalisées dans les villes et les villages du pays, avec des performances plus ou moins significatives dans le domaine de la collaboration économique et politique aussi. Ce sont les institutions des ministères de l'Éducation et de la Culture qui se manifestent comme les plus actifs propagateurs des valeurs de la francophonie. Il faut mentionner le rôle important dans le maintien des valeurs de la francophonie et l'élargissement de ses activités de Mme E. Brînză comme responsable des langues étrangères au Ministère durant plusieurs années. Or, la francophonie existe et existera tant qu'on enseignera et apprendra le français. En parlant du corps didactique, on pourrait mentionner que l'enseignement du français dans les institutions préuniversitaires est effectué par 2500 professeurs de langue française, parmi lesquels environ 300 à Chișinău. Les professeurs de français sont formés par les départements de philologie française des universités d'état de Chișinău, Bălți, Cahul, de l'Université Pédagogique « Ion Creangă » de Chișinău et de Tiraspol. A part les enseignants, les institutions supérieures forment aussi des traducteurs et des interprètes à l'UEM, l'ULIM, l'UE de Bălți, l'UP « Ion Creangă » de Chișinău, l'UE de Cahul. On peut découvrir que le français maintient encore dans la République sa première position, surtout dans les villages, en dépit de l'invasion de l'anglais qui domine les villes. Les heures destinées à l'enseignement des langues étrangères ont changé selon la conjoncture politique, actuellement on a deux heures par semaine pour la langue étrangère et deux heures pour le russe qui ne peut pas jouir du statut de langue étrangère, car c'est la langue d'une minorité nationale, et en plus elle n'est pas choisie, elle est imposée. Selon les données du Ministère de l'Éducation nationale pour l'année scolaire 2000-2001 environ 350.000 élèves apprenaient le français comme langue étrangère soit 50 % du total des élèves (en 1996-1997 c'était 67%). Dans la capitale moldave plus de 100 établissements préuniversitaires étudient cinq langues vivantes, mais la priorité y revient à l'anglais. Ainsi, il y a quelques années, environ 50000 élèves apprenaient l'anglais et 40000 le français, et parmi les lycéens le rapport était de 14000 contre 8000. Au niveau universitaire, le taux du français comme future spécialité pédagogique ou appliquée a beaucoup diminué, représentant environ 25 % pour toutes les filières de spécialisation en français dans toutes les universités de Moldova (à comparer pour les autres langues : l'anglais – 50%, l'allemand – 19%, l'espagnol et l'italien – 3%). L'avance de l'anglais est motivée par le choix des élèves, mais aussi des parents, puis par d'autres arguments tels que le statut de langue de communication internationale, le développement des technologies informationnelles, le commerce, la musique etc. A ce chapitre, il faudra

devenir, d'un côté, plus flexibles et plus rapides pour pouvoir démontrer les avantages accordés par l'étude du français (langue aussi internationale, véhiculaire de valeurs universelles, non seulement commerciales, rôle politique important de la France en Europe et dans le monde, francophonie et solidarité des pays, civilisation et culture etc.), de l'autre côté, rester très réalistes pour sensibiliser au rôle secondaire du français, souvent accepté même par les Français parlant anglais dans les forums internationaux, moins agréé par les francophones. D'où le défi de cette phase historique: ***est-ce qu'à l'étape suivante le problème de la francophonie deviendra une préoccupation des seuls francophones ou des Français aussi ?***

Une page méritoire dans la propagation des valeurs francophones est inscrite par l'Association des professeurs de français de la République, fondée par V. Banaru et dirigée actuellement par Mme A. Bondarencu, tous deux personnalités éminentes de la francophonie moldave. Ses activités sont variées et multiples: colloques et séminaires régionaux avec les professeurs et les élèves du pays, conférences scientifiques républicaines pour les étudiants (I.Guțu) et pour les lycéens francophones (Z.Ciobanu), festivals nationaux de la chanson française (S.Manuil), dons de livres français, participation aux congrès de la FIPF, rencontres avec des personnalités de la francophonie internationale et d'autres, soutenues toujours par l'AFM ou l'AUF.

Plusieurs organismes français ou francophones contribuent au développement de la francophonie moldave. Ainsi, grâce à la contribution de l'Agence Intergouvernementale de la Francophonie, le Ministère de l'Éducation a pu mettre en place les nouveaux curricula préuniversitaires de français, a reçu en 1997 gratuitement 2000 livres « Le nouveau sans frontières », a assuré la formation continue de plus de 1500 professeurs de français, a élaboré le support didactique « Le français c'est facile, le français c'est utile » en 3264 exemplaires, et a préparé d'autres projets importants, comme par exemple, en collaboration avec le Ministère des Affaires Étrangères de la RM, la visite officielle du Président de la République française M. Jacques Chirac et du Secrétaire Général de la Francophonie, M. Abdou Diouf.

La francophonie moldave est inimaginable sans la présence active de l'Alliance Française, ouverte en 1992 à Chișinău et transformée à l'issue d'importants travaux de rénovation en vaste établissement accueillant le Service de Coopération et d'Action Culturelle de l'Ambassade de France. L'AFM comprend un réseau de 6 antennes réparties sur tout le territoire moldave. L'établissement est, de ce fait, un lieu privilégié où se croisent les diverses actions de coopération culturelle, scientifique et technique ainsi que les relations multilatérales francophones. Cet espace dispose également d'une médiathèque, de nombreuses salles de cours, d'une salle de projection et de conférence et d'un espace d'exposition, permettant un développement significatif des échanges franco-moldaves. L'action culturelle constitue un vecteur important de l'activité de l'Alliance Française de Moldavie. L'organisation des manifestations est mise en place selon le principe d'une collaboration partenariale où les coûts de production et de diffusion sont partagés avec les instances moldaves. Ce sont des invitations d'artistes et de médiateurs pour des tournées et des co-réalisations ou des stages de formation; des grands rendez-vous culturels de la saison (Journées de la Francophonie, Fête de la Musique, Lire en Fête etc.); un travail de promotion, de diffusion, de coproduction et de co-réalisation théâtrale; des échanges artistiques à travers la promotion d'artistes français mais aussi moldaves, de plasticiens; des expositions scientifiques et des expositions de peintres et photographes français etc. L'AFM est aussi un lieu où les activités de promotion de la langue française et de soutien au corps enseignant francophone sont essentielles. Elle développe une politique linguistique pour le développement du français dans le milieu scolaire et universitaire, organisée autour de trois grands axes : 1) La formation

continue des professeurs de l'enseignement primaire et secondaire, spécialistes et non-spécialistes, ainsi que des enseignants du supérieur ; 2) L'envoi en France, chaque année, de professeurs en bourse de stage ; 3) La formation continue en français du personnel de certains ministères.

La coopération culturelle entre la République de Moldova et la francophonie connaît aussi de bons résultats. Ce sont les théâtres, les sociétés philharmoniques, la salle d'orgue, les musées qui organisent divers échanges culturels, festivals, expositions, concerts, soutenus souvent par l'AFM. Ainsi, le théâtre « Eugène Ionesco », fondé en 1991, monte des pièces du grand dramaturge français, d'origine roumaine, dont il porte le nom, initie et organise, avec le concours du Ministère de la Culture, le premier festival international de théâtre "Bienala teatrului « Eugène Ionesco »" dont les éditions ont été dédiées à la dramaturgie d'Ionesco (1994), à la tradition et à la modernité dans le théâtre, aux interférences culturelles et théâtrales à la fin du siècle etc. Le théâtre participe régulièrement aux journées de la francophonie dans la République et dans le monde, aux festivals internationaux, y inclus en France, avec des pièces d'auteurs français tels que S. Beckett « En attendant Godot », E. Ionesco « La cantatrice chauve », « Le roi se meurt », obtenant chaque fois des prix prestigieux pour la meilleure pièce du festival ou de l'année, acteur, actrice et d'autres. C'est l'organisme culturel le plus productif dans la promotion des valeurs historiques et civilisatrices de la francophonie non seulement au niveau national, mais aussi international.

L'Agence universitaire de la Francophonie a inscrit aussi de belles pages à cette étape d'évolution de la francophonie régionale par l'organisation du Séminaire Europe Centrale et Orientale en collaboration avec l'Université d'Etat de Moldova, visant les assises de l'enseignement du et en français comme stratégie du multilinguisme et avec la participation des sommités de la francophonie internationale et régionale. Ce sont aussi les séminaires du BECO et du CREFECO, régionaux et internationaux, concernant les activités des départements de français (2005), les classes bilingues et les filières francophones (7 au total), celles-ci en tant qu'alternative réussie d'apprentissage et de promotion du français. De même valeur a été le soutien accordé à l'organisation de conférences scientifiques internationales des universités, à l'élaboration des curricula de français des classes bilingues et des stages, les bourses etc.

Il faut aussi mentionner le rôle important dans la promotion de la francophonie des structures économiques et des associations internationales non gouvernementales qui devraient se multiplier et prendre une part de plus en plus active aux manifestations francophones moldaves.

Sur le plan littéraire, on enregistre l'apparition durant cette période du premier écrivain bilingue V. Banaru avec son recueil de nouvelles *Gust de mătrăgună (Goût de belladone)*. Les journaux *Viata satului* et *Literatura și arta* s'engagent et publient plusieurs pages de créations littéraires en français des professeurs et des étudiants de la République. On voit se lancer ensuite une première génération d'écrivains ou traducteurs francophones avec des créations en vers, bilingues et pour les enfants (A.Guțu, G.Reabțov, E.Galaicu-Păun, S.Guțu, D.Grosu), certains collaborant avec de prestigieuses maisons d'édition françaises comme Gallimard (E.Galaicu-Păun). Une nouveauté éditoriale est représentée par les biobibliographies bilingues des personnalités importantes comme V.Banaru, A.Ciobanu, Gh.Rusnac, A.Crivoi, P.Roșca, traduites en français par I.Guțu, L.Hometkovschi, G.Ribacov.

La francophonie culturelle se manifeste avant tout dans le cadre des Journées de la francophonie organisées chaque année par la majorité des universités et des établissements préuniversitaires où l'on enseigne le français ou en français, par l'intermédiaire de concerts, d'expositions de livres rares d'auteurs français et de peintres

moldaves à Chișinău ou en France, la mise en scène de pièces d'auteurs français ou d'origine roumaine dans les théâtres moldaves tels que « E.Ionesco », « M.Eminescu », « Satiricus » de Chișinău et « Vasile Alecsandri » de Bălți. En plus, les metteurs en scène comme A.Răcilă de Bălți ont travaillé depuis 1996 et jusqu'en 2001, en collaboration avec l'AFM, à la réalisation du programme « Le Théâtre Français en Europe » et en 1996 ont participé au symposium « Le théâtre français » qui a eu lieu à Iași. En tant que professeur universitaire, A.Răcilă a mis en scène « L'avare » de Molière, « Le Figaro » de Baumarchais, des pièces jouées en français, enrichissant en permanence le répertoire du théâtre avec d'autres pièces classiques françaises.

Pour ce qui est du journalisme, on enregistre la présence mensuelle d'une émission TV « La francosphère », animée par Mme C.Fusu jusqu'à 2004, qui totalise et projette les activités les plus importantes de la francophonie moldave et qu'il serait bien nécessaire de ranimer. De même, la section moldave de l'UIJPLF a fondé le journal « Courrier de Moldavie », dirigé par des professeurs et des journalistes tels que C.Vasilache, S.Grosu, V.Testemițeanu où l'on analyse des problèmes de didactique du français, de culture, économie et politique francophone nationale et internationale. Avec le concours de l'AFM, on publie un autre journal « Le Francofil » qui relate l'activité de cette structure de la francophonie en commun avec les organismes moldaves.

La dimension politique se manifeste par le biais des invitations de grandes sommités de la francophonie. Ainsi, la République de Moldova a accueilli les visites de J.Chirac, président de la République Française, et de A.Diouf, président de l'Organisation Internationale de la Francophonie, tous deux devenant *doctor honoris causa* de l'Université d'Etat de Moldova. La République de Moldova est membre plénipotentiaire de l'AIF, le parlement moldave enregistre un groupe de députés francophones, de même le pays a ses représentants dans toutes les structures politiques de la francophonie internationale, l'ambassadeur moldave à l'ONU V.Grigore étant jusqu'à l'an 2006 membre du groupe des ambassadeurs francophones de cette organisation internationale.

L'activité qui pourrait couronner la suite des manifestations importantes de la troisième période historique de la francophonie moldave serait l'organisation du Sommet international de la Francophonie en 2012 à Chișinău, initiative appartenant à l'actuel président de la République de Moldova qui a déjà envoyé une lettre officielle au président de l'AIF.

Naïm Kattan, écrivain canadien dont les héros illustrent l'identité plurivalente de leur créateur

Ljiljana MATIC

Université de Novi Sad, Serbie

Le Canada est incontestablement un pays dont la littérature présente une image faite de différentes facettes due à l'enrichissement par des émigrés ayant apporté dans leurs bagages mentaux des souvenirs de leurs pays respectifs. Cette richesse est bien illustrée par l'œuvre littéraire d'un de ces romanciers les plus réputés, celle de Naïm Kattan.

Le titre symbolique d'un des romans de Naïm Kattan *La fortune du passager* désigne l'idée motrice de ses héros. Le monde de ses personnages fait écho à celui de leur auteur: des Juifs irakiens, élevés dans un monde où des cultures, des religions et des destinées coexistent depuis toujours en parfaite harmonie, déboussolés par la Deuxième guerre mondiale, et déracinés dans la culture occidentale et celle du Nouveau Monde, qui pratiquent une quête incessante du bonheur, de la fortune et de la vie paisible.

L'errance d'un peuple élu, la migration de jeunes esprits aventureux et aventuriers hors de leur pays natal en quête d'une vie meilleure et leur existence forgée dans un monde étranger, différent, imprégné par d'autres mœurs et traditions cadrent bien avec la recherche d'une fortune matérielle et d'une vie stable et paisible. De courageux personnages bravant leur destinée, se forgeant une situation dans une société hostile et qui sont prêts à embrasser des coutumes et des cultures d'autres nations illustrent bien le métissage transculturel du monde moderne. Trois romans dont nous allons parler – *Adieu, Babylone, Farida* et *La fortune du passager* - représentent trois niveaux dans la quête du bonheur, trois étapes marquées par le transculturel, l'émigration et l'errance. Ces trois fils de la narration de Naïm Kattan sont entremêlés comme trois mèches dans la natte d'une femme rebelle et entreprenante, incarnée dans la chanteuse Farida, prête à braver l'opinion publique et les mœurs de la société, dans l'éternelle quête de la fortune.

L'action des deux premiers romans mentionnés supra se passe à Bagdad, la ville natale de Naïm Kattan, tandis que les héros du troisième sont aussi des Juifs irakiens, nés à Bagdad et obligés par les circonstances politiques de quitter leur pays et leurs familles pour aller chercher ailleurs leur fortune. Le fil conducteur unissant ces personnages à la destinée de leur créateur provient d'un héritage commun, intimement lié à l'histoire, à la religion et à la patrie, ces idéaux que l'écrivain célèbre dans ses ouvrages. Naïm Kattan est descendant des esclaves juifs que Nabuchodonosor a amenés à Babylone et il éprouve le besoin de raconter les histoires de ses aïeux gravées dans sa mémoire. Dans son enfance, son imagination se nourrissait des épisodes du *Vieux Testament* commentés dans *La Thora*. À l'école islamique, il a étudié le *Coran* et grâce à l'occupation britannique cet Irakien est devenu l'un des meilleurs connaisseurs de la *Bible*. Il n'est pas donc surprenant qu'il ne cesse de répéter que l'hébreu était pour lui la langue de la prière, que l'arabe est sa langue maternelle et qu'il a appris à l'école l'anglais et le français pour pouvoir s'appropriier la culture occidentale! Du *Talmud* et des *Mille et une nuits*, à travers les œuvres de Shakespeare ou celles de Molière, Racine, Balzac et les

poètes romantiques ou maudits, dans sa mémoire sont gravés des histoires, des poèmes et des mélodies de différentes cultures. Tout ce qu'il a entendu et appris, Naïm Kattan le cristallise et le transmet à ses lecteurs aussi bien dans ses essais, où il commente et analyse les trois grandes religions du monde oriental et occidental, que dans les produits de son imagination aux accents mystérieux et aux couleurs exotiques.

Pourtant, quand il a écrit le roman *Adieu Babylone*, qui parle de sa vie à Bagdad, Kattan ne désirait pas que ce soit un livre exotique. Pour lui, il n'y a rien d'exotique dans le fait que les gens dorment sur les toits ou dans les descriptions de ses baignades dans le Tigre en compagnie de son frère aîné : les canicules d'été obligeaient les gens à dormir à la belle étoile et le fleuve était affreusement pollué déjà dans les années trente du XX^e siècle. Et malgré les efforts du romancier pour l'éviter, les lecteurs y trouvent de l'exotisme. C'est pourquoi l'écrivain réagit comme les personnages des *Lettres persanes* et explique que, pour lui, l'exotisme signifie qu'on le prend pour sa figure apparente. Dès que l'on apprend qu'il est un Juif de Bagdad, dit Kattan, on pense à Sindbad le marin, à Aladin, aux *Mille et une nuits*. La question : „Est-ce que vous êtes le voleur de Bagdad?“ ressemble à s'y méprendre à celle-là : „Comment peut-on être Persan?“ Alors le romancier se sent „réduit à une image certes sympathique, favorable, amicale, mais qui n'est pas [lui]“¹. Son premier roman *Adieu Babylone* est incontestablement un roman autobiographique, mais l'intention du romancier n'était pas de rendre les choses plus belles qu'elles ne le sont dans la réalité. Sa ville natale avait à l'époque sept cent mille habitants – en comparaison des trois millions et demi qu'elle a de nos jours – et elle était partagée en quartiers habités par des Juifs, des Musulmans ou des Chrétiens, car, tout voisins qu'ils étaient, ils vivaient les uns près des autres et non pas les uns avec les autres, à l'exception de quelques quartiers mixtes. Abou Sifaine était le quartier le plus pauvre de la ville²; Hennouni et Taht et Takya abritaient leurs propres habitants. D'abord on abordait les quartiers mixtes, ensuite Chorja, où les fruitiers musulmans et les épiciers juifs étaient voisins; on passait par Akd en Nassara, la rue des Chrétiens, pour arriver dans la rue Rachid, où les Musulmans sont nombreux, tandis que Bab el Charki est le quartier entièrement juif.³

À la veille de la Deuxième guerre mondiale, Bagdad commence à perdre son aspect de ville orientale aux ruelles tortueuses, pleines de poussière pendant l'été torride et boueuses en hiver. À l'emplacement de l'endroit ayant servi aux promenades du dimanche s'érige un nouveau quartier. Ce nouveau quartier a été peuplé par des familles de la classe moyenne, installées dans de petites maisons, symbolisant le modernisme et la richesse. Dans les souvenirs de Kattan, l'Orient et l'Occident se marient, unissant de lourdes odeurs de jardins de harems, embaumés par des roses et des jasmins, aux goûts des colonisateurs britanniques, épris de leurs pelouses ornées d'orangers et de pommiers.

Cette banlieue, nommée Battawiyeen, sert aussi de scène au roman *Farida*, symbolisant l'ascension des héros dans l'échelle sociale. Généralement, le quartier qu'ils habitent indique aussi la position sociale des personnages. Dans le vieux Bagdad, les rues n'avaient pas de noms et „la synagogue servait de borne indicatrice“.

1 Sophie Jama : *Entretiens avec Naïm Kattan. Le temps du nomade. Itinéraire d'un écrivain*, Liber de vive voix, Montréal, 2005, 250, 54.

2 Naïm Kattan : *Adieu Babylone*, 20.

3 Voir *Idem*, 21.

Certaines familles poussèrent le modernisme jusqu'à adopter l'architecture européenne pour leurs nouvelles maisons, faisant ainsi disparaître la cour intérieure. Le toit demeurait invariablement plat car l'été mettait les modernistes et les traditionalistes sur un pied d'égalité, tout le monde couchait alors sur le toit.⁴

Naïm Kattan garde jalousement ses souvenirs d'une enfance et d'une jeunesse où la vie traditionnelle reflétait des mœurs ancestrales dictées par le climat. Le héros du roman *Adieu Babylone* parle avec nostalgie de la vie de sa famille qui, avant de s'installer dans la nouvelle banlieue de Battawiyeen, habitait le vieux quartier de la synagogue Meir. La maison se trouvait en face des Alawi, les dépôts de blé, de maïs et de riz. C'est là que venaient des Bédouins avec leurs chameaux et le garçon, hissé sur la clôture en fer-blanc qui protégeait les habitants installés sur le toit des regards des passants, saluait en arabe le redoutable habitant du désert. Différentes ethnies avaient leurs propres mœurs et cela faisait souvent des barrières invisibles entre des voisins.

La clôture symbolisait la barrière qu'on ne devait pas franchir, le domaine de la vie intime qu'on n'était pas censé violer. Mais Kattan révèle au lecteur les secrets cachés au tréfonds de sa mémoire. Salim, le héros de *Farida*, épie la belle jeune fille à la voix enchanteresse à travers la clôture du toit pendant qu'elle range des matelas pour les protéger du soleil. Protégé par la nuit, il s'engouffre dans les ruelles du quartier d'Akoulia pour rencontrer des femmes qui se vendaient dans des chambres louées et ne se considéraient pas comme des prostituées de maisons closes. Si le premier rendez-vous entre Salim et Farida a lieu sous le soleil torride dans un parc et le deuxième dans le noir protecteur d'une salle de cinéma, la jeune fille devient sa maîtresse dans la maison louée dans la banlieue lointaine de Karradah. Lorsque Farida sera devenue la chanteuse réputée d'un malha, elle devient la maîtresse du chef de police Jawad, dont la famille habitait à Haydarkhana et qui possédait une maison destinée aux rencontres clandestines à Soulaykh, où il aimait „passer la soirée au bord du fleuve“.

Les descriptions des quartiers, des rues marchandes, des mosquées et des souks sont très pittoresques et pour le lecteur européen ont un charme exotique et mystérieux, mais le romancier n'hésite pas à avouer qu'il trouvait sa ville laide et peu attrayante, car rien ne s'y passait : il n'y avait pas de théâtres ni de concerts de musique européenne et les seules femmes qu'il ait pu voir, c'était sa mère, sa sœur ou sa tante, les femmes dans les rues étant voilées et inaccessibles.

Le héros principal du roman *Adieu Babylone* qui ressemble à bien des égards à son créateur insiste sur le fait que dans la société irakienne, où les Musulmans étaient majoritaires, c'était le dialecte musulman qui leur servait de langage commun. Dans la Préface de l'édition française de ce roman, Michel Tournier commence sa présentation de l'itinéraire de Naïm Kattan par la scène où des étudiants discutent les derniers ouvrages des écrivains tels que Saroyan, Hemingway ou Roger Martin du Gard : „Tout cela nous est extraordinairement familier, banal presque. Pourtant, ces jeunes gens parlent arabe, certains avec l'accent chaldéen, d'autres avec l'accent arménien, d'autres mettent une certaine provocation à user un dialecte juif.“⁵ Nous sommes à Bagdad, pendant la Deuxième guerre mondiale et de jeunes intellectuels discutent de la littérature occidentale. Le hardi, celui qui a osé parler sa langue maternelle en présence des Musulmans, le Nessim du roman, c'est le meilleur ami du narrateur. Le mélange

4 Naïm Kattan: *Farida*, 22.

5 Michel Tournier : „L'itinéraire de Naïm Kattan“ (9-13) In : Naïm Kattan : *Adieu Babylone. Mémoires d'un Juif d'Irak*, Albin Michel, Espaces libres, 2003.

des langues, des styles de vie ou des styles architecturaux caractéristique de Bagdad entre les deux guerres forme autant de pierres de base dans l'édifice artistique de Naïm Kattan. Il nous apprend que des Juifs se servaient de leur propre dialecte à la maison et entre eux, mais le dialecte des Musulmans leur servait de langage commun. Le fait que déjà à 12 ans Kattan était un polyglotte parlant quatre langues employées dans sa ville natale ne surprend donc pas. De toute notoriété, les Juifs ont un don pour apprendre des langues étrangères et le gouvernement irakien le leur reconnaissait. Et si l'enseignement de l'anglais était obligatoire dans toutes les écoles du pays, comme nous le révèle le héros du roman en question, „c'est dans les écoles juives qu'on l'enseignait et qu'on l'apprenait le mieux“.⁶ Et des Juifs étaient le plus fiers de leur agile maniement de l'arabe et c'était immanquablement un Juif qui fut le lauréat du premier prix à l'examen de la fin de l'année scolaire.

Dans le milieu multiculturel de Bagdad, où l'arabe servait de langue maternelle à tous les habitants, on se distinguait justement par la manière dont on prononçait cette langue commune. Naïm Kattan nous apprend qu'il suffisait qu'ils ouvrent la bouche pour révéler leur identité. L'emblème de leur origine était inscrit dans leurs mots et ils parlaient tous la langue des Musulmans de la région. L'errance a encore une fois marqué le transculturel. Pourtant, dans ce milieu „où rien ne se passait“, la littérature était un moyen pour le jeune homme de s'évader et c'est justement grâce à la lecture qu'il a su qu'il y avait un autre monde. Dès l'âge de 14 ou 15 ans, il a commencé à s'ouvrir, à s'intéresser non seulement à la culture irakienne mais aussi à la culture occidentale. Et, de l'intérêt pour l'autre à la décision de raconter ce qui lui est arrivé à lui, il n'y avait qu'un pas à faire. Naïm Kattan le dit avec une profonde conviction :

„J'avais le sentiment qu'on peut changer des choses par l'écriture, que j'allais être celui qui améliorerait la vie de ces pauvres gens autour de moi.“⁷

Pourtant, un autre romancier a changé la vie du jeune Juif irakien : dans *Les Nourritures terrestres* d'André Gide il a lu : Quitte ta famille, quitte tout, et pars! Et Naïm Kattan est parti, grâce à une bourse du gouvernement français, faire ses études à la Sorbonne. Mais, en quête de la fortune, il a traversé l'Atlantique et c'est au Canada, à Montréal, qu'il s'est trouvé très heureux. Et c'est là enfin qu'il a pensé être capable d'écrire en français. Comme bien des écrivains, Naïm Kattan écrit non seulement au sujet des autres, mais aussi de lui-même. Il dit ouvertement avoir trois romans nettement autobiographiques : son passage à Paris est décrit dans *Les fruits arrachés*, son arrivée au Canada dans *La fiancée promise* et sa vie à Bagdad dans *Adieu Babylone*. Le narrateur de ce dernier roman ressemble à bien des égards à son auteur. Et à la fin du roman il part aussi en car, à travers le désert, d'abord à Beyrouth, puis à Chypre et enfin à Paris. Dans *Farida*, l'un des deux héros principaux, Salim, quitte clandestinement le pays pour se rendre d'abord à Téhéran et ensuite en Europe. Finalement, dans le roman *La fortune du passager*, il s'agit d'un Juif de Bagdad qui recherche d'autres Juifs de Bagdad à travers le monde. Dans chaque ville, il vit une histoire différente et son auteur affirme à plusieurs reprises qu'„une ville représente davantage les rencontres que les lieux ; ou peut-être représente-t-elle les deux en même temps“.⁸

6 Naïm Kattan: *Adieu Babylone*, Leméac, 1986, 55.

7 Sophie Jama : *Entretiens avec Naïm Kattan. Le temps du nomade. Itinéraire d'un écrivain*, 14

8 *Idem*, 36

L'errance d'une ville à l'autre, d'un pays à l'autre, d'un continent à l'autre, c'est la destinée de tout un peuple élu, du peuple juif en premier lieu. C'est autant le destin de Naïm Kattan qu'il décrit dans ses livres que celui de ses héros. Ses héros ressemblent à leur créateur par le désir de s'enfuir, de partir de ce monde clos de leur enfance en Europe et dans le monde lointain invitant à la découverte. À l'instar du romancier, les héros des romans *Adieu Babylone* et *Farida* quittent Bagdad pour rejoindre Paris, la Ville Lumière, sise sur la Seine, en passant par Téhéran et Tel-Aviv. Le fleuve de sa naissance est remplacé par la Mer Méditerranée, par le Lac de Genève.

Dans *La fortune du passager*, nous suivons le héros, Ezra Aslan, dans son voyage menant de l'Est à l'Ouest, du Moyen-Orient, à travers l'Europe tout entière et jusqu'au Nouveau Monde. Mais Bagdad reste la ville de sa mémoire, l'endroit d'où partent tous les chemins vers l'avenir incertain. Et ce chemin, marqué par des villes servant de phares, c'est le chemin du désenchantement sur lequel le héros doit perdre ses illusions de jeunesse. Le foyer familial est remplacé par des chambres d'hôtel et par de modestes appartements dont il n'est pas le propriétaire. Le mot „la fortune“ dans le titre du roman est un piège en deux temps : c'est à la fois une quête du héros pour récupérer son argent et celle du bonheur personnel.

Arrivé à Genève, Ezra est conscient de s'être aventuré dans une affaire dont l'issue est incertaine et dont le protagoniste est condamné à l'errance. Jeune homme à l'esprit aventureux, pendant des années, à Bagdad il „n'avait qu'un rêve, qu'une intention: partir. Il avait passé huit ans à Tel-Aviv à préparer le grand départ pour l'Europe“⁹ Hélas, il a confié tout son argent à un ami, qui le fuit depuis et qu'il va chercher dans les grandes villes européennes. Arrivé à Londres, les devantures des magasins lui rappellent celles de Bagdad et de Tel-Aviv. C'est là que se rejoignent sa mémoire du temps colonial lorsque l'Irak était sous la domination britannique et sa situation d'apatride, les boîtes à lettres étant les mêmes à Bagdad, à Tel-Aviv et à Londres. Se souvenant avec nostalgie de ses promenades au bord du Tigre à Bagdad et au bord de la Méditerranée à Tel-Aviv, le héros n'éprouve pas d'émotion ni à Piccadilly Circus, ni devant la colonne Nelson. Pourtant, en touriste méticuleux, son guide à la main, il visite des musées et le théâtre de Covent Garden.

C'était bien lui, Ezra, qui vivait non pas un rêve d'enfance, mais ce qui deviendrait un souvenir nostalgique laissant la mémoire brisée, incertaine. Des jours privilégiés qu'il ne saurait vivre sans les prolonger dans un avenir.¹⁰

À un moment donné les souvenirs du passé, les impressions du présent et les espérances d'un futur prospère commencent à se mêler, les frontières entre des rêves et les rêves en état de veille s'effaçant. Le héros quitte Londres brumeux pour traverser La Manche et retrouver Paris sous la pluie. Il se met à explorer le quartier autour de la rue Saint-Sulpice pour se familiariser avec la ville et avec une langue inconnue ou oubliée. À l'aide de ses amis irakiens, il s'installe dans un petit appartement et commence à travailler pour gagner sa vie, mais il ne se fait pas d'illusions: „Tout pouvait s'envoler en quelques secondes.“¹¹ Répétant ses gestes quasi-rituels, Ezra visite des monuments de la ville qu'il connaissait des livres, conscient qu'il allait partir tôt ou tard. Mécontent de ce que la vieille

9 Naïm Kattan: *La fortune du passager*, 21.

10 *Idem*, 52.

11 *Idem*, 93.

Europe pouvait lui offrir, le héros se décide à aller conquérir les Amériques. Il n'est pas surprenant de constater que le héros se cherche un point de repère dans toute ville qui devient pour un certain temps sa ville, son foyer et sa patrie et dans cette quête il cherche inlassablement des traits lui rappelant sa ville natale, Bagdad. Dès son arrivée, il tombe sous le charme de Rio, cette mégalopole de l'Amérique du Sud qui semblait l'accueillir les bras grands ouverts. Pour qu'il ne se sente pas dépaysé dans ce pays lointain, son ami Hayam attire son attention sur le fait qu'à Rio on aime autant le bakchich qu'à Bagdad et cette simple remarque suffit à Ezra pour ne pas se sentir dépaysé. Installé dans un studio situé non loin de la mer, épuisé par le voyage, mais plein de nouvelles impressions, Ezra a du mal à s'endormir dans cette ville étrange et étrangère en même temps. Pour se détendre, encore une fois il cherche dans sa mémoire des similitudes avec sa ville natale: il entendait des pas dans le couloir, des sons de radio et, de la rue, un bruit assourdi lui parvenait. „C'est Bagdad en plein été, se disait-il. „Il était à nouveau sur le toit, à chercher le sommeil en comptant les étoiles. Il s'endormit rapidement.“¹² Même à la plage, perdu dans une foule clairsemée, le héros cherche à trouver des ressemblances entre sa ville natale et des villes qu'il s'était choisi pour foyer provisoire. En même temps, il compare les villes qu'il a habitées provisoirement, telles des phares dans sa quête du bonheur et de la fortune.

Le héros reste fidèle à ses habitudes dans toute ville étrangère: il marche pendant des heures dans son quartier pour se familiariser avec l'architecture et les habitants et pour s'adapter au climat et aux bruits. Il finit par conclure que Rio est une ville interminable, composée d'une multitude de rues, de quartiers qui ne se ressemblent pas. Comme à Bagdad, des quartiers portaient la marque de leurs habitants, appartenant aux races différentes et parlant une langue bizarre et malgré tout familière à tout apatride en quête d'une nouvelle patrie.

Ezra Aslan ressemble à un Don Juan, ne vivant que dans le présent, mais au lieu du *hic et nunc* du célèbre séducteur, le héros de Naïm Kattan revient en pensées à son point de départ, ancré dans sa mémoire et comparant sa vie d'autrefois à celle du moment présent. En quête du bonheur et de la fortune, ce qui est dans le cas de notre Juif irakien la même et unique chose, le héros va d'un pays à l'autre, d'une ville à l'autre, d'un lit à l'autre. Et – piètre consolation pour l'homme sensuel né sous le soleil brûlant de Bagdad et formé par les textes du Livre et par ceux des auteurs arabes, français et anglais – ces lits lui étaient chauffés par des beautés féminines appartenant aux différentes races, classes et confessions. Par l'ironie de la destinée, il se fera une nouvelle fortune et – après avoir acquis de nouvelles expériences – il retournera au pays de ses ancêtres, en Israël. C'est là qu'il trouvera enfin l'amour de sa vie, incarné dans la fille de son ancien ami, qui s'était converti en son ennemi par le vol de la fortune qui lui était confiée. Tamar, la jeune femme au prénom doux signifiant la datte en hébreu, sera sa récompense et il l'épousera „selon les coutumes de l'Islam“¹³ c'est-à-dire, en lui ayant constitué une dot par le prêt de l'argent à son père malhonnête.

Après une longue errance menant d'une ville à l'autre, le héros a fini par retrouver son bonheur au berceau de son peuple, sur le sol familial, sous le soleil torride, face à la mer liant des continents et des gens. Semblable à un marin, Ezra est rentré au port. À la différence des tragédies classiques, où il n'y a pas d'issue à l'espace tragique pour le

12 *Idem*, 130-133.

13 *Idem*, 343.

héros principal, le personnage de Naïm Kattan pourrait suivre le conseil philosophique de labourer son champ.

Le destin de l'auteur semble faire écho aux destinées de ses héros, vu le fait que maints événements de la vie du romancier se trouvent cristallisés dans des produits de son imagination créatrice. Ce n'est qu'une preuve de plus confirmant le fait que la vie de tout émigré est déjà un livre, voire qu'elle est aussi pittoresque et aussi extraordinaire que toute histoire résultant du travail créateur d'un romancier. Le titre de l'ouvrage dans lequel Naïm Kattan parle de sa propre errance en quête du bonheur et de la fortune fait pendant au titre de son livre : *L'écrivain du passage*¹⁴. Le transculturel est présent déjà dans son prénom, car Naïm dans la langue de ses aïeux veut dire *agréable, charmant*, tandis qu'en arabe, la langue qu'il sent être sa langue maternelle, cela est encore plus flatteur : *paradisique*. Son nom de famille Kattan est la forme séfarade du nom plus connu dans sa forme achkénaze : *Klein*. Et vu le fait que Kattan appartient à la première diaspora du monde, celle des Séfarades ayant vécu à Babylone et à Bagdad pendant vingt-cinq siècles, il appartient donc à un judaïsme antique et c'est à juste titre que nous pouvons l'appeler le citoyen du monde. Il est un Oriental qui vit à l'Occident et cette double culture, le passage même de l'une à l'autre est devenu son projet d'écriture.

L'écrivain explique comment il voit la destinée des écrivains migrants :

“Il y a beaucoup de gens qui changent de langue, il y a beaucoup d'écrivains qui écrivent dans une langue, y compris en français, des écrivains dont ce n'est pas la langue maternelle, et il y a beaucoup de gens qui passent d'une culture à l'autre. Et cette 'itinérance', ce changement, ce déplacement est plus qu'une errance, c'est une sorte de nomadisme qui est la vraie culture.”¹⁵

Bien sûr, Naïm Kattan partage la destinée de tous ceux qui ont dû – pour différentes raisons – quitter leur pays et qui sont devenus des émigrants et des nomades modernes. Mais le passage d'une ville à l'autre les enrichit, car “les rencontres font vivre les lieux”.¹⁶ Et Kattan dit volontiers qu'il a trois villes de naissance : Bagdad, où il est né à l'ombre de Babylone; Paris, où il s'est formé à la Sorbonne et où il a fait l'apprentissage du métier d'écrivain en français; et finalement Montréal, où il s'est forgé la carrière d'un écrivain francophone.

„Une ville est un lieu physique quand on doit braver la chaleur ou le froid. Elle nous habite autant que nous l'habitons. Des villes jalonnent notre passage, s'inscrivent dans l'itinéraire de notre existence. Nous les reconnaissons par un moment qui nous a frappés, par le bord d'un fleuve, le rivage d'un océan ou, encore davantage, par le rappel d'un visage, d'une rencontre.”¹⁷

Incontestablement, Naïm Kattan est un Oriental qui aime regarder l'espace fluide devant ses yeux, qui s'enivre des parfums de fleurs et qui aime regarder de belles femmes passer devant lui. Mais il est surtout un curieux qui cherche à rencontrer des gens et aime apprendre leurs histoires. L'écrivain insiste sur le fait qu'il soit toujours intéressé par

14 **Naïm Kattan. *L'écrivain du passage***, sous la direction de Jacques Allard. „D'où je viens, où je vais” (13-76). Un entretien avec Simone Douek suivi de *Saluts, hommages et lectures*, HMH, Éditions Blanc silex, 2002.

15 **Naïm Kattan. *L'écrivain du passage***, 31.

16 Sophie Jama : *Entretiens avec Naïm Kattan. Le temps du nomade*, 31.

17 Naïm Kattan : *Les villes de naissance*, Leméac, ici l'Ailleurs, 2001.

des histoires et non pas par des opinions. Il a toujours essayé d'être dans une attitude de Candide par rapport au monde, de poser des questions sur les choses qu'il ignorait et cela lui a permis d'écrire. En général, dit-il, des vies, des visages, des êtres humains alimentent ses écrits.

„Le fil conducteur : qu'il s'agit du rapport à l'autre, du rapport aux cultures, du rapport à l'étranger, et de la tentative de conserver ce qui est dans la mémoire, ce qui se poursuit, en refusant la confrontation et en cherchant la conciliation. Naturellement, j'ai écrit au fur et à mesure, sans être conscient de ce fil, sans rien programmer.”¹⁸

C'est pourquoi nous pouvons conclure que les messages de Naïm Kattan romancier sont optimistes, vu le fait que nous vivons dans un monde qui est devenu un village global, où des religions, des races et des langues arrivent à former une harmonie ne s'excluant pas, mais se complétant et se superposant.

LITTÉRATURE

- Naïm Kattan : *Adieu Babylone*, Leméac, 1974
- Naïm Kattan : *Adieu Babylone. Mémoires d'un Juif d'Irak*, Albin Michel, Espace libres, 2003.
- Naïm Kattan : *Farida*, Hurtubise HTM, 1991.
- Naïm Kattan : *La Fortune du passager*, Hurtubise HTM, 1989.
- Naïm Kattan : *Les Villes de naissance*, Leméac, ici l'ailleurs, 2001.
- Naïm Kattan. *L'écrivain du passage*, sous la direction de Jacques Allard. „D'où je viens, où je vais” (13-76). Un entretien avec Simone Douek suivi de *Saluts, hommages et lectures*, HMH, Éditions Blanc silex, 2002.
- Sophie Jama : *Entretiens avec Naïm Kattan. Les Temps du nomade. Itinéraire d'un écrivain*, Liber de vive voix, 2005.

18 Sophie Jama : *Entretiens avec Naïm Kattan. Le temps du nomade*, 12.

Le premier séminaire des départements d'études françaises dans le cadre de l'AUPELF (Prologue, septembre 1979)

Paul MICLAU

Université Spiru Haret, Bucarest

Cette rencontre était destinée à relancer la coopération entre les départements d'études françaises en Europe. Malgré les difficultés dans les pays de l'Est, il y a eu des formes plus ou moins ponctuelles, stages, bourses, missions mutuelles de spécialistes, parfois même des publications dans les revues.

Mais l'AUPELF a eu l'ambition d'offrir un cadre bien organisé au niveau institutionnel et professionnel. Elle disposait à cet égard des compétences universitaires, administratives, et, il faut le dire explicitement, de la logistique et des crédits prévus par le Fonds de Coopération Universitaire qui gérait les sommes provenant des cotisations des universités membres de l'AUPELF et des contributions notables des gouvernements, avant tout français et canadien.

A la réunion préparatoire de Paris en vue du séminaire de Pologne ont participé :

Les membres du comité provisoire :

- Mme Danielle Endepols-Dumontet, R.F.A.
- M. Henri Vernay, Autriche
- M. Domenico d'Oria, Italie
- M. Rolf Tobiassen, Norvège
- M. Josef Heistein, Pologne
- M. Jerzy Falicki, Pologne
- M. Christopher Campos, Grande-Bretagne et Irlande
- M. Michel Stanescu, représentant M. Paul Miclau, Roumanie
- M. Healey, représentant M. François Menuge, Grande-Bretagne

Les invités :

- M. Philippe Greffet, Alliance française
- M. Ferenczi, École normale supérieure de Saint-Cloud
- M. Ricken, R.D.A.
- M. Zaton, Ambassade de Pologne
- M. Leprêtre, Ministère des Affaires étrangères
- M. Gilles Gingras, Ambassade du Canada
- M. Jacques Cortès, C R E D I F

Les représentants de l'AUPELF :

- M. Michel Tétu
- M. André Ladousse
- M. Jean-Michel Lepecq

Notre collègue, Joseph Heinstein a présenté dans les détails les problèmes concernant l'organisation du séminaire aux niveaux professionnel et matériel (prise en charge, hébergement, etc), y compris le calendrier précis.

On a débattu l'orientation des communications et surtout la répartition des rapporteurs en raison des thèmes.

Sans entrer dans les détails, on a prévu comme thème général « L'état actuel et les perspectives des études françaises dans l'Europe non francophone ».

Pour le thème I on a fixé comme sujet « L'adaptation méthodologique des modèles linguistiques à la description et à la didactique du français ». Pour les sous-thèmes, des sujets comme : les modèles linguistiques abordés dans les secteurs de la langue ; l'analyse du discours ; la linguistique contrastive ; les niveaux de langue.

Quant au thème II l'ensemble se rapportait aux « nouvelles approches des civilisations et littératures d'expression française » ; les sous-thèmes portaient sur : la civilisation, problème central de l'enseignement du français ; l'élaboration d'une théorie de la civilisation ; les médias de masse ; civilisation et littératures ; histoire littéraire et intertextualité ; théorie et typologie des textes.

Le 17 septembre, comme prévu, les travaux du séminaire démarrent par le rapport de notre collègue François Menuge, qui fait un tour d'horizon sommaire de la problématique déjà établie à Klingenthal quelques mois auparavant.

Suit mon rapport sur le premier thème que j'ai déjà mentionné : « L'adaptation méthodologique des modèles linguistiques à la description et à la didactique du français », que j'ai envisagé comme une étude approfondie, pour évaluer la portée des démarches fort variées à l'époque en linguistique et en didactique des langues. Dans la délégation roumaine se trouvaient Margareta Gyurcsik de l'Université de Timisoara, département des langues romanes et moi-même, doyen de la Faculté des Langues et Littératures Étrangères de l'Université de Bucarest.

Le rapport du thème II a porté sur « Les nouvelles approches des civilisations d'expression française », rapporteurs Christopher Campos (Université de Londres, Institut Britannique de Paris) et Jerzy Falicki (Université de Lublin, Pologne).

Les sous-thèmes de mon rapport ont porté sur :

1. Les modèles linguistiques et leur application dans la didactique, rapporteur Henri Vernay (Université de Klagenfurt, Autriche) ;
2. L'analyse contrastive et la typologie des langues, finalités pédagogiques, rapporteurs Anne Judge (Université de Surrey, Grande-Bretagne) et Horst Geckeler (Université de Münster, R.F.A.) ;
3. Les niveaux de langue ; français parlé, français écrit, langue de spécialité, méthodologies, rapporteurs Jens Rasmussen (Université de Copenhague) et Berhard Wildenham (Université Humboldt de Berlin, R.D.A.).

En ce qui concerne le thème II :

1. Vers une théorie de la civilisation : la place des sciences sociales ; les approches interdisciplinaires ; les problèmes du contenu d'enseignement, rapporteurs Domenico Doria (Université de Bari, Italie) et Géza Nagy (Université de Szeged, Hongrie) ;
2. Les matériaux de communication de masse et leur situation pédagogique : presse,

- radio, télévision, bande dessinée, rapporteurs Danielle Endepols-Dumontet (Université de Mainz, R.F.A.) et Denise Lorenz (Université de Frankfurt, R.F.A.) ;
3. L'histoire littéraire et l'intertextualité ; la critique et les théories littéraires, leurs implications didactiques, rapporteurs A.H.T. Levi (Université de Saint-Andrews, Grande-Bretagne) et Liano Petroni (Université de Bologne, Italie) ;
 4. La théorie et la typologie du texte : texte littéraire et texte de manuel ; la méthodologie des textes dans l'enseignement secondaire et à l'université, rapporteurs Jaokoslav Fryeer (Université de Brno, Tchécoslovaquie) ;
 5. Les civilisations et littératures d'expression française, rapporteurs Jean-Louis Joubert (Université de Paris III, France).

Programme très ambitieux, qui reflétait le niveau supérieur des compétences dans les domaines respectifs au sein des universités d'Europe.

Des approches plus appliquées ont été réservées, comme il se doit, aux acteurs, auxquels fut consacrée la journée du 18 septembre.

Dans ce qui suit, je donne les commentaires retenus dans le Rapport général de synthèse :

« Des intérêts particuliers s'étant manifestés lors des travaux en ateliers, les participants s'organisèrent également en groupes spécialisés pour approfondir certains sous-thèmes.

La multiplicité des situations d'enseignement de la civilisation, de la langue et de la littérature françaises, la prise en compte des besoins réels et de désirs de ceux à qui cet enseignement est destiné, le souci de maintenir un haut niveau de recherche et la nécessité vivement ressentie d'échanger idées et expériences, ont conduit les participants à réfléchir sur les orientations de leurs disciplines respectives et à mieux situer les besoins et les exigences de l'enseignement universitaire des études françaises en Europe non francophone sous le triple aspect de la civilisation, de la langue et de la littérature ».

I. En ce qui concerne le thème I, on a constaté que « dans l'ensemble, il a marqué une étape très utile dans le bilan que font actuellement les départements d'études françaises en Europe non francophone, afin d'améliorer leurs propres descriptions du français, destinées à rendre plus efficace l'enseignement à tous les niveaux.

L'intention de départ de placer ce thème et les sous-thèmes qui s'en dégagent sous le signe du rendement pédagogique a été réalisée dans ses lignes générales : il s'agissait non pas de considérer les modèles linguistiques en soi, dont on tirerait mécaniquement les principes et les techniques de la didactique des langues, mais d'apprécier les diverses approches linguistiques en fonction des préoccupations de la didactique...

La majorité des participants ont été d'accord pour soutenir que l'approche cognitive dans la didactique des langues et surtout du français, devait l'emporter sur les procédés trop mécaniques de l'audio-visuel qui ont eu tendance à effacer le sujet apprenant du processus très complexe de l'apprentissage d'une langue seconde, mais vivante.

L'analyse contrastive a suscité un grand intérêt dans le cadre des approches linguistiques et didactiques, en raison du fait que ces deux aspects sont intimement

liés dans l'enseignement du français. Tous les domaines couverts par le français ont été soumis à une analyse contrastive plus ou moins détaillée, bien qu'il soit encore nécessaire d'approfondir les recherches relatives à la formation des mots, à la sémantique et à la structure des textes...

Très importante s'avère aussi la démarche confrontative, puisqu'elle valorise à des fins didactiques et les transferts et les interférences ; il va de soi que l'approche cognitive est plus légitime au cas où les élèves produisent systématiquement les interférences.

L'analyse des erreurs reste dans son ensemble un secteur fondamental de la didactique du français. Mais ses techniques statistiques et les interprétations probabilistes qui en découlent, appellent certains affinements...

L'étude et l'enseignement du français ont trop opposé l'aspect oral et l'aspect écrit ; l'écrit fut négligé par les tendances issues de l'audio-visuel, mais les réalités complexes des pays européens exigent qu'il soit enseigné à tous les niveaux, sans que l'oral soit pour autant délaissé. Quant à la priorité à accorder à l'enseignement de tel ou tel niveau de langue, elle est fonction de l'objectif des divers types d'enseignement (universitaire, secondaire, spécialisé ...).

Les critères et finalement les exigences concernant l'opposition entre écrit et oral sont de nature socio-linguistique. C'est donc à l'approche socio-linguistique, étayée par la stylistique, qu'il revient de rendre compte de la stratification du français par niveaux ou registres dont l'enseignement à l'étranger pose des problèmes très complexes.

Dans la société contemporaine, une place de choix doit être accordée aux langues de spécialités ; des résultats fructueux ont été obtenus à cet égard au Danemark, en Grande-Bretagne ou en Roumanie. Il s'agit d'obtenir une compétence linguistique supérieure de l'apprenant futur spécialiste dans telle ou telle discipline. Des solutions nouvelles s'imposent pour arriver à une compétence référentielle de l'enseignant et de l'étudiant futur enseignant. Là encore, le domaine clé reste la méthodologie qui pourrait être mise à jour par des échanges de vues, de documentation entre spécialistes des divers pays européens.

L'analyse du discours et la communication dans la classe de français ont suscité moins d'intérêt parmi les communicants. Il ne s'ensuit nullement que ce domaine soit dépourvu d'importance, au contraire. La grammaire de la communication devra assurer la base d'un comportement en classe à la fois souple et réceptif, selon les techniques regroupées dans le concept de simulation. Tous les acquis de la théorie de l'énonciation, des actes de langage, de la pragmatique dans l'ensemble doivent être mis à profit dans les années qui viennent...

II. Le thème II a porté, comme on l'a déjà dit, sur les nouvelles approches des civilisations et des littératures d'expression française. Le rapport général de synthèse affirme : « Les discussions portant sur ce thème se sont divisées assez nettement selon deux optiques. S'agissant de l'enseignement de la civilisation des matériaux de communication de masse pour favoriser les rapports directs entre les étudiants et les réalités françaises, ainsi que de l'intérêt qu'il y aurait à donner aux études de la francophonie dans son ensemble de meilleurs fondements et donc un statut plus solide en Europe, les ateliers ont constaté l'insuffisance des échanges d'information et de l'élaboration théorique actuelle. Par contre, les discussions portant sur l'intertextualité, le renouveau des approches théoriques de la littérature et l'évolution des méthodes

d'enseignement ont démontré la très grande confiance avec laquelle les départements d'études françaises conçoivent la place de la littérature dans leur enseignement. Elles ont également constaté un accord relativement homogène pour ce qui est de la méthodologie traditionnelle, l'absorption des tendances pédagogiques nouvelles et de l'ouverture certaine mais parfois critique aux nouvelles théories issues du climat intellectuel français...

La discussion a porté sur l'ambiguïté terminologique, voire conceptuelle, du terme « civilisation », qui n'est pas sans rapport avec l'inadaptation des « manuels » destinés par des Français à des non-Français. Une distinction a été élaborée entre différents contenus du terme. L'approche traditionnelle qui se contente de la description des « institutions » a semblé insuffisante du point de vue pédagogique et peu scientifique. Des orientations nouvelles tentant de s'intégrer davantage le « quotidien » et le « vécu » par des documents que l'on peut considérer comme authentiques, semblent bénéficier d'un dynamisme pédagogique qui favorise le passage à des matériaux plus littéraires, et permettent à l'étudiant une participation active aux pratiques signifiantes de la communauté française et donc une réflexion sur ses propres présupposés culturels ; toutefois, ces orientations sont encore en partie descriptives, et donc vulnérables à une mise en cause au nom d'une discipline exacte. Il semble souhaitable d'essayer de répondre à cette difficulté en introduisant une approche interdisciplinaire, ce qui conduirait à des problèmes d'ordre méthodologique, épistémologique et institutionnel...

Deux types de préoccupations se sont dégagés à propos de l'utilisation des matériaux de communication de masse comme supports à l'enseignement de la langue et de la civilisation.

La discussion a d'abord porté sur les nombreux problèmes matériels d'accès, problèmes qui varient énormément d'un pays européen à un autre, mais que ressentent même les plus favorisés. Il s'agit d'abord d'obstacles juridiques, techniques et financiers à la ventilation des enregistrements et de la presse écrite ; mais également d'un certain isolement des enseignants, qui ignorent souvent l'aide que peuvent déjà leur apporter des organismes tels que la SODEC (Service d'orientation et de documentation pour l'enseignement de la civilisation) ou le BELC (Bureau pour l'enseignement de la langue et de la civilisation françaises à l'étranger)...

Dans les séances consacrées à l'enseignement de la littérature, il est apparu que les études littéraires doivent continuer à constituer un des piliers fondamentaux de l'enseignement universitaire, avec les études de langue et de civilisation. La finalité des études littéraires doit être d'utiliser ces objets signifiants privilégiés que sont les œuvres littéraires pour « apprendre à lire » aux étudiants : apprendre à lire les textes, apprendre à lire le monde, apprendre à se lire eux-mêmes...

Parmi les points rigoureusement mis en lumière il faut noter l'intérêt porté à la notion d'« intertextualité », le problème de la place du sujet dans le texte, l'affirmation de sa polysémie et la découverte de la fonction créatrice et transformatrice de la littérature...

Les participants se sont enfin surtout posé le problème du choix des textes littéraires proposés aux étudiants de français et ont plus précisément réfléchi sur toutes les contraintes qui pèsent sur l'élaboration des « programmes », qu'elles soient institutionnelles, ou dues aux légitimes désirs de l'enseignant de respecter l'intégrité et

la variété de l'objet auquel il entend faire accéder l'étudiant ; ou qu'elles proviennent de la volonté d'adapter le choix des textes au contexte socio-politique réel et à la situation de l'étudiant (débouchés). Si la réflexion sur ce sujet n'a guère pu que faire ressortir la variété des situations, un consensus s'est dégagé sur la nécessité de donner à l'étude du texte littéraire sa dimension de plaisir.

En ce qui a trait à l'enseignement des civilisations et littératures d'expression française, les participants ont constaté qu'il n'est plus possible d'ignorer la réalité des littératures de langue française produites dans des aires culturelles aussi différentes que la Belgique, la Suisse romande, le Canada et un certain nombre de pays de la Caraïbe, de l'Afrique et de l'Océan Indien...

Après avoir relevé le double intérêt de l'enseignement des littératures d'expression française, les participants ont discuté de la prétendue difficulté de l'étude de ces littératures pour des étudiants non francophones, et du « double éloignement » où ils se trouveraient par rapport à leur objet : est-il plus facile à un étudiant d'Europe non francophone d'accéder à l'univers de Rabelais ou à celui d'Aimé Césaire ?

Il n'en demeure pas moins qu'apparaît la nécessité de définir plus précisément des appareils critiques et une pédagogie facilitant davantage l'accès à ce domaine nouveau ».

Le séminaire a prévu aussi l'élection du premier Comité régional d'Europe non francophone. Le corps « électoral » fut constitué par les correspondants de chaque pays.

Après le vote on a élu le Comité régional d'Europe non francophone dont voici la composition :

Président : P.Miclau, Université de Bucarest, Roumanie

Vice-Présidents : Domenico d'Oria, Université de Bari, Italie ;

Lauri Lindgren, Université de Turku, Finlande ;

Membres : Danielle Endepols-Dumontet, Université de Mayence,
République fédérale Allemande ;

Jozef Heistein, Université de Wroclaw, Pologne ;

Frank Menuge, Université du Surrey, Grande-Bretagne ;

Géza Nagy, Université Attila Jozsef, Hongrie ;

Maria Emilia do Carmo Ricardo Marques, Université de Lisbonne, Portugal ;

Rolf Tobiassen, Université d'Oslo, Norvège.

Une équipe de très bons amis. On a travaillé dans cette formule, à l'exception de Domenico, jusqu'à la veille de la transformation de l'AUPELF dans l'actuelle AUF (Agence des Universités Francophones), environ quatorze ans.

La Francophonie en quête d'identité

Pierre MOREL

Université Libre Internationale de Moldova

La Francophonie se porte-t-elle bien ou non ? Combien y a-t-il de francophones ? Les chiffres les plus divers, et parfois les plus déraisonnables, circulent à cet égard. Jamais autant de personnes n'ont appris le français disent certains. Oui, mais combien le parlent, répondent d'autres. D'ailleurs que signifie connaître une langue ? Et de quelle francophonie est-il question ? Petit « f », grand « F » ? usage de la langue ou organisation internationale ? Et quel rôle y joue la France ? Ses élites ne trahissent-elles pas en se faisant trop souvent les apôtres de l'anglais ?

La langue française connaît de très sérieuses difficultés au plan mondial, dans la vie littéraire et intellectuelle, et son statut de langue mondiale, à moins de mettre en place une politique enfin ambitieuse de la Francophonie et de la France, est menacé. De langue mondiale, le français pourrait devenir une langue communautaire. L'inverse de l'idéal d'universalité qui en fait la force depuis deux siècles. Mais rien n'est certain dans ce déclin, car la langue et les valeurs qui la portent peuvent demain, dans une mondialisation avide de sens, redonner naissance à une force utopique qui nourrit tant de combats depuis le XVIII^e siècle. [...]

Après la Francophilie du XVII^e au XIX^e, la Francophonie du XIX^e au XX^e, il faut apprendre à voir les richesses de la Francosphère, c'est-à-dire cette Francophonie partout présente dans le monde, reflet et créateur de mille diversités [...] La mondialisation bouleverse tout. La Francosphère est une chance comme moyen de lui donner un autre sens. À la condition d'ouvrir déjà les yeux, le cœur et les esprits. Rupture sans doute aussi importante que celle liée à la fin des empires coloniaux, il y a cinquante ans¹.

Francophilie, francosphère - terme bien malencontreux car si la sphère se définit par rapport à un centre celui-ci ne saurait être que Paris - la F/francophonie se cherche à l'évidence un nouveau souffle, et si possible une identité neuve. Il n'est pas sûr que l'avidité de sens de la mondialisation ou la force utopique qui aurait animé la France depuis deux siècles constitue le recours salvateur que l'auteur appelle de ses vœux, mais la démarche n'est pas sans importance pour tous ceux qui, personnellement ou professionnellement, ont affaire avec la langue française. Elle n'est pas anodine non plus, par la stratégie identitaire qu'elle conduit à promouvoir plus ou moins consciemment et qui engage l'ensemble des francophones.

On peut au demeurant s'interroger sur ce besoin de construction identitaire. Résulte-t-il d'une tradition jacobine ? d'une faiblesse effective qui conduit à développer un discours apologétique compensatoire, ou d'un simple positionnement idéologique et politique ?

Nous nous bornerons dans le cadre de cette contribution à en évoquer deux aspects : le Grand Récit et la francophonie institutionnelle.

Le Grand Récit

La notion de grand récit est-dans cette acception - empruntée à Michel Serres, qui en a fait un de ses thèmes de réflexion principaux : « les sciences ne disant pas le sens,

1 Wolton, Dominique. In *Mondes francophones* (D. Wolton dir.). Paris: ADFP, 2006. p. 11 et 13.

seules les cultures peuvent l'évoquer² », et ce qu'elles évoquent aujourd'hui serait en effet le Grand Récit unitaire de l'humanité qui réunit toutes les sciences et inscrit dans une logique qui part du Big Bang toute l'histoire du monde. Michel Serres en appelle ainsi au consensus autour de ce Grand Récit et à son inscription dans une sorte de programme pédagogique universel. Toutes proportions gardées, il semble que la Francophonie soit aujourd'hui saisie du même désir ou du même besoin de se bâtir une histoire cohérente et commune qui (lui) révélerait son véritable sens, et qu'elle ait fait de la construction de cette histoire, lisible en particulier à travers le rappel obstiné de certaines dates fondatrices, l'un de ses axes de structuration.

La forme du récit permet ici d'apporter un certain nombre de réponses cohérentes à la recherche identitaire :

1. L'identité est essentiellement narrative. Dans un trajet qui va du reçu au construit, Claude Dubar distingue dans *La Crise des identités* quatre formes identitaires³ :
 - L'identité biographique pour autrui : appartenance à un groupe local et à sa culture héritée.
 - L'identité relationnelle pour les autres : interactions au sein des systèmes socio-économiques institués (famille, école, structures professionnelles...).
 - L'identité relationnelle pour soi : engagement dans des projets au sein de structures choisies (appartenances associatives, syndicales, politiques...).
 - L'identité biographique pour soi : il s'agit là de ce qui est le plus personnel, le projet de vie, le sens que chacun donne à son existence et qui en fait pour lui l'unité profonde.

Cette dernière forme, l'identité biographique pour soi, c'est l'histoire que chacun se raconte à soi-même sur soi. Et c'est par la médiation de cette narration que l'individu se construit. Il en va de même pour les communautés qui se constituent en se racontant.

2. L'historicisation de la narration permet de penser l'altérité. Comment en effet faire cohabiter le même et l'autre ? On sait que Paul Ricoeur, recourant au paradigme de la traduction, résout cette question en faisant intervenir la catégorie tierce du semblable, Mais le défi est ici bien plus considérable : penser l'exploiteur comme partenaire ou le colon comme égal n'est guère possible que par l'introduction de la dimension historique. Même si elle relève parfois plus du stratagème que de la reconstitution l'intervention d'une narrativité discursive permet une réconciliation avec le passé qui s'efface devant le perfectif, résultat historique d'une évolution largement explicitée.
3. Enfin l'identité narrative se projette sur l'avenir autant qu'elle s'enracine dans le passé. Depuis toujours l'histoire nous parle de l'avenir et la manière dont nous racontons notre passé reflète celle dont nous voyons notre futur. L'identité narrée dit autant ce que nous voulons être que ce que nous sommes.

Le Grand Récit inscrit donc la Francophonie dans le futur en lui promettant l'héritage de son histoire. Il n'est pas toutefois sans soulever quelques interrogations.

2 *L'incandescence*. Paris: Poche, 2003.P. 405.

3 Paris: PUF, 2000. p. 54-55.

Onésime Reclus

C'est, tout le monde le sait à présent, Onésime Reclus qui dans son livre *France, Algérie et colonies*, paru chez Hachette en 1886, utilise le premier le mot *francophone*. La question est devenue obligatoire dans tous les concours scolaires. De là à en faire un précurseur de la démolinguistique (parce qu'il a soigneusement dénombré les francophones), de la diversité culturelle et du partage des langues, il y a un pas que certains ont franchi un peu rapidement. Onésime Reclus est un représentant d'une littérature coloniale très riche - et sans doute mal connue et trop souvent caricaturée - qui croit à l'excellence de la France et de la langue française :

Dans le français l'harmonie abonde, harmonie discrète. Pas de rythme accentué, nulle clarisonance, mais aussi pas de gutturales, de blaisements, de lettres zézayantes, point de consonnes amoncelées et heurtées, pas d'excès de sifflantes, rien de la cantilène méridionale, de la redondance espagnole ou des gloussements de l'anglais [413].

qui pense que, au delà des races, la langue peut être un facteur d'assimilation

Aimer les Indigènes, c'est notre strict devoir, ce sera notre honneur.

Nous les amènerons à nous en leur donnant notre langue : le Kabyle n'y perdra que des patois sans littérature, et qui osera comparer à nos livres ce qu'il y a de vrais chefs-d'œuvre dans l'idiome osseux, décharné, dur, prodigieusement guttural, d'ailleurs poétique, énergique et bref, dont Mahomet usait avec l'ange Gabriel, et l'ange Gabriel avec lui ?

Il nous faut donc asseoir les enfants des indigènes à côté des nôtres sur les bancs de l'école. Dès que la jeune génération musulmane parlera le français, tout le reste viendra par surcroît [689-90].

mais qui reste un homme de son temps, dont les valeurs sont très éloignées de celles dont se réclame aujourd'hui la Francophonie. Lisons-le ainsi lorsqu'il parle des Juifs d'Algérie :

Les **Juifs** algériens ont été naturalisés en bloc, par décret, pendant que nous luttions contre les hordes disciplinées du peuple évangélique. Ils ne l'avaient certes pas mérité, occupés qu'ils étaient uniquement de banque, de commerce, de courtage, de colportage et d'usure ; nul d'entre eux ne tient la charrue, n'arrose les jardins ou ne taille les vignes, et il y a très peu d'hommes de métier parmi ces arrière-neveux du supplantateur d'Esau. Aucun n'avait péri dans nos rangs sous les boulets du Nord comme ces Berbères, ces Arabes, ces Nègres qui furent parmi les héros de Reichshoffen ; et s'ils n'ont point défendu l'Algérie contre nous de 1830 à 1871, ils ne la défendraient pas non plus contre nos ennemis. N'importe ! Ils sont maintenant Français, et même encadrés dans notre armée, qui peut-être éveillera leur vaillance [686].

Il n'il y a donc peut être pas lieu de déclarer, comme le fait Madame Hélène Carrère d'Encausse, Secrétaire perpétuel de l'Académie française qu' « Onésime Reclus n'était pourtant pas un « colonialiste » impénitent, mais un homme convaincu de l'importance des langues pour tisser des liens entre civilisations⁴ », ce que l'on entendra trop facilement comme « le colonialisme français n'était pas un colonialisme impénitent etc. »

Au reste, Onésime Reclus ne faisait que suivre l'opinion du temps et l'on serait bien mal venu de lui en faire un reproche particulier. On s'en convaincra en lisant une partie de l'article « Alliance française » paru dans le 2^{ème} supplément du *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle* de Pierre Larousse :

Les hommes éminents qui ont conçu l'idée de cette association, le général Faidherbe, l'amiral Jurien de La Gravière, le cardinal de Lavignerie, MM. Ferdinand de Lesseps, Léon Say, Paul Bert,

4 « Le français dans tous ses états ». Séance publique annuelle. Paris, Palais de l'Institut, 2 décembre 2004. http://www.academie-francaise.fr/immortels/discours_SPA/carrere2004.html (15 février 2007).

Victor Duruy, Cambon, de Parieu, appartenant à des opinions politiques très différentes, poursuivent un but exclusivement patriotique : l'extension de l'influence française par la propagation de notre langue. Dans nos colonies et dans les pays soumis à notre protectorat, apprendre le français aux indigènes, leur faire connaître et aimer nos institutions ; dans les contrées encore barbares, seconder les missionnaires des divers cultes ou les maîtres laïques pour la fondation et l'entretien d'écoles où l'on enseignerait le français ; partout à l'étranger où il y a des groupes français, entrer en relation avec eux pour y maintenir le culte de la langue nationale, c'est en effet le meilleur moyen de nous attacher les peuples que la conquête nous a soumis et de prolonger au delà des mers, par des annexions pacifiques, la race française, qui s'accroît trop lentement sur le continent⁵.

Rien de nouveau sans doute pour les historiens avertis mais une simplification dans le récit francophone dont il n'est pas sûr qu'elle contribue à l'élaboration d'une image modernisée de la langue française. Dans le même ordre d'idées, l'insistance récurrente mise sur le fait que la Francophonie n'ait pas eu à son origine l'action de la France a quelque chose d'un peu troublant. Rappelons ce que dit à cet égard le site de l'Organisation internationale de la Francophonie :

Sous l'impulsion de trois chefs d'État africains, Léopold Sédar Senghor du Sénégal, Habib Bourguiba de Tunisie, Hamani Diori du Niger et du Prince Norodom Sihanouk du Cambodge, les représentants de 21 États et gouvernements ont signé à Niamey, le 20 mars 1970, la Convention portant création de l'Agence de coopération culturelle et technique (ACCT). Nouvelle organisation intergouvernementale fondée autour du partage d'une langue commune, le français, elle est chargée de promouvoir et de diffuser les cultures de ses membres et d'intensifier la coopération culturelle et technique entre eux. La convention de Niamey indique que l'ACCT doit être l'expression d'une nouvelle solidarité et un facteur supplémentaire de rapprochement des peuples par le dialogue permanent des civilisations⁶.

Sans nul doute ce quatuor fondateur vient à point pour faire oublier la défaite indochinoise, le désastre algérien et l'échec de la Communauté⁷. De là à y lire un certain regret du départ de la France et le désir de conserver ce qu'elle a de plus sublime : sa langue et sa culture, il n'y a également qu'un pas.

La diversité des discours

Si le Grand Récit francophone peut nous paraître parfois lacunaire, sans doute est-ce qu'il est plus un concerto qu'une symphonie et que les rapports d'influence qui président à son élaboration sont inévitablement déséquilibrés.

Idéalement le Grand Récit est un entremêlement de récits de nature et d'origine diverses, correspondant à des intérêts c'est-à-dire des objectifs différents, qui assume autant les différences que l'unité. Un bon exemple de cette position pourrait être fourni par le récit scientifique, le mieux connu certainement des milieux universitaires. La Francophonie s'y veut plurielle et ouverte et la diversité y est fortement valorisée comme telle. Ainsi les réseaux de langue et de culture de l'Agence universitaire de la Francophonie

5 *Grand Dictionnaire universel. Deuxième supplément*. Paris: Administration du grand Dictionnaire universel, s.d. Consultable sur Gallica <http://gallica.bnf.fr/> (15 février 2007).

6 <http://www.francophonie.org/oif/historique.cfm> (15 février 2007).

7 Après la seconde guerre mondiale, l'Empire devient en 1946 l'Union française. En 1958 la Constitution de la Vème République crée la Communauté française : les États y sont autonomes mais elle est présidée par le Président de la République française et tous ses ressortissants ont la même citoyenneté. Ce sera un échec : les États africains et malgache deviendront rapidement totalement indépendants et dès 1961 le titre XII de la Constitution « De la Communauté » sera considéré comme caduc. Il ne sera toutefois formellement abrogé qu'en 1995.

visent-ils tous à explorer et mettre en valeur les variations d'état et d'usage des langues, ainsi que les apports au patrimoine commun de chacune des communautés utilisatrices dans le but de mieux connaître mais aussi de mieux vivre et de mieux mettre à profit la diversité existante. Il existe donc un récit scientifique, une histoire épistémologique qui retravaille la notion de diversité en lui accordant la part de généralité nécessaire à sa légitimation, et en l'intégrant dans les pratiques effectives de l'étude et de la recherche.

Il en va cependant différemment dans la vulgate francophone et si chaque région, chaque pays, chaque communauté a son histoire de la Francophonie, souvent liée à des enjeux identitaires, politiques, culturels ou même économiques propres, cette vulgate reste très monophonique et ne semble faire leur place aux différents acteurs francophones qu'à la mesure de préoccupations qui restent essentiellement françaises. Le Québec y occupe une place d'honneur due à sa ténacité à maintenir sa langue dans des conditions difficiles ; la Belgique y reste une alliée fidèle au réseau africain essentiel, mais à la vie de famille bien trop compliquée ; l'Afrique est le grand réservoir de matières premières dont les richesses restent à exploiter ; le Maghreb – et particulièrement l'Algérie – l'enfant rebelle à qui on voue une affection toute spéciale ; le Vietnam le pays émergent que l'on courtise discrètement. Quant à l'Europe de l'Est - la Moldova, la Roumanie, la Bulgarie, les quinze pays qui sont membres titulaires, associés ou observateurs de l'OIF - force est de constater leur grande absence, et peut-être un des enjeux de la Francophonie serait-il de prendre en compte leur valeurs et leurs références dans le grand récit commun.

L'institutionnalisation de la Francophonie

Parallèlement à l'élaboration historique du Récit, et en relation directe avec elle, on assiste à une structuration de plus en plus rigide de la Francophonie institutionnelle, qui occupe une place croissante et se pose en instance unificatrice. Cette ambition se manifeste en particulier par l'élaboration d'un discours de type généalogique qui conduit à célébrer la date de naissance du mouvement et à en égrener soigneusement – selon le modèle diplomatique et onusien – les différentes étapes, censées s'inscrire dans une progression continue, à chaque nouvelle réunion.

La consultation des sites officiels des États ou gouvernements membres – lorsqu'ils ont objectivé leur politique francophone et lui accordent une place sur ces sites, et sans que notre inventaire soit exhaustif - laisse pourtant, là aussi, voir des différences notables.

On trouvera ainsi sur le site du Ministère des Affaires étrangères français la présentation suivante⁸

La France et la Francophonie

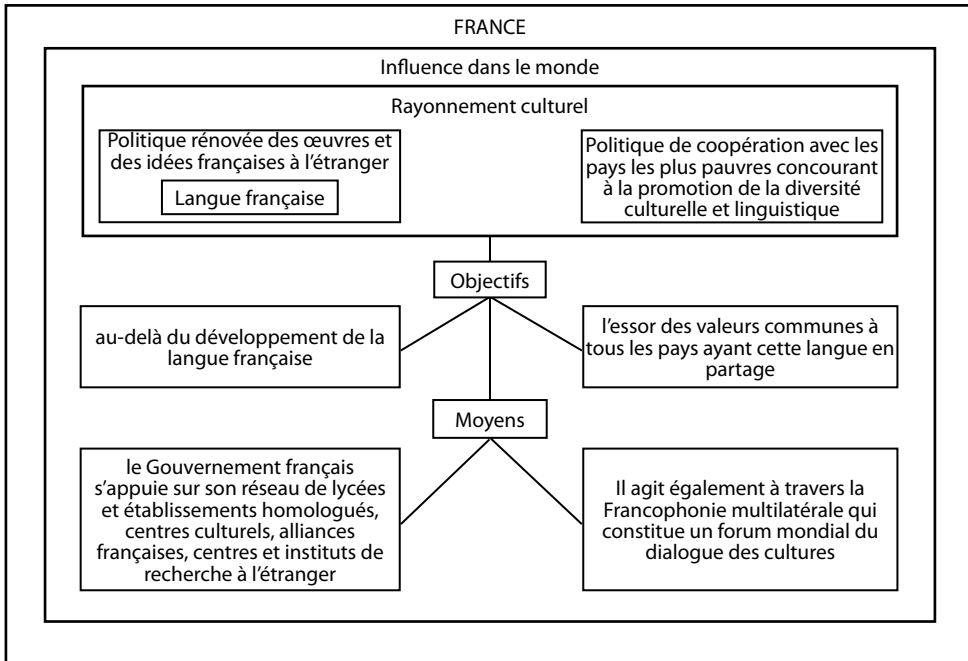
« Le rayonnement culturel de la France, composante majeure de son influence dans le monde, passe par une politique rénovée de promotion des œuvres et des idées françaises à l'étranger, dont un vecteur essentiel est la langue française, ainsi que par la mise en œuvre d'une politique de coopération avec les pays les plus pauvres concourant à la promotion de la diversité culturelle et linguistique. Cette politique mise en œuvre par le ministère des Affaires étrangères a pour objectif, au-delà du développement de la langue française, l'essor des valeurs communes à tous

8 http://www.diplomatie.gouv.fr/fr/actions-france_830/francophonie-langue-francaise_1040/index.html (15 février 2007).

les pays ayant cette langue en partage, lesquels constituent un espace de 181,5 millions de personnes, sans compter 82,6 millions d'apprenants de français.

Dans sa mission, le Gouvernement français s'appuie sur son réseau de lycées et établissements homologués, centres culturels, alliances françaises, centres et instituts de recherche à l'étranger. Il agit également à travers la Francophonie multilatérale qui constitue un forum mondial du dialogue des cultures.

que l'on pourrait schématiser ainsi :



Dans le cadre d'un discours centré sur les intérêts nationaux, la langue française apparaît donc comme un élément d'une politique de rayonnement culturel qui sert l'influence de la France dans le monde. Quant à la Francophonie elle est une organisation à travers laquelle peut s'exercer ce rayonnement.

Les discours tenus sur les sites du Canada, du Québec et de la Communauté française de Belgique reflètent également leurs soucis propres :

Canada :

Le Canada au sein de la Francophonie

Sensible à l'importance du fait français sur son territoire et déterminé à contribuer à son rayonnement sur la scène internationale, le Canada a été l'un des premiers pays à promouvoir la Francophonie en participant activement à la création et au développement de ses nombreuses institutions. [...]

Appartenir à la Francophonie, pour le Canada, c'est s'allier au riche réseau des 68 États et gouvernements qui ont le français en partage, réseau qui s'étend depuis l'Europe, l'Afrique et le Moyen-Orient jusqu'aux Antilles, à l'Océan indien et au Pacifique, ainsi que sur notre continent.

C'est aussi donner aux Canadiennes et aux Canadiens davantage de possibilités de rayonnement international dans les domaines de la langue et de la culture, de la politique, de l'économie et des nouvelles technologies ainsi que de la coopération internationale. C'est enfin permettre au reste du monde de prendre la juste mesure de la contribution originale du Canada à la construction d'une francophonie internationale moderne et ouverte à la diversité⁹. [...]

Les objectifs du Canada en Francophonie

L'appartenance à La Francophonie est l'une des grandes orientations de la politique étrangère du Canada. Au plan interne, la participation à la Francophonie se veut une mise en valeur de la dualité linguistique du Canada et un lieu d'affirmation et d'épanouissement du fait français sur son territoire. Au plan externe, la Francophonie correspond à une zone d'influence naturelle pour le Canada, au même titre que l'Organisation des États américains ou le Commonwealth. Elle est également une enceinte multilatérale de concertation et de dialogue où le Canada peut exercer une influence majeure en vue de promouvoir des valeurs que les Canadiennes et les Canadiens souhaitent partager.

En Francophonie, le Canada s'attache en particulier à y promouvoir le développement démocratique, les droits de la personne, la consolidation de l'État de droit ainsi que la paix et la sécurité humaine. Ces objectifs s'apprécient aussi sous l'angle des apports politiques, culturels, scientifiques et autres dont le Canada peut s'enrichir grâce à son appartenance à la Francophonie et aux échanges entre ses membres¹⁰.

Québec :

Le Québec et la Francophonie

En appuyant les efforts de l'Organisation internationale de la Francophonie et de ses composantes, le Québec privilégie les enjeux qui, selon lui, sont les plus cruciaux : la vocation universelle du français, le droit des cultures à l'existence, l'affirmation des principes de la démocratie et des droits de la personne, ainsi que la maîtrise de la modernité. Dans plusieurs de ces domaines, le Québec détient une expertise de haut niveau qu'il met au service de toute la communauté francophone¹¹.

Communauté Wallonie-Bruxelles :

Les raisons d'un engagement politique :

La Francophonie est, pour les Wallons et les Bruxellois, un espace naturel d'ouverture au monde.

L'appartenance des Francophones de Belgique à l'espace francophone international ne représente pas seulement un des éléments de base de leur identité. Les Francophones de Wallonie et de Bruxelles sont près de 4,5 millions. Bruxelles, capitale de la Communauté française, de l'État belge et de l'Europe, est l'une des principales capitales francophones du monde (9 habitants sur 10 y parlent le français). Bien que minoritaires en Belgique, les Francophones disposent grâce au français d'un atout irremplaçable d'ouverture sur le monde.

9 http://www.dfait-maeci.gc.ca/foreign_policy/francophonie/cdn_management-fr.asp (15 février 2007).

10 http://www.dfait-maeci.gc.ca/foreign_policy/francophonie/cdn_goals-fr.asp (15 février 2007).

11 http://www.mri.gouv.qc.ca/fr/rerelations_quebec/francophonie/index.asp (15 février 2007).

En effet :

1. La Francophonie est notre premier **espace naturel** de rayonnement et de développement. Basé sur la langue, il est intimement lié à notre identité.
2. Si l'espace francophone s'étend à plus de 50 pays, peu nombreux sont ceux qui ont la possibilité effective - comme la Communauté Wallonie-Bruxelles - d'agir en faveur de la place du **français dans le monde**. Il ne s'agit pas de vouloir entretenir une vaine concurrence avec l'anglais, mais d'œuvrer en faveur du pluralisme et du respect des identités dans les relations entre les peuples.
3. Au plan politique, l'enceinte du Sommet permet à la Communauté Wallonie-Bruxelles de participer à un **dialogue au plus haut niveau** avec plus de 50 Chefs d'Etat et de Gouvernement, par le biais des compétences qu'elle gère de façon autonome (culture, enseignement, audiovisuel, jeunesse,...). Ce dialogue s'étend en outre aux matières qui relèvent de la Région wallonne (économie, environnement, énergie, formation professionnelle, ...), associée aux travaux de la Francophonie au sein de la délégation de la Communauté française de Belgique.
4. L'espace francophone se compose d'une majorité de pays en développement. Par le biais de la coopération multilatérale francophone, la Communauté **Wallonie-Bruxelles contribue à des objectifs de développement**.
5. Au sein de la Francophonie, il nous est possible d'entretenir des relations avec des Etats et Gouvernements que nous ne touchons pas tous sur le plan de la coopération bilatérale.

Avec l'explosion des nouvelles technologies de la communication et la redistribution du temps, la demande de contenus va connaître une croissance exponentielle. Dans ce contexte, la langue (française) est devenue une véritable «matière première», un intrant dans la production de contenus. A ce titre, la Francophonie permet de **soutenir** plus efficacement **l'action des créateurs**, notamment culturels, industriels et technologiques. Plus largement, elle offre un espace irremplaçable d'ouverture et d'échanges pour nos jeunes, nos enseignants, nos entreprises, nos artistes, ...¹²

Les préoccupations qui apparaissent ici comme dominantes tiennent :

1. Au fait que l'Organisation internationale de la Francophonie représente un forum international important où il est possible d'exercer son influence. De plus le Québec et la Communauté Wallonie-Bruxelles y sont reconnus en tant que membres de plein droit et de plein exercice. Ils ont donc le même statut qu'un état indépendant ce qui leur permet des contacts impossibles ailleurs.
2. Au marché que représente les pays francophones auprès desquels il est possible de faire valoir son expertise, notamment dans les domaines à haute valeur ajoutée.
3. Au souci de promouvoir les valeurs démocratiques et de bonne gouvernance.

À quoi s'ajoutent la préoccupation pour la langue et, liée à celle-ci, la préoccupation identitaire.

Comme en ce qui concerne le grand récit historique, la voix des autres pays francophones se fait très peu entendre dans ce travail de clarification institutionnelle. Le site officiel du gouvernement de la République du Sénégal n'offre que quelques informations générales, non mises à jour¹³ :

12 http://www.wbri.be/cgi/objects3/objects/media/0/0/2/3/4/0023450_media/media0023450_media_1.doc (15 février 2007).

13 <http://www.gouv.sn/international/francophonie.html> (15 février 2007).

La Francophonie est une organisation internationale fondée sur le partage d'une langue et de valeurs communes. Elle regroupe, à l'heure actuelle, 51 Etats et gouvernements membres. Elle a admis, en outre, 4 Etats observateurs. Présente sur cinq continents, elle offre, en termes de représentativité, un poids identique à celui de l'Organisation de l'unité africaine ou du Commonwealth puisqu'elle regroupe plus du quart des Etats membres de l'Organisation des Nations-Unies.

Elle s'est récemment transformée, de par la volonté des chefs d'Etat et de gouvernement des pays ayant le français en partage, réunis au Sommet de Hanoi en novembre 1997, en une institution politique internationale à part entière, avec la création de la fonction de Secrétaire général.

De même le site du Ministère des Affaires étrangères de la Roumanie, après un bref historique (non actualisé et qui ne fait pas mention du Sommet de Bucarest), reste-t-il très succinct sur les objectifs du pays dans le cadre francophone :

La présence de la Roumanie dans toutes les instances de la Francophonie – Sommets, conférences ministérielles, sessions du Conseil Permanent de la Francophonie, etc. – représente à l'heure actuelle une possibilité de dialogue avec des responsables de 56 pays de tous les continents. Dans la nouvelle étape de l'évolution de la Francophonie institutionnelle, marquée par l'adaptation de ses structures aux réalités politiques, économiques, technologiques et culturelles du début du nouveau millénaire, la Roumanie continue à consolider son rôle dans le cadre de l'Organisation internationale de la Francophonie (OIF), réaffirmant de manière constante son option francophone¹⁴.

Enfin, la Charte de la Francophonie définit comme suit les objectifs de l'Organisation internationale de la Francophonie :

La Francophonie, consciente des liens que crée entre ses membres le partage de la langue française et des valeurs universelles, et souhaitant les utiliser au service de la paix, de la coopération, de la solidarité et du développement durable, a pour objectifs d'aider : à l'instauration et au développement de la démocratie, à la prévention, à la gestion et au règlement des conflits, et au soutien à l'État de droit et aux droits de l'Homme ; à l'intensification du dialogue des cultures et des civilisations ; au rapprochement des peuples par leur connaissance mutuelle ; au renforcement de leur solidarité par les actions de coopération multilatérale en vue de favoriser l'essor de leurs économies ; à la promotion de l'éducation et de la formation. Le Sommet peut assigner d'autres objectifs à la Francophonie.

La Francophonie respecte la souveraineté des États, leurs langues et leurs cultures. Elle observe la plus stricte neutralité dans les questions de politique intérieure.

Les institutions de la présente Charte concourent, pour ce qui les concerne, à la réalisation de ces objectifs et au respect de ces principes¹⁵.

On y relèvera que si la langue française est à la base du rassemblement d'États et de gouvernements qui la constituent, elle ne fait pas partie des objectifs de l'OIF qui semble beaucoup plus trouver sa personnalité dans une politique de non-alignement que dans une communauté de langue.

14 <http://www.mae.ro/index.php?unde=doc&id=5041&idInk=1&cat=3> (15 février 2007. Nous traduisons).

15 http://www.francophonie.org/doc/txt-reference/charte_francophonie.pdf (15 février 2007).

Une identité francophone

Le tableau qui s'esquisse est donc celui d'une parole inégalement exprimée et qui s'oriente vers des thématiques liées à la démocratie, au développement, au dialogue international ou aux droits de la personne qui n'ont - quoi qu'on puisse prétendre - rien de spécifiquement francophone¹⁶. Difficulté qui n'a pas échappé aux idéologues de la Francophonie dont la réponse tient dans la mise en avant du combat de celle-ci pour la diversité.

Ce noyau dur, ce dénominateur commun se réduit à peu de choses, À partir du moment où les francophones répandus de-ci de-là à travers le monde, n'ont pas tous, même de loin, les mêmes préoccupations en ce qui concerne la langue française et où chacun des groupes qu'ils constituent doit trouver un intérêt propre pour adhérer à l'idée francophone, alors que peuvent faire ces francophones ensemble ? Une seule chose. Une seule, mais immense : combattre l'uniformisation du monde¹⁷.

Ce combat est réel et le rôle qu'a joué l'OIF dans le vote par l'UNESCO, le 20 octobre 2005, de la *Convention sur la protection et la promotion de la diversité des expressions culturelles* doit être souligné. Mais la Francophonie est loin d'être la seule à le mener, et le fait que cette orientation soit souvent présentée comme un pis-aller laisse songeur. Sans compter que la diversité linguistique et culturelle s'avère bien plus problématique à construire et même à défendre qu'il ne peut le sembler de prime abord. La diversité linguistique est livrée à des lois de marché et à des luttes d'influence - auxquelles les pays francophones n'échappent pas - qui conduisent plutôt, d'une part à la minorisation ou l'élimination rapide des « petites langues », et d'autre part à la domination exclusive de l'anglais. Et pour ce qui est de la diversité culturelle, le passage si fréquemment souhaité de la multiculturalité à l'interculturalité se révèle complexe (comme le montrent les débats qui s'élèvent un peu partout dans le monde, sur les accommodements raisonnables au Québec, par exemple, ou sur la *Leitkultur* en Allemagne¹⁸) et la Francophonie ne peut se targuer dans ce domaine de réussites particulières.

Que reste-t-il, au terme de ce bref survol ? À l'évidence la langue... Or le rapport à la langue a toujours été problématique dans l'espace francophone,

Les Français entretiennent en effet collectivement un imaginaire sociolinguistique particulièrement tendu, comme en témoignent d'une part la *quête sans faille de l'unilinguisme* qui a illégitimé et réduit à des vestiges la diversité linguistique originelle du territoire devenu la France (on peut parler d'*idéologie de l'unification linguistique* née sous la monarchie mais surtout développée à partir de la Révolution), d'autre part l'obsession du Bon Usage, qui vise à contrôler et à limiter autant que faire se peut la variation et la néologie. [...]

16 Le fait que la déclaration de Bamako proclame « que Francophonie et démocratie sont indissociables » relève du projet politique et non du constat. Les réserves exprimées par certains pays sur l'article 2 (5) de cette déclaration, portant sur la démocratie et le multipartisme, montrent d'ailleurs clairement que les débats se situent là dans un cadre qui dépasse largement le cadre francophone.

17 Klinkenberg, Jean-Marie. « O politică pentru francofonie ». *Secolul 21*, 7-9 2006. p. 34 (nous traduisons).

18 Voir Morel, Pierre. « De ce interculturalitatea ? ». Actes du colloque *Diversitate lingvistică și culturală*. Université Technique de Constructions, Bucarest, 15-16 décembre 2006 (à paraître).

Et bien entendu [cela] engendre au sein de la communauté linguistique française une attitude largement partagée (la «maladie congénitale» dont parle à juste titre G. Prignitz): **l'insécurité linguistique** dont on peut observer la prégnance au travers des faits d'hypercorrection de toutes sortes (portant en particulier sur les secteurs de la langue privilégiés par la représentation puriste du français : les liaisons, le subjonctif...) et des réflexes épilinguistiques proscriptifs et prescriptifs divers et variés.

Il semble donc qu'il y ait là comme un noyau d'imaginaire sociolinguistique francophone, à traiter selon moi correctement pour la bonne santé de la francophonie¹⁹.

On retrouve ici les mêmes tendances que celles qui conduisent par ailleurs à la volonté d'élaboration d'un grand récit univoque. De même que la diversité fait aujourd'hui l'objet d'un nouveau travail de réflexion, de même le rapport à la langue doit-il être revu au-delà d'un fonctionnalisme réducteur ou d'un idéalisme utopique. Le multilinguisme et la diversité linguistique restent des composantes peu connues des nouvelles stratégies identitaires individuelles ou collectives et nécessitent des études plus approfondies. Ainsi les notions de di- ou polyglossie peuvent-elles être renouvelées par celle de « territoire », réinvestissant les langues de fonctions identitaires ou identifiantes, telle qu'elle est utilisée par Gilles Deleuze qui distingue à propos de Kafka²⁰ :

1. une « langue vernaculaire », maternelle ou territoriale, c'est-à-dire qui effectue une fonction de territorialité sur une communauté close (le tchèque) ;
2. une « langue véhiculaire », urbaine, étatique ou même internationale, qui effectue une fonction dite de « première déterritorialisation » par rapport à la fonction précédente, mais qui effectue corrélativement une reterritorialisation sur des significations économiques ou politiques, comme langue « d'échange commercial, de transmission bureaucratique, etc. » (l'allemand) ;
3. une « langue référentielle », langue du sens et de la culture, qui peut effectuer là encore une fonction déterritorialisante par rapport aux autres fonctions, mais corrélativement une « reterritorialisation culturelle », sur des normes académiques par exemple (l'allemand encore) ;
4. « à l'horizon des cultures », une langue mythique, déterritorialisant toutes les fonctions précédentes, mais opérant une reterritorialisation sur une terre spirituelle ou religieuse (l'hébreu).

Il n'est pas certain que la F/francophonie ait besoin pour servir les intérêts des communautés qui lui sont liées de valeurs autres que celles qui sont reconnues par l'ensemble des organisations internationales ni d'une histoire commune, mais la question de la langue représente pour elle un enjeu vital dans la mesure où elle est le lieu d'une mise en cause récurrente et parfois radicale. Or leur diversité exceptionnelle fait des pays francophones un terrain d'étude unique pour tout ce qui touche aux situations et aux modèles possibles de cohabitation de langues, voire de cultures, et le devenir de la F/francophonie est certainement lié aux apports concrets qu'elle sera à même de proposer dans ces domaines.

19 Boyer, Henri. « Peut-on parler d' *imaginaires ethnosocioculturels* francophones ». Actes du Colloque *La Francopolyphonie : langues et identités*. Chisinau, 23-24 mars 2007. Chisinau: ULIM, 2007.

20 Nous reprenons ici les analyses de Guillaume Sibertin-Blanc, in « Pour une littérature mineure : Un cas d'analyse pour une théorie des normes chez Deleuze ». UMR Savoirs, Textes, Langage / Groupe d'études « La philosophie au sens large », 12 mars 2003. <http://stl.recherche.univ-lille3.fr/seminaires/philosophie/macherey/Macherey20022003/Sibertin.html> (15 février 2007). p.45-46

**ÉCRITURES / ÉCRIVAINS /
EXILS ROUMAINS**

Le fait divers - expression de la configuration narrative et de l'hétérogénéité

Eugenia ALAMAN

Université Dunărea de Jos, Galați, Roumanie

Genre cinq fois centenaire, le fait divers date du règne de Charles VIII, quand il fait ses débuts sous la forme de feuilles volantes ou brochures colportées, des « occasionnels », ou des « bulletins imprimés ». Dès lors, il va gagner du terrain progressivement dans les rubriques « faits divers » des grands quotidiens, et va acquérir de la notoriété parmi les masses.

Aujourd'hui, il occupe une place à part dans le paysage moderne des médias, suite au déroulement très rapide des événements et aux besoins différents du public moderne. Il dévoile une réalité étrange et inquiétante, il jette le doute sur la pertinence de notre monde et renvoie à des questions existentielles universelles et intemporelles. D'où la prédilection du fait divers pour la prédestination, la coïncidence, le fatalisme.

Cependant ce n'est que sous l'effet de la critique structurale que le fait divers deviendra le sujet de l'analyse linguistique. Malgré les divergences concernant la position du fait divers dans la typologie textuelle, les linguistes et les journalistes s'accordent à dire que le fait divers est un récit, une histoire à intrigue fermée. Nous nous plaçons du côté de ceux qui considèrent le fait divers comme une catégorie doublement hétérogène (M. Bakhtine, Laurent Danon-Boileau, Roland Barthes, André Petitjean, etc.), au niveau de l'énonciation, car le fait divers est rapporté par une pluralité de voix, et au niveau textuel parce qu'il a une structure narrative par excellence. Construit sur un support narratif étriqué, le fait divers cultive des rapports privilégiés avec la chanson, l'image, le texte littéraire. Il constitue également une source d'inspiration pour le cinéma et pour la littérature (Stendhal pour *Le rouge et le noir*, Flaubert pour *Madame Bovary*, Tourgeniev pour l'affaire Tropmann, Gide pour *Les caves du Vatican* ou pour le suicide de Boris dans *Les Faux-Monnayeurs*, en voilà seulement quelques exemples).

L'approche linguistique textuelle a mis en évidence les mécanismes qui produisent le fait divers en tant que discours et texte. Si au niveau de l'énonciation on distingue un « concert de voix » de l'hétéroscopie ou une diversité de points de vue, au niveau textuel on distingue une structure narrative faite d'actions, de descriptions, de dialogues et de commentaires. À l'enjeu informatif d'origine, peuvent s'ajouter des enjeux explicatifs et même argumentatifs directs et indirects. Sans avoir la prétention d'avoir révélé des choses uniques à l'égard du sujet en question, nous avons tenté de mettre en évidence un genre pluriel qui aujourd'hui, plus que jamais, porte l'empreinte de l'accélération du temps médiatisé. Récit médiatique par excellence, le fait divers porte la marque de quelques événements historiques qui ont ébranlé le monde et la guerre du Golfe en est l'exemple le plus édifiant. Ce fut essentiellement une guerre de la communication, de l'image et de la gestion du temps réel, qui a eu des effets non seulement sur les journalistes mais sur les lecteurs et les spectateurs aussi. À partir de cette année de grâce 1991, les médias ne s'attachent plus à informer le public le plus vite possible après que survienne un événement mais à le médiatiser pendant son déroulement. Voilà comment les révolutions se succèdent à la télévision, les attentats attendent l'heure des journaux télévisés pour se produire, on attaque l'Irak en « prime time » et le public y prend goût. C'est pourquoi, au niveau textuel, la structure narrative acquiert d'autres configurations

et d'autres significations qui correspondent au concept d'urgence en direct, « live ». Cette forme émotionnelle, extraordinaire, du message transmis en direct est reprise par l'article de fait divers qui devient polyphonique par le nombre de voix qui racontent l'événement, des voix qui ne sont plus semblables à celles d'une symphonie puisqu'elles perdent leur unicité et n'ont plus le temps de reconstruire leur identité. L'urgence de présenter l'événement, le « reality show », ne laisse plus le temps d'organiser le récit suivant des règles traditionnelles, des enjeux temporels, car un temps virtuel devient un présent en continu, souvent fabriqué même par l'imagination du narrateur, par son désir d'offrir l'illusion de l'image réelle.

Dans l'analyse des instances énonciatives on distingue un récit monophonique, lorsqu'une seule instance est responsable de la narration de l'événement. C'est l'énonciation primaire qui est faite par le journaliste. Cependant, celui-ci n'est pas représenté ou visualisé. Son identité référentielle est limitée à quelques mentions seulement : *de notre correspondant dans la région, de notre envoyé spécial*, la signature ou les initiales de l'auteur. Dans d'autres articles de faits divers, le narrateur est effacé, en ce qu'il ne dit jamais « je » et rapporte les événements au moment de l'énonciation: « *Mais hier soir, peu après 20 heures..* », « *...dans la nuit de samedi à dimanche...* », « *...hier en fin d'après-midi...* », « *...l'autopsie de Mohamed, décédé vendredi dernier, ne révèle rien* », « *le soir même..* » (voir l'annexe). Énonciateur, locuteur, scripteur, parleur, producteur, narrateur... favorisent peut-être le plus grand flou terminologique. Le débat porte sur les types de discours rapporté : discours direct, indirect, indirect libre et direct libre. Lorsque les événements semblent se raconter d'eux-mêmes, le narrateur est anonyme (« *Le lendemain, soit vendredi dernier, c'est le drame. Mohamed est retrouvé mort dans son lit* ») (voir la suite du récit 1).

Laurent Danon-Boileau fait la distinction entre l'énoncé primaire et l'énoncé rapporté. Si l'énoncé rapporté est propre au discours direct, indirect, indirect libre et direct libre, l'énoncé primaire est « *le niveau d'énoncé le plus enchâssant* » (Laurent Danon-Boileau, p.37). Dans l'exemple « *La famille reprochait alors la situation au médecin de l'avoir laissé rentrer chez lui directement* », « *La famille reprochait* » est l'énoncé primaire, tandis que « *... de l'avoir laissé rentrer chez lui directement* » est l'énoncé rapporté. Selon l'école d'Oswald Ducrot, on appelle locuteur « celui qui dit je » et énonciateurs, les responsables des actes illocutoires, présuppositionnels et argumentatifs. Dans la majorité des cas, l'énonciation primaire transcende les autres personnages, se place en dehors du récit. Cependant, l'énonciateur peut repérer les objets de son discours se rapportant à sa propre situation d'énonciation. Il se désigne alors par « je », devient donc visible, identifiable à n'importe quel personnage de son récit.

À la question « qui énonce ? », la réponse est simple dans le cas d'un locuteur unique, l'énonciateur. On aura alors un fait divers monophonique opposé au fait divers polyphonique où on fait entendre plusieurs voix.

Selon les structures narratives de Gérard Genette, l'hétéroénonciateur journaliste est un narrateur hétérodiégétique, c'est-à-dire absent comme personnage de son histoire, de sa diégèse, mais qui peut faire des intrusions en tant que narrateur (voir les textes 3 et 4 de l'annexe). L'exemple canonique est celui de Schéhérazade qui raconte les récits des *Mille et Une Nuits* et qui est le personnage d'un récit et narrateur second qui raconte une histoire à laquelle elle ne prend pas part. Lorsque le narrateur devient personnage dans l'histoire racontée, il est soit homo-diégétique, quand il peut jouer le rôle secondaire comme observateur, victime ou témoin des événements qui se déroulent

(« *Selon des proches qui sont sous le choc, la jeune femme est d'une nature très calme* »), ou para énonciateur - police, médecin, avocat - (« *"Ce n'était que des coups de semonce", affirme la défense* », « *Selon le parquet de Dinant, le coup de couteau aurait été porté à la suite d'un échange de coups au sein du couple* »), soit narrateur autodiégétique quand il est le héros de sa propre histoire racontée. Le fait divers rapporté par le narrateur homodiégétique est désigné de deux manières différentes :

- un nom ou une description définie introduisant l'énoncé rapporté : « *Bosseko-ka était déjà recherché...* », « *Le papa de Mohamed se montre...* », « *Mais la jeune femme affirmait ignorer...* » ;
- un pronom à l'intérieur de l'énoncé rapporté : « *Je me suis réveillé en entendant du bruit.* », « *Je l'ai reconduit...* ».

La thématique du discours rapporté est très riche, englobant des prépositions (*selon, d'après...*), des insertions incisives (*dit-il, dit-on, à l'entendre, à en croire...*), des adjectifs (*soi-disant, prétendu, surprenant...*), des procédés graphiques (*guillemets, tirets, italiques, caractères gras, phylactères*), intonatifs (*Ah !, Oh ! Ben tiens...*), des verbes de communication (*déclarer, expliquer, raconter, confier, confirmer, se souvenir*).

« *Quand j'ai regardé par la fenêtre le toit était déjà percé par les flammes* », explique Denise Rigo », « *Cela voudrait donc dire que mon fils est parti par la volonté de Dieu et dans ce cas, on ne peut rien faire. C'est le destin* », confie la maman du jeune homme », « *J'ai moi aussi appelé les pompiers* », raconte un voisin », « *Ah, c'était un homme si gentil. Il faisait son jardin et possédait quelques poules. Je lui achetais toujours des œufs* », se souvient Denise, peinée », « *L'autopsie a bien eu lieu ce week-end* », nous confirmait ce mardi le parquet de Bruxelles ».

Cette polyphonie énonciative sert à donner aux lecteurs une image complète et presque cinématographique de l'événement, une impression de « déjà vu ». L'article de fait divers prend souvent la forme d'une mosaïque où les énoncés rapportés donnent au lecteur l'illusion de participation aux événements.

La structure narrative aura souvent la forme de scènes, interrompues de temps en temps par des « didascalies ». Le souci d'offrir aux lecteurs le plus d'effet de virtualité et d'interactivité fait que le narrateur va jusqu'à inventer certains dialogues et se met ainsi à l'abri des accusations ultérieures, concernant des informations fabriquées. Ce rapprochement entre l'énonciation primaire et l'énonciation rapportée peut aller jusqu'à leur fusion, sans provoquer aucune rupture énonciative. Ce rapprochement énonciatif est explicable par les différentes occurrences du pronom *on*, par exemple. *On* est l'implicite pour le *moi journaliste* et pour le *vous lecteur* ; *on* est l'anaphorique reprenant une instance citée auparavant : « *Oh, excusez-nous, on ne savait pas que vous étiez enceinte* » « *...mais quand on est passé devant...* » ; *on* est le signifiant pour la voix du public, c'est-à-dire la voix rapportée des homo-énonciateurs. Il est bien évident que, dans cette structure énonciative, le journaliste, l'hétéroénonciateur, joue le rôle essentiel. C'est lui qui décide de la mise en scène du texte, c'est lui qui fait les repérages énonciatifs tels que les références temporelles et spatiales dans la situation d'énonciation. Le journaliste est celui qui commande l'enjeu explicatif et argumentatif direct ou indirect de ce genre pluriel de polyphonie linguistique. Grâce à la compression du temps qui abolit les distances et modifie les délais de son écriture, et les conditions de réception, l'article de fait divers se plie aux demandes de consommation, et trahit en même temps son origine littéraire. Le fait divers est un mode d'existence, une raison d'être de l'homme moderne du XXI^e siècle.

Annexes (Internet, <http://www.dhnet.be/dhinfos/article.phtml?id=163288>)

1. "De quoi mon fils est mort ?"

**L'autopsie de Mohamed, décédé vendredi dernier, ne révèle rien.
D'autres analyses sont attendues**

SCHAERBEEK Les parents de Mohamed espéraient une réponse claire et précise. Finalement, ils n'ont rien... La mort de leur fils, Mohamed, 27 ans, n'a pas pu être expliquée. Souvenez-vous, dans nos éditions de ce samedi, nous vous relations le décès suspect de Mohamed. Ce jeune homme de 27 ans, retrouvé mort dans son lit vendredi matin. Mohamed, souffrant de maux de ventre, avait été transporté aux urgences de la clinique Saint-Jean jeudi dernier dans la matinée. Sa famille reprochait alors au médecin de l'avoir laissé rentrer chez lui directement, une fois après lui avoir prescrit de simples antidouleurs.

Le soir même, la maman du jeune homme souffrant d'une maladie génétique l'empêchant de se déplacer seul s'assure alors que son fils prend bien ses médicaments. Le lendemain, soit vendredi dernier, c'est le drame. Mohamed est retrouvé mort dans son lit.

L'affaire est alors prise en main par le parquet qui demande une autopsie. «L'autopsie a bien eu lieu ce week-end», nous confirmait ce mardi le parquet de Bruxelles. «Mais elle n'a rien révélé. Autrement dit, la cause de la mort n'a pas pu être déterminée. La juge d'instruction a ordonné d'autres analyses, mais les résultats ne devraient pas être connus rapidement».

Du côté de la famille de Mohamed, on est en partie soulagé. «Cela voudrait donc dire que mon fils est parti par la volonté de Dieu et dans ce cas, on ne peut rien faire. C'est le destin», confie la maman du jeune homme.

De confession musulmane, cette dernière ne veut pas porter de fausses accusations tant que les résultats complets ne seront pas connus.

Le papa de Mohamed se montre en revanche plus tranché. Il s'insurge contre la décision de la clinique Saint-Jean d'avoir autorisé son fils à rentrer à la maison.

La famille attend avec impatience les résultats complets des analyses supplémentaires afin de pouvoir enfin rapatrier la dépouille de Mohamed vers le Maroc, son pays d'origine. **E. Pr. et N.Ben.**

2. Une future maman car-jackée

En 4 mois seulement, ils volent 12 Audi, une Golf, une Mini et une BMW

BRUXELLES Sécurité absolue hier, à la 56e chambre du tribunal correctionnel de Bruxelles. Au premier étage au dessus du rez-de-chaussée, au palais de justice, vingt-trois policiers étaient présents.

À l'intérieur de la salle d'audience, sur le banc des prévenus : une dizaine de détenus accusés d'être les membres de la *bande des Audi*. Entre novembre 2005 et février 2006, quinze car-jackings ont été commis à Uccle. Douze d'entre eux visaient des Audi. Des A3. Parfois des S3 (c'est la version sportive).

La même bande a aussi car-jacké une Golf VR6 (aussi la version sportive du modèle avec ses 6 cylindres), une Mini Cooper S et une BMW X3.

Et puis, plus surprenant, une tentative de car-jacking s'est produite au *Vert Chasseur* (près de l'avenue de Fré, à Uccle). Les malfrats ont agressé une dame pour s'emparer de sa voiture. Mais lorsqu'ils se sont aperçus qu'elle était enceinte, ils ont réagi: «Oh, excusez-nous, on ne savait pas que vous étiez enceinte», avant de battre en retraite. C'est la victime elle-même qui a déclaré cela aux policiers. Mais il n'en reste pas moins

que les car-jackeurs étaient particulièrement déterminés. Quinze carjackings réussis en deux mois seulement, c'est du rendement.

Hier, au cœur de la salle d'audience, assis sur un banc grinçant et vieillot, les prévenus ont entendu l'instruction d'audience où il était question d'armes de guerre pour commettre les faits. Notamment un fusil-mitrailleur AK 47 (factice), mieux connu sous la dénomination Kalachnikov (Automat Kalachnikova fabriqué et commercialisé militairement en 1947 en Russie). Mais aussi un Ingram 9 mm Parabellum (pistolet-mitrailleur à haute cadence de tirs), et ici, c'était une vraie arme.

D'ailleurs, lors de trois car-jackings, des coups de feu ont retenti. «*Ce n'était que des coups de semonce*», affirme la défense. Ben tiens...

Toujours est-il que le parquet a renvoyé les prévenus devant le tribunal correctionnel, notamment grâce aux écoutes téléphoniques pour le moins révélatrices. Yassin A., 22 ans et défendu par Me Séverine Huysmans, est le principal suspect. Suite du procès ce matin.

3. Un camion sur le flanc Le poids lourd a bloqué l'A54 à JUMET

Un accident spectaculaire est survenu hier, vers 10 h, sur l'autoroute A54 à hauteur de la sortie vers Jumet-Est.

Un semi-remorque transportant plus de 20 tonnes de ferraille est subitement sorti de sa trajectoire, alors qu'il circulait en direction de Charleroi.

Vitesse excessive, problème mécanique ou éblouissement du chauffeur par le soleil ? Pour l'heure, les causes du crash sont indéterminées. Toujours est-il que le poids lourd a percuté les balustrades qui marquent la séparation avec la bretelle de sortie. Suite au choc, la cabine s'est arrachée tandis que la remorque versait sur le flanc, bloquant les deux bandes de circulation. Le chargement de ferraille, lui, s'est répandu sur la chaussée, sur plusieurs dizaines de mètres. Par miracle, aucun autre usager n'a été impliqué dans l'accident.

Avertis des faits, les pompiers de Charleroi se sont rendus sur place. «À notre arrivée, de la fumée se dégageait du camion, explique le sergent Déom. Le moteur venait d'exploser. De l'huile se répandait. Sérieusement blessé, le chauffeur a quant à lui été transporté au CHU de Charleroi. Ses jours ne seraient pas en danger». Une firme est venue récupérer la ferraille qui s'était répandue sur la route.

La chaussée, couverte d'hydrocarbures, a également dû être nettoyée.

Enfin, un dépanneur a dépêché une grue spéciale pour relever le camion et l'emmener. L'autoroute n'a été rendue à la circulation qu'en fin d'après-midi. **F.D.**

4. Le chauffard s'est rendu Un jeune homme de 25 ans était en aveux hier soir. Il avait écrasé Marie-Thérèse avant de prendre la fuite

IXELLES Nous vous relations dans nos éditions d'hier le tragique accident qui eut lieu vers 11 h lundi sur la chaussée de Wavre et qui coûta la vie à Marie-Thérèse. Se rendant à l'église, la malheureuse traversait la rue lorsqu'une automobile la heurta et la traîna sur plusieurs mètres avant de prendre la fuite, la laissant morte. À l'arrivée des secours, il était déjà trop tard. Les médecins ont encore essayé, pourtant, de ramener Marie-Thérèse à la vie. Mais en vain. Le chauffard avait donc préféré prendre la fuite. Mais hier soir, peu après 20 heures, le jeune homme, prénommé Bossekoka, 25 ans à peine (il est né le 25 juin 1981), a poussé la porte du commissariat d'Ixelles, rue du Collège pour avouer les faits.

Un témoin avait relevé la plaque d'immatriculation

Dans la nuit de samedi à dimanche, il est passé chez des amis, a bu quelques bières puis a repris son véhicule peu de temps avant de percuter Marie-Thérèse.

Il a expliqué aux policiers qu'il n'a pas vu la vieille dame. Suite au choc, il est descendu de la voiture et est allé voir le cadavre. Un témoin lui a demandé d'appeler des secours, mais Bossekoka a alors pris la fuite. Il a laissé la Jeep rue de l'Astronomie à Uccle puis s'est caché chez un ami. La voiture a été saisie par la police pour analyse.

Le jeune homme était au volant d'une Jeep Cherokee noire, celle-ci avait été achetée quelques mois auparavant par sa sœur pour faire de l'import-export mais n'était ni immatriculée ni assurée. Sa sœur lui a demandé de placer des plaques de transit mais au lieu de cela, Bossekoka avait mis une copie de la plaque de la Nissan de sa sœur sur la Jeep.

Bossekoka était déjà recherché deux fois pour une notification de déchéance du droit de conduire suite à une décision du tribunal de police de décembre 2005 de deux fois deux mois de suspension de permis.

S'il ne s'était pas livré de lui-même, la police n'aurait sans doute pas tardé à retrouver Bossekoka. En effet, les caméras de circulation étaient braquées sur l'angle de la rue dans laquelle s'est produit l'accident.

Mais ce qui aurait rapidement permis de remonter jusqu'à Bossekoka, c'est la plaque d'immatriculation de son véhicule. En effet, trois témoins ont assisté au tragique accident. L'un d'entre eux, une jeune femme qui attendait à un arrêt de bus tout proche, a eu la présence d'esprit de relever le numéro de la plaque. De là, les policiers sont remontés jusqu'à la sœur de l'automobiliste qui est domiciliée à Anvers. Elle a été entendue hier matin. Mais la jeune femme affirmait ignorer où se trouvait son frère. Elle a tenté toute la journée de le joindre sur son GSM l'encourageant à se rendre aux autorités.

Ce qu'il a fait hier soir. **E. Pr.**

5. Incendie mortel

Tout un quartier est endeuillé par la mort d'Yvan Tubenko

FUMAL Il ne reste rien de la maison d'Yvan Tubenko, cet Ukrainien âgé de 87 ans, qui s'était installé rue Hougniez à Fumal au lendemain de la Seconde Guerre mondiale.

Apprécié de tous, l'octogénaire, qui vivait seul dans sa petite maison depuis l'opération de son épouse en octobre dernier, n'a pas pu s'échapper du brasier qui a gagné son habitation dans la nuit de lundi à mardi. «Je me suis réveillée en entendant du bruit. Je croyais que c'était le poney Perce-neige qui s'en prenait à la clôture. Puis, je me suis rendue à la fenêtre et j'ai vu que la maison d'Yvan était en feu. J'ai appelé les secours. Ça a d'abord sonné occupé. Ça m'a rassurée. Je me suis dit qu'Yvan avait pu se réfugier chez un voisin et qu'il les appelait lui-même. J'ai appelé à nouveau. Quand j'ai regardé par la fenêtre le toit était déjà percé par les flammes», explique Denise Rigo qui, comme tout le voisinage, est bouleversée par cet horrible incendie.

Lorsque les pompiers de Hannut sont arrivés sur les lieux, le feu s'était déjà étendu à l'ensemble de la bâtisse. Et, pour Yvan, il était déjà trop tard. L'homme âgé était resté prisonnier du brasier. Il était déjà décédé lorsque les pompiers ont sorti son corps de l'habitation en feu.

Les soldats du feu ont lutté contre les flammes jusqu'au petit matin. Mardi matin, de la fumée s'échappait encore de l'habitation sinistrée. Les voisins choqués observaient ce qui restait de la maison et chacun tentait de comprendre ce qui avait bien pu se produire. «J'ai entendu des crépitements. Je me suis dit que ce n'était pourtant plus la nouvelle année. J'ai moi aussi appelé les pompiers», raconte un voisin. «Ah, c'était un

homme si gentil. Il faisait son jardin et possédait quelques poules. Je lui achetais toujours des oeufs», se souvient Denise, peignée.

Le parquet de Huy a mandaté un expert. **A. Vbb.**

6. Drame de la rupture Elle donne un coup de couteau à son ex-compagnon

FLORENNES Une tragédie familiale a été évitée de justesse la nuit dernière à Morialmé près de Florennes. V. C., une jeune dame de 29 ans, a porté un coup de couteau à son compagnon mardi matin, vers 6 h.

Selon le parquet de Dinant, le coup de couteau aurait été porté à la suite d'un échange de coups au sein du couple. La blessure au poumon, due au seul coup de couteau porté, n'est que superficielle.

L'état de santé de la victime est cependant aggravé par des ennuis de santé antérieurs engendrés par des problèmes de toxicomanie et d'alcool.

L'homme âgé de 34 ans, connu de la justice dinantaise précisément pour sa toxicomanie, est toujours soigné à l'hôpital civil de Charleroi. Les faits se sont produits rue de la Station, à Morialmé. Le couple battait de l'aile depuis quelque temps déjà. Et des disputes étaient fréquentes. Il semble toutefois qu'une rupture plus définitive soit intervenue ce lundi. Mais voilà, le compagnon ne l'a pas entendu de cette oreille. Et serait revenu de nuit chez sa compagne, vraisemblablement pour discuter.

Provocation

Selon des proches qui sont sous le choc, la jeune femme est d'une nature très calme: «Sans doute se sera-t-elle sentie en position de faiblesse, durant la nuit. Un couteau était là à portée de main et elle l'a utilisé dans la dispute. Elle a commis un fait qui la dépasse.»

Selon le parquet, la victime aurait demandé à sa compagne de le blesser... La jeune femme, mise à bout, n'a pu résister à la provocation.

Le couple qui se connaissait depuis quelques années a un enfant âgé d'un an et demi. Heureusement, celui-ci n'était pas présent au moment des faits. La jeune femme a été privée de sa liberté depuis les faits et était auditionnée mardi matin par la police judiciaire fédérale de Dinant qui s'était rendue sur les lieux.

Hier en fin d'après-midi, la jeune femme devait être présentée au juge d'instruction de Dinant qui devait décider de l'inculper ou non. Les circonstances particulières qui entourent le drame devraient plaider en sa faveur. **Anne-France Somers**

Bibliographie :

1. Bakhtine, M., (1929) *Le marxisme et la philosophie du langage*, trad. fr, Paris, Editions de Minuit, 1977.
2. Ducrot, O., *Le dire et le dit*, Paris, Editions de Minuit, 1984.
3. Genette, G., *Figures III*, Paris, Seuil, 1972.
4. Petitjean, A., « Les faits divers : polyphonie et hétérogénéité textuelle », in *Langue française*, n° 74, Paris, Larousse, 1987.
5. Wilmet, M., *Grammaire critique du français*, 2^e édition, Paris, Hachette, 1998.

Mitul Noptii de Sânziene – formă de asumare a identității în proza lui Mircea Eliade

Maria ALEXE

Universitatea Tehnică de Construcții, București

1. Premize de lucru

În epoca globalizării și a ștergerii granițelor datorită mijloacelor de comunicare ultrarapidă, mai mult ca oricând societatea pare preocupată de păstrarea specificului cultural, a identității, de felul în care fiecare cultură națională se integrează în spațiul cultural marcat de fenomenele de globalizare. Spre deosebire de alte culturi, cum ar fi cea anglo-saxona sau cea de limbă franceză în care problema identității culturale a apărut odată cu dezvoltarea coloniilor, în cultura română este greu să se vorbească despre o literatură română în afara granițelor înainte de a doua jumătate a secolului al XX-lea. Cazuri ca cele ale lui Dimitrie Cantemir sau Panait Istrati sunt doar excepții ce nu pot fi considerate forme de manifestare culturală cu implicații asupra dezvoltării generale. După cel de la doilea război mondial, mulți scriitori și artiști emigrează în Occident, mai ales în Franța și dezvoltă acolo o artă și o literatură ce devine expresia acestei situații neobișnuite, o artă a exilului în care exprimarea identității este o constantă majoră.

Unul dintre cele mai interesante cazuri este cel al lui Mircea Eliade, scriitor și filozof ce se afirmase deja în perioada interbelică, pe care destinul îl poartă prin mai multe spații culturale, Anglia, Portugalia, Franța și SUA și care alege calea exilului înainte ca venirea la putere a comunistilor să îl oblige la aceasta. În *Memorii* își argumentează astfel decizia: „Contribuiam în orice caz la depășirea provincialismului cultural de care sufereau încă unele țări europene. (...) nu aveam sentimentul că, fixându-mă câțiva timp la Paris și publicând în franțuzește, mă rupeam de cultura românească” [Eliade 1991, vol. I, p. 75]. Scriitorul simte necesitatea desprinderii de atmosfera Bucureștiului, deși spre deosebire de contemporanii săi Emil Cioran și Eugen Ionescu nu a avut complexul apartenenței la o cultură minoră. Atitudinea este dovedită de faptul că refuză să se prezinte la concursul de ocupare al catedrei de Filozofia culturii. Iată cum își motivează gestul conștient că unii din prietenii săi vor fi probabil uimiți: „simțeam că epoca de „creație” în domeniul culturii românești contemporane era încheiată. Știam că mă aflu în pragul unei noi etape”. Ajunge la Paris pe 16 septembrie 1945 și din acest moment se consideră refugiat, posesor al unui pașaport cu viză nelimitată, care îi permitea să stea la Paris oricât ar fi dorit. Rămâne legat de țară prin pașaportul românesc care îl face să nu poată primi o catedră sau o bursă fără avizul (firește refuzat) oficialităților românești. Literatura scrisă în exil creată în limba română dovedește cât de profunde au rămas legăturile lui Mircea Eliade cu spațiul cultural românesc.

Pentru Mircea Eliade literatura a fost o formă de a rămâne aproape de spațiul cultural românesc. El însuși a mărturisit în *Memorii* că a scris întotdeauna literatură în limba română și astfel a simțit că nu a pierdut niciodată contactul cu România. De multe ori direct sau prin intermediul personajelor sale și-a mărturisit dragostea față de București, orașul pe care l-a părăsit fără regrete, dar care a rămas în amintire orașul copilăriei și adolescenței: „îmi place orașul acesta, îmi place să trăiesc în București” [Eliade, 1991,

p. 186]. La mai mult de 10 ani după ce părăsise Bucureștiul Eliade recrează atmosfera acelor ani, cu nostalgie, chiar dacă accentele ironice, nu lipsesc în romanul *Noaptea de Sânziene*, transformând toposul lui Ion și Mateiu Caragiale într-un spațiu mitic în care au loc neștiute miracole.

Motivul pe care ne-am propus să-l analizăm, nu este doar cel care dă titlul romanului pe care Eliade însuși l-a considerat capodopera sa: **Noaptea de Sânziene**. Sub diferite forme el este prezent în mai multe creații ale sale, apare ca reprezentare a acelor semne pe care le caută în permanență eroii săi. Ceea ce atrage atenția este faptul că acest simbol apare în spații geografice diferite (Franța și România¹) și este observat și înțeles doar de români, fiindcă doar ei pot descifra disparițiile misterioase dintr-o noapte de iunie și pot face legătura cu mitologia românească populară. În societatea occidentală tehnicizată și profană, românii au păstrat înțelegerea magică prin care pot accede spre formele și înțelesurile sacre.

Perspectiva prezentei analize a fost determinată de o afirmație a lui Mircea Eliade, afirmație amplu comentată de Eugen Simion: „Simbolul își face loc și luminează în felul său întreaga operă, cu sau fără voia autorului”².

2. Sânzienele - mit folcloric

Într-un articol apărut în anul 1981, criticul Gheorghe Glodeanu arăta că romanul lui Eliade ne duce cu gândul la credințele populare „Este vorba despre un mit legat de seara zilei de 23 iunie, dată la care natura este în culmea forțelor sale generative; momentul este crucial căci după Sânziene „se întoarce crugul cerului spre iarnă” [Glodeanu *apud* Eliade, XII, 2006]. Pentru înțelegerea semnificației acestui simbol în opera lui Eliade, este necesară o scurtă prezentare a acestei vechi sărbători, azi aproape uitată ca formă de manifestare directă, ce trăiește mai mult prin implicațiile sale la nivelul mentalului colectiv. Este o sărbătoare străveche, fără îndoială la origine o formă de venerare a soarelui (această zi se mai numește și ziua soarelui). Multiplele sale valențe mitice se datorează și straturilor culturale din care se alcătuiește. Sânzienele sunt în același timp o sărbătoare păgână și una creștină (Ziua Sf. Ioan de Vară³). La Suceava unde se face pelerinaj la moaștele Sf. Ioan cel nou de la Suceava, domină sărbătoarea religioasă, în timp ce în alte părți se aduce omagiu Sânzienelor, ca zeități ale naturii autohtone [Nicolau, 1998, p. 49].

Numele sărbătorii este dat de personajele mitice cu același nume, reprezentări antropomorfe ale unor flori sălbatice cu proprietăți medicinale, considerate de mulți cercetători⁴ o ipostază a personajului din basme Ileana Sânziană (devenită prin transformări succesive Cosânzeana). Romulus Vulcănescu le consideră reprezentări antropomorfe ale lunii, amintind și faptul că roua din noaptea respectivă are calități curative, iar plantele de leac se culeg pe lună plină⁵ [Vulcănescu], în timp ce Ion Eseev

1 Încă din *Noapți la Serampore (Nights at Serampore)* publicat la 1940 Eliade vorbește de magia nopților de vară.

2 *Apud* Eugen Simion – Mircea Eliade. Nodurile și semnele prozei, ed. Junimea Iași, 2006, pag. 58.

3 Cele două zile ale Sf. Ioan sunt ambele în apropierea celor două solstiții, legate deci de parcursul soarelui.

4 Romulus Vulcănescu, Mihai Coman, Antoaneta Olteanu, Irina Nicolau, printre alții.

5 în multe regiuni ale țării se consideră că cele mai eficiente sunt ierburile de leac culese în noaptea de Sânziene

crede că este vorba de reprezentări feminine ale soarelui: „soarele conceput ca femeie marchează o prefigurare androgină care mai târziu se va constitui într-o făptură mitică net feminină”.

Mihai Coman consideră că *Sânzienele* sunt reprezentări solare, figuri caracteristice mitologiei românești, ale căror univers simbolic este revelator pentru înțelegerea și creionarea profilului mitologiei populare românești, asociate universului solar, un ideal de frumusețe feminină, despre care s-au păstrat doar fragmente epice, imagini schematice din care putem reconstitui cu greu semnificația inițială [Coman, 1983, p. 31].

Eliade însuși pare a oscila între diferitele interpretări, explicând în *De la Zamoxis la Genghis-Han* etimologia cuvântului Sânziana de la Sancta Diana⁶ [p. 79-80], insistând asupra misterului spațiului nocturn, dar și asupra *magiei miezului de vară* și a luminii solare.

Descifrarea valorii simbolului Sînzienelor în opera lui Eliade nu se poate face fără a observa că cele două femei, pe care Ștefan-eroul romanului le iubește, sunt prin numele lor cele două reprezentări antropomorfe ale sărbătorii în varianta sa păgînă și creștină: Ileana (personaj de basm Ileana Cosânzeana - Sânziana) aparține planului mitic, soția sa Ioana (sărbătoarea este ziua Sf. Ioan de Vară) evoluează în planul realist-profan.

3.Valori simbolice ale titlurilor

Romanul *Noaptea de Sânziene* a fost tradus în franceză și publicat sub titlul **Forêt Interdite** (traducere de Alain Guillerrou, Gallimard, Paris, 1955), variantă care a influențat și traducerea engleză **Forbidden Forest**. Traducerea redă parțial semnificația romanului și a termenului Sânziene. Cei care intră în noaptea de Sânziene într-o pădure pot fi vrăjiți. Întâlnirea lui Ștefan Viziru cu Ileana are loc la Băneasa (deci în pădure) chiar în noaptea de Sânziene. Cei doi se reîntâlnesc peste 12 ani tot într-o pădure și dispar într-o moarte metaforică. Este o dragoste ciudată pentru că Ștefan continuă să-și iubească soția. Este deci o vrajă. Corespondentul în engleză al nopții de Sânziene este „midsummer night”, sărbătoare solară de origine celtică, dar cu alte semnificații.

Rememorând o întâmplare care a dus la geneza romanului, Eliade accentuează simbolistica nopții de Sânziene, legătura cu sentimentul apartenenței la universul spiritual românesc. În anul 1949 când se întorcea spre Paris într-o zi de iunie, privește cu emoție câmpurile bătute cu maci: „mi-am adus aminte de peisajele copilăriei mele, de câmpul și cerul românesc. Și, deodată, am simțit cum mă cuprinde magia miezului de vară. La întoarcere, noaptea, în același autocar, am început să filmez mintal noul meu roman. Dar nu-i vedeam cu oarecare precizie decât începutul și sfârșitul. Am început să scriu chiar de a doua zi. Îi găsisem titlul: **Noapte de Sânziene**”. Eliade precizează că în centrul acestui roman trebuie să se afle „acel timp paradisiac al Bucureștiului tinereții mele”.

Romanul este fără îndoială un roman inițiativ, valență ce se regăsește în cele două traduceri, dar, în același timp, o frumoasă poveste de dragoste ce nu își găsește împlinirea decât în plan metaforic odată cu moartea eroilor. Aproape toți cei care au studiat valoarea simbolică a sărbătorilor românești sunt de acord ca Sânzienele ca personaje ale mitologiei folclorice au puternice valențe erotice, sunt o expresie a inițierii erotice a

6 Diana era în mitologia latină o zeiță a lunii

tinerelor fete⁷. De altfel, Eugen Simion comentând romanul preia ideea lui Ștefan Viziru și asociază narațiunea mitului Tristan și Isolda [Simion, 2005, p. 223]. Pădurea, așa cum este ea prezentată în această scriere, ca imagine a cărei valoare simbolică o accentuează cele două traduceri, nu se definește doar ca o reprezentare a labirintului inițiativ, așa cum se întâmplă în **Șarpele**. Ea este locul în care puterea magică a nopții de Sânziene se poate manifesta plenar, iar spațiul labirintic prin care rătăcesc eroii este chiar fundalul istoric al romanului.

4. Fantasticul românesc - formă de asumare a identității

După o primă etapă de creație ce stă sub semnul experienței Indiei, Eliade pare să se orienteze definitiv spre ceea ce el însuși definea „sentimentul fantastic pur românesc, de ceea ce s-ar putea numi prezența fantastică, atât de stranie, pe care o întâlnim în folclorul românesc (Eliade - *Rampa*, 22 nov., 1936)⁸. Pentru scriitor literatura fantastică este de fapt o viziune mitică asupra lumii, a modului de a fi a omului în lume. Personajul principal al **Nopții de Sânziene**, Ștefan Viziru parcurge un drum asemănător cu cel al scriitorului însuși, străbate spații geografice și culturale diferite, dar se definește și se individualizează prin interpretarea *semnelor*, datorată cunoașterii vechilor mituri și simboluri. Eliade sacralizează spațiul bucureștean, lumea lui Mitică, orașul toropit de căldură e un vast labirint de semne [Manolescu, 2006, p. 109] pe care eroul îl străbate în căutarea iubirii absolute. Spre deosebire de alte personaje, cum sunt cele din **Șarpele**, Ștefan Viziru nu vine în pădure ca un turist, el are încă din copilărie revelația unui spațiu privilegiat, transformat de trecerea timpului real, este deja un cunoscător care vine în pădurea Băneasa conștient de puterea magică a nopții de Sânziene, nedorind să risipească magia și misterul, ci să se pătrundă de acestea, dornic să inițieze pe alții să-i facă să înțeleagă miracolul (pe Ileana pe care o întâlnește întâmplător). El crede în mituri și este mereu în căutarea lor.

El recunoaște riturile camuflate, știe că parcursul inițiativ trebuie să înceapă în acest spațiu magic. Cea care va trebuie să înțeleagă esența mitului este Ileana care inițial nu poate înțelege ce îi spune Ștefan: „așa se spune că în noaptea de Sânziene se deschid cerurile. Dar se deschid numai pentru cei care știi cum să le privească”, este o observație ce revine pe parcursul romanului. Finalul confirmă puterea magică a nopții de Sânziene, cerurile se deschid pentru cei doi eroi care au parcurs etapele inițiatice și ei sunt uniți pentru totdeauna prin moarte. Originalitatea lui Eliade se sprijină pe fantasticul folcloric românesc, lipsit de grotesc, tragic sau aspecte sumbre. Alternativa realului este în ambele cazuri puritatea lirică. Nu se găsește în acest roman sentimentul damnării spaimelor de orice fel, al catastrofei finale, deși epoca este în sine tragică [Alexandrescu, 1969] și romanul are ca fundal evenimente tragice.

Simbolistica **Nopții de Sânziene** este definită pe larg în romanul omonim, dar pentru a o considera definitivă în exprimarea identității este necesar să urmărim modul în care este interpretată în alte scrieri. De exemplu în nuvela **Pe strada Mântuleasa**, personajul fabulos Oana trăiește o vară încărcată de erotism, amintind prin manifestări de aspectele folclorice ale sărbătorii. Invocațiile pe lună plină, într-o noapte de vară

7 pot fi citați exegeți ca Romulus Vuia, Romulus Vulcănescu, Mihai Coman, Gheorghe Vrabie.

8 apud Eugen Simion, op cit. p.149.

pot fi puse în legătură cu imaginea ielelor, legate la rândul lor de noaptea magică a Sânzienelor⁹.

Într-o altă năvelă **Les trois graces**, unul din personaje, doctorul Aurelian Tătaru, moare în împrejurări misterioase în noaptea de Sânziene. El este un personaj-cheie, cel care descoperise secretul regenerării anulând în plan magic pedeapsa datorată păcatului originar și devine astfel un mesager al gândirii mitice. Moartea sa în ziua cu valoare magică, căderea în prăpastie¹⁰ pot fi interpretate, dacă ne amintim de definiția pe care Ștefan Viziru o dă acestei date, ca o trecere din real în mit, prin cerurile ce se deschid doar celor inițiați. De altfel și eroii *Noptii de Sânziene* ajung să se unească, să cunoască clipa beatitudinii supreme prin căderea tot într-o prăpastie, moartea lor în noaptea magică. Accidentul este interpretat conform gândirii mitice, deși localizarea lui geografică este foarte precisă în Poiana Dornei, ținut românesc încărcat de legende.

Interesant este felul în care Eliade se reîntoarce la magia nopții de Sânziene în anul 1982 când scrie năvela **La umbra unui crin**. Acțiunea în planul realului este simplă și se petrece la Paris, în casa unui avocat de origine română vizitat de un fost coleg. Atât cei care apar direct în narațiune, cât și cei evocați de eroii năvelei, sunt români emigrați în Franța. Nimic nu anticipează în primele pagini pătrunderea mitului, până în momentul în care unul din personaje vorbește despre misterioasa dispariție a unor camioane. Tehnică specifică prozei fantastice eliadești, faptul divers este o manifestare a mitului. Personajul cel mai interesant este Valentin Iconaru, cu darul de a vedea ceea ce alții nu văd. El face parte din familia personajelor care au înțelegerea mitică a faptelor, ceea ce îi face să fie în conflict cu brutalitatea lumii profane. Camioanele care dispar la o curbă anume sunt vehicule ce transportă pe cei inițiați, printre care mulți români din spațiul profan în cel mitic. Imaginea amintește de finalul *Noptii de Sânziene* și chiar dacă nu se precizează care sunt datele la care acestea dispar, este ușor de înțeles că sunt date cu valoare mitică.

În aceste opere literare pe care le-am menționat succint în prezenta lucrare, mitul nopții de Sânziene permite eroilor să îl conducă pe cititor într-un spațiu spiritual aflat dincolo de ceea ce evidențiază la prima vedere discursul narativ. El permite omului modern să descopere un sens profund în întâmplările lipsite de sens ale istoriei contemporane și pe care timpul profan nu o poate oferi.

5. Concluzii

Evident, Eliade a fost preocupat, încă de la începutul activității de scriitor, să atragă atenția cititorului asupra semnelor și simbolurilor, să îl ajute să le organizeze în trepte adică într-o ordine inițiativă. Pentru Eliade perioada solștiului, vara cu văzduhul alterat de căldura înăbușitoare reprezintă un timp special pe care îl evocă în multe scrieri (*Nopti la Serampore, Izabel și apele diavolului, Pe strada Mântuleasa, Douăsprezece mii de capete de vite*), un mister care se cere descifrat, dar pe care îl valorifică deplin în opera sa literară în romanul *Noaptea de Sânziene* unde prezintă și sugestia identității.

În plină expansiune a avangardei și societății tehnificate, Mircea Eliade nu își pierde credința în valoarea miturilor [Simion, 2005, p. 61]. Mai târziu, în exil, când se

9 Conform unor credințe, Sânzienele sunt făpturi benefice care luptă cu ielele(malefice) și le alungă.(Gh.F. Ceaușanu).

10 Groptă are un caracter ritualic și simbolic cf. Al Tănase.

consacră narațiunii mitice descifrarea acestor semne devine esențială. De aceea poate scrierile sale din această perioadă au fost inițial mai greu receptate. Ele necesită un lector, dacă nu specializat, măcar avizat, dispus să îl urmărească pe autor în labirintul existențial pe care îl creează. De altfel, prozatorul a simțit nevoia unor ediții în limba română care au apărut în străinătate pentru românii din exil publicată la Paris¹¹, din păcate publicul românesc a cunoscut cea mai mare parte a literaturii scrise în exil de abia după 1990. Înțelegerea acestor scrieri, a felului în care Eliade prezintă apartenența la spațiul identitar al țării sale natale, înseamnă a citi simbolurile într-un text cu accente realiste, ceea ce duce la dezvăluirea mesajului ascuns în straturile adânci ale creației.

Cel care încă din adolescență tinde spre o viziune globală asupra lumii [Simion, 2005, p. 343], devine prin modalitatea personală de interpretare a miturilor unul dintre cei mai originali scriitori prin care se afirmă identitatea națională. Exilul reprezintă pentru un individ o pierdere a identității, spunea Cioran, dar acest lucru nu este valabil în cazul lui Eliade, poate și pentru că el nu a renunțat niciodată, în cazul literaturii, la limba română. În anul 1970 îi scria lui Noica: „să nu crezi că am încetat să fiu, o singură zi, ce sunt: român, scriitor de limbă română” [Corespondența I-P, p. 365].

Referințe bibliografice:

1. Alexandrescu, Sorin – *Dialectica fantasticului – Studiu introductiv la volumul „La țigănci”*, Editura pentru literatură, București, 1969.
2. Ciaușanu, Gh, F. – *Superstițiile poporului român* – Editura Saeculum, colecția Mytos, București, 2001.
3. Coman, Mihai – *Sora Soarelui(Schițe pentru o frescă mitologică)*, Editura Albatros, București, 1983
4. Eliade Mircea – *Pe strada Mântuleasa*, Editura Fundației Culturale Române, București 1991.
5. Eliade Mircea – *Memorii*, Editura Humanitas, București, 1991.
6. Eliade Mircea – *Noaptea de Sânziene*, editura Univers Enciclopedic, București, 1999.
7. Eliade, Mircea – *Europa, Asia, America, Corespondența*, Ediție îngrijită de Mircea Handoca, Editura Humanitas, 1999-2004.
8. Eliade, Mircea - *De la Zamoxis la Genghis-Han*.
9. Evseev, Ivan – *Enciclopedia semnelor și simbolurilor culturale*, Editura Amacord, Timișoara 1999.
10. Manolescu, Nicolae – *Sărbătoarea povestirii*, în volumul “Dosarul” Eliade XII, 1981. “Sărbătoarea povestirii” îngrijit de Mircea Handoca, Editura Curtea Veche, 2006.
11. Nicolau, Irina – *Ghidul sărbătorilor românești*, Editura Humanitas, București, 1998.
12. Pop, Mihai – *Obiceiuri tradiționale românești* – Editura Univers, colecția Excellens, București, 1999.
13. Simion, Eugen – *Mircea Eliade Nodurile și semnele prozei*, Editura Junimea, Iași, 2006.
14. Tănase, Al – *Valoriarhetipale ale culturii românești*, în volumul “Dosarul” Eliade XII, 1981 “Sărbătoarea povestirii”, îngrijit de Mircea Handoca, Editura Curtea Veche, 2006.
15. Vulcănescu, Romulus – *Mitologie română*. Editura Academiei Republicii Socialiste România, București, 1985.

11 1971 de Ioan Coșa, reimprimat, în 1991, de editura Minerva, sub îngrijirea lui Mircea Handoca cu o prefață de D. Micu..

DU FLUX INCOERCIBLE DES MOTS DANS TÊTE À TÊTE DE PAUL EMOND

Carmen ANDREI

Université Dunărea de Jos, Galați, Roumanie

Dans *Tête à tête* Paul Emond (1989) renoue avec son premier roman, *La danse du fumiste* (1979). Les deux romans sont écrits selon le même canevas : un narrateur unique prend la parole pour raconter en une seule longue phrase un tas d'histoires quasi-chaotiques, enchâssées et enchevêtrées selon la technique de l'association libre des idées et de la digression justificative. Des micro-récits périphériques, indépendants ou liés au récit-cadre, se rapportant au narrateur-protagoniste s'enchaînent selon le principe de la discontinuité qui, depuis Diderot, constitue un trait distinctif de la modernité et de la liberté de l'écriture. Tout comme Caracala, le narrateur-fumiste au sens propre et figuré de *La danse*, Lucienne Falinchkeu commence un discours lancinant dont le flux est ininterrompu tout au long des cent quarante pages du roman [Editions Labor, Bruxelles, 2005]. L'auteur place en exergue de son livre une citation tirée d'*Une petite femme* de Kafka qui se constitue en résumé illustratif du contenu romanesque à venir : « C'est par principe, je le vois bien, qu'elle est fâchée ; rien ne pourrait calmer sa colère, même pas ma propre suppression ; à la nouvelle de mon suicide, sa rage ne connaîtrait plus de bornes ».

L'intérêt du roman porte sur plusieurs aspects. Premièrement, du point de vue de la fable, le roman est construit sur une ambiguïté foncière. Lucienne Falinchkeu entre dans la chambre d'un hôpital de province belge, se met au chevet d'un malade grièvement blessé, plâtré et en plus amnésique, dans un accident de voiture plus que suspect (suicide ? règlement de compte avec des voyous ?), et parle. Elle prend ce malade pour son mari Léo, qui a quitté le domicile conjugal trois semaines auparavant sous le prétexte rebattu de sortir chercher des cigarettes. Le lecteur ne saura jamais si le malade en question est bien le mari de Lucienne puisque celui-ci est aphasique. Il sera toujours suspendu entre des demi-vérités et des demi-mensonges. De l'anecdote d'un couple en difficulté qui s'est détérioré par manque de communication nous pourrions nous immerger vers un niveau plus profond et affirmer à titre de sentence morale que « Le procès de la conjugalité se fait aussi constat d'incommunicabilité » (A.-M. Beckers : 194).

Portrait de la narratrice à travers son discours

Du fait que le roman se présente comme un monologue fulminant et incoercible – l'autre, le mari présumé, est muet, incapable de produire la moindre « réplique » pour instaurer le dialogue – Lucienne devient le foyer central de l'histoire. D'un côté, cette stratégie textuelle clôt le texte, le focalise vers une réception unilatérale, de l'autre côté elle l'ouvre vers de multiples hypothèses de lecture des plus classiques, des plus traditionnelles aux plus hardies, non conventionnelles. Par conséquent, la beauté du texte réside tout d'abord dans l'ambiguïté de l'identité des protagonistes et surtout de l'instance narrative. Qui est cette femme qui, dès les premières lignes se lamente et récrimine, reproche et accuse, révisé de manière analytique « les vingt ans de mariage et de malheur » avec Léo ? *Une simple secrétaire de direction*, une bourgeoise la quarantaine

bien sonnée, *une bourgeoise acariâtre* ? Elle avoue être lasse d'une vie conjugale ratée, malheureuse, sans enfants (le refus de la maternité en dit beaucoup), et pimentée par les infidélités du mari dont le donjuanisme est favorisé par son métier – représentant de commerce en lingerie fine –, bref *une femme en détresse* qui n'a pour elle qu'un objet-fétiche, son grand Westminster. *Une mythomane affolée* ? Les histoires qu'elle débite frisent l'in vraisemblable et passent dans le rocambolesque : « Bannière au vent, alors, moi, Lucienne, libre ! Enfin ! Enfin ! Et que soit honoré le pouvoir de mes mots ! » (p. 70) ; « à moi, à moi seule, désormais tout le pouvoir des mots ! » (p. 129). *Une meurtrière haineuse* prête à éliminer sa rivale qu'elle jalouse depuis toujours, la Liliane, qui n'est autre que sa chère amie d'enfance ? Elle parle du crime qu'elle prépare avec soin et qu'elle met en application avec sang-froid : « un jour, à cause de toi, je suis devenue mauvaise » (p. 104). Ou tout bonnement, *une vieille femme follement amoureuse* qui perd ses grâces ? Dans ce cas, elle fait un récit à la fois pathétique et critique de ses malheurs domestiques, de ses misères quotidiennes tout en essayant de se rattraper, de se défendre. Finalement, elle est une « petite vieille qui tristement radote une stupide histoire pour son seul reflet – qui tristement attend d'être conduite à la guillotine » (p. 138). Toutes ces hypothèses sont plausibles, le texte offre beaucoup d'arguments pertinents à leur appui ce qui le rend infiniment riche.

Le discours logorrhéique qu'elle produit autorise toutes les interprétations voire les plus contradictoires, selon la loi fondamentale de l'autoréflexivité linguistique conformément à laquelle qui communique se communique. Lucienne se peint en victime-née du couple, en ange aux ailes écrasées ou, selon son expression, en « martyre », en « stigmatisée de la relation conjugale », en « héroïne ensanglantée pour l'éternité » (p. 32). En Emma Bovary contemporaine, la pratique du baise-main lui donne des frissons (p. 57). C'est une femme qui a raté son épanouissement. Delphine d'un riche pharmacien, elle doit se contenter d'un appartement exigu dans un quartier insalubre et rêvasser à une maison dans la banlieue bruxelloise chic et chère. Elle déteste ses parents et son enfance passée à supporter leurs crailleries. Jeune mariée, elle se sent frustrée par sa belle-mère qui les prive d'un héritage justifié. L'incapacité de s'accepter telle quelle est, certes, une séquelle infantine. Sous cet angle, l'histoire enchâssée des misères conjugales de ses parents, drôlement burlesque, se constitue en toile de fond pour le paysage gris du futur couple Lucienne-Léo *a priori* boiteux. L'enfante Lucienne souffre d'un mal identitaire creusé à bon escient par sa mère. Elle lui sert l'histoire terrorisante de son pénible accouchement à domicile afin de glisser subrepticement à l'enfant la faute originelle, l'idée qu'il n'aurait pas dû naître. Ce mal vient en fait de plus loin : il est alimenté par sa grand-mère maternelle qui lui offre un modèle négatif d'entente entre la mère et sa fille.

Elle accuse l'autre d'infidélités réelles ou imaginaires (à part Liliane, Léo n'en avouera pas d'autres) afin de mieux s'absoudre elle-même du fait que, depuis dix ans, elle est la maîtresse en titre et en toute discrétion de son patron, Monsieur Berthoux et du vieil ami de Léo, Paul et, comme intermezzo, d'un certain Japonais, seulement pour se procurer du poison.

Cette femme à sensibilité de surface (elle se croit « trop bonne et trop faible », p. 47) est, en réalité, pétrie par ses affects. Le suicide de son premier amour, le peintre, qui était le père de sa meilleure amie, à la suite de la rupture de leur liaison, la paralysie de sa mère devenue paraplégique, survenue le même jour, les ébats amoureux de Léo et de Liliane auxquels elle assiste en voyeuse lui provoquent inconsciemment des meurtrissures profondes. Elle tuera Liliane sans remords, attendrie accidentellement quelques secondes.

Monter en imagination la scène du crime, sentir l'approche de la mort la fait jouir, comme une déraisonnée, dans un orgasme saphique (pp. 118-199). Clin d'œil du romancier qui maîtrise les effets de suspense : prolonger la scène du meurtre par une « tranche » de volupté décrite à la lettre, c'est assurer l'attention non conditionnée du lecteur.

Lucienne choisit de punir Léo pour des torts de toutes sortes (« à cause de toi » devient le leitmotiv du texte). Elle le fera par un flux verbal abracadabrant, accusateur, mystificateur, puisque de la mémoire, elle en a pour deux, et même une démentielle. Elle se trouve en position de force, dominatrice, de femme castratrice (A.-M. Beckers : 193), qui l'humilie en lui racontant les extases physiques suprêmes éprouvées avec son premier amant, le petit Charles : « aucun homme depuis ne m'a fait connaître ça, même pas toi, surtout toi » (p. 72). Elle le dévalorise constamment : « Si, au moins, tu étais un homme », « tu ne fais pas le poids » (p. 80). Sa cruauté atteint le paroxysme : elle se venge contre Liliane en l'empoisonnant, comme Médée, avec de la poudre de colchique, et pour que la vengeance soit plus sadique, elle oblige Léo à être son complice malgré lui. Ils fêtent ainsi leurs « noces de sang » (p. 110), les consomment dans le meurtre (p. 115), accomplissent leur bonheur dans le crime. En réalité, les partenaires arrivent à se ressembler après vingt ans de mariage : les deux sont rêveurs, menteurs et se méritent l'un l'autre.

Comme elle ne surpasse guère ses complexes (« ses abricots lamentables » inutilement avantagés par des pommades et des appareils de charlatan – pp. 51-52 – rivalisent avec la grosse poitrine de son amie), elle entre dans le mariage avec de forts atavismes qui marqueront sa vie de couple. A l'amour du passé succède la haine du présent, nourrie par un mari négligent, infidèle, plus que médiocre. Elle ne réussit à l'accaparer complètement qu'après l'accident qui le rend amnésique. Maîtresse d'un corps inerte et d'une mémoire vide, elle est prête à l'étouffer : « tu me demanderas pardon à genoux, tu me lécheras les pieds », « tu n'es qu'une marionnette entre mes doigts » (p. 62 et 63) ; « à présent, que je t'ai trouvé, que je te tiens, que je te tiens comme jamais je ne t'ai tenu, tu ne me quitteras plus, plus jamais, plus question ! je te ligote des pieds jusqu'à la tête, je t'emprisonne, je t'enferme à double tour ! cadenas, scellé, chaînes et barreaux ! je te serre, moi, tout contre moi, je te serre de toutes mes forces, je t'étouffe lentement, mais sûrement : le processus est inéluctable ! » (p. 94). L'emprise absolue sur l'autre se traduit dans le langage par les possessifs répétés (« mon Léo de tous mes malheurs, de tous mes pleurs », « ta Lucienne ») et par la récurrence des syntagmes comme : « à jamais », « pour toujours », « à la vie et à la mort », « pour de vrai, pour de bon », « pour le meilleur et pour le pire ».

C'est le petit Charles, génie méconnu de la peinture, qui surprend dans une toile la vraie nature de Lucienne et son devenir. Il réalise une tête hideuse d'elle, « comme la Gorgone » (p. 77), difforme à faire peur, que le modèle poursuit pendant des années afin de la détruire : Lucienne a l'intuition que cette tête est un miroir si cruel, mais si fidèle de sa personnalité qu'elle pousse Paul à le voler de chez son patron. Elle est consciente du malheur qu'elle porte aux autres, se déteste elle-même plus que n'importe qui, de sorte qu'elle refuse à l'avenir de voir sa tête se refléter dans un miroir. Le romancier provoque ainsi le lecteur à se regarder à son tour dans un miroir pour voir si ses côtés cachés, honteux peut-être, ont la force d'y surgir et de provoquer chez lui une crise de conscience.

Lucienne est hantée par ses monstres intérieurs dont se détache une autre tête, celle du monstre baveux qui la traque et l'englue dans ses cauchemars (A.-M. Beckers : 194). Monstrueuse, elle n'en est pas moins vulnérable : elle souffre de manque d'attention du père et du mari, ce qui pourrait être le mobile essentiel de ses actes : « j'ai tant besoin qu'on me dise que j'existe » ; « je hais ce besoin incessant de m'humilier

et de me tourmenter » (p. 52). Le sentiment aigu de la perte identitaire, de la futilité, voire de l'inconsistance de son existence, perçue comme « une insupportable boule de souffrance » (p. 32) traverse son discours. Son avenir se lit en filigrane : c'est le motif de la tache de sang indélébile sur sa robe (p. 101).

Le penchant pour la mystification discursive transparait dans le plaisir du travesti identitaire, de se faire passer pour quelqu'un d'autre : Lucienne joue à changer de personnalité (Mme Sangarre, manucure), à infliger à une autre femme la douleur d'être ouvertement trompée dans les « clausettes d'un train », comme elle l'a elle-même été par Léo, au retour d'un séjour en amoureux, malencontreusement raté, à Venise.

A travers les reproches injurieux que Lucienne adresse incessamment à son mari (égoïste, « vieux grigou », p. 13, cigale d'une femme fourmi, trop généreux avec les amis, « hypocrite comme un sacristain, comme une lime sourde », p. 63, « pisse-froid », benêt, « tête à claques » ; ou, dans de belles expressions imagées et ironiques telles que « prometteur de bonheur et accoucheur d'inexistence », p. 20, « spécialiste du vide, de l'inconsistance, de la dissimulation, de la dérobadie, du mensonge », « l'homme aux semelles de vent », p. 115, « stratège de la terre brûlée », p. 121), nous construisons le portrait de ce grand muet : un Don Juan quasi-raté (« Casanova ferroviaire », p. 62), sans carrière éclatante (« Casanova de la lingerie fine », p. 125, « cabotin de deux sous, comédien de patronage », p. 126), charlatan, dupe dans ses affaires douteuses, introverti, enfermé dans un mutisme défensif (« Dents serrées, bouche cousue », « tu sombres dans le mutisme, tu t'enfermes dans ta carapace », p. 43, « la carpe faite homme », p. 54). Il se revendique un côté sensible, un penchant particulier pour la poésie (« les mots ronflants » dira Lucienne, p. 11) et bâtit sa tour d'ivoire dans la petite chambre de l'appartement où il nourrit, dit-il, sa fibre poétique de ses mémoires casanovesques. Ses velléités d'écrivain sont traitées de « misérables hiéroglyphes », « pattes de mouches cabalistiques » enregistrées dans des « petits carnets affreux » (p. 20).

Se laisser emporter par les mots

A part la construction de la protagoniste, ce roman s'avère particulièrement intéressant du point de vue des stratégies textuelles, des techniques et des procédés qui le sous-tendent. La technique des générateurs des possibles narratifs est exhibée de la manière la plus évidente. A un second degré narratif, nous retrouvons un registre des parodies et des pastiches des recettes fictionnelles traditionnelles où les intrigues adjacentes faites de péripéties et de rencontres romanesques s'accumulent vraisemblablement, des mises en abyme, des références mythologiques chères à l'auteur, des dialogues intertextuels avec ses modèles littéraires, mais aussi avec ses propres textes.

A la différence de *La danse du fumiste* où le discours délirant du protagoniste englobe une série d'histoires drôles par excellence, où les jeux de mots et les glissements de sens incessants régaler le lecteur épris de trouvailles intellectualisées, dans *Tête à tête*, il n'y a rien de tel : le récit dérape constamment, annonce dans de brèves et de menaçantes prolepses narratives le pire, à savoir le crime, l'aboutissement d'une vengeance tellement expurgée : « et tout cela n'a fait que préfigurer d'autres drames que tu connais aussi bien que moi » (p. 80). Lucienne parle pour ne pas se taire, effrayée par « le grand silence qui menace [de les] envahir à jamais ». Il est peu pertinent de se demander si les propos proférés sont véridiques ou non. Paradoxalement, cette femme méprise les mots, n'apprécie guère la confession écrite (« le genre journal intime où l'on

déverse le pleur à gauche et à droite, comme s'il ne pleuvait pas assez dans ce pays » ironise-elle à propos des écrits de Léo et, plus loin, de son père, p. 38). Elle existe tant qu'elle parle, dès qu'elle se taira, elle sera anéantie : « je plaide pour la parole, même pour la parole la plus vaine, la plus futile, la plus folle, la plus lamentable » (p. 100), parce que les mots restent dans sa gorge comme des tessons de verre (p. 121).

Dans cette perspective, l'enjeu principal du livre résidera justement dans la manière dont cette comédienne se mettra en scène, orchestrera son récit en accélérant ou en ralentissant son rythme, en fonction des effets escomptés. La narratrice a le sens du spectacle tragique et époustouflant où elle joue masquée comme au carnaval (p. 95). Lucienne est une comédienne qui aime jouer : elle joue avec les mots et avec l'attention de son interlocuteur textuel et extratextuel. Elle s'érige en maîtresse absolue de l'histoire, tient ses clefs, séquestre son interlocuteur, le tient à sa merci : « depuis que je t'ai retrouvé, j'érige patiemment la cathédrale de mots de nos existences » (p. 73). Comme l'autre est anéanti dans son silence écrasant, elle représente la voix unique qui discourt sur tout, qui expurge ses mésaventures « qui [lui] sont restées à travers la gorge » (p. 32). Plus sa haine amoureuse envers son mari grandit, plus sa rhétorique est flamboyante. D'ailleurs, elle se vante de ne perdre jamais le fil de l'histoire (p. 20), d'être une historienne parfaite : « qui oserait prétendre que j'ai un pareil pour brasser les flots de la mémoire, pour raconter en large et en travers au fur et à mesure que resurgissent les événements et sans que l'on doive craindre de pénibles silences ? j'ai ma réputation, j'ai ma fierté, j'ai mon rang à tenir : à la grande foire du passé, on ne trouvera pas bonimenteur plus efficace, crois-moi ! (p. 97), ou encore « moi, Lucienne Falinchkeau, emportée aux cieux par un char de mots ardents » (p. 108), d'être capable de faire du style (p. 107). Maîtresse de soi-même, elle est sereine comme une mégalomane ou une schizophrène.

Maîtresse, elle l'est également de la digression : elle lie tout de suite la disparition de son mari à ses rencontres galantes du passé, saute du récit de sa situation au travail au métier de Léo, ensuite à leur première rencontre, de nouveau aux infidélités de Léo avec Liliane sur Rhin et Danube, à ses frais, bien sûr, à leurs sorties intéressées à Anvers ou à Ostende. Elle saute de son aventure avec le petit Charles au cambriolage chez son patron, qu'elle met au point avec son premier amoureux, Paul, dans le seul but de récupérer son portrait, etc. Elle sait ménager le suspense : « tous ces souvenirs de notre vie lamentable, je les mitonne à ma façon, un ragoût dont tu me diras des nouvelles ». Le résultat en sera « un plat étuvé, longuement étuvé, amoureusement étuvé » (pp. 90-91). Parfois, elle excite l'attention : « le meilleur morceau, comme de juste, a été gardé pour la fin – pas trop vite, pas trop vite, me suis-je répété tout en parlant et en racontant à souffle que veux-tu, chaque chose en son temps, les souvenirs, quand on les fait revenir, il faut le faire à tout petit feu : tourner dedans sans arrêter, mais surtout, ne jamais tenter d'accélérer la cuisson ! » (p. 97)

L'ambiguïté du personnage central va de pair avec l'ambiguïté du discours romanesque qui hésite entre les tonalités tragique et burlesque. Lucienne se confesse, dit ses insatisfactions, sa dépendance affective. La phrase-seuil à allure racinienne « Une femme a tant besoin d'un homme » ouvre et boucle le texte de manière circulaire et exemplaire. La narratrice joue la carte de la bourgeoise sentimentale (elle garde les lettres d'amour de jadis), qui dramatise excessivement : « as-tu songé un seul instant que je me rongerais les sangs ? » (p. 10) ; « je me roulais dans le désespoir » (p. 12) ; « j'ai beau me couper en quatre, me sacrifier à longueur de la journée, me réserver toutes les corvées » (p. 13) ; « je m'étais roulé les nerfs en mille pelotes » (p. 123). Les citations mettent en évidence le fait que Lucienne est un personnage éminemment théâtral qui déclame sa

douleur dans des phrases exclamatives, interrogatives, dans des invectives. L'interjection polyvalente *ah* apparaît des dizaines de fois, le champ sémantique du théâtre (*rôle, acteur, masque, représentation, comédie, planches, scène, rideau, public, applaudissements*) est présent à chaque page.

Le long monologue que profère Lucienne relève d'une forme hybride et originale. Il englobe tout : du récit linéaire au passé simple et à l'imparfait, des digressions au présent, du discours rapporté (direct, indirect), des interrogations rhétoriques, des clichés oratoires (« [...] la chanson est banale et ce n'est pas l'histoire de la petite chambre qui viendra la contredire ! Quelle petite chambre ? tu le demandes ? », mais lui, il ne peut rien demander).

L'ambiguïté touche aussi au chronotope romanesque. Comme dans une tragédie classique qui respecte la règle des trois unités, « l'action » débute vraisemblablement dans la matinée et s'achève entre chien et loup. Une seule journée suffit donc pour faire l'inventaire d'une existence, pour remémorer toute une vie pleine de malencontres, une vie « comme un cimetière, un charnier, une morgue, un ossuaire » (p. 101). Le décor extérieur est hibernial, glacé. Le décor intérieur est unique, étriqué : une chambre d'un hôpital désaffecté qui se métamorphose étrangement en geôle de prison, « lieu de perdition » (p. 121). Dans la cour gît une guillotine rouillée. On n'attend que des corbeaux maléfiques comme dans les romans noirs et l'arrivée des gardes et du bourreau. Seule l'unité de ton est permissive. La fin est apocalyptique : après avoir tué Liliane, ils commettent un second meurtre, non prémédité cette fois-ci : le Japonais arrivé à l'improviste, muni d'un revolver menaçant est étouffé avec une liasse de yens expirés ; Paul est exécuté pour avoir volé les toiles de M. Berthoux, ce dernier se suicide, Astrid tue ses enfants.

La critique a comparé Lucienne à juste titre à Médée (Anne-Marie Beckers, 192-193). La comparaison se soutient : nous retrouvons dans le texte maints renvois au mythe de la magicienne Médée qui, aux dires des légendes, était la fière nièce de Circé. Suite à la trahison de son mari, Jason, elle l'empoisonne à petites doses, met à mort ses enfants et son frère cadet et annihile sa rivale en utilisant une robe empoisonnée. Dans *Tête à tête*, il y a de nombreuses références parodiques à ce mythe. A la Toison d'or d'abord : Léo part la « chercher sur la Lune ou sur Mars » (p. 10), « la truie [Liliane] est assise sur son argonaute et se secoue avec vigueur » (p. 24) ; elle demande grâce « à tous les dieux de la Colchide » (p. 126) ; Jason est devenu le mari édenté de sa collègue Astrid, le fantoche parodique du commandant mythique, « un diable petit et chauve » (p. 34). Il prend sa revanche fictionnelle envers sa femme en la quittant un beau jour pour une princesse exquise dont il garde les lettres d'amour dans sa serviette en cuir de... crocodile (p. 132) et devient un véritable poète de l'histoire du couple Lucienne-Léo. La mise en abyme parodique continue : abandonnée, Astrid tue ses deux enfants. Ensuite, dans le cauchemar de Lucienne, la robe qui prend feu et qui brûle vive Liliane (p. 115) est une variation de la tunique empoisonnée de la *Médée* d'Euripide. Le roman regorge d'autres allusions mythologiques. La décapitation est présente partout : Judith et Holopherne, parodié en nom de magasin ou du bourreau. Dans les autoportraits macabres du petit Charles nous reconnaissons une autre inspiration : l'intertexte avec les toiles du peintre américain Francis Bacon que Paul Emond admire beaucoup. Dans *La Danse de mort* de Strindberg nous retrouvons le même type de réquisitoire contre la vie de couple.

Dans le texte la mise en abyme référentielle fonctionne également comme exercice technique d'écriture auquel Paul Emond s'adonne avec le plaisir ludique du philologue : « médusé, absolument médusé Monsieur mon mari » (p. 24), suivi de « Médusée, absolument médusée ta Lucienne » (p. 82). La scène libertine de « chevauchement » qui

se déroule dans le train et qui est racontée deux fois (p. 49 et p. 95) renvoie à une scène pareille de son deuxième roman, *Plein la vue* (1981). Paul Emond aime dialoguer avec ses textes et se pasticher : « pas la danse de l'amnésique, je la connais ! ni celle du fumiste, je la connais aussi ! » avertit Lucienne (p. 63). Le romancier dévoile les ficelles de la fiction dans une histoire à travers une histoire exemplaire, une mise en abyme du texte lui-même : Lucienne raconte qu'une fois, pour s'amuser, elle est entrée dans une chambre d'hôpital où elle a trouvé un amnésique auquel elle a parlé en épouse révoltée (p. 96). Le romancier rejoint par là l'anti-roman l'avertissement de *Jacques le Fataliste* : « Il est bien évident que je ne fais point un roman puisque je néglige ce qu'un romancier ne manquerait pas d'employer. Celui qui prendrait ce que j'écris pour la vérité serait peut-être moins dans l'erreur que celui qui le prendrait pour une fable. » (Diderot : 25)

La réalité romanesque construite minutieusement se dissout pour faire place au rêve cauchemardesque. Comment interpréter alors des phrases telles que : « car tout cela s'est passé, s'est bien passé, tout est écrit noir sur blanc » (p. 111) ; « d'ailleurs est-elle vraiment venue ? comment savoir, quand on a tant désiré, si tout s'est vraiment passé ? comment savoir ce qui se passe vraiment même aujourd'hui ? quand il y a trop de lumière, on ne voit plus rien » (p. 115) ; « pourquoi ne pas imaginer que nous n'existons que parce que je te la [notre histoire] raconte ? » (p. 131) ; « sur nos mains, peut-être n'y a-t-il jamais eu de taches de sang, rien d'autre que des taches d'encre, d'encre rouge à la rigueur – et nous ne sommes plus que des petits personnages perdus quelque part dans un coin du récit, occupés à deviser paisiblement les événements passés ? » (p. 136)

Paul Emond joue au roman gothique, au romantisme noir qui anéantit la frontière entre le songe et la réalité : la promenade dans les bois, parmi les ombres, où les assassins vont disperser un morceau du cadavre de Liliane, l'image du monastère en ruines et celle du cimetière effrayant ne sont que quelques exemples. De même, la scène du meurtre de Liliane est racontée deux fois : la première par strangulation (p. 119), la seconde, par empoisonnement (p. 128), ce qui témoigne, une fois de plus, de la parodie ludique des possibles narratifs. L'écriture est baroque : les images contradictoires se superposent, les références mythologiques interfèrent avec la théâtralité.

La prédilection pour les titres à double sens, manifeste dans *La danse du fumiste*, *Plein la vue*, *Paysage avec homme nu dans la neige* (1982), s'avère ici également porteuse de signification : le couple qui a l'habitude de passer de beaux moments dans un charmant tête à tête se trouve *stricto sensu* tout au long du livre dans une intimité à deux, même pendant l'entretien final, après s'être débarrassés de la tierce tête que Lucienne porte dans son sac, « à peine dégelée ». Dans un roman où il n'y a ni point, ni point-virgule il n'y a évidemment point de morale finale.

Bibliographie sélective :

1. BECKERS, Anne-Marie, « Tête à tête de Paul Emond ou de la danse du fumiste à la danse de mort », dans *Textyles*, Bruxelles, Editions Textyles, no. 6 / 1989, pp. 190-201.
2. DIDEROT, Denis, *Jacques le Fataliste*, Paris, Bookking International, coll. « Classiques français », 1993.
3. EMOND, Paul, *Tête à tête*, Bruxelles, Labor, col. « Espace Nord », 2005, édition revue et corrigée par l'auteur.

Discursul critic românesc în exil. Sorin Alexandrescu între exilul interior și scriitura Celuilalt

Simona ANTOFI

Universitatea „Dunărea de Jos”, Galați, România

Personalitate remarcabilă a lumii critice românești, Sorin Alexandrescu a revenit în actualitatea vie a dialogului cultural și literar din țară după un exil îndelungat în Olanda. Confruntat cu realitatea controversată a peisajului literar – și moral – românesc, semioticianul se confruntă, în același timp, cu imaginea spațiului cultural românesc constituit în afara țării, elaborată de scriitorii rămași înăuntru, ca și cu ipostazele dramatice și dureroase ale exilatului care a fost și care s-a (re)integrat în țara de origine cu sentimentul apartenenței simultane la o lume occidentală complet diferită.

Măștile lui Sorin Alexandrescu conturează conștient sau, mai degrabă, inconștient, o narațiune identitară individuală, o strategie inteligentă și eficace de adaptare și de supraviețuire, dar și un constant sentiment de rupere de origine, de înstrăinare de sine, de pierdere a identității, de singurătate necesară, totuși, ca act suprem de corectitudine morală.

Pentru exilat, abandonarea centrului existenței sale presupune părăsirea unui spațiu față de care urmează a se situa ca ex-centric, și recuperarea ulterioară a acestuia sunt forma unei „patrii imagine” supraîncărcate de imagini și de mărci ale afectivității rănite, nostalgic – asimilate sub semnul lui „acasă” și al intraductibilului „dor”. Ca urmare, o geografie interioară a exilului completează ansamblul dispozițiilor existențiale care îl însoțesc pe exilat – patimile și metamorfozele lăuntrice prin care trece. Raportul dinamic și indisociabil dintre polul *idem*, imuabil în timp, și polul *ipse*, mereu în schimbare, trasează, ca două modalități de situare în istorie, în devenire, identitatea particulară a unui subiect, prin intermediul unei istorii personale [Ricoeur, 175].

Pentru Sorin Alexandrescu, problematica interioară a exilului se suprapune în mod specific (re)construcției identitare, ca (re)lectură a literaturii române, cu scopul tranzitării eficiente a acesteia în spațiul cultural occidental, dar și al clarificării mizei ideologice a propriului discurs critic. O „identitate în ruptură” [Alexandrescu, 22] se reconstituie în paginile unei binecunoscute cărți, atât ca narațiune identitară autolegitimantă cât și ca formă de compensare – diagnosticare – exorcizare a fondului de negativitate existențială acumulat de către exilat.

De fapt, exilul real a reprezentat, pentru Sorin Alexandrescu, soluția radicală a eliminării contactului cu o exterioritate malefică și nedorită, și varianta – singura acceptată – a eradicării răului existențial devenit mod de existență colectivă în România comunistă, opusă doar procedural metodelor de supraviețuire exersate de către cei rămași în țară.

Ca urmare, mecanismele (re)construcției identitare brăzdează paginile cărții menționate și jalonează, prin cele trei dimensiuni ale acestui proces – identificarea Celuilalt, identificarea cu Celălalt, identificarea de către Celălalt – o istorie interioară adesea dramatică, mărturisită uneori ca atare, alteori transpusă inconștient, poate, în interstițiile unui discurs critic.

Categoriile identitare proprii ale *alotohtonului*, cum îl numește criticul pe cel rupt de un spațiu de origine și transplantat, adesea pe neașteptate, în altă lume, lumea necunoscută și înfricoșătoare chiar, a Celuilalt, dar preferabilă exilului interior în țara de

origine, intră într-un raport de tip dialogic care presupune reciprocitate: „Identificându-l pe Celălalt, ne identificăm pe noi înșine, în privirea Celuilalt și în raport cu el” [Ferréol, Jucquois, 45]. Pe de altă parte, structurarea prin alteritate reprezintă (de)(re)structurarea continuă a unui model real și imaginar individual, a unui ansamblu de reprezentări mentale și culturale care trebuie recunoscut și validat ca atare de către Celălalt.

Nutrindu-se din „reprezentări mentale, credințe și stereotipuri”, identitatea ca proces dialogic se raportează în mod constant - chiar și în cazul exilatului, sau poate cu atât mai mult - la „organizarea globală a unei culturi” ce oferă „un ansamblu de scheme interpretative care îi permit fiecăruia să producă și să perceapă semnificațiile sociale ale comportamentelor sale și ale altora” [Ferréol, Jucquois, 332, 333]. De altfel, trăsăturile lingvistice reprezintă marcatori identitari forte, iar în cazul unui scriitor, mod de ființare prin / în scriitură.

„O identitate se definește ca o construcție permanentă de caracteristici și apartenențe simbolice care marchează limite variabile între două polarități: înăuntru și în afară. Între cele două polarități [...], există spații mixte, metisate, care interferează și care constituie locul schimburilor interculturale, al sincretismelor, al schimbărilor. O identitate se definește întotdeauna în raport cu sine și cu Celălalt și se construiește *între* aceste două elemente sau, dacă vreți, în amândouă în același timp” [Ferréol, Jucquois, 49].

Metisarea constă, în cazul lui Sorin Alexandrescu, în reducerea statutului său de străin și imigrant, aflat foarte aproape și, în același timp, foarte departe de ceilalți - olandezi - în reconfigurarea acestui *l'autre* ca *l'autrui*, respectiv Celălalt - „ceea ce nu este eu, ceea ce este diferit de mine, dar pe care-l pot înțelege, chiar asimila” [Baudrillard, Guillaume, 6] - respectiv un critic român adaptat și integrat reprezentărilor sociale din țara de adopție. Mișcarea își are și revers. Soluția de adaptare găsită, numită de criticul însuși „vocabularul proiectului”, este însoțită de încercări permanente de asociere a Celorlalți cu elemente / reprezentări cunoscute, familiare unui român, sau, în cazul unui eșec, de cedări parțiale, de renunțări la elemente identitare proprii. De altfel, recuperarea lui Sorin Alexandrescu pentru spațiul cultural românesc - pe care el însuși, de fapt, nu l-a părăsit niciodată, dovadă implicarea activă în proiecte de traducere și de publicare a unor antologii de literatură română, însoțite de re-așezări identitar-culturale ale acestora, în spirit și în *decor* occidental și, desigur, personal - presupune (re)asumarea statutului de străin sau, cu un cuvânt al criticului, de *romstrăin*. Dacă este adevărat că „orice comunicare se întemeiază pe ceea ce este contrariul său și pe separația ființelor”, nu poate fi mai puțin adevărat că experimentarea modului de a fi - în Olanda - implică, simultan, experimentarea *alterării* de sine, a *alternării* - ca raport între reglarea a ceea ce trebuie să fii acum și dereglarea a ceea ce descoperi că erai de fapt - și a *altruismului* [Baudrillard, Guillaume, 9, 11] binevoitor al olandezilor, toleranți în adevăratul sens al cuvântului, dar nu lipsiți de condescendența pe care ți-o dă sentimentul apartenenței firești la un „acasă” în care Celălalt este resimțit - și se simte - tolerat.

În **Eseu despre exotism**, V. Segalen redefinește termenul de *bovarism* în sensul posibilității ca un individ să elaboreze o autoficțiune, o ființă fictivă a cărei structură reprezintă, prin raportare la subiectul real, *identitatea*, în vreme ce acesta din urmă este *alteritatea* opusă și consubstanțială. În termenii lui Marc Guillaume, care comentează definiția, „mă las înghițit de propriul meu rol și, instantaneu, mă observ ca alteritate, creez înlăuntru meu această distanță” [Baudrillard, Guillaume, 50].

Este exact ceea ce face Sorin Alexandrescu, examinându-și cu luciditate, în paginile

cărții sale, **Identitate în ruptură**, rolul public pe care este nevoit moralmente să-l joace, ca intelectual român dator să ia atitudine, tocmai din Olanda, față de nerespectarea, de către Ceaușescu, a drepturilor omului. Numai că, dacă din punctul de vedere al lui Marc Guillaume – și al lui Segalen, implicit – se preia și sensul de aspirație determinată de o neîmplinire, al termenului de *bovarism*, *bovarismul* criticului este unul cu sensurile răsturnate, căci acesta nu aspiră să fie altceva, presupus a fi superior unei stări identitare anterioare, ci, din contră, dorește cu ardoare să-și recupereze mărcile identitare cele mai profunde, pe care simte că le-a pierdut, întrucât s-au desemantizat: „Un român la Amsterdam? Sorin? Noaptea pe chei îmi căutam chipul în ape și-mi spuneam că nici un nume nu i se mai potrivește” [Alexandrescu, 263]. Noua *narațiune identitară* – cea „oferită publicului” – este semnul viu al pierderii trecutului, a biografiei, a identității sociale, și ascunde nostalgia perpetuă după origini: „Nu-mi rămâne să vorbesc decât despre dezrădăcinare, adică despre mine” [Alexandrescu, 263].

Dubla identitate este, de fapt, un raport tensionat între rolul public și postura actorului – un fapt pozitiv, și identitatea primă, retrasă acum în plan secund, parțial distrusă ca necesitate a supraviețuirii, dar tocmai de aceea mereu mai puternică.

Patria imaginară a exilatului se (re)constituie, mental și utopic, în imaginația celui care se simte a fi el însuși granița dintre o narațiune identitară parțial dorită, parțial renegată, și narațiunea Celorlaltți, cu propriul ei limbaj, cu propriile ei coduri și chei de interpretare pe care nu le cunoaște și pe care nu le stăpânește. Posesia acestora asigură, totuși, supraviețuirea, cariera, viața de zi cu zi.

Balcanic, trăitor într-o țară nelatină, riguroasă și corectă, Sorin Alexandrescu trăiește acut sfâșierea lăuntrică dată de poziționarea frontierei dintre „acasă” și străinătate chiar în substanța intimă a ființei sale. Ia naștere astfel o întregă mitologie personală – și obsedantă, desigur, chiar dacă este menționată o singură dată explicit – în care se amestecă, simptomatic pentru exilat, componente ale primei sale istorii identitare, recuperate și refuncționalizate, și reflectarea acestora în noul spațiu, cel de adopție: „ce scriu aici privește doar registrul diurn și uită, se face că uită, pe cel nocturn: visurile și coșmarurile, porumbii din Stăniloiu și păsările grădinii amsterdameze, parfumul Noah și unduirile ei prin asfințitul Bucureștiului, mâinile, lumina și tristețea, pietrele inegale ale caldarâmului străpuns de rădăcinile copacilor, lătratul câinilor noaptea, în satul Mătăsariilor, întunericul cald al serilor și nopților, fumul putred al gunoaielor acestui blestemat și în veci neuitat oraș în care m-am născut și din care niciodată nu am plecat” [Alexandrescu, 272].

Încercând să rezolve problema alterității lăuntrice, adică a sfâșierii produse de ficționalizarea sinelui ca Celălalt, omul public, cetățeanul olandez și omul de cultură olandez, Sorin Alexandrescu reunește cauza care l-a determinat să se exileze – sentimentul exilului obligatoriu în propria țară, sub dictatură – și revolta deschisă, ca singura atitudine moralmente valabilă, cu activismul - marcă identitară puternică a comunității din țara de adopție. „Vocabularul proiectului” reprezintă, ca soluție diurnă – criticul însuși o mărturisește – compromisul necesar pentru a păstra granița dintre a fi român și a fi olandez, în sensul unei linii de demarcație care îl împiedică pe român să se identifice prea mult, abandonându-și polul *idem*, cu profilul identitar olandez, dar și pe olandezul virtual să piardă teren în fața reflexelor identitare originare, abandonându-se, astfel, polul *ipse*.

Nevoia acută de vizibilitate, de certitudini sociale și umane, ca mărci ale unei normalități așteptate, s-a concentrat în noul sistem de semne cultural și social identitare – „vocabularul proiectului”, un proiect personal, izvorât dintr-o experiență particulară a exilului interior, mai întâi, și a străinătății, mai apoi. Interesant este faptul că acest proiect s-a concretizat în două modalități de ființare care nu se exclud reciproc. Pe de o parte, criticul forjează o definiție a intelectualului, văzut și apreciat ca un ins eminent activ din punct de vedere social, politic și cultural, un apărător al drepturilor omului și un păstrător al simțului civic în formă nealterată.

Acest mod de a privi lucrurile se constituie drept ideologie critică și grilă de lectură literară. Este vorba despre o situație a intelectualului între idealul umanist al culturii - respins de gândirea postmodernă occidentală, pragmatică și utilitaristă, și funcția sa morală și civică. Pe de altă parte, tocmai acest activism, propovăduit cu ardoare, reprezintă unul dintre motivele pentru care Sorin Alexandrescu simte nevoia să forjeze un termen hibrid care, iarăși simptomatic, descoperă statutul identitar ambiguu al exilatului întors „acasă”. *Romstrăinul* și statutul lui „fantomatic” – căci „el trăiește, de fapt, acolo și doar se întrupează, temporar, aici” [Alexandrescu, 297], traduc transformarea dramatică a ceea ce era, cândva, profilul identitar de origine, într-un ansamblu hibrid care-l invalidează pe exilatul repatriat ca fiind identic cu cei rămași în țară. Devenit *l'autre*, poate fi exclus categoric, poate fi tolerat sau, în cel mai bun caz, poate fi transformat, îmblânzit ca *l'autrui*.

Exilat între două fronturi, *romstrăinul* se reflectă deformat și în oglinda comunității de adopție, și în aceea de baștină. Prins între oglinzi paralele, își caută reperele identitare zadarnic, și unii și ceilalți victimizându-l, compătimentându-l sau exorcizându-l ca *l'autrui*, de fiecare dată cu prețul unei amputări. Lucru semnificativ, deși criticul nu își asumă deschis această postură – fiind, de altfel, asimilat de lumea universitară și critică românească, (re)adus pe piața culturală – o analiză atentă și detaliată a semnelor atitudinii subiectului vorbitor, presărate în text, ar evidenția aderența afectivă a lui Sorin Alexandrescu la *narațiunea identitară a romstrăinului*.

Semioticianul și hermeneutul caută, în istoria culturii române, semnele și argumentele justificatoare ale atitudinii sale. „Figurile intelectualului român” ar fi, din acest punct de vedere, „filtrul” și „trâmbița”, respectiv „transcodajul”, „sublimarea înspre sacru”, și „discursul critic”, „trezirea la realitate”. De aici derivă două tradiții de comportament și de atitudine: „populism în sensul bun” – „trâmbița” de care au uzat, de pildă, revoluționarii români de la 1848, și „moștenirea Junimii”, „junimismul critic” ilustrat de Maiorescu, mai întâi, apoi de Lovinescu, Blaga, Tudor Vianu sau Andrei Pleșu. [Alexandrescu, 68]. Cu mențiunea, făcută de Sorin Alexandrescu însuși, că acest mod de a privi lucrurile pierde din vedere pragmatismul, activismul declarat al junimiștilor, criticul conchide că „incompatibilitatea lor (a intelectualilor) cu politica pare a fi o teză care a convins în 1996 de adevărul ei o mare parte a electoratului și, din păcate, a intelectualilor înșiși” [Alexandrescu, 72].

De fapt, explicit ca și implicit, acesta este reproșul pe care Sorin Alexandrescu îl face elitei intelectualilor din țară. Justificat sau nu, este greu de spus. Conjunctural vorbind, se poate ca activismul, miza pe democrație cu orice risc, să fi fost o soluție, cel puțin la 1968 – momentul invadării Cehoslovaciei. Dar tot conjunctural, respingerea activismului de acest fel, în societatea comunistă, a însemnat respingere categorică a intruziunii politicului în cultură și păstrarea demnității sociale.

Încercând, încă o dată, să păstreze activă frontiera dintre *a fi ca ai tăi*, intelectual român, cu toate complexele pe care le diagnosticează atât de exact, încât lasă impresia unei (auto)exorcizări, și *a fi (ca) și olandezii*, exilatul își scrie istoria proprie înșirând o serie de istorii particulare – măști ale naratorului care se spune, astfel, pe sine, relatând ceea ce s-ar fi putut face pentru a supraviețui, sau ceea ce el însuși ar fi făcut, dacă ar fi rămas în țară.

Din acest punct de vedere, soluția Tudor Vianu se corelează complementar soluției Adrian Marino. Citită acum, de către hermeneut, *narațiunea dublu identitară* privitoare la Tudor Vianu, evreu și român, reprezintă o fericită modalitate de „citire printre rânduri”, o traducere în „atitudinea stilistică” a jocului politic ca șansă de supraviețuire. Deschiderea declarat europeană a lui Adrian Marino se menține la aceleași cote înalte înlăuntru, în țară, sub dictatură. Exilul interior reprezintă, în acest caz, suprema formă de independență a spiritului, a unui spirit „adânc *democratic* și necondiționat *european*” [Alexandrescu, 105].

Admirația nedisimulată pe care aceste (re)lecturi hermeneutice asupra *narațiunilor identitare* ale Celorlalți (cât vor fi ele de „reale”, dincolo de coerența și de semnificațiile pe care perspectiva hermeneutică și ideologică în discuție le-o asigură, nu vom putea ști niciodată) dă naștere unei întrebări firești: nu cumva Sorin Alexandrescu, cel atât de activ, tânjește în secret după exilul de tip Tudor Vianu, sau după independența atât de nobil expusă și apărată a lui Adrian Marino? Adică după transferarea obligației morale și civice a intelectualului în estetic, atât și nimic mai mult?

Pe de altă parte, o scurtă istorie dialogată despre cum s-a scris literatură de către scriitorii români în exil are drept scop subiacent încercarea de lămurire de sine, de clarificare interioară a criticului, preocupat să afle dacă mixtura de civism și de vocație scriitoricească reală reprezintă o soluție viabilă. În treacăt fie spus, hermeneutul aduce în discuție structura umoral – comportamentală a românilor, spiritul lor retractil și timid, caută explicații și vrea să schimbe lucrurile. Întrebarea care se impune, acum, este în ce măsură are șanse reale de reușită. Dacă o întreagă istorie hrănește și motivează această mentalitate și această pasivitate orientalo – balcanică, se poate pune problema schimbării? A activismului la scară largă? Poate intelectualul autentic să facă politică fără riscul de a se dezice, măcar în parte, de vocația sa proprie? Revoluționarii de la 1848, aceia deosebit de activi, au rămas, în istoria literaturii, la capitolul *scriitori minori*: Kogălniceanu, Bălcescu, Ghica.

Cum se poate găsi o soluție echidistantă? Iată ceea ce Sorin Alexandrescu ar vrea să afle.

Dorin Tudoran crede că „la un scriitor curajul nu trebuie să fie civic, ci trebuie să devină o valoare estetică”, și se autodefinește astfel: „sînt acut nevoia reflecției despre mine și lume”. Pe de altă parte, „dacă faci numai cultură”, riști să „îți atrofiezi după o vreme sentimentul civic” [Alexandrescu, 155].

Iar Paul Goma, perceput mai întâi ca scriitor, iar apoi ca om politic, afirmă limpede: „imaginea mea într-un sens s-a îmbogățit, în altul s-a restrâns, ceea ce simt uneori ca o pierdere” [Alexandrescu, 128]. Ceea ce dovedește că lucrurile sunt departe de a se putea limpezi. Postura lui *între* se menține în pofida eforturilor și a căutărilor de soluții în discursurile Celorlalți, de această dată, scriitorii. Căci ceea ce caută Sorin Alexandrescu în textele acestora este felul în care statutul de exilat / de disident se reflectă – conștient sau inconștient – în structura romanelor, în narațiune, în modelul de lume creat.

Semnificative sunt, în acest sens, remarcile referitoare la dedublările eroinei din romanul Oanei Orlea, **Un sosie en cavale**, la identitatea în fond de negăsit, la succesiunea de măști ale personajului feminin, dincolo de care nu se mai află decât vidul.

S-ar putea spune că demersul hermeneutic se ideologizează intens, se contaminează și devine joc de căutare a identității proprii în interstițiile discursului Celuilalt. Iată de ce poezia lui Mircea Dinescu – aceea de dinainte de disidența propriu-zisă – este citită prin grila aceluiși activism: „Poezia ca *ersatz* al acțiunii duce la frustrație, *norocul* este inevitabil legat de *rușine*”. Scriitorul face un „pact cu realitatea”, adică „*scrie un poem despre ea, dar nu acționează în cadrul ei*”, ci recurge la o „*delegare a protestului*” către vocea lirică [Alexandrescu, 160, 170]. la naștere, astfel, o *cultură a interstițiului*, adică a coabitării în trei: scriitorul, cenzorul și cititorul, metaforică și egal distanțată de activismul disidenței și de discursul oficial.

Alibiul cultural și exilarea în text a dus la elaborarea unor formule literare ca soluții de activism – pasiv, am zice, pe care doar valoarea în sine, estetică, adică, a scriiturii, îl cauționează. În acest sens, *realismul critic* al lui Marin Preda, Augustin Buzura, Alexandru Ivasiuc sau Nicolae Breban stă alături de *realismul magic* al lui Fănuș Neagu, D. R. Popescu, Ștefan Bănulescu, întrucât exprimă, cu alte unelte literare, același conflict de natură politică. În varianta modelului narativ mediator, croit pe utopia reformismului, născută după 1968, sau a transpunerii în conflicte mitico – rituale, croite în conformitate cu convenția literară a textului fantastic, ficțiunea se (re)formulează dreptat ca exil, ca *u* – *topos* salvator.

Oniriștii desăvârșesc acest deziderat, practicând o „artă alternativă” la *realism* și, implicit, refuzând orice implicare, de orice natură, a scriitorului în realitatea socială.

Cercul se închide cu textualiștii, care sunt artizanii celei mai radicale maniere de a se rupe definitiv de literatura angajată social, dar se deschide tot cu ei, spre protest și spre disidență, căci „găsim în tehnica narațiunii și în construcția întregului adevăratul mesaj politic al povestirii”. (Re)imaginând cotidianul, scriitorul pune pe seama *iluziei de real* funcția de a destructura „ordinea stabilită a lumii”. [Alexandrescu, 105].

Este exact ceea ce încearcă să facă Sorin Alexandrescu, „să destructureze” o lume greu încercată de istorie, confruntată ea însăși cu propriile ei dileme și aflată în plină (de)(re)construcție.

Cartea **Identitate în ruptură** reprezintă, în acest context, o *narațiune identitară* rezultată ca urmare a unei duble lecturi complementare: a literaturii și a realității care o îngăduie, o justifică și o hrănește.

Bibliografie

1. Alexandrescu, Sorin, *Identitate în ruptură*, București, Ed. Univers, 2000
2. Baudrillard, Jean, Guillaume, Marc, *Figuri ale alterității*, Pitești, Paralela 45, 2002
3. Ferréol, Gilles, Jucquois, Guy (coord), *Dicționarul alterității și al relațiilor interculturale*, Iași, Polirom, 2005
4. Ricoeur, Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990

Isidore Isou, lettrisme et roumanité

Gavin BOWD

Université de Saint-Andrews, Écosse

« ISOU (Isidore), poète français d'origine roumaine, né à Botosani en 1925, fondateur du 'Lettrisme' » (*Petit Larousse* 1979) ne figure pas dans les histoires de la littérature roumaine. Aucune mention dans *Dicționarul scriitorilor români* de 1998, ni dans la récente anthologie de l'avant-garde roumaine, *La Réhabilitation du rêve*, par l'éminent critique Ion Pop. Isou est également absent de tous les livres sur l'exil roumain d'après-guerre, et semble avoir échappé à la surveillance de la Légation communiste de Paris. Mais la Roumanie existe bel et bien comme présence, et absence parlante, dans l'œuvre d'Isou. Son itinéraire excentrique nous offre des aperçus sur les rapports entre la roumanité et l'espace francophone.

Objectif Paris

Dans l'introduction de son roman *Adorable Roumaine*, Isidore Isou (né Jean-Isidore Goldstein), raconte ainsi ses origines : « Je suis né à Botosani, localité située au nord-est de la Roumanie, tout près de la frontière russe. La ville est divisée en plusieurs quartiers, certains occupés par des gens riches et d'autres par de pauvres artisans à peine échappés à leur terre patriarcale. Mon père, commerçant aisé, avait hérité de ses parents une maison dans le quartier des « déguenillés » (Calicime) et nous habitons là pendant l'été, alors que la saison de grande activité commerciale nous trouvait dans un immeuble neuf construit sur le marché » (*Adorable Roumaine*, p. 9). Pour cet ouvrage érotique d'après-guerre, Isou passe sous silence le fait d'être né juif, mais cette origine est pour beaucoup dans l'évolution du poète : Goldstein-Isou fera son apprentissage dans un milieu à prédominance juive, et la montée du fascisme en Roumanie et ailleurs va renforcer chez lui un sentiment de particularisme extrême et le pousser sur la route de Paris.

Dans son roman autobiographique, *L'Agrégation d'un Nom et d'un Messie*, Isou démontre « l'accumulation d'un personnage parfait, réussi et vivant » (*L'Agrégation*, p. 7). C'est de son père qu'est venue l'ambition : « C'est une habitude dans notre famille de parvenir, c'est la poussée de notre branche masculine. Enfant, j'ai toujours haï mon père. Il me frappait pour rien, il m'ennuyait, il voulait inoculer en moi son orgueil, son désir de vaincre. » Mais la précocité intellectuelle du fils va à l'encontre de l'autorité, paternelle et autre :

Depuis toute ma vie, je n'ai entendu que ces mots de grands messieurs que je tâtais, à chaque instant :

C'est toi, à huit ans qui lis ces romans passionnants ?

Tu as treize ans et tu lis Dostoïevski ?

C'est toi qui as écrit ces poèmes ? Impossible.

Toi, tu as quatorze ans et tu lis Karl Marx ?

Tu lis le français, toi, sans dictionnaire ?

Tu as seize ans et tu lis Proust ? C'est pas pour toi, mon vieux ? Tu as déjà lu Bergson, Husserl ? Va-t-en, mon pote, avec ces noms que tu répètes par cœur, comme un enfant qui compte les billets de banque de son père, sans savoir la richesse qu'il y a là-dedans. (*L'Agrégation*, p. 124)

Isou quitte l'école très tôt et prend une série de petits boulots avant de rencontrer, dans un mouvement de jeunesse, un certain Maké, qui lui fait découvrir Verlaine, Rimbaud, Baudelaire et d'autres poètes français. Installé à Bucarest avec sa famille, qui s'y sent plus en sécurité, il rencontre un écrivain, Ludo, qui l'emploie pour la revue qu'il dirige, lui commande son premier article et approfondit sa connaissance de la littérature française : Mallarmé, Proust, et, crucial pour son évolution identitaire, le fondateur de Dada, Tristan Tzara. Isou se lie d'amitié avec un autre jeune juif réfugié à Bucarest, Solly (le futur philosophe Serge Moscovici), avec qui il fonde une revue d'avant-garde, *Da*, et fréquente des cercles communistes clandestins. Le 19 mars 1942, Isou découvre ce qui fera sa gloire : la poésie lettriste. Un mois plus tard, il conçoit une transformation intégrale du théâtre. Entre-temps, la réalité de la guerre n'épargne pas Isou : exclu de l'armée parce que juif, il doit quand même balayer les routes des tanks allemands et creuser des tranchées antiaériennes. Isou noircit des milliers de pages, mais une partie d'entre elles, jugées dangereuses, sont brûlées par ses parents après qu'un ami sioniste de leur fils est arrêté par le régime Antonescu.

Le chemin de l'ambition mène inexorablement à Paris. C'est là qu'il veut se faire un *Nom* : « C'est un Nom et non un maître que je veux être » (*L'Agrégation*, 202); « Pour moi la France est un ver à soie presque sec, qui doit donner encore le plus beau papillon : Isidore Isou » (*L'Agrégation*, 204). Il se compare à Lénine en exil, et surtout à Rousseau le Genevois qui ébranla la France. Paris est donc l'objectif. Par contre, dans cette autobiographie, la Roumanie est un pays *sans nom*. La Roumanie est partout, et, pourtant, le poète s'efforce de s'en affranchir.

Mais cette obsession parisienne suscite des sentiments d'impuissance, de tristesse et de rage. A propos de sa mère, il écrit :

Loin de ma mère, je ne me sens ni moi, ni mon œuvre, mais son fils. Et si je travaille c'est pour elle, pour la gloire d'avoir fait un fils semblable. Est-ce que je déchois ou est-ce que je deviens ? Si Paris me dévore dans l'oubli, c'est dans le souvenir de ma mère que je resterai toujours. C'est ma mère qui sera mon immortalité. (*L'Agrégation*, p. 24)

La peur de l'échec transforme en haine l'amour de Paris. S'adressant à son père, Isou s'exclame :

Mais tu me vengeras, n'est-ce pas, toi ou quelqu'un sorti de loin de notre famille, quelqu'un qui réalisera ce que je n'ai pas réussi à réaliser ? Il foulera Paris au pied, il mettra le feu dans tous les coins, comme Néron. Pour le plaisir d'écrire un poème en ton honneur, en mon honneur. Comme je déteste cette vieille fille inviolable qui a le visage de ses actrices fanées ! Oh, comme je déteste Paris et la France qui s'étend à ses pieds, comme une grande merde ! (*L'Agrégation*, p. 30)

Trempé dans la langue et la littérature françaises, Isou envie tous ceux qui ont réellement connu la Ville Lumière : « - Tu sais qu'Aurel a été à Paris ? Je reste suffoqué. Le type devient géant, moi, petit, nain » (*L'Agrégation*, p. 169). Il fait donc des démarches pour atteindre ce lieu sacré.

Grâce à des astuces, et malgré les conseils de ses amis (« Car, en fin de compte, je n'étais qu'un pauvre jeune Juif et lui un ambassadeur fasciste surveillé » *L'Agrégation*, 179), Isou parvient à rencontrer l'écrivain Paul Morand, ambassadeur du régime de Vichy à Bucarest, mais il n'obtiendra pas de papiers pour la France : « Je m'en vais d'un pas résolu vers la porte, mais moi, le véritable, je reste là, je suis Morand comme un petit chiot, je mendie la main tendue, un départ vers la France. Oh, il pouvait me sauver, le fasciste, mais il aurait dû sauver tous les juifs du monde » (*L'Agrégation*, p. 182). Isou tente, encore une fois sans succès, de fuir le pays avec des amis sionistes. Emprisonné, il réussit, en utilisant sa « technique d'intimidation », à obtenir son départ, avec sa valise de manuscrits. A l'instar de Serge Moscovici, Paul Celan et d'autres, Isou profite du chaos de l'après-guerre pour traverser des frontières poreuses que la guerre froide figera bientôt. En Italie, Ungaretti le munit d'une lettre de recommandation pour Jean Paulhan, des Editions Gallimard. En août 1945, Isou arrive enfin.

Et il arrive en Messie. Isou le Juif transforme en valeur positive et militante la « tare » de ses origines : « Il n'existe pas d'autre homme possible que le Juif et seul le Juif règnera dans le monde des hommes » (*L'Agrégation*, p. 258) ; « Un Messie est celui qui rendra tous les hommes parfaits et heureux (Juifs), mènera les Juifs à Jérusalem et assurera à tout jamais la domination des hommes normaux (Juifs) dans le monde. Le Messie s'appelle Isidore Isou? » (*L'Agrégation*, p. 273). Il s'agit d'un « judaïsme d'attaque » : s'affichant comme Juif et pas Roumain, Isou passe à la tâche de « judaïser la France ».

Le Soulèvement

Ce judaïsme d'attaque ne signifie pas une foi religieuse profonde : il s'agit plutôt, en affichant un badge d'identité si douloureusement sensible à l'époque, de s'affirmer et de s'imposer dans le champ intellectuel francophone. Isou met en avant son particularisme et part à l'assaut de la culture existante. A Paris, Isou obtient des entretiens avec Gaston Gallimard et Jean Paulhan, mais la publication de ses manuscrits traîne. Entre-temps, dans une cantine destinée aux déportés juifs, il trouve un acolyte en Gabriel Pomerand. D'autres se rallieront à Isou. Mais leurs efforts lettristes ont un effet dérisoire.

Cela change en 1947 lors d'une représentation de *La Fuite* de Tristan Tzara. Tzara (né Samuel Rosenstock en 1896 à Bacau) est le père à tuer. Déjà le nom de plume, Isidore Isou, renvoie, par son allitération, au monstre sacré du Cabaret Voltaire. La soirée commence par une conférence de Michel Leiris sur le dadaïsme. Immédiatement, il est interrompu par un des lettristes : « Monsieur Leiris, nous connaissons le dadaïsme... Parlez-nous d'un mouvement plus neuf, du lettrisme par exemple ». D'autres acolytes crient « Vive le lettrisme ! », puis Pomerand monte sur scène pour demander qu'on permette au fondateur de ce nouveau mouvement d'exposer ses théories. Une fois le spectacle achevé, Isou intervient : il explique qu'après une poésie qui a joué avec les mots détachés des phrases, à savoir après le dadaïsme, il propose une poésie qui détruirait les mots, pour en retirer les lettres, dont elles constituent des œuvres originales, système baptisé le lettrisme. Ensuite, Isou récite quelques poèmes composés de voyelles et consonnes pures.

Cette intervention fait un tabac. « Les lettristes ont fait fuir Tristan Tzara » titre *Combat*. Bientôt après, Gallimard et Paulhan se mettent d'accord pour la publication de

L'Agrégation et d'Introduction à une nouvelle poésie et une nouvelle musique. Ce dernier texte expose la théorie extravagante qu'Isou a conçue à Bucarest à l'âge de dix-sept ans. Isou s'inscrit dans une histoire littéraire qui va de la phase « amplique » – basée sur l'anecdote et branchée sur le monde extérieur : Virgile, *La Chanson de Roland*, Victor Hugo – à la phase « ciselante » – amorcée par Baudelaire, qui débarrasse le poème de l'anecdote et se concentre sur la forme ; ses successeurs, dont Rimbaud, Verlaine, Mallarmé, Valéry, Apollinaire et Tzara, réduisent les poèmes de strophes en vers, et de vers en mots. Il s'agit d'un processus de décomposition qui détache la poésie des lecteurs, renfermant le poète dans une « originalité » qui s'avère stérile. Isou propose d'inverser ce mouvement, en créant une nouvelle « amplitude » basée sur les lettres existantes et celles à inventer dans un alphabet plus riche et expressif.

Nous voyons clairement que cette théorie littéraire – qui est d'une simplicité adolescente – s'intéresse quasi-exclusivement à la littérature française:

Déclarons : la poésie d'aujourd'hui n'est que française et universelle. Même si le poète n'a pas été Français, c'est la France qui l'a rendu universel [Isou cite les noms d'Edgar Allan Poe, Apollinaire, Tzara et Rilke]. Pour la compréhension de la Poésie, un critique peut se limiter à la poésie française. Les poètes étrangers ont dû passer par une filière française pour arriver. Toute la poésie contemporaine est un instant français dans le siècle. La poésie moderne française, c'est la lentille des autres poésies. Passées par elle, les poésies du monde peuvent être vues par le monde. La France, c'est la place poétique où les pays font connaissance entre eux. Manque de valeur de tout poète moderne pas gallicisé. C'est la France qui a donné une technique poétique. (*Introduction*, p. 23)

Pas de poète non-gallicisé donc, mais la portée universaliste de la théorie lettriste implique une polyphonie qui dépasse les limites de la langue française. Le nouvel amplique, se servant d'un nouveau matériel poétique, la lettre, briserait les vieilles frontières et bouleverserait les hiérarchies désuètes entre « grands » et « petits » pays, langues « impérialistes » et « coloniales » : « Réalisant l'universalité, nous créons une internationalité égale pour toutes les langues indifféremment de leur importance. Le profit et la perte de chaque nation étant égaux, nous réussirons à réaliser le vieux rêve de toute poésie. Que la poésie devienne transmissible n'importe où et qu'elle surpasse toute nation et toute limite arbitraire imposée malgré elle par les hommes. La poésie lettriste, la première vraie internationale » (*Introduction*, p. 179). Après l'isolement du poète ciselant, il s'agirait de rien de moins qu'un nouveau communisme de la poésie.

Mais force est de considérer la mise en pratique de cette théorie extravagante. Pour rester dans le sujet de la roumanité, nous avons choisi un poème écrit avant son départ pour Paris, « Promenade parmi les mots de mon pays » :

Vianvîgian pèdoupînnedeschte
Piangoupîigan goldoubinvechte
Dousse! Soui scouipiïenne louna
SOUSSE Kroulcîiêntrouna Vrousse!
Botaschan, yachch, yach, boloiganne!
Vraschh!

plus de 200 livres. On voit dans cette pléthore théorique le rationalisme d'Isou, mais aussi un certain provincialisme intellectuel : Isou se veut touche-à-tout, évitant la division du travail intellectuel caractéristique des pays développés.

Mais chez Isou, la Roumanie s'éloigne avant de disparaître. Fin 1946, Tristan Tzara, intellectuel du PCF, accepte de faire une visite en Roumanie, sa première en 32 ans, et sa dernière, bien encadrée par les communistes dont le pouvoir, sous les auspices des Soviétiques, s'impose inexorablement. Par contre, Isou ne reverra ni Botoșani ni Bucarest. A Paris, Isou et ses amis Moscovici et Celan se décident à ne plus parler roumain entre eux : on parle plutôt français ou parfois allemand et yiddish. Son statut de déporté lui permet d'obtenir la nationalité française. Isou envoie de l'argent à sa famille, mais celle-ci partira pour Israël au cours des années 50. La décision d'Isou et ses amis de rester en France leur vaudra d'être traités de 'renégats' par les juifs communistes français. Parmi les exilés roumains de France, Isou fait figure d'exception: certes, il deviendra ami de Cioran (une relation qu'il raconte dans *L'Héritier du château*), mais il est incompatible avec les anciens Gardes de Fer aussi bien que les monarchistes et les libéraux anticommunistes.

Cela dit, au début de la période d'exil, la Roumanie subsiste dans son œuvre, en tant que lieu d'origine, tremplin vers la gloire ou territoire insupportable qu'il faut quitter. Dans son roman pornographique de 1949, *La Mécanique des femmes*, saisi par les autorités françaises, la Roumanie est le lieu où il a fait ses armes de séducteur : « J'ai 23 ans et demi. Selon mon « journal », depuis l'âge de 17 ans lorsque j'ai connu la première *mulier* j'ai traversé le corps de 375 femmes et j'ai défloré 4 furtives dames. Et cela au minimum de frais de temps car je poursuivais la création d'une œuvre » (*Mécanique*, p. 9). Il faut transmettre cette connaissance, cette science de l'amour, et pour ce faire, il faut partir pour Paris :

Dans le train j'étais avec Zolty ; j'avais mes faux papiers de Français déporté « libéré par la Croix Rouge » ; à cause de mon langage et de mes attitudes impénétrables par mes voisins, j'avais l'impression de ressembler à un véritable citoyen de la Seine-et-Oise dans un pays balkanique (*Mécanique*, p. 16).

Ses compagnons de route « Zolty et Polatchek étaient des onanistes impuissants, symbole de cette génération qui s'en allait, qui aurait fait la guerre » (*Mécanique*, p. 28). C'est donc à Paris, cette « vieille fille inviolable », qu'Isou propage ses normes de « l'apparence », « la chasse à la femme » et « l'amour essentiel ».

Autre trace anticipatrice : dans *La Marche des jongleurs. Polylogue en deux parties et un prologue*, une pièce déchirée par ses parents, deux flics suggèrent les origines du soulèvement de la jeunesse pour lequel Isou et ses disciples militent :

Flic I – La contrainte légale à laquelle chacun sera soumis un jour de zigouiller son père ! Le criminel ne mettra plus aucune passion dans son crime et deviendra une abstraction. Il s'enfermera dans la loi comme dans une armure.

Flic II – J'avais lu, à l'époque, qu'en Roumanie, un jeune étudiant, Silé Constantinesco, avait massacré ses parents et avait été condamné aux travaux forcés à perpétuité. (*Œuvres de spectacle*, p. 159)

La Roumanie figure de façon plus consistante dans deux autres ouvrages en prose. *Adorable Roumaine*, rédigé en 1954 et publié dans la collection « Aphrodite Classique », raconte les aventures érotiques et l'ascension sociale d'une jolie paysanne,

Catinca, originaire d'une *mahalla* de Botoșani. Violée par le chauffeur d'une voiture de boier, elle s'éprendra désespérément d'un beau et jeune aristocrate, Nicky de Cantemir. Catinca s'efforcera de s'améliorer afin d'obtenir son objet de désir, et le français y jouera un rôle clé. Initiée à la culture française par le narrateur, Catinca en conclut : « Madame de Pompadour était appelée depuis son enfance à devenir la maîtresse du roi Louis XV, comme je suis appelée depuis mon enfance à devenir la maîtresse du prince Nicky de Cantemir » (*Adorable*, p. 50). Sa quête est facilitée par une liaison avec un vieux financier, Léonida – qu'elle aidera, par pur dépit, à ruiner la mère de Nicky –, puis avec un dramaturge bucarestois, Pantélé, qui lui conseille : « Le roumain est un dialecte de province. Jamais tu ne pourras atteindre la vraie culture, t'abreuver aux sources de la connaissance réelle si tu n'apprends pas une langue internationale... Il faudrait, ma chérie, que tu étudies, au moins, le français... » (*Adorable*, p. 134). Elle étudie donc la langue parlée à Paris où, dit-on, Nicky s'est exilé. Suivront, sur fond de dictature et de guerre, des aventures avec un consul de France sadique, un mariage de raison avec un ex-ténor, des ébats avec le chef de propagande allemande, avant que Catinca se serve de ses ruses féminines pour fuir les communistes et arriver, richissime, parmi les exilés roumains de Paris. C'est là qu'elle retrouve le narrateur, maintenant un poète d'avant-garde démuné, et lui présente son nouveau mari, un prince ruiné mais sauvé, Nicky de Cantemir.

La première partie d'un autre roman libertin des années 50, *Belles d'Europe*, est consacrée à « l'Amour à Bucarest », avant qu'on passe à l'amour à Budapest, Vienne, Rome et Paris. Le personnage principal, Alain, dont le père français habite à Paris, fera une série de rencontres dans le Bucarest d'après le 23 août 1944. D'abord, une aventure avec une belle officier de l'Armée Rouge, Katiouchka, qui lui donne envie de partir : « Il faut que je quitte, au plus vite, Bucarest. Je n'ai jamais voyagé », se dit Alain le lendemain. Il ressemblait à des millions de jeunes gens, devenus adolescents pendant la guerre et qui avaient été réduits à un immobilisme forcé » (*Belles*, p. 28). La belle Katiouchka ne pourra lui faciliter le départ, mais il sera sauvé par une parachutiste également belle, Jenny, qui a fait « la résistance hongroise » et doit partir à Budapest pour une organisation en faveur des déportés. Entre-temps, les communistes roumains étendent leur pouvoir, et Alain déflore une amie d'adolescence, Minna Cioculescu, fille d'un gros propriétaire proche de Iuliu Maniu, leader du parti national-paysan, alors au gouvernement. A la nouvelle du limogeage de Maniu – signe de la fin imminente de la démocratie monarchique en Roumanie –, le père se suicide. Minna cherchera son soi-disant amour dans une manifestation communiste et y trouvera son malheur : protestant hystériquement contre leurs slogans anti-boiers, elle sera lynchée. Alain assiste à ce spectacle de mise à mort des « ci-devant » avant de quitter le pays avec Jenny :

Alain revoyait la tête de Minna, rouge, disparaissant sous les poings qui se confondaient avec les branches des arbres amenés et retirés par la campagne roumaine. Mais ensuite, le soleil, balai fou, épousseta le visage couturé d'absence. Les débris de la figure de Mlle Cioculescu, fumants de colère, mangés par le cancer ou la petite vérole des remords, furent drainés avec d'autres couennes vers le fleuve de lumière, vers l'océan stupéfiant qui fuyait devant le train (*Belles*, p. 65).

Tous ces écrits érotiques – aussi « alimentaires » soient-ils – font écho aux ambitions d'Isidore Isou : il s'agit de rompre avec le passé, de partir à la conquête et d'inverser toute position d'infériorité.

Conclusion

Isou s'inscrit ainsi dans la dynamique d'une avant-garde roumaine sensible au mouvement international, et dont il ne dit pas le nom. Dans l'œuvre d'Isou on trouve les deux exigences identifiées par Ion Pop : négation des acquis de la tradition culturelle et impératif de la nouveauté. Son état de dynamisme total de l'esprit (et du corps) a des précurseurs dans son pays (comme ailleurs) : les pages bizarres d'URMUZ ; le *Manifeste activiste adressé à la jeunesse* – avec son mot d'ordre « Tuons nos morts ! » – lancé en 1924 par Ion Vinea dans *Contîmporanul* ; la picto-poésie de Victor Brauner. A la fin de la guerre, Isou aura d'autres compagnons d'exil : les surréalistes Gherasim Luca et D. Trost choisiront le chemin de Paris plutôt que, à l'instar de Gellu Naum, le culte du prolétariat. Isou prendra sa place parmi ces « extra-Roumains » qui aspirent à la « métropole » plutôt qu'à la « province ». En même temps, Isou se distingue d'une avant-garde que Pop qualifie de « modérée » due à la jeunesse de l'Etat roumain et la faiblesse de la culture dominante. On pourrait en conclure que, comme chez Tzara, Marcel Iancu et Victor Brauner, les origines juives d'Isou radicalisent son projet intellectuel : ces jeunes hommes ne se reconnaissent pas dans *România Mare*, tout en se révoltant contre le conservatisme de leurs parents.

Au moment où j'écris ces lignes, Isidore Isou se trouve dans l'appartement à Paris qu'il habite depuis les années 50. Il est paralysé par une hémorragie cérébrale et ne peut plus parler ni écrire. Il est soigné par ses derniers disciples lettristes. Après l'apprentissage roumain, et l'universalité forcenée, il ne reste qu'un *Nom*.

Bibliographie

- Isou, Isidore, *Adorable Roumaine*, Paris, Eurodif (Collection Aphrodite Classique), 1978.
- Isou, Isidore, *L'Agrégation d'un Nom et d'un Messie*, Paris, Gallimard, 1947.
- Isou, Isidore, *Belles d'Europe*, Lausanne, Escaliers de Lausanne, 1955.
- Isou, Isidore, *Introduction à une nouvelle poésie et une nouvelle musique*, Paris, Gallimard, 1947.
- Isou, Isidore, *La Mécanique des femmes*, Lausanne, Escaliers de Lausanne, 1949.
- Isou, Isidore, *Œuvres de spectacle*, Paris, Gallimard, 1964.
- Marcus, Greil, *Lipstick Traces, A Secret History of the Twentieth Century*, Harvard University Press 1990.
- Pop, Ion, *La Réhabilitation du rêve. Une anthologie de l'Avant-garde roumaine*, Paris, Maurice Nadeau, 2006.

Sitographie

- *Le site officiel du lettrisme* <<http://www.lelettrisme.com/>>

L'INFLUENCE FRANCAISE DANS LES PAYS ROUMAINS AU XIX^e SIECLE

Ludmila CABAC

Université d'état Alecu Russo, Bălți

«Qu'est-ce que la Roumanie pour le monde ?

... Pour nous, Français, qui aimons, sur la table des valeurs, donner la première place aux valeurs spirituelles, la Roumanie, c'est avant tout une âme, une âme où nous reconnaissons la nôtre. C'est une âme sœur qui fait d'elle pour nous une nation sœur»

Comte de Saint - Aulaire

L'influence française dans les Pays Roumains au début du XIX^e siècle a eu un caractère créateur et régénérateur. A cette époque, le peuple roumain, si bien doué (sic), n'a pas eu la chance et l'honneur de contribuer à la formation de la culture européenne. Pour des motifs historiques – la domination pendant des siècles par l'Empire ottoman – il a perdu beaucoup de ce qu'avait réalisé la civilisation européenne. Mais les deux parties avaient perdu : la culture européenne et le peuple roumain. La culture européenne a perdu aussi parce qu'une corde, qui pouvait être sonore, n'a pas vibré [Ibraileanu, Garabet, p. 25]¹.

Il n'y a aucun peuple qui n'ait emprunté aux autres. La civilisation c'est l'accumulation [Ibraileanu, Garabet, p. 27]. L'histoire de la culture roumaine à partir du XVI^e siècle est l'histoire de l'introduction de la culture occidentale dans l'espace roumain et de son assimilation. L'influence subie au long du XIX^e siècle, c'est une des périodes, la plus importante et la plus décisive. L'impact occidental et l'essor de la culture roumaine étaient des phénomènes qui se produisaient simultanément.

La France a toujours été pour la Roumanie, cette « **île de la latinité** », située au carrefour de trois empires, une sœur aînée, et le français, langue d'élection. La Roumanie sait qu'Alphonse de Lamartine et Edgar Quinet l'ont aimée. Jules Michelet s'est penché sur elle et a plaidé la cause de la nation sacrifiée.

Peuples de l'Occident qui, depuis si longtemps, loin de la barbarie, cultivez les arts de la paix, gardez toujours un reconnaissant souvenir pour les nations orientales qui, placées aux frontières de l'Europe, vous ont couverts et préservés du déluge tartare, des armées des Turcs et des Russes; n'oubliez pas tout ce que vous devez à la Hongrie, à la Pologne, à l'infortunée Roumanie. [...]

Comment appellerai-je la Roumanie, les Valaques et les Moldaves ?

La nation sacrifiée.

La Hongrie, la Pologne, ont eu du moins la gloire de leurs souffrances, leur nom a retenti par toute la terre. Les peuples du bas Danube ont à peine obtenu l'intérêt de l'Europe. [...] Peuple né pour souffrir, la nature l'a doué de deux choses qui font durer : la patience, l'élasticité. Toujours courbée, toujours elle se relève [Michelet, Jules, p. 247].

Les Roumains, ce peuple offert si souvent en sacrifice par les grandes puissances, tenu pendant des siècles pour « balkanique », n'a jamais cessé de se sentir européen, de se tourner vers les valeurs européennes. Il a toujours cru et espéré dans l'appui de la France.

1 Note: les traductions en français des citations roumaines ont été réalisées par l'auteur de cet article.

Le désir d'affirmer leur origine et celui de participer au mouvement d'idées de l'époque, aux changements survenus dans la vie des peuples, poussa les Roumains à tourner leurs regards vers l'Occident. Le pays qui devait les attirer le plus, répondre à toutes leurs aspirations, les aider dans la réalisation de leur idéal, ne pouvait être que la France, d'où avaient rayonné tant de haut faits, tant de noblesse, la France généreuse, protectrice des opprimés [Densusianu, Ovid, p. 47].

Les Français qui se sont exprimés sur la Roumanie ont bien compris que la relation entre les deux peuples était bien plus profonde, bien plus solide qu'une alliance de circonstance. Elle repose sur une connivence de leurs élites intellectuelles, sur une parenté d'attitudes des deux pays.

Les Roumains ne se sont pas limités à imiter ou à s'inspirer de la culture française. Ils lui ont voué un amour et un dévouement sans précédent.

... moi qui aime la France plus que moi-même, autant que ma patrie...

Gheorghe Brătianu

Mon pays et puis la France...

George Enescu

... chaque Roumain a deux patries, la seconde c'est la France...

Ion C. Brătianu

La France et la Roumanie, ayant la même mission historique de sauver la chrétienté, étaient encore mieux prédestinées à s'entendre. « ... La journée triomphante de Racova, où Ștefan cel Mare² mit en déroute l'armée turque ... valut au vainqueur le nom **d'athlète du Christ** qui apparente la Roumanie à la France, **soldat de Dieu**... La Roumanie dont l'histoire a été, durant des siècles, une histoire de larmes et de sang, est, en Orient, comme la France en Occident, la Niobé des nations » [Saint-Aulaire, Auguste-Felix-Charles de Beaupoil, Comte de, p. 237].

Les historiens et les publicistes français ont toujours été à côté du peuple roumain durant les moments les plus difficiles de son histoire. Le journal français *La Réforme* du 4 juillet 1848 annonçait « C'est une république qui est proclamée en Moldavie. L'acte constitutionnel est en français. [...] Ce sont des frères et par les mœurs, et par le cœur et par les principes. » C'était la reconnaissance d'un lien qui ne tenait pas d'une conjoncture donnée.

En trois mois, ces jeunes Roumains, imprégnés par des idées révolutionnaires, ont adopté le programme de la révolution roumaine de 1848 et ont décidé leur retour en Roumanie. Quand la régénération intellectuelle, battant son plein, a donné de l'essor à la régénération politique, c'est toujours dans les esprits et dans les plumes éloquentes de la France que les Roumains ont trouvé l'appui nécessaire au triomphe de leur cause juste. Les noms d'Edgar Quinet et de Jules Michelet, – les deux célèbres professeurs du Collège de France, dont le premier avait épousé une Roumaine, Hermione Asachi, la fille du promoteur de la régénération moldave Georges Asachi – ceux de Hippolyte Desprès, Paul Bataillard, Léon Plée, Ernest Desjardins, Abdolonyme Honoré Ubicini, sont inscrits en lettres d'or sur le frontispice du temple de la civilisation des Principautés

2 ETIENNE le GRAND (1457-1504), Prince de Moldavie, symbole de l'Etat moldave, défenseur de la chrétienté contre l'invasion ottomane, nommé par le Pape Sixte IV « **Athlète du Christ** » après sa victoire sur les Ottomans à Vaslui le 10 janvier 1475. Son long règne a été la période la plus glorieuse de la Principauté de Moldavie.

Danubiennes [Xenopol, Alexandre, p. 11]. Ces notables personnalités ont contribué, par leur chaleureuse défense des intérêts du peuple roumain, à le faire connaître en Europe avec son véritable caractère, avec son aspiration vers la Latinité, son amour du progrès et de la civilisation occidentale.

A partir des premières années du XIX^e siècle une quantité impressionnante d'étudiants roumains a fait ses études en France. Dans les Pays Roumains de cette époque-là, les notions de «renaissance», «civilisation», «nationalité», «indépendance», «France», «Europe» étaient des synonymes du mot «instruction.»³

Le métropolitain de Valachie Dosithée a été parmi les premières personnalités à envoyer des jeunes gens à l'étranger pour étudier et se former en tant qu'hommes de lettres et de culture. Comme il était Grec d'origine, le premier pays où partaient les jeunes Roumains c'était la Grèce, ensuite venaient d'autres pays d'Orient. Après cela, on s'est orienté vers Vienne et Rome. Finalement, on a découvert Paris pour ne jamais l'oublier, pour l'adopter comme seconde patrie, en lui envoyant les meilleurs jeunes Roumains et Roumaines, ce « **gage de confiance pour l'avenir** » [Conrad, Jean-Yves, p.6].

A partir de ce moment, beaucoup de jeunes commencent à faire leurs études en France, avant de devenir de hauts fonctionnaires et des hommes d'état dans leurs pays. Si les Roumains étaient, d'après Stanislas Bélanger, à peine dix dans la capitale française en 1830 et quelques cinquante en 1840, ils y étaient légion après 1848. Ainsi, Ion Heliade Rădulescu, Vasile Alecsandri, les frères Ion et Dumitru Brătianu, les frères Nicolae et Ștefan Golescu ainsi que les jeunes étudiants de *România viitoare* (1850), *Republica română* (1851) et *Junimea română* (1851) hantaient le Paris d'après 1848. L'atmosphère de ces années post-révolutionnaires a été décrite par plusieurs personnalités. Nous présentons un fragment d'Alexandru Odobescu :⁴

Il fut un temps où nous, jeunes étudiants à l'étranger, étions heureux de nous trouver à Paris, surtout parce que nous y trouvions plus de liberté pour aimer sans crainte notre patrie, pour apprendre avec ardeur son histoire et sa langue, pour tailler et adapter à sa mesure toutes les connaissances que, grâce à notre patriotisme roumain sans réserves, nous avions l'occasion et l'enthousiasme d'acquérir en ce centre de libres lumières.

Parmi ces étudiants nous pouvons citer des Bessarabiens : l'écrivain Ion Donici-Dobronravov (Chisinău 1887 – Paris 1926), l'historien Alexandru Boldur (Chisinău 1886 – Bucarest 1982), l'écrivain Elisabeta Eliade, dite Dolenga, l'écrivain et publiciste Alexandru Donici (Chisinău 1886 – Genève 1936), l'astrophysicien Nicolae Donici et d'autres.⁵

3 Mlle Bilcescu est la première femme roumaine à avoir obtenu un doctorat français dans une université française, à la Sorbonne, en 1890. Le titre de sa thèse est « *De la condition légale de la mère en droit roumain et en droit français* ». Voir aussi Iulia Hașdeu, cette jeune poète trop tôt disparue qui « avait tous ces dons naturels et acquis, une figure ouverte et agréable, une distinction naturelle, un noble caractère, un grand esprit, une vive intelligence, une pénétration profonde, une âme douce, une sérénité constante, une nature délicate et poétique, et elle marchait dans la vie comme dans un beau rêve... » in : GUBERNATIS, Angelo, Préface à *Œuvres Posthumes Bourgeon d'avril*, Bucarest, 1889.

4 ODOBESCU, Alexandru (23.06.1834 -10.11.1895), après avoir passé son baccalauréat à la Sorbonne, a été ministre des cultes en Roumanie (1863), chargé de mission pour la mise en place de l'Exposition universelle de Paris (1867), chargé de mission diplomatique à Paris (1880-1885).

5 A la Bibliothèque Nationale de France se trouvent plus de mille thèses en lettres, en droit ou en sciences, rédigées et soutenues par des étudiants roumains qui ont contribué au développement de la Roumanie moderne.

En ce qui concerne Vasile Alecsandri, il convient de mentionner que ce remarquable poète roumain a vécu à Paris de 1839 à 1843. Il est venu non pas pour passer ses examens d'étudiant en médecine et ensuite en droit, ainsi qu'il se proposait de le faire, en arrivant à Paris, mais pour lire Chateaubriand, Jean-Jacques Rousseau et Lamartine – auquel il dédie une ode en français. Vasile Alecsandri écrira ses premiers vers en français. Militant dans son pays pour une rénovation de la vie politique, pour la justice et le progrès social, Alecsandri a été aussi le premier ambassadeur du message roumain en Occident.

Après son premier séjour en France, il fait un long voyage dans des pays romantiques comme l'Espagne, l'Italie, les pays de l'Orient. Tout au long de sa vie, il se servira du français dans sa correspondance personnelle. Son dernier poste a été : Envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Roumanie près du Gouvernement de la République Française. En 1848, après l'échec de la révolution roumaine, il est obligé de quitter la Roumanie et d'émigrer, de nouveau, en France.

« Moi aussi, j'ai mangé le pain amer de l'exil chez Véfour et les Frères Provençaux, » [Silva, Carmen, p. 10] racontait-il, plus tard, à la Reine de Roumanie, en se rappelant la vie qu'il y avait menée. En habitant la France, il ne s'est jamais trouvé loin de son pays. Les étapes les plus heureuses de sa vie si sereine et si royalement belle étaient liées à la France. En 1853, les Français ont la possibilité de connaître ses poésies grâce aux traductions faites par Voinesco – « Doïnas » et Antonin Roque⁶ – « Légendes » (1864).

En 1878, Vasile Alecsandri est couronné aux Fêtes du Félibrige à Montpellier pour la poésie « Chant de la gent latine ». Le poète avait reçu cette nouvelle avec émotion mais, comme toujours, sans orgueil personnel. Le prix attribué par la Société des Langues Romanes de Montpellier pouvait contribuer à une meilleure connaissance de la Roumanie dans le monde. « Je t'avoue, écrivait-il à un ami, que je me suis grandement réjoui de ce triomphe d'autant plus qu'il a contribué à éveiller de nouveau les sympathies de nos confrères latins à l'égard de notre pays » [Astrado, revisto bilengo de Prouvenço, N° 3, p. 60]. Dans la lettre adressée à Frédéric Mistral, Vasile Alecsandri attribuait, de nouveau, tout l'honneur à son peuple : « Je m'abstiens, cher Monsieur et confrère, de vous remercier de la part bienveillante que vous avez prise au jugement dont j'ai été favorisé : vous serez, j'en suis sûr, plus sensible en apprenant que la Roumanie a tressailli de joie en voyant ses sœurs latines lui envoyer, sous la forme d'un succès littéraire, la manifestation inappréciable de leurs sympathies dans les circonstances où elle se trouve » [Astrado, revisto bilengo de Prouvenço, N° 3, p. 61].

Les rapports qui se sont établis entre La Roumanie et la Provence ont été sans doute plus nombreux qu'on le soupçonne aujourd'hui, et très chaleureux. Deux personnalités roumaines surtout ont exercé leur attirance sur les esprits provençaux. D'abord Vasile Alecsandri, parce qu'il était un peu le symbole vivant de la renaissance roumaine et aussi la grande voix de la Latinité. Et en deuxième place c'était la Reine Elizabeta, parce qu'elle

6 Les publications d'Antonin Roque ont joué un rôle important dans le mouvement littéraire franco-roumain. Antonin Roque a écrit des anthologies franco-roumaines, *Leçons et modèles de littérature française* suivis de *Modèles de littérature roumaine*, augmentés de *Légendes et Doïnes, chants roumains, imités des recueils de Vasile Alecsandri*. C'était un ouvrage d'une importance énorme à cette époque pour les Pays Danubiens. Parmi les poètes roumains, Antonin Roque appréciait particulièrement Vasile Alecsandri. Il a traduit en français beaucoup de ses poèmes. A cette occasion, afin de confirmer ses affinités avec le peuple roumain, avec la culture roumaine, il a romanisé son nom en s'appelant Rocaresco. Ses traductions de Vasile Alecsandri ont été publiées à Paris en 1864 et ont connu plusieurs éditions.

était d'une certaine manière l'héritière orientale des Cours d'Amour provençales. « Pour un peu, les Félibres, provençaux, eussent proclamé Carmen Sylva⁷ impératrice d'Arles ... » [Marieton, Paul, p. 25].

Le meilleur artisan de cette amitié provençalo - roumaine a été Frédéric Mistral lui-même. La poésie « A la Roumanio » écrite à Maillane le 18 mars 1880 en est la meilleure preuve.

**« ...E li raço latino
A ta lengo argentino
An couneigu l'ounour que dins toun sang i'avié ;

E t'apelant germano
La Prouènço roumano
Te mando, o Roumanio, un rampau d'oulié. »**

Nous avons le plaisir et l'honneur de donner la variante française de la poésie :

**« ...Et les races latines,
A ta langue argentine
Ont reconnu l'honneur qu'il y avait dans ton sang ;

Et t'appelant « ma sœur »,
La Provence romane
T'envoie, ô Roumanie, un rameau d'olivier. »** [Mistral, Frédéric, p. 29]

La situation exceptionnelle de Vasile Alecsandri est également déterminée par le fait que très peu de littérateurs ont réussi, comme lui, à exprimer le caractère spécifique de l'âme nationale roumaine. Ce trait a été remarqué et souligné par un grand nombre de Roumains mais aussi par de nombreux étrangers. En 1848, le journaliste H. Desprez lui a consacré des articles dans la « Revue des Deux Mondes ». Jules Michelet lui réserve un chapitre dans son livre « Légendes démocratiques du Nord ». Les Français – Prosper Mérimée, Frédéric Mistral, Mario Rocque, l'Anglais Stanley, l'Italien Vegezzi – Ruscalla entre autres, lui écrivent des lettres et consacrent des études. Ce trait de son œuvre a déterminé la diffusion et le retentissement dont la création d'Alecsandri a bénéficié, à un certain moment, en Europe. C'était une recommandation, une voie ouverte pour toute la littérature roumaine, si peu connue en Occident jusqu'à la fin du XIX^e siècle.

Tout au long de sa vie, Vasile Alecsandri subit l'influence romantique française qui se manifeste pleinement dans son œuvre, dans son amour des voyages qui le fit suivre, au moins en observateur, l'état-major à Sébastopol, à Magenta, à Solferino et qui lui inspira de beaux vers.

La langue française, devenue un moyen de communication par excellence, était apprise d'abord par les descendants des familles de la haute société, ensuite par ceux de la bourgeoisie et même par les jeunes gens d'origine modeste, mais brillants du point de vue intellectuel. Presque toutes les personnalités roumaines marquantes se sont formées en France. Un grand nombre d'entre elles se pressait dans les salles de cours pour suivre les conférences de Jules Michelet ou d'Edgar Quinet, en leur adressant des lettres où,

7 La reine de la Roumanie Elizabeta (en littérature - Carmen SYLVA), bien que née Allemande – Elisabeth de Wied, voue elle-même à la France une véritable passion [Conrad, Jean-Yves, pp. 171, 201, 305].

dans un bon français, elles exprimaient le désir de changer la situation dans leur pays.

Vous êtes heureux, jeunes Roumains, dans votre pays tout est à faire; chacun de vous peut se distinguer par des actes patriotiques grandioses [Michelet, Jules, p. 125].

La correspondance de Jules Michelet avec les étudiants et les révolutionnaires roumains est le témoignage d'un vrai patriotisme. Prêts à se sacrifier pour une idée, les jeunes Roumains tentaient de sensibiliser les milieux politiques et intellectuels français à ce qui se passait dans leur pays. Ils faisaient entendre ces sentiments par l'intermédiaire des gazettes parisiennes. Grâce à leurs liens avec la presse et avec le monde universitaire ils ont fini par attirer l'attention des Français sur les grands problèmes des Roumains.

Et vice-versa. Ce sont les jeunes, animés par les idées et l'idéal français, qui mènent le combat contre les mauvaises habitudes dans leurs pays, contre les fausses idées de la classe des boyards. Ils font des tentatives pour rapprocher les classes et réussissent à implanter certaines idées modernes. Il réussissent à marquer de leur esprit éclairé la vie des habitants des Pays Roumains. A l'occasion des événements de 1848 la gazette parisienne *La Réforme* écrivait que les Moldaves et les Valaques sont des *Français de l'Orient*.

Il est indispensable de remarquer que le président d'honneur de la *Société des Etudiants roumains de Paris* a été le poète Alphonse de Lamartine. La plus ancienne association d'étudiants roumains avait son siège dans la bibliothèque roumaine de Paris, créée en 1846 à la suite d'une donation du Moldave Scarlat Vârnav. Elle a succédé à la *Société de l'instruction pour le peuple roumain* (1839). Ses dirigeants fondateurs portent des noms prestigieux : les Valaques Ion Ghica – premier président, Constantin A. Rosetti – premier secrétaire, Nicolae Bălcescu, Dimitrie Bolintineanu, Ion Brătianu, Dumitru Brătianu, Alexandru Golescu, Alexandru G. Golescu, et les Moldaves Scarlat Vârnav, Ion Ionescu de la Brad, Mihail Kogălniceanu, Ion Lecca et d'autres encore. C'est dans cette bibliothèque, au n°3 de la Place de la Sorbonne, que Baudelaire a donné la première lecture de ses *Fleurs du Mal*. C'est à nouveau là que le 1^{er} janvier 1847, pendant la nuit du réveillon, Nicolae Bălcescu a présenté aux membres de la société un *Aperçu de l'état présent, du passé et de l'avenir de la Patrie*. Sous la devise « Patrie, Fraternité, Liberté », il expose des buts patriotiques et révolutionnaires : « Notre but, me semble-t-il, ne saurait être que l'unité nationale des Roumains. Unité tout d'abord en idées et sentiments, lesquelles devront amener avec le temps l'unité politique [...] et c'est à la création de cette nationalité, à une réforme sociale des Roumains, basée sur les principes sacrés de la justice et de l'égalité, que doivent aboutir tous nos efforts. L'unité roumaine est par conséquent notre drapeau et c'est sous ce drapeau qu'il faut appeler tous les Roumains» [Conrad, Jean-Yves, p. 15].

La France est considérée par les Roumains comme une importante puissance politique. Elle peut intervenir dans les décisions internationales et contribuer à résoudre certains problèmes. C'est aussi grâce à la France que l'union des Principautés Roumaines a été faite en 1859.

La culture française a eu une importance décisive dans la résurrection des Principautés Danubiennes. Les nombreuses traductions des auteurs français – publiées dans les premiers journaux *Curierul românesc* et *Albina românească* – confirment un grand désir de perfectionnement et d'instruction. Les associations culturelles possèdent des bibliothèques où les livres français tiennent une place de choix. Des troupes

d'amateurs jouent, à travers le pays entier, des pièces d'auteurs français ce qui permet de transmettre les idées nouvelles, la mode française. C'est ainsi que le premier spectacle « Myrtil et Cloé » est réalisé en 1826. On consacre à la France des hymnes empreints d'une fervente admiration. En 1755, la langue française commence à être étudiée dans des écoles à côté du latin et du grec et finit par remplacer ce dernier.

Les intellectuels et les hommes de culture du monde entier considèrent la langue française comme un élément de civilisation et de communication précieux. C'est un bien inestimable de l'esprit européen. Elle reste, en même temps, un lien important et traditionnel pour tous les pays latins. Sa présence dans l'espace roumain est une colonne sans fin et une flamme qui doit être sans cesse alimentée.

BIBLIOGRAPHIE :

- BREAZU, Ion, *Jules Michelet și românii, studiu de literatură comparată (Jules Michelet et les Roumains, études de littérature comparée)*, Cluj, 1935.
- BREAZU, Ion, *Dora d'Istria și Edgar Quinet (Dora d'Istria et Edgar Quinet)* in : *Închinare lui Nicolae Iorga*, Cluj, 1931.
- BUCUR, Marin, *Documente inedite din arhivele franceze privitoare la români în sec. al XIX-lea (Documents inédits des archives françaises relatifs aux Roumains au XIX^e siècle)*, vol. I, București, 1969.
- BUCUR, Marin, *Jules Michelet și revoluționarii români în documente și scrisori de epocă, 1846-1874 (Jules Michelet et les révolutionnaires roumains dans les documents et les lettres de l'époque, 1846-1874)*, Cluj-Napoca, 1982
- CONRAD, Jean-Yves, Roumanie, capitale Paris, Oxus, 2003.
- DENSUSIANU, Ovide, *L'Âme roumaine et l'âme française*, 1919.
- GUBERNATIS, Angélo de, *Préface à Œuvres Postumes Bourgeon d'avril*, Bucarest, 1889.
- IBRAILEANU, Garabet, *Spiritual critic în cultura românească (L'esprit critique dans la culture roumaine)*, Iași, Junimea, 1970.
- MARIETON, Paul in : *Astrado*, revisto bilengo de Prouvenço, N^o 3.
- MICHELET, Jules, *Légendes démocratiques du Nord* in : *Œuvres complètes*, Paris, Flammarion.
- MISTRAL, Frédéric in : *Astrado*, revisto bilengo de Prouvenço, N^o 3.
- NICOLESCO, G. C. in : *Astrado*, revisto bilengo de Prouvenço, N^o 3.
- QUINET, Mme Edgar, née Hermiona ASACHI, *Cinquante ans d'amitié Michelet - Quinet (1825-1875)*, Paris, Armand Collin, 1899.
- ROCARESCO, Antonin, *Légendes & Doïnes, chants roumains, imités de M. V. Alecsandri*, Paris, Moquet, 1864.
- SAINT-AULAIRE, Auguste-Félix-Charles de Beaupoil, Comte de, *Confessions d'un vieux diplomate*, Paris, Flammarion, 1953.
- SILVA, Carmen, *Vasile Alecsandri dans la Bibliothèque internationale de l'Alliance scientifique universelle*, tome II, imprimerie Thomas Basileco, 1895.
- XENOPOL, Alexandre D., *Histoire des Roumains de la Dacie Trajane depuis les origines jusqu'à l'union des principautés en 1859*, 2 vol., Paris, 1896.

La problématique de l'autotraduction chez Panaït Istrati

Tamara CEBAN,

Université Spiru Haret, Bucarest

La problématique des synonymes est envisagée dans notre communication au niveau de l'autotraduction dans les œuvres de Panaït Istrati, écrivain roumain d'expression française.

Avant de passer au sujet proprement dit, nous allons insister sur la problématique de la synonymie, car ce travail a été le fruit de nos préoccupations de recherche que nous avons essayé de développer dans le cadre du doctorat à l'Université de Bucarest.*

La synonymie est un phénomène linguistique qui repose sur l'équivalence sémantique des unités de la langue et sur leurs fonctions dans le discours. Elle a une grande importance dans la linguistique actuelle.

La synonymie est un phénomène sémantique que l'on rencontre dans toutes les langues, étant en même temps un indice du degré de développement et de perfectionnement de chaque langue à part (M.Bucă, I.Evseev, 1976 :118).

Les conceptions concernant la synonymie oscillent entre la négation de son existence dans la langue et son extension exagérée dans la sphère des mots auxquels on attribue la qualité de synonyme.

La diversité des opinions concernant l'essence de la synonymie et sa place dans la langue se concrétise, en premier lieu, dans la sphère de ce phénomène. Dans cette perspective, le problème central de la théorie des synonymes est la précision des catégories de mots que renferme cette notion .

La synonymie est un moyen immense de l'expressivité qui a à sa base un inventaire de mots dont on peut choisir l'unité qui exprime les nuances de sens les plus adéquates au contexte.

La constitution ou la formation d'une série synonymique doit avoir un nombre assez grand de composants communs, ce qui va permettre d'identifier certaines différences de sens ou de degré. Mettant en évidence ces différences, on attribue une grande importance à la description du phénomène de la synonymie du point de vue théorique. Du point de vue pratique on est conscient que ces différences sont conditionnées par l'habitude de pouvoir choisir les mots que la langue met à notre disposition.

En matière de traduction, la synonymie occupe une place très importante. Tout traducteur dispose d'un bagage latent de synonymes dans lequel il opère un choix selon ses principes de créativité. M. Sadoveanu recourt le plus souvent à des formes traditionnelles, même archaïques. A l'autre pôle se place G.Călinescu qui accorde la priorité aux néologismes dont certains sont forgés par lui-même.

Les synonymes constituent des paradigmes lexicaux, enregistrés tels quels dans les dictionnaires plus ou moins spécialisés. Dans leur emploi se réalise la fonction poétique, définie par Roman Jakobson comme la projection de l'axe paradigmatique sur l'axe syntagmatique.*

Si tel est le cas en général, l'autotraduction se réalise dans des conditions spéciales. Dans ce sens la situation de Panaït Istrati est bien singulière, comme nous l'avons déjà montré dans une recherche précédente.*

On connaît les difficultés qu'il a eues au départ dans l'écriture même de ses œuvres. Nous nous sommes déjà occupée du recours que le prosateur a fait à bon nombre de mots roumains, utilisés aussi pour assurer la couleur locale, comme dans ces exemples

« habillé en *ghiabour* (îmbrăcat ca un *chiabur*) ; payant des *okas* (plătind *ocale*) ; par une belle « *crîșmărița* » (de o frumoasă *crășmăriță*) ; deux frères, grands et forts comme des *ghéalats* (doi frați voinici, ca doi *gealați*) ; gagnant deux *météliques* par jour (dix centimes) (căștigând aproape doi *metelici* pe zi (zece bani) etc. (Panaït Istrati, **Chira Chiralina**, 1966 : 52).

Pression de la langue maternelle ou alors souci esthétique, cela n'a pas tellement d'importance ; l'essentiel c'est que les lecteurs ont savouré cet aspect, l'une des raisons de son grand succès à l'étranger.

Plus intéressante encore est la problématique de l'autotraduction. Pour l'illustrer, nous avons pris comme exemple sa transposition en roumain de son livre de chevet **Chira Chiralina**.*

Pour revenir à notre première étude nous avons remarqué la perte du caractère pittoresque des mots roumains dans l'original français, ce qui ne diminue pas la valeur de la version roumaine, fondée sur l'ensemble des connotations.

Cela se vérifie aussi dans l'autotraduction dont nous nous occupons ici. Quoi qu'il en soit, la version roumaine offre à l'autotraducteur l'occasion de retrouver sa langue maternelle. Malgré le travail complexe de la traduction, P.Istrati redevient plus spontané en roumain, ce qui est dû à son talent de prosateur inné. Nous avons déjà envisagé les procédés de traduction* dans certains aspects étudiés auparavant. C'est pourquoi nous nous limitons ici au problème circonscrit des synonymes. Cette fois, nous avons choisi un dictionnaire plus simple, qui peut être l'image de l'ensemble des termes qu'Istrati pourrait avoir dans son propre inventaire. Il s'agit du travail réalisé par Gh. Bulgăr.* Le recours à des dictionnaires plus vastes aurait compliqué l'analyse.

Après une lecture attentive, nous avons choisi des traductions variées comportant la problématique de notre approche. Nous nous limitons à donner des exemples qui peuvent être la base d'une typologie de l'autotraduction sous l'angle des synonymes.

La méthode de présentation est la suivante : on donne d'abord l'énoncé en français et en roumain. On en tire les lexèmes sur lesquels est centrée la synonymie. Suit après un tableau où figure à gauche le mot roumain en question, accompagné du paradigme synonymique tiré du dictionnaire. Finalement le commentaire qui s'impose.

Premier type : **Equivalence normale** :

... la main *se promena* sur sa figure (p.42) – mâna aceea *îi trecu* peste față (p.35)

Traduction littérale possible : *își plimbă*

a plimba - a mișca ; a deșta ; a trece

L'auteur a préféré – *își trecu* puisque la traduction littérale aurait abouti à un néologisme qui ne reproduit pas les connotations équivalentes comme *a trece prin păr*.

Deuxième type : **Néologisme strict** :

... il se mit à *réfléchir* (p.42) - prinse *a reflecta* (p.35)

a reflecta - a cugeta ; a gândi ; a medita ; a chibzui ; a judeca

Solution facile: recours au néologisme qui reproduit l'équivalence dénotative. Mais au niveau des connotations *a chibzui* aurait été préférable. Pourtant on ne peut pas toujours éviter les néologismes, car dans ce cas la version roumaine serait trop autochtone. On oublierait que l'original est français.

Troisième type : **Autre néologisme :**

... une idée pénible *se planta* dans son cerveau (p.42) - un gând îngrozitor *se fixă* în creierul lui (p.35)

a se fixa - a se așeza ; a se instala ; a se plasa ; a se stabili ; a se hotărî ; a se decide

L'original comporte une métaphore qui ne pouvait pas être transposée par *se planta*, puisque le néologisme roumain est rare comme valeur métaphorique. Se maintenant au niveau néologique, Istrati recourt à *se fixă* et on voit bien que rien de la colonne des synonymes n'était récupérable.

Quatrième type : **Néologisme évité :**

... Adrien *raisonnait* (p.12) - Adrian își *zicea* (p.18)

a gândi - a cugeta ; a chibzui ; a reflecta ; a aprecia ; a crede ; a socoti ; a opina

Il est bien évident que le néologisme roumain *raționa* est presque impossible, puisque trop connotatif. La solution c'est que l'auteur emploie un terme générique, alors qu'il aurait pu prendre *a cugeta*, ce qui aurait été encore un risque de variante trop roumaine.

Cinquième type : **Néologisme évité avec élargissement sémantique :**

... il *se remémora* (p.42) - și el *gândi* (p.35)

a-și aminti - a reaminti ; a revoca ; a redeștepta ; a pomeni ; a menționa ; a indica ; a consemna ; a semnala

Istrati aurait pu traduire par *își reaminti*, mais il a préféré un lexème plus général - *a gândi*, les autres synonymes ne sont pas récupérables dans la traduction en question.

Sixième type : **Lexème traditionnel équivalent :**

... il *souffre* la misère (p.12) - *rabdă* mizeria (p.18)

a răbda - a suferi ; a suporta ; a îndura ; a pătimi ; a tolera

Normalement *souffrir* se traduit par - *a suferi*, et aussi par *a îndura*, *a pătimi*, éventuellement par - *a suporta*. L'auteur préfère un lexème avec un sens plus fort - *a răbda* ce qui assure une tension sémantique supplémentaire à la version roumaine.

Septième type : **Lexème traditionnel avec terme figuré dans la traduction :**

... d'une voix *oppressée* (p.46) - cu o voce *înăbușită* (p.37)

grav-ă - adânc ; gros ; profund ; cavernos

Le **Dictionnaire des synonymes** n'offre pas de série correspondante pour le mot roumain employé - *a înăbuși* et nous avons cherché les synonymes groupés autour du mot roumain approché au point de vue sémantique. Parmi ceux-ci Istrati aurait pu employer: *adânc*, *profund*. Le recours à *înăbuși* accorde un poids sémantique supplémentaire étant donné qu'il est effectivement une métaphore.

Huitième type : **Néologisme en français transposé par un terme plus général :**

Stavro *imita* son mouvement (p.44) - Stavru *făcu* aceeași mișcare (p.36)

a imita - a mima ; a copia ; a reproduce ; a reda ; a reprezenta ; a îngâna ; a se schimonosi ; a maimuțări

La traduction presque mécanique pouvait recourir au néologisme roumain correspondant - a imita. Bien que la série synonymique de celui-ci soit grande, aucun des termes ne correspond exactement à la signification de l'original. Cette fois-ci encore, Istrati emploie un terme plus général - făcu qui constitue un syntagme cohérent avec -mișcare

Neuvième type : **Équivalence avec une structure de locution :**

... la fille *se montrait* à mon goût (p.54) - fata *era* după gustul meu (p.42)

a părea - a se arăta ; a se vedea ; a semăna

Nous avons établi un terme possible dans la traduction - *a părea* pour lequel figure comme synonyme - *a se arăta* ; celui-ci représente en effet une traduction littérale de *se montrer*, mais en français l'ensemble de l'énoncé a une structure de locution dans le sens que le verbe est suivi par un syntagme périphrastique (à mon goût). Ce syntagme est reproduit en roumain *după gustul meu*, mais le verbe *era* est plus général que le français *se montrer*.

Dixième type : **Adverbe - locution :**

... il procéda *prudemment* (p.26) - el procedă *cu băgare de seamă* (p.26)

prudent - prevăzător ; circumspect ; precaut ; atent ; grijuliu ; vigilant

La traduction qui s'imposait était la transposition de l'adverbe *prudemment* en adjectif roumain à valeur adverbiale : *prudent*. On doit supposer qu'Istrati voulait éviter le néologisme. Mais pour cela la série synonymique offrait des situations comme *prevăzător*, *grijuliu*. Avec son talent inné, il a eu le réflexe d'une locution : *cu băgare de seamă*. Celle-ci est plutôt l'équivalent de *atent*, ce qui comporte un glissement de sens, en fait non significatif.

Ce point illustre l'une des solutions les plus intéressantes dans le domaine de l'auto-traduction. Elle reflète le retour de l'écrivain non seulement à ses réalités nationales mais aussi à son langage spontané.

Onzième type : **La formation des mots :**

Adrien *s'engagea* sur(p.14) - Adrian *se îndreptă* spre(p.19)

a se îndrepta - a o apuca ; a merge ; a porni ; a o lua ; a se orienta

La solution *se îndreptă* est convenable : en roumain c'est un parasynthétique : *îndrept-a* formation roumaine traditionnelle qui assure un bon niveau de connotation.

Douzième type : **L'intraductible à rebours :**

... se livrer à son *désir* (p.14) - a împlini *dorul* (p.19)

dor - 1. dorință ; aspirație ; năzuință ; tendință ; pornire ; jind ; jinduire
2. alean ; jale ; nostalgie ; melancolie ; apăsare

Comme on le sait *dor* est considéré comme le mot roumain le plus authentique, intraductible et la série de synonymes prouve sa richesse sémantique. Ici c'est la

perspective inverse : on a dans le texte français l'équivalent partiel, il est vrai, de *dor*, à savoir *désir*.

Le problème qui se pose, insoluble, disons, c'est de savoir si Istrati, tout en écrivant l'énoncé en question, a pensé à *dor*.

Quoi qu'il en soit, la version roumaine comporte le degré suprême de récupération de l'authenticité roumaine, retrouvée par Istrati dans son autotraduction.

Notons que *dor* rentre dans la locution *dor de ducă* où l'attribut renforce les connotations de l'ensemble, puisque *ducă* est consacré comme tel dans cette expression.

Comparons cette solution à une autre possible, normale d'ailleurs : *dorință de călătorie* (littérale). L'opposition est évidente et elle n'exige aucun commentaire.

L'espace restreint de cette recherche nous a obligée à ne mentionner qu'un nombre limité d'exemples. Mais à partir de là se dégage déjà une sorte de typologie des problèmes de la traduction rapportés à la synonymie en général et à l'autotraduction en particulier.

Pour ce qui est d'Istrati, sauf les cas rares du recours à des néologismes roumains, provenant d'ailleurs avant tout du français, il est préoccupé de trouver des mots roumains traditionnels. Il rentre parfois dans le procédé de la traduction littérale. Mais le plus souvent il s'en détache et emploie des mots traditionnels avec des glissements de sens, souvent plus élargi.

L'important c'est l'équivalence des locutions et expressions et parfois la modulation métaphorique.

Écrivant en français pour communiquer des réalités roumaines il recourt souvent à l'emprunt de mots roumains en français et parfois à l'adaptation.

Étant donné son discours français, le problème ne se pose pas, normalement, de recourir à ces procédés dans son autotraduction.

Istrati a été traduit en roumain. La version de Eugen Barbu, lancée massivement dans les années 60 comporte souvent des lacunes et des inadvertances. Au moins pour **Chira Chiralina** on pourrait envisager la comparaison entre cette traduction et l'autotraduction d'Istrati.

- * Voir notre thèse, *Synonymie et traduction*, Editura Fundației România de Măine, București, 2002
- * Roman Jakobson, *Probleme de stilistică*, Ed. Științifică, 1964, București
- * Tamara Ceban, «Éléments orientaux dans l'écriture de Panaït Istrati», in *La francophonie comme vecteur de la communication*, Colloque International, Chișinău, 24 mars 2006, ULIM, Institutul de Cercetari filologice si interculturale
- * Tamara Ceban, *Synonymie et traduction*, Ed. Fundației România de Măine, București, 2002
- * Voir à ce propos, Teodora Cristea, *Stratégies de la traduction*, Ed. Fundației România de Măine, București, 1998
- * Gh. Bulgăr, *Dicționar de sinonime*, Ed. Palmyra, București, 1999
- * Panaït Istrati, *Chira Chiralina*, Editura pentru literatură, București, 1966 (variante en limba franceza)
- * Panaït Istrati, *Chira Chiralina*, Editura Vremea, Bucuresti, 1943 (autotraducere)

Limbaajul personal și identitatea narativă: statuarea configurațiilor auctoriale

Vasile CUCERESCU

Universitatea Liberă Internațională din Moldova

Pentru cercetători, astăzi ca și ieri, problemele complexe ce țin de fenomenologia identității în general au fost elucidate, în mare măsură, pe parcursul secolului precedent. În contextul actual, chestiunea în cauză depășește cadrul domeniului pur sociologic și revine în atenția mai multor arii de cercetare, căpătând un caracter interdisciplinar prin esența sa. Deși în literatură se vorbește enorm de aspectul identitar, se pare că, totuși, lucrurile rămân în continuare în zona celor mai nebuloase căi interpretative. Una dintre interogațiile pe care și-ar pune-o orice specialist ar putea privi raporturile identitare ce se stabilesc în diverse domenii (sociologie, literatură, psihologie etc.), dacă putem trata faptul ca atare prin manifestarea sa multiaspectuală, dacă întâlnim sau pot fi aplicate aceleași principii (legități, norme, categorii etc.) funcționale ale identității în unul ori mai multe câmpuri de activitate. Ceea ce propunem se vrea un exercițiu de teoretizare, de compatibilizare, de aplicabilitate și de raționalizare a noțiunii de identitate într-un sens mult mai larg în știința literaturii decât cel existent care, după părerea noastră, a și stimulat de altfel ideea și parcursul investigațional.

Reprezintă relațiile de identitate (identificare) într-o operă artistică un caz aparte? De obicei, comportamentul identitar e văzut și analizat unidimensional, adică tipul de identitate pentru celălalt – comunitar, cultural etc. – de pe poziția nominalistă sau existențialistă, fără a mai aminti și de ipseitatea esențialistă clasicizată. Putem accepta existența unor posibile identități (identificări) într-o narațiune? Suntem în stare să stabilim locul exact al autorului, al naratorului sau al personajului în această dispută? Putem să analizăm cât mai complex (în limitele posibilului) perspectivele de identitate narativă de-a lungul istoriei literaturii? Deci, sunt câteva întrebări care solicită niște răspunsuri pertinente. Retorismul lor pare perimat, risipit de însăși prezența problemei în sine.

Paradoxal, identificările contingente (*mêmeté*) constituie, în primul rând, finalitatea unei operații duble de limbaaj, *i.e.* diferențierea și generalizarea (factura esențialistă). Singularitatea a ceva sau a cuiva în raport cu altceva ori altcineva (identitate = diferență) și numitorul comun al unei clase de elemente (identitate = apartenență comună) rezumă paradoxul identității. În al doilea rând, există două moduri de identificare, valabile identității personale: identitatea pentru *celălalt* (atribuită de alții) și identitatea pentru *sine* (revendicată de sine însuși). La baza noțiunii stă și relația dintre aceste două procese iminente (factura nominalistă, existențialistă). Ipoteza structurantă a conceptului de operaționalizare include ambele sisteme: identificările prin / și pentru celălalt și identificările prin / și pentru sine, întrucât ele pot să coincidă atunci când o ființă umană interiorizează apartenența sa.

Deși operele literare abundă prin exemple recurente, cum ar fi formele identitare weberiene de tip *Vergemeinschaftung* (comunitar) și *Vergesellschaftung* (societar), identitatea personală (a subiecților), condiționând formele de identificare societară cu alte grupuri și reflectând, în același timp, rezultanta opțiunilor personale, nu este dată *tale-qualé*, ci se construiește, devine, și, prin urmare, are o importanță deosebită în istoria literaturii. De ce? Fiindcă persistă mai multe tipuri de identități personale, există mai

multe modalități de a crea identificări de sine însuși și de alții sau mai multe feluri de modelare a subiectivității, fie prin combinații de natură psihică sau prin combinații de natură poetică.

Rămânând în zona poeticului, identitatea personală implică în mod obligatoriu marcajul de trecere de la concepțiile obiectiviste ale identificărilor „externe” (pentru celălalt) la abordarea subiectivă a identificărilor „interne” (pentru sine). Astfel, subiectul (aici îl avem în vedere pe autor, narator, ulterior vom face distincția netă a subiectului) monitorizează – chiar gestionează – această dualitate, o înfruntă și proiectează experiențele cotidiene obiective asupra lui.

Fără îndoială că raționamentele de identitate se prezintă în mod fundamental ca și chestiuni de limbaj – dacă menționăm „în primul rând coeziunea și coerența structurală” [Plămădeală, p. 116] –, deoarece a identifica ceva sau pe cineva cu altceva ori altcineva (sau acel altceva / altcineva să fie identificat cu ceva / cineva) nu desemnează doar „proiecția asupra” ori „identificarea cu”, ci, mai curând, desemnează articularea faptului ca atare ori, mai bine zis, transpunerea lui în cuvinte. Ce înseamnă a identifica? Întâi de toate, să dai nume, iar prin aceasta, limbajul își demonstrează caracterul indispensabil de componentă a subiectivității (umane). Altfel spus, asistăm la o paradă (obiectivă sau subiectivă) a jocurilor de limbaj care nu funcționează identic în ceea ce privește domeniul administrativ, științific, publicistic, cotidian-practic ori beletristic.

Din punctul de vedere al materiei noastre, al necesității cât mai adecvate de interpretare a textului literar, ne preocupă cu precădere limbajul beletristic. De obicei, el este descris prin opoziție cu celelalte tipuri de limbaj și este caracterizat de dominanta funcției estetice cu o organizare specifică și originală a tuturor elementelor structurale. Aici, cuvintele (jocul de cuvinte, de limbaj) – la limita tăcerii, a indicibilului, a inefabilului sau a necunoscutului (absconsului) – devin conștiente de menirea lor de *logos*, creatoare de noi lumi, verbale, precum de slăbiciunea și suferința lor (estetică). În cele din urmă suntem martorii apariției limbajului personal care corespunde unui spirit anume.

Jocurile de identificare (jocurile de limbaj) variază de la un cadru la altul. Dacă logica „oficială” (categoriile „oficiale”) are tendința vădită de limitare a jocurilor de limbaj, atunci cea literară admite (a se citi *încurajează*) deliberat multiplicarea lor geometrică, generând o diversitate impresionantă de fațete identitare care complică și mai mult menținerea unei identități personale omogene (eternele probleme ale criticii literare ce urmează a descifra labirinturile de semnificații).

Identitatea personală devine narativă doar în cazul transpunerii sale în povestire care presupune neapărat existența intrigii, adică stabilirea unei relații de *locutor* nu doar între episoadele succesive ale aceleiași relatări, ci și între diversele „liante” (fire) din viața sa. Prin acest exercițiu, identitatea personală devine neîndoielnic și una reflexivă într-un cadru de practici determinate. Relația de identitate personală-reflexivă-narativă e validată de o finalitate exactă. Rezultatul se obține prin mijlocirea relatării biografice (autobiografice) al cărei subiect este autorul (naratorul). Cercetătorul francez Paul Ricoeur definește identitatea narativă în următorii termeni: „discurs al seriei ordonate și integrate a legăturii cu celălalt care constituie identitatea unui subiect plecând de la facturile istoriei sale” [Ricoeur, p. 345]. Merită să ne oprim și să medităm puțin asupra acestei definiții date identității narrative de Paul Ricoeur, întrucât ea nu pare a fi lipsită de complexitate. Prin transpunerea de sine însuși în relatare (povestire), sinele reflexiv (intim) capătă trăsăturile unei istorii (mai mult sau mai puțin verosimile), a unei geneze

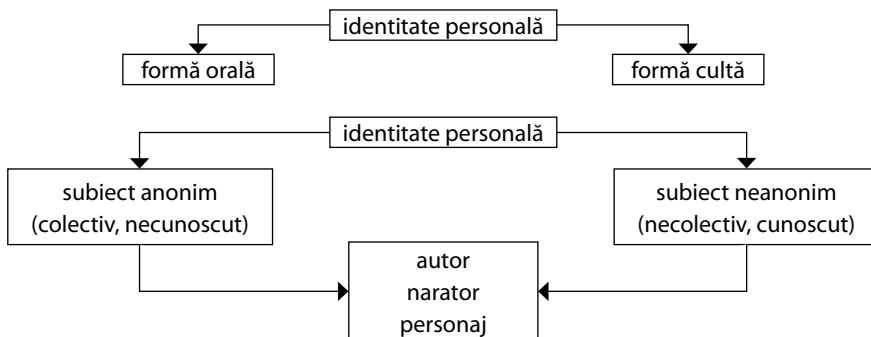
sau, poate, a unei cronogeneze ce dispune de o perspectivă subiectivă a timpului. În romanul secolului XX, așa-numitul timp cronologic (liniar) își reduce din importanța avută în secolele anterioare pentru a face loc, pe un teren bine cimentat (V. Woolf, J. Joyce, D. H. Lawrence, M. Proust etc.), timpului memoriei active, incluzând o direcție producătoare de sens (firul sau linia vieții) și semnificații, adică o comprehensiune dialogică. Deci, identitatea narativă ne apare, în final, o megaconstrucție de succesiuni (aleatorii sau nu) a celor mai semnificative experiențe ale unui subiect cu o identitate personală distinctă și diferențiată. Identitatea personală, susceptibilă de a avea funcția de suport discursiv, se statuează drept procesul unei istorii, aventura și cutezanța spiritului creator, fapt care dovedește imposibilitatea fixării ei la un moment dat al (auto)biografiei literare.

La prima vedere (una superficială), narațiunile se focusează pe niște cuvinte identitare care reflectă diferite elemente evenimentiale ale unor experiențe existențiale. Autorul lor creează la modul subiectiv lumi care au sens, în primul rând, pentru el și care oferă un spațiu gratuit în care se poate integra: sfera artistică, politică, religioasă, ocupațională etc. Universurile subiective construite și / sau trăite au prins viață grație procesului de verbalizare, fiind vorba de reanimarea lor pe un alt plan decât cel de gradul întâi (real), adică de gradul doi (recreat), conform dialecticii mimetice. Aceste lumi (de gradul doi) implică peremptoriu o doză necesară de reflexivitate, dar și o utilizare ingenioasă a categoriilor de limbaj, capabile să servească obiectivele logicii discursive. În limitele universului creat (recreat), subiectul narativ manifestă o tendință eternă de evoluție calitativă, de schimbare, de metamorfozare, de convertire (cu sau fără intervenția terțului), beneficiind de cele mai variate și bogate forme lingvistice, discursive, simbolice etc.

Incluziunea elementelor biografice într-o narațiune relatează faptul de emergență a temporalităților literare, întrucât subiectivitatea narativă, văzută drept mimesis creativ al experienței (istoriei) personale a scriitorului, corelează principiile de manifestare a istorialității evenimentiale intime în cadrul unui dialog personal, interior – care vizează oportunitatea reflexivă asupra excursului istoricității individuale – adică a unui compromis între sine și sine însuși sau cu sine însuși, în funcție de intenția estetică a scriiturii. În consecință, relația ce se stabilește între cele două identități „personale” constituie liantul funcțional, nodul „mirabil” al succesului neînextricabil al împlinirii universului biografic, pe de o parte, cu cel artistic, pe de altă parte. Identificările succesive de sine *prin celălalt* care vizează aceleași experiențe urmăresc metamorfozele identificării de sine *prin sine*. Rezultatul acestor mutații subiective se realizează prin concursul mai multor operații, dând naștere la anumite configurații schematice de identificare personală în interiorul narațiunii în vederea monitorizării relațiilor cu sine însuși, în primul rând, și cu alții, în al doilea rând. Pentru a complini ideea avansată, concepția lui C. Dubar (influențată de versatilitatea gândirii lui P. Ricœur) atestă următoarele componente centripete ale narațiunii de sine: „*ipseitatea* ca o „unitate a sinelui” prin diferite „sfere ale existenței” și *mêmeté* ca o „continuitate de sine însuși” prin diversele „etape ale vieții”. Relația spațio-temporală constituie miezul identității personale care devine problematică. Este o subiectivitate care se caută mereu pe sine însăși, o enigmă care trebuie mereu descifrată, un proces mereu neîncheiat. Nu mai este vorba aici despre o „construcție de lumi trăite”, nici de „traiecte în interiorul lumilor”, ci de o „interpretare de sine prin sine însuși”, intriga povestirii biografice, între istorie și ficțiune” [Dubar, p. 198]. Condițiile de realizare ale prezenței auctoriale se multiplică – vorbind sincron și diacronic – de la un scriitor la altul și de la o etapă literară la alta. Identitatea personală a autorului – chiar dacă luăm în

calcul ubicuitatea și imparțialitatea (ipotetic înțelesă ca și absență) – glisează între varii forme de articulare de sine și de prezență „monitorizată” (prin mijlocirea personajelor).

Această stare de lucruri ne conduce spre elaborarea unei scheme posibile de statuare a identității personale a autorului, a rolului jucat de către el și a locului ocupat într-o narațiune. Indiferent de tipologia literaturii (cultă sau orală) sau, în general, de genurile literare, instrumentele limbajului personal (individual) cristalizează distinct, în limitele identității narative, poziția principală ori secundară a celui care scrie (creează). Este un punct fundamental care se află în centrul dezbaterilor incertitudinilor legate de identitatea individuală a autorului și a prezenței sau neprezenței acestuia în textul artistic. O posibilă configurație a identității personale a autorului poate fi transpusă astfel:



Din perspectiva de identificare auctorială, subiectul narativ sau constructorul de identități se axează pe un discurs: homodiegetic (subiect narativ homodiegetic), heterodiegetic (subiect narativ heterodiegetic) și autodiegetic (subiect narativ autodiegetic). Nu cutezăm să ignorăm faptul, așa cum afirmă D.-H. Pageaux, că scriitorul este „narator, actor, experimentator și obiect de experiment, memorialistul faptelor și gesturilor sale, eroul propriei istorii într-un teatru străin, pe o scenă îndepărtată, însă actualizată prin povestire; el este martorul singular prin raportare la publicul considerat sedentar” [Pageaux, p. 50]. Prin urmare, să rezumăm cele anunțate până aici: în prima situație, identitatea personală a individului coincide cu cea a autorului; în a doua situație, identitatea personală a autorului corespunde cu cea a naratorului; în a treia situație, identitatea personală a autorului poate să aibă tangențe (să semene) cu cea a unui personaj narator (în cazul în care excludem relația anterioară autor-narator); în a patra situație, identitatea personală poate fi expeditată indirect prin transfer unui personaj sau anumitor personaje, reprezentând un fel de portavoce a autorului și, de ce nu, o identitate asumată de personaje prin adopție.

După cum lesne se poate observa, relația cu altul (altcineva / altceva) reprezintă aura identității personale a scriitorului, iar „această relație intersubiectivă permite emergența identității *personale*. (...) Centrul procesului relațional este mai întâi interiorizarea activă a altuia în sine, odată cu recunoașterea de „sine însuși drept altul” în centrul procesului biografic intim, mediator al lui „el sau ea” (care este adesea un „tu”) între *sinele însuși reflexiv* („a avea pe cineva căruia să-i vorbești”) și *sinele narativ* („a se povesti pe sine pornind de la altul”) într-un proiect de viață împărtășit” [Dubar, p. 201]. Modul de existență al autorului în relația instituită decurge din considerentul conform căruia interpretarea sau traducerea de sine (a altuia) e privită ca o lectură a textului vieții sale (sau a altuia).

Experiența estetică apare sub forma unui dialog, „desfătare-de-Sine în desfătare-cu-Altul” [Jauss, p. 85]. Legătura cu un altul în calitate de *alter ego* presupune existența și proliferarea reciprocității respectului mutual ca o identitate narativă să fie viabilă și funcțională, căci – așa cum găsim la Paul Ricœur – *respectul, convingerea, conflictul și împăcarea* alcătuiesc ingredientele sinelui narativ, singurul abilitat în cadrul narațiunii cu potențe (re)prezentative (argumentative) a universalului, pornind de la experiențele particulare ale individului ca autor sau ale colectivității (comunității), izvor nesecat de inspirație al literaturii, conștiința de sine a unui popor.

Referințe bibliografice:

1. Crăciun, Gheorghe, *Introducere în teoria literaturii*, Chișinău: Cartier, 2003
2. Dubar, Claude, *Criza identităților: interpretarea unei mutații*, Chișinău: Știința, 2003
3. Jauss, Hans-Robert, *Experiență estetică și hermeneutică literară*, București: Univers, 1983
4. Pageaux, Daniel-Henri, *Literatura generală și comparată*, Iași: Polirom, 2000
5. Plămădeală, Ion, *Opera ca text: o introducere în știința textului*, Chișinău: Prut Internațional, 2002
6. Ricœur, Paul, *Temps et récit*, vol. 3, Paris: Seuil, 1985

Romanul lui N. Breban: „donjuanism narativ” sau dialogul limbajelor

Aliona GRATI

Academia de Științe a Moldovei

Personajul lui Nicolae Breban din romanul *Don Juan*, Rogulski, falsul profesor de istorie, întreține cu referentul livresc un dialog intertextual în linia reabilitării dimensiunii estetice. Prozatorul român contextualizează și adaptează la realitățile secolului al XX-lea un Don Juan original, replică ce se înscrie într-o situație comunicativă cu abordările precedente. Mitul modern european a inspirat scriitorul către un ambițios proiect, o macrotrilogie, a cărui cap de serie îl constituie romanul *Don Juan* (1981), urmat de *Pândă și seducție* (1991) și *Amfitrion* (I. *Demonii mărunți*; II. *Procuratorii*; III. *Alberta*) (1994). Entitatea dihotomică a lui Don Juan – figură diabolică, respingătoare / atractivă prin modul de trăire plenară (*carpe diem*) – se proiectează în prozele lui Breban pentru a continua, de fapt, problematica din romanele precedente: raporturile noi, moderne ce se stabilesc între masculinitate și feminitate („erosul politizat”), stăpân și slugă [1, p. 689], ucenic și maestru [2, p. 310] etc.

Tirso de Molina, Molière, Goldoni, Shiller, Byron, E.T.A. Hoffmann, Pușkin, Musset, Mérimée, Gautier, Dumas, George Sand, Lenau, Baudelaire, Verlaine, Bernard Shaw, E. Rostand, Unamuno, Rilke, Tralk, Brecht, M. Frisch, Butor, dar și Hortensia Papadat-Bengescu, Victor Eftimiu, Gib Mihăiescu, Radu Stanca, Teodor Mazilu și mulți alții sunt creatorii mitului lui Don Juan, o listă spectaculoasă pentru un personaj apărut abia prin secolul al XVII-lea. De-a lungul doar a câteva secole de popularitate constantă, această figură a cunoscut numeroase reîncarnări și reveniri, aprobări sau contestări, idealizări sau servind ca mostre de rea credință, „fiecare epocă avându-și Don Juanii săi” [3, p. 126]. Motivul donjuanismului cu rădăcini în filozofia antică epicureană s-a dezvoltat în mediul prielnic al Renașterii, mai târziu, al barocului și romantismului, calomniat și sancționat fiind de spiritele religioase ale evului mediu și cele ultra-burgheze. Imaginea eroului variază paradoxal de la cea a unui tânăr curtenitor, libertin erotic, cu sentimentul fluctuant al dragostei, căutător al elixirului vieții, cinic și odios, răzvrătit, artist hoinar, vânând femeia perfectă, până la cea a ratatului, lovit de statuia înviată a rudei jignite (în clasicism), măcinat de neliniștite și angoasă (în romantism), a bătrânului dandy ridicol (în realism) sau, mai rău, a soțului plin de remușcări, pornit pe calea reabilitării morale.

Diversele proiecții ale lui Don Juan din spațiul literaturii păstrează schema: acesta este un bărbat iubind femeile și având succes la femei. Instrumentele de seducție efectivă se dovedesc a fi tocmai cele care au ultragiut morala: frivolitatea, libertinajul, galanteria, inteligența, libera cugetare și exprimare. Dar mai ales, Don Juan este un retor neîntrecut cu darul persuasiunii, ce știe să-și plaseze perfect cuvintele în câmpul de așteptare al femeii aspirate. Personajul a servit pretextul multor autori pentru expunerea ideilor, de regulă împotriva canoanelor și standardizărilor, semnificația lui fiind mai largă decât cea al convertirii de femei caste. Demersul donjuanesc este echivalat cu acțiunea de umanizare, îndreptată împotriva închistărilor, de resuscitare a dorințelor refulate.

Rogulski este unul dintre acei „diavoli meschini sau demoni mărunți ce revin adesea în proza lui Nicolae Breban pentru a trage sforile” [3, p. 312]. Jalnicul, penibilul, detestabilul (la te uită ce Don Juan!!) este, în mod ciudat, centrul de atracție a tuturor

personajelor din roman deopotrivă feminine și masculine. Care sunt instrumentele de seducție a acestui bărbat între două vârste, cu un aspect „deșirat”, amintind de Don Quijote, diferit de idealul romantic byronian („pururi blond, / cu chip de fată, gingaș și plăpând”)? Modul de a concepe mitul lui Don Juan se relevă în contrast cu mitul lui Romeo într-un enunț al naratorului din finalul romanului: „Cine n-ar fi cedat, Rogulski era doar un cuceritor! Un ins care iubea neobosit, un ins veșnic în mișcare, ridicol evident, în neliniștea sa dinamică”, după care urmează discursul personajului, un amplu proiect oratoric cu toate componentele și etapele de rigoare, pentru susținerea filozofiei donjuanești, pe nedrept respinsă de etica burgheză: „Romeo este un static, el trezește iubirea, o provoacă în cei din jurul său, de la prietenul său Mercuțio, care moare pentru el, până la tânăra Julieta care moare și ea pentru el [...] Don Juan – dinamic. Romeo e mereu centru, centru unui cerc sau poligon de interes, el nu iubește, cum spuneam, ci, dimpotrivă, provoacă iubirea și se lasă iubit până la catastrofă. De aici și sterilitatea farmecului său [...] Iar celălalt, dubiosul Don Juan, cel care aleargă neobosit de la o femeie la alta, răsturnându-le, mângâindu-le, aprinzându-le, trezindu-le la viața inimii lor corporale, ceea ce se cheamă feminitate [...], riscându-și pielea, viața și mântuirea sufletului, expunându-se ridicolului, prostului-gust, țopârlimii, confuziei sociale, ce este el în fond? [...] Da, domnilor, de ce să nu mă apăr, *eu insumi sunt viața, creația. Eu nu doresc să posed, ci să creez și astfel să posed* (subl. A.G.); [...] eu sunt sculptorul genial ce îndepărtează, ce eboșează blocul de marmoră feminin, dând la iveală statuia-corp de dedesubt, împingând stânca spre trup viu, cald spre feminitate” Desigur, cu mici excepții în care putem include și fragmentul de față (în care vocea autorului s-a implicat într-o măsură mai mare), Rogulski nu este un retor în sensul clasic, vorbirea lui nu demonstrează limpezime, coerență și afectivitate. De regulă, armonia pălește în aerul fumigant al odăii, se dizolvă în plictis și banalitate, iar enunțurile personajului în cauză intercalează multiple voci străine. Pertinențele limbajului lui țin, însă, de persuasiune, arta de a convinge.

La nivelul ideii generale, Don Juan este expresia omului în efortul său de realizare în plan existențial, în căutarea sa continuă, atras de un ideal. „Frumusețea mă atrage oriunde, dacă iubesc pe cineva, aceasta nu înseamnă că trebuie să nenorocesc pe alta cu lipsa de atenție” este replica Don Juanului lui Molière, ostracizat de morala creștină, investită în vocea servitorului („Stăpânul meu, unul dintre cei mai feroce răi pe care i-a dus pământul, fiară, câne, diavol, turc, eretic, care nu crede nici în cer, nici în sfinți, nici în Dumnezeu, nici în dracu, duce o viață epicureiană”). Rogulski, în virtutea lipsei manierelor de comportament, stârnește, la prima întâlnire, chiar repulsie. Ambii sunt consecvenți în ideea de a cuceri („sunt un luptător împotriva caracterului unei femei” [Molière]). Dacă marele clasic francez contează pe fizicul impecabil, pe ingeniozitate și pe abilitățile de intrigant ale personajului său ilustru, Nicolae Breban creează un Don Juan captivant prin talentul de a vorbi convingător. Cu alte cuvinte, achiziția principală a miticului personaj în cadrul creației prozatorului român este arta de a comunica și a persuadea. Mecanismul convingerii nu are însă un caracter deschis, manifest, eroul își atrage „victimele” într-un mod cu totul straniu, oferindu-le inițiativa și posibilitatea de a se dezvălui.

Metoda de seducție a lui Rogulski este simularea unei cedări. Interlocutorul lui are, din start, iluzia situației sub control, siguranța supremației morale, intelectuale etc. În vecinătatea unui ratat, unui mediocru, individul se simte confortabil, deschis către discuții: „Oamenii hipersensibili au nevoie de încredere, astfel nu se deschid, nu îl admiră pe Alioșa, cel veșnic deschis, sau îl admir numai pe el” susține undeva Rogulski. Se pare

că proveniența precară, comportamentul deșirat, neglijența vestimentară, plictiseala și dezordinea gândurilor au o finalitate precisă, fiind instrumentariul modernizat de cucerire sigură a simpatiei. Dim Păcurariu, într-un studiu intitulat *Don Juan și donjuanismul sau despre nașterea și moartea unui mit*, consideră că personajul lui Breban ilustrează „agonia mitului” pe cale de dispariție într-o lume de femei emancipate: „El nu are nimic din aura seducătorului tradițional, e un simplu obsedat sexual. Un personaj în esență vulgar” [3, p.172]. Interpretarea criticului limitează mult semnificațiile personajului. Poziția defavorizată a personajului brebanian este, desigur, deliberată. Prin Don Juan, autorul evită clișeu, falsitatea statuară a lui Romeo, „pozeur-ul de clasă”.

Rogulski intră în cadru pe neobservate, efectul, spectaculos altă dată, este nul: „lui Vasiliu i se „întâmplă” ceva cu totul caraghios... Ha! Ha!”. Un bărbat „găligan înalt, solid, cam puhav, negricios și care își întreține o mică mustăcioară „parșivă” care nu se mai purta, a la Amedeo Nazzari”, căsătorit pe deasupra cu o „vampă blondă” nu putea constitui pentru durabilul cuplu Vasiliu nici un pericol. Un obiect de decor, mai degrabă, decât miezul acțiunii, plictisind cu judecăți despre umanistică și istorie neadecvate jocului sexual care se derula de facto între soția sa și capul familiei Vasiliu, Rogulski se dovedește a fi singurul suport al Toniei. Primele sale replici în dialogul „cinegetic” sunt banale, monotone „calde”, provocatoare doar parțial și de scurtă durată. Mondena Tonia este tratată ba cu istorii familiale, călduțe și obișnuite în cerul ei, ba cu insulte grosolane, pentru ea, însă, aflată în „cabinetul de așteptare”, pălăvrăgeala lui Rogulski, materialitatea cuvintelor lui simple și clare, devenea colac de salvare. În acest spațiu umanizat, treptat senzația de frică se dizolvă și Tonia recăpătă siguranța de soție model, cu integritate morală („pubera Tonia”) și apartenență la o clasă socială respectabilă. Plasa verbală a lui Don Juan începe să aducă primul vânat: femeia îi răspunde cu recunoștință. Și nu numai atât. De acum înainte enunțurile ei vizează mereu pe Rogulski, fantoma lui omniprezentă creează întorsături stilistice neașteptate. Groaza de a nu fi suspectată de tentație, justificările, argumentele din ce în ce mai slabe, mai hilare, mai burgheze explică sintaxa frazelor ei sacadate, interogative, panicate. Modelul existențial Romeo (Vasiliu) – moral din punct de vedere social și modelul Don Juan (Rogulski) – „imoral”, dar atractiv prin dimensiunea umană se confruntă în conștiința ei, își dispută întâietatea. Rogulski reușește să-și împingă concurentul într-un plan secundar și neimportant. Spre deosebire de acesta care găsește întotdeauna o modalitate să evite comunicarea cu soția sa, profesorul, dimpotrivă, este inițiatorul discuțiilor la telefon, în parc, la cafenea, la Cici. Actul pygmalionic de însuflețire, de umanizare a creației se produce în cadrul relațiilor de comunicare. Strategiile verbale ale Don Juanului brebanian sunt de „ofensivă” treptată, **de dialog, de continuă descoperire a spațiului de convorbire cu interlocutorii săi.**

„Faptul fundamental al existenței umane – scrie Martin Buber, filosoful dialogului – este omul între oameni (l’homme-avec-l’homme). Ceea ce definește în particular lumea oamenilor este înainte de orice faptul că, în ea, de la o ființă la altă ființă, se petrece un lucru care n-are seamăn în natură. Limbajul nu-i slujește decât ca semn și mijloc; și tot ceea ce este operă a spiritului îi datorează deșteptarea sa. Ea face ca omul să devină om; dar pe acest drum între oameni, ea nu numai se dezvoltă, ci se și corupe și anemiează. Rădăcina ei se află pretutindeni acolo unde o ființă vede în altă ființă alteritatea sa, vede în ea o altă ființă, bine determinată, pentru a comunica cu ea într-o sferă care le este comună [...], *sfera lui între* (l’Entre-les-deux)” [4, p. 15]. Prin comunicare și dialog, Don Juanul lui N. Breban cucerește la un alt nivel, mai profund, al „omului interior”, pătrunde

în „sfera lui între”, dezvăluie „omul din om”. Relația cu Rogulski, „felina”, „stăpânul acestui *spectacol* oriunde, în orice mediu uman și natural, spontan și oricând inspirat” declanșează mecanismele cunoașterii de sine („un hapening medieval”). Cici, Tonia, bătrâna rudă a Rusului, Lavinia, Violeta (listă infinită), dar undeva și Rusul, și Vasiliu, și Dan Andrei își descoperă, în ființa lui, **alteritatea**, loc de manifestare a spiritului, dimensiunea superioară a existenței umane. Experiența ontologică, prin care trec, pe rând, „victimele” lui Casanova în variantă românească, are efect de drog, de „boală” a dependenței („accidentul Rogulski”). Caraghiosul „cățeluș” devine deodată un fel de „infirmier psihic” indispensabil („Se pornise un mecanism, un mic și tiranic mecanism și ei îl ascultau, se lăsau conduși de capriciile lui”). Conștiința lor de sine irizează spectaculos în oglinda creatoare, irațională, fascinantă a veșnicului îndrăgostit. Misterul reciprocității însă e de scurtă durată, Don Juan își abandonează „creațiile”, se avântă într-o altă aventură dialogală.

În roman, nevoia de comunicare se exprimă ca mod de gândire artistică, **dialogală este însăși construcția narativă**. Autorul ne propune mereu situații alocutive. „Apoi, după un timp, după teribil de mult timp, Rogulski începu să vorbească cu celălalt, cu gazda sa, la care venise, la început câteva cuvinte, scurte fraze, dar Rusul fu aproape fericit *auzindu-i vocea. Auzindu-și vocea*. Și, spre surpriza sa repetată, vorbi mult, el care era aproape mut, râuri de cuvinte, fluvii cu multipli afluenți sonori săreau peste barierele subțiri ale buzelor sale și *circulau prin aerul dintre ei*, din jurul feței sale, rezonau cu oasele feței, cu arcadele și își *căutau avide, cu tiranie un sens, ceva ce putea fi interpretat și de „altcineva”*, cineva care se afla în calea lor, vizibil sau invizibil. Atunci vorbi brusc, și acele râuri, declanșate astfel, i se impuseră lui însuși, cu legitatea, fluenta, cristalinitatea lor, *sensul lor complice și tiranic, încât dintr-o frază banală, meteorologică, deveniră mici, apoi mari discursuri...*” (subl. A.G.) Fragmentul exprimă opțiunea lui Breban pentru tipul de roman polifonic. Personajele sale vorbesc mult și cuvintele rostite sunt în căutarea unui ascultător, a unui interpret care să-l investească, la rândul său, cu încă o nuanță de sens. Atmosfera de complicitate și reciprocitate („râuri de cuvinte [...] circulau prin aerul dintre ei”) structurează un univers artistic care are, simultan, mai multe cadre de referință, încât („o frază banală, meteorologică, deveniră mici, apoi mari discursuri”) și, evident, mai multe niveluri de interpretare. Din această perspectivă a polifoniei narative, **relațiile intersubiective** se relevă cu deosebită pregnanță.

Cel puțin prima propoziție a romanului e similară cu cea a unui roman tradițional al unui autor omniscient (“Ca în fiecare an, soții Vasiliu se găseau la mare...”), ca mai apoi, enunțurile naratorului uneori la persoana a I-a („în anul acesta vreau să zic, nu știu cum naiba nu le ieși...”), mai des la pers a III-a să fie secundate de o voce străină, posesorul căreia diferă în ceea ce privește categoria socială și chiar genul. Limbajul trădează o manieră de expunere străină, amintind, mai curând, o pălăvrăgeală mondenă, iar descrierile spațiului, evenimentelor, familiei, personajelor din primele câteva zeci de pagini sunt prezentate, în mare parte, din perspectiva unei femei de lume (“... în luna cea mai aglomerată: luna august și în stațiune cea mai scumpă: Mamaia. De mai bine de zece ani veneau aici, cu regularitate și le făcea plăcere de fiecare dată”). Cu alte cuvinte, la o analiză a tehnicilor narative se fac distincte o voce care *povestește evenimentele* și alta care *povestește vorbele* personajului implicat în evenimente. Modul de redare a cuvintelor este *transpus*: discursul naratorului păstrează nuanțele semantice ale replicilor Toniei, conferindu-i o autonomie. Avem impresia unei stranii partituri verbale pe două voci și,

respectiv, în două registre stilistice: cea a naratorului / cea a personajului; masculină / feminină; ironică / familială; ridicolă / sublimă etc. cu genericul "Familia Vasiliu – o celulă a societății mondene din secolul al XX-lea". Aceste două voci exprimă conștiințe de sine autonome „egale în drepturi”, cu „puncte de vedere distincte asupra lumii și asupra lui însuși” [5, p. 66], cu limbaje diferite aflate în dialog. Mai mult, obiectivitatea vocii ce aparține Toniei se confirmă și prin perspectiva narativă, de *focalizare externă*; or naratorul ne relatează doar ceea ce aude de la personajele sale într-o situație de comunicare. El ia parte la evenimentul de relație actualizat în calitate de personaj-interlocutor, are deci statutul naratorului homodiegetic. Să urmărim un fragment:

„Arătau bine împreună: Sorin era un bărbat șaten, de statură mijlocie (cam 1,70) cu o „față energetică”. Director în Ministerul... Tip solid, bănuiai că făcuse sport masiv în prima tinerețe, rugby, skif, ceva de tipul ăsta. Tonia era mai scundă decât el (în jur de 1,60), spre brunetă (uneori de-a dreptul brunetă), cu umerii înguști, șoldurile puțin cam mari, picioarele perfecte, talia îngustă, extrem de îngustă; o talie halucinantă! Capul „frumos”, ochii mari, goi, sclipitori, puțin depărtați, pomeții saianți, gura mică, desenul feței triumfiular, extrem de nobil. Părul bogat, extrem de viril. Se plăceau unul pe altul, se plăcuseră totdeauna. Și asta se simțea, era exact ce le trebuia cuplului lor. Dar nu știu ce dracu s-a întâmplat în ultimul an, sau ... da, exact, criza asta mai apăruse odată, la un an după nașterea fetei. Da, adevărat, dar nu fusese atât de gravă încât să le strice vara. Vara!

Oh, chiar și așa, *chestia* mai putea dura, ei simțeau asta. Sau, cine știe?... Nu-nu, putea să dureze, totul, totul putea să mai dureze, să meargă mai departe, în definitiv, nu-i așa... atâtea căsnicii, în zilele noastre, trec prin astfel de... plictiseli, de crize... de... lipituri care te... scarpină! Chestia e doar să... să sari hopul, să...

Sorin o privi pe furis *pe ea*: în clipa aceea, exact în clipa aceea, el personal nu avea nici un chef să „sară hopul”. Și avea impresia că nici ea nu avea chef. Oh, se potriveau încă grozav!”

Discursul narativ conține două registre stilistice derulând simultan: unul, al Toniei, a celei care povestește evenimentele (în unele momente transpare în cadrul aceluiași registru, deși slabă, vocea lui Vasiliu), limbaj mimând pe cel monden, clișeizat, de „poză” („un melc ce-și ducea cochilia pe cap, o cochilie ce se osifica încet”). Al doilea registru, cel al naratorului (perspectiva unui bărbat fascinat de frumusețea femeii pe care o descrie), are rolul să demistifice acest limbaj, persiflându-i seriozitatea, acrobațiile verbale, trucurile formale, orfevrăriile lexicale etc. Ironia și caracterul ludic al acestui registru contrastează, polemizează cu naivitatea și închistarea „extrem de bine crescutei”, burghezei Tonia („grozava, unica, majestuoasa”).

Rogulschi, de fapt, dublează, deși în altă postură, de arlechin, de clown, intenția desacralizantă, îndreptată împotriva mitului moralității acestei clase. De-a lungul romanului naratorul, avându-l complice pe Rogulschi care are rolul de provocare la dialog, bulversează varii limbaje: pe cel cinic al orgolioasei și inteligentei Cecilia, femeie cu mult succes printre bărbați, pe cel superficial al Laviniei și prietenei ei Violeta, fetele „nepregătite” din cafenea, pe cel snob și fals patriotic al pozeur-ului Vasiliu, pe cel didacticist și rațional al socialistului Dan Andrei etc.

Analizând romanele lui F. Dostoevski, Malcom V. Jones, adeptul teoriilor dialogice bahtiniene, a observat faptul că naratorul prozatorului rus provoacă în permanență un mecanism strategic monstruos în vederea dezechilibrării intelectuale și emotive

a interlocutorului, cu scopul de a porni comunicarea intersubiectivă. Cercetătorul american ne dă și o schemă a procedeelelor de respingere / seducție a subiecților: „1) *p* (persoana) focalizează, în permanență, atenția *c* (celălalt) asupra sferelor lui intime, pe care *c* le conștientizează cu greu, sfere care nu corespund cu tipul de personalitate pe care *c* și-l atribuie. 2) *p* îl provoacă pe *c* în situațiile care pentru *c* ar fi dezastruoase dacă s-ar complăce în ele. 3) *p* îl provoacă reiterat emoțional pe *c*, îl supune frustrării. 4) *p* instituie relații cu *c* concomitent la nivele care nu au nimic comun (emoțional și intelectual). 5) *p* trece rapid de la o undă emoțională la alta, rămânând în albia aceleiași teme (cu atitudine serioasă apoi ironică referitor la același lucru). 6) *p* trece de la o temă la alta, păstrând aceeași stare de spirit (problemele vieții și ale morții sunt abordate în aceeași manieră ca și cele mai triviale evenimente)” [6, p. 109]. Putem ilustra lesne că toate aceste strategii sunt specifice romanului lui N. Breban la nivel de personaj ca loc de pornire a dialogului intersubiectiv, dar mult mai important, la nivelul tehnicilor narative (ne permitem să le numim donjuanești) care vizează, în primul rând, participarea la dialog al cititorului.

O altă performanță a „asociației donjuanești” narator-personaj dar, bănuim că de data aceasta, având și complicitatea autorului, este resuscitarea capacităților dialogale ale Rusului. Iată încă o frază-program care ne dezvăluie opțiunea lui N. Breban pentru dialog în sens bahtian, plasată de această dată sub formă de monolog al Rusului: „Au fost perioade lungi, de săptămâni întregi, o dată, asta e performanța mea, 9 luni și 12 zile, în care n-am scos un cuvânt, deși mă mișcam zilnic între oameni. A fost ca o beție, ca o subtilă grevă a foamei [...] De altfel, puțini au bănuit că tac, lucru semnificativ: înseamnă că oamenii, în fond, nu așteaptă nici un răspuns la întrebările lor, înseamnă că lumea în care ne mișcăm e, în fond, o lume retorică, fără auz, sau cu un auz degenerat. În perioada aceea mi-a trecut în vreo două rânduri prin cap să mă apuc să scriu, să devin adică scriitor de ficțiune, cum se spune, pentru a putea intra în adevăr în contact „cu lumea”. Dar am uitat acest gând destul de repede. Înseamnă că nu am vocație sau, probabil, că nu doresc, de fapt, să intru în contact, să comunic cu nimeni...” Relația „Eu-Tu” e posibilă și în cazuri disperate în virtutea unei stratageme fine: „Rogulski îl cuceră printr-o metodă simplă: se lăsa cucerit de celălalt. Îl atacă, la început, apoi se retrase într-o muțenie aproape totală, o muțenie specială însă, care îl incită pe celălalt și îl făcu să se deschidă, încet-încet, spre propria sa furie, aproape deznădejde”.

Trebuie să menționăm că și în cazul enunțurilor lui Don Juan (în marea lor majoritate ele sunt organizate aparent sub formă de dialog dramatic) registru este la fel dublu, secundat de cel al naratorului care arată destule reticențe vizavi de cuvintele personajului în cauză („vocea lui râdea din nou, de parcă vocea lui făcea exerciții la bara fixă. Dar, dedesubt, nu prea adânc, vibra ceva serios, așa ca o mârăitură de lup... de lup schelălăit, jigărit, șchiop, flămând, dar... mârăitura era distinctă”), ba chiar îl persiflează, îi pune la îndoială inteligența („profesorul de istorie ratat. A istoriei ratate. A ratării ca istorie, a profesorului ratării, a istoriei profesorului”), adoptă, pe alocuri, punctul de vedere al celor care îl consideră un „ratat”, „demodat”, „disproporționat”, „megafon uitat” etc., îi creează portrete hugoliene („un lup hămesit, cu blana roasă, ce sărise în spatele unei căprioare și... ațipise acolo, se lăsa dus, purtat, legănat. Ce lup... nenorocit, ce lup împuțit!”, „câinele vagabond, ogarul cu blana nespălată” etc.)

În ansamblu, *Don Juan* este un roman de ficțiune, în care autorul, plasându-se la o distanță impersonală și lucidă a celui care scrie, are posibilitatea de a schimba permanent registrele, derulând diverse moduri specifice de a spune același lucru. Pe alocuri în text,

se face auzită și vocea lui N. Breban, bănuită doar, refractară, reușind să mascheze abil simpatiile și polemicile. Intervențiile autorului sunt evidente însă în reflecțiile teoretico-literare din ce în ce mai dense și impunătoare spre sfârșit, suprimând distanța, chiar dacă sunt puse în gura personajelor. Așa se explică de ce a treia parte a romanului nu a convins pe unii critici, finalul considerându-se „ratat”, iar *Don Juan* – „singurul roman românesc de azi care începe mult mai bine decât sfârșește!” [7, p. 202].

Romanul lui N. Breban constituie încă o replică împotriva convenției realiste, opinându-i viziunea artistică „monologală” prin crearea unui univers seducător pentru cititor datorită structurilor dialogale. Demersul, care la realiști trebuia să fie un studiu științific riguros, se relativizează și se desfondează, fapt pentru care, de altfel, textelor brebaniene li s-a recunoscut meritul de a constitui „kilometrul zero al postmodernismului românesc” [8, p. 334]. Don Juan, „marele pește, ogarul, singuraticul ambulant medieval, ratatul, coureulul, bețivanul, dezordonatul, palavragiul, desfrânatul” bulversează „imensul nostru prost gust burghez. Imensa, totala, încăpățânata noastră țopenie”, iar **strategiile narrative donjuanești** din textul brebanian relevă intenția autorului de a ne iniția într-o nouă estetică a romanului conceput ca un „club de pe strada N”, o „confuzie sociologică” carnavalescă, în condițiile căreia „era posibilă apariția gustului”.

Bibliografie:

1. Manolescu, Nicolae, *Arca lui Noe. Eseu despre romanul românesc*, București, Editura 100+1 Gramar, 2003.
2. Simuț, Ion, *Reabilitarea ficțiunii*, București, Editura Institutului Cultural Român, 2004.
3. Păcurariu, Dim, *Don Juan și donjuanismul sau despre nașterea și moartea unui mit // Teme, motive, mituri și metamorfoza lor*, București, Editura Albatros, 1990.
4. Buber, Martin, *Le problème de l'Homme // Eu și tu*, București, Editura Humanitas, 1992.
5. Bahtin, Mihail, *Problemele poeziei lui Dostoievski*, București, Editura Univers, 1970.
6. Jones, Malcom V., *Достоевски после Бахтина*, Санкт-Петербург, Академический проект, 1998.
7. Manolescu, Nicolae, *Literatura română postbelică. Lista lui Manolescu 2. Proza. Teatrul*, Brașov, Aula, 2001.
8. Cărtărescu, Mircea, *Postmodernismul românesc*, București, Editura Humanitas, 1999.

Довид Кнут как бессарабско-парижский феномен культуры

Рита КЛЕЙМАН

Академия Наук Молдовы, Кишинев

«И мнится оргеевским сном
Латинский квартал за окном ...»

В представляемом докладе речь пойдет о более чем нетривиальной судьбе Довида Кнута, поэта, переводчика, публициста, который родился в Бессарабии, четверть века жил и творил в Париже, в годы войны был активным участником французского антифашистского подполья и, наконец, обрел вечный покой в земле Израиля.

Несправедливо окруженный – в силу известных исторических обстоятельств – стеной умолчания на своей родине, он лишь недавно стал возвращаться в общественное сознание и культурную память Молдовы. [Клейман 2003]. И хотя осмысление его наследия в мировом масштабе еще только начинается [Хазан 2001; Федоров 2005], определенный стереотип, достаточно устойчивый, успел уже сложиться. Он заключается в утверждении, что Кнут по преимуществу (если не исключительно) поэт **еврейско-русской культуры**; нам же представляется, что специфика кнутовской этнокультурной и творческой самоидентификации этим отнюдь не исчерпывается и включает, помимо указанной дихотомии, еще две мощные составляющие, которые являются системообразующими – **бессарабскую и парижскую**.

Таким образом, на категориальном уровне предмет нашего рассмотрения – взаимосвязь и взаимопроникновение историко-культурных явлений, входящих в единую парадигму, в общее резонансное пространство европейского культурного кода [Клейман 2001; 2006]. Применительно к данной конкретной ситуации их можно условно обозначить как **«парижский текст» и «бессарабский текст»**. Категорию «текст» в данном случае мы используем в том его терминологическом значении, которое было концептуально разработано В.Н. Топоровым применительно к «петербургскому тексту» [Топоров 1984, 4 – 29].

При этом мы отдаем себе отчет в том, что парижский текст изучен если не исчерпывающе (что в принципе вряд ли возможно), то достаточно разносторонне, – назовем в качестве показательного примера последнюю монографию Е. Прус о парижанке (Prus 2006); исследование же бессарабского текста как целостного многоаспектного феномена общеевропейской культуры, включающего в себя сложный набор символов, знаков, кодовых клише, еще во многом впереди, и пока можно говорить лишь об отдельных попытках его осмысления [Клейман 2003].

Итак, поэт, взявший псевдонимом хлесткое слово Кнут, родился в в Оргееве в 1900 году в семье мелкого лавочника–бакалейщика Мирона (Меира) Фиксмана (по другим источникам – Фихмана или Фуксмана; очевидно, эти разночтения связаны с неточностью обратной транслитерации фамилии с французского), учился в кишиневской гимназии, где овладел французским и начал писать стихи. С этим багажом молодой амбициозный поэт отправился завоевывать Париж. Там он в

начале двадцатых годов перепробовал множество профессий: работал на сахарном заводе, расписывал вручную ткани, открыл маленький дешевый ресторанчик в Латинском квартале, где ему помогали сестры и младший брат. Но главное – он одержимо писал стихи и был принят в круг русской эмигрантской богемы. Его близкими друзьями становятся Н. Берберова, В. Ходасевич, И. Бунин и многие другие, не менее известные впоследствии авторы. Многие из них оставили свои воспоминания о нем, – например, Берберова пишет:

«Мы много бывали вместе, иногда втроем с Ходасевичем. Кнут был небольшого роста, с большим носом, грустными, но живыми глазами... в нем была дерзость; Ходасевич говорил ему:

- Так по-русски не говорят.
- Где не говорят?
- В Москве.
- А в Кишиневе говорят» (Берберова 1996, 319).

Диалог, зафиксированный парижской подругой Кнута, весьма показателен для его бессарабско-кишиневской самоидентификации, к которой мы еще не раз обратимся. Эта бессарабская ментальность, языковая автоматизация, у Кнута обусловлена глубоким философским подтекстом: речь идет о тысячелетнем пути иудея, преломленном через личный бессарабский (в том числе и лингвостилистический) опыт автора. Первую парижскую книгу стихов с характерным названием «Моих тысячелетий» (1925) и позже итоговый сборник «Избранных стихов» (1949) Кнут откроет стихотворением «Я, Довид-Ари Бен Меир...». Название дебютного сборника – самоцитата заключительной строки этого программного стихотворения:

Я, Довид-Ари-бен-Меир,
Тысячелетия бродившее вино,
Остановился на песке путей,
Чтобы сказать вам, братья, слово
Про тяжкий груз любви и тоски –
Блаженный груз моих тысячелетий.

Это стихотворение – своего рода автопортрет. Вместе с тем это откровение, исповедь, пророчество, творческое кредо. В нём Кнут определяет свою судьбу, поэтическую и личностную. В этом парижском стихотворении слиты воедино два доселе неслиянных мира: ветхозаветный и бессарабский. Они пересекаются на уровне языка, культуры, ценностей. Такое слияние параллелей стало возможным для Кнута только в неэвклидовом пространстве парижского топоса. Кнут, родившийся в Бессарабии и живущий в Париже, именно там остро ощущает себя как еврея, в сознании которого сохранилась вся история еврейского народа, древняя и современная, все поражения и победы, века блужданий народа, мыслящего категориями Ветхого Завета.

Стихотворение «Я, Довид-Ари Бен Меир» – это поэзия памяти и самосознания, адресованная *urbi et orbi*. И вместе с тем – это ностальгический гимн его родной Бессарабии, о которой он с упрямой дерзостью и вызовом тоскующего патриота хочет рассказать прекрасному Парижу, к которому, собственно, и обращен этот поэтический текст:

Рожденный у подножья Иваноса,
 В краю обильном скудной мамалыги,
 Овечьих брынз и острых качкавалов,
 В краю лесов, бугаев крепкоудых,
 Веселых вин и женщин бронзогрудых,
 Где, средь степей и рыжей кукурузы,
 Еще кочуют дымные костры
 И таборы цыган,
 Я помню все: скорбь вавилонских рек,
 И скрип телег, и дребезги кинор,
 И дым, и вонь отцовской бакалейки –
 Айва, халва, чеснок и папушой...

Само имя Довида, данное автору при рождении в его бессарабской семье, одновременно есть знак библейского прошлого, имя, наполненное целой системой ветхозаветных смыслов. Довид-Ари Бен Меир – это, конечно же, библейский царь Давид.

Мир сборника «Моих тысячелетий», как и все последующее поэтическое творчество Кнута, в основе своей имеет устойчивую целостную триаду: **прародина** (Палестина) – **малая родина** (Бессарабия) – **новая родина** (Париж). Тем самым воплощается уникальное кнотовское триединство взаимопереплетающихся хронотопов: **Бессарабия – Франция – Палестина**.

Поэтому семантический пласт мифологического, ветхозаветного «я» прослеживается и в сугубо «парижских» по тематике стихах Кнута.

Кнотовский Париж многолик. Так, стихотворение «Снег в Париже», которое открывает второй раздел его дебютного сборника, начинается парижским пейзажем снегопада:

Тихо падает снег
 На шляпы, трамваи, крыши.
 Тихо падает снег.
 Все – глуше, белее, тише...

а завершается дерзкой, почти по Книге Иова, библейской аллюзией:

И став святее детей,
 И простив Ему всю обиду,
 Слушать, слушать метель,
 Стыть, как забытый идол [Кнут 1997, 87].

Другой урбанистический парижский пейзаж, стихотворения «У Сены», завершается библейским возгласом лирического героя: «Ра-хиль!» Отметим двухчастную структуру этого стихотворения Кнута, где в первой части говорится о Париже – городе, где живет поэт, а вторая часть посвящена дому, где и появляется имя Рахили; топос дома, переключаясь с топосом Парижа, обретает коннотацию ветхозаветного, библейского топоса.

Образ ночного Парижа, полный щемящей печали и невыразимого очарования, становится лейтмотивным в лирическом цикле «Ноктюрн»:

Ночью гуще тоска и вино...
Ночью даже счастливого жаль.
Люди ночью слабее и ближе.
Расцветает большая печаль
На ночном черноземе Парижа...
Бездетный парижский ветер
качает звезду за окном...

Именно Париж становится в поэзии Кнута тем хронотопным узлом, который соединяет в единое время-пространство две дорогие Кнуту родины: его библейскую прародину и его малую родину, Бессарабию. Сон и явь, тысячелетия скитаний и запахи детства, печаль парижской ночи и таборы цыган в бессарабских степях сливаются в единое неразделимое целое. Не случайно ночной Париж кажется ему позабытым сном бессарабского детства:

И мнится оргеевским сном
Латинский квартал за окном...

Стихотворение Кнута, о котором далее пойдет речь, можно считать квинтэссенцией бессарабского текста в парижском творчестве Кнута. Оно было написано в 1929 году в Париже, где практически сразу стало знаменитым в среде русской эмиграции. О нем восторженно упоминали такие деятели русской зарубежья, как И.Бунин, П.Бицилли, Г. Адамович, Г. Федотов, Г. Иванов. Русский Париж неожиданно открыл для себя Кишинев; не случайно часто это стихотворение часто называют «Кишиневские похороны», хотя более правильно было бы, следуя авторской воле, определять его по первой строчке – «Я помню тусклый кишиневский вечер...». Стихотворение это, пожалуй, принадлежит к лучшим образцам кнутовской поэзии – и по накалу высокого философского трагизма, и по изысканности стихотворной формы, и – что особенно интересно с точки зрения рассматриваемой нами проблематики – по своей специфической бессарабской хронотопике.

В нем четко просматриваются четыре хронотопных пласта. Прежде всего, это собственно **бессарабский хронотоп**, воплощенный через адресно конкретные топосы и узнаваемые кишиневские реалии, в числе которых, в частности, – и топосы печально знаменитого погрома 1903 года, вызывающие у знающего читателя соответствующие аллюзии:

На пыльной, хмурой, мертвой Азиатской
Вдоль желтых стен Родильного Приюта,
Несли на палках мертвого еврея.

Но эта конкретная привязка не исчерпывает бессарабского хронотопа, пространственно-временные границы которого определяет также упоминание имени Пушкина с указанием опять-таки конкретного адреса его проживания:

Мы огибали Инзовскую горку,
Где жил когда-то Пушкин. Жалкий холм,
Где жил курчавый низенький чиновник –
Прославленный кутила и повеса –

С горячими арапскими глазами
На некрасивом и живом лице.

Таким образом, возникает новый масштаб измерения, поднимающий происходящее высоко над конкретикой бытовых реалий:

Но никогда не передам словами
Того, что реяло над Азиатской,
Над фонарями городских окраин,
Над смехом, затаенным в подворотнях,
Над удалью неведомой гитары,
Бог знает где рокочущей, над лаем
Тоскующих рышкановских собак.

Скорбное похоронное шествие по городским улицам к кладбищу, пролонгированное на бесконечность, делает основной **горизонтальной осью** стихотворения Кнута **хронотоп дороги**:

И шли они неслышную походкой,
Покорной, легкой, мерной и неспешной,
Как будто шли они за трупом годы,
Как будто нет их шествию начала,
Как будто нет ему конца...

Переход от этой горизонтали к **вертикальному хронотопу**, к небесам, к Божественному началу осуществляется через трагический женский образ:

И женщина грозила кулаками
Тому, кто плыл в зеленоватом небе,
Над пыльными деревьями, над трупом,
Над крышею Родильного Приюта,
Над жесткою, корявою землей.

Так реализуется высший пласт стихотворения – библейский; это вечный диалог страдающего Иова с Богом, философский диспут о жизни и смерти, о Книге Книг и смысле Бытия.

Осталась пока неназванной четвертая составляющая стихотворения – **хронотоп дома**; присутствие его в тексте менее выражено, однако не менее значимо. Этот хронотоп воплощен главным образом метонимически, через целую гамму запахов, носителями которых являются старые евреи, бредущие за гробом:

От их заплесневелых лапсердаков
Шел сложный запах святости и рока,
Еврейский запах – нищеты и пота,
Селедки, моли, жареного лука,
Священных книг, пеленок, синагоги.

В этом ряду однородных членов намеренно перемешаны низкое и высокое, соединяющие убогий быт еврейского нищего дома с вечным, вселенским (вспомним аналогичный прием в стихотворении «Я, Довид-Ари-бен-Меир...», где в

подчеркнуто физиологических запахах отцовской бакалейки – «айва, халва, чеснок и папушой» – по-прустовски закодирована память бессарабского детства).

Но здесь есть еще один семантический пласт, скрытый в упоминании пеленок. В контексте всего стихотворения, действие которого развивается на фоне Родильного Приюта, это слово становится почти символом. Возникает вечная дихотомия смерти и рождения, амбивалентности конца и начала жизни, радости и скорби, квинтэссенцией чего является оксюморонная строчка «Большая скорбь им веселила сердце».

Наконец, венчает стихотворение итоговая формула, которая достаточно ясно отсылает читателя не только к определенной литературной традиции, но и к своеобразной этнокультурной самоидентификации автора, рожденной бессарабской реальностью:

Особенный, еврейско-русский воздух...

Блажен, кто им когда-либо дышал [Кнут 1997, 159 – 161].

Вместе с тем, это стихотворение, как нам представляется, в контексте всего творческого пути Кнута может быть расценено и как некий итог, как символическое прощание поэта с русской культурой; в тридцатые годы он все более отдаляется от русской эмиграции Парижа с ее внутренними противоречиями и склоками, постепенно сосредоточиваясь в творчестве на франкоязычной публицистике. В немалой степени этому способствовала международная политическая ситуация, все явственнее возраставшая в Европе угроза фашизма, к которой Кнут, с его мощным общественным темпераментом, не мог оставаться равнодушным. Перед второй мировой войной он становится редактором политической антифашистской газеты на французском языке «*Affirmation*»; газета, в частности, била тревогу по поводу угрозы истребления европейского еврейства немецким фашизмом.

В этот период в личной жизни Кнута происходит важнейшее событие: в середине тридцатых годов он соединяет свою судьбу с Ариадной Скрыбиной, дочерью знаменитого композитора. Их брак был итогом бурного романа, в результате которого Ариадна, натура страстная и безудержная, вся поглощенная любовью, даже приняла иудаизм, чтобы разделить с мужем его веру.

Не можем не отметить попутно некий символический перст судьбы: когда в 1923 г., задолго до встречи с Кнутом, после смерти матери юная Ариадна оказалась одна в Париже и буквально умирала голодной смертью, брошенная всеми, в отнюдь не сытой и не благополучной Москве два бессарабца, М. Гершензон и А. Гольденвейзер, спешно собирали деньги, чтобы негласно поддержать ее. Вот как об этом писал Гершензон Л. Шестову: «Затеял я среди музыкантов устроить концерт, чтобы собрать и послать Ариадне Скрыбиной денег сколько-нибудь... Гольденвейзер поможет. Я просил, чтобы формально цель не была оглашена» [Гершензон 1988, 291]. Заметим, что, по свидетельствам очевидцев, острые приступы булимии с тех пор остались у Ариадны до конца дней.

Меж тем 14 июня 1940 г. немцы вошли в Париж. Буквально накануне Кнуты бежали на юг, в Тулузу, которая, однако, вскоре тоже оказывается в оккупированной зоне. Но сидеть сложа руки было не в их характере. По инициативе Кнута они создают подпольную организацию еврейского Сопrotивления – **Organisation Juive de Combat (OJC)**. В конце 1941 – начале 1942 гг. года Кнут издает нелегальную брошюру

«*Que faire?*» – инструкцию по идеологической основе и практической организации Сопrotивления. Но провокатор его выдал, брошюра была уничтожена гестапо, а сам Кнут в последнюю минуту чудом сумел бежать в Швейцарию. Беременная Ариадна осталась в оккупированной Франции. 26 мая 1943 г. она родила сына, которого позже удалось тайно переправить к отцу в Швейцарию. Сама Ариадна, неукротимая и не сломленная духом, продолжала борьбу. «Понятия *résistance* как движение Сопrotивления и как свойство ее характера совпали в единой точке... Под подпольной кличкой *Régine*... она превратилась в одну из самых деятельных фигур в еврейском *maquis*» [Хазан 2001, 258]. 22 июля 1944 г. легендарная «Королева маки» погибла, попав в засаду, которую коллаборационисты устроили в ее квартире. До освобождения Тулузы оставалось меньше месяца...

Потрясенный ее гибелью, Кнут не смог больше жить во Франции, где все ему напоминало Ариадну. После войны он уехал в Израиль, чтобы там, на Земле Обетованной, одиноко тосковать о Кишиневе и Париже, подобно тому как в Париже он тосковало Бессарабии и о Земле Израилевой... В пятидесятипятилетнем возрасте он скончался от рака мозга. А в Тулузе, на доме № 11, *rue de la Pomm* установлена мемориальная доска в память о героической гибели Ариадны Фиксман-Кнут. Так завершились земные пути парижско-бессарабского поэта и его жены.

Я, Довид-Ари-бен-Меир,
Тысячелетия бродившее вино,
Остановился на песке путей,
Чтобы сказать вам, братья, слово
Про тяжкий груз любви и тоски...

1. Prus E. *Pariziana romanescă: mit și modernitate*. Iași, 2006.
2. Берберова Н. *Курсив мой: Автобиография*. М., 1996.
3. Гершензон М. *Письма к Льву Шестову (1920 – 1925) // Минувшее. Исторический альманах. № 6*. Paris, 1988.
4. Клейман Р. *Два прорыва к высотам общечеловеческого духа (этнокультурная «кишиневская составляющая» в творческом наследии М. Гершензона и Д. Кнута) // Национальные образы мира. Материалы междунар. науч. конф. Кшн., 2003. С.178 – 185.*
5. Она же. *Концепция резонансного пространства поликультурной Молдовы и европейский культурный код // Республика Молдова – наш общий дом. Материалы науч. конф. Кшн, 2006. С. 76 – 90.* Она же. *Резонансное пространство еврейской культуры: pro и contra // Контакты. М., 2001, № 2 (3). С. 13 – 15.* Она же. *Французский код в резонансном пространстве русской культуры XVIII – XX вв. // La francopolyphonie comme vecteur de la communication. Colloque International. Chisinau, 2006. P. 185 – 192.*
6. Кнут Д. *Собр. соч.: В 2-х т. Иерусалим, 1997 – 1998.*
7. Топоров В. *Петербург и петербургский текст русской литературы // Семиотика города и городской культуры. Петербург. Труды по знаковым системам. 18. Учен. зап. Тартуского ун-та Вып.664.* Тарту, 1984.
8. Федоров Ф. *Довид Кнут. М., 2005.*
9. Хазан В. *особенный еврейско-русский воздух. М., 2001.*

Voyage en Grande Cioranie ou De la trahison linguistique

Gabriel MARDARE
Université de Bacău, Roumanie

« Lire Cioran sans rigoler, c'est pas bon signe »¹

I. Les Clavardiotés²

L'auteur de cet essai, grand amateur de voyages virtuels, s'accroche souvent à la toile du Net et se prend pour une thomise en train de monter le plus haut possible vers la voûte de l'univers. Histoire de montrer que le système planétaire où il se trouve ne manque pas d'araignées au plafond.

C'est ainsi qu'il découvrit <<http://www.geocities.com/PlanetCioran/cit-fr.html>>. C'est drôle, se dit-il, mais cette planète, hantée par des insomniaques capables de lire l'une des quatre langues de ce monde virtuel³, devrait tourner autour d'un soleil. Tiens, ce soleil invoqué par Nerval :

*Je suis le ténébreux — le veuf, — l'inconsolé,
Le prince d'Aquitaine à la tour abolie;
Ma seule étoile est morte, — et mon luth constellé
Porte le soleil noir de la Mélancolie.*

C'eût été logique : par sa propre pendaison en 1855 (cent quarante ans avant le décès de notre ex-compatriote) l'auteur fasciné par son image était un excellent promoteur de la théorie du suicide. Nerval avait fait l'irréremédiable geste avant EMC, tout comme Dominici avait commis le crime qu'il aurait voulu perpétrer⁴.

La thomise imaginaire ne put rien repérer à l'horizon, sinon les ombres des producteurs de textes privés de diffusion, bien souvent des universitaires. Elle alla donc chercher Ailleurs – car Michaux faisait partie des auteurs que le décompositteur fréquentait. Et il envisagea que, faute d'une planète, il se contenterait d'explorer un pays habité par des sujets de Cioran et qui pourrait bien s'appeler la Cioranie.

1 Opinion exprimée par un "forumiste" le Samedi 10 Décembre 2005 - 09:30:49 sur <http://www.anarchistecouronne.com/forum/index.php/topic,1997.0.html>.

2 Population de la Clavardie, empire virtuel de ceux qui clavardent. « **clavarder** :vi. [IRC] Discuter en temps réel, syn. de chat recommandé par l'Office de la langue française du Québec (signalé par Ph.Riondel). Peu utilisé de ce côté-ci de l'Atlantique, il faut bien l'avouer »...nous informe <http://www.tout-savoir.net/lexique>.

3 English | Deutsch | Français | Nederlands |.

4 « Sa compagne se souvient de la passion avec laquelle il suivit l'affaire Dominici: «Ça, c'est mon crime!» » apprend-on dans le dossier que lui consacra le mensuel *Lire* en mai 1995 (<http://www.lire.fr/enquete.asp/idC=30797/idR=200>, visite du jeudi 28 décembre 2006).

Il visita d'abord la contrée fanclub.ro⁵, où il lut des répliques de ce genre⁶ :

Stefan :

Je pense que C. est un pénible encreur qui, durant toute une vie, a écrit des livres où il a repris les mêmes deux (ou trois) idées avec certaines **variations stylistiques**. **Le style est peut-être bath** mais pour moi, c'est pas un auteur qui me pousse à penser *or something*. Est-il vrai, vu que j'ai commencé à avoir des insomnies ces derniers temps (et ce n'est pas pour la première fois) je le comprends dans une certaine mesure, il est lui aussi un pauvre type, mon problème est qu'on le surévalue et qu'il ne saurait représenter un modèle pour personne, on ne peut même pas dire que c'est un penseur. C'est dommage pour les ados qui le dévorent (qui le dévoreraient, car à présent ils dévorent des *Hiena*, des *Soparla*, *Guster*), car ils n'y pensent pas.⁸

Novalis⁹ :

Tant d'agressivité pour un auteur si souvent incompris. Le préjugé vis-à-vis de C. est dans notre peuple. Qui, sinon C., fut le plus grand de son temps ? Noica, Ionesco ? Ils sont bons mais pas exceptionnels et surtout, pas « humains »¹⁰.

Voilà qui a bien l'air authentique, se dit la thomise : ça ressemble un peu aux débats électoraux de mon pays natal, on dirait une confrontation entre cioranophiles et cioranophobes. Mais le débat finit en queue de poisson, même si le dernier mot fut mis sur la toile par un fan de Cioran. Et elle partit voir une autre contrée, roportal.ro, où se déroulait une espèce de référendum : Cioran est-il ange ou démon ?¹¹

Membre no. 41.496 : Ange et démon, comme tout homme avec ses tourments¹².

Membre no. 41.217 /.../ Puis l'idée que la femme serait née de l'ennui de l'homme,

5 <http://www.fanclub.ro/cioran-at5340.html>, visite du 26 décembre 2006. Impossible de dater l'échange.

6 Pour la version française des clavardages nous avons utilisé principalement nos connaissances en langage informel en roumain et en français et plusieurs dicos en ligne dont : <http://elsap1.unicaen.fr>, <http://dico.isc.cnrs.fr>, <http://www.languefrancaise.net>.

7 En traduction : Hyène, Reptile, Lézard. Il s'agit de noms de plume et de scène de rapeurs roumains ayant conquis le jeune public par un langage bien souvent agressif et l'expression de la révolte des jeunes des faubourgs bucarestois.

8 « Dupa parerea mea, Cioran e un labagiu trist care toata viata a scris carti in care a repetat aceleasi doua (sau trei) idei cu oarecare variatii stilistice. Da, o fi misto stilul, dar personal nu mi se pare un autor care sa-mi dea de gandit or something. E adevarat, avand in vedere ca si eu am inceput sa am insomnii in ultima vreme (si nu e prima oara) il inteleg oarecum, e si el un nene necajit, problema mea e cu faptul ca e atat de supraevaluat, si ca nu reprezinta nici un model pentru nimeni, nici macar un ganditor nu poti sa zici ca e... Pacat ca adolescentii astia de-l devoreaza (de-l devorau, acum ii devoreaza pe alde Hiena, Soparla, Guster) nu se gandesc la asta. »

9 Il s'agit, évidemment, d'un pseudo.

10 « atata agresivitate in fata unui autor de mult ori neintele.prejudicata in fata lui cioran este in poporul nostru.cine daca nu cioran a fost cel mai mare din vremea lui?noica,ionesco?buni,dar nu exceptionali,si mai mult ca orice,nu "umani"... »

11 <http://www.roportal.ro/discutii/ftopic12701.html>. Visite du 24 décembre 2006. Cette fois-ci on a pu dater le clavardage : mai-juin 2006. La condition préliminaire pour y participer c'était d'avoir lu *Pe culmile disperării*, essai publié en roumain en 1934 et en version française dans le volume *Oeuvres* (Gallimard, 1995).

12 « Si inger si demon... ca oricare om cu zbuciumul lui. »

c'est génial, quoi./.../C'est fort le livre, c'est génial, c'est ardu mais c'est vraiment bien¹³.

Membre no. 32.159 : Bien que ses écrits soient plus noirs que le diable, c'est toujours un ange que je vois dans le malheureux philosophe.

Membre no. 39.647 : Ange ou démon ? Je verrais plutôt en lui un démiurge de son temps¹⁴.

Dérouté par ce débat qui risquait de finir en consensus et dont les participants portaient des noms bizarres¹⁵, le visiteur des pays ciorans de la Clavardie rappela qu'il en avait rencontré d'autres du même acabit une décennie auparavant.

II. Ce que Cioran veut dire [Economie des revanches linguistiques]¹⁶

1. L'épouvantail national

En effet, pour avoir trahi sa langue et l'avoir si souvent dit, Cioran se vit infliger après 1989 la plus cruelle punition qu'un apatride¹⁷ ait eu à subir : être transformé *en étendard national* sur les ruines imaginaires de la littérature française. Tributaires des clichés sur la guerre d'Indépendance [1877] - où il suffisait de hisser un drapeau pour crier victoire -, les cioranophiles s'imaginent avoir pris - par procuration - la Bastille de la littérature de l'Hexagone, et avoir planté sur l'amas de pierres qui en est resté après le vaillant assaut *nos couleurs*. L'auteur était encore vivant quand une femme de lettres notait :

« Dorénavant, Cioran prouve aux Français qu'il peut être plus français que tout autre abonné des cafés littéraires, bien que son statut social reste celui de boursier, éternel bénéficiaire des menus des cantines étudiantes » [Carmen-Ligia Rădulescu¹⁹ ; je souligne].

Et comme le ridicule ne tue pas, un auteur d'une moindre envergure se met à gloser en un jargon intraduisible où l'on rencontre « *zariște metafizică* » ou encore « *noimă cogitativă* »¹⁸ [Ionel Necula : 5, 26]. Cioran se voit « naturaliser » l'image par le truchement de la quincaille philosopharde qui refuse de dire son nom¹⁹, mais que l'on

13 « Ideea de femeie care s-a nascut din plictiseala barbatului este iarasi genial transpusa./.../ foarte tare cartea...geniala! grea, dar buna. »

14 « Înger sau demon ?...eu l'aș vedea un demiurg al timpului său »

15 On dirait une chanson de Michel Sardou : « *Je m'appelle W 454/J'habite au 4000 de la rue 44./ Mon pays, il est là : c'est le F. 48./Situé sur la planète A.G. 1908.* »

16 Merci Bourdieu.

17 « Je ne m'entends qu'avec ceux qui n'ont aucune espèce de patrie. Mes affinités profondes avec les Juifs. » C'est l'un des passages que *Lire* choisira pour la promotion des « Cahiers » en novembre 1997 [http://www.lire.fr/extrait.asp/idC=33265/idR=202/idG=8/idP=2, visite du jeudi 28 décembre 2006].

18 Le premier syntagme pourrait éventuellement être traduit par „horizon métaphysique”. Mais *zariște* est à la limite du pittoresque linguistique dans la mesure où il résulte de la rencontre de *zare* (mot d'origine slave désignant l'horizon) et le suffixe *-iște*, qui entre dans la composition de mots désignant des parcelles de terrain : *pâjiște* (une sorte de prairie, pâturage), ou encore *mîriște* (ce qui reste sur un terrain agricole après la récolte des céréales). Le second est totalement dépourvu de sens mais participe du même jeu des sonorités destiné à écraser le destinataire de « l'exégèse ».

19 Il s'agit généralement de sursauts du nationalisme radical pratiqué durant l'entre-deux-

repère facilement lorsqu'il devient une sorte de fétiche pour des publications pratiquant un style ordurier au nom de la cause nationale²⁰.

Or ce consensus, manifeste après 1989 mais vraisemblablement préparé depuis le début de la neuvième décennie²¹, était symétrique d'un autre, manifesté à partir de 1955 : c'est le moment où le Parti considère qu'il ne suffit plus d'*ignorer* les textes des « transfuges », qu'il fallait les combattre, tâche relativement simple dans la mesure où le public n'avait accès qu'à la « critique » officielle et que la personne incriminée n'avait aucune possibilité de répliquer dans les mêmes publications.

L'accusation d'avoir trahi la Mère-Patrie fait rage (littéralement d'abord). Cioran est accusé en 1955 d'être un « apôtre de la mort » et d'être un mercenaire de la bourgeoisie française [voir Diaconu : 167], deux ans plus tard d'être un « philosophe du mensonge » [vol. cit. : 168] et on doute de sa sincérité [vol. cit. : 179]. On parle déjà d'une « éthique d'apatride, une éthique de rénégat qui vend ses phrases creuses pour une poignée de shillings²² » [vol. cit. : 169]. On l'accuse d'écrire pour gagner l'amitié de ces « Anglais, Français, Italiens, Américains et Allemands » qui sont devenus les « ennemis de la patrie des Roumains et du *peuple roumain*²³ » [vol. cit. : 184].

Il est important de remarquer que les méchancetés abondent sous la plume des intellectuels - dont certains avaient subi des humiliations de la part du régime. C'est l'un des critiques-phares de l'époque, souvent comparé à Lanson, qui avertit contre le danger de la « cioranisation de certains jeunes publicistes français » [vol. cit. : 210]. Et c'est la plume de l'un des plus brillants esprits de l'entre-deux-guerres, poète et philosophe de la culture dont les textes étaient interdits (et le seront jusqu'au moment

guerres et devenu le fonds de commerce de plusieurs figures pittoresques du monde politique contemporain.

- 20 “Nu esti liberal decît din oboseala”(on est libéral par fatigue), formule reprise par “Tricolorul” (<http://www.ziarultricolorul.ro/monden.html?aid=979&numar=677&highlight=cioran>). Mais il apparaît aussi comme référence nationale/morale dans : [editorial.html?aid=220&numar=648&highlight=cioran//intern.html?aid=367&numar=653//monden.html?aid=952&numar=674](#) [dosarele_tricolorul.html?aid=1552&numar=700//eveniment.html?aid=2394&numar=735](#) // [dosarele_tricolorul.html?aid=3106&numar=766](#).
- 21 Des textes qui sont favorables à Cioran paraissent à partir de 1983 (l'anthologie de Diaconu en reproduit 14 ; certains étaient signés par des notables du monde littéraire) et il serait naïf de croire qu'ils ont pu passer sans l'accord des services spécialisés. L'auteur de ces lignes a pu d'ailleurs voir pour la première fois des volumes publiés par Cioran dans les années '30 entre les mains d'un collaborateur de l'hebdomadaire bucarestois „Săptămîna”, organe des national-communistes radicaux, spécialisé dans la démolition des „transfuges” (les personnes ayant quitté pour toujours la Roumanie sans mission officielle). Ce qui indiquait que, dans certains cercles, on préparait l'instrumentalisation des textes de celui que - peu de temps auparavant - on fustigeait dans les manuels officiels de philosophie. Les livres mentionnés (dont « La transfiguration de la Roumanie ») étaient inaccessibles dans les bibliothèques publiques sans autorisation spéciale.
- 22 « Care-și vinde pentru un pumni de *șilingi* frazele găunoase » (je souligne). Le recours au nom d'une „ancienne unité monétaire anglaise, valant un vingtième de la livre*, ou douze pence” (le Robert Electronique) n'est pas innocent: on suggère la petitesse du personnage (que l'on fait rentrer dans la lignée de Juda, sans que le nom du personnage biblique soit mentionné, athéisme oblige) et on évite „franc”, mot que les Roumains utilisaient encore fréquemment pour parler de la monnaie nationale.
- 23 Je souligne. On y fait entrer paysans et popes, ouvriers et bohèmes, comptables et clients réguliers des cafés, journalistes, soldats...Or certaines de ces catégories faisaient l'objet de persécutions systématiques de la part du régime de « démocratie populaire ».

où la « transfiguration du communisme en Roumanie » passera par l'exploitation d'une partie de la tradition littéraire), qui a noté : « *Pour penser, Cioran se sert moins de sa matière grise que des terminaisons rhumatisques de ses nerfs* » [vol. cit. : 216]. On n'est plus dans le conformisme du « devoir patriotique », on rentre dans la logique de la basse vengeance d'un auteur qui n'a pas eu la chance de se faire lire en Europe.

Mais les coups les plus durs viseront la qualité de sa langue: « *Bien que très français, le style de ce livre²⁴ donne l'impression de 'recherché', voire parfois de précieux, faiblesse de l'étranger qui veut à tout prix écrire mieux en français que la plupart des Français* » [vol. cit. : 176 ; je souligne].

Rien d'original en effet dans cette remarque (Bertrand d'Astorg l'avait formulée en tant que natif à propos du *Précis de décomposition*) mais, dans le contexte donné, elle donnait un sens très précis à la fameuse expression de Benda : *la trahison des clercs*. C'est en effet ce type de surenchère dans le collaborationnisme culturel qui vise le point le plus fragile chez une cible donnée - en l'occurrence la performance dont Cioran était le plus fier : sa performance linguistique.

2. Du côté des clavardeurs anarchistes

Et si l'on tentait de fouiner dans les archives d'un forum francophone parlant (de) Cioran ?²⁵

popof (Vendredi 25 Février 2005 - 19:48:45)

Voilà, j'aimerais avoir vos commentaires sur la citation suivante de Cioran: C'est seulement quand on vit à la fois à l'intérieur et en marge de soi-même, qu'on peut concevoir , en toute sérénité, qu'il eût été préférable que l'accident qu'on est ne se fût jamais produit. *Journalisée*

Patrick NICOLAÏ : De la **stupidité**.

Siebel : Je pense la même chose que patrik! je trouve cette citation **un peu débile!** je ne vois pas en quoi la conscience de soi impliquerait le fait de penser que l'on aurait dû ne pas exister. Là, je ressens une grosse subjectivité de sa part! Il ne croit peut être pas en sa vie, mais implique que tous pensent de la même façon, là je dis non!

Teardrop : (le: Dimanche 08 Mai 2005 - 12:43:04 ») Je ne suis pas d'accord avec cette citation... Pourtant j'aime d'autres idées de Cioran, très pessimistes mais réalistes.

Barbara : (le: Samedi 17 Septembre 2005 - 02:35:57) siebel, qui es tu pour te permettre de critiquer cioran? as tu seulement compris le sens de cette phrase? permets moi d'en douter, **tu n'es même pas capable d'orthographier correctement tes dires!** fais autant de chemin que lui, et reviens nous en causer ensuite!

ALALALA : WHAT A STUFF ! (le: Samedi 17 Septembre 2005 - 10:18:55)

CE QUI EST MORTEL AVEC CETTE CITATION DE CIORAN , **C'EST QU'ON PEUT PRENDRE CHAQUE MOT, DANS SES RÉPERCUSSIONS DE LA PENSÉE - QUI TOMBENT À-PIC, QUI SONT DANS L'EFFONDREMENT,** TEL QUE PROFÉRÉ, ET, AINSI ASSUMÉ _ VENANT, CET " ACCIDENT " (SANS DOUTE ORIGINEL, QUI EST LA CHUTE DE L'HOMME DANS LA CONSCIENCE, AUTANT DIRE **DANS LE LANGAGE !**

" INTÉRIEUR " ET " MARGE " SONT, DE FAIT INDISSOCIABLES, ET NE PEUVENT PAS EXISTER INDÉPENDAMMENT ! AINSI EN VA-T-IL DE L'HOMME ET DE SON IMAGE ! IL Y A UN DESTIN À NE POUVOIR SE SENTIR EXISTER

24 Il s'agissait de la *Tentation d'exister*.

25 <http://www.anarchistecouronne.com/forum/index.php/topic,1997.0.html>; visite de 27 décembre 2006

QU'À TRAVERS UNE PENSÉE _ DES MOTS _ DANS LESQUELS LA PLACE DU SUJET _ DU LOCUTEUR _ EST FORCÉMENT VIDE !

CAN YOU SEE THAT ?

BYE !

Vivre-ragavrinta : (le: Samedi 17 Septembre 2005 - 12:27:01) **La conscience n'est pas langage, le langage n'est que communication** et les animaux communiquent... Cioran est un auteur paradoxal, il prône certaines valeurs qu'il n'accomplit point . En clair, c'est un manipulateur , **séducteur par sa langue et ses pensées** . Son discours est certes réaliste mais il est absolument vierge de solution en dehors du suicide . Pour moi, il ne sert à rien

Barbara : (le: Dimanche 18 Septembre 2005 - 02:13:25) tu as mis le doigt dessus!son discours est réaliste,et ça vous fait peur...

Vivre-ragavrinta : (le: Dimanche 18 Septembre 2005 - 18:17:40) Un discours réaliste ne fait pas forcément peur, tous les économistes sont dans un certain sens réalistes et pourtant nul ne détient la clé . Cioran c'est un avis parmi tant d'autres , qui est séduisant mais qui manque de cohérence . **C'est comme Dan Brown et son da vinci code** , c'est beau mais ça ne mène à rien vu que ce n'est point fondé . Cioran est ce qu'on l'appelle un **philosophe vulgaire**...

kalina88 : (le: Lundi 19 Septembre 2005 - 18:54:40) Finalement **ce n'est pas si débile que cela** paraît notamment de dire que l'être humain est un «accident». Je ne dis pas que l'homme n'aurait pas du exister juste que si on regarde de plus près l'homme construit puis détruit et enfin de compte il détruit plus de chose qu'il ne construit. D'une certaine manière il nuit à la faune et à la flore de notre planète d'ailleurs en parlant de planète ce ne sont pas les animaux qui la polluent...

Vivre-ragavrinta : (le: Mercredi 21 Septembre 2005 - 12:14:20) Da Vinci²⁶ a entraîné derrière lui tout un tas de fanatiques et toute une ferveur en affirmant des choses qui sont erronées . La philosophie est théorie et je m'oppose à Descartes qui ne prend que le vrai mais l'histoire n'est point théorie or Dan Brown s'est permis cette horreur !

Hadès : (le: Samedi 24 Septembre 2005 - 16:52:03)

Je cherche la cohérence dans tout votre verbiage...et vous, vous cherchez un sens à la souffrance que Cioran a mis en mots. Il n'y a pas d'explications à la souffrance, être dans cette putain de vie est une excuse suffisante que je lui accorderais [sic !]à votre place. Ne serait-ce que **pour la beauté de ses mots et des émotions qui traversent l'infime espace entre le papier et notre esprit, vous ne pouvez pas simplement dire:»c'est débile, c'est nul».** Qui êtes vous pour insulter ce» philosophe vulgaire» ? **Vous ne l'aimez pas ? Soit, mais au moins respectez-le ou, avant d'ouvrir la porte aux paroles assassines, arrivez lui au moins à la cheville en termes d'écriture.**

Vivre-ragavrinta : (le: Samedi 24 Septembre 2005 - 19:29:32) **La qualité d'écriture de Cioran est indéniable, toutefois si je puis me permettre de dire que c'est une philosophe vulgaire dans la signification purement littéraire du terme...**

Anonymous : (le: Dimanche 25 Septembre 2005 - 00:16:48) «La conscience n'est pas langage, le langage n'est que communication et les animaux communiquent...»**En fait, c'est le langage, dans tous les sens qu'on peut donner au mot «langage», qui ouvre notre conscience au monde, par un système qui permet de discriminer le «je» du monde qui nous entoure. Mais tout cela est une longue histoire.**

A lire : Guillaume Gustave, que je préfère, mais tant d'autres aussi.

S. (le: Dimanche 25 Septembre 2005 - 20:04:06) **Cher ragavintra, t'arrive t'il de terminer tes phrases et d'aller jusqu'au bout de tes idées,** à moins que tu ne sois incapable de montrer autre chose

26 Il s'agit vraisemblablement du *Da Vinci Code* de Dan Brown.

que ton ego qui semble avoir un taille titanesque...

Vivre-ragavrinta (le: Mardi 27 Septembre 2005 - 17:29:29) **Un philosophe vulgaire est quelqu'un qui malgré ses compétences ne peut avancer de solutions aux problèmes qu'il dénonce** . Je dois l'expression «ego titanesque» au fait que j'ai osé critiquer un écrivain ou un philosophe ? Si je puis me permettre ceci est mon droit, j'ai le droit et les possibilités de critiquer quelqu'un . C'est un droit que tout humain a . La raison est la seule chose qui puisse me remettre en place malheureusement elle n'est qu'illusion...

Anonymous (le: Mardi 27 Septembre 2005 - 21:08:16) «Un philosophe vulgaire est quelqu'un qui malgré ses compétences ne peut avancer de solutions aux problèmes qu'il dénonce. « Non, en fait, **si on y va par là, il faut plutôt dire que le philosophe est celui qui sait poser les questions. Sinon tu évinces pas mal de grands noms de la philosophie en quelques mots** .

Vivre-ragavrinta (le: Mercredi 28 Septembre 2005 - 18:56:30)

Disons que c'est une distinction qu'on établit entre les économistes et **je pense que Cioran est quelqu'un qui parle , c'est beau mais cela s'arrête là...**

Anonymous (le: Mercredi 28 Septembre 2005 - 20:01:32) J'ose te poser une question indécente au possible : as-tu lu Cioran ? A ma passable honte, je n'ai lu que son Précis de décomposition et j'y décèle, rien qu'après une lecture aussi profonde que celle accordée aux romans de gare, une pensée philosophique au moins égale à son style. Mais il n'est pas anodin de remarquer inmanquablement son style, car à ce propos c'est aussi un auteur essentiel dans la theorie littéraire, et oui.

Tiens, juste pour toi, un article que j'ai trouvé pas mal, écrit à l'occasion d'une édition de cahiers de Cioran : <http://www.fluctuat.net/livres/paris99/chroniq/cioran.htm>: Mais je n'ai à vrai dire pas trouvé grand chose d'intéressant sur lui sur internet. Il y a beaucoup de sites qui parlent de sa vie, au détriment de sa pensée.

Vivre-ragavrinta (le: Dimanche 02 Octobre 2005 - 12:06:50) J'ai lu précis de décomposition et les syllogismes de l'amertume je ne m'aventurerais pas en terrain inconnu et **c'est pas parce qu'un article dit des choses que je m'en vais modifier ma manière de voir ce philosophe**.

Anonymous (le: Samedi 10 Décembre 2005 - 09:30:49) ohla ohla, cool pas trop de sérieux siouplaît

Emil est un clown,et toute son oeuvre une méga-giga-histoire drôle (à part sans doute les débuts...)

Faut juste apprendre à rire de tout, mais, bon, tout le monde sait pas faire. En tout cas, lire cioran sans rigoler, c'est pas bon signe.

Vivre-ragavrinta (le: Samedi 10 Décembre 2005 - 14:55:53) Je me rappelle avoir lu Cioran avec un de ses plus fervents disciples et nous nous étions pris un fou rire monumental devant ses revendications! Il est préférable de rire devant certains philosophes !

Nettoyeur (le: Dimanche 11 Décembre 2005 - 00:58:49) excuse moi barbara, mais toi, qui es tu pour t'insurger contre siebel, d'autant plus que toi aussi, **tu as fais une faute d'orthographe!** un peu de tact, ça na fait de mal a personne: laisse la donner son avi, il n'est peut etre pas meilleur que le tiens, mais ça, ce n'est pas a toi d'en juger, alors... CHUUUUUUUUUUUUUUUT!:o

III. Le clavier intempéré

1. Au nom de la pRose

J'ai marqué en caractères gras ce qui *fait mouche* dans le clavardage francographe²⁷ par rapport à la pensée et au style de Cioran. Je m'autorise enfin à parler à la première personne du singulier pour faire plusieurs remarques.

1. Les clavardeurs qui se sont rencontrés sur ce site à prétentions anarchistes sont plutôt du genre cool. On notera une certaine préoccupation pour la propriété des termes mais ce qui est surprenant, c'est qu'il n'y a pas une seule remarque qui abonde dans le sens indiqué par notre compatriote révolté par « le traître Cioran ». Bref, même si la moyenne d'âge des échangistes²⁸ ne doit pas dépasser la quarantaine, aucun participant n'a fait des remarques sur l'âge du style de l'auteur commenté.
2. On peut certes être choqué par la comparaison avec le *Da Vinci Code* mais il faut également prendre en compte l'envers du décor : cela veut dire tout bêtement que, douze ans après sa mort et presque soixante ans après son début, *Cioran est visible à côté des auteurs à la mode*.
3. Je devrais également noter que notre indignation patriotique contre ceux qui démolissent notre gloire nationale (et principalement contre Alexandra Laignel-Lavastine) s'avère d'une crasse stupidité face à ce qui se passe entre les chatteurs de <http://www.anarchistecouronne.com/forum>: *pas un seul n'a fait la moindre allusion à ce qui est autrement plus grave que la « vulgarité » au sens particulier que lui donne un participant au forum*. Ce qui revient à dire que toutes les campagnes que l'on mène chez nous visent des dangers imaginaires ou bien ont un seul but : montrer que l'on est de bons Roumains, donc solidaires face à l'impertinence des Hexagons.
4. Il n'en reste pas moins que le problème de *l'insécurité linguistique de Cioran* doit être posé en termes très clairs et sans complexes.

2. Parlez-vous cioran ?

Je me suis permis d'en écrire des mûres et des pas vertes sur les rapports entre Cioran et son double ménage idiomatique. Ce que je mets en doute, c'est l'histoire de sa conversion linguistique suite à la tentative de réaliser un mariage entre Mallarmé et mademoiselle Lalangue²⁹ Roumaine. Il s'agirait, au-delà de la vérité factuelle, d'une histoire exemplaire, reprenant le modèle du combat de Jacob avec l'ange³⁰ [v. Mardare, *Povestea...* : 96]. Comme tout pays, la Grande Cioranie avait besoin d'un mythe fondateur

27 On ne saurait l'appeler francophone car on n'entend pas les voix des interclavieurs.

28 N'allez pas croire que je me suis trompé de sens pour la forme du mot; c'est que, pour moi, cette façon de partager ressemble à une partouze où la discrétion est assurée et où l'on ne risque, en fin de compte, que les maladies textuellement transmissibles. En effet, on ne peut jamais faire du texte protégé.

29 Il ne s'agit pas d'une faute mais *d'un nom de famille* inspiré des délires lacaniens.

30 « Il s'agit d'un récit assez mystérieux que l'aspect étimologique n'épuise probablement pas. Les lectures juives et chrétiennes qui y voient toute la vie spirituelle du croyant avec Dieu sont pleinement justifiées. » nous dit Hervé Tremblay, OP Professeur au Collège dominicain de philosophie et de théologie (Ottawa) sur le site http://www.interbible.org/interBible/decouverte/comprendre/2003/clb_031010.htm (visite du 25 décembre 2006).

et cette fable remplit les conditions requises.

Le vrai problème est ailleurs et je suis redevable à Sanda Stolojan de m'avoir fourni ce témoignage confirmant ce dont j'avais l'intuition au moment où je rédigeais ma thèse portant le titre *Cronotopia rostirii*³¹. Le 10 septembre 1981, déçu par un article paru dans la *Quinzaine Littéraire* de juillet, dû à son ancien zélateur du régime communisme roumain³² qui avait choisi la liberté (comme l'on disait dans le jargon de l'époque), Cioran vitupère contre les Roumains et la Roumanie pour clôre (sur un ton que l'on suppose ironique) : "Tu sais, avec mon accent roumain, je suis tel un Juif qui ne veut plus être Juif" [Stolojan, 1996 : 114].

Le véritable problème de la trahison de la *langue maternelle* se situe en effet à ce niveau dans la mesure où langue signifie contact de bouche à oreille et non pas ce mécanisme détourné qui mène du cerveau à la main maniant un instrument à écrire (plume, stylo, clavier d'une machine à écrire ou d'un ordinateur). Même si, pour la postérité et pour les lecteurs de son époque, Cioran maîtrise la langue, l'auteur des *Syllogismes de l'amertume* est conscient que, malgré les quarantes années passées sur le sol français, il n'était pas *phonétiquement naturalisé*.

Un auteur qui s'évertue à démontrer que Cioran serait un anti-juif à part (comme si cela pouvait signifier quelque chose face aux documents) tente de prouver que sa désertion linguistique serait un matricide :

« En éliminant la langue maternelle, il élimine (ou croit pouvoir le faire) la mère, car les rapports avec elle reflètent un passé incommode et dangereux. La langue maternelle est la langue du désir œdipien de l'inceste ; c'est dans cette langue que la mère lui a confié le regret de l'avoir mis au monde ; c'est, enfin, la langue dans laquelle le jeune Cioran a projeté le délire de grandeur concernant l'avenir de son pays./.../ La langue roumaine représenterait donc l'espace imaginaire et inconscient des traumas, des investissements et des échecs majeurs de Cioran, idiome des abjurations chrétiennes parricides, des dithyrambes dédiés au charisme dictatorial et à la culpabilité d'avoir vu se réaliser ses prophéties concernant la « solution finale » du problème juif » [Protopopescu, voir Biblio].

Je ne peux m'empêcher de constater que cette histoire est *trop exemplaire pour être vraie*. On pourrait lui opposer un éloge à la langue roumaine qu'il écrivit en 1960 et qu'il ne destinait pas à la publication [*Cahiers* : 67]. Ou encore ce constat, deux ans plus tard : Plus je vieillis, plus je me sens roumain [*Cahiers* : 99]. Mais ce serait rentrer dans le petit jeu des plaidoiries que nous aimons tant dans la culture, faute d'avoir la force de l'appliquer au quotidien.

Finalement, si Cioran se laisse lire, fait parler de ce qu'il a écrit et clavarder des gens de plusieurs pays, c'est sans aucun rapport avec la trahison du paylangue carpatodanubien. Je pense que son rapport avec les idiomes attend un psycholinguiste qui ne serait pas contaminé par nos psychoses mioritiques. Et que l'on doit voir en lui non pas un Roumain qui aurait appris aux Français comment utiliser leur propre langue, mais quelqu'un qui a découvert, derrière le français, *l'idiome de ses obsessions et de nos peurs. Etes-vous prêts à l'apprendre?*

31 Titre trop roumain où le premier mot est inspiré de Bakhtine et le second signifie à la fois *énonciation, mise en scène de la parole, déclamation*. Pour plus de précisions voir *Séries chronotopiques et matrices stylistiques dans l'élaboration des modèles de la communication. Un possible dialogue entre Bakhtine et Blaga* in «Mileniul III. Dialogul umanismelor?» Editura Universitatii Suceava, 2006.

32 On lui devait, dans les années 50, la démolition de Lukács et des plaidoyers pour le *réalisme socialiste*.

BIBLIOGRAPHIE

- CIORAN- Bucarest, les Editions Humanitas 1993 *Convorbiri cu...*, 1995 *Scrisori către cei de-acasă*, 1996 *Țara mea/Mon pays* ; Paris, Gallimard, 1997 *Cahiers 1957-1972*.
- Annaba, Philippe, « L' Antiprocréationnisme - De Schopenhauer à Cioran ». Extrait du livre d'Annaba:*Bienheureux les stériles* aux éditions «Les Presses du Midi», <http://philippe.annaba.free.fr/precursur.htm>; visite du 15 décembre 2006.
- Diaconu, M., *Pro&Contra Emil Cioran. Între idolatrie și pamflet* (anthologie des échos de Cioran dans l'espace culturel roumain *avant décembre 1989*), Bucarest, Editions Humanitas, 1998.
- Laignel-Lavastine, Alexandra, *CIORAN, ELIADE, IONESCO : L'OUBLI DU FASCISME - Trois intellectuels roumains dans la tourmente du siècle*, Paris, Presses Universitaires de France, 2002.
- Mardare, Gabriel, *Povestea vorbei care umblă- două încercări despre (idi)om /La parole, cette baladeuse- Deux essais sur l'idi-homme/, Iași, Editions Timpul, 2001; *REGISTRE DE BORD : ARCA LUI NOICA, LUNTREA LUI CIORAN - O încercare despre exploatarea omului de către (idi)om /Registres de bord : l'arche de Noica, le canot de Cioran - Essai sur l'exploitation de l'homme par l'idi-homme/, Iași, Editions Cronica, 2003.**
- Muti, Claudio, *Penele arhanghelului- Intelectualii români și garda de fier Nae Ionescu Emil Cioran*, Bucarest, Editions Anastasia, 1997.
- Necula, Ionel, *Cioran-scepticul nemîntuit /Cioran- le sceptique sans rédemption/, Tecuci, Editions Demiurg, 1995.*
- Protopopescu, V., *Un antisemit atipic- Emil Cioran*, publié sur le site <http://electra.ifrance.com/electra/protopopescu.htm>; visite du 20 décembre 2006.
- Rădulescu, Carmen-Ligia, *Emil Cioran*, Bucarest, Editions Recif, 1994.
- Reschika, Richard, *Introducere în opera lui Emil Cioran*, Bucarest, Editions SAECULUM I.O., 1998.
- Stolojan, Sanda, *Jurnal din exilul parizian – Nori peste baocoane /1975-1989/; Ceruri nomade /1990-1996/, Bucarest, Editions Humanitas, 1996, 1999.*

Cioran : langues et identités

Irina MAVRODIN

Université de Craiova, Roumanie

Nous citons souvent, « de mémoire », les textes de Cioran – nombreux – qui se rapportent à la traduction. Ce sont des textes qui ont si longtemps circulé qu'ils ont perdu, même pour nous, fervents lecteurs, exégètes et traducteurs de Cioran, leur premier impact, fabuleux. C'est pourquoi en tant que traductrice en roumain de *Précis de décomposition*, je me dis qu'il serait bon de les invoquer.

Je suis obsédée surtout par un fragment qui se trouve au début de l'essai *Sur deux types de sociétés* (sous-titre: *Lettre à un ami lointain*), essai qui figure dans le volume *Histoire et utopie* et où Cioran compare ce qu'on pourrait nommer la « structure » ou plutôt le mode d'être de la langue française, tel qu'il le perçoit onze années après avoir publié son premier livre écrit en français, *Précis de décomposition*, avec la « structure » ou le « mode d'être » du roumain. Je renvoie à ce fragment toutes les fois que je veux obliger mon interlocuteur à accéder à une prise de conscience qui me semble extrêmement importante: les langues, même celles qui apparemment se ressemblent, ont toujours des structures (très) différentes et ces structures sont le principal obstacle – insurmontable, d'ailleurs, dans l'absolu mais que le traducteur réussit tant bien que mal à franchir dans le relatif. Je renvoie toujours à ce fragment écrit par Cioran à propos de son rapport au roumain et au français, parce que je crois que l'on n'a jamais fait - en termes métaphoriques, il est vrai, mais l'effet est d'autant plus intense, ses irradiations se propageant très loin – une comparaison si pertinente entre la langue française et la langue roumaine, comparaison qui les rapporte l'une à l'autre comme binome antinomique.

Voilà donc ce que dit Cioran, en s'adressant à son ami Noica: « Vous voudriez savoir si j'ai l'intention de revenir un jour à notre langue à nous, ou si j'entends rester fidèle à cette autre où vous me supposez bien gratuitement une facilité que je n'ai pas, que je n'aurai jamais. Ce serait entreprendre le récit d'un cauchemar que de vous raconter par le menu l'histoire de mes relations avec cet idiome d'emprunt, avec tous ces mots pensés et repensés, affinis, subtils jusqu'à l'inexistence, courbés sous les exactions de la nuance, inexpressifs pour avoir tout exprimé, effrayants de précision, chargés de fatigue et de pudeur, discrets jusque dans la vulgarité »^a.

Et il continue, dans un français qui est comme une illustration du français qu'il décrit: « Il n'en existe pas un seul dont l'élégance exténuée ne me donne le vertige: plus aucune trace de terre, de sang, d'âme en eux. Une syntaxe d'une raideur, d'une dignité cadavérique les enserre et leur assigne une place d'où Dieu même ne pourrait les déloger. Quelle consommation de café, de cigarettes dans cette langue inabordable, trop noble et trop distinguée à mon gré! »^b. (Ce fragment nous montre, *encore une fois*, une chose dont les traducteurs de Cioran doivent toujours tenir compte: son vécu, sa pensée, son texte relèvent du paradoxe et ils doivent être toujours maintenus dans l'ordre du paradoxe. Cioran ressent son passage du roumain au français comme une véritable torture, mais malgré l'écartèlement auquel il se soumet, son choix paradoxal est définitivement fait.) Et Cioran de nous dire encore, sur le ton d'une lamentation: « Je ne m'en aperçus malheureusement qu'après coup, et lorsqu'il était trop tard pour m'en détacher; sans quoi jamais je n'eusse abandonné la nôtre, dont il m'arrive de regretter l'odeur de fraîcheur et de pourriture, le mélange de soleil et de bouse, la laideur nostalgique, le superbe débraillement. Y revenir, je ne puis; celle qu'il me fallut adopter me retient et me subjugué par les peines mêmes qu'elle m'aura coûtées »^c.

Ces réflexions de Cioran sur la langue dont il se sépare, le roumain, et la langue qu'il vient d'adopter, le français, vues l'une comme la langue de l'ordre et de la rigueur la plus

contraignante, l'autre comme une langue caractérisée par un « superbe débraillement », nous fournissent les meilleurs arguments pour une approche théorique et pratique qui met en œuvre le paradoxe d'une possible/impossible traduction: la traduction est toujours « fidèle »/« infidèle », dans le sens qu'elle est frappée par le péché originel de la différence de structure qui existe entre les langues, différence qu'on ne saurait dépasser qu'en lui opposant le paradoxe « fidèle »/« infidèle », que je viens d'invoquer.

Par ailleurs si nous corroborons tout cela avec d'autres textes de Cioran, nous constatons que pour celui-ci l'adoption du français (vécue par lui comme une illumination) est synonyme du passage à un état d'ordre et de rigueur cartésiens dans son mode même de penser et d'écrire. La langue française et la langue roumaine sont ressenties par Cioran comme deux moules: l'un, propice au « délire », l'autre, favorisant l'autocontrôle et le rationnel. L'option pour le français a donc, dans le cas de Cioran, d'importantes réverbérations existentielles qui accompagnent le processus scriptural sur tout son trajet.

Ceci dit, une réflexion sur le thème « Cioran: identité et culture européenne » m'oblige à essayer de montrer ici non pas la manière dont est née l'œuvre de Cioran à partir d'un intense rapport d'intertextualité avec ce que nous nommons la culture européenne, mais d'éveiller notre conscience à une autre vérité, non pas moins évidente, mais qui nous éblouit peut-être par son évidence même, comme toute vérité à l'intérieur de laquelle nous nous trouvons et qui, à cause de notre incapacité – en quelque sorte naturelle, explicable – de nous en détacher, ne fut-ce que de temps à autre, nous échappe : Cioran n'appartient plus au patrimoine de la culture européenne d'une manière virtuelle, d'une manière qui attendrait sa chance de se réaliser un jour, en pénétrant dans la conscience européenne, pour s'y maintenir et à jamais lui appartenir, mais il a franchi la barrière qui sépare la virtualité de la réalité ; ce qui veut dire que son appartenance à la culture européenne est pleinement réelle, qu'elle n'est pas seulement un épisode fantasmagorique qui se joue dans la tête des Roumains.

Car tel est le cas de nos écrivains les plus importants, d'un Eminescu ou d'un Caragiale, d'un Ion Barbu ou d'un George Bacovia, et de beaucoup d'autres, hélas, qui n'ont pas eu la chance de dépasser réellement les frontières de cette monade qu'est la culture roumaine (et de toute culture nationale somme toute) et de pénétrer sur le territoire de l'universalité.

Ce que je dis là peut choquer beaucoup de Roumains, moi-même j'ai difficilement accepté une si douloureuse vérité, mais qui est incontournable, puisque je l'ai constatée en France à tous les niveaux, à commencer par l'écrivain, l'éditeur ou l'universitaire, jusqu'à « l'homme de la rue », celui qui ne lit pas trop de littérature, mais qui en lit tout de même. Je suis sûre que cette expérience que j'ai eu la chance de pouvoir faire en France (parce que j'y ai donné un peu partout beaucoup de conférences ce qui m'a mise en contact avec des publics assez variés), donnerait les mêmes résultats dans n'importe quel autre pays de l'Europe: nos écrivains importants ne sont pas entrés dans la conscience européenne, et cela non pas parce qu'il sont dépourvus de valeur dans un plan virtuel (par rapport à la conscience européenne, dans la conscience roumaine leur valeur est manifeste dans un plan réel, ils existent réellement en tant que valeurs de la littérature roumaine et d'une histoire de la littérature roumaine), mais parce qu'il ont été traduits tard, parfois même très tard, traduits en Roumanie dans la plupart des cas, et très mal diffusés dans d'autres pays. Quant à la traduction, il s'agit d'auteurs comme Eminescu, Caragiale, Creanga, Bacovia, etc., qui, en général, ont bénéficié de traductions médiocres, voire mauvaises.

Qu'on me pardonne cette introduction légèrement pathétique, mais tellement nécessaire à ma démonstration. Je veux dire que Cioran et Ionesco sont les seuls écrivains

roumains très importants qui ont réussi à briser le cercle vicieux dans lequel la littérature roumaine est encore prise : le cercle vicieux d'une littérature qui aspire puissamment à se manifester sur la scène européenne et universelle, à entrer dans et à être assimilée par la conscience européenne et universelle, et qui n'y réussit pas à cause de la langue – assez peu connue en dehors de la Roumanie – dans laquelle elle est écrite.

Cioran est un cas encore plus spécial que celui de Ionesco, pour qui le français était en quelque sorte la langue maternelle. Lorsqu'il vient en France, Cioran connaît assez peu le français, de toute façon pas suffisamment pour qu'il puisse écrire son œuvre en français, une œuvre qui mise tellement sur le style et l'écriture. Cioran se décide à couper le nœud gordien, et se met à apprendre le français à un âge où les chances de bien s'approprier une langue sont bien petites, et à ne plus écrire (ni parler, d'ailleurs) en roumain. C'est un épisode de son existence qu'il vit comme une révélation, comme un rapt, c'est comme si quelqu'un lui avait dit : c'est là la Solution si tu veux être un très grand écrivain, tout d'abord en France, ensuite pour toute la planète !

C'est le moment de discuter une question qui relève d'une sociopragmatique de la littérature. Pour être connu au-delà de la France, Cioran sera, lui aussi, traduit, mais cette traduction ne vient pas trop tard (comme dans le cas de nos classiques), et provient d'un centre culturel comme l'est Paris, ce qui a d'emblée légitimé son œuvre, une œuvre que les éditeurs de presque tous les pays du monde veulent publier – et qu'ils diffusent de leur mieux.

Dans le contexte où Cioran écrit (qui est toujours notre contexte), c'est là un trajet obligatoire – même si aujourd'hui il ne doit pas nécessairement passer par Paris -, paraît-il, pour tout écrivain qui veut se faire connaître au-delà des frontières de son pays, lorsqu'il s'agit d'un « petit » pays.

Je crois que la critique roumaine a trop peu réfléchi sur la portée de cette révélation cioranienne, que l'on pourrait résumer par cette terrible exhortation venue du tréfonds de son être : CHANGE DE LANGUE ! Lorsqu'elle s'y est rapportée, elle a préféré lui consacrer un discours plutôt idéologique. Même dans la fameuse lettre que Noica adresse à Cioran on décèle ce type de discours. Or, essayons de bien comprendre la situation : en écrivant en français, Cioran ne s'est pas retiré dans un paradis linguistique, dans un lieu où tout lui était d'avance donné, mais, bien au contraire, il est entré sciemment dans une expérience limite, dans l'une de ces expériences à la suite desquelles on peut tout gagner ou tout perdre, y compris sa propre identité : « Qui renie sa langue, pour en adopter une autre, change d'identité, voire de déceptions. Héroïquement traître, il rompt avec ses souvenirs et, jusqu'à un certain point, avec lui-même » (cf. *La Tentation d'exister*). Le mot « héroïquement » est celui qui m'a le plus frappée dans le texte. Il nous propose une interprétation mise sous le signe d'un effort et d'un sacrifice majeurs : J'abandonne ma langue non pas pour en adopter une autre plus « belle », mais pour m'approprier une langue qui me donne une chance, à moi qui écris maintenant en roumain et qui par là même suis dépourvu de ce côté-là de toute chance, d'être projeté moi, avec mon œuvre et toute la roumanité dont elle est et sera imbuë, sur la scène européenne et universelle.

Somme toute, je veux dire que Cioran ne serait pas ce qu'il est, c'est-à-dire l'un des écrivains, des penseurs qui ont marqué notre époque, notre monde, si, à partir d'un certain moment, il ne s'était pas mis à écrire en français. Cette affirmation est tout simplement une constatation. Mais une constatation lourde de conséquences pour la réflexion de ceux qui osent enfin comprendre que ce changement de langue, loin d'être un simple caprice, une extravagante lubie, est la garantie même de l'universalité d'une œuvre.

a Cioran, *Œuvres*, Gallimard, 1995, p. 979.

PLURALISME CULTUREL FRANCOPHONE: LE FONDAMENTAL QUI DEVIENT ACTUEL EN VERTU DE SES ACCIDENTS

Mircea MIHALEVSCHI

Université Spiru Haret, Bucarest

Le mot de Whitehead auquel se rapporte le titre de la présente communication renvoie à un tournant que nous considérons crucial pour l'essor actuel des sciences de l'homme, à savoir à ce que le professeur Ilie Pârnu appelle le renouvellement des normes catégorielles dans l'ontologie.¹

Selon I.P. les spectaculaires mutations ayant eu lieu dans la configuration du savoir (grâce aux progrès sans précédent de la science et de la technologie contemporaines) ont conduit à une rupture entre l'épistémologie et l'ontologie et, par conséquent, au besoin impérieux de rétablir une harmonie réflexive entre les deux.

En l'occurrence, l'ontologie catégorielle standard est incapable de rendre compte des résultats de la physique contemporaine (comme, par exemple, des relations d'incertitude de Heisenberg, des résultats du théorème de Bell ou bien du statut des photons).

La faiblesse de l'architecture catégorielle standard consiste dans le fait qu'elle pose comme fondamental, comme primaire, comme élémentaire, le phénomène (la régularité des phénomènes instituant les lois). Or, les derniers résultats des recherches de pointe – en vue de la reconstruction des matrices catégorielles – posent comme élémentaire non pas le phénomène mais la structure (au sens que le terme requiert dans le structuralisme génératif)².

Les catégories deviennent ainsi plus élastiques, renversent l'ordre chronologique, s'appuient sur un noyau constitutif né d'une „généralisation rationnelle” (au sens établi par Niels Bohr), qui pose le possible comme modalité du réel, qui permet aux catégories définies l'accès à l'illimité des mondes possibles et implique les germes de leur auto-développement en posant cette accessibilité non pas selon des normes préétablies (a priori) mais comme résultat des quêtes empiriques, en relation, donc, avec les progrès des sciences,

Ces prémisses ainsi établies, nous nous dépêchons de préciser que ce n'est pas l'importance théorique de ce renouvellement de l'édifice catégoriel qui nous intéresse mais surtout ses incidences (et l'importance de celles-ci) sur le statut catégoriel de ce qui fait l'objet de notre démarche et que l'on désigne par le terme ayant des connotations multiples (souvent vagues et glissantes) de „culture”.

L'acception du terme qui nous semble la plus opérante sur le terrain de notre démarche et, en même temps, la plus conforme au consensus épistémique actuel (moderne et/ou post-moderne) a été brillamment énoncée et argumentée par Antonin Artaud.

D'après A.A., le concept de culture (dans la mentalité européenne) souffrait d'un défaut majeur : elle s'instituait en un spectacle de la vie au lieu de constituer une manière raffinée de l'exercer, au lieu de réaliser une emprise efficace sur les forces qui régissent l'existence. Plus important que toute la culture (au sens incriminé du terme) est – affirme

A.A – le fait que l’homme a faim ; mais, ajoute-il, plus important que de manger tout de suite est le fait de ne pas gaspiller cette „simple force d’avoir faim dans un souci purement digestif”.

Dans une pareille vision la culture acquiert une fonction essentielle, déterminante pour la condition de l’homme : elle a la vocation de canaliser, de potentialiser, de catalyser les pulsions de la vie vers la plénitude, de restituer à l’homme „sa place poétique” dans le monde. En englobant cette qualité supplémentaire, la catégorie de l’homo sapiens devient celle de l’homme culturel (le savoir y étant posé comme une des composantes de la culture).

La rupture mentionnée plus haut entre le nouveau cadre épistémique et les normes catégorielles standard de l’ontologie a eu son pendant sur le plan existentiel sous forme d’angoisse ressentie comme perte des repères. Ce n’est pas un malaise né d’une réflexion théorique mais de la praxis de l’existence socio-économique et culturelle: les vertigineux progrès technologiques ont induit des mutations dont la rapidité bouleversante a eu comme conséquences des changements brutaux du cadre de vie, mettant en cause la stabilité sécurisante de l’ensemble de ses paramètres.

L’état de profonde dérégulation des personnages du Nouveau Théâtre (théâtre „de l’absurde” ou „de la dérision”) – aussi bien que la large réception dont a joui et jouit encore cette dramaturgie - témoigne de l’acuité de ce malaise.

Or, l’intuition artistique de S. Beckett a envisagé aussi le remède possible. Pendant plusieurs décennies le consensus critique voyait dans la dramaturgie beckettienne le désespoir et le nihilisme total, l’annonce de la mort de l’art. Ce ne fut que vers la fin du XX^{ème} siècle que l’on a commencé à voir en sa vision le salut de l’art. Nous avons nous-mêmes plaidé (au Congrès de la Fédération Mondiale des Recherches Théâtrales, Amsterdam, 2002) pour la perspective qui pose la suite continue des échecs de ses personnages comme l’échec de l’ensemble des stratégies humaines traditionnelles. Voilà ce qu’en dit S.B. lui-même à l’occasion d’un des rares interviews où il parle de son œuvre :

„Trouver une forme qui accommode le gâchis, telle est actuellement la tâche de l’artiste. Ce n’est pas un gâchis qu’on puisse comprendre ! /.../ Ce que je dis ne signifie pas qu’il n’y aura désormais pas de forme en art. Cela signifie seulement qu’il y aura une forme nouvelle et que cette forme sera d’un genre tel qu’elle admette le désordre et n’essaie pas de dire que le désordre est au fond autre chose. La forme et le désordre demeurent séparés, celui-ci ne se réduit pas à celle-là”³

La forme nouvelle suggérée par Beckett, qui accommode l’ordre et le désordre sans les réduire, semble, dans la perspective des normes catégorielles standard, *déceptive*. Au contraire, elle nous apparaît tonifiante, affranchie du déterminisme étroit, ouverte, enfin, à la plénitude de nos aspirations sous l’incidence des nouvelles normes catégorielles. En effet, ce que S.B. rejette, c’est le réductionnisme qui nie la coexistence constitutive (dans les structures fondatrices du monde réel) de l’ordre et du désordre qui sont vus dans son théâtre, comme le résultat d’une „généralisation rationnelle” des occurrences concrètes et en même temps comme lieu où le possible est une des modalités du réel. De la sorte la catégorie „être humain” ne se définit plus comme essentiellement „championne de l’ordre” opposée au monde en tant que lieu de la contingence (génératrice du désordre); l’homme devient le lieu (topologique) structuré sur l’impact de l’ordre et du désordre, la dynamique de l’existence constituant la résultante de leur solidarité paradoxale. „On peut

envisager Sisyphes heureux”, disait A. Camus et l’Irlandais d’ajouter, avec son humour à double tranchant: „c’est ce qui fait le charme de l’existence”.

Nous voilà arrivés, par un biais surprenant, au fin mot de notre démarche.

Nous venons d’affirmer que la culture est un déterminant essentiel de notre existence. Mais alors, pourquoi les sciences de l’homme se rapportent-elles plutôt à la civilisation, pour laquelle la culture n’est qu’une sorte d’aura fragile, presque immatérielle, extrêmement vulnérable, condamnée, semble-t-il, à disparaître avec la civilisation l’ayant engendrée?! Cependant, longtemps après la disparition de la civilisation antique gréco-romaine, les accidents de l’histoire de l’Europe ont réactualisé et fait revivre, adapté à un contexte nouveau, avec une fraîcheur éclatante, les valeurs culturelles de cette antiquité.

La civilisation américaine, en plein essor au beau milieu du XIX^{ème} siècle, légiférait l’esclavage qui trouvait de nombreux défenseurs; „l’accident” de la visite de Charles Dickens aux États-Unis a actualisé le statut humain d’être éminemment culturel, l’écrivain ayant bouleversé et dérouté ses admirateurs américains par la véhémence de ses récriminations à l’adresse de ce fléau.

En plein XX^{ème} siècle, la civilisation européenne a connu, sur une échelle temporelle, spatiale et numérique immense, les horreurs des camps d’extermination nazis et du Goulag. En même temps, des „accidents de l’histoire” portant des noms appartenant en apparence à des champs opposés (Gorki et Soljénitsyne, Eisenstein et Boulgakov, Ionesco et Adamov) ont actualisé ce fondamental qui est la culture et qui, justement en vertu de ses accidents et malgré l’impact dégradant dû à la contingence historique, exprime la noblesse et le pathétique des aspirations humaines.

Des accidents de l’histoire, souvent tragiques, parfois héroïques et même glorieux, ont créé l’espace francophone.

D’autres accidents de l’histoire, plus récents, ont créé l’Union Européenne. Ce sont des chances. Le pluralisme culturel qui en résulte dans les deux cas constitue l’heureuse rencontre (médiatisée par un horizon d’attente commun) des identités ethniques possédant, chacune à sa façon, ce quelque chose de fondamental qui est sa modalité spécifique de chercher la place poétique de l’homme dans le monde. L’unité dans la diversité qui en résulte n’est pas une somme arithmétique. Les contributions spécifiques s’y conjuguent pour s’enrichir mutuellement de façon exponentielle.

Conclusions:

Le statut paradoxal de la culture, réalité essentielle pour l’homme mais non-quantifiable, acquiert de nouvelles assises, d’une solidité classique, dans le cadre de la nouvelle architecture catégorielle.

À la place du jeu aléatoire de surface, apparemment déterminant, de la succession des civilisations et des mentalités, nous posons comme fondamental ce qui devient actuel justement en vertu de ses accidents: la constante vocation de l’homme d’affirmer, de raffiner et d’ennoblir l’épanouissement de ses aspirations.

Dans cette perspective le pluralisme culturel francophone n’est pas une résultante, ni un bilan. Ce n’est pas une fin, c’est un commencement. Une fenêtre ouverte. Une occasion. Profitons-en.

À une époque où l'industrie du loisir est la plus profitable dans l'économie mondiale, quand la sous-culture fait des ravages et quand la vraie vocation culturelle est ignorée, renversons les données du problème pour illustrer le simple fait qu'il n'y a rien de plus précieux que l'aspiration humaine vers la plénitude et que seule la vraie culture a la vocation de l'assurer. Ce n'est pas là sa simple mission: en fait, nous venons d'énoncer sa définition.

Notes :

1. Pârvu, Ilie: *Arhitectura existenței*, vol. II (*Teoria elementelor versus structura categorială a lumii*), cap. 10, București, Paideia, 2001.
2. I. Pârvu cite dans l'ouvrage mentionné les importantes contributions récentes de Th. Mormann et de Fr. Weinert en vue du renouvellement catégoriel anticipé depuis longtemps par l'intuition d'un Whitehead.
3. Nous avons retranscrit ce fragment de l'entretien accordé à P. Mélése tel qu'il a été reproduit par E. Jacquart dans l'article *L'Ancien et le Nouveau* in *Beckett*, Éd. Place, Nr. hors série de la Revue *Esthétique*, pp. 135-146, Paris, 1990.

Textul ficțional și demersul critic-miza identitară

Doinița MILEA

Universitatea « Dunărea de Jos », Galați, România

Raportul centrului cu periferiile, din perspectiva Europei globalizante, lasă geopoliticul în favoarea individualității culturale, ca mod de definire a noilor identități, aspecte prezente în studiul lui Milan Kundera, *La tragédie de l'Europe Centrale*, scris în Franța, în 1983. El îmbrățișă punctul de vedere din *Antipolitica* lui Konrad Gyorgy, care afirma supremația valorilor transpolitice în acest spațiu: „Prizonieri ai acestor dileme insolubile, oscilând între utopie și disperare, disidenții intelectuali est-europeni au căpătat un simț al sociologiei politice suprarealiste necunoscut în occident. Ei sunt urmașii și moștenitorii culturii ironiei apocaliptice reprezentate de Franz Kafka, Robert Musil, Karl Krans, Arthur Koestler sau Elias Canetti, o lume în care visele și cultura se împletesc într-o urzeală alegorică profetică”.

Europa Centrală devine un spațiu al deplasărilor identitare, model de integrare supranațională a formațiunilor identitare colective și individuale. Hans Kohn, un prieten al lui Kafka, a lansat distincția, devenită celebră, între două modele politice și identitare: cel occidental, cu state – națiuni precoce, cu un contract liber consimțit care îi unește pe cetățeni prin aderența la un sistem („Revoluția”, „Republica”) și modelul central european (situat la est) cu state – națiuni târzii, cu mari spații multiculturale, cu identități multiple (lingvistice, etnice, naționale, religioase, sociale) care se întrepătrund și se suprapun. El avea ca punct de reper Praga de început de secol, orașul natal al lui Kafka, în care un spațiu lingvistic germanofon este împărțit de cehi, evrei, germani (cehi germanizați, germani cehizați), numai în familia lui Kafka manifestându-se timp de patru generații o ambivalență profundă din punctul de vedere al etnicității și limbii: germanofoni, cehofoni, idișofoni, evrei (Kafka însuși fiind evreu praghez de limbă germană care, într-o scrisoare către Max Brod, își afirma „tripla imposibilitate lingvistică: imposibilitatea de a nu scrie, imposibilitatea de a scrie în germană, imposibilitatea de a scrie altfel decât în germană”).

Din aceeași perspectivă a multilingvismului și multietnicității, care ar caracteriza lumea central-răsăritean europeană, istoricul Victor Luis Tapié (*Pays et peuples du Danube*, Paris, Fayard, 1979) nota afiliațiile multiple, integrările, disimulările acestui spațiu fluid: „Refuzând să se topească într-o singură națiune, păstrându-și legile și limbile, încercând o solidaritate în fața intereselor economice, cu afinități de civilizație, cu analogii ale structurilor sociale și în interesul apărării comune, acceptă asocierea spațială”.

Un autor ceh, Bohumil Hrabal, recurge la un vocabular artistic în care inventarul slav și germanic se amestecă fără complexe într-un continuu lingvistic cultivând, prin multilingvism, nostalgia unei lumi.

Pentru Joseph Winkler (*Le Cimetière des oranges amères*), discursul literar va exprima, printr-o răzvrătire eretică, un tip de identitate frustrată, interdicții castratoare, pe care memoria le readuce la nivelul scriiturii, iar Kundera (*L'Art du roman*, 1986), venind din același spațiu de suprapuneri central-europene, va decreta romanul secolului al XX-lea „paradisul imaginar al indivizilor, teritoriu minimal rămas identității ireductibile a omului după ce a fost strivit de rațiune”, iar textele literare ale Europei centrale sunt văzute ca „spațiu ultim care pune în evidență unicitatea unui mod problematic de existență”.

Transformarea aderențelor identitare și spațiale în principii interne de selecție a formelor literare face ca Witold Gombrowicz să cultive farsa parodică, ca formă de transgresie poetică sau deformarea grotescă a lumii sociale, ca proiecție în lumile dramei exilului, semne exterioare ale rupturii de un spațiu matrice (împrumutul atmosferei istorice din cronicile poloneze – *Yvona, principessa Burgundiei*).

Polonezul Witold Gombrowicz, în romanul său din 1950, *Trans-Atlantique*, își organizează spațiul fictiv transgresiv între „spațiul pierdut”, limba pierdută și identitatea problematică a celui care, aflat în exil, lasă în spate apartenența poloneză (simțită ca un „centru”), transformând scriitura în refugiu și realitate de substituție, de-a lungul a 23 de ani de exil. Singurătatea și depărtarea de spațiul de origine dă naștere unor notații de o profunzime tragică în jurnal: „Lipsit de Polonia, către care nu aș fi vrut să mă mai întorc (...), în afara lumii mele de valori, eram suspendat în vid. (...) Luni. Eu./ Marți. Eu./ Miercuri. Eu”.

Parodia memoriei poloneze a secolului al XVII-lea ascunde o autoficțiune, o tensiune între fictiv și autentic, idiomurile artificiale și fabricate fiind o deconstrucție a identității, dar și o referință implicită, constantă la ea.

Spațiul central-european, teritoriu ex-centric și frontieră culturală, istorică, identitară, în permanent dialog centru – margine, est – vest, înregistrează tentații pluricentrice (Viena, Praga, Cracovia) și generează realități afective și mituri ale unor identități nostalgice fixate pe condiția evreilor asimilați care-și caută originea și identitatea în călătorii simbolice (după analiza practică de Tz. Todorov în *Nous et les autres* – călătorul „asimilator”, călătorul „impresionist”, călătorul „emigrant”, călătorul „filosof” etc.).

Nume importante ale acestor spații transformă textul, prin depășirea frontierelor formale, într-o alunecare între eseu, istoric și ficțiune: Elias Canetti, Karel Čapek, Peter Esterházy, Bohumil Hrabal, Danilo Kiš, Milan Kundera, Czesław Miłosz, Robert Musil, Stefan Zweig, Elie Wiesel, Primo Levi.

Spațiul este filtrat subiectiv, iar liantul rămâne cel cultural, care dă „igiena uitării” sau terapia prin scriitură: Karl Kraus construiește un „antijurnal intim”, Arthur Schnitzler – „ego documente”, jurnale fictive incluse în romanele și nuvelele sale, Kundera scrie roman-eseu având ca eroi pe Kafka, Max Brod, Gombrowicz.

De la Stefan Zweig, adept al Vienei „culturale” opuse tenacului imperiu german vecin, în însăși „vârsta de aur a nestatorniciei – 1900 – 1914”, la argumentația lui Robert Musil în favoarea jurnalelor („Jurnalele. Un semn al acestor vremuri. Ele sunt forma cea comodă și cea mai lipsită de disciplină. Cum restul devine tot mai insuportabil, poate că în viitor se vor scrie numai jurnale”), literatura central-europeană devine un spațiu al profesiunii asupra unui topos real comun pe care memoria individuală îl reconstruiește multiplicându-l.

Stefan Zweig (1881 – 1942), poet, prozator, dramaturg și memorialist de limbă germană, născut la Viena, (*Orele astrale ale omenirii, Lumea de ieri*), evocă din exil un paradis al culturii (Viena) distrus de violența nazistă, propunând imaginea unui centru iradiant, rămas în memorie: „Când încerc să găsesc o caracterizare succintă pentru anii dinaintea primului război mondial, ani în care am devenit matur, mi se pare că formula cea mai pregnantă ce li se poate aplica este aceea de *vârsta de aur a nestatorniciei*. În aproape milenara noastră monarhie austriacă, totul părea să se sprijine pe temelii de granit, statul însuși fiind chezașia supremă a acestei trăinicii. Toate își aveau o normă, o măsură și o pondere precisă. În această înduioșătoare convingere că-ți poți împrejmuia viața cu un zid care să nu prezinte nici o fisură în fața atentatelor destinului, se ascundea,

în ciuda unei concepții despre viață întemeiate pe soliditate și modestie, un mare și periculos orgoliu. Secolul al XIX-lea fusese, în idealismul său liberalist, sincer, convins că se află pe drumul drept și infailibil spre cea mai bună dintre lumi”

O ruptură violentă este înregistrată de Zweig în spațiul acestei lumi: „Astăzi când marea furtună a spulberat-o de mult, știm pentru totdeauna că acea lume a statorniciei a fost un castel din același material ca și visele. Și totuși părinții mei au locuit într-însa ca într-o casă de piatră” (*Lumea de ieri*, 1942).

la naștere un spațiu fictiv, document ce înregistrează experiențele disolutive ale individului și ale comunităților, ca dramele deportărilor din romanele lui Elie Wiesel, născut la Sighet, în 1928, laureat al premiului Nobel pentru pace, (*Noaptea*), sau ale lui Primollevi, poet și prozator, născut la Torino, în 1919 (*Armistițiul*). Distopia acoperă spațiul real, prin evocarea episoadelor mutilante din copilărie, ca în romanele lui Danilo Kiš, evreu muntenegrean, perpetuu exilat, (*Suferințe timpurii*) sau ale lui Ivan Klima, născut în 1931, la Praga (*Dragoste și gunoaie*).

Lumea Europei Centrale, evocate în scrierile confesive sau structurându-le pe cele de ficțiune, oscilează între imaginea Vienei – centru, vatră a Curții Imperiale, în care „fiecare locuitor devenea pe neobservate un cetățean al lumii”, la confluența tuturor curentelor culturii europene (în vecinătatea lui Gluck, Haydn, Mozart, Beethoven, Brahms, Johann Strauss) și Viena schimbării, Praga schimbării, cu „biografii vulnerabile”, cu generații ale exilului și ale sinuciderii, spații ale disoluției, ale unor crize de identitate: „Cum s-ar putea defini patriotismul generației mele? Nu mai avem nimic de-a face cu romantismul, însă trebuie să adaug că nu mai aveam în nici un fel sentimentul onoarei, acea onoare din ce în ce mai demodată și mai ridicolă (...) efuziunile patriotice în versuri sau proză ni se păreau din ce în ce mai deplasate, sensibilitatea se apăra prin cinism” (Witold Gombrowicz).

Semnele „agoniei” unei lumi, „ospiciul unei lumi întregi”, în care se transformase Viena dintre războaie (Karl Kraus), sentimentul împingerii la margine, pe care îl trăiește lumea literară evreiască de limbă germană, care-și vede amenințată identitatea (J. Roth, St. Zweig, E. Canetti, Max Brod, Kafka), declanșează violența notației confesive: „Visători cu predispoziții naționaliste și răzvrătiți, disimulați, mulți dintre ei visau la prăbușirea Imperiului, ca la unicul lor ideal. Iredentiști italieni, panslaviști cehi, velikosârbi, croați trialiști, panromâni, toți aceștia vedeau în prăbușirea monarhiei singura salvare și ieșire pentru popoarele lor” (Miroslav Krleža, 1893–1981 – poet, romancier croat, *Jurnal, Banchet în Blitvania* – 1938).

În cazul lui Ivan Klima, scriitor ceh, romanul autobiografic *Dragoste și gunoaie* (1988) înregistrează experiențele violente ale adolescentului deportat la Terezin, extremele existențiale, devenind „meditația unui om care a ales literatura pentru a-i readuce la viață pe cei arși ca niște gunoaie”; este un alt tip de imperiu care se prăbușește: „După război, când mi-am dat seama că toți cei pe care-i iubisem, îi cunoscusem, erau morți, că îi gazaseră ca pe niște păduchi, că îi aruncaseră în flăcări ca pe niște gunoaie, am fost cuprins de disperare. Aproape în fiecare noapte mergeam alături de ei, intram împreună cu ei în încăperi strâmte, eram cu toții goi și dintr-o dată începeam să ne sufocăm”.

Literatura confesivă înregistrează aceste conflicte interioare ale artistului central-european și conflictele lumii sale de extracție, ca în cazul polonezului Gombrowicz, deja citat, care, aflat în exilul argentinian, scrie, în 1953: „M-am apucat să scriu acest jurnal pur și simplu ca să mă salvez de frica degradării și a cufundării definitive în valorile vieții triviale care mi-a ajuns până la buze”.

Gombrowicz se simte „ferecat în țară, tăiat de lumea largă prin exotismul limbii

polone, sufocându-se în strâmtoarea emigrației”, și-și tratează scriitura intimă prin „regia glasurilor”, ca o formă de ficțiune, pe care o și comentează: „sunt obligat să-mi asum riscul acestui deznădăjduit”.

Paradoxal, prăbușirea monarhiei multinaționale a Habsburgilor, în 1918, a dat un sens nou ideii de Europă Centrală, căci moștenirea culturală a acestei „Kakanii” satirizate de Musil, câștiga teren, devenind „centrul” nostalgic, mitul imperial alimentându-l pe acela al agoniei Imperiului, după cum identitatea austro-germană în suferință devenea un alt mit, independent de violențele lumii geopolitice: se transformau în mituri culturale ale unei „belle époque” austriece.

Jacques Le Rider, după o sinteză dedicată Vienei fin de siècle (*Modernitatea vieneză și crizele identității*), se apleacă asupra imaginii acestui spațiu, proiectat în jurnale, identificând mentalități ale mitului vienez, forme mentale, coduri care reprezintă eferescența culturală a sfârșitului și începutului de secol. Considerațiile asupra poeziei jurnalului, ca document autobiografic intim, se împletesc cu acelea legate de dialogul spațiilor culturale: „De la Amiel la Hoffmannstahl și la Pessoa s-a încheat o Europă a jurnalului intim, o lojă invizibilă a individualiștilor rafinați, care, prin intermediul dialogului dintre eu și eu au făcut ca spațiile culturale să intre în dialog”.

În cartea sa, *L'Homme dépaysé* (1996), Tzvetan Todorov dezvoltă o privire aparte asupra consecințelor intelectuale, afective și sociale ale exilului, din perspectiva întoarcerii în spațiul de origine și al sentimentului înstrăinării, pe care încearcă să-l definească după dicționar, înregistrând aspectul de „tulburare, dezorientare” al reîntoarcerii într-un spațiu al tău („chez soi”) care nu mai este al tău („qui n'est plus chez soi”): „Du jour au lendemain l'exilé se découvre avoir une vue de l'intérieur de deux cultures, de deux sociétés différentes. Je ne me sentais pas moins à l'aise en bulgare qu'en français, et j'avais le sentiment d'appartenir aux deux cultures à la fois (...); de retour à Paris je me sentais le plus perturbé: je ne savais plus dans quel monde je devais entrer ”Todorov vorbește” despre o senzație de neliniște care se naște din această dedublare culturală, coexistența celor două voci ducând la un fel de „schizofrenie socială”, la o „angoasă a dedublării” de care vorbește și Czesław Miłosz (*Une autre Europe*): „(...) ma mythologie de l'exil, ici, la-bas. La Pologne et la Dordogne, la Lituanie et la Savoie, les ruelles de Wilno, et celles du Quartier latin se fondaient toutes ensemble, et je n'étais rien d'autre qu'un Hellène ayant changé de ville. Mon Europe natale vivait en moi et je retrouvais la possibilité de vivre dans l'immédiat, dans le présent, où l'avenir et le passé s'enrichissaient mutuellement”.

Această senzație de dedublare mentală, de grile diferite de percepție a realității, presupune o alegere dureroasă („la langue d'origine était clairement soumise à la langue d'emprunt”) sau practicarea a ceea ce Todorov numește „la parole double”: „La parole double se révélait une fois de plus impossible et je me retrouvais scindé en deux moitiés aussi irréelles l'une que l'autre” (*L'Homme dépaysé*).

Gombrowicz însuși vorbește despre imposibilitatea de a se adapta la limba de adopțiune, rămânând legat de exprimarea artistică numai în limba poloneză, a cărei utilizare devine una dintre coordonatele textului său.

Milan Kundera, el însuși centrul unei deplasări identitare, explică trecerea de la limba cehă la limba franceză, ca o alegere liberă, dar necesară: „Persona non grata, am părăsit într-o zi Praga și am plecat în Franța să trăiesc acolo tristețea exilului. Și în loc de asta, am găsit o țară care m-a făcut fericit... Boemia a reprezentat rădăcinile și formarea mea, dar Franța este alegerea mea, libertatea mea, iubirea mea. Dar viața este scurtă și am preferat libertatea rădăcinilor. Limba cehă mă cheamă: întoarce-te acasă, haimanal!

Dar nu o ascult”.

Todorov, deși recunoaște asimilarea sa de către spațiul francez („ma deuxième langue s’était installée à la place de la première sans heurt, sans violence, au fil des années”), insistă pe funcționarea acelei „parole double”, care nu este legată de vocabular sau de sintaxă, ci de ideea de incomunicabilitate profundă: „en changeant de langue, je me suis vu changer de destinataire imaginaire. Il m’est devenu clair à ce moment que les intellectuels bulgares auxquels mon discours était adressé, ne pouvait pas l’entendre comme je voulais (...). Il me restait le recours au silence”.

Gândirea captivă, cartea din 1953 a lui Czeslaw Milosz (scriitor polonez în exil născut în Lituania, laureat al premiului Nobel pentru Literatură, 1980), era anunțată de un articol publicat la Paris în 1951, în faimoasa revistă a exilului polonez, *Kultura*, cu un titlu amintind de volumul de debut al lui Eugen Ionescu, *Nu*, în care hotărârea de a emigra era prezentată de autor ca „povestea unei sinucideri”. Discursul lui Milosz era în egală măsură confesiune îndurerată și denunț furios al unui sistem în care o serie de intelectuali (scriitori) polonezi căzuseră. Era o dezbatere morală implicită asupra „mizeriei” ideologiei-capcană, din perspectiva celui format în Vilnius-ul idilic revoluționar al primelor decenii ale secolului XX (n. 1911 – 2006), dar care a găsit forța să se despartă de mecanismul care i-a determinat prietenii – artiști și intelectuali – să intre în „captivitatea gândirii totalitare” (Milosz propune cinci portrete, cinci studii de caz, ipostaze ale compromisului moral, intelectual și politic, ascunse sub masca unei litere din alfabetul grec).

Tema autorului ca liant al textului introduce ideea unei civilizații de tip „Weimar” sub puterea barbariei.

Statutul de exilat, de străin, generează la autorii Europei Centrale o linie tematică a căutării identității, a marginalizării și a dublei apartenențe, din perspectiva căreia W. Gombrowicz comentează alegerea și opiniile lui Czeslaw Milosz de a se adapta intelectualității occidentale a exilului său: „cette vente aux enchères des mérites culturels, des génies et des héros face aux autres nations; (...) avec notre Chopin à moitié français... un tel point nous condamnons au second rang”. (Witold Gombrowicz, *Polonia y mundo latino*, 1944; *Jurnal. Teatru*, Editura Univers).

Condiția exilatului, pe care Gombrowicz și-o asumă, de polonez tragic și lucid („terriblement polonais et terriblement révolté contre la Pologne”), îl pune într-o poziție opusă lui Kundera sau Milosz, pornită din dorința de a depăși complexele în fața civilizației occidentale de adopție, el însuși trăind în exil în Argentina, dar rămânând profund polonez, căci „patria nu este un loc pe hartă, ci existența vie a unui om”.

Todorov, spre deosebire de Gombrowicz, vorbește în studiul citat despre „alteritate”, în sensul dezvoltat de Jean Baudrillard și Marc Guillaume (*Figures de l’altérité*, 1994): „Ce qu’il faut craindre et déplorer, c’est la *déculturation* elle-même, dégradation de la culture d’origine; mais elle peut être compensée par l’*acculturation*, *acquisition progressive d’une nouvelle culture, dont tous les êtres humains sont capables*”.

Spirit polemic, după cum se vede și din analiza percepției Occidentului de către Milosz, Gombrowicz construiește polemic în textul ficțional (*Ferdurke*, roman, 1939) focare de neliniște, ca și în lumea în descompunere din jurnal, forme ale dispersiei interioare, proiectate la modul alegoric, obsesional, prin imaginea „corpului dezmembrat”, sau a „privitului în oglindă”, tot atâtea sugestii ale scindării identității de sine și ale golirii de sens. În *Trans-Atlantic*, această scindare interioară evolua înspre absurd, parodic și alegoric: o vânătoare de iepuri într-un loc fără iepuri, în care iepurii inexistenți sunt descoperiți sub forma ideilor poloneze de „Bărbăție”, „Onoare”, „Luptă”; este o lume a

imposibilei întoarceri acasă, deconstruită baroc: dulăul diavolesc devine „oaie neagră mare cât un motan cu gheare, dar cu coadă de capră”.

Din același spațiu pornește Milan Kundera (n. 1929 – Brno), scriitor și eseist în exil (*La Plaisanterie*, 1965, *La valse aux adieux*, 1979, *Le livre du rire et de l'oubli*, 1968, *L'insoutenable légèreté de l'être*, 1968 - texte scrise în cehă, sau *L'art du roman*, 1986, *Les testaments trahis*; *La lenteur* – scrise în franceză).

Volumul *Les testaments trahis* (1993), a doua carte de eseuri scrisă în Franța, tratează despre testamentele trădate ale artiștilor (Kafka, Gombrowicz, Beckett, Fuentes, Rushdie), de către prieteni, critici, traducători, care sunt dublate de „trădări ale romanului”, adică ale genului romanesc, prin subordonarea lui eticului sau ideologicului.

Volumul *Le Rideau. Essai en sept parties* (Gallimard, 2005) este o reflecție asupra formei romanești, un eseu asupra lumii cărților centrale ale conștiinței culturale europene (Balzac, Kafka, Broch, Musil, Dostoievski), sau ale spațiului sud-american (Sábato, Fuentes), pornind de la Don Quijote, ca piatră de temelie a scriiturii moderne. Eseul lui Kundera este o lecție de roman și un argument în favoarea romanului, ca modalitate de a îngloba toate celelalte forme discursive, pentru a surprinde umanitatea în totalitatea ei. Eseul pune în discuție și raportul de forțe culturale care se manifestă în interiorul Europei. *Le Rideau* („perdeaua”, „cortina”) este în egală măsură linia de demarcație între autentic și non-autentic în spațiul estetic, între realitatea exterioară și realitatea ficțiunii, între textul romanului și presuposițiile istorice, literare, culturale care îi apar lectorului (lecturii): „Un rideau magique, tissé de légendes; était suspendu devant le monde. Cervantes envoya don Quijotte en voyage et déchira le rideau: Le monde s'ouvre devant le chevalier errant dans toute la nudité comique de sa prose. (...) C'est en déchirant le rideau de la préinterprétation que Cervantes a mis en route cet art nouveau; son geste destructeur se reflète et se prolonge dans chaque roman digne de ce nom; c'est le signe d'identité de l'art du roman”.

Bibliografie

1. Babeți, Adriana, Ungureanu, Cornel (coord.), *Europa Centrală, Nevroze, dileme, utopii*, Iași, Polirom, 1997.
2. Baudrillard, Jean, Guillaume, Marc, *Figuri ale alterității*, Cluj-Napoca, Dacia, 2001.
3. Bloch, Ernst, *Le Principe de l'espérance* (1959), Paris, Gallimard, 1976.
4. Droz, Jacques, *L'Europe Centrale : Evolution historique de l'idée de Mitteleuropa*, Paris, Payot, 1960.
5. Le Rider, Jacques, *Jurnale intime vieneze*, Iași, Polirom, 2001.
6. Le Rider, Jacques, *Mitteleuropa*, Iași, Polirom, 1997.
7. Le Rider, Jacques, *Modernité viennoise et crises d'identité*, Paris, PUF, 1990.
8. Magris, Claudio, *Le Mythe de l'empire dans la littérature autrichienne moderne*, trad. fr., Paris, Gallimard, 1991.
9. Milosz, Czeslaw, *Une autre Europe*, Paris, Gallimard, 1964.
10. Thiesse, Anne Marie, *La création des identités nationales. Europe XVIIIème – XXème siècle*, Paris, Seuil, 1999.
11. Todorov, Tzvetan, *L'Homme dépaycé*, Paris, Seuil, 1996.
12. Todorov, Tzvetan, *Nous et les autres*, Paris, Seuil, 1989.

L'affirmation de l'identité-palimpseste par l'écriture

Elena PRUS

Université Libre Internationale de Moldova

Concept polymorphe à caractère paradoxal, l'identité est un processus dialectique. La construction identitaire se situe à l'intersection entre l'essence identique (Parménide) et l'essence différente (Héraclite), entre la conscience de soi (*idem*) et la reconnaissance par l'autre (*ipse*), entre l'axe du réel et celui de l'imaginaire, entre la continuité et la rupture, l'appartenance et la différenciation. Partant de ces contradictions, la problématique de l'identité relève de celle du sens. La revendication de l'identité est un moyen par lequel se crée le sens.

La réévaluation du problème identitaire qui a remplacé le sentiment national des siècles précédents est liée au changement dû au fait que l'identité communautaire, nationale, étatique des siècles précédents a cédé face à l'identité surcommunautaire ou surnationale. Mais malgré cette réorientation de la politique globalisante, l'identité nationale reste déterminante pour l'âme et pour l'état d'esprit de l'homme contemporain. Dans le monde postmoderne, l'identité devient une catégorie de plus en plus instable et incertaine. L'identité, à l'étape de la mondialisation, est souvent multiple et complexe même au niveau individuel.

Quoique l'identité linguistique ne soit qu'une composante de l'identité individuelle ou collective, les pratiques linguistiques se trouvent au centre du procès d'identification. « La langue comme marqueur de l'identité joue un rôle décisif dans les constructions nationales à partir du XIX^e siècle. (...) Suggérant l'origine naturelle et immémoriale de chaque langue, [elles] ont contribué à l'ethnicisation de l'identité » [Rey, p. 246]. La langue participe d'une façon directe à la construction identitaire du sujet, devenant un marqueur identitaire important.

Parlant des rapports entre identités et plurilinguisme, Louis-Jean Calvet constate un *enchâssement d'identités*: « Nous avons donc différentes identités lorsque nous possédons plusieurs langues » [p. 151]. Chacun de nous a une identité locale, nationale, régionale, continentale. Se superposant, elle forment « une hiérarchisation de nos identités : francophone, certes, mais aussi gabonais et bapunu (...) Certains de mes étudiants sont francophones, français, marseillais, de parents italiens ou maghrébins, etc. » [*idem*, p. 153]. Face à un ordre mondial qui risque de nier ces identités, il faut qu'un équilibre de la diversité tienne compte de cette pluralité identitaire. Il est important de souligner que « ces formules identitaires définissent ce qui nous rapproche et ce qui nous différencie, et c'est l'intersection de nos traits communs qui constitue une identité collective » [*ibidem*]. Oscillant entre des pôles linguistiques différents où interviennent alternances et amalgames de codes, les identités-palimpsestes usent de leur répertoire élargi comme d'un seul répertoire global enrichi par les ressources provenant de plusieurs langues.

Chaque individu a autant d'identités qu'il a d'appartenances ou, d'une manière plus précise, qu'il a de sentiments d'appartenance [v. Ferréol, Jucquois, p. 330]. Durant la vie, l'individu peut changer de multiples appartenances.

Les langues qu'on parle servent à nous insérer dans un monde complexe, à y trouver notre place et à nous y exprimer, elles ont chacune leur utilité et nécessité.

« Certaines de ces langues peuvent exprimer une partie de notre identité. D'autres peuvent n'être que de simples instruments » [Calvet, p. 156]. Il est important de noter que chaque individu a une appartenance considérée comme principale. Il est de toute évidence que « lorsque les locuteurs de telle ou telle langue en acquièrent une autre, ils ne la « choisissent » pas au hasard (...) les bilinguismes sont orientés » [*ibidem*].

La Francophonie peut être définie comme un complexe d'expériences, de traditions, de cultures qui, gravitant autour d'un patrimoine culturel commun fondé sur l'usage du français, représente une communauté culturelle multiple et variée qui garde aussi des particularités identitaires spécifiques. La Francophonie est un concept flexible qui permet de s'évader de l'emprisonnement de l'unité entre langue et nation. L'acceptation de la diversité multiculturelle va dans le sens d'identité complémentaire et non de fragmentation sur des critères ethnographiques ou ethnonationaux.

« En ce qui concerne l'identité francophone, constate Jacques Chevrier, je considère que cette formule est un peu réductrice, c'est-à-dire que les critères identitaires ne sont pas uniquement linguistiques (...) la langue joue un rôle important dans la définition de l'identité, mais l'identité puise ses racines autre part, dans la culture, dans l'imaginaire. Le fait de parler français n'implique pas le renoncement à sa langue maternelle pour beaucoup de locuteurs et il n'implique évidemment pas le renoncement à sa culture » [p. 32], entendant par culture un enracinement dans un imaginaire, dans une mythologie, une vision du monde etc. qui ne sont pas ceux d'un francophone de Bruxelles, de Paris ou de Genève. Le même auteur insiste sur le fait que la langue, évidemment, est porteuse de fortes valeurs symboliques, d'attitudes, de sensations, de sentiments, « mais, derrière tout, il y a d'autres éléments, quelque chose de plus composé, quelque chose d'évolutif. L'identité me paraît comme une dynamique et, c'est peut-être là que la langue française peut jouer un rôle important, probablement un moyen pour certains de réfléchir sur leur propre identité et de forger cette identité au carrefour de plusieurs langues » [Chevrier, p. 32, n. s.]. L'identité des francophones « se construit, elle n'est pas donnée une fois pour toujours, dans une espèce de rapport plus ou moins dialectique. (...) Cette identité est multiple, pour dire qu'elle est métisse – un mot bien à la mode » [*ibidem*, n. s.].

Les virtualités du concubinage de la langue française avec des cultures différentes définissent sa capacité expressive comme *mosaïque multiforme*. Chaque culture représente le produit d'une synthèse spécifique, un dialogue avec d'autres cultures. Dans ce contexte, « les effets des différents constituants, la façon dont ils sont perçus, vécus, ont aussi leur importance » [Calvet, p. 153]. Il est certain que la dimension identitaire est au cœur de la plupart des écritures francophones. Ce qui nous intéresse vis-à-vis du sujet déclaré, c'est l'expression de la Francophonie à travers des littératures qu'elle englobe ou qu'elle influence.

Se plaçant dans une perspective chronologique et historique, on constate que la problématique a évolué dans le temps et a été développée d'une manière différente par les générations successives. Le même Jacques Chevrier précise à propos des écrivains africains: « si vous prenez des écrivains de la première génération, des écrivains qui ont commencé à produire autour des années '50, on voit que ce sont des intellectuels colonisés qui ont été marqués par cette culture et qui, parvenus à un certain point dans leur parcours, éprouvent le besoin de faire le point pour savoir où ils en sont... Un personnage suggestif, Samba Diallo du roman de Cheikh Hamidou Kane s'installe

très confortablement dans cette culture occidentale. Il se retrouve entre deux univers culturels, au point de s'installer dans une crise : « est-ce que je suis Africain, est-ce que je suis Occidental, est-ce que je suis entre les deux, dans une métamorphose hybride ? Et cette hybridité lui est difficile à accepter, elle le conduit à une fin tragique » [Chevrier, p. 32]. Aujourd'hui, la problématique est perçue différemment : « Les romanciers contemporains comme Tierno Monenembo ont pris une distance critique vis-à-vis de ce *drame identitaire*. Certes, leurs personnages sont désemparés, mais ils ajoutent une distance critique, un humour qui n'était pas chez leurs prédécesseurs. L'homme a une fonction de relativisation : ce qui était vécu comme tragique à l'époque, aujourd'hui semble mieux intégré dans un contexte où il y a un brassage de culture, un brassage de civilisations, un métissage » [*ibidem*, n. s.].

Pour les Roumains, la France et la langue française ont eu durant l'époque moderne la force d'un modèle et d'un centre de gravitation. Située à grande distance de la France, la Roumanie a été, spirituellement, plus éloignée de trois empires qui l'encerclaient – autrichien, russe et ottoman – que de la France, au point de devenir « une colonie culturelle française » (formule de B.Fundoianu/Benjamin Fondane et reprise par Ionesco). Dans la projection vers d'autres horizons, le rôle de modèle de la France, patrie spirituelle, est à mentionner à part : sans être consacré en France, un penseur, un écrivain roumain n'accédait pas à l'universalité. Certains écrivains ont choisi de s'exprimer en français pour des raisons différentes (accès à une langue de circulation, élargissement de l'horizon expressif, ouverture de nouvelles possibilités etc.), abandonnant leur langue maternelle ou devenant bilingues. Pierre de Boisdeffre apprécie « l'extraordinaire symbiose qui s'est opérée, en un peu plus d'un siècle, entre nos deux cultures (...) Je dirais même que, pendant toutes ces années, la culture française est restée l'un des poumons de votre esprit et un espace de liberté pour vos penseurs » [*apud* Craia, p.10].

De Panait Istrati à Aurora Cornu, de Emil Cioran à Petru Popescu, de Mihai Spăriosu à Basarab Nicolaescu, de Andrei Codrescu à Mircea Eliade et de Georges Banu à Eugène Ionesco, l'agenda roumain du phénomène de l'exil se soumet aux mêmes motifs qu'on retrouve dans les grandes littératures outre atlantique. Parmi eux, on pourrait noter les deux plus connus : l'insertion transcontinentale par l'intermédiaire d'une langue de grande circulation et le refus d'un contexte idéologiquement abrutissant, abusif et castrateur.

Se servant de la métaphore de la « tunique de Nessus » (le syntagme appartient à Katarina Melic), Mircea Anghelescu réalise un volume consacré à l'exil roumain sous le signe de la métaphore du titre que l'auteur resémantise : être exclu de sa propre identité, se retrouver, sans recours, dans un pays, un monde et une langue qui ne sont pas les siens, quoique familiers par éducation et acquisitions culturelles, est une expérience que personne ne peut transmettre et contrôler. C'est une épreuve dont personne ne sait s'il peut la passer ou non. Et comme l'identité menacée cherche à s'affirmer, la modalité la plus directe et la plus efficace est l'écriture, l'écriture sur la condition de l'exilé, sur l'identité mise en cause. Sur ces traces, on pourrait identifier différentes situations littéraires emblématiques : l'exilé politique (N. Bălcescu), l'exil à l'inverse (Ange Pechmeja, un exilé français à Bucarest), formules de succès de certains exilés dans leur patrie adoptive (les grands Roumains en France).

Puisque l'exclusion de leur propre identité tient d'une époque dans laquelle la normalité de l'homme a été agressée d'une manière dramatique et sur une échelle assez

importante, la littérature de l'exil ne peut pas être jugée avec les mêmes mesures que la littérature domestique. La tâche qui s'impose vis-à-vis de la littérature d'exil est la resémantisation de l'exil et la réintégration de cette œuvre dans l'histoire de la littérature roumaine, ainsi que les paradigmes de l'exil.

Le dilemme identitaire – de nature ethnique, linguistique et culturel (y compris littéraire, confessionnel et politique) – se traduit d'une manière différente dans chaque cas particulier. D'habitude, la confrontation entre les deux identités ethniques et culturelles de l'auteur – la roumaine et la française – défavorise la première qui devient de plus en plus faible et éloignée (quoique revenant quelquefois d'une manière intense dans les dernières périodes) alors que la française se fait plus forte et plus complexe. Le mythe identitaire roumain connoté *à priori* négativement est en contraste avec le mythe identitaire français sacralisé.

L'esprit libertin des écrivains cherche leur place dans un espace perçu comme propice. Certains, comme Panait Istrati, vont se transformer en écrivains-voyageurs. A Paris, Isidore Isou et ses amis Serge Moscovici et Paul Celan décident de ne plus parler roumain entre eux, ils parlent français, quelquefois allemand ou yiddisch. Beaucoup, comme Ghérasime Luca, le plus illustre représentant de la poésie sonore, n'ont jamais revu la Roumanie et ont souffert parce que le peuple roumain souffrait.

Le doute identitaire a toujours accompagné l'autoreprésentation romanesque. Le phénomène roumain intègre sa propre totalité humaine et créative dans une conscience de la crise. Le produit spectaculaire de cette crise a été la célèbre génération d'entre les deux guerres qui a produit *l'exil d'or*, qui réunit plusieurs penseurs, écrivains, dramaturges et artistes, parmi lesquels des grands créateurs de courants, d'écoles, de directions, ceux pour qui le français est devenu leur territoire adoptif. Le complexe ethnique culturel roumain a généré, dans la perspective de sa transgression vers l'universalité, deux modèles : la formule de Mircea Eliade (préférant la solution de la créativité de Dante par l'activation des énergies déracinées) et l'option de Ionesco-Cioran (préférant la solution des nostalgies d'Ovide) [v. Spiridon, pp. 46-47].

Matei Călinescu [p. 390-392] souligne que dans les pièces de Eugène Ionesco il n'existe pas de caractères, seulement des personnages sans identité (à chaque instant ils deviennent le contraire de ce qu'ils sont). Le critique souligne que si la problématique identitaire personnelle apparaît d'une manière vague et indirecte dans les premières pièces, culminant dans *Les Victimes du devoir*, devenant marginale et disparaissant presque dans les pièces de la période moyenne, cette problématique réapparaît dans les deux dernières pièces (*L'Homme aux valises* et *Voyages chez les morts. Thèmes et variations*) d'une manière directe et éclatante. Dans les autobiographies oniriques de Ionesco le jeu identitaire devient extrêmement complexe et profondément énigmatique. Les personnages des dernières pièces sont les plus fluctuants, échangeant leurs âges et rôles, leurs incertitudes identitaires se combinant avec les incertitudes temporaires.

Porté par le rêve dans son pays d'origine, le personnage de *L'Homme aux valises* rencontre la femme bien-aimée dont il s'est séparé dans (le port ?) de Chişinău. Il l'a oubliée quelque part ailleurs (probablement, en France), parce qu'il était extrêmement préoccupé par ses valises (qui symbolisent son inconscient) dont il a perdu une, essentielle pour lui, devenant ainsi incomplet et infirme. Matei Călinescu [p. 406] interprète cet acte de la pièce comme mise en scène d'un mythe identitaire personnel, fondé sur le cauchemar de tout exilé se voyant revenu dans le pays d'origine. La rencontre de deux personnages

est un moment de bonheur douloureux ou de douleur heureuse à Chişinău, qualifié par l'auteur comme lieu idéal pour les rencontres.

Un écrivain d'une autre génération est le dramaturge roumain contemporain Matei Vişniec déterminé par le système à l'autoexil en France depuis 1987. La nostalgie de l'esprit autochtone se traduit dans ses pièces par la création de paraboles allégoriques, grotesques ou féeries macabres. Une des pièces significatives dans ce sens est la pièce *Mansarde à Paris* dans laquelle il invoque la figure d'un autre grand exilé – Emile Cioran. Vişniec nous présente un Cioran souffrant d'Alzheimer, qui donnerait un royaume pour sa mémoire ; la dame qui offre des épices aux colombes est la personnification de sa mémoire qui retourne à la maison. Bucarest est qualifié par Cioran comme un vide noir et son pays comme une anémie axiologique. Pourtant, il constate qu'en Roumanie sa génération a repris goût à une vie d'une vitalité extraordinaire, tandis que lui, en France, l'a perdu. La France est qualifiée comme un musée ne pouvant plus générer aucun futur. La perte de la mémoire, constate Cioran-personnage, se caractérise en général par une mémoire très fragile du passé, mais de même du futur. Débutant par un départ en *Orient Express* de la gare de l'Est à Paris vers la Roumanie, la pièce va finir à Sibiu et, finalement, dans son village natal – Coasta Boacii. Le cercle s'est refermé. Dans la dernière scène Cioran va constater que pendant qu'il se meurt à Paris, son ombre vagabonde à Sibiu. Personne, pourtant, à Paris, n'a jamais su que son ombre ne l'accompagnait plus. On voit comment l'autoanalyse accompagne la revalorisation identitaire.

Ainsi, on peut constater que l'identité est toujours l'union de plusieurs identités. L'écrivain libanais Amin Maalouf installé à Paris reconnaît qu'il est constitué de plusieurs identités, chacune d'elle est partagée avec plusieurs milliers de personnes, mais leur ensemble le fait unique. La nature complexe de l'identité nous fait tous uniques.

L'éthnocentrisme, le logocentrisme et l'égocentrisme s'associent et se renforcent réciproquement en tant que stratégies pour l'affirmation des identités modernes complexes.

Références bibliographiques

1. Anghelescu Mircea. *Cămaşa lui Nessus*, Bucureşti, Cartea Românească, 2000
2. Both Ioana, *Semne de carte*, Cluj-Napoca, Limes, 2004
3. Calvet Louis-Jean. « Identité et plurilinguisme ». In *Trois espaces linguistique face aux défis de la mondialisation*. Actes du Colloque international Paris, 20 et 21 mars 2001, OIF
4. Chevrier Jacques. « La francophonie dans le monde ». Entretien avec C.-E. Popescu. In *Echinox*. Revistă de cultură. Cluj, universitatea Babeş-Bolyai, Nr. 7-8-9/2000, p. 32
5. Craia Sultana. *Francophonie et francophilie en Roumanie*, Bucureşti, Meronia, 2006
6. Ferréol Gilles, Jucquois Guy. *Dicţionarul alterităţii şi al relaţiilor interculturale*, Iaşi, Polirom, 2005
7. Rey Violette. « Les Europes orientales, la force des différences ». In *Qu'est-ce que la culture ?* vol. 6, Paris, Editions Odile Jacob, 2001, pp. 241-251
8. Spiridon Monica. *Interpretarea fără frontiere*. Cluj, Echinox, 1998

Une « leçon d’amour et de patience » sur la douloureuse mémoire d’Algérie: *La Maison des chacals* d’Eveline Caduc

Elena-Brandusa STEICIUC

Université « Stefan cel Mare », Suceava, Roumanie

Paru en 2006 aux Editions du Rocher, le roman *La Maison des chacals* est fortement ancré dans la déchirante problématique algérienne, qu’il aborde dans une double perspective : celle des Français, colonisateurs depuis 1830 de ce pays nord-africain ; celle des Algériens qui, suite à une guerre des plus traumatisantes pour les deux camps, ont conquis leur indépendance en 1962.

L’auteure, Eveline Caduc¹, née en Algérie, où elle a vécu jusqu’en 1960, transmet à ses lecteurs, par le biais de la fiction, une information historique dense et nuancée, qui tire de l’oubli les principaux moments des relations franco-algériennes, depuis les premières années de la colonisation et jusqu’au XX^{ème} siècle, en passant par la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, lorsque non seulement des Français, mais aussi des Suisses, des Italiens, des Maltais se sont installés dans ce territoire. Elle n’oublie pas la première guerre mondiale, où beaucoup d’Arabes ont versé leur sang pour la France, sans obtenir en retour la récompense de la nationalité, puis la seconde conflagration mondiale, qui n’a pas épargné l’Afrique du Nord et finalement l’après-guerre, étape où les revendications des Arabes vont grandissant et culminent par la guerre d’indépendance, que les Français appelleront « guerre d’Algérie » (1956-1962).

Une construction « en abyme »

« Depuis lors, les soirs de pleine lune, la maison de la colline s’éclaire encore un bref instant, comme si elle annonçait la grande fête rituelle, comme si de nouveau tout était possible. Et puis tout s’éteint. »²

Le journaliste parisien Philippe Jouannet retourne en Algérie après 25 ans d’absence pour couvrir le voyage de trois jours que le Président de la République entreprend dans ce pays au cours des années ‘80. Il voit avec les yeux de l’adulte le pays où il a passé son enfance et espère que ce retour lui permettra de reprendre un ancien projet : continuer le scénario d’une série d’émissions TV sur la guerre d’Algérie. Faute d’informations, faute d’inspiration ce projet piétine, même si l’origine pied-noir de Philippe Jouannet devrait constituer, à première vue, un avantage.

Giulia Gismondi, jeune journaliste et photographe italienne, qu’une ancienne amitié amoureuse lie au protagoniste, se joint à lui dans ce périple entre la capitale et la ville de Bône/Annaba, près de la frontière tunisienne, lui servant non seulement d’interlocuteur mais aussi de confesseur et le poussant à entreprendre cette quête

1 Professeur émérite à l’Université de Nice Sophia Antipolis, elle a publié, entre autres : *Saint-John Perse, connaissance et création*, Paris, José Corti, 1977 ; *Un et un égale un*, Toronto, Editions du GREF, 2004 ; des études sur Proust, Céline, Camus, à l’enseigne de *Stratégies du déséquilibre* ; elle anime le site web *Mémoires d’Algérie* <<http://www.djezaweb.com>>

2 *La Maison des chacals*, Paris, Ed. du Rocher, 2006, p. 129

lorsque tout semble perdu. Leur voyage de quelques jours dans l'espace s'avère bientôt être une incursion dans le temps. Le passé de Philippe (son enfance au village de Bourmont, devenu Béni Medjounès, son adolescence à Bône, après la mort du père) fait bientôt place à des époques de plus en plus reculées : l'arrivée de ses ancêtres en Afrique et leur dur travail comme agriculteurs, sur des terres que le pays colonisateur avait en grande partie confisquées aux Arabes et aux Kabyles.

Une saga familiale, ample et haute en couleurs, se présente au lecteur, par une construction narrative où de nombreux flash-backs font remonter au présent des souvenirs depuis longtemps oubliés : le jour de Pâques ou le Jour de l'An chez les familles pieds-noirs ; les travaux à la ferme, la culture de la terre un an sur deux, l'aube de l'exploitation moderne des terres ; les jeux et la complicité des enfants, Français et Arabes ensemble.

Le monde plus ou moins paradisiaque de l'enfance algérienne de Philippe – révélé à Giulia et aux lecteurs par les pages de son scénario, resté inachevé – prend fin avec la montée des tensions qui précèdent la guerre et, dans ce contexte, avec l'assassinat de son père, le docteur Albert Jouannet, à son retour d'un accouchement dans une *mechta*³ arabe. Après la mort du père – dont on suppose que le responsable est Rachid, jeune *fellagha*⁴ et ancien protégé de la famille Jouannet – la famille se retire dans la ville de Bône, pour partir ensuite en France, car le choix offert par le F.L.N.⁵ aux Français est très limité : « La valise ou le cercueil ».

C'est probablement pour ne pas troubler des souvenirs douloureux que Philippe - adulte – refuse d'abord l'idée de revenir sur les lieux de son enfance, d'autant plus que l'assassin du père avait été donné disparu, tué par un colis piégé pendant des opérations militaires. Et c'est peut-être la même raison qui produit le blocage dans la rédaction du scénario, la mort du père étant un épisode trop douloureux et pas encore dépassé dans l'inconscient de Philippe.

Au centre géométrique du roman, le IV^{ème} chapitre, le plus consistant des sept que contient le volume (p. 77-133), remplit les fonctions d'une *mise en abyme médiane*⁶ qui, d'une part, résume ce qui a été dit jusqu'alors et, de l'autre, trace le contour de l'action future. Portant le même titre que le roman, ce chapitre - qui, dans la typologie établie par Lucien Dällenbach, remplit les fonctions du *pivot*⁷ - contient un épisode fort significatif, daté du 1^{er} janvier 1956. Emmenant son fils en promenade hors du village, le docteur Jouannet raconte à Philippe une histoire qu'il invente *ad-hoc*, une fable où les rôles des « chiens » gardant les poulaillers des hommes et des « chacals » vivant en liberté dans la montagne sont facilement décodables.

Autrefois, les chiens et les chacals vivaient en harmonie et « à la pleine lune, ils faisaient une grande fête, tous ensemble, dans la maison de la colline. »⁸ Mais la nouvelle

3 hameau

4 Combattant du maquis

5 F.L.N., Front de libération nationale, mouvement nationaliste algérien formé lors de l'insurrection du 1^{er} novembre 1954 et devenu parti unique après l'indépendance

6 Selon la terminologie de Lucien Dällenbach, *Le récit spéculaire. Essai sur la mise en abyme*, Paris, Seuil, 1977

7 Titre de la section 2.II.2 (*La fiction et ses doubles. Effets de distribution*), *Le pivot* est cette « mise en abyme rétro-prospective », qui serait une « charnière entre un *déjà* et un *pas encore* », *op. cit.*, p. 89

8 *La Maison des chacals*, p. 128

race de chiens « importée » par les maîtres clame qu'elle n'a plus rien en commun avec les chacals et la paix est rompue. Une hyène « laide et bossue » persuade les chacals qu'ils sont « dix fois plus nombreux » et c'est le début de la guerre entre les deux races d'animaux. La fable se termine sur un ton mi-pessimiste, mi-optimiste, avec l'espoir qu'un jour, peut-être,

« un chien avec un autre et puis un autre encore comprendra de nouveau le signal. Peut-être un jour un chacal avec un autre et puis un autre encore, aura envie de faire revivre, avec tous les chacals et tous les chiens des Hauts Plateaux, les fêtes de la pleine lune... »⁹

La « relation de similitude »¹⁰ qu'entretient cette fable avec l'œuvre qui la contient est évidente et l'indécision de la fin (« peut-être... ») semble prédestiner le récit vers un dénouement sombre : les « chiens » et les « chacals » vont se faire la guerre, beaucoup d'entre eux mourront et l'harmonie tant espérée par le docteur Jouannet sera pendant longtemps oubliée.

Le douloureux « nœud » des souvenirs où le père est la figure centrale sera tranché par Philippe grâce à des révélations successives. D'abord, celles du médecin kabyle Salah Ben Yenni, ancien ami du docteur Jouannet, rencontré à l'aéroport à la fin de la visite officielle. Philippe apprend que ce n'est pas Rachid qui a tué son père et, en plus, que celui-ci - devenu médecin après l'indépendance - a repris le cabinet d'Albert. Puis, arrivé à Bône/Annaba, le journaliste entend à la radio que Bou Hamza, l'actuel chef de la police, personnage louche pendant la guerre et « tortionnaire du peuple kabyle » à l'époque récente, vient d'être abattu dans un attentat. Finalement, en route vers Bourmont/Béni Medjounès, le garagiste Slimane lui révèle l'identité de l'assassin du père : ce même Bou Hamza, surnommé Al Farouk, « l'homme qui portait toujours une vareuse noire ».¹¹

Cette suite de rencontres, plus ou moins présidées par le hasard (un hasard bien dirigé par Giulia, comme on l'apprendra à la fin) rend possible le face à face final Philippe-Rachid et, symboliquement, la réconciliation des deux camps qui ont tant de morts et d'atrocités à se pardonner. Philippe revoit Rachid qui non seulement avait refusé pendant une opération militaire en 1956 de tuer le docteur Jouannet, mais avait découvert et préservé le journal de celui-ci, pour le livrer maintenant à son fils.

La quête qu'entreprend le journaliste parisien se termine par une rencontre avec le père et avec le passé, dans l'espace d'un « cahier d'écolier ». Le *journal d'Albert* (dernier chapitre du roman, avant *L'Épilogue*, p. 181-225) rédigé par cet intellectuel français entre le 1^{er} janvier 1956 et le jour de sa mort,

« pour me délivrer de ce découragement qui me saisit parfois devant l'évolution des choses ici »¹²,

comme il le dit, donne un nouveau point de vue sur les événements de la période en question, tant sur le plan historique que sur le plan intime.

En fait, dans l'espace du roman, les deux « manuscrits » (le scénario inachevé de Philippe ; le journal brutalement arrêté par la mort du père, Albert) occupent des positions symétriques et permettent, par la multiplication des points de vue, de donner une image complexe et nuancée des événements de l'année précédant le début de la

9 *Op. cit.*, p. 129

10 *Le récit spéculaire*, p. 18

11 *La Maison des chacals*, p. 159

12 *Op. cit.*, p. 182

guerre. Le fils enregistre avec la perception de l'enfant des épisodes significatifs de la montée de la tension (comme la scène des oranges, datée du 1^{er} janvier 1956, p. 115 : l'humiliation infligée à des enfants arabes par un petit Français, lorsqu'il leur distribue des oranges en les jetant par terre ; la réaction du petit Mabrouk qui, plus tard, se met « à jouer du pied avec les oranges »¹³).

Quant au père, il concentre dans son journal son credo et celui de gens comme lui, militant pour que tous ceux qui ont contribué à la construction de l'Algérie puissent continuer à vivre ensemble. C'est le point de vue d'Albert Camus aussi, dont la figure est évoquée, et pas seulement par l'insertion d'une citation de *Noces* dans le paratexte, en exergue. La conférence qu'Albert Camus avait donnée à Bône un dimanche du début de 1956, au « Cercle du progrès » - événement historique réel, comme beaucoup d'autres qui composent la trame du récit - est notée par le diariste telle qu'elle lui avait été rapportée par Salah Ben Yenni, son ami. La voix de Camus, né à Oran, s'élève contre les atrocités qui venaient de commencer et pour que la population civile soit « respectée et protégée » pendant la période des troubles, parce que, affirme-t-il, « aucune cause ne justifie la mort de l'innocent ».¹⁴

En tant que médecin, Albert soigne de la même manière Français et Arabes (ces derniers même lorsqu'ils portent dans leurs plaies les traces des combats dans le maquis) et son idéalisme est doublé d'une générosité totale, fondée sur beaucoup plus que le serment d'Hippocrate. L'image du médecin français en train de mettre au monde un bébé arabe (du début et de la fin du roman) est hautement symbolique d'une attitude dont on pourrait affirmer qu'elle est paternaliste, mais qui permet le transfert d'un certain savoir et de pratiques nouvelles à ceux qui en ont besoin. Si le cordon ombilical est coupé avec un couteau sale, le bébé n'a aucune chance de survie, tout comme le pays créé pendant une longue gestation aurait besoin, pour se créer une identité nouvelle, d'un autre instrument que les attentats ou les morts atroces, dans les deux camps.

Et c'est la voix d'Albert, le père, qui semble résonner dans les dernières répliques du fils, à son retour avec Giulia vers l'autre côté de la Méditerranée : il faut revenir en Algérie « pour dire les rêves et les espoirs de ses habitants »¹⁵ et pour rebâtir, à une autre échelle, cette *maison des chacals*, en refusant de s'enfermer dans un conflit passé. Même si cela paraît utopique, et Philippe le sait, c'est « le respect de l'autre, avec toutes ses particularités irréductibles [...] qui garantira suffisamment leurs existences différentes. »¹⁶

L'Algérie au quotidien ou les vertus du reportage

« Une nuée d'enfants rieurs perchés dans un arbre. Trois garçons, qui mettaient à vif le soubassement d'un immeuble bourgeois pour y effacer d'anciens graffitis et graver le nouveau cœur transpercé d'une flèche dédié à Yasmine ou Leïlah. Un vieillard regardant la mer par-dessus la rampe de l'Amirauté. »¹⁷

Ce n'est pas un hasard si deux des protagonistes de la *Maison des chacals* sont des journalistes, car Eveline Caduc – fine observatrice de l'univers dans laquelle elle

13 *Op. cit.*, p. 126

14 *Op. cit.*, p. 216

15 *Op. cit.*, p. 233

16 *Op. cit.*, *idem*

17 *Op. cit.*, p. 15

établit l'action du roman – leur transmet son don de percevoir la réalité et de la noter ensuite dans ses moindres détails. Une observation « poétique » et en même temps très précise, qui rend compte de l'espace algérien, où plusieurs cultures se sont croisées, où la modernité côtoie un monde patriarcal.

Comme dans beaucoup de romans réalistes, la description sert de « cadre », parfois de « cellule germinative » à la trame événementielle et à ce point de vue le trajet de la visite (d'abord, Alger-Tipasa ; ensuite Alger-Annaba/Bône, avec le retour au village natal) fait corps commun avec la narration et inspire chaque pas de ce périple, donnant au journaliste français la force d'entreprendre la quête du père jusqu'au bout.

Il est indispensable à Philippe de commencer son immersion dans un autre espace et dans un autre temps par la visite des ruines de Tipasa, à 70 kilomètres d'Alger,

« un des hauts lieux de son Algérie mentale, de tout ce pays qu'il a constitué en imagination à partir de ce qu'on en disait autour de lui autrefois »¹⁸

Les deux figures tutélaires – celle du père et celle d'Albert Camus – sont dès le début évoquées, voire invoquées, car les pages de *Noces* et de *L'Été* faisant référence à ce site ont été « si souvent lues et relues avec son père. »¹⁹ Qui plus est, le vieux guide qui l'accompagne pour une promenade dans les ruines lui raconte des détails des visites de Camus à Tipasa, précisant l'endroit où l'écrivain s'asseyait, « près du figuier », pour écouter les histoires de l'Arabe. Le vieux gardien des ruines – qui déplore le désintérêt des Algériens pour ces vestiges de l'histoire, de même que la tentation de vivre en Occident – est un témoin du temps passé et son raisonnement, inspiré par une main sculptée sur une stèle votive, transmet le point de vue de ces Arabes qui auraient préféré une autre solution que le départ des Français :

« - voilà, vous et nous on était différents, comme les cinq doigts de la main ; mais les doigts y restent ensemble. Nous aussi, on pouvait continuer à vivre ici, tous ensemble... »²⁰

C'est à la faveur d'une construction temporelle où présent et passé alternent, que nous avons commentée dans la première partie de cette intervention, que les images de « l'Algérie d'autrefois » et celles de « l'Algérie d'aujourd'hui » se trouvent dans un permanent contrepoint, chacune des deux hypostases permettant aux lecteurs venus d'ailleurs de mieux saisir la spécificité de ce pays.

Les descriptions portant sur des éléments de culture arabe, kabyle, juive ou pied-noir abondent au cours des longs flash-backs, dans une vision ethnographique, car on peut détecter des traits communs entre *La Maison des chacals* et la première vague des romans maghrébins de langue française, ayant la même perspective (Mouloud Feraoun, Mouloud Mammeri, etc.). On trouve, parsemées dans le texte du roman, des descriptions précises, ayant les qualités d'un inventaire méthodique, voire d'un enregistrement fait dans le but de familiariser le lectorat avec des pratiques et des mentalités dont on révèle la spécificité. Un exemple des plus concrets est la vie des familles arabes dans les années '50 du XX^{ème} siècle : un rythme traditionnel qui ne transgresse pas le modèle patriarcal, attribuant un statut inférieur à la femme, qui doit se soumettre aussi à la tradition, même si les inconvénients sont majeurs (voir la scène de l'accouchement et de la mort du bébé).

18 *Op. cit.*, p. 17

19 *Op. cit.*, idem

20 *Op. cit.*, idem

Dans le contexte des mêmes années '50, où la prise de conscience de la population arabe va croissant, le lecteur apprend par la voix de divers militants (comme Rachid, Mouloud et d'autres) des détails importants sur le passé historique et les origines de ces populations, qui étaient les « descendants d'une race glorieuse, les Béni Hilal, ces Bédouins venus d'Arabie au X^{ème} siècle. »²¹ Quant aux Hauts Plateaux de Sétif, à côté du djebel Medjounès, ces terres appartenaient à la grande tribu des Ameurs Dahras, qui, pour une population de dix mille habitants avant la colonisation, possédaient trente-cinq mille hectares, mille charrues et un cheptel important (voir p. 73). L'administration française a dépossédé petit à petit les propriétaires originels de leurs terres, réclamant à tous les Arabes des titres de propriété individuelle, ce qui était difficile, sinon impossible, laissant finalement à la tribu une partie infime de ses « droits ancestraux », revendiqués avant et pendant la guerre.

On découvre aussi l'image du « village de colonisation » français, élément civilisationnel appartenant à une époque que l'Histoire a rasée, comme ce village de Bourmont, avec ses « deux rues parallèles coupant, à angle droit et à ses deux extrémités une rue centrale »²² avec deux rangées de maisons « sans étage, posées sur un large trottoir, toutes bâties à peu près sur le même modèle »²³, ayant, à une extrémité, « l'église dont le soubassement provient d'un champ de ruines romaines »²⁴, alors que plus loin « le minaret de la mosquée se lance vers le ciel. »²⁵

« L'Algérie d'aujourd'hui » est présente partout à travers le roman, car rien n'échappe à l'appareil Hasselblad de Giulia, à son sens très aigu de l'observation, de même qu'à la patience avec laquelle Philippe intègre ce nouvel univers, qu'il est en train de découvrir, à l'ancien. Qu'il s'agisse d'instantanés dans la capitale, avec ses rues pleines de jeunes, avec la « tendresse d'un regard de vieil homme sous un *cheich*²⁶ blanc », avec « une *chicaya*²⁷ pour une place de taxi », qu'il s'agisse de la ville de Bône/Annaba, avec ses scènes à l'aéroport, d'un comique irrésistible, et à l'extérieur, vers l'embouchure de la rivière appelée Boudjimah, des dromadaires qui « ondulent d'un air las », enfin, qu'il s'agisse du « nouveau village », construit à Bourmont/Beni Medjounès, la description ne rate aucun détail significatif. Comme dans un kaléidoscope à multiples facettes, les sensations visuelles, olfactives et auditives concourent à cette minutieuse toile de « l'île d'Occident ».

*

Roman historique, roman de la quête identitaire, roman de la confession libératrice, *La Maison des chacals* n'en est pas moins un plaidoyer pour la tolérance, pour que le présent n'oublie pas la douloureuse leçon du passé. Revisitant son Algérie natale au fil de la douloureuse relation franco-algérienne, Eveline Caduc ne fait que défendre des valeurs fondamentales de la francophonie et de tout humanisme : le respect de l'autre, dans ce qui fait sa différence. Eveline Caduc a la vocation des bâtisseurs de ponts.

21 *Op. cit.*, p. 72

22 *Op. cit.*, p. 46

23 *Op. cit.*, p. 47

24 *Op. cit.*, *idem*

25 *Op. cit.*, *idem*

26 Coiffe constituée d'une calotte rouge ou brune et d'un turban torsadé tout autour

27 dispute

Romanul Generației' 80: personaje în căutarea identității

Maria ȘLEAHIȚHI

Universitatea de Stat „Alecru Russo”, Bălți, Republica Moldova

„Am existat, am făcut gesturi, am gândit”
Memoriei lui Gheorghe Crăciun

0. Fiița de hîrtie. Cu aproape un an în urmă, cînd formulam subiectul comunicării de față, mă gîndeam la proza grupului de textualiști formați în mediul cenaclului bucureștean *Junimea* Gheorghe Iova, Gheorghe Ene, Gheorghe Crăciun, Mircea Nedelciu, la care aș fi adăugit romanele lui Mircea Cărtărescu și ale congenerilor basarabeni Vasile Gîrnet, Vitalie Ciobanu, Nicolae Popa, Emilian Galaicu-Păun, autori a căror operă constituie sfera lecturilor noastre naratologice de mai bine de zece ani. Însă... Timpul, acest monstru al veșniciei, în 30 ianuarie 2007 a închis zodiile unuia din cei mai talentați prozatori români, Gheorghe Crăciun. Întorcîndu-mă azi către fiița lui de hîrtie, îl rechem printre noi.

1. În căutarea alterității, Gheorghe Crăciun a creat în romanele sale (*Acte originale/Copii legalizate*, 1982; *Compunere cu paralele inegale*, 1988, 1999; *Frumoasa fără corp*, 1993; *Pupa Russa*, 2004), în principiu, un singur personaj, un Vlad Ștefan, „profesor și prozator, și artist, și teribil scrib”, într-o mulțime de proiecții ale alterității sale, prin care își caută identitatea. Astfel, romanele lui, inclusiv cel de-al patrulea, de o subtilitate aparte, se constituie într-un joc metatextual al alterităților. Prozatorul își construiește primele două romane, *Acte originale/Copii legalizate*, *Compunere cu paralele inegale* sau, cum bine observă Dan Silviu Boerescu, „Alte *Acte originale/Copii legalizate*” [1, p.V], ca operă a unei perspective interne unitare, chiar dacă textul ne dă un spectru de trei proiecții: scriitorii Vlad Ștefan și Octavian Costin își publică romanul sub un pseudonim, care e chiar numele prozatorului. Constatasem altă dată că „autorul elaborează o structură mobilă a ideii de personaj, pe care o dizolvă într-o modalitate „compozițională” cu totul aparte. Personajele de acțiune sînt și naratori totodată. Ele se „mișcă” în baza unei logici diegetice originale: cînd narează Ștefan, Octav este interlocutor, povestirea incluzînd întîmplări evocate retrospectiv. Alte pasaje îl au ca narator pe Octav, diegeza urmînd aceeași schemă: evocări, meditații, ficțiuni, confesiuni. Aceste două personaje filtrează cele trei niveluri ale textului, definite de G. Genette: istorie/povestire/narațiune. Stratificării îi corespunde următoarea proiecție: personaj/narator/text. Deci, istorie-personaj de acțiune/povestire-narator/narațiune-text.

Autorul acordă deplină libertate naratorilor, care sînt, în esență, niște copii, niște avatari ai vocii auctoriale, disimulată în structurile subiacente ale textului” [2, p.130-131]. În una din cărțile sale mai recente, *Mecanica fluidului* (2003), scrisă anterior romanelor, fiind în fapt un debut eșuat, autorul își recunoaște și își asumă natura fictivă a propriului eu: „sînt o ficțiune, propria mea ficțiune. Un om întreg, dar care prin natura lucrurilor, adică a vieții, nu poate fi niciodată conștient – indiferent de situație sau de moment – decît de zona de existență îngustă în care se mișcă, e prezent. Sentimentul metafizic al vieții trebuie să rezulte probabil din manifestarea tocmai a acestei trăiri implacabil parțiale, fasciculare. Rămîne întotdeauna un considerabil rest de viață care ne scapă. Nu sîntem

conștienți de existența unor mari părți din lume, din propriul nostru trup sau intelect. Mister al ființei. Momente în care te pierzi într-o contemplație, într-o discuție, într-o euforie. Uiiți, de exemplu, că te doare ficatul, că ai ceva obligații urgente, că ți-a crescut tensiunea. Apoi revii la tine [...]. Cu neliniște, cu uimire, cu un fel de spaimă, surprins neplăcut de ușurința cu care te-ai abandonat în acele stări. *Eu este un altul* și în acest sens. Eul este aici, dar tot atât de bine și în altă parte a lumii, incontrollabilă. Trăim într-un spațiu sau altul al ființei noastre. Însă vorba lui Tolstoi: dacă eu nu sînt conștient de această altă parte a mea în care mă aflu, înseamnă că nici nu mă găsesc de fapt acolo.” [3, p.43]

„Dispecer și supraveghetor al propriului său statut depersonalizat” [4, p.14], autorul își lărgește posibilitatea de a fi prezent în text prin diseminarea ființei sale în naratori și personaje. Mai nou, în romanul *Compunere cu paralele inegale*, va include o semnificativă, pentru înțelegerea scrisului lui Gheorghe Crăciun, *Addenda. Epură pentru Longos (jurnal)*, în care vocile naratorului, autorului și personajului se vor amesteca. „Eu sînt Vald. Rescrierea romanului lui Longos îi aparține lui Vald. Unde îmi voi plasa personajul scriitor?”, se întreabă cineva indefinit [5, p.320]. Metaficțiunea este întretesută, de regulă, în toata pînza romanului, dar autorul preferă să-și delecteze eul cu pasaje aparte în care perspectiva naratorială își schimbă unghiul. Astfel, în *Frumoasa fără corp* capitoul *Lepădarea de piele* oferă cititorului plăcerea întîlnirii cu Gheorghe Crăciun, cel din mijlocul personajelor romanului, nu cel de pe copertă. În *Pupa russa* capitolele întitulate *Nota auctoris* (patru la număr) asigură nivelul metanarativ al textului, care propune cititorului imaginea savuroasă a ambiguității dintre ficțiune și biografie.

Gheorghe Crăciun este unic în felul de a-și multiplica proiecțiile în roman. Romanele lui sînt niște galaxii ale eului său poliform. Proza lui Gheorghe Crăciun face parte din acea vîrstă a romanului, despre care el însuși afirma în 1994: „Proza face acum trecerea de la perspectiva plurală (în care cinci personaje diferite, să zicem, pot relata același eveniment din cinci unghiuri de vedere diferite, fiecare dintre acestea marcat inclusiv idiomatice) la eul plural, înțeles ca o sumă de limbaje aflate în conflict.” [4, p.24].

2. *În căutarea identității.* Romanele lui Gheorghe Crăciun sînt o singură mare metaforă a căutării identității eului cu trupul. Conștient de faptul că „în realitate, în spațiul scrisului nu [...] e cu puțință, orice ai face, să te detașezi de tine. Și oricît de mult ai fugi după alteritate, nu vei reuși decît să lărgești, să adîncești și mai mult cercul propriei tale identități. Pînă și cele mai pretins obiective încercări ale noastre de a-i înțelege pe ceilalți sînt forme indirecte de confesiune”, prozatorul s-a aflat într-o îndelungată căutare a identității. Formele căutării și regăsirii eului artistic profund sînt diverse. Una din ele e cea a rescrierii.

În interviul pe care mi l-a acordat la Putna, în 18 mai 1997 (la excursia din cadrul Colocviului Național Studentesc „Mihai Eminescu” de la Iași), invitat să-mi răspundă la întrebarea pe care ar fi vrut să i-o adresez, scriitorul făcea o mărturisire de program, căreia timpul i-a amplificat valoarea și importanța. Sugera de fapt o eventuală pistă de lectură și interpretare a operei sale, adresată contemporanilor, dar și posterității: „Mi-ar fi plăcut să mă întrebați de ce Eminescu e unul dintre autorii care apare aproape obsesiv în intertextul cărților mele de proză, de la citirea și perefrazarea unor versuri sau sintagme, pînă la rescrierea unor teme sau subiecte. Iată, romanul *Frumoasa fără corp* e o rescriere foarte liberă a basmului *Miron și frumoasa fără corp* pe care l-a versificat și Eminescu. La un moment dat în roman chiar citez versuri din textul eminescian. Ei bine, dacă mi-ați fi pus această întrebare, ați fi reușit să mă puneți în încurcătură. Nu v-aș fi putut da un

răspuns clar, în ciuda tuturor observațiilor autoritare din discuția noastră. Eminescu mă atinge irezistibil. Nu pot să spun că îl înțeleg. Dar el încearcă tot timpul, în poezia lui de dragoste, în poezia lui filosofică, în cosmogoniile lui să vorbească despre ceea ce nu se poate vorbi. Și eu cred că literatura asta trebuie într-adevăr să facă: să spargă zidul de tăcere al inexprimabilului, să lărgească limitele noastre și numite ale lumii noastre. Cine își asumă acest demers, îl va întâlni întotdeauna, într-un punct sau altul al neliniștii sale, pe Eminescu.”[6, p.9]

Rescrierea, abordată din perspectivă filosofică și psihologică, înseamnă și fenomenul de oglindire a eului în textul altcuiva, ca într-un propriu text, ca un demers de căutare a propriei identități în marile texte ale lumii. Pe de altă parte, gestul se încarcă de semnificația asumării aceluia decalaj de literatură, de percepție în interpretarea fenomenologiei lumii, a scrisului și a eului, care îl interesează pe autor mai de demult. Încă în *Addenda* romanului *Compunere cu paralele inegale* Crăciun își propune să rescrie romanul lui Longos *Dafnis și Cloe*: „21 august, Brașov. Rescrierea lui *Dafnis și Cloe* ar putea fi o povestire construită prin supoziții (de folosit viitorul și condiționalul optativ) asupra lumii grecești a secolului II sau III e.n. De remarcat, ori de câte ori e nevoie, idilismul viziunii lui Longos. Când situațiile țin de eternul uman, să uit numele personajelor de care mă ocup și să le înlocuiesc cu eroii lumii contemporane”[5, p.319]. Conceptul și procedeele va fi exersat cu mai multă dezinvoltură în *Frumoasa fără corp*, moment care a constituit subiectul unui articol de-al nostru publicat anterior [7]. Articulat în profunzimi, discursul rescriptiv al romanelor lui Gheorghe Crăciun își are motivarea în chiar titlurile primelor trei romane. „Legalizarea” rescrierii (asemenea „cópiilor legalizate”, „compunerilor cu linii paralele”) se produce prin legitimarea literaturii postmoderniste însăși, care se impune ca un concept filosofic și artistic recuperator. Frumusețe ideală, literatura însăși este, în viziunea scriitorului, frumoasa fără corp: „Literatura își dorește corporalitatea, luptă să și-o câștige. Dar ea luptă pentru o himeră. Condiția literaturii va fi mereu aceea a unei frumoase fără corp. Ea îi pune omului în față frumosul, frumusețea, dar nu-i va putea arăta niciodată realitatea acelei frumuseți care nu poate fi îmbrățișată, ci numai privită” [3, p.37].

3. *Căutarea trupului*. Partea cu totul inedită - autenticul Crăciun - a ceea ce a reușit romancierul să realizeze în cei 56 de ani ai săi sînt cărțile despre corp și corporalitate. Tema cea mare a acestui autor a fost trupul. Nu întâmplător jurnalul său, ultima sa carte publicată în timpul vieții, se întitulează *Trupul știe mai mult* (2006). Percepînd structural eul ca pe un fluid („fluidul acesta e propria lui identitate, eul său, cum se spune”[3, p.6]), în interviul acordat în 1995 lui Dumitru Crudu, scriitorul se confesa: „Voiam să fac o proză a trupului, a celei părți din ființa noastră care întotdeauna știe mai mult, chiar dacă modul ei de a se exprima e întotdeauna ceva de descoperit, de inventat” [8, p.243]. Cine va urmări evoluția prozei lui Gheorghe Crăciun, va observa neapărat „creșterea” temei corpului (prin abordarea unei singure formule de limbaj românesc - textualismul) pînă la cristalizarea ei în romanul *Pupa rusă*, ca ar fi trebuit să constituie (și în parte a și constituit) marea noutate a Anului literar 2004. Deși remarcat, romanul nu a cunoscut o reacție a criticii pe măsura valorii lui.

Pupa rusă este „o răfuială cu propriul sine și cu propria conștiință, după cum afirmă autorul. Cartea a fost, pentru mine, și o exorciză, o încercare de a mă elibera de o parte din biografia mea, destul de apăsătoare” [9]. În același interviu acordat lui Ovidiu Șimonca scriitorul afirmă: „Eu sînt o natură cerebrală, dar sînt și foarte puternic

atras de fenomenele organicului. Scriind această carte, am vrut să fug de cerebralitate și să regăsesc biografia mea senzitivă, mai ales în aspectele ei infantile. Sigur, am transferat totul asupra unei femei și se pare că nu am greșit prea mult în felul în care am imaginat-o. Întotdeauna vei avea o mare libertate în explorarea zonei umanului dacă ajungi în imaginar pornind de la trup"[9]. Deci, în ultimul său roman Gheorghe Crăciun schimbă radical perspectiva narativă. Nu că ar renunța total la naratorul ominprezent, dar, pentru a se identifica cu personalul, cu Leontina Guran, el are nevoie să se transfigureze nu doar spiritual, prin însușirea opticii feminine, dar și prin însușirea corpului, senzualității, percepției feminine. Unul dintre cele mai reușite fragmente (într-un roman în care totul e scris cu har) este cel al transformării naratorului bărbat în personaj feminin, neîntrerupând nici pentru o clipă firul observației. Aceste două linii: cea a transfigurării organice în alt corp și cea a observației naratoriale sînt realizate la cea mai înaltă cotă a artei românești. Autorul construiește o pînză epică complexă, îmbinînd mai multe planuri: planul istoric-social se îmbină cu cel intim al personajului. Dincolo de planul ficțional, metanarațiunea are savorile sale (rezervate cititorului avizat). Ea constituie „o altă linie de subiect”, care vizează relația (intimă, într-un fel) vocii auctoriale cu textul (*Nota auctoris*). Depășind preceptul precum că autorul nu mai are loc în romanul modern, Gheorghe Crăciun „reintră” fără frustrări în roman, or biograficul, asumat, a făcut parte întotdeauna din preocupările sale naratoriale. „Sînt acum în bucătărie, narează autorul, și mă gîndesc la acest roman. [...] Și de odată descopăr că trebuie să-mi imaginez ceva care să nu țină de firea mea și de mirosul meu de bărbat și de fermonii mei implacabili și atunci îmi spun că ar trebui să încep chiar cu un fir de păr, cu senzația caldă a unui fir lung de păr care ți s-a lipit de obraz și îți intră în gură o dată cu bucata de piine pentru că tu mănînci.[...]

Cu firul acesta de păr atins din întîmplare cu limba, extras cu greutate printr-un colț al buzelor, cu el ar trebui început. Ar trebui să încep cu o femeie zveltă, roșcată, frumoasă, abia trezită din somn, care stă la masă, mănîncă, se simte bine în aerul răcoros al bucătăriei, face al doilea gest rapid de iritare – acela de a-și curăța șuvița de păr în care s-a ascuns firul rebel descris mai sus de firimiturile de piine agățate acolo odată cu înălțarea neatentă a mîinii – gestul ei seamănă cu mișcarea aceea nervoasă și ușor speriată prin care vrei să îndepărtezi de fața ta o albină, o muscă, o viespe, în întunecimea înfoiată a părului acestei femei e cald și bine și musca, viespea, albina s-ar fi ascuns acolo fericite, cana de lapte e acuma în dreptul buzelor, auzi sorbiturile ei încete, gînditoare. Auzi și vezi. Tu ești acea femeie. [...]

Mai departe ar trebui să se întîmple ceva ca și cum carnea de pe obraz ar începe să se descrețească. Și barba să devină moale, subțire ca un abur blond și rece, apoi să se resoarbă cu totul, spîină, copilărească. Să redevii băiatul care ai fost și din băiatul care ai fost să se nască fetița care n-ai fost niciodată” [10, p.59-61].

Lăsînd în suspans această evocare mai degrabă decît discurs analitic, revenim la ceea ce știa mai mult trupul, decît știa Gheorghe Crăciun. Nu doar ziua de 8 mai 1950, dar și pe cea de 30 ianuarie 2007.

Referințe bibliografice:

1. Boerescu, Dan-Silviu, *Viața transformată în literatură – copie legalizată - // Gheorghe Crăciun. Compunere cu paralele inegale. Ediția a II-a, revăzută, București: Allfa, 1999.*
2. Șleahtițchi, Maria, *Jocurile alterității*, Chișinău: Cartier, 2002.
3. Crăciun, Gheorghe, *Mecanica fluidului*, Chișinău: Cartier, 2003.
4. Crăciun, Gheorghe, *Cu garda deschisă*, Iași: Editura Institutul European, 1997.
5. Crăciun Gheorghe, *Compunere cu paralele inegale. Ediția a II-a, revăzută, București: Allfa, 1999.*
6. Șleahtițchi Maria - Crăciun Gheorghe, *Eminescu este un poet fundamental sfișiat. Interviu*, Semn, anul II, nr. 1, decembrie 1997, p.8-9.
7. Șleahtițchi, Maria, *Rescrierea sau efectul Menard în romanul optzecist // Spațiul lingvistic și literar românesc din perspectiva integrării europene: Simpoz. int., 1-2 oct., 2004, Iași / Acad. Română; Inst. de Filologie Română „Al. Philippide”, Filiala Iași; Asociația pentru Lit. Română și Cultura Poporului Român ASTRA, Despărțământul „M.Kogălniceanu”. - Iași, 2004, P. 2004-210.*
8. Crăciun, Gheorghe, *În căutarea referinței*, Pitești; Paralela 45, 1998 (Colecția 80. Seria Eseuri).
9. Șimonca, Ovidiu – Crăciun, Gheorghe, *Marele pericol pentru literatura română a momentului este mondenitatea // Observator cultural, Nr. 289, 6 - 12 octombrie 2005.*
10. Crăciun, Gheorghe, *Pupa russa*, București: Humanitas, 2004.

Dramaturgia lui Matei Vişniec – univers deschis pentru interpretare

Violeta TIPA

Academia de Ştiinţe a Moldovei

„Cultura este expresia continuităţii noastre şi a identităţii noastre multisekulare în timp, în spaţiu şi în societăţile universale şi aş spune că forma cea mai înaltă a neliniştii omului este arta” [Eugene Ionesco, p. 49], scria Eugene Ionesco, cel care a creat teatrul absurdului şi cel care a dat numele său teatrului nostru basarabean. Odată cu înfiinţarea acestui teatru atât numele lui Eugene Ionesco, cât şi opera lui ajunge să fie cunoscută publicului nostru. Or, piesele dramaturgului francez de origine română nu numai că vor întregi repertoriul teatrului, dar şi vor deveni cărticica lui de vizită: *Cântăreaţa cheală*, *Regele moare* etc.

Paradoxal, dar prin cultura franceză la noi revine nu numai opera lui Eugene Ionesco, dar şi a multor alţii români (ţinem să-i amintim doar pe Mircea Eliade, Emil Cioran sau Constantin Brâncuşi) care şi-au găsit în Franţa sol fertil pentru a-şi materializa fanteziile creatoare. Din pleiada iluştrilor oameni de artă pentru care neliniştile timpului şi zbciumul planetei sunt inerente operei lor face parte şi Matei Vişniec. Creaţia dramaturgului contemporan francez de origine română devine mai accesibilă publicului autohton atât prin volumul de teatru *Istoria comunismului povestită pentru bolnavii mintal*, editat la Chişinău în 2004, cât şi prin montările teatrului „Eugene Ionesco” *Voci în lumina orbitoare* (1995), *Istoria comunismului povestită pentru bolnavii mintal* (2000), *Maşinăria Cehov* (2002), *Şi cu violoncelul ce facem?* (2006) şi altele.

Ca şi predecesorii săi Eugene Ionesco sau Samuel Beckett şi Matei Vişniec, pornind de la angoasa lumii contemporane, se ciocneşte inevitabil de absurditatea ei. Sub raportul structurilor dramatice în majoritatea lucrărilor sale se profilează tragismul personajelor – un tragism fatal al condiţiei umane.

Plecat la 31 de ani dintr-o ţară comunistă cu tradiţii specifice, unde s-a format ca scriitor, M. Vişniec se implantează în spaţiul unei culturi pan-europene, a unui stat vădit occidental în care la acea oră predominau valori culturale net diferite decât cele în România lui Ceauşescu din care plecase. Oricum, universul naţional îi va servi şi în continuare nu numai o pistă de decolare spre atingerea unor noi orizonturi artistice nebănuite, dar va fi şi temelială pe care se fortifică vădit opera dramaturgului. Mesajele lui se axează în mare parte pe realitatea imediată, pe evenimentele timpului. Or, această predilecţie pentru marile probleme existenţiale ale omenirii ce afectează orice om indiferent de naţionalitate sau religie sunt dictate şi de activitatea scriitorului la postul „Radio-France International”. Pentru Matei Vişniec mesajul deţine întâietatea şi-l doreşte ajuns la publicul larg atât la cititor cât şi la spectator. Pe dramaturg îl preocupă în mod deosebit starea de spirit în lumea contemporană. Opera lui tinde să cuprindă cele mai diverse aspecte ale vieţii. Fiind într-un „*contact continuu, chiar dureros, opresant cu zvărcolirile lumii*”, după cum menţionează însuşi dramaturgul, el ţine să pună în „*lumină delirul acestei planete*”, astfel încât piesele sale *grosso modo* valorifică marile probleme ale umanităţii.

Pe drept, Matei Vişniec consideră că „oamenii se mondializează la suprafaţă” acolo unde intervin mijloacele tehnice. Or, globalizarea a devenit posibilă datorită şi dezvoltării tehnologiilor informaţionale prin care are loc transmiterea simultană a mesajelor. În mod special, prin televiziune, care a produs o schimbare radicală de accente începând

cu idealuri, principii, și prin intermediul căruia se propagă un anumit mod de gândire, de comportament, de viață și chiar se construiesc identități. Evenimentele secolului XX au adus omenirea în pragul unor crize nu numai sociale și politice, dar și a celei axiologice. Unul din aspectele acestei crize se extinde în condiția omului în societate, care se simte solitar, uitat, izolat. Ca niciodată ființa umană se află într-o singurătate specifică individului din metropolă caracteristică prin lipsă de comunicare. Azi în lume domină animozitatea: un impediment care-i face pe oameni să nu se mai audă unii pe alții și să nu se înțeleagă. Astfel, într-o lume plină de angoasă, de incertitudine, de diverse fobii viața se transformă într-o continuă așteptare. Or, în viziunea lui Vișniec, care acordă o atenție deosebită motivelor existențiale, după cum menționa și criticul român Mircea Ghuțulescu, că una dintre temele preferate ale dramaturgului este „*viața, anticameră a morții sau sală de așteptare*”. Această sală de așteptare vine să scoată în evidență atmosfera în care trăiește omul contemporan și pe care încearcă s-o supraviețuiască. Or, viața lui devine o existență într-o *sală de așteptare* în care se află și clownii, jucându-și viața și moartea din *Angajare de clown*, și eroii din *Și cu violoncelul ce facem ?* care își doresc o existență liniștită și pe care-i deranjează chiar și muzica; și eroii din *Ușa*, care se găsesc la hotarul de trecere într-o altă lume. Într-o astfel de *sală de așteptare* are loc și acțiunea în ***Mașinăria Cehov***, unde scriitorul rus se întâlnește cu eroii săi. În spectacolele nominalizate mai sus toate personajele se află nu numai într-o permanentă așteptare, dar și la limita între două lumi: interioară și exterioară, reală și virtuală, viață și moarte... Anume criza valorilor culturale, religioase, dar în mod special a identității aduce omul nu numai la stresuri și depresii, dar și-l face impasibil la tot ce se petrece în jur, la suferințele și nevoile semenilor.

Matei Vișniec este ferm convins că „*în adânc, oamenii, în mod paradoxal, își caută mai mult rădăcinile decât înainte, se repliază pe tradiții, problemele identității se pun chiar cu mai multă forță decât înainte...*” [Contrafort, p. 7]. Și în acest context, dramaturgul nu ezită să-și mențină identitatea sa prin operă, prin eroi, prin demersul său artistic. Exemplu elocvent pot servi scenele din *Despre sexul femeii – câmp de luptă în războiul din Bosnia* în care se plonjează în specificul național, demascând prin particularitățile proprii popoarelor balcanice identitatea lor, oprindu-se la fiecare în parte. Astfel, dramaturgul încearcă să privească la popoarele balcanice atât din exterior, cât și din interiorul nației respective și la posibilitatea de coexistență.

Pentru a putea exista în lumea occidentală și înțeles, Vișniec își scrie piesele în limba franceză, care după părerea scriitorului „*este o limbă precisă, este o limbă în care nu poți jongla foarte ușor cu ambiguitățile*” [Contrafort, p. 7]. Or, limba franceză care e de o largă circulație deschide accesul dramaturgului la piața europeană. Promovarea în prim-plan a condiției omului în societatea contemporană îi menține popularitatea nu numai în spațiul francofon. Piesele lui Matei Vișniec cunosc traduceri în mai multe limbi ale lumii, trecând chiar oceanul. Pentru dramaturg e semnificativ că primul său spectacol în Statele Unite a fost „*montat de un regizor de origine română Florin Fătuțescu (...) și care a montat la Hollywood, într-un teatru mic, de o sută de locuri piesa mea Istoria comunismului pentru bolnavii mintal, cu un succes extraordinar*” [Cultura, p. 24]. Printre spectacole ce au cucerit publicul american se numără și *Angajare de clown* la New Jersey Repertory Company, iar *Sexul femeii ca un câmp de luptă în Bosnia* a fost jucat în Anglia și etc.

În ceea ce privește limba română, el urmărește intuitiv exemplul unui alt scriitor francez de origine română Panait Istrati, care și-a tradus singur (sau și-a rescris în versiune românească) majoritatea cărților. Așa dar, Matei Vișniec reapare în spațiul românesc, traducându-și singur piesele în limba maternă. Indiferent de faptul că s-

a inclus în categoria scriitorilor francezi (și chiar de limbă franceză), dramaturgul se consideră „în continuare un scriitor român; afirmă Vișniec într-un interviu dat Lucreției Bârlădeanu pentru revista *Contrafort* (2002), - de altfel scriu în franceză, după aceea traduc în românește deseori piesele pe care le scriu în franceză, între timp ele mai evoluează în cursul acestor traduceri și revin la limba franceză, deci eu plutesc, trăiesc, fac naveta mintală, fizică, lingvistică între limba română – limba franceză” [Contrafort, p. 7]. Deși însuși Vișniec se raportează la limba franceză ca la o formă de exprimare, „tot cu limba română în cap sau în sânge” creează. El nu concepe procesul de translare a textelor sale ca pe un act tehnic, ci porcede în modul cel mai creator la navigarea prin opera sa prin prisma particularităților stilistice ale limbii române care e mai flexibilă și mai sensibilă.

Deși pe drept, se consideră că traducerile nu sunt în stare să sensibilizeze cititorul în acea măsură pe care o provoacă structura stilistică a limbii originale, atunci punerea în scenă a operei dramatice revendică în mare măsură acele pierderi lingvistice prin atuurile limbajului teatral. Astfel textul scriptic va porcede pe un lung drum al metamorfozelor. Diriguite de fanteziile regizorale, el (textul original) va fi re-gândit, re-scris, descompus și re-montat, dezvoltat și lărgit în cadrul plasticii, mișcării scenice, decorului, costumului etc., lansând mesajul dat în formule și structuri stilistico-plastice inedite, uneori chiar ostentative pentru a incita spectatorul și a-l proteja de un posibil disconfort.

Oricum, publicul autohton este gata oricând să accepte și varianta franceză a operei lui Matei Vișniec, găsindu-l mai mult un artist al metaforei ideatice decât lingvistice. Iar exemplele nu se vor lăsa mult așteptate: e vorba atât de spectacolul *Mașinăria Cehov* prezentat în limba franceză cât și bilingvismul din *Femeia ca un câmp de luptă*.

Universul pluridimensional al pieselor lui Matei Vișniec reprezintă realitatea ca într-o oglindă, dar această oglindă este deformată. Anume complexitatea relațiilor umane - cea dintre individ și societate, individ și lumea înconjurătoare se reflectă într-un mod grotesc, chiar ajungând până la absurd și prin aceasta ademenesc regizorii. Din rândurile celor care tind să găsească în opera lui Vișniec ceva mai mult decât o citire a pieselor *ad litteram*, încercând să le ajusteze la ziua de azi nu se exclud nici regizorii din Republica Moldova: e vorba mai întâi de toate de Petru Vutcarău, Mihai Fusu, tânărul regizor Valeriu Andriuță care a montat în 1998 la București *Frumoasa călătorie a urșilor Panda povestită de un saxofonist care avea o iubită la Frankfurt*, și vestitul păpușar Victor Ștefaniuc care și-a dorit mult povestea *În Țara lui Guffi* în repertoriul teatrului „Guguță”.

Cel mai prolific în acest sens rămâne a fi Petru Vutcarău care descoperă în dramaturgia lui Matei Vișniec un tărâm imens, ce oferă adăpost personajelor aflate mereu într-un zbucium al spiritului, în căutarea identității sale, a menirii, a sensurilor, a rezolvărilor celor mai diverse probleme ale timpului. Astfel, regizorul modelează opera dramaturgului: o bulversează și o descompune până la cele mai mici fărâme ca apoi textul să reapară în fața spectatorilor în imagini și metafore plastice reconstituit, remontat, atribuindu-i cele mai bizare motive și forme, tot o dată dirijând mesajul în aria unor adânci subtilități psihologice din conștientul și subconștientul uman...

Pentru prima dată Petru Vutcarău se adresează la opera lui Vișniec dintr-o provocare la montările existente. Într-un interviu realizat de Elizabeta Pop, regizorul va mărturisii că: „**Voci în lumina orbitoare** s-a născut dintr-un sentiment, hai să-i zic polemic (...). Nu mi-a plăcut ce am văzut, vorbesc de spectacolele cu piesele lui (Matei Vișniec – n.a.) și, în loc să le bârfesc m-am apucat să fac eu altfel...”. Și i-a reușit. Critica de specialitate i-a dat o înaltă apreciere, nominalizând *Voci în lumina orbitoare* ca un „spectacol unic, care nu seamănă cu nimic” din ceea ce a mai fost montat anterior. Atât mesajul actual cât și forma plastico-artistică de redare reușit găsită de regizor i-a adus spectacolului recunoaștere,

fiind desemnat de critica națională ca *Cel mai bun spectacol* al anului 1995, iar pe plan internațional la Festivalul Internațional de Teatru Scurt din Oradia, România – i se acordă Marele premiu.

În spectacolul **Voci în lumina orbitoare** după *Teatrul descompus* își găsește reflectare viața omului în secolul nostru grăbit, într-un secol unde totul pare a fi un maraton continuu. Ființa umană devine prizonier al lumii contemporane în care predomină hiperinformatizarea societății care are ca scop spălarea minților umane, căutările și meditațiile filosofice pe tema vieții și morții sunt deșertăciune, la fel cum este fără sens fuga prin viață care tot pe loc rămâne. Și totul trece pe lângă eroi în acest ritm nebun, nefiind în stare să înțeleagă ce se întâmplă nu numai în jur, dar și cu propria lor ființă. Personajele încearcă să-și găsească identitatea, locul în această viață-maraton. Cele 12 monologuri ale dramaturgului pe scena teatrului „Eugene Ionesco” prefigurează o lume în care omul își trăiește viața clădită pe cele mai contradictorii isme ale timpului. Redate prin mișcare scenică, ritm, plastică, jocul umbrelor și al luminilor, prin costum și machiaj totul conturează un anturaj din care omul contemporan nu poate ieși, or scăparea din acest cerc vicios, eliberarea e tot ce-și mai dorește.

După succesul spectacolului *Voci în lumina orbitoare* Petru Vutcarău va pune în scenă *Revizorul* după Gogol și *Visul unei nopți de vară* de William Shakepeare înainte de a se adresa din nou la opera lui Matei Vișniec și anume la piesa *Mașinăria Cehov*, pe care o montează în co-producție cu compania *Les Oiseaux de Passage* la Die, Franța. Publicul autohton va lua cunoștință de spectacolul nominalizat în varianta video (de altfel o noutate) cu ocazia Zilelor Francofoniei în Republica Moldova (martie 2003), iar în luna mai a aceluiași an spectacolul, de altfel tot în limba franceză, va fi prezentat publicului iubitor de teatru în cadrul Festivalului Bienala *Eugene Ionesco* ediția a V-a.

Semnificativa denumire **Mașinăria Cehov** încă o dată ne indică la multidimensionalismul operei scriitorului rus. Această mare figură din clasică literaturii ruse devine subiectul unei piese aparte în care dramaturgul Matei Vișniec aduce un evident omagiu marelui Cehov și operei sale.

În *Mașinăria Cehov* scriitorul rus Anton Cehov se întâlnește cu eroii pieselor *Pescărușul*, *Livada de vișini*, *Unchiul Vanea*, *Trei surori*, *Ivanov* pentru a încerca să le schimbe într-o măsură oarecare destinul. Și aici se distinge în profunzime o căutare a sensurilor ratate, încercări de a provoca un nou discurs virtual, care disimulează identitatea națională, căci anume în ea și rezidă acel concept ideatic în vederea desfășurării evenimentelor din piese. Petru Vutcarău, cunoscând opera lui Cehov și sesizând destul de bine intențiile artistice ale lui Vișniec, introduce în spectacol un nou personaj - Sufletul scriitorului. Acest erou „metafizic – Sufletul – care e materializat, vizibil, întruchipat de actrița Doriană Talmazan, și astfel amintindu-ne de Sufletul Universal din piesa lui Treplev, jucat în spectacolul lui de Nina Zarecinaia, regizorul urmărește concepția unui spectacol postmodernist. Aici Sufletul personaj joacă mai multe roluri, transformându-se pe parcursul acțiunii în personaje cehoviene – Nina și Mașa din **Pescărușul**, Sonea din **Unchiul Vanea**, dar în același timp întruchipând pe parcursul acțiunii întregi sufletul scriitorului Cehov care e pe pat de moarte” [V. Fedorenco, p. 97]. Sufletul scriitorului în spectacol propulsează și ideea identității naționale, care dă naștere tramei psihologice și sociale a pieselor cehoviene.

În 2006 teatrul „Eugene Ionesco” invită la o nouă premieră după Matei Vișniec. Spectacolul **Și cu violoncelul ce facem?** prezintă o lume în care omul tinde să se izoleze de orice contact cu mediul exterior. Viața omului contemporan, purtând pecetea unei singurătăți apăsătoare, s-a transformat într-o sală de așteptare (la fel ca și în *Așteptându-l*

pe *Godot* a lui Samuel Beckett, unde eroii sunt într-o continuă așteptare). Ca și Beckett și Vișniec relevază tragismul solitudinii omului, monotonia vieții conformiste, mecanizate, lipsită de spiritualitate ce îl poate duce pe om până la dezumanizare, depersonalizare și abrutizare. În același context ideatico-tematic se înscrie și *Ușa*, o altă piesă a lui Matei Vișniec, care astăzi se află în montare la Teatrul Național *Mihai Eminescu* în regia lui Vitalie Druceș. Și aici subiectul descinde dintr-o lume deabusolată, demoralizată, deziluzionată, unde eroii de acum se află în fața unei uși închise. *Ușa* simbolizează un hotar, „*locul de trecere dintre două stări, dintre două lumi, dintre cunoscut și necunoscut, dintre lumină și întuneric, dintre bogăție și sărăcie. Ea nu marchează doar un prag, ci îl invită pe om să îl treacă*” [Jean Chevalier, Alain Gheerbrant, p. 113], promițându-i o altă lume mai bună în așteptarea căreia sunt cele trei personaje.

Matei Vișniec nici odată în piesele sale nu-și propune găsirea unor soluții, ieșiri din situații, metode și rețete concrete de rezolvare a problemelor, el doar se implică în determinarea coordonatelor maligne ale societății, pledând astfel pentru preîntâmpinarea unui dezastru posibil. Regizorul Petru Vutcarău în realizarea spectacolului *Și cu violoncelul ce facem?* se apropie atât prin costum, machiaj, cât și prin jocul actorilor, prin mimică, plastică de burlesc, apropiindu-se chiar de un absurd ionescian. La polul opus se află spectacolul *Femeia ca un câmp de luptă* în regia lui Mihai Fusu. Montat prin prisma specificului mijloacelor audiovizuale, regizorul accentuează aspectul publicistic ca o continuare a mesajelor din mass-media. M. Fusu pretinde spre un concept original, constituit la intersecția teatrului cu mijloacele audiovizuale, la limbajul căruia apelează insistent.

Acest proiect susținut de Centrul de Arte Coliseum și Compania Firarsafie (Franța) după piesa lui Vișniec *Despre sexul femeii – câmp de luptă în războiul din Bosnia* este nu numai o revenire la dramaturgia contemporană, dar, în mod special, la o temă dureroasă care asemenea unei răni deschise încă mai sângerează în inima bătrânei Europe.

Motivul războiului din Bosnia și ororile lui vor rămâne mult timp în atenția scriitorilor, cineaștilor etc. căci evenimentele au afectat toate popoarele balcanice direct sau indirect. Despre tragicele evenimente surprinse din interior ne amintește și filmul regizorului iugoslav Emir Kusturica *Viața ca minune* (2004). Războiul despre care vorbeau toate mijloacele de informare în mase și, în mod special, televiziunea ce multiplica imaginile dezastrului, l-au determinat pe regizorul basarabean să recurgă la proiecțiile video pentru o mai vădită apropiere a mesajului de spectator. Prin intermediul celor două personaje feminine: Dora și Kate se prefigurează tabloul urmărilor rămase după război în psihicul și fizicul femeilor din Bosnia. Așa, Kate, o americană, „*care participă în calitate de psiholog la cercetarea gropilor comune lăsate de război, până în ziua când nu mai rezistă și se pomenește exercitându-și profesia într-un centru medical, în Germania, unde sunt găzduite femeile violate pentru a fi ajutate să-și depășească traumatismele*” [Matei Vișniec, p. 320], - încearcă să comunice cu Dora, violată în timpul războiului din Bosnia și s-o salveze.

Deși cele două personaje feminine în spectacol sunt interpretate de patru actrițe, franțuzoaicele Elisabeth Pelon și Manon Guillome și basarabencele Snejana Puică și Luminița Tacu devin un simbol a două lumi care se întâlnesc în niște condiții limită și caută să comunice, și evident, că și dialogul din scenă are loc în două limbi: franceză și română. Dar problemele puse în dezbatere și durerea eroinei e atât de evidentă încât diferența de limbă și naționalitate se șterge, rămânând pe un plan secund.

Mihai Fusu aduce în scenă patru actrițe care joacă pe rând rolurile lui Kate și Dora. În această ordine de idei, am putea face o paralelă la spectacolul **Omul care** a notoriului

regizor englez Peter Brook (de altfel a montat și în Franța) care limitează mulțimea de personaje la patru interpreți. „Aici nu există nici o diferență între medici și pacienți, căci actorii îi interpretează, pe rând, când pe unii, când pe ceilalți (...). Datorită acestei rotații, **Omul care** propune o reflecție asupra creierului: nimeni nu e sigur de situația sa și, în fiecare clipă, își poate schimba statutul. Granițele nu au nimic definitiv” [George Banu, p. 254].

La fel și în spectacolul *Femeia ca un câmp de luptă* schimbul permanent de roluri pretinde spre aceeași idee de nesiguranță, incertitudine în ziua de mâine. Oricine și oricând poate sa ajungă din postura psihologului Kate a victimei Dora. Situația politică pe planetă este destul de instabilă și nimeni nu este protejat de o posibilă agresiune, iar spectacolul devine pe de o parte un apel de a renunța la violență, la agresivitate și pe de altă parte optează pentru „acceptarea unui set de valori comune care să oprească dezastrul...”.

Dramaturgia lui Matei Vișniec s-a impus atât în spațiul român cât și în plan internațional nu numai ca un câmp accesibil pentru creație, de provocarea fanteziilor regizorale, dar și un teren de colaborare și chiar apropiere a culturilor despre care se vorbește tot mai des în ultimele decenii. Aname apropierea culturilor deschide noi orizonturi și pentru popoarele mici.

Microcosmosul operei lui Vișniec va rămâne mereu deschis pentru interpretare. Or, teatrul cu mijloacele sale stilistico-artistice, prin limbajul său atât de flexibil și receptiv la tehnicile moderne ne va surprinde cu montări inedite a operei dramaturgului încă mult timp.

Referințe bibliografice:

1. Banu, George, *Peter Brook. Spre teatrul formelor simple*, București, Polirom, 2005.
2. Chevalier, Jean, Gheerbrant, Alain, *Dicționar de simboluri*, vol. III, București, Artemis, 1995.
3. Cultura, *Am fost întotdeauna un rebel*, (interviu cu Matei Vișniec), Nr. 16, București, 2004.
4. Contrafort, *Sunt într-un contact continuu, dureros, opresant cu zvâcolirile Lumii...* (interviu cu Matei Vișniec) Nr.11, noiembrie, Chișinău, 2002.
5. Ionesco, Eugene, *Sub semnul întrebării*, București, Humanitas, 1994.
6. Fedorenco, Victoria, A. *Cehov: tradiția și modernitatea interpretării în teatrul contemporan în Arta 2004*, Chișinău, 2004.
7. Vișniec, Matei, *Istoria comunismului povestită pentru bolnavii mintal*, Chișinău, Prut Internațional, 2004.

FORMES DE L'IDENTITÉ

Crize identitare și/sau identități prefabricate în cultura media

Alexandru BOHANȚOV

Universitatea Liberă Internațională din Moldova

Fenomenul, care a marcat cel mai profund mentalitatea omului modern, a fost declanșat de ecranele pe care sunt proiectate imaginile în mișcare. În urma proliferării fără precedent a mijloacelor de comunicare în masă (presa, fotografia, afișul publicitar, radioul, cinematografia, televiziunea, noile media), oamenii și-au pierdut oarecum dorința de a **atinge** obiectul original, revoluția mediatică creând o lume de umbre ce s-a substituit treptat universului real, cunoscut anterior prin contact direct [Vlad, p. 18]. Audiovizualul este marea mitologie a civilizației contemporane, ecranului TV fiindu-i atribuite calificative diametral opuse: cutie magică – cutia diavolului, ochi universal – ochiul bouului (ultima comparație, mai puțin ortodoxă, aparține scriitorului francez Jean Cocteau și a fost lansată în zorii epocii televizuale).

În fond, audiovizualul rareori a fost privit cu ochi buni de către intelectualii de marcă. Să ne amintim câte invective au lansat împotriva televiziunii reprezentanții celebrei Școli de la Frankfurt, denunțând produsele în serie ale audiovizualului care creează stereotipii de gândire și de comportament. Plictisit de oferta americană a micului ecran, cunoscutul cineast Woody Allen avertiza, acum două decenii, la modul scandalos: „Nu aruncați gunoiul. Din el se fac emisiuni TV”. Iar într-o ediție specială a revistei *Iskusstvo kino* (nr. 1/1996), axată integral pe problemele televiziunii, cunoscutul dicton despre cinematografie a fost reactualizat: „Pentru noi, cea mai importantă dintre toate *nonartele* este televiziunea”. Nu este deci validat conceptul de *artă mediatică*. Argumente: televiziunea omogenizează gusturile publicului, se orientează preponderent spre fenomenul de divertisment, adică spre niște modele culturale mediocre.

Actualmente, când micul ecran este dominat de știrile senzaționale și de frenezia transmisiunilor în direct, menite să cucerească publicul, când spațiul public abundă în produse ale industriei mass-media (seriale interminabile – un fel de programe-fluviu, jocuri și concursuri, *talk-show*-uri și *reality show*-uri, videoclipuri muzicale și spectacole publicitare etc.), în vizorul cercetărilor din domeniul comunicării audiovizuale revin, imperios, câteva probleme care, mai mult sau mai puțin, adâncesc criza identitară: 1. Există un hotar de netrecut între „cultura elevată” și „cultura media”? 2. Poate fi identificată o linie netă de demarcație între „realitate” și „ficțiune” pe micul ecran? 3. Și, în fine, oare fenomenul globalizării nu implică „colonizarea mediatică”, în urma căreia se produce disoluția identității culturale?

Cele trei domenii clasice ale comunicării televizuale – jurnalismul de informare, publicitatea și divertismentul – tind să fuzioneze într-unul singur, în care limbajul publicității devine unul predominant, chiar dacă nu întotdeauna și cel mai important. Cu alte cuvinte, calitatea informației sau consistența produsului audiovizual de divertisment depinde de volumul de vânzare al publicității. Lectorul universitar, doctor Ion Stavre, autorul unui foarte interesant studiu științific despre reconstrucția societății românești prin audiovizual, se întreabă și ne întreabă: „Timp de două secole, al XIX-lea și al XX-lea, omenirea a exploatat sălbatic speciile animale și vegetale, resursele naturale astfel încât astăzi ne confruntăm cu o criză a resurselor și cu fenomenul încălzirii globale a planetei. Și diversitatea culturală poate dispărea, ireversibil, cu efecte greu de evaluat în acest moment. Marea miză a

secolului al XXI-lea va fi bătălia între comerț și cultură. Va putea, oare, supraviețui civilizația umană dacă cultura se va transforma în întregime în comerț?” [Stavre, p. 19].

În procesul de comercializare a culturii audiovizuale, cei mai vehiculați termeni pe piața de produse media au devenit „proiect”, „format” și „rating”. Prima dintre aceste noțiuni desemnează traseul de materializare a unei producții TV – de la stadiul de idee/ scenariu literar (ca acte intenționale) la programul audiovizual propriu-zis, pe când formatul de televiziune se referă la structura și stilistica emisiunii, altfel zis stabilește „regula jocului”. Iar conceptul de *rating* este o formulă aproape universală în cuantificarea reușitei unui mesaj TV. În goana după audiență, multe televiziuni mizează pe format de import în care se regăsesc, în cele mai insolite combinații, cei „4S” (sânge, sex, senzațional, spectacular), livrându-ne tot felul de simulacre sau *realități prescise* [Rachieru, p. 144]. Este foarte populară emisiunea-spectacol *reality show*, în care realitatea și ficțiunea se combină în diferite feluri. *Reality show*-ul este un simulacru audiovizual. Dacă programul de tip *talk-show* este axat pe participarea unor personalități de prim rang ale spațiului public (analști, experți, oameni politici etc.), protagoniștii *reality show*-ului sunt oameni obișnuiți. De obicei, la aceste emisiuni participă un grup de persoane, cărora li se creează circumstanțe speciale de a se afla pe muchie de cuțit. Adesea pe peliculă răbufnesc niște acțiuni sau frânturi de fraze de-ale participanților, pe care ei, dacă le-ar „comite” în condiții normale ar roși sau și-ar cere scuze. Însă „regulile jocului” sunt crunte și adesea la limita decenței: **Căsătorie în direct** (PRO TV) sau **Big Brother** (Prima TV).

Ultimul format de emisiune – **Big Brother (Fratele cel Mare)** – a dat naștere la numeroase controverse. Proiectul presupune selecția a 8-12 tineri (în urma unui *casting*) care acceptă să fie izolați într-o casă, unde vor trebui să conviețuiască timp de trei luni, urmând a fi filmați continuu (24/24 ore). Toată gama sentimentelor omenești – simpatie, antipatie, invidie, ură, certuri, înjurături etc. – sunt prezente la superlativ în emisiune, deoarece tinerii trebuie să aibă un comportament cât mai dezinhibat. Astfel, în **Big Brother 2** de la Prima TV, participanții n-au avut nici un fel de probleme în a umbla dezbrăcați prin casă, ba chiar... a face sex (scene de sex în transmisiune *live*!). Ediția respectivă (una „la limită”) a fost penalizată de Consiliul Național al Audiovizualului din România, postul Prima TV fiind amendat cu o sumă de 700 milioane de lei. Caracterul indecent al emisiunii a fost sancționat și de către public. Producătorii și-au pus mari speranțe în creșterea audienței dar, contrar așteptărilor, interesul telespectatorilor a fost unul scăzut. Un moment extraordinar s-a produs într-o *reality show* de la posturile americane de televiziune: un participant la emisiune, dorind să se dumerească în sentimentele sale, s-a năpustit literalmente asupra cameramanului ce îi înregistra fiecă mișcare, zicându-i: „Lăsați-mă în pace, de unul singur, barem o clipă! Aceasta doar e viața mea!” – la care a primit un răspuns destul de rezonabil din partea omnipotentului regizor: „Viața ta este show-ul nostru!”.

Structurile televizuale respective sunt valorificate și de către „marele” ecran. Bunăoară, de formatul *reality show* a făcut uz regizorul american Peter Weir în filmul **The Truman Show** (1998). Eroul central al peliculei, un oarecare Truman Burbank, este, fără știrea sa, protagonistul unui *reality show* nonstop, chiar din primele clipe ale vieții sale. „Familia” și „prieteni” săi sunt parteneri în acest serial nesfârșit, pe care telespectatorii de pe mapamond îl urmăresc 24 de ore din 24, cu sufletul la gură. Obsesia principală a eroului devine evadarea din acest sistem diabolic. Mesajul filmului e transparent: „Până unde ne poate invada mass-media viețile? De unde această maladivă atracție pentru emoțiile prefabricate de televiziune?” [Corciovescu, Râpeanu, p. 516].

Filmului **The Truman Show** i-a urmat pelicula **Ed TV** (SUA, 1999) a regizorului Ron Howard, care are mult mai multe similitudini cu formatul televizual *reality show*. Astfel,

protagonistul Ed, un vânzător modest de videocasete, consimte să fie prezent tot timpul în vizorul camerelor de luat vederi ale unui post de televiziune privat, aflat în prag de faliment. În scurtă vreme, emisiunea în cauză are cel mai bun *rating* în America. Dar obsesia acestei situații profitabile capătă dimensiuni catastrofale, în plan existențial, din momentul când „showman”-ul Ed află că, în virtutea contractului, dânsul trebuie să-și „trăiască” restul vieții... în direct!

Unele aspecte deontologice legate de experimentele audiovizuale descrise mai sus au fost abordate, încă în anul 1979, în filmul *La Mort en direct (Moartea în direct)* al criticului și regizorului francez Bertrand Tavernier, cu celebra actriță austriacă Romy Schneider în rolul central. Aici intriga se țese în jurul unui proiect „real”, inițiat de un *teleboss* care, în goana după audiență și profit, este gata la orice. Cu un cinism ieșit din comun, dânsul hotărăște să transmită în direct ultimele zile din viața unei scriitoare de mare succes, atinsă de o boală incurabilă.

În acest scop, având accepția muribundeii, unui reporter TV i se implantează pe creier o minivideocameră, capabilă să retransmită tot ceea ce vede în oada femeii. Odată cu apropierea clipei fatale, audiența capătă cote impresionante. Dar... (există întotdeauna un dar!) în fața morții iminente a scriitoarei, tânărului reporter i se face milă și el pune capăt acestui *show* indezirabil, străpungându-și ochii. Cu toate că filmul are la bază un roman S.F., aluziile la nenumeratele ravagii ale televiziunii postmoderne sunt indubitabile.

După atacurile teroriste asupra Americii (11 septembrie 2001), criticul cinematografic Alex Leo Șerban lansează conceptul de *reality blow* care definește, din punctul lui de vedere, o frântură de realitate având toate aparențele unui spectacol cinematografic redat într-o formă brută, aparent neprelucrată, pe canalele TV. *Reality blow*-ul este genul provocat de filmul-catastrofă, iar teroriștii par să se fi „inspirat” din filmele apocaliptice (în *Armagedon* New Yorkul bombardat de asteroizi e redat prin fragmente de zgîrie-nori care zboară în toate părțile, cu oameni care aleargă buimăciți prin fața camerei de luat vederi, în timp ce vârful unei imense clădiri se prăbușește peste ei și în toiul acestui cataclism macabru un pieton strigă îngrozit: „*Ne bombardează Saddam!*”). Concluziile cunoscutului critic nu sunt deloc optimiste: „Realitatea televizuală de astăzi – singura care mai contează! – **organizează trăitul** după regulile sale proprii, retransmițându-l – via sateliți – ca un show destinat katharsis-ului planetar. Este acesta un semn că imaginarul nostru nu mai acceptă decât **trăitul mediat**, sau că – pur și simplu – „trăitul ne-mediat” nu mai există? Dacă postulăm că **nu există** decât ceea ce este **retransmis de televiziune**, s-ar părea că da. Ficțiunea (ficțiunile) Cinematografului prezintă dezavantajul (imens, în aceste condiții) de **a nu fi trăit**, de **a nu fi autentic** – în plus, de **a nu fi (= a nu putea fi!)** „live” (sublinierile aparțin autorului, n.n. - A.B.) [Șerban, p. 5].

În plus, noile tehnologii informaționale au declanșat un fenomen fără precedent de convergență și întrepătrundere a mediilor de comunicare audiovizuale (și nu numai). Astfel, în ajunul mileniului trei, celebrul actor Alain Delon declara pe paginile revistei *Le Figaro*: „Cred că cinematograful e un domn bătrân care stă să-și dea duhul. Secolul ce vine va fi al televiziunii și al imaginii digitale. Trebuie să acceptăm mersul timpului și, când nu mai e nimic de făcut, să ne retragem. Dar sunt puțin trist pentru că am trăit ultimele mari clipe ale acestei arte și industrii” [Corciovescu, Râpeanu, p. 526]. Regretul actorului francez este lesne de înțeles. A sosit momentul când măiestria actorului nu mai este solicitată ca pe timpuri, iar unii cinești (mai ales americani) mizează tot mai mult pe „efectele speciale” ale noilor tehnologii media (nu cumva Hollywood-ul dorește ca noi, receptorii de azi, să avem un șoc similar celui a resimțit de spectatorii din timpul fraților Lumière?!).

Axioma celebră a lui M. McLuhan – *The medium is the message* – și-a depășit demult sensul metaforic: noile tehnologii informaționale au revoluționat audiovizualul. Dar piața mediatică din Republica Moldova are o anume relevanță doar în municipiul Chișinău și în câteva orașe, la sate oferta de mesaj audiovizual fiind încă blocată de diferiți factori: de ordin infrastructural, financiar, ideologic etc. În ultimul deceniu, Chișinăul cunoaște o adevărată explozie de produse audiovizuale: programe prin cablu și satelit, piața de casete video, CD-uri și DVD-uri – niște forme foarte eficiente de proliferare a mesajului audiovizual. Aceste produse mediatice sunt, aproape în totalitate, de import, nu se face mai nimic pentru a echilibra, măcar parțial, producția audiovizuală străină cu cea autohtonă. Televiziunea noastră pare văduvită de proiecte de anvergură, viabile. Azi, când infuzia de capital privat în mediile electronice capătă amploare, este absolut necesar ca audiovizualul public „să se constituie într-o autentică vitrină a valorilor naționale, nu pentru a flata sau supralicita o realitate axiologică națională, nici pentru a nega xenofob valorile altor culturi, ci pentru a cultiva cu demnitate și simțul măsurii valorile proprii – cele morale, culturale, științifice, artistice, etno-folclorice, socio-umane” [Bucheru, p. 140]. Fiindcă adevărata autoidentificare culturală nu se reduce la un act obișnuit de comunicare, ci presupune mult mai mult: o stare permanentă de comuniune cu valorile culturale naționale. Probabil, nu întâmplător, se spune că identitatea culturală este un fel de autobiografie spirituală a individului. Or, modelul comercial de televiziune se conformează servil gustului mediu al publicului, fiind refractar la programele culturale de marcă.

Așadar, în evoluția culturii audiovizuale pot fi nominalizate o serie întreagă de **momente negative** care amplifică neliniștile identitare: abolirea sau bagatelizarea tabuurilor etice; opțiunea repertorială restrânsă din bogata moștenire a culturii naționale și universale (sunt valorizate audiovizual un număr infinitesimal de capodopere literare); orientarea preponderentă spre cultura de masă din vecinătatea produsului *kitsch* sau spre texte de o calitate dubioasă; tendința unor creatori/consumatori inveterați de media de a evada din realitate în lumea iluziilor, fantasmelor, mai ales în situațiile de criză, slăbiciune, înstrăinare (fenomenul *escapism*). Și încă o considerație, poate cea mai neliniștitoare pentru analiștii comunicării de pe toate meridianele: fenomenul globalizării, uniformizarea producțiilor audiovizuale contribuie involuntar la pierderea identității naționale a publicului telespectator.

Surse bibliografice:

1. Bourdieu, Pierre, *Despre televiziune*. – București: Meridiane, 1998.
2. Bucheru, Ion, *Fenomenul Televiziune*. – București: Editura Fundației României de Măine, 1997.
3. Corciovescu, Cristina; Râpeanu, Bujor T. *Cinema... un secol și ceva*. – București: Curtea Veche, 2002.
4. Kellner, Douglas, *Cultura media*. – Iași: Institutul European, 2001.
5. Negrea, Laura-Elisa, *Magia telerealității și despre Big Brother*. – București: Cobalt, 2004.
6. Rachieru, Adrian Dinu, *Globalizare și cultură media*. – Iași: Institutul European, 2003.
7. Stavre, Ion, *Reconstrucția societății românești prin audiovizual*. – București: Editura Nemira, 2004.
8. Șerban, Alex Leo, *Reality Blow // Observator cultural*. Septembrie 2001, nr. 82.
9. Vlad, Tudor, *Fascinația filmului la scriitorii români*. – Cluj-Napoca: Fundația Culturală Română, 1997.

Société, langue, culture et traduction

Elena DRAGAN

Université de'Etat „Alecu Russo”, Bălți

Conçue comme un phénomène social, grâce à son essence et à sa fonction, la langue est définie comme une manifestation de la culture d'un peuple.

La culture, à son tour, de la façon dont elle est définie par la plupart des chercheurs comme la somme *des traditions, des coutumes d'un peuple, la religion, la littérature et l'art*, s'oppose à la nature, comme toute réalité créée et travaillée s'oppose à la réalité non travaillée. [Sonesson, 2002 :141]

Par la langue, l'homme assimile la culture, la perpétue ou la transforme. Or, comme chaque langue, chaque culture met en oeuvre un appareil spécifique de symboles dans lequel s'identifie chaque société. Ainsi la diversité des langues et des cultures dans leur fonctionnement a pour base le symbolisme qui les articule. Comme la culture englobe des éléments internationaux et nationaux, de même le contour sémantique d'une langue englobe des éléments de la culture universelle et des éléments de la culture nationale.

Ainsi, on conçoit que la culture est un produit social, non-subordonné à l'activité biologique des individus, mais la langue c'est la forme de la matérialisation et du stockage des valeurs de civilisation.

Du point de vue historique, le concept de culture est plutôt jeune : environ trois siècles. C'est au XVII^{ème} siècle que Samuel Pufendorf en a donné la première formulation moderne. La traduction se trouve entièrement dans ce cadre, car elle indique les manières de traduire une culture dans son ensemble, ou encore elle montre les modes de traduire d'un sujet particulier.

La traduction suppose l'interaction. Les cultures *n'entrent pas directement en contact sur toute leur surface, mais sur certains points ou certaines régions seulement* [Dumont, 1986: 131]. Traduire c'est établir un contact avec un ensemble d'autres contacts, connus ou inconnus par le traducteur, traduire c'est aussi travailler sur la base des échanges culturels [Cordonnier, 1995: 11]. Dans l'opération traduisante, la culture de l'étranger se manifeste comme un lieu de résistance très solide à la traduction, car elle ouvre la possibilité de l'étrangeté qui vient se heurter à la culture de la langue cible. La traduction bute contre le fait culturel étranger, en finissant par l'évacuer souvent.

C'est là l'espace de l'intraduisibilité. Celle-ci est historique et culturelle, proportionnelle à la quantité et à la qualité des contacts établis avec l'autre langue. L'intraduisibilité ressortit à l'interaction entre les cultures. C'est ainsi qu'elle doit être envisagée.

Le fait qu'il y ait une hiérarchisation et une inégalité entre les cultures n'est pas de peu d'importance pour la traduction. Les deux termes : *traduction* et *culture* s'influencent réciproquement. *La traduction est dans la culture. Elle est culture* [Cordonnier, 1995: 12-13].

D'une autre part, la nature biologique de l'individu se reflète dans sa langue. C'est pourquoi le contour matériel de la langue est déterminé, dans une grande mesure, par l'aspect physiologique et, de plus, par celui psycho-physiologique du processus de la communication, processus qui met en action la langue.

Dans l'acception de B. Norman, A. Suprun, B. Plotnicov et N. Metchicovskaia, la langue se présente comme un phénomène de la culture et de la nature à la fois [Norman, Suprun, 1983 :48].

Pareil à la culture qui englobe des éléments nationaux et internationaux de même, le contour sémantique d'une langue englobe des éléments de la culture universelle et des éléments de la culture nationale.

L'influence de la culture sur la langue s'observe, surtout, dans le cas où une langue a des traits propres qui lui sont particuliers et qui peuvent être relevés seulement par des moyens contrastifs. Ceux-ci sont projetés, surtout, sur les compartiments lexical et phraséologique. Les unités nominales sont dans une liaison directe avec la réalité extra-glottique. Ce sont elles qui transposent les réalités culturelles nationales, celles qui appartiennent à un seul peuple. Elles motivent la présence des unités nominales sans équivalents lexicaux dans toutes les langues qui désignent des phénomènes d'une culture qui appartient à une seule nation. Ainsi, la langue française enregistre des unités d'origine russe comme : *isba, samovar, kolkhoze, knout, koulak, bistro*, etc, d'origine anglaise : *scotch, hall, iceberg, grog, punch*, germanique : *bourgmestre*, hébraïque : *kibboutz* [Norman, Suprun, 1983 :52].

Dans le bol où le punch rit sur son trépid d'or,

Le grog est fashionable... (Musset, *Les Pensées Sauvages*, 1983, p.32).

En même temps, le russe a des unités d'origine française : *запсоч, шамнахское*, etc. En roumain ce sont les unités : *à propos, tête-à-tête, vis-à-vis, cherchez la femme, à la guerre comme à la guerre*, etc.

Comme le russe et le français sont des langues appartenant à des groupes de langues différents, et donc à des cultures différentes, les unités empruntées par ces langues l'une à l'autre se transforment en des unités exotiques. Les exotismes et les ethnographismes se présentent, premièrement, comme des symboles de la France dans la culture roumaine (ou russe), dans laquelle ils fonctionnent comme des emprunts, et puis comme des unités qui transposent la culture française [Carrère D'Encausse : 1].

Les différences culturelles expliquent très souvent le contour sémantique connotatif différent des langues. Ainsi, les unités lexicales de certaines langues peuvent enregistrer un contour sémantique dénotatif identique, mais un contour sémantique connotatif différent parce qu'elles englobent des nuances émotives et appréciatives qui diffèrent dans chaque culture à part.

Le fonds lexical de la langue se trouve à l'intersection de la langue et la culture. Les fautes qui surviennent dans le fonds conditionnent des difficultés de communication.

Ainsi, la langue française englobe un grand nombre d'unités lexicales qui désignent le logement : *cabane, baraque, bicoque, cahute, case, hutte*, etc. Seule la connaissance de la culture française aide un étranger à se débrouiller dans leur connotation : *cabane* - un petit logement construit d'une manière grossière, *baraque* - construction provisoire de planches, *bicoque* - petite maison d'une beauté médiocre, *cahute* - chaumière mauvaise, *case* - logement léger rencontré dans les pays exotiques, *hutte* - logement provisoire construit d'un matériau léger.

Si deux ou plusieurs cultures sont très proches, les fonds lexicaux des langues qui transposent ces cultures, enregistrent des équivalents partiels. Ainsi, en arabe, le mot *bazar* signifie *marché public*; en français, ce mot signifie *marché public arabe, magasin universel, ou maison en désordre*.

L'influence de la culture sur la langue est sentie dans la constitution des styles de celle-ci. Ainsi, le langage illettré est le langage des couches sociales qui n'ont pas une éducation culturelle et scientifique très élevée (il englobe le style familial, avec des aspects paysan et citadin, vulgaire et argotique), tandis que le langage littéraire non artistique est le langage des personnes instruites (style publicitaire, juridico-administratif, technoscientifique et jargon) [Carrère D'Encausse : 6].

L'influence de la culture sur la langue se matérialise, de même, dans le processus de la communication, dans le spécifique du contour lexical et grammatical des unités communicatives de la langue qui transposent la façon dont une personne se comporte verbalement et factuellement et comment elle respecte et néglige certains stéréotypes comportementaux, qui appartiennent à une nation [Norman, Suprun, 1983 :52]. Ainsi, en français, la politesse du producteur du message face au récepteur se manifeste par les unités : *s'il te plaît, merci (beaucoup, de tout mon coeur), je vous demande pardon, excuse-moi, excusez-moi* etc :

Cf : *Il signa d'un grand J, plia la feuille en tremblant, inscrivit sur le dessus : «Madame Eterlin», et la tendit à Simon avec un sourire d'excuse complice, sans songer à donner l'adresse.*

-Merci, murmura-t-il.

(Druon, Les Grandes Familles, 2000, p. 26)

Tout comportement verbal est déterminé par certaines traditions culturelles de la société. Les traditions culturelles réglementent même les thèmes de la discussion ; ainsi, le temps est le thème préféré par les Anglais, mais évité par les Français:

Cf : ... *We say Time is money. It is civilization, literature, music, pleasure, or a rich life.*

(G. Bernard Shaw, 1983, p.120)

Ainsi, chaque langue est influencée par la culture nationale et internationale. Mais, en même temps, chaque langue peut influencer la culture, parce que chaque langue transpose une image du monde, des normes, des stéréotypes de comportement et des valeurs culturelles [Zveguintsev, 1964 : 99].

Il est évident le fait que chaque langue découpe dans le même réel des aspects différents; que c'est notre langue qui organise notre vision de l'univers; que nous ne voyons de celui-ci que ce que notre langue nous en montre [Mounin, 1964 :57].

Non seulement la même expérience du monde s'analyse différemment dans des langues différentes, mais l'anthropologie culturelle et l'ethnologie amènent à penser que ce n'est pas toujours le même monde qui s'exprime dans des structures linguistiques différentes. On admet aujourd'hui qu'il y a des *cultures* (ou des *civilisations*) profondément différentes, qui constituent non pas autant de *visions du monde* différentes, mais autant de *mondes* réels différents. Et la question est de savoir si ces mondes profondément hétérogènes se comprennent ou peuvent se comprendre, se traduire, de savoir si, en profondeur, chaque civilisation est impénétrable pour les autres [Mounin, 1964 :59].

L'existence de ces obstacles à la traduction, qui proviennent de la différence des mondes réels exprimés par des langues différentes, n'a jamais été démontrée spécifiquement. La plupart des travaux qui traitent cette question confondent les obstacles qui proviennent des façons différentes de concevoir le même monde et les

obstacles qui proviennent des façons de nommer *des mondes* entièrement étrangers les uns aux autres.

Dans ses recherches Nida remarque que, dans le cadre d'une même grande civilisation, existent des mondes de l'expérience sociale si différents que la traduction d'une nation, de l'un à l'autre, apparaît difficile et quelquefois, sans doute, impossible. [Nida, 1964 :214]

A ce propos, il classe les problèmes posés par la recherche des équivalences - lors du passage d'un monde culturel à un autre au cours d'une traduction - selon cinq domaines : l'écologie, la culture matérielle (toutes les technologies au sens large), la culture sociale, la culture religieuse et la culture linguistique [Nida,1964:208].

D'autre part, si on admet que notre langue fabrique notre pensée pour nous, qu'il y a, par conséquent - suivant rigoureusement la structure de chaque langue - des structures de pensées différentes, c'est-à-dire que chaque langue a sa conception du monde, son idéologie sous-jacentes [Mounin, 1964 :34], la présence, dans une langue de civilisation, comme le français ou le roumain, de termes étrangers désignant les choses étrangères à la culture française ou roumaine (au sens ethnographique du mot) - comme *yard*, ou *verste*, ou *stade*, ou *gallon*, *dollar*, ou *mark* ou *rouble*, ou *télègue* - indique déjà qu'à l'intérieur d'une même civilisation les cultures matérielles ne se recouvrent et, donc, ne se traduisent pas exactement. L'analyse poursuivie dans ce sens - du point de vue du problème de la traduction - montre qu'à l'intérieur d'une même grande civilisation, l'europpéenne, au XIXème siècle, par exemple, il existe des mondes culturels partiellement séparés par leurs cultures matérielles elles-mêmes.

Il suffit de passer de la France à l'Italie pour s'apercevoir aussi que presque tous les noms de fromages, par exemple *bucherato*, *marzolino*, *stracchino*, *caciocavallo*, *pecorino*, résistent à la traduction: le mot italien passe en français quand la chose italienne passe en France.

On peut admettre que l'existence de cultures ou de civilisations différentes, constituant autant de mondes bien distincts, est une réalité démontrée. On peut admettre aussi que, dans une mesure qui reste à déterminer, ces mondes distincts sont impénétrables les uns pour les autres. Et ces hiatus entre deux cultures données s'ajoutent aux difficultés que les langues elles-mêmes opposent à la traduction totale.

La traduction appartient au domaine du sujet. De cette façon la traduction n'est que l'écriture d'un sujet traduisant. La traduction est d'abord un art de recoder, c'est-à-dire une activité linguistique destinée à déchiffrer les codes d'un message source et à produire par voie de transfert de sens et de style sa double cible, dont les constituants sont reliés à ces mêmes codes par une relation à la fois interne et externe.

Ainsi, la traduction rend visible le sujet ; le sujet traducteur apporte l'humeur, le ton, la distance, l'ironie mais aussi la faute, le manque.

La fidélité est un mot à bannir du vocabulaire de la traduction puisqu'il est source de malentendus multiples. Lorsque nous traduisons il ne nous faut pas être fidèle mais responsable. Il faut traduire ce qui vaut d'être traduit [Ladmiral, 1994 : 112]. Ce qui est à traduire, ce n'est pas un texte mais un style personnel, une manière. Le pasticheur traduit en revenant en arrière, vers un texte source idéal qu'il reproduit tout en utilisant des procédés de traduction ou d'imitation intralinguistique [Mounin, 1964 :185].

Les langues constituent, en même temps, des traditions autonomes, mais, aussi, elles se trouvent dans un réseau complexe de faits et de traditions de nature

extralinguistique. Les langues se développent comme systèmes dans des relations avec d'autres phénomènes d'ordre spirituel et social : la langue étant liée directement à la vie sociale, à la civilisation, à l'art, au développement de la pensée, de la politique, à la vie entière de l'homme.

Les langues sont des phénomènes plus complexes que les différentes formes de civilisation.

Cela est dû au fait que les langues ont une histoire propre qui ne correspond pas aux autres sections de l'histoire socioculturelle. Par exemple, la maison est un objet universel, commun à toute civilisation. Mais le mot *maison* n'est pas le même dans toutes les langues, ni au moins dans la même famille ou le même groupe de langues. Par exemple, *maison* - en français, *casa* - en roumain, *table* - en français, *masă* - en roumain etc.

Parfois, l'histoire formelle des signes linguistiques ne coïncide pas avec leur histoire culturelle, et l'histoire complète du signe linguistique ne peut être faite que dans une relation avec le concept qu'il désigne.

Mais il y a des cas où les concepts sont désignés par des mots analogues, mais formés sur la base du matériel existant dans la langue, c'est-à-dire par le calque linguistique. Par exemple, *chemin de fer* - en français, *cale ferată* - en roumain ; ce sont des calques de l'allemand *Eisenbahn*.

Ainsi, le problème de la langue et de la culture est un problème aspectuel. La culture est *un produit social* et pas une activité biologique de l'homme, tandis que la langue apparaît comme *une évolution de la culture et de la nature à la fois* [Coșeriu, 1995:69].

La culture détermine le plan du contenu du système des signes de la langue. Le caractère et la forme de l'influence de la culture sur la langue s'observe par le lexique et les phraséologismes, parce que les moyens nominatifs de la langue sont dans une relation étroite avec la réalité environnante. Chaque langue, chaque dialecte a des mots qui n'ont pas de traduction unique dans d'autres langues. C'est surtout le lexique sans équivalents ou le lexique exotique. Les exotismes et les ethnographismes symbolisent une culture étrangère à la langue qui les emprunte. Par exemple, *speaker*, *shilling* peuvent être associés à la culture de l'Angleterre; *djelau*, *chislac*, *aric*, sont des signes de la culture arabe.

Ainsi, le lexique d'un peuple est lié à sa culture. Si la culture et le mode de vie de deux peuples sont plus proches, les différences sont moins nombreuses dans leur fonds lexical. L'influence de la culture sur la langue se manifeste dans les particularités typologiques des langues. L'influence de la culture du peuple sur les particularités typologiques stylistico-normatives de son système a un caractère plus profond que l'influence de la culture sur le vocabulaire. Si le vocabulaire d'une langue est le miroir de la culture, alors son système stylistico-normatif *est une photographie Roëntgen*.

Ainsi, l'influence de la culture sur la langue s'observe dans le vocabulaire spécifique national et culturel, dans les particularités typologiques stylistico-normatives du système lingual et dans les caractéristiques du parler lié à l'évolution grammaticale et lexicale.

Chaque culture est *intrinsèquement liée à sa langue*. Plus grande est la distance, la différence géographique ou temporelle entre deux langues, plus grande est la difficulté à rendre la pensée d'une langue dans une autre. Et alors, qu'est-ce que nous pouvons faire pour communiquer réellement, de manière efficace ?

Prendre conscience d'une langue veut dire donc reconnaître le fait que la langue est le résultat d'une orientation logique, mentale, cognitive, qui pénètre tous les aspects d'une culture donnée.

La langue est la pointe de l'iceberg d'une culture [Lévi-Strauss, 1973:86].

Il y a des linguistes et des philosophes qui s'occupent du rapport entre langue et réalité - thème qui est aujourd'hui d'une importance cruciale dans un monde globalisé qui cherche à écraser les individualités et les particularités de chacun. Cette approche a été définie comme *relativisme linguistique*. Née au début du XIX siècle, avec Wilhelm von Humboldt, elle a trouvé son développement le plus accompli chez deux grands linguistes et anthropologues américains des premières décennies du siècle dernier : Sapir et Whorf, qui se sont posé le problème d'établir les catégories logiques et perceptives qui se cachent derrière chaque langue ; et ils ont découvert que, si d'un côté le monde était toujours le même pour tous, la manière de le segmenter et de le décrire était différente d'une langue à l'autre. Humboldt disait que *la diversité des langues est une diversité des visions du monde* [Humboldt, 1963: 245].

Pour cette approche, chaque langue et donc sa culture correspondante possède une richesse extraordinaire, représente un patrimoine unique qui peut enrichir les autres langues et les autres cultures.

C'est sur la base de l'universalité du langage, donc, qu'on peut peut-être résoudre le problème de la communication entre les langues différentes.

L'autonomie du langage par rapport au réel ou à la nature permet d'y voir *le fait culturel par excellence* [Lévi-Strauss, 1973 :247]. *Le langage est l'instrument essentiel par lequel nous assimilons la culture de notre groupe.*

Donc, le langage est une activité *créatrice* et, par là, une activité culturelle infinie. Il est, en même temps, une forme de la culture et la base de la culture, en particulier en tant que *tradition* culturelle [Mounin, 1963:217].

De ce qu'on vient de dire on pourrait conclure :

- La langue et la société sont deux concepts qui ne se conçoivent pas l'un sans l'autre. C'est dans la société qu'on apprend les compétences linguistiques qui seront perfectionnées dans la même communauté sociale.

- Chaque société s'identifie à l'aide d'un appareil spécifique de symboles qui englobe la diversité des langues, des cultures et des visions du monde. La culture devient ainsi le contour particulier, spirituel, du peuple qui se manifeste premièrement à l'aide de la langue.

- La culture est une somme de traditions, des coutumes d'un peuple, de la science développée par celui-ci, de sa religion, de la littérature et de l'art créé par ce peuple. La culture devient ainsi un produit social.

- L'influence de la culture sur la langue s'observe surtout par les éléments qui lui sont propres. Cette influence touche les compartiments lexicaux et phraséologiques de la langue.

- La multitude des langues s'explique par la multiplicité des civilisations, qui devient un obstacle dans le processus de la traduction. Mais cet obstacle n'est pas infranchissable, car on fait appel toujours aux moyens propres à la langue cible pour exprimer des notions propres à la langue source. Bien sûr une connotation différente sera donnée au mot dans le nouveau contexte.

Sources bibliographiques :

1. Carrère D'Encausse, H., *La langue française et la culture européenne*// www.academie-francaise.fr/immortels discours/carriere.html
2. Cordonnier, J-L., *Traduction et culture*, Paris : Hatier –Didier, 1995
3. Cășeriu E., Structurile lexematice// *Revista de lingvistică și știință literară*, nr.6, Chișinău, 1992
4. Lévi –Strauss, Cl., *Anthropologie structurale*, Paris :Librairie Plon, 1973
5. Mounin J., *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris: Gallimard, 1963
6. Nida E., *Linguistics and ethnology in translation problems*, New–York, 1966
7. Sonesson, G., Dos modelos de la globalizacion. Una perspectiva semiótica // *Criterion*, nr.33, La Havana, 2002
8. Звегинцев В. А., *История языкознания, XIX –XX веков в очерках и извлечениях*, Москва, Просвещение, 1964
9. Норман, Е., Супрун, А., Плотников, Р., Мечковская, О., *Общее языкознание*, Минск, Вышэйшая школа, Т.1, 1983

L'image de la République de Moldova dans la presse française

Valentina ENACHI, Ana MIHALACHE

Université Libre Internationale de Moldova

La Francophonie comme facteur important de la mondialisation sert à faciliter les échanges, les contacts et le dialogue entre les peuples francophones. Mais ce qui est encore plus important c'est l'idée que par la francophonie les pays moins connus, comme l'a souligné à juste titre le chercheur scientifique El. Prus (3, p.77), se font mieux connaître et se font plus notoires, devenant ainsi plus intéressants.

A l'époque de la mondialisation la Francophonie a une mission humaniste qui se traduit par l'appui apporté à la circulation des biens matériels et culturels dans les pays francophones y compris la Moldova.

La République de Moldova qui est une région située à la périphérie de la Communauté Européenne est devenue, ces derniers temps, l'objet d'études et de recherches suite aux changements géopolitiques qui ont eu lieu sur le Vieux Continent(2). Les chercheurs français : historiens, sociologues, politiciens ont écrit et publié plusieurs matériaux sur la situation politique et sociale de la République de Moldova(1), pays à la francophonie massive.

La presse a son rôle dans le système social et le fait que les journalistes français s'intéressent à la République de Moldova n'est pas occasionnel malgré l'égoïsme européen. La presse française fournit des informations concernant la République de Moldova, en offrant des interprétations, des critiques et des commentaires sur ces événements afférents. De cette manière la presse française contribue à la connaissance réciproque de nos peuples ainsi qu'à la médiation des contacts et des relations qui servent à la promotion et à la diffusion des identités culturelles particulières.

Une analyse primaire montre que l'influence de l'Occident sur la République de Moldova est traitée dans la majorité des matériaux de la presse comme un fait bénéfique ce qui est une réalité véridique.

A présent dans le mouvement de la mondialisation la France joue un rôle important dans l'expansion de la spiritualité européenne si nécessaire au progrès de la société moldave.

Dans le journal *Le Monde* (2 janvier 2007) est apparu un matériel analytique sous le titre „Le bassin de la Mer Noire. Une zone de tensions géostratégiques”. L'auteur de l'article Natalie Nougavède relate que „L'entrée dans l'Union Européenne de la Roumanie et de la Bulgarie, le 1^{er} janvier 2007, jette un coup de projecteur sur la Mer Noire, espace stratégique où les relations entre la Russie et l'Europe vont se définir pour les premières décennies du XXI siècle”. On ajoute encore que les Européens se trouveront obligés de regarder de plus près les tensions qui parcourent cette zone y compris le cas de la Transnistrie au moment où la Moldova cherche des soutiens européens. Dans cet article il s'agit visiblement de l'intérêt géostratégique que notre pays a pour les puissances du monde.

Un autre journal français *Libération* (19 octobre 2006), par exemple, insère sur ces pays une série de reportages sur la sécurité des frontières entre l'Ukraine et la Moldova

qui sont devenues plus résistantes et plus durables, grâce à l'installation de nouvelles technologies performantes de la part de l'Union Européenne.

Lorraine Millot, l'auteur de l'article „Ukraine – Moldavie: frontière sous surveillance européenne” mentionne que „Depuis novembre 2005, à la demande de l'Ukraine et de la Moldavie, des douaniers de l'Union Européenne surveillent cette frontière de 1220 km, dont 460 km entre la Transnistrie et l'Ukraine qui était depuis longtemps soupçonnée de trafics d'armes et autres contrebandes. Depuis que les Européens sont là les contrôles sont plus sévères et on voit des avantages”. A la fin de l'article l'auteur constate que l'arrivée des gardes bleus est loin d'avoir encore enrayé la contrebande, mais semble avoir déjà réussi à remettre un peu d'ordre sur cette frontière, et que le pouvoir mafieux mis en place par la Russie en Transnistrie pourrait être sérieusement ébranlé.

Sur les pages de la presse française sont souvent insérés des articles concernant les problèmes de Transnistrie. Les auteurs de ces matériaux traitent les problèmes afférents en connaissance de cause avec des détails d'ordre militaire et politique.

L'envoyée spéciale du journal *Le Figaro* (27 mars 2006) à Tiraspol Arielle Thedrel a publié l'article „Transnistrie, terre de tous les trafics” où elle mentionne que „légalement la République moldave du Dniestr n'existe pas. Né en 1990, ce micro-Etat est devenu un inquiétant trou noir aux portes de l'Union Européenne élargie. La République d'opérette est dirigée d'une poigne de fer par Igor Smirnov, un directeur d'usine parachuté dans la région par le Kremlin, lorsque l'empire soviétique entamait sa décomposition. Sous sa houlette, la Transnistrie est devenue un paradis pour les réseaux politico-mafieux qui prospèrent dans l'ex-URSS. Le blanchiment d'argent sale, les trafics en tous genres de cigarettes, d'alcool et surtout d'armes, rapporteraient plus d'un milliard de dollars par an”. L'auteur de l'article conclut que cette „République sécessionniste” est une affaire prospère pour beaucoup de gens en Transnistrie, en Russie, mais aussi en Ukraine et en Moldova.

Le journal *Libération* (18 septembre 2006) présente aussi sur ses pages un matériel sur la République sécessionniste sous le titre: „La Transnistrie à pas ferme vers Moscou”. L'auteur de l'article Lorraine Millot mentionne que le référendum du mois de septembre 2006 est une parodie pour „l'indépendance” dans cette province assistée par la Russie. Ce référendum doit donner des arguments à la Russie pour qu'elle continue à payer pour garder ce petit îlot russophile au centre de l'Europe.

L'analyste Vladimir Solovev qui traite aussi le thème transnistrien dans son article „Petits et grands secrets d'un pays fantôme” avec le motto „Un morceau de Russie au sein de la Moldavie” (*Courrier International*, nr.813 du 1^{er} au 7 juin 2006) écrit à propos de l'indépendance de la Transnistrie: „La Russie n'a toutefois aucun intérêt à ce que la Transnistrie devienne indépendante. Pour Moscou, c'est le statut actuel qui est le meilleur. Tout d'abord, il permet une présence militaire russe sur les arrières de l'Ukraine et la Moldavie, avec lesquelles la Russie n'est pas en très bons termes. Ensuite, le statut actuel du pays est nécessaire au monde des affaires russe. Si la Transnistrie devenait un Etat reconnu par la communauté internationale, le business russe risquerait de perdre tout ce qu'il a gagné grâce au régime de Smirnov. Par ailleurs, le *statu quo* dans le conflit permet à Moscou de faire semblant d'être en mission de maintien de la paix”.

L'auteur mentionne dans le même article que “Soutenue par le Kremlin, la Transnistrie, petite République sécessionniste, mène une guerre politique et économique contre la Moldavie et l'Ukraine. En fait, les autorités et les milieux d'affaires n'ont surtout

pas besoin d'une reconnaissance internationale de la Transnistrie, car le business local, hors la loi depuis seize ans, devrait alors se plier à des règles et perdre des millions sur les bénéfiques qu'il tire de ses transactions illégales. Une réunion avec la Moldavie n'est pas non plus souhaitable, car elle signifierait un nouveau partage des biens et les propriétaires en situation de monopole en RMT perdraient leurs sources de revenus".

L'auteur de l'article envisagé conclut qu'une Transnistrie indépendante mènerait sa propre politique extérieure, louvoyant entre l'Est et l'Ouest, et accorderait de moins en moins d'importance à l'opinion de Moscou.

Les matériaux de la presse française sont accompagnés de photographies et d'images sarcastiques à l'adresse de la situation politique de la région séparatiste; par exemple la statue de Lénine qui se dresse sur la place centrale de la ville, les bustes de Marx et de Lénine dans les cantines de Tiraspol, etc.

Le thème du dernier article analysé "Petite République... qui fait peur à l'ogre européen" (*Les Nouvelles de Roumanie*, N 37, septembre-octobre 2006) est la réponse à la question : "La petite Moldavie a-t-elle sa place dans l'Union Européenne ?" La question agite de plus en plus les cercles diplomatiques du Vieux Continent. Nombre d'observateurs occidentaux haussent les épaules quand on évoque les frayeurs de la Vieille Europe à l'idée d'intégrer ce petit territoire avec des problèmes non réglés. Comment imaginer que l'absorption d'un poucet de 3 millions d'habitants puisse provoquer l'indigestion d'un ogre qui a un demi-milliard de citoyens ? Et l'auteur plaide le bon sens : l'adhésion de la Moldavie à l'UE lui permettrait de sortir de son sous-développement, mais apporterait aussi à l'Europe une sécurité et une stabilité sur son flanc Est. La réponse à la question posée vient de Daniel Fried, secrétaire d'Etat adjoint pour l'Europe et l'Eurasie qui, plaidant la cause moldave, a rappelé aux autorités de ce pays que "la qualité de membre de l'Union Européenne n'est ni un cadeau, ni un programme philanthropique".

Pour résumer, il faut mentionner que les mass-médias français par leurs informations sélectionnées et présentées au public, par les opinions, les commentaires et les reportages publiés contribuent à la sensibilisation de l'auditoire autochtone concernant les problèmes de la République de Moldova.

La presse française est notre alliée dans la résolution des conflits régionaux. L'image de la République de Moldova en France est sortie de l'anonymat. Les auteurs de plusieurs articles montrent que le drame de la Moldova est causé par la politique néo-impériale de la Fédération de Russie.

Références bibliographiques :

1. Nouzille Jean, *La Moldavie, histoire tragique d'une région européenne*, Edition Bicler, 2004
2. Parmentier Florent, *La Moldavie à la croisée des chemins*, Edition Universitoo, 2003
3. Prus Elena, „La Francophonie et l'empreinte française”, dans le livre *La Francophonie comme vecteur de la communication*, ULIM, 2006.

Criza identităților într-o lume globalizată

Emilia GULICIUC

Universitatea "Stefan cel Mare", Suceava, România

Toate statele adoptă o serie de strategii pentru promovarea imaginii lor, a intereselor lor naționale, pornind de la identitățile pe care și le asumă, și asta mai ales acum, în plin proces de globalizare.

Pe fondul unei competiții acerbe între *identități*, unii autori consideră că asistăm astăzi la o puternică *criză de identitate* la toate popoarele lumii, inclusiv a societății vestice, determinată acolo de dificultatea acestora de a mai vorbi în numele întregului univers pe care, de fapt, nu-l mai reprezintă.

Demersul nostru începe prin a încerca să evidențiem semnificațiile conceptului de *identitate*. Preluând ideile Simonei Rențea^a, considerăm că acest concept are o istorie destul de interesantă, că este unul în continuă schimbare, schimbare datorată fie entității care-și propune identitatea, fie celorlalți, care o receptează.

Toate teoriile identitare insistă pe ideea necesității existenței *celuilalt* pentru construirea identității sinelui. Acest *Celalalt* distinct este cel care ajută la definirea unui interes național. Identitatea nu este statică, ea este o variabilă care depinde de contextul propriu-zis în care se formează (cultural, istoric, social, politic).

Schimbările de identitate aduc inerent schimbări esențiale în configurația și substanța intereselor, și, în mod implicit, și a politicii unui stat. "Politica unui stat este expresia clară a politicii identității" - afirmă Simona Rențea.

Este important să se facă distincția dintre *identitate statală* și *identitate națională*, deși de multe ori ele sunt considerate similare. În majoritatea statelor postcomuniste *identitatea statului* este suprapusă *identității naționale*, care încercă să-și regăsească fundamentele pierdute în anii construcției comuniste. Grăbirea procesului de redefinire se datorează în mare parte și presiunilor impuse de necesitatea afirmării unei identități, în timpul cel mai scurt, în fața comunității internaționale. Situația acestor state este mai complexă, datorită existenței unor *identități contradictorii* în interiorul lor.

Așa cum există o *identitate statală*, una *națională*, există și o *identitate continentală* sau *subcontinentală*. Nu este lipsită de interes, din această perspectivă, o analiză a *identității europene* și apoi a relației acesteia cu *identitatea românească*.

Așa cum sublinia și Monica Cercelescu^b, în *ultima vreme, criza identității europene se acutizează*. La ora actuală, europenii au două branduri: Europa și Uniunea Europeană. Primul este definit prin istorie, cultură, tradiții, religii, independența și suveranitatea statelor. Al doilea are o istorie scurtă, ce pare deja uitată, iar în percepția vesticilor este marcat cu „stampilele” birocrăției, interdependenței și compromisului. Visul care a stat la baza creării Uniunii Europene: pacea într-o Europă tensionată de conflicte și crearea unui viitor mai bun împreună, a fost înlocuit treptat de „visurile” mercantile, legate de *piața* unică.

Sunt tot mai multe voci care spun că Europa se află în criză de imagine, că nu prea există ceva care să o reprezinte vizual și că percepția asupra brandului se situează din ce în ce mai mult pe o pantă negativă. Brandul Uniunii Europene are probleme și prin faptul că se află în concurența cu brandurile statelor membre.

În această situație a crizei identității europene, care este rolul României ? Care este identitatea românească prezentă sau cea care se construiește din perspectiva aderării?

Carmen Mărcuș, în *Identitate națională în societatea românească de tranziție*, afirmă că, odată cu revoluția din 1989, fațada comunismului a căzut, împreună cu valorile false pe care le promova. Problema care se pune, începând de la sfârșitul anului 1989, este în ce direcție se orientează noile valori și, în acest context, reprezentarea socială a identității naționale - valorizarea sau devalorizarea acesteia.

În perioada actuală se înregistrează de fapt o *criză de valori*, care se răsfrânge și asupra identității naționale. Ideologia comunistă urmărea distrugerea sistematică a culturii autentice românești, de exemplu prin festivaluri gen *Cântarea României*. Se promovau false valori, cum ar fi mitul muncitorului nu prea inteligent, ori cultivat, dar cinstit și curat. Această pervertire a valorilor, a avut drept efect îndreptarea opțiunii spre grupuri de referință mai mici, cu valorile cărora se puteau identifica (grupuri de prieteni, categorii socio-profesionale etc.).

În perioada postrevoluționară, anii '90 îi găsim pe români izolați nu numai față de Occident, ci și față de propriul lor trecut, deoarece se constată falsitatea memorii colective, rezultantă a îndoctrinării comuniste, ba, mai mult, masacrarea istoriei.

Au reușit să reziste acestui *masacru* doar cei care păstrat legătura cu surse ale experienței interbelice sau cei care au descoperit vechea Românie.

Pe plan cultural, după 1990, se urmărește o recuperare a perioadei interbelice, ceea ce, de multe ori, echivalează cu aflarea *identității naționale*. Munca de recuperare se desfășoară pe două direcții: pe de-o parte, *publicarea scrierilor generației '27*, autori interziși pe vremea comunismului, iar pe de altă parte *publicarea memoriilor altor scriitori* care au fost marginalizați în perioada comunistă, dar și-au început activitatea în perioada interbelică (de exemplu Țuțea).

Întrebarea este dacă se prefigurează o întoarcere la valorile promovate în perioada interbelică, în special la cele ale generației '27, din care fac parte Cioran, Noica, Eliade, Vulcănescu, sau se construiește o altă identitate, pornind de la aceasta.

Celebra *generație* a fost prima care a avut conștiința propriei valori *la nivel universal*. Ideile corifeilor săi prind foarte repede și se situează pe linia de mijloc între cele două păreri existente, la vremea respectivă, în cultura românească: prima, care susține că *Occidentul reprezintă totul*, iar cea de-a doua, care *exagerează calitățile românilor*. Toți împărtășeau până la urmă concepția că România este o țară mică, având o cultură minoră, dar potențialități deosebite, pe care este obligată să le impună.

Faptul că suntem o cultură minoră nu înseamnă neapărat inferioritate calitativă, arată Noica. Cultura noastră are realizări calitativ comparabile cu cele ale culturilor mari. Tensiunea care face însă drama generației interbelice este dată de faptul că *noi nu mai vrem să fim eternii săteni ai istoriei*. Această concepție exprimă de fapt conflictul dintre *eternitate și istorie*, prezent în toată spiritualitatea românească. Dacă "învățăturile lui Neagoe Basarab către fiul său Teodosie ilustrează victoria eternității în spiritualitatea românească a secolului al XVI-lea, în secolul al XX-lea, neamul și cultura românească tind spre istorie, spre actualizare și spre ieșirea din eternitate" – afirma Constantin Noica.

Spiritualitatea populară trebuie depășită spre creație personală, arată Noica, deoarece orice cultură conștientă este personală, este o formă de individualizare, creația populară rămânând anonimă.

Cioran dă o replică foarte aspră eternității românești, spunând că România trebuie să câștige gustul *devenirii*, deoarece "lumea nu este o justificare a lui Dumnezeu, istoria este, însă, una a omului". Aceasta trebuie transformată într-o adevărată misiune a românilor, devenind o veritabilă "doctrină de mântuire". Cioran vede însă la români o superioritate față de celelalte țări mici, datorită *lucidității* față de condiția ei și faptului că *are o conștiință nemulțumită*. Subliniază însă că "atâta luciditate este un titlu de glorie, dacă alcătuiește un stadiu și este o rușine ca permanență sau fundătură" - atrăgând astfel atenția asupra *pasivismului* românilor.

Dintre expresiile autohtone, cea mai revelatoare este "n-a fost să fie" - apreciază Emil Cioran, ceea ce ilustrează proverbialul *fatalism românesc*, constatat și de Drăghicescu în a sa *Psihologie a poporului român*.

Un alt reprezentant al acestei generații, Mircea Vulcănescu, considera națiunea ca o unitate de vrere, întemeiată pe unitatea pământului, a sângelui, a datinilor și a soartei, menită să exprime în felul ei particular valorile universale.

În aceeași ordine de idei, Blaga susține că ieșirea din eternitate nu trebuie realizată prin negarea acesteia, prin negarea culturii noastre populare, ci este suficientă *sublimarea și monumentalizarea valorilor noastre anonime* pentru a atinge creații care să se impună.

Gândurile scriitorilor interbelici privitoare la spiritualitatea românească pornesc de la problema conflictului dintre eternitate și istorie, alegând în general o opțiune de mijloc. Fără să negăm rădăcinile, cultura noastră populară, trebuie să avem însă în față evoluția, ceea ce înseamnă "coborârea din eternitate în istorie" - cum ar spune Noica.

Aceste gânduri se refereau însă la un popor altfel structurat decât în prezent. Majoritatea populației era alcătuită din țărani, iar satul avea rolurile lui tradiționale. Comunismul a distrus atât tradițiile satului, cât și elita culturală a perioadei interbelice și, mai mult chiar, a trecut sub tăcere operele acesteia.

O parte însemnată a românilor de astăzi nu-și cunosc cultura autentică, iar acesta este un fapt grav, deoarece, așa cum arată prof. P. Iluț: "Conceptia clasică în reproducerea specificului psiho-cultural al unei societăți este aceea a circuitului causal dintre configurația culturală și personalitatea de bază (tipică), în sensul că un anumit context socio-cultural induce prin tehnici deliberate sau spontane o anumită personalitate membrilor săi, iar aceștia, prin proiecția acțională multiplică, mențin și perpetuează valorile respectivului context."

La nivel abstract, românii se simt în primul rând patrioți. În acest sens, Septimiu Chelcea desprinde din anchetele sale, ca prime trei calități autoatribuite de către români: *ospitalitatea, hărnicia și omenia*. Românii nu se idealizează însă pe ei înșiși când este vorba despre aspecte mai concrete (acea *luciditate* semnalată de Cioran, dar și aceeași *pasivitate*).

Cum se poate însă cristaliza identitatea noastră națională în perioada actuală? Patapievici consideră că "identitatea efectivă" a unui popor este realizată de politica pe care o face sau/și pe care o suportă" și că fiecare dintre noi este responsabil și de identitatea colectivă: "fiecare, zilnic, construiește identitatea colectivă a tuturor"; vede, deci, ca fiind o necesitate, manifestarea interesului pentru politică al fiecăruia dintre noi.

Revenind la problema configurării într-un anumit sens a identității naționale a românilor, se poate pune următoarea întrebare: noile valori se vor orienta în viitor spre cele promovate de gânditorii perioadei interbelice, în condiții sociale diferite însă în prezent, sau se vor îndrepta spre cu totul alte perspective? Problema rămâne deocamdată deschisă.

BIBLIOGRAFIE

1. Boia, Lucian, *Istorie și mit în conștiința românească*, E. Humanitas, Bucuresti, 1997.
2. Cioran, Emil, *Schimbarea ta față a României*, Ed. Humanitas, București, 1990.
3. Cioran, Emil, *Scrisoare despre Mircea Vulcănescu*, in *Scrieri din Diaspora*, Ed. Europolis, Constanța, 1991.
4. Chelcea, Septimiu, *Personalitate și societate în tranziție. Studii de psihologie socială; Societatea știință & Tehnică S.A., București, 1995.*
5. Iluț, Petru, *Atitudinea față de valori la preadolescenți și tineri, teză de doctorat*, Universitatea din Cluj-Napoca, 1985.
6. Mungiu, Alina, *Personalitate și societate în tranziție. Studii de psihologie socială*. Ed. Humanitas, București, 1995.
7. Noica, Constantin, *Pagini despre sufletul românesc*, Ed. Humanitas, București, 1991.
8. Patapievici, H.-R, *Zbor în bătaia săgeții*, Ed. Humanitas, București, 1995.
9. Patapievici, H. R, *Cerul văzut prin lentilă*, Ed. Nemira, București, 1995.
10. Verdery, Katherine, *Compromis și rezistență. Cultura română sub Ceaușescu*, Editura Humanitas, București, 1994.

Referințe

- a ***O analiză constructivistă a politicii externe a României***, de la **Centrul Academic de Cercetări Sociale al Universității "Babeș Bolyai" – Cluj Napoca**
- b ***Brandul Uniunea Europeana, in criza de identitate*** în Săptămâna financiară, nr. 99, din 27 feb. 2007

Une esquisse (rhapsodique) d'une esthétique digitale fractale

Viorel GULICIUC

Université Stefan cel Mare, Suceava, Roumanie

Une fractale est une surface géométrique fragmentée... qui peut être divisée en différentes parties, chacune étant... une copie de l'ensemble [1].

Comme tout le monde le sait, on utilise le terme «fractal» depuis 1975, quand Benoît Mandelbrot l'a créé, dans son travail **La Géométrie Fractale de la Nature**. Il y a de nombreuses structures mathématiques fractales: le triangle de Sierpinski, le flocon de neige de Koch, la courbe de Peano, l'ensemble de Mandelbrot, l'attracteur de Lorenz [1].

Le fractal est une bonne illustration de l'idée des mondes plongés dans d'autres mondes, qui a tant préoccupé la culture occidentale, pendant des siècles. *Ad libitum*, on peut considérer que chaque forme, chaque surface fractale représente un système de pensée, une philosophie d'action, une modalité de modélisation [2].

L'Art Fractal est un Art Numérique. Il se manifeste comme des images artistiques produites à l'aide d'un logiciel de manipulation graphique, appliqué aux formes numériques comme le sont les lignes, les surfaces [3]. Néanmoins, sa naissance *techno* (car les fractales sont aisément reconnaissables comme des images générées en partant d'un set d'équations mathématiques) provoque toujours des réactions de rejet, comme cela a été le cas avec l'art de la photographie.

Dans l'Art Numérique on a une vraie intégration de matériels visuels très divergents et aussi une réduction-sublimation des éléments utilisés dans une synthèse fluide. La nouveauté de cet Art dépasse le parti-pris de différents «ismes». De plus, l'Art produit de cette manière est très divergent et il est presque impossible d'y distinguer des éléments de style et des ressemblances [4].

Le critique d'art moderne John Charles Macpherson attire notre attention sur le fait qu'il y a deux divisions majeures de l'Art Numérique: l'art numérique évolutif et l'art numérique révolutionnaire.

Le premier construit en partant du passé et garde des éléments des techniques classiques, dans des logiciels qui les reproduisent. Les ressemblances avec l'art classique (= matérielles) y sont évidentes et de bonnes réalisations de ce type sont déjà présentes dans les musées et les galeries d'art.

Le deuxième versant de l'art numérique est révolutionnaire, car il récupère très peu des vieilles techniques, en préférant utiliser seulement des formules mathématiques. C'est le Mouvement de l'Art Numérique Chaotique qui a comme techniques les matérialisations des latices, les jeux de plans, la prolifération, l'auto-similarité, l'hybridation, la récursivité, l'effet papillon, les attracteurs étranges. Ces techniques produisent des œuvres d'art qu'on peut considérer comme «maximalistes» [5].

Ici, l'instrument classique de la production plastique (simulé dans l'art numérique évolutionniste) est raffiné jusqu'à devenir un set de fonctions et de variables numériques complexes. Ici l'ordinateur est lui-même utilisé comme «brosse» [4] et aucune intervention non numérique n'est permise. [7,8]

On a constaté que des éléments de technique fractale sont souvent utilisés pour donner de la complexité à des peintures. On a constaté aussi que d'autres réalisations des beaux-arts peuvent utiliser des techniques fractales, comme c'est le cas avec les images faites au traceur de courbes de Roman Verostko ou avec les tracés plats d'Escher [7, 8].

Il est évident donc que l'Art Fractal n'est pas exclusivement un Art Numérique !

On peut observer ici que l'Art Fractal a commencé d'être accepté comme une forme particulière d'Art *après* que les critiques ont découvert des éléments d'art fractal dans les œuvres de Jackson Pollock et Mark Tobey, réalisées des décennies avant l'art numérique contemporain.

De plus, en partant des études de Richard Taylor, Brett Yviert remarquait, dans un entretien, qu'on a pu même établir que l'effet de plaisir maximum pour les yeux chez 220 sujets humains questionnés sur la réception d'une œuvre d'art visuelle a été produit par les œuvres ayant un degré de fractalité de 1.3 (Les œuvres de Pollock, par exemple, ont un degré de complexité fractale entre 1.12 et 1.7, comme c'est le cas de son *Number 8* - créé en 1950). 1.3 est le nombre fractal du relief de la savane, c'est-à-dire du lieu d'émergence des hominidés [9]. Le plaisir de regarder une image fractale peut être une sorte de mémoire immergée de ce temps. Peut-être une œuvre d'art fractal est-elle une exploration de notre propre humanité.

L'Art Fractal est une nouvelle manière de regarder l'espace et la forme, comme si on avait inventé un nouveau type d'appareil photo, ayant une capacité infinie de plonger dans l'image.

C'est le choc de la découverte que La Forme, la Lumière et la Couleur sont toujours et en même temps au-delà et avant le Monde. Donc *avant* les mots.

Un ancien peintre classique se confesse: "Comme peintre, je cherche toujours à rendre visible le monde intérieur des rêves, de la méditation, de l'émotion. Les fractales sont plus proches de représenter ce monde que tous les autres arts graphiques que j'ai explorés. (...) Les ordinateurs sont des instruments pour les créations, mais ils ne sont pas du tout des artistes. Pour devenir des œuvres d'Art Fractal, les images fractales générées par la machine ont absolument besoin de la sensibilité, du jugement, de l'œil d'un artiste" [10].

C'est pourquoi se manifeste dans l'art fractal contemporain une tendance forte pour la post-production des œuvres d'art, pour post-raffiner les fractales, avec le but d'équilibrer la mimesis avec l'évocation.

C'est pourquoi les artistes fractalistes sont plutôt des explorateurs de nouveaux continents de sensibilité plastique, plongés comme ils le sont dans leurs machines et leurs logiciels.

Esthétiquement, l'expérience la plus commune dans la création et dans la contemplation d'une œuvre d'Art Fractal est celle de la reconnaissance. Les images fractales semblent avoir une présence inhérente dans la sensibilité humaine comme l'a par exemple le célèbre nombre d'or.

Ici le sens vient après l'expérience de la reconnaissance.

Ici est très visible le fait que la signification artistique reste un produit, reste un effet de la reconnaissance et de l'évocation.

Et ainsi une œuvre d'art fractal a un caractère d'interaction jamais exploré jusqu'au bout.

Dans l'Art Fractal on utilise des techniques très spécifiques, même endogènes.

On peut nommer ici: l'effet d'auto-similarité, la perspective fractale et la fractalité.

L'effet d'auto-similarité fait qu'en plongeant dans une image fractale, ses composantes restent similaires à l'image entière. Comme si un philosophe disait: tu rencontreras l'humanité dans toutes les composantes de ton être humain, à n'importe quelle échelle.

L'effet de perspective fractale est bien observable quand, en se rapprochant d'une œuvre d'art fractal exposée dans une galerie, on découvre à chaque pas la présence de l'image initiale. C'est comme si on avait un appareil qui ferait un «zooming» virtuel pour nous. Quand la randomisation fractale est présente, l'exploration d'une œuvre fractale devient un vrai parcours intellectuel... «Cet effet est plus viscéral quand il est observé dans la réalité physique ... c'est une expérience fascinante» [11].

La fractalité, comme «degré dans lequel l'œuvre diffère de la situation idéale» est une mesure de l'échelle dimensionnelle de la complexité. Elle peut être une valeur définie.

L'Art Fractal peut être considéré comme représentant un équilibre entre théorique et pragmatique, entre mimesis et évocation, entre perception sauvage et perception éduquée etc.

Il nous montre la face que chacun de nous a eu avant que le monde soit créé (Yeats).

References

1. Louvet, J.P.: **Fractal art faq : questions les plus fréquentes sur l'art fractal**; <http://fractals.iut.u-bordeaux1.fr/f-art-faq/faq03.html>
2. Conde, S.: **The fractal artist**; dans la revue: **Leonardo** 34 (1) (2001) 3–4
3. Keller, K.: **Recent evolution in fractal art. Traditional and representative fractal Art**; <http://fractalartgallery.com/fractal art essay 01.htm>
4. Jarvis, J.: **Toward a digital aesthetic**; <http://www.dpandi.com/essays/jarvis.html>
5. Macpherson, J.: **An open letter to the critics, curators or owners of art galleries and to the artists involved in the emergent movement of the digital art**; <http://www.rofag.usv.ro/an open letter.htm>
6. Shapiro, G.: **A programmer's art using software as the brush**; <http://www.glyphs.com/art/fractals/geoffrey.html>
7. Vassallo, C.R.: **Two forerunners**; <http://perso.orange.fr/charles.vassallo/en/art/fractalist.html>
8. Vassallo, C.R.: **Fascination of fractals**; <http://perso.orange.fr/charles.vassallo/en/art/fascination.html>
9. Mugur, P.D.: **Fractali, labirinte, simetrii. O introducere in estetica cognitiva** – un dialog cu Brett Yviett de Paul Doru Mugur; dans la revue: **Respiro**, 15 (2004)
10. Schiffhouer, C.: **What are fractals?** <http://www.digitallace.gq.nu/what are fractals.htm>
11. Keller, K.: **The fractal perspective. self-similarity in fractal art**; <http://fractalartgallery.com/fractal art essay 02.htm>

L'identité des polyglottes – entre polyglossie et cosmopolitisme

Ana GUȚU

Université Libre Internationale de Moldova

« Nous sommes tous des polyglottes...ou presque, ou nous pouvons du moins le devenir » (Walter, 1997 : p.9). Dans une Europe qui se diversifie progressivement le bilinguisme semble ne plus satisfaire les besoins de communication sociétale autant au niveau officiel qu'au niveau de la locution courante à travers l'espace communautaire. Jamais l'esprit babélien n'aurait connu une telle profusion linguistique et n'aurait atteint un degré tellement haut de transversalité dialogique, si aujourd'hui ce n'était pas l'époque de grandes délocalisations culturelles, et, par conséquent, langagières.

Le slogan européen « unité dans la diversité » s'appuie, au premier chef, sur la diversité linguistique, et, par conséquent, culturelle, de l'Europe. L'aventure du concept est beaucoup plus ancienne que cela ne paraît.

Dans la période où apparaissent les premiers volumes de l'Encyclopédie, l'abbé Pluche, dans *La Mécanique des langues et l'Art de les enseigner* (1751), avait rappelé qu'une première différenciation de la langue, sinon dans le lexique, au moins dans la variété d'inflexions entre une famille et l'autre, avait déjà commencé à l'époque de Noé. Pluche va plus loin : la multiplication (qui n'est pas la confusion) des langues apparaît comme un phénomène, à la fois naturel, et socialement positif. « *La confusio linguarum devient la condition historique de la stabilisation de certaines valeurs de l'Etat. En paraphrasant Louis XIV, Pluche est en train d'affirmer que "L'Etat c'est la langue,"* » (cité d'après Eco, 1997 : p.383).

Face au cloisonnement médiéval, à l'élitisme renaissantiste, à la rigueur classiciste, au cosmopolitisme conservateur, l'explosion révolutionnaire des mobilités humaines transocéaniques et transcontinentales fait naître sous nos yeux une nouvelle société : omnisciente, interculturelle, cosmopolite et polyglotte. A la recherche d'une théorie réconciliatrice entre le structuralisme classique théorisé et le pragmatisme langagier, les savants continuent leurs débats sur les concepts de langue, parole, discours, texte etc. Une terminologie abondante, parfois difficile à gérer du point de vue logique – hiérarchique, circule à l'intérieur de différentes écoles doctrinologiques. Notre préoccupation dans cet article sera la description de la langue et du schéma de son fonctionnement du point de vue de son cadre social - historique.

Nous proposons une définition fort générale de la langue, et notamment : **la langue en tant qu'outil de la communication c'est ce qu'une société donnée à une époque donnée considère langue.** Malgré toutes les atomisations possibles du concept (saussurienne, greimassienne, peircienne, jakobsonienne etc), la langue ne peut fonctionner que sur des segments socio-historiques donnés, en stricte concordance avec la culture, les traditions et la mentalité de l'époque. A part d'être un instrument de communication, **la langue est un pouvoir du point de vue politique et social.** « ...le rapport à la langue est politique. Cela n'est peut-être pas sensible dans un pays historiquement et culturellement « tassé » comme la France : la langue n'est pas ici un thème politique ;... dans des pays moins nantis, le rapport à la langue est brûlant... Il manque une théorie politique du langage, une méthodologie qui permettrait de mettre à jour les processus de

l'appropriation de la langue... quelque chose comme le Capital de la science linguistique ; ... cette théorie (politique) devra notamment décider où s'arrête notamment la langue et si elle s'arrête quelque part » (Barthes, 2002 : p.92).

Justement ce manque de théorie politique sur la langue continue de bouleverser les sociétés modernes, géopolitiquement frontalières, dans lesquelles les problèmes identitaires érigent des paravents séparateurs au sein de la population, bariolée du point de vue linguistique et ethnique. Or, selon nous, le bon exercice de la langue, aussi bien dans la variante écrite que dans celle orale (et surtout orale) mène inévitablement à la **coercition de la langue**. Nous proposons ce terme juridique pour justifier toute une série de phénomènes sociaux, ayant des racines linguistiques. L'histoire des sociétés modernes nous démontre largement les manifestations coercitives de la langue qui a été mise au service des pouvoirs politiques. Le progrès est mû par les personnalités, à en croire la doctrine philosophique voltairienne, et ces personnalités, souvent douées, talentueuses, éclairées, dans la plupart des cas ont été de merveilleux orateurs, excellents manipulateurs de la langue : Cicéron, Louis XIV, Napoléon, Lénine, Hitler, Fidel Castro, Léopold Sédar Senghor etc. La coercition de la langue peut aller, au moins, dans un double sens : pour inciter à faire du bien et pour inciter à faire du mal. **La fonction manipulatrice** de la langue reflète la cognoscibilité infinie de ses possibilités combinatoires. *Litera scripta* sont parfaitement manipulés par les journalistes et les politiciens, *verba* sont manipulés par les orateurs afin d'atteindre les finalités persuasives. En vertu du fait que la langue est le moyen unique par excellence d'expression claire et nette de la pensée (abstraction faite des arts visuels dans la perspective sémiotique moderne), la coercition de la langue consiste dans l'imposition des attitudes et des comportements. C'est là que surgit immanquablement la question visant l'identité dans l'aventure babélique. Est-ce que l'appartenance à telle ou telle civilisation, nation, culture influence la coercition de la langue au niveau macrosociétal? Notre réponse, suivant l'expérience de l'espace culturel dans lequel nous vivons, est absolument affirmative. Mais, nous invoquerions une condition, valable d'ailleurs pour n'importe quelle société et n'importe quelle époque : si la personne connaît plus de langues, elle risque moins de subir les conséquences néfastes de la coercition de la langue, qui use de sa fonction manipulatrice.

Il est temps de supporter nos affirmations par des exemples concrets. Et, bien sûr, nous ferons référence au passé proche, c'est-à-dire à l'expérience que la République de Moldova a eu dans l'ex-URSS. La coercition du russe s'est manifestée dans son statut de langue de communication dans une fédération de 15 républiques au sein de laquelle le russe est devenu la langue officielle de l'Union, sans que ce principe n'ait jamais été reconnu dans la Constitution soviétique. Le russe est devenu la langue des communications de cet immense empire de 285 millions de personnes, comprenant quelque 130 langues nationales. Durant 70 ans, c'est-à-dire à une époque donnée du XX-e siècle, la langue russe a exporté dans les 15 républiques attitudes et comportements, idéologie et réactions. Cette exportation coercitive de la langue, et de sa culture avec, continue de faire pousser les fleurs du mal, car elle a donné naissance à un brouillage impressionnant de mutations mondovisionnelles à l'égard des essences identitaires.

Qui étions-nous, les habitants de la République de Moldova, dans l'ex-URSS ? On avait inventé la notion de « peuple soviétique », mais, certainement, cette notion ne pouvait pas recouvrir du point de vue scientifique le lapsus de « la langue », car il n'y avait jamais eu de « langue soviétique ». Le pouvoir coercitif du russe était venu par les

médias, par la littérature, et, pire, par l'alphabet cyrillique qu'avait revêtu notre langue maternelle – le roumain. Ma mère se souvient qu'au lendemain de la « libération » de 1944 au lycée on était passé de l'alphabet latin au cyrillique, sans aucune forme de procès. Cette coercition excessive, dénaturante, complètement abusive et politisée, a plongé la population de la République de Moldova dans un abîme ténébreux, dont les tunnels donnent encore aujourd'hui des vertiges à notre société en transition. Revenant à l'hypothèse que les polyglottes résistent le plus à la coercition de la langue, voyons qui et comment a résisté aux abus accapareurs du russe ?

Je suis née dans la plaine du Prout, le fleuve qui sépare la République de Moldova de la Roumanie. Dès mon enfance j'ai toujours écouté et regardé la radio et la télévision roumaines sans aucun problème (la proximité frontalière des antennes le permettait largement). Mes grands-parents écrivaient en roumain *como Dios manda*, c'est-à-dire, en usant de l'alphabet latin. Mon arrière-grand-mère était installée à Galati, en Roumanie, les deux sœurs de ma grand-mère étant parties en 1940 à la foire au-delà du Prout et n'en étant jamais revenues. Dans mon enfance précoce j'avais une confusion que je sensibilisais dans mon for intérieur – pourquoi écrire en roumain tout en utilisant l'alphabet cyrillique ? Quand j'ai adressé cette question à mon père, j'avais alors 8 ans, il m'a rétorqué de ne plus jamais poser cette question à qui que ce soit. La phobie envers l'écriture en langue roumaine en alphabet cyrillique, a mené à un autre phénomène : celui de l'appropriation d'une autre langue et de sa culture avec. J'ai beaucoup lu en russe. J'ai lu et connu la majorité des chefs-d'œuvres de la littérature universelle en russe. Cette littérature de la traduction a laissé une empreinte colossale dans mon esprit de futur linguiste et polyglotte. C'est à cette époque, pareillement à d'autres miens compatriotes, que je suis devenue une bilingue convaincue, le roumain étant ma langue maternelle, le russe étant ma langue maternelle seconde par appropriation. La coercition du russe était conçue par moi à l'époque comme un fétiche. **La langue vue comme un fétiche** dénote un aspect identitaire qui, pense-t-on souvent, ennoblit spirituellement la personne. A l'époque soviétique il convenait mieux d'être russe que d'autre nationalité. Les Moldaves, les Géorgiens, les Asiatiques, implicitement étaient des gens de catégorie seconde. Dans les villes on préférait s'identifier comme des Russes. Je crois qu'il en est de même pour les francophones des pays du Maghreb.

« ...Vivre dans un pays dont on ne connaît pas la langue, y vivre largement, en dehors des cantonnements touristiques, est la plus dangereuse aventure ;... c'est plus périlleux que d'affronter la jungle, car il faut excéder la langue, se tenir dans sa marge supplémentaire, c'est-à-dire dans son infini sans profondeur. » (Barthes, 2002 : p.93). Il nous semble que cette hypothèse de Barthes a été renversée par les russophones qui sont venus habiter en Moldova après 1944. Ils ont réussi à vivre dans un milieu linguistique non-slave sans apprendre la langue roumaine. C'est une réalité triste, car, paraît-il, le bilinguisme est souvent pratiqué par les autochtones et non pas par leurs concitoyens d'autres ethnies.

Alors, être bi- ou multilingue - c'est quoi, précisément ? L.Bloomfield définit le bilinguisme par la «*maîtrise de deux langues comme si elles étaient toutes deux la langue maternelle*». Cette position absolutiste définit de fait les «bilingues parfaits» ou «vrais bilingues» ou encore les «ambilingues». E.Weinreich définit le bilinguisme de façon moins absolue : «*Est bilingue celui qui possède au moins une des quatre capacités (parler, comprendre, lire, écrire) dans une langue autre que sa langue maternelle.*» E.Haugen se place résolument dans les compétences de production : «*Le bilinguisme commence*

lorsque l'individu peut produire des énoncés ayant un sens dans une langue autre que sa langue maternelle.» C.Hagège considère une personne comme étant bilingue lorsque ses compétences linguistiques sont comparables dans les deux langues (cité d'après Claude Stoll <<http://averreman.free.fr/aplv/num54-bilinguisme.htm>>). Georges Mounin considère: « *bilinguisme - le fait pour un individu de parler indifféremment deux langues. Egalement - coexistence de deux langues dans la même communauté, pourvu que la majorité des locuteurs soit effectivement bilingue: on peut parler du bilinguisme espagnol-catalan pour la Catalogne espagnole. Certains sociolinguistes américains réservent le terme *bilinguism* à la première définition seulement, et utilisent *diglossia* (*diglossie*) pour le bilinguisme des collectivités* » (Mounin, 2004: p.54). Pour développer l'idée de diglossie, nous proposons de distinguer **la diglossie intrinsèque** et la **diglossie extrinsèque**. La diglossie communautaire est la diglossie extrinsèque, mais la diglossie qui s'explique par l'utilisation de registres différents de la même langue serait une diglossie intrinsèque. Comme exemple, mais sans utiliser ce qualificatif d'intrinsèque, Mounin cite l'utilisation du français normatif et de celui familier par les mêmes locuteurs de la société africaine francophone (Mounin, 2004: p. 108). C'est justement ce phénomène de diglossie intrinsèque qui a généré la confusion dans la société de la République de Moldova, l'éternelle discussion sur la nature de la langue parlée – nous dirions même qu'il s'agirait d'une **polyglossie** chez nous. La polyglossie, selon nous, est l'utilisation dans l'usus langagier de plusieurs registres de la même langue, que cela soit un registre dialectal ou un registre social. Dans une famille où le mari est du Sud et l'épouse est originaire du Nord de la Moldova, on assisterait à un registre malaxé, combinant orthoépie et régionalismes des deux zones. On y rajouterait la langue normative utilisée dans la communication officielle (au bureau, à l'école, à l'université), ou bien les sociolectes, utilisés dans la communication quotidienne au marché, dans les dialogues avec les chauffeurs, avec les gens de la campagne, plus encore un registre imprégné d'emprunts du russe dans la communication avec les gens de la Transnistrie (avec une roumanisation des mots russes): „*En interaction verbale, le locuteur, quelle que soit son origine sociale, son sexe, sa profession, etc., peut être amené à choisir, parmi les différents registres, celui qui lui paraît le plus approprié pour atteindre ses objectifs dans l'échange communicationnel. De même, la situation de communication et le contexte dans lesquels l'échange prend place déterminent le choix du registre utilisé: on parlera différemment selon que l'on se trouve sur son lieu de travail, en famille ou encore dans une séance académique*”. (Ardeleanu, 2006: p. 82). Cette polyglossie, en fait, barbare est le résultat d'un isolement multidécennal excessif qu'a connu le roumain de la République de Moldova face au roumain de la Roumanie, le pays-mère. Le roumain de la Roumanie a bénéficié entre-temps du „patrimoine distribué” (terme de Walter) par le français surtout, tandis que le roumain de la Moldova a subi la coercition oppressive du russe, qui avait imposé ses valeurs contre toute logique des usagers. Quand bien même la polyglossie est également justifiable, car elle assure ce qu'on appelle „*la coopération communicative entre l'émetteur et le destinataire – condition minimale de l'existence du dialogue ou de l'attitude dialogique*” (lordache, 2003: p.18). La dimension psychosociale de la communication constitue une motivation sérieuse pour l'existence de la polyglossie. Or, comme l'affirme Claude Hagège, « *le concept d'énoncéur psychosocial institue un auditeur et un locuteur dont est reconnue la dissymétrie, sans que soit toutefois recommandée une linguistique de l'un qui prendrait le pas sur une linguistique de l'autre... L'énoncéur psychosocial réunit en lui-même tous les types d'usage de la langue en fonction de la situation*» (Hagège, 2002 : p.317-318).

Nous considérons que la diminution de cette dissymétrie communicationnelle est possible dans le cas où les locuteurs sont de véritables polyglottes, et, par conséquent, des érudits qui se placent dans la catégorie des locuteurs modèles.

La jeune génération de la Moldova semble déjà avoir surmonté la carence de l'isolement, elle se déplace peu à peu de la catégorie de la **polyglossie** vers la catégorie de la **polyglottie**.

Je ne fais pas partie de la jeune génération de Moldova qui est tri- ou quadrilingue par naissance ou par formation. Dans mon cas, **le roumain** est ma langue maternelle, **le russe** est la langue que j'ai acquise à l'âge de 5 ans grâce à la communication quotidienne à la maternelle. **Le français** est la langue étrangère première que j'ai acquise professionnellement à l'université. **L'espagnol** est la langue étrangère seconde acquise également à l'université. Cette forme de polyglottie est répandue parmi mes collègues philologues. Avec la seule différence que pour certains d'entre eux la langue maternelle est le russe ou le gagaouze.

La question de savoir laquelle des langues peut être considérée pour une personne langue maternelle («*langue de la mère, par abus de langage, langue première d'un sujet donné, même si ce n'est pas la langue de sa mère*» - Mounin, 2004 : p.198) a eu plusieurs réponses dans les études sociolinguistiques. Certains sont d'avis qu'une fois que la personne **pense dans une langue**, celle-ci peut être considérée sa langue maternelle. Par exemple, je me surprends souvent à penser (à part le roumain) en russe, en français, et même en espagnol. Des fragments de raisonnements m'arrivent aussi en anglais, langue que je n'ai jamais apprise, mais qui s'est emparée de mon esprit en vertu de son utilisation dans les médias. Du point de vue scientifique on pourrait rajouter à cette caractéristique de la **pensée** les quatre composantes de la connaissance professionnelle d'une langue afin d'exercer d'une manière plénipotentiaire l'acte de la communication – **expression écrite, expression orale, compréhension écrite, compréhension orale**. Nous considérons que pour compléter la définition des caractéristiques de la langue maternelle, il faut en rajouter, une, fort importante : **la création poétique**. Autrement dit, si la personne fait des vers, de la poésie, dans une langue sans difficulté et empêchement, cette dite langue est pour elle maternelle.

Sans doute, une personne polyglotte est dans la plupart des cas une personne érudite. Schleiermacher écrivait très éloquemment à propos des polyglottes : «*ces maîtres admirables qui se meuvent avec une égale aisance dans plusieurs langues, pour lesquels une langue apprise parvient à devenir plus maternelle que la langue maternelle.*» (Schleiermacher, 199 : p.63). La connaissance de plusieurs langues implique indubitablement l'activation (le déclic) de plusieurs centres neuronaux qui réfèrent à des réalités extralinguistiques multiples : aimer en français, penser à des choses philosophiques en roumain, chanter en espagnol, jurer en russe ou en anglais. Cette fonction civilisatrice de la langue, réfère-t-elle à des identités multiples ou pas ? L'appartenance multi-identitaire serait-ce une fiction ?

Le représentant d'un trilinguisme en exercice, George Steiner est embarrassé de s'autoidentifier Anglais, Français ou Allemand, étant le descendant d'une famille mixte, les trois langues ont été acquises par lui dans son enfance précoce. Steiner affirme qu'il lui est difficile de dire avec précision quelle a été la langue qu'il a commencé à parler la première : «*Je n'ai pas le moindre souvenir d'une première langue. Autant que je puisse m'en rendre compte, je suis aussi à l'aise en anglais qu'en français ou en allemand. Les autres*

langues que je possède, qu'il s'agisse de les parler, de les lire ou de les écrire, sont venues par la suite et sont marquées par cet apprentissage conscient » (Steiner, 1998 : p. 173). Le cas de Steiner est une solution heureuse pour un polyglotte – s'autoidentifier de manière multidimensionnelle, une autoidentification qui va jusqu'à un cosmopolitisme acceptable, autant qu'il promeut l'enrichissement interculturel, la tolérance et la libre circulation des valeurs. Mais, comment définir l'autoidentification des polyglottes natifs de l'espace post-communiste ? Dans la République de Moldova la coercition de la langue russe a généré un bi- ou multilinguisme acquis par naissance (en vertu des mariages mixtes juifs, roumains, russes, gagaouzes, bulgares) qui réfère à une seule identité – l'identité russe. Plus que cela, il y a pas mal de cas où les parents sont de différentes nationalités, mais les enfants ne connaissent ni la langue de la mère, ni la langue du père, sinon seulement le russe, la langue de la formation à l'école ou à l'université. Ce phénomène de la **réduction linguistique** ne devrait pas se propager en Europe, qui se propose un apprentissage de deux langues étrangères à part la langue maternelle.

L'identité de *homo europeus* sera-t-elle dans l'avenir le plus proche une identité réduite ou prolifique du point de vue linguistique-civilisateur ? La réponse viendra avec le temps. Une chose est certaine – la position du russe ne pourra jamais plus se comparer avec, ni atteindre, par exemple, la position de l'anglais, ni même du français, qui a solidement occupé la seconde place dans le top des langues de communication européennes. Nous assistons actuellement à un changement des générations, dont la montante est au moins bilingue (roumain-anglais), ou tri-quadrilingue (roumain-anglais-français-russe). Ce n'est pas par hasard que j'ai mis le russe en quatrième position. L'intérêt pour cette langue a sensiblement diminué avec les changements socio-économiques de la transition et avec l'exode en masse des citoyens de Moldova à l'étranger. La facilité pour les langues de la population de notre république est un atout incontestable, mais la tragédie de nos compatriotes bilingues ou polyglottes consiste encore dans le problème de l'identité. La confusion entre s'autoidentifier moldave ou roumain continue de tracasser aussi bien les discussions des politiciens que celles des gens simples qui « papotent » politique. Cette confusion a des racines linguistiques : la langue roumaine est appelée « moldave » dans l'article 13 de la Constitution de la République de Moldova. La coercition de la langue russe a eu des répercussions sur la langue roumaine qui, ayant perdu son apanage latin originel, avait subi des influences parasitaires telles que des emprunts impropres, une orthoépie palatalisée étrangère à l'ouïe roumaine. Le mal a été fait, la greffe de la coercition linguistique a été implantée et cette greffe a donné des germes d'obédience sociale : **la diglossie intrinsèque** qui tourmente l'identité des citoyens de la République de Moldova. La diglossie intrinsèque est un phénomène propre à n'importe quelle langue, mais dans les conditions de la République de Moldova cette diglossie intrinsèque a acquis une connotation socio-politique qui a séparé la société moldave en deux grands segments qui s'opposent. La solution acceptée par la population moldave est celle du cosmopolitisme : tous parlent roumain, mais certains l'appellent le roumain, d'autres – le moldave. L'acuité du débat devrait dépasser les limites de la diglossie sociale roumaine-russe et se placer dans la perspective européenne : ce n'est pas peut-être l'essence de la question - comment appeler la langue parlée en République de Moldova – roumaine ou moldave, sinon comment faire que la population, et surtout les fonctionnaires d'Etat, parle plus de deux langues ? Souhaiter l'intégration européenne sans vouloir ou pouvoir communiquer dans les langues européennes les plus véhiculées serait un désir tronqué. L'avenir linguistique de l'Europe réside dans la prolifération de la

communication interculturelle, qui, à son tour, est inconcevable en dehors d'un apanage polyglotte. Les langues ouvrent les frontières et les horizons.

« *La langue est infinie (sans fin), et de cela il faut tirer les conséquences ; la langue commence avant la langue* » (Barthes, 2002 : p.93).

Références bibliographiques :

- Ardeleanu S.-M. *Imaginaire linguistique francophone*. Iași, Demiurg, 2006.
- Barthes R. *Le bruissement de la langue. Essais critiques IV*. Paris, Editions du Seuil, 2002.
- Eco U. *La recherche de la langue parfaite dans la culture européenne*. Traduit de l'italien par J.-P.Manganaro. Paris, Editions du Seuil, 1997.
- Hagège C. *L'homme de paroles. Contributions linguistiques aux sciences humaines*. Paris, Fayard, 2002.
- Iordache E. *Semiotica traducerii poetice*. Iași, Junimea, 2003.
- Mounin, Georges (2004): *Dictionnaire de la linguistique*. Paris, Quadrige/Puf.
- Schleiermacher, Fiedrich (1999): *Des différentes méthodes du traduire*. Paris,
- Steiner, George (1998) : *Après Babel*. Paris, Albin Michel.
- Walter H. *L'aventure des mots français venus d'ailleurs*. Paris, Laffont, 1997.
- <http://averreman.free.fr/aplv/num54-bilinguisme.htm>

Limba (română) la confluență: identitate națională/ identitate europeană

Mihail GUZUN

Universitatea de Stat din Moldova

I.

În ajunul mileniului al treilea hebdomadarul „Săptămîna” publică eseul „Naționalism sau integrare”¹, text retipărit din „România literară”, autorul căruia, Mircea Naidin, formulează câteva strategii de gestionare a manifestărilor naționaliste, inclusiv și următoarele:

- înlocuirea patriotismului demagogic și a relațiilor interetnice bazate pe criterii de sub- și supra-ordonare cu un patrimoniu constituțional și civic substanțial, precum și cu legitimitatea statului prin caracterul său democratic;
- formarea unei identități românești europene, bazate pe identitatea națională.

Cu doi ani mai devreme Constantin Tănase consemna într-un editorial, publicat în ziarul „Flux”: „Integrarea în Europa nu se poate face prin renunțarea la naționalismul nostru tradițional, ceea ce ar echivala cu suprimarea identității și conștiinței noastre naționale”². Putem să nu fim de acord cu perspectiva din care este abordată problema, dar trebuie să recunoaștem, că temerea cunoscutului editorialist este justificată, deoarece cu cât asupra Europei este promovată o integrare mai profundă a statelor-națiune europene, cu atât cele din urmă se simt *amenințate* de pierderea identității.

„În contextul integrării europene, - este de părere Adrian Severin, - se pune problema dacă identitatea națională are de suferit de pe urma procesului de integrare și, tot astfel, dacă identitatea europeană identificabilă pentru moment cu cea a UE are de pierdut ca urmare a admiterii de noi membri în Uniune; dacă pierderea de identitate este și o pierdere reală în planul capacității de promovare a aspirațiilor legitime ale unei națiuni în concursul cu celelalte; dacă în căutarea identității amenințate se poate descoperi ceva cu adevărat substanțial de natură a interesa destinul unei anumite națiuni, singură și în cadrul „grupului european”?”³.

Vom menționa că, pe parcursul anilor care au urmat după 1999, dar și până la 1999, atât în presa de la Chișinău, cât și în discursul politic de aici, dilema *identitate națională și/sau identitate europeană* n-a fost discutată la modul serios și este clar, pentru noi în orice caz, de ce: deocamdată se consumă multă cerneală pentru promovarea unei noțiuni de identitate națională – *variantă moldovenească*, se caută atribute ce ar particulariza-o și se depun eforturi considerabile pentru a le inspira locuitorilor din Republica Moldova, în special, populației majoritare, cum ar trebui s-o înțeleagă.

Unul dintre aspectele confruntărilor de opinii din spațiul dintre Prut și Nistru este denumirea corectă a unui component determinant al identității naționale – limbii de stat din Republica Moldova.

1 Săptămîna, 20 august 1999.

2 Tănase, Constantin. *Poarta spre Europa // Flux*, 7 februarie 1997.

3 Severin, Adrian. *Identitate europeană – identitate național-statală//* http://www.mie.ro/publicatii/Romana/romania_si_viit_europei/identitate.htm

II.

Care este mecanismul identificării? Are identificarea valoare cognitivă sau este un procedeu activ, care înlocuiește o identitate parțială cu o identitate totală?

După cum observă Jean Laplanche și J.-B. Pontalis, substantivul *identificare* poate fi luat fie în sens tranzitiv, corespunzător verbului *a identifica*, fie în sens reflexiv, corespunzător verbului *a se identifica*⁴.

Cum se realizează identificarea: în sensul de identificare când subiectul își identifică propria sa persoană cu o alta sau când subiectul identifică pe altul cu propria sa persoană?

În situațiile în care cele două mișcări coexistă, după Jean Laplanche și J.-B. Pontalis, suntem în prezența unei forme de identificare mai complexă, invocată uneori pentru a explica formarea sentimentului de „noi”. Anume relația *noi – ei* este majoră pentru identificarea națională colectivă și din acest motiv identificarea națională poate fi descrisă atât în sens de apartenență la (*noi*) cât și în sens de diferență (*de ei*). După cum observă specialiștii în domeniu, existența și percepția *altuia* (alt grup, altă națiune, alt popor) face posibilă delimitarea *noi - ei* și deci este indispensabilă în procesul (auto)identificării.

Identitatea națională, după Khaterine Verdery, există în două ipostaze: (a) la nivelul sentimentului individual de apartenență națională și (b) la nivelul identității colectivului în ansamblu în corelație cu altele similare⁵.

Acestea fiind expuse, să trecem la subiectul care ne interesează.

III.

Scriitorul turc Orhan Pamuk, romanele căruia au fost traduse în 50 de limbi și publicate în peste 100 de țări, solicitat, într-un interviu acordat lui Adam Smith, redactorșef al portalului *Nobelprize.org*, cu prilejul câștigării Premiului Nobel pentru literatură 2006, să răspundă dacă scrie doar în limba turcă, a mărturisit următoarele: „Da, firește... Sunt scriitor turc și trăiesc în interiorul limbii mele. Eu echivalez cât limba pe care o cunosc și cu care ne mișcăm, evoluăm împreună... Gândirea noastră este compusă din două lucruri: limbă și imagine. Limba ne ajută să dăm o formă gândirii noastre”⁶.

Forma, la care se referă Orhan Pamuk, se proiectează prin cuvinte, care înglobează centrul de gravitate al limbii vorbite. Despre forța enormă a cuvântului se cunoaște din timpurile imemorabile, cuvântul fiind prezentat în creația populară drept una dintre cele mai puternice arme de care dispune ființa umană. Bunăoară, locuitorii Mesopotamiei atribuiau cuvântului capacitatea de a produce consecințe materiale. Numele unui lucru este la mesopotamian un cuvânt care are o finalitate obiectuală. Când autorul unei legende, lui *Enuma Elis*, vrea să spună că cerul, pământul sau zeii încă nu fuseseră zămislîți, el spune că „nu aveau încă nume”. A avea un nume înseamnă a exista, drept corolar, a pronunța numele unui lucru înseamnă a-i da existență. Iar cel ce beneficiază de funcțiile cuvântului este zeul. Puterea cuvântului contribuie la asigurarea atotputerniciei zeului și la caracterul inaccesibil al poziției sale⁷.

4 Laplanche, Jean, Pontalis, J.-B. *Vocabularul psihanalizei*. – București: Humanitas, 1999. p.182.

5 Вердери, Кэтрин. *Куда идут «нация» и «национализм»?//* Нации и национализм: Сб. статей. – Москва: Праксис, 2002. P. 297-307// www.praxis.su/text/16

6 *Orhan Pamuk – Premiul Nobel pentru literatură 2006* // Contrafort. Octombrie 2006. Nr.10. p. 24.

7 În lucrarea „Filosofia Orientului Antic” (Vol.I. București: Editura Științifică, 1967) autorul acesteia

Cuvântul este primul însemn care ne deosebește, iar limba este unul din atributele de bază ale identității naționale, astfel că în situația când în această zonă *sensibilă* apar dificultăți, problema limbii pentru multe societăți se transformă într-o adevărată *chestiune națională* (cazul Republicii Moldova). Limba este purtătorul natural al gândurilor și sentimentelor omului, astfel că este foarte greu să eviți *închisoarea* limbii materne. În viziunea lui Josep R. Llobera, limba reprezintă „hotarul etnic esențial și prin aceasta limba constituie un element de determinare a identității naționale”⁸. Forța, potențialul limbii în construcția identității naționale se manifestă nu numai la nivel instrumental, pentru că în acest caz tot felul de reformatori ar utiliza instrumentul lingvistic, de multe ori, doar în scopuri egoiste, dar, după cum susține Llobera, limba se manifestă și la nivel emoțional⁹. Este ceea ce conferă limbii o greutate deosebită ca element de sudură a identității naționale.

Dacă acceptăm această constatare, ar trebui să ne întrebăm: care va fi locul și destinul celor peste 100 de limbi din Europa în noua mega-construcție statală rezultată prin extinderea Uniunii Europene? În special, ce se va întâmpla cu limbile *utilizare* în spațiul limitat al statelor mici și mijlocii (în sens geografic, bineînțeles) de pe teritoriul vechiului continent?

Pentru a găsi răspunsul la aceste întrebări, vom aminti de un caz recent.

IV.

Sfârșitul anului 2006 va rămâne în amintirea belgienilor, grație unei glume accidentale a unui post de televiziune local, ca despre o eventuală scindare a Belgiei în două formațiuni statale: Flandra, partea nordică a țării, populată de vorbitori de limbă flamandă, o limbă germanică utilizată de flamanzi și un alt teritoriu, populat de valoni, care comunică în dialectul valon al limbii franceze. Gluma *televizată* a scos în prim plan o dispută teoretică mai veche. Conform unor concepte, expuse încă în sec. al XVIII-lea (Herder, Fichte), la baza unei națiuni veritabile se află limba acesteia. Astfel că, în virtutea acestor prevederi teoretice, populația Belgiei, care este formată din două componente esențiale – vorbitorii de limbă flamandă și vorbitorii de limbă valonă – nu pot alcătui o națiune „adevărată”. Iar separatiștii, atât dintr-o parte cât și dintr-alta, exploatănd la nesfârșit sentimentele umane firești, tind să re-croiască harta politică a Belgiei. Este clar, de ce cerințele lor sunt înțelese și susținute de un număr considerabil de concetățeni... Or, dacă se înțeleg atât de greu între ei, cum pot să dispună în această situație de o identitate comună, să aibă un sentiment comun de apartenență comunitară sau de moștenitori ai acelorași valori? De unde apare această constatare *evidentă* a clarității? Și poate fi tratată dintr-o atare perspectivă, cu toată certitudinea necesară, astfel de concepte, cum sunt națiune, limbă, identitate națională/ etnică etc.?

Ion Banu reproduce la pag. 73 un text din cultul lui *Istar*. În imnul către zeiță se spune: „Tu, stăpână..., exprimi ca pe un fruct cele șapte cuvinte. / Tu, regină, ești expresia cea mai de seamă a marilor cuvinte. / Cuvântul te stăpânește, cuvântul se află în puterea ta; / Cuvântul ți-a fost dat, pieptul tău strălucește prin cuvânt /...Cuvântul tău, tu îl dai cerului... / Cine cunoaște oare cuvântul sacru care vine de la cer, cuvântul tainic, / Mărețul ritual pe care tu l-ai instituit?... / Tu, cea mai mare dintre regine, ești *insuși* cuvântul”.

8 Llobera, Josep R. *Foundations of National Identity. From Catalonia to Europe*. – New York & Oxford: Berghahn Books, 2004. p. 86.

9 Ibidem, p. 97.

Adevărul poate fi găsit doar printr-o cumulare a eforturilor tuturor segmentelor unei societăți. Iar realizarea unei politici lingvistice corecte depinde nu numai de factorii de decizie, dar și de fiecare cetățean în parte. Moldovenilor însă le lipsesc multe calități sau dacă le au, după cum observă scriitorul Mihail Gh. Cibotaru, se află într-o stare de amorțire, de somnolență. Una din ele este memoria. „Nu numai cea istorică, din păcate ne lipsește și cea de frate, și cea de neam în genere, - notează Mihail Gh. Cibotaru, - și cea de creștin și cea de plugar: de om al pământului. Ne lipsesc demnitatea, ambiția, mândria, harțașagul național, dacă vreți. Prea cumiți, prea timizi, prea ascultători, prea supuși, prea lăsători, prea creduli, prea neprevăzători, prea deschiși, prea darnici, prea sinceri, prea invidioși (în de noi), prea necruțători (iarăși în de noi), prea nesăritori atunci când ne vedem confratele la nevoie, prea gârboviți, prea cu capul aplecat am tot umblat secole în șir continuând și astăzi acest mod de a ne mișca în timp, prea cosmopolitizați, apoi și comunistizați”¹⁰.

În felul cum ne caracterizăm *noi pe... noi*, publicistul Constantin Tănase este și mai dur: „Noi (adică moldovenii – M.G.) suntem niște blegi și niște miorlăiți, pe când ar trebui să fim uniți, să avem demnitate, să fim naționaliști. Dar nu naționaliști băloși, ca până mai ieri, ci naționaliști critici – să ne analizăm cu curaj defectele, să ne vedem propriile păcate, să învățăm carte, să devenim culți, competitivi, să nu dăm vina numai pe sărăcia noastră, dar și pe prostia noastră, pe proverbiala noastră prostie națională”¹¹.

Unul dintre cele mai importante lucruri la etapa actuală este ca identitatea națională, practica de promovare a politicii lingvistice să nu fie marcate de disperarea intelectuală (nu a intelectualității).

V.

Pentru prima dată despre existența popoarelor se vorbește în capitolul 10 al *Genezei (Facerea)* sau *Întâia carte a lui Moise din Sfânta scriptură*. În acest capitol sunt numiți cei trei fii ai lui Noe – Sem, Ham și Iafet și locurile unde aceștia au locuit cu indicarea precisă a hotarelor. „De la ei [cei șapte feciori și șapte nepoți ai lui Iafet] se trag popoarele din țările neamurilor de pe malul mării, după ținuturile lor, după limba fiecăruia, după familiile lor, după seminițiile lor” (*Geneza*, 10:5).

La începutul capitolului 11 revenim la timpurile, când „tot pământul avea o singură limbă și aceleași cuvinte” (*Geneza*, 11:1) și tot neamul lui Noe a pornit spre răsărit, a dat peste o câmpie în țara Șinear și a poposit acolo. Oamenii au hotărât să zidească „o cetate și un turn al cărui vârș să atingă cerul”, ca să nu fie „împrăștiați pe toată fața pământului” (*Geneza*, 11:4).

Alcătuind un singur popor și având aceeași limbă, „nimic nu i-ar împedeca [pe oameni] să facă tot ce și-au pus în gând” (*Geneza*, 11:6). După ce le-a fost încurcată limba și au fost împrăștiați pe toată fața pământului, oamenii au încetat să mai zidească cetatea...¹².

10 Cibotaru, Mihail Gh. *Cu durere despre noi, moldovenii*// Flux, 21 august 1998.

11 Tănase, Constantin. *Aici e țara noastră!* // Timpul, 7 decembrie 2001.

12 Într-un interesant eseu – „Limba și identitatea națională” (în original: “Language and identity : National, Ethnic, Religious”) – autorul acestuia, John Joseph, reflectând asupra începuturilor naționalismului, reproduce subiectul biblic, la care face referire și semnatarul acestor notițe. Se presupune, după cum remarcă J.Joseph, că în lipsa unui nume comun, adică a identității naționale, oamenii trebuie neapărat să se împrăștie. Crearea identității urmărește scopul de

Așadar, cum procedăm: rămânem fiecare în spațiul teritorial al propriilor limbi sau acceptăm o limbă comună de comunicare pentru a ne deplasa, fizic și spiritual, în exteriorul hotarelor țărilor de reședință?

Interesul practic, rațiunea existențială, ne sugerează opțiunea pentru o singură sau pentru trei limbi de bază: engleza, franceza, germana. În acest context, Eric Hobsbawm remarcă cu multă finețe, „că poate fi elaborat dicționarul limbii estoniene pentru redactarea articolelor în domeniul biologiei moleculare – ...și un astfel de dicționar a fost creat, - dar nimeni, în afară de alți specialiști estonieni în microbiologie, nu va citi aceste articole scrise în limba estoniană. Ei sunt impuși de realitate să le scrie într-o limbă de circulație internațională și chiar însuși francezii și nemții sunt nevoiți să procedeze la fel într-un atare domeniu precum este economia”¹³. Să nu uităm și de interesul pur economic. Bunăoară, de la 1 ianuarie 2007 în Uniunea Europeană sunt 23 de limbi oficiale. La cele 21 de limbi s-au mai adăugat încă trei: limbile română și bulgară, dar și limba irlandeză. (Până la această dată Irlanda era *reprezentată* doar de limba engleză). Astăzi doar la Bruxelles sunt peste 4 mii de traducători oficiali, în afară de alți 1500 netitulari. Într-un singur an în instituțiile UE de la Bruxelles sunt traduse peste 3 milioane de pagini tipărite.

Care ar fi soluția pentru a găsi un mijloc cât mai eficient, dar și mai rapid (nu în ultimă instanță, mai economic)¹⁴ de comunicare verbală? Ne punem și noi întrebarea, formulată de un consacrat specialist în domeniu, prof. dr. Tatiana Slama-Cazacu: „*Comunicarea verbală (prin limbă) fiind o realitate generală, cu necesitățile ei actuale pe plan macro-interstatal, cum să se rezolve aceste necesități și totodată să nu se treacă peste dezideratul „apărării”, „protejării”, „prezervării” identității fiecărei limbi, oricât de minoră ar fi (ca frecvență de utilizare, ca forță politică, economică, financiară, culturală) comunitatea care o vorbește sau dorește să o facă să existe în continuare?*”¹⁵.

Fiind în mare parte solidari cu sugestiile și soluțiile pe care le propune Tatiana Slama-Cazacu¹⁶, vom menționa doar, că pentru locuitorii Republicii Moldova problema mai este agravată și de faptul că aici abordarea lingvistică se află între Scylla și Charybda, între o realitate politică confuză și un adevăr științific ignorat. Realitatea politică este că în Constituția Republicii Moldova limba moldovenească este consfințită limbă de stat; adevărul științific este că denumirea corectă a limbii, care se vorbește în Republica Moldova, este limba română. Dar se mai profilează încă o realitate, a treia, împărțită de tot mai multă lume, că cele „două limbi” reprezintă, de fapt, ... una singură.

În condițiile, când limba – pilonul de rezistență al identității naționale, constituie atributul, ce blochează identificarea... identității naționale, problema construirii unei

a servi intereselor consolidării oamenilor, care aparțin unui popor și care se află dependenți unii de alții și de orașe, dar nu să apuce calea drumului în căutarea pământului propriu într-un spațiu rural, care, odată cu trecerea timpului, începe a fi considerat unul „firesc” spre deosebire de formarea „artificială” a spațiului urban (*Vezi: Джон Джозеф. Язык и национальная идентичность// Логос. 2005. № 4 (49). p. 23).*

13 Хобсбаум, Эрик. *Все ли языки равны? Язык, культура и национальная идентичность// Логос. 2005. № 4 (49). p. 56.*

14 După unele estimări, aproape jumătate din bugetul său UE îl cheltuie pentru traducerea și editarea documentelor elaborate în toate limbile țărilor membre ale Uniunii Europene.

15 Slama-Cazacu, Tatiana. *Politica lingvistică europeană și păstrarea identității limbii române// Noi și Europa/ Volum coordonat de Adrian Neculau. – Iași: Polirom, 2002. p. 80.*

16 Ibidem, pp. 78-84.

identități europene, având ca suport identitatea națională, este dificilă, pentru că este lipsită de baza de la care ar trebui să pornească. Adică de identitatea națională. Un moment de consolare pentru acei care împărtășesc adevărul științific, este că limba lor maternă a devenit deja instrument de lucru al comunității europene.

Dacă însă ar fi să ne înarmăm cu mai mult optimism și să acceptăm (parțial sau total) opinia expusă de Eugen Sobor, președintele Fundației „Socium-Moldova”, că într-un viitor previzibil „Moldova și România vor putea să se unească, ca frați de sânge, doar în limitele granițelor Uniunii Europene, și nu în limitele unui stat”, pentru că „așa dictează istoria și trebuie să ținem cont de această realitate”¹⁷ și dacă nu vom ignora scopurile economice strategice urmărite de comunitatea statelor europene, care dictează folosirea unei limbi „universale”, devine clar că va trebui să cedăm în fața presiunilor factorilor economici în detrimentul valorilor politice, culturale și spirituale autohtone și să ne integrăm în Europa prin intermediul unei limbi *universale*, care pentru vorbitorii de limbă română din Republica Moldova n-ar trebui să fie alta decât **limba franceză** ca cea mai apropiată limbă de circulație internațională de limba majorității populației de aici.

17 Sobor, Eugeniu. *Moldova – România: mai puțină strălucire decât sărăcie* // Săptămîna, 14 martie 2003.

Des niveaux de la moralité aux niveaux de l'éducation morale

Daniela JEDER

Université Stefan cel Mare, Suceava, Roumanie

Sur le plan de la moralité, la tentation de l'affirmation et de l'accomplissement est inévitablement associée à une série de questions et problématiques liées aux *niveaux de la morale et de la moralité* auxquels tout aspirant à la perfection doit accéder. Plaçant les analyses dans une approche interdisciplinaire, notre travail vise à saisir et valoriser, dans une perspective formative-morale, les interprétations des théories éthiques et psychopédagogiques liées aux évolutions dans le plan moral, afin de construire un modèle structural des niveaux du développement de la moralité, avec toutes les composantes complexes et dynamiques que ceux-ci impliquent. Nous avons proposé comme finalité pour notre démarche le transfert et la focalisation de ces données sur l'espace significatif de la formation de l'homme en tant qu'homme, personnalité morale, autonome et responsable, en offrant, nous l'espérons, en termes d'efficience, un cadre enrichi, plus complet et opérationnel sur les *niveaux de la moralité et de l'éducation morale*.

Nos investigations se sont ensuite concentrées autour de la littérature éthique de langue française qui offre la possibilité évidente de découvrir l'étendue et la profondeur des approches de la problématique du développement structuré sur les niveaux de la moralité. On doit aux spécialistes en éthique, René Le Senne, Eugène Dupréel et Ivan Gobry notamment, des contributions significatives pour la théorie des niveaux principaux du développement spirituel et surtout moral et comportemental, contributions qui, d'un côté se rapprochent par l'unité de leurs idées (de la structure triadique des niveaux du développement moral jusqu'à certains détails liés à la formation de la conscience et à la conduite morale), et, d'autre part, prennent leurs distances par les déplacements d'accent sur des dimensions différentes de la moralité tout comme par les modes originaux d'argumenter et d'indiquer certains repères éthiques dans des buts éducatifs.

Le choix de ces trois (à qui nous proposons de joindre Jean Piaget) repose tout d'abord le fait que ceux-ci constituent, d'après nous, une véritable école originale, et en deuxième lieu, le fait que la question des niveaux du développement moral et de la moralité acquiert dans leur œuvre des contours parmi les plus marqués.

L'apport de René Le Senne à l'analyse sur les niveaux de la moralité.

Le Senne considère qu'au niveau premier du développement spirituel il s'agirait d'une spontanéité originaire, marquée par des instincts ou des impulsions, des sentiments irréfléchis, non-intégrés moralement, mais ayant une signification qui prépare pour le saut marqué par l'apparition de la morale qui se place au second étage, appelé étage de la morale, quand la conscience est morale ; l'auteur considère donc la morale comme dépendante de la conscience expresse, la morale n'étant pas aussi moralité naturelle, c'est-à-dire effectivement non-réglée par la conscience. Le développement spirituel continue par un troisième niveau – le niveau supérieur, celui du dépassement de la morale.

Si le niveau de la morale se caractérisait par la coercition de la spontanéité naïve, innocente et chaotique, par obligation et devoir, le niveau supérieur remplace ces motivations par l'amour des hommes. A ce niveau, la spontanéité réapparaît, non pas comme manifestation naïve, mais comme manifestation de la conscience supérieure, qui vient de l'intérieur dans la dimension pratique du bien.

La structure sur niveaux de la conscience (conscience psychologique, artistique et morale) inclut aussi la morale sur laquelle Le Senne s'attarde longuement. La recherche d'ensemble sur la conscience se prête à un ordonnancement en trois macrostructures des niveaux, la première antimorale, et les deux autres morales, cas où différentes dimensions ou aspects de la moralité comme : le courage, la pudeur, l'innocence et la pitié, la dignité, etc., sont analysés dans leur développement, d'habitude en travers des trajets de triades à niveaux (par exemple, le niveau de l'intériorisation, de l'extériorisation et des déterminations objectives, ou, dans d'autres cas, le niveau de la parfaite mutualité). De telles déterminations des structures à niveaux constituent des ouvertures vers des sens, ainsi que des objectifs à poursuivre et accomplir dans l'éducation morale.

Eugène Dupréel - une incursion dans la vie morale.

Dans son ouvrage *Traité de morale*, Dupréel présente son propre système de morale qui est structuré en "trois degrés de développement de la conscience". Tout comme pour l'analyse de l'œuvre de Le Senne, les niveaux de la morale et de la moralité se déroulent dans une macrostructure triadique de niveaux qui comprend les macrostructures de la moralité. Dans le cas de Dupréel, le concept de phase peut être substitué par celui de niveau.

Ainsi, les trois niveaux qui distinguent le spécifique et la contribution sont: le niveau de la moralité implicite, au fond le niveau des instincts, quand l'individu conduit par ses seules impulsions instinctuelles se soumet aux règles imposées par la collectivité; c'est le niveau de "*l'attachement immédiat et inconditionnel*" par "*l'habitude et les coutumes du groupe*"; ensuite, *le niveau supérieur de la conscience morale proprement-dite*: le préjudice des individus, le mal commis à l'endroit des autres a engendré l'intelligence, la conscience du bien et du mal, la naissance des réactions conscientes et, petit à petit, le passage de l'inconscient au conscient de la vie morale. Dans le cadre de ce niveau on distingue aussi la microstructure de certains niveaux qui marquent les évolutions intérieures du macroniveau, décrites à travers leurs caractéristiques juridiques, morales, pédagogiques. Le niveau suprême, celui de *l'idéal moral*, de *l'ordre moral pur*, de *l'initiative et de la liberté morale* se distingue en cela que maintenant la règle n'apparaît plus comme quelque chose d'imposé, mais comme un bien intérieur, de sorte que l'homme est tout à la fois sujet, initiateur et créateur de la règle à valeur morale.

A la différence de Le Senne, Dupréel développe une macrostructure sur niveaux qui se déroule dans un plan historique assez vaste, évoluant dans les limites de la moralité.

Les niveaux de la vie morale dans la conception d'Ivan Gobry.

La conception d'Ivan Gobry est exposée dans son ouvrage *Les niveaux de la vie morale*, où l'auteur indique la continuation du schéma triadique des niveaux. Cette conception se distingue macrostructurellement et spécifiquement par des appellations correspondant à la triade freudienne : a) *le niveau de la "vie inframorale"* ; b) *le niveau de la*

“vie morale” et c) le niveau de la “vie surmorale”, niveaux cotés à l’échelle historique de la vie morale, le niveau premier de la vie inframorale s’inscrivant aussi en elle.

Dans notre thèse, nous avons essayé de distinguer pour chaque niveau des mutations nouvelles et supérieures de la moralité. Ainsi, remarquons-nous l’apport de Gobry à travers le niveau inframoral caractérisé par des pouvoirs qui portent la marque de l’esprit “qui parle en nous avant que l’esprit parle tout à fait”. Quoique inférieur à celui moral, le niveau inframoral est immédiat et nécessaire à l’apparition du niveau moral. Niveau préconscient, l’inframoral est structuré par des impulsions, tendances et sentiments primaires dont découlera le développement des éléments ultérieurs de la vie morale.

Le second niveau – celui de la *vie morale* – représente le noyau de la structure gobryenne à niveaux, moment fondamental des accumulations et expériences sur le plan moral. Ce modèle macrostructural organisé sur les niveaux du développement comprend à son tour : a) le niveau de la conscience morale ; b) le niveau de la vertu et c) le niveau de la consécration.

Le troisième niveau de la macrostructure sur niveaux, appelé *surmoral* ou *niveau de l’absolu*, se caractérise “par-dessus la vie morale”, et d’autre part, “à ce niveau s’exprime le superlatif moral, c’est-à-dire « l’Absolu », égal au fond avec la transcendance divine, vu que la conscience morale n’existe pas en soi, mais qu’elle est toujours reliée à “autre chose qu’elle-même”, se manifestant en permanence en relation avec un monde situé “au-delà”. A ce niveau, tout comme chez René Le Senne, les antinomies morales trouvent une solution, bien que cette solution commence à trouver ses solutions partielles aussi aux autres niveaux microstructurés.

NIVEAUX DE LA MORALITE ET DE L’EDUCATION MORALE

L’éthique n’offre que son propre modèle spécifique car d’autre part les éducateurs doivent attacher leur propre contribution à celle des spécialistes en éthique, ce qui signifie qu’ils doivent aborder la question des niveaux de développement par leurs moyens spécifiques, du point de vue de la formation morale de l’être humain. Cette fois, le début de cette approche part de la conversion des niveaux de la sphère de l’éthique dans celle de l’éducation morale. Ainsi, distingue-t-on la triade suivante de niveaux appliqués à l’éducation morale:

1. *Le premier niveau.* Comme on a pu voir, à l’exception de Le Senne qui saisissait une certaine similarité dans les réactions d’approbation ou désapprobation, mais ne considérait pas qu’elles aient quelque chose en commun avec la morale, cela comprenant chez lui la conscience, Dupréel et Gobry, ainsi que d’autres penseurs reconnaissent un niveau premier inconscient ou préconscient de la moralité. Mais l’éducation transmise chez l’enfant et chez l’adolescent continue de développer ce qui à la naissance ne représente que des prémisses, des rudiments de la “moralité” inconsciente. L’éducation morale donc commencera par le modelage humain des mouvements et des réactions, par l’ordonnancement et la modération, mais aussi la stimulation des actions, par le réveil ou même le développement des éléments de la vie affective (de l’attachement), etc. L’éducateur moral doit donc connaître les formes premières des actions et des réactions de l’enfant (instincts, impulsions, sentiments, tendances) et les influencer par l’ordre de vie qu’il inculque à l’enfant.

2. *Le second niveau* est le niveau du développement par la connaissance, mais aussi par la sollicitation dirigée moralement. Celle-ci ouvre et amplifie le rôle formateur de l'éducation morale qui doit être toujours plus consistante et se poursuit par la formation des habitudes, mais aussi par le développement de la conscience morale. L'éducation morale participe donc directement au développement et à la maturation de la personnalité qui inclut aussi la dimension morale, mais elle s'intègre dans l'ensemble général et vaste de l'éducation.
3. *Le troisième niveau* est le fruit de l'éducation et de l'auto-éducation permanente. Ce serait le niveau de l'auto-affirmation et de l'autoperfectionnement continuel, à fin d'acquérir les fondements sacrés de l'être. C'est pour acquérir ce niveau suprême que se consomme aussi l'éducation morale suggérée par les hautes valeurs des niveaux de l'éthique.

Une structure sur niveaux de l'éducation morale

La proposition d'une structure à niveaux de l'éducation se veut une tentative pour soutenir et orienter les actions formatives vers quelques aspects significatifs:

1. *le niveau de la valorisation de l'infra-moral* – l'éducation prend à son compte le fonds hérité qui préfigure l'humanisation et exerce sur ses éléments l'ordonnement, l'atténuation, l'entretien et la coordination de façon différenciée.
2. *le niveau des règles morales élémentaires* – niveau que nous appelons aussi de l'alphabetisation morale, se caractérise par l'énonciation des règles, non dans une forme abstraite, mais par des conseils et stimulations motivationnelles concrètes, différenciées et individualisées.
3. *le niveau de l'orientation vers la réciprocité* – désigne la sortie hors de l'égoïsme, à ce niveau on enregistre un bond remarquable de la connaissance de soi à la connaissance d'autrui, l'ordre étant toujours le suivant : en te connaissant, tu peux connaître. Du point de vue éducatif il est nécessaire de donner quelques explications aux enfants au sujet du mode dont leur comportement affecte ceux qui se trouvent auprès d'eux, ce qui est censé leur ouvrir une nouvelle vision sur le monde et ses règles.
4. *le niveau de la structuration proprement-dite du caractère* – niveau des transformations, évolutions et structurations de la personnalité morale les plus consistantes; c'est le niveau de la formation des traits durables et essentiels de la moralité.
5. *le niveau de l'autorégulation moral ou niveau de la fiabilité morale* – réfère à la formation de la capacité de correction, de réglage, d'amendement des comportements qui ont eu à leur base des jugements incorrects du point de vue moral, causés par des analyses superficielles et rapides des situations, des contextes, par des connexions fausses où dominent les apparences, etc. C'est le niveau de l'éducation centrée sur la formation de la responsabilité face à ses propres décisions morales qui signifie la mise au point des paramètres de validation des valeurs auxquelles on puisse se rapporter continuellement.
6. *le niveau des aspirations supérieures* – suppose l'adhésion à un système de normes et valeurs morales élevées qui représentent le point de référence de la vie indivi-

duelle, et c'est dans ce sens qu'il se crée des modèles fonctionnels qui puissent stimuler et permettre le perfectionnement moral exprimé par la sortie de l'inertie, l'autodétermination morale, l'autosuggestion des valeurs, etc.

7. *le niveau de l'activité morale* – c'est le niveau qui couronne toute la structure qui suppose la formation de la personnalité intégrale, qui détient des capacités prospectives, anticipant les chances réelles de son devenir et de son perfectionnement.

Chacun de ces niveaux de l'éducation valorise les accumulations des niveaux antérieurs et en stimule de nouveaux autres.

CONCLUSIONS

Dans le contexte actuel, lorsque la nécessité d'une morale est une priorité, la construction d'un support éducatif, qui trouve son essence dans les profondeurs de l'éthique, est, croyons-nous, la bienvenue. Admettant que l'avenir se déchiffre aussi au plan moral par lequel nous nous définissons, cela impose que chacun assume la responsabilité du mode dont il se préoccupe pour dépasser ses propres niveaux moraux et avancer toujours vers d'autres, encore plus élevés. Nous pensons que c'est d'une pareille manière que l'on doit comprendre le bond accompli entre *apprendre à être* et... *apprendre à devenir moral*.

LANGUE. STYLE. IDENTITE

Ion MANOLI

Université Libre Internationale, Chişinău

Nous avons mis dans le titre de cet article trois grandes notions quasi-fondamentales en stylistique qui jusqu'ici ont été abordées presque séparément, même si elles sont étroitement liées.

Pendant le Premier Colloque International « La Francopolyphonie comme vecteur de la Communication » (Chisinau, 24 mars 2006) le professeur Pierre Morel abordait le problème de l'identité mais dans une corrélation dictée par l'ordre du jour du colloque : « Norme et Identité » où il présentait quelques citations-références sur l'importance de l'identité : « Oui, je n'ai qu'une langue, or ce n'est pas la mienne », écrit Jacques Derrida dans *Le Monolinguisme de l'autre*. En effet, la langue n'est jamais la mienne puisqu'elle est aussi celle des autres, et qu'elle a été faite par d'autres. Ce sentiment est plus prégnant encore dans le cas de la langue littéraire, fruit d'une élaboration historique qui dicte ses lois : « On parle dans sa propre langue, on écrit en langue étrangère », confiera Jean-Paul Sartre dans *Les Mots* [apud Pierre Morel, p. 62].

Si l'on aborde le problème de la langue, de la langue contemporaine, de la langue qu'il faut parler et enseigner alors on discute abondamment « Le français dans tous ses états » et on évite on ne sait pas pour quelle raison la corrélation « Langue-Identité », « Style-Identité », « Identité-Identité » [à consulter Klinkenberg Jean-Marie. *A comme aujourd'hui une langue, le français.- Le Français dans tous ses états*].

Ces derniers temps les chercheurs reviennent assez souvent au problème du style, de la forme stylistique, du « style » en poésie, le grand style, la stylistique de l'ironie, la question du style et la rhétorique, le style en sémiostylistique, on aborde le problème du style pour la sémantique du texte pour qu'enfin on repose la question « Qu'est-ce que le style ? » [Actes du Colloque International « Qu'est-ce que le style ? »].

Nous avons attentivement analysé les matériaux qui sont riches et intéressants, mais nous n'avons rien trouvé sur la cohésion dictée par la triade Langue-Style-Identité. Nous admettons que si nous abordons le problème de la langue par rapport au style et à l'identité cela redonnera à toutes les notions impliquées une vitalité nouvelle¹.

Quoi qu'on en dise, le français est une langue forte, viable et entièrement contemporaine. Il reste une langue internationale du droit, de la poste, des technologies. C'est notamment le seul idiome à même de s'imposer comme langue de l'Europe. C'est une puissance d'identité linguistique. Selon l'opinion de C. Hagège le français à l'heure actuelle reste une langue transnationale et intercontinentale, à même de soutenir un ensemble linguistique virtuel, parmi d'autres [Hagège, 1997]. Et alors comme conséquence, le français reste le support d'une dense « haute tradition et d'une riche littérature, il reste le véhicule d'une culture bouillonnante ». Une pareille langue vit et

1 Une chose qui est connue par tout poète, écrivain, journaliste : quand la langue doit exprimer des affections, expressions et émotions strictement individuelles, elle n'hésite pas à jouer de l'équivoque et à s'écarter de ses propres règles. En ce cas-ci, *Le Bon Usage* de Maurice Grevisse ou *La Grammaire Larousse* deviennent des instruments démodés. Rappelons-nous l'exclamation de San-Antonio : « Je m'en fous de la grammaire comme de ma première culotte bateau... » « Que ceux qui sont contre la syntaxe à la production me contactent. L'avenir du langage c'est moi ! » Comparez avec un autre avis du début du XX-e siècle : « C'est une langue bien difficile que le français. A peine écrit-on depuis quarante-cinq ans qu'on commence à s'en apercevoir » (Colette).

survit avant son histoire, son industrie de la connotation la plus recherchée, c'est une langue d'État et des États, c'est une langue de demain.

Quand Michel Arrivé a prononcé la formule « La stylistique est morte » il s'est trop dépêché. Un peu plus tard un autre linguiste Jean Molino fait pour composer des requiem à la stylistique le choix entre plusieurs styles :

Version Shakespeare : *Hélas, pauvre stylistique ! Je l'ai connue, c'était une jeune fille d'une verve infinie, d'une fantaisie exquise. Et maintenant quelle horreur elle inspire à notre imagination...*

Version Bossuet : *Ô nuit désastreuse ! Ô nuit effroyable, où retentit tout à coup comme un éclat de tonnerre cette étonnante nouvelle : « La stylistique se meurt ! La Stylistique est morte ! » Qui de nous ne se sentit frappé à ce coup, comme si quelque tragique accident avait désolé sa famille ?*

Version Mallarmé : *« Je sortis de mon appartement avec la sensation propre d'une aile glissant sur les cordes d'un instrument, traînante et légère, que remplaça une voix prononçant les mots sur un ton descendant : « La stylistique est morte... »*

Nous risquons et nous proposons notre version, une espèce de parodie à la Baudelaire :

*Je trône dans l'azur comme un sphinx incompris
J'unis dans un texte les méandres sémantiques
Je hais le mouvement des règles et des normes
Et jamais je ne pleure, et jamais je ne meurs.*

Lorsqu'on aborde la critique littéraire à visée scientifique il convient d'isoler ce qu'on pourrait appeler un emploi de style en corrélation avec l'identité, qui permet à l'historien de caractériser la configuration générale, celle issue d'un courant ou d'un mouvement littéraire où la stylistique accompagnait la philologie, où étaient associés une certaine conception de l'écrivain, de l'œuvre et d'un dispositif scolaire. C'est dans cette configuration que la notion de style joue le rôle de clé de voûte de l'étude du texte littéraire [Maingueneau, p. 197].

Oui, il est vrai que toute question de style est une question d'ordre, de goût et d'impératif temporel. Mais cet ordre vient à la suite d'un certain nombre de considérations parmi lesquelles on trouve facilement celle de l'identité de l'écrivain, du personnage, du mouvement littéraire dans le pays à l'heure où l'œuvre se fait. Viennent le talent, l'exigence de l'époque, le style, l'identité. Nous admettons après Cioran que le style pourrait être jugé comme aventure, mais celle-ci serait limitée et contrainte entre la logique, la linguistique des normes, la poétique de la phrase et bien sûr l'identité. Quelquefois, même la ponctuation devient une obsession individuelle : « Songez à La Bruyère, à sa façon de couper la phrase, de la restreindre, de l'arrêter, tout attentif à en délimiter les frontières : le point-virgule est son obsession ; il a la ponctuation dans l'âme » [Cioran, p. 129].

Quand on considère le style de notre temps, on ne peut manquer de s'interroger sur les raisons de détruire l'identité, de s'éloigner d'elle le plus possible. L'écrivain moderne est un solitaire qui écrit pour lui-même ou pour un public dont il n'a aucune idée précise. Lié à une époque comme la nôtre, il s'efforce d'en exprimer les traits ; mais cette époque est forcément sans visage [Cioran, p. 131]. D'où un style libre qui fait son apparition et qui parfois manque de finesse et d'acuité, un style d'écartements des règles et des normes. Et alors le style devient trop individuel, sans aucune censure et il est peu possible qu'il donne le ton à la littérature. L'identité en ce cas est presque imperceptible.

Si Cassirer dans son ouvrage *La philosophie des formes symboliques* parle du « cœur même du langage, qu'il faut chercher bien plus dans la stylistique que dans la grammaire » nous pensons qu'une rectification pourrait être proposée : il faut chercher bien plus dans la corrélation stylistique - identité que dans les lois et les méandres grammaticales. Du point de vue grammatical les mots « sauvages », *mitocan* et *mocofan* ne posent pas de problèmes : ils sont de genre masculin (la forme féminine aurait été *mitocane* et *mocofane*), le pluriel est normatif. R. Queneau explique leur apparition tout simplement : « ce sont deux mots roumains qui signifient « rustre » [Maurice Rheims, p. 216] c'est dire peu de choses. « Pendant ce temps, mitocans et mocofans, gosses ou adultes, avaient découvert la présence de Mésange qui s'était installé au volant » [R. Queneau].

Mitocan s. m. (< mitoc). 1. inv. locuitor de la periferie. 2. Persoană cu comportări grosolane; bătăran, mojić. [*Dicționar Enciclopedic ilustrat*, p. 596].

La deuxième variante celle de « mocofan » manque dans le dictionnaire roumain et il reste un simple fruit de la créativité lexicale de Queneau, de la fantaisie d'un grand poète. (Cf. locotière n. f. – locomotrie n. f. ; houhoulouement n. m. ; hippourassement n. m. ; photograficité n. f. – créations de la sensibilité de R. Queneau).

L'étude du style se trouve ainsi, au XIX-e et dans la I-ère moitié du XX-e siècles, tirailée entre deux exigences contradictoires. D'une part, en s'inspirant de la rhétorique, elle devrait rechercher les traits généraux, collectifs, d'une époque, d'un genre, d'une classe sociale, d'autre part, elle devrait saisir, en s'inspirant de l'identité historique, la spécificité du style unique d'un grand écrivain. [Aron Kibedi Varga, p. 166]

Dans notre conception, la stylistique de l'individu et l'identité ne se contredisent pas, mais elles sont en fait complémentaires. Elles semblent se contredire parce qu'elles ont des objets d'étude différents. La stylistique de l'individu étudie le choix spécifique qu'un écrivain opère dans l'ensemble d'une œuvre (niveau strictement linguistique), tandis que l'identité de l'écrivain est une notion plus large.

Le français à l'heure actuelle reste non seulement le meilleur instrument dont plus de 102 millions de personnes disposent pour communiquer², mais encore le moyen qui permet d'appréhender l'univers et de nous y insérer. Elle est la langue de l'esprit et de l'ordre ; il est compréhensible que nous le dotions d'une haute valeur émotionnelle ; il est compréhensible que l'identité reste vivante, enfin qu'elle déclenche toujours les passions.

Nous vivons dans un monde où communiquer est capital. Régner sur les normes linguistiques représente un enjeu de taille. Le pouvoir qu'offre la langue n'est pas que symbolique.

Quand Emile Cioran dit qu'« on n'habite pas un pays, on habite une langue », il a en vue que dans notre cas le français est le meilleur instrument dont nous disposons pour communiquer, mais encore le moyen qui nous permet d'appréhender l'univers et de nous y insérer sans perdre bien sûr l'identité.

Le français est une langue universelle. En appartenant à tout le monde il appartient en même temps à soi.

Il arrive assez souvent que dans la vie de l'esprit viennent des moments où l'écriture, s'érigeant en principe autonome devient destin. Et en ce cas-ci le destin est lié à l'identité.

2 Si le nombre de francophones que recensent les statistiques varie de la manière la plus fantaisiste, c'est toutefois le chiffre de 100 millions qui est le plus fréquemment répété (une des enquêtes les plus fiables aboutit à 102 millions). D'autres chiffres plus optimistes, ou plus délirants sont parfois fournis : ainsi, telle personnalité en vue voit 500 millions de francophones à l'aube du XXI-e siècle. Jean-Marie Klinkenberg, p.23.

Deux choses pour finir. La stylistique française est en étroite liaison avec la vie politique et à la suite de cette liaison apparaît une nouvelle dictature dans l'expression politique. Matei Vişniec (dramaturge roumain, établi à Paris) a écrit à ce sujet un article publié sur le site www.romanialibera.ro « Une nouvelle dictature celle de la pensée politique correcte » („O nouă dictatură – gândirea politică corectă”; « Новая диктатура – корректное политическое мышление »).

Les Américains disent « politically correct » ; les Français qui ont emprunté le terme aux Américains emploient la formule « politiquement correct ». En roumain on dit „corect din punct de vedere politic” ; en russe – « корректно с политической точки зрения ».

On pourrait facilement se convaincre qu'il s'agit d'une seule réalité : une nouvelle forme de la dictature, de la censure et de l'autocensure dans la pensée moderne guidée par la stylistique publicitaire. Déjà au XIX-e siècle V. Hugo souligne les rapports entre la révolution de 1830 et l'évolution du langage et de la stylistique :

« Grâce à toi, saint progrès ; la Révolution

Vibre aujourd'hui dans l'air, dans la voix, dans le livre :

Dans le mot palpitant le lecteur la sent vivre.

Sa langue est déliée ainsi que son esprit. » [V. Hugo, *Les Contemplations*, I, 7]

On se heurte toujours aux mêmes problèmes : la stylistique est-elle une science ? Et quels rapports peut-on établir entre cette science et les autres, en particulier avec la linguistique, la sociologie, la littérature.

Oui, il est vrai, le stylicien, même après l'apparition du *Traité de Stylistique française* de Charles Bally (1909) a paru et s'est senti suspect, surtout en France, coincé qu'il était entre le linguiste, le littéraire et l'identité.

Références bibliographiques :

1. Cassirer E. *La philosophie des formes symboliques*. - P : Minuit, 1972, vol. I, p.72
2. Cioran E. M. *Le Style comme aventure-La tentation d'exister*. - P. : Gallimard, 1999, p.127-138.
3. *Dicționar Enciclopedic ilustrat: DEI* - Chişinău:Cartier,1999.
4. Hagege C. *Francophonie : une langue, des cultures*. Espace Mendès-France, Poitiers, 1997.
5. Harald Weinrich. *Le style et la mémoire*. - Qu'est-ce que le style. - P.: PUF, 1994, p.339-354
6. Klinkenberg Jean-Marie. *A comme aujourd'hui une langue, le français.- Le Français dans tous ses états*. - P. : Champs-Flammarion, 2002, p.15-25
7. Maingueneau Dominique. *L'horizon du style*. - *Qu'est-ce que le style ?*- P.:P.U.F., 1994, p.159-173.
8. Morel Pierre « Norme et Identité ».- *La Francopolyphonie comme vecteur de la communication*. Colloque International.- Chişinău, 24 mars 2006, p. 62-71.
9. Rheims Maurice, *Abracadabrantique ! Dictionnaire des mots inventés par les écrivains des XIX-e et XX-e siècles*. P : Larousse, 2004.
10. Queneau R., *Pierrot mon ami*. - P : Gallimard, 1943.

La guerre des langues et ses projections culturelles chez les adolescents roumains

Conclusions d'une enquête

Maria-Mariana MARDARE

Ecole "Gheorghe Marzescu", Iasi, Roumanie

Préliminaires

Parler d'une *guerre des langues*, c'est reprendre une expression déjà consacrée depuis deux décennies. Son promoteur à l'époque s'attachait à en trouver les origines dans les rapports entre les Grecs, les barbares et les autres [Calvet : 63-67]. Le linguiste français nous montre que les comparaisons entre les langues « tendaient surtout à démontrer que toutes les langues n'avaient pas la même valeur, qu'il y avait, en bref, des langues inférieures et des langues supérieures » [*ibid.* :75]. Plus récemment un autre auteur nous montre qu'il existe le risque d'une guerre civile des langues, dont les causes sont à chercher dans les mécanismes de la domination linguistique [Klinkenberg : 84-95]. Mais il nous met également en garde sur le fait qu'il y a « un continuum entre les mécanismes d'exclusion intrasociétaux et ceux qui président à la compétition linguistique à l'échelle planétaire » [*ibid.* :94].

Dans notre article, nous tenterons de montrer comment la guerre entre le français et l'anglais se manifeste à l'intérieur du processus d'apprentissage des langues modernes dans les écoles roumaines. Comme nous n'avons pas voulu entrer dans le jeu du discours globalisant, nous avons tenté de repérer les traces de ce combat symbolique dans les projections culturelles des adolescents roumains. Evidemment, ne disposant ni des ressources, ni du temps d'un chercheur en sociologie, nous avons essayé de nous servir des moyens du bord : prendre pour sujets de l'enquête nos propres élèves, soumis à ce complexe processus d'acculturation¹ qu'est le travail sur deux langues étrangères en conflit de représentations.

Nous nous sommes vite rendu compte du danger qu'il pouvait y avoir à interroger nos élèves sur leur préférence entre le français et l'anglais et sur les raisons de cette préférence. En effet, vu les rapports d'autorité qui s'instituent de par la nature du travail didactique, on risquait bien de n'obtenir que des réponses « convenables », qui ne heurtent pas « la prof » qu'ils allaient rencontrer après l'enquête. Cela nous a menée à prendre certaines précautions lors du déroulement de l'enquête :

1. dans la conception des questions, nous avons tenté d'obtenir des renseignements par des questions « obliques » et qui n'impliquent pas le rapport d'apprentissage scolaire
2. l'administration du test a été réalisée par une personne ne travaillant pas quotidiennement avec les groupes d'élèves concernés
3. afin d'élargir l'analyse du champ des représentations, nous avons eu recours à une enquête utilisant le même formulaire mais réalisée en milieu étudiant².

1 Processus par lequel un groupe où un individu assimile une culture différente, qui lui est étrangère (<http://www.linternaute.com/dictionnaire/fr>).

2 Voici en effet les groupes qui nous ont fourni des réponses : 38 étudiants de première année en sciences de la communication (Université de Bacau, Faculté des Lettres) et 32 collégiens de

Cela dit, nous ne pensons guère que nos résultats soient représentatifs de l'ensemble de la population scolaire en Roumanie. Il s'agit tout simplement de tendances qu'une enquête plus approfondie pourraient bien confirmer ou amender.

1. Nos instruments

Nous avons eu pour hypothèse que le rapport aux langues étrangères s'appuie sur un certain nombre de préjugés :

1. concernant l'opposition langue maternelle vs les autres langues
2. concernant les nations dont les langues étrangères font l'objet de l'enseignement.

Il nous est arrivé en effet maintes fois d'entendre des phrases portant des jugements sur les autres langues, sur les langues des autres :

- Pour discréditer une femme, on dit souvent en Roumanie qu'elle est *belle comme la langue russe*
- Un inspecteur de langues soutenait que « l'anglais est une langue virile tandis que le français, c'est une langue féminine »
- Si, à l'époque Ceausescu, on rencontrait souvent des Roumains (dont des intellectuels) presque fiers de n'avoir rien appris du russe (et cela, malgré une période de scolarisation de plus de huit années d'études à raison de 2, voire 3 classes par semaine), il est courant de nos jours de rencontrer des gens manifestant la même attitude vis-à-vis du français.

Il apparaît clairement que ces formules font appel à des préjugés de sexe, ethniques, voire à un mélange des deux. Ce qui est surprenant, en revanche, c'est de voir le français occuper la place symbolique détenue jadis par le russe, la langue de l'occupant du pays entre 1944 et 1957 (année du retour du français dans l'enseignement roumain, après une période où le seul idiome des Soviétiques était appris à l'école).

Afin de mieux cerner le jeu des représentations, nous avons adopté/adapté un modèle de l'Imaginaire Linguistique.

Tableau 1: Un modèle possible pour les enquêtes inter-linguistiques

L'IMAGINAIRE LINGUISTIQUE DES LOCUTEURS (1983)

(avec prise en compte des professionnels des médias).

Usage des sujets ==> Langue	Attitude des sujets => Imaginaire ling.
<u>Normes</u> - statistiques et - systémiques	<u>Normes</u> - communicationnelles - évaluatives - fictives - prescriptives

Le tableau que nous avons copié dans le texte signé par Anne-Marie Houdebine

l'Ecole « Gheorghe Marzescu ».

[voir Bibliographie] se prête, à notre avis, à l'approche des idées que les gens se font des langues étrangères. Pour en délimiter la portée, nous allons l'appliquer à un domaine particulier, l'entre-deux inter-linguistique franco-anglais, tel qu'il est perçu par les jeunes Roumains à travers une grille de schématisations. Lors de la construction de la grille, nous avons utilisé les préjugés couramment entendus, soit en prise directe (opinions de personnes rencontrées dans diverses situations), soit dans la fréquentation des médias.

2. La guerre de tranchées en chiffres et lettres

« Le mal du français a un nom, c'est l'anglais », disait carrément Calvet [1987 : 257]. Même si la phrase se rapporte à la situation de la langue vis-à-vis de ses locuteurs « natifs » et concerne les dispositions légales visant à *les protéger*³ contre l'invasion des termes étrangers, elle pourrait bien être reprise par les enseignants roumains pour justifier le désamour de leurs disciples. Pour en avoir une estimation quantitative, nous avons demandé aux sujets de l'enquête de marquer l'ordre chronologique de la connaissance du français et de l'anglais par la filière scolaire et l'ordre subjectif (leur préférence).

Pour des raisons de déontologie de l'enquête, nous n'y avons pris en compte que les réponses des étudiants en communication. Or si plus de 2/3 du groupe ont commencé par le français (12 sur 38 ayant eu l'anglais pour première langue), 27 ont déclaré leur préférence pour l'anglais. Les « mouvements de troupes » sont assez déroutants : 4 étudiants sur les 12 ayant débuté par l'anglais mettent le français en première position (ce qui veut dire une perte de 1/3), en revanche 17 débutants en français sur les 27 ont « déserté ». A ce rythme, il est clair que le français risque bien de perdre sa bataille dans la promotion des valeurs européennes dans la communication sociale, vu que les sites anglophones spécialisés dans ce domaine sont issus d'initiatives américaines. Cela correspond à une tendance manifestée à l'échelle mondiale depuis des décennies [voir Calvet : 265] mais que la dynamique de l'enseignement n'avait suivie que lors des dernières années du régime de Ceausescu⁴.

En ce qui concerne les raisons du choix, 12 ont indiqué la *facilité* de la langue (dont 7 préférant l'anglais) et 20 ont indiqué l'*utilité* (dont 4 déclarent préférer le français). Les collégiens ont été plus nombreux à indiquer la facilité (17 sur 32) mais leurs réponses sont à analyser avec une certaine précaution dans la mesure où elles participent de la relation implicite avec leurs profs (ce qui n'était pas le cas des étudiants, provenant de plusieurs lycées répartis sur 3 départements).

Cela revient à dire que l'anglais est perçu comme une langue qui s'impose du point de vue pragmatique (dans l'acception courante du terme⁵). En ce qui concerne la valeur pratique de l'acquisition de la langue préférée, voici la répartition des options sur une grille de quatre réponses proposées (les sujets ayant eu le droit à deux options) :

Tableau 2: Les raisons de l'utilité d'une langue

- | | |
|---|--|
| 3 | La langue et ses locuteurs à la fois. |
| 4 | Et cela pour des raisons politiques, car la position officielle de la France s'était durcie vis-à-vis des dérives du régime. |
| 5 | Voir dans le <i>Robert Electronique</i> « [a] Qui est adapté à l'action sur le réel, qui est susceptible d'applications pratiques, qui concerne la vie courante. [b] Qui accorde la première place à l'action, à la pratique*, qui se fonde sur la réussite dans l'action. » |

Voyage		Trouver un « job » en Roumanie		Trouver un « job » en UE		Divertissement	
16/32	22/38	10/32	21/38	26/32	30/38	8	1
collégiens	étudiants	collégiens	étudiants	collégiens	étudiants	collégiens	étudiants

L'analyse des principaux couplages des options est particulièrement instructive.

Tableau 3: Couplages utilitaires et découplages linguistiques

Job-Job				Voyage- Job en Roumanie				Voyage- Job en UE			
Collégiens		Etudiants		Collégiens		Etudiants		Collégiens		Etudiants	
8		15		2		5		13		15	
3	5	9	6	1	1	5	-	3	10	9	6
A	F	A	F	A	F	A	F	A	F	A	F
Langue présumée pour réussir A- anglais F-français											

Les disproportions entre les collégiens et les étudiants sont dues à deux facteurs :

- « L'ombre de leur enseignant » qui peut engendrer des réponses « correctes ».
- L'organisation des unités d'enseignement en classe de français, où nous avons privilégié les thèmes concernant la mobilité en Europe, alors que la promotion de l'anglais passe souvent, dans les manuels, par une vision planétaire, orientée par l'axe Londres-Washington.

D'autre part, si aucun étudiant n'indique le français en tant que facteur de réussite pour un job en Roumanie, c'est également à cause d'un contact plus proche avec le monde du travail : certains y sont déjà entrés, d'autres cherchent à y entrer et les annonces qu'ils trouvent dans la presse ne mentionnent jamais la connaissance du français parmi les facteurs favorisant l'embauche.

3. L'horizon des représentations positives

Pour avoir accès aux schématisations des jeunes et des adolescents, nous leur avons soumis une liste de qualités dont chaque sujet devait retenir 3 pour définir chacune des deux langues. Cette liste n'a rien de scientifique au sens strict du terme mais réunit les préjugés les plus répandus concernant les langues étrangères (tableau 4).

Nous ne pouvons pas introduire le critère sexuel dans l'interprétation vu la disproportion masculin-féminin dans les deux groupes (2 jeunes hommes sur les 38 étudiants, 19 garçons sur les 32 collégiens) de même que les différences concernant les représentations du genre. Aussi serons-nous contrainte d'insister sur des données globales.

Tableau 4: Les “qualités” des langues vues par les sujets de notre enquête

	Musicalité	Concision	Précision	Élégance	Aptitude à exprimer les sentiments	Force	Sensibilité	Prestige en milieu masculin	Prestige en milieu féminin	Prestige dans le monde du sport	Prestige dans le milieu de la mode	Prestige dans le monde des affaires	Prestige dans le monde des adultes	Prestige dans le monde des jeunes
Critères	1.	2.	3.	4.	5.	6.	7.	8.	9.	10.	11.	12.	13.	14.
Français	28	7	15	46	13	12	19	1	4	7	20	8	6	10
Collégiens	9	4	6	20	5	8	5	1	3	5	11	4	1	8
Etudiants	19	3	9	26	8	4	14	-	1	2	9	4	5	2
Anglais	24	7	13	17	10	15	5	7	4	13	11	34	4	35
Collégiens	13	1	6	9	5	6	3	5	1	9	3	9	4	9
Etudiants	11	6	7	8	5	9	2	2	3	4	8	25	-	26

On constate que le français est gagnant pour ses côtés esthétiques et sensibles. On est, évidemment, dans le domaine des normes fictives⁶ égocentrées. L'anglais est perçu, en revanche, comme ayant ces qualités qui assurent la réussite dans les domaines de la vie réelle (affaires, sport, même la mode où - contrairement à toute attente - les deux langues ont des scores presque égaux pour les étudiantes). Or cette position s'appuie sur la notion de prestige dans ces domaines, prestige qui ne saurait s'imposer sans atteindre un idéal communicationnel, qui passe par des normes spécifiques⁷. Il s'agit, évidemment, d'une autre série de normes, valorisant l'intégration au groupe (voir les critères 13 et 14 dans notre tableau).

4. Les reproches que l'on fait à l'idiome

Nous y avons mélangé sciemment des « défauts » qui posent des problèmes à l'apprenant (critères 4, 5, 6, 7), à l'utilisateur occasionnel (critères 1 et 2) et liés à la fréquence des rencontres favorisées par la culture de masse (critères 3 et 8), le commerce (critère 9) et l'utilisation des ordinateurs (10 et 11).

Ce qui surprend dès un premier bilan comptable, c'est que le français totalise 109 reproches alors que l'anglais n'en compte que 99, et cela dans des conditions où chaque sujet devait en proposer 3 pour chaque langue.

On remarquera que la logique marchande (rubriques 3, 8, 9, 10 et 11) l'emporte sur les raisons de l'apprenant et de l'utilisateur occasionnel.

6 Elles seraient « repérables dans des arguments esthétisants, affectifs etc., non étayés par un discours antérieur de type institutionnel, scolaire ou grammatical comme dans les attitudes prescriptives. Les commentaires des sujets sont alors du type, “c'est plus beau”, “j'aime cette façon”, “ça sonne mieux”, “une belle langue” » (Houdebine, *Imaginaire linguistique et dynamique langagière*)

7 L'expression a été créée par Anne-Marie Houdebine « après diverses hésitations entre norme fonctionnelle et norme communicationnelle. Corinne Baudelot les avait désignées par le terme de norme fonctionnelle (voir article cité note 9) mais celui-ci ayant été glosé en normes objectives, il me paraît plus clair de laisser à ce terme sa première et large définition » (v. supra, note 16 dans l'article de l'universitaire française).

Tableau 5: Les “défauts” des langues entre difficultés d’acquisition et raison marchande

	Difficulté de la parler avec les natifs	Difficulté de comprendre les natifs	Son poids réduit dans la musique des jeunes	Difficultés de prononciation	Difficulté à retenir les mots	Complexité de la grammaire	Complexité du code écrit	Son poids réduit dans les films diffusés à la télé	Son poids réduit sur les étiquettes dans le commerce	Son poids réduit dans les logiciels utilisés personnellement	Son poids réduits dans les jeux sur PC
Critères	1.	2.	3.	4.	5.	6.	7.	8.	9.	10.	11.
Français	12	18	32	16	9	23	15	34	9	25	6
Collégiens	5	9	13	9	4	9	8	16	6	8	3
Etudiants	7	9	19	7	5	14	7	18	3	17	3
Anglais	14	31	4	24	24	45	23	4	3	3	5
Collégiens	8	10	3	13	13	18	7	2	2	2	3
Etudiants	6	21	1	11	11	27	16	2	1	1	2

En effet, les scores 18-31 (pour la difficulté de comprendre les natifs), 16/24 (pour les problèmes d’articulation), 9/24 (pour la rétention des mots), 23/45 (pour la complexité de la grammaire) et 15/23 (complexité du code écrit) seraient des arguments en faveur de l’apprentissage du français. Il n’en est rien si l’on regarde les chiffres présentés dans notre premier chapitre. Il faut donc se résigner au fait que l’utilité, réelle ou présumée, favorisera l’acquisition d’une langue au-delà des idées concernant la facilité d’apprentissage et des arguments esthétiques et intellectuels.

En guise de conclusion

Calvet a bien montré que la défense du français peut parfois dégénérer en chauvinisme [1987 : 259-261]. On risque bien d’entrer dans la logique fasciste de la langue, comportant quatre attitudes : 1. purisme xénophobe au niveau de la langue nationale 2. centralisme anti-dialectal 3. centralisme nationaliste dirigé contre les minorités nationales 4. colonialisme ou expansionnisme linguistique hors des frontières.

Or la société roumaine, souvent par des représentants marquants, a trop souvent promu les trois premières attitudes. Il serait ridicule de nous poser en tant que défenseurs d’un expansionnisme en perte de vitesse. Le professeur de français n’a pas à se poser en rival du professeur d’anglais, tout comme le professeur de roumain n’a pas à se poser en défenseur de l’idiome national contre les invasions étrangères.

Et c’est dans un auteur francophone que nous avons trouvé une conclusion réaliste :

« Le français n’a aucun intérêt à se penser comme langue dominante, ou comme langue dominée. Dans l’un et l’autre cas, c’est se penser dans sa solitude. C’est se condamner à un face-à-face désespérant et stérile. Ni dominante, ni dominée, la langue française doit se penser comme égale ; c’est-à-dire penser l’autre comme égal, dans la clarté et la fermeté./.../ Le français doit donc être une langue du concert européen. Comme le dit Eduardo Lourenço : ce qui est plus urgent qu’une langue pour l’Europe, c’est une ‘culture pour l’Europe, c’est-à-dire une conscience commune de son histoire et de son héritage à la fois divers et complémentaire /.../. Le rêve - le vrai rêve, au lieu

de celui, lointain, et peut-être mortel, d'une langue - est d'imaginer que le citoyen de l'Europe puisse regarder le patrimoine des autres comme un *habitus* et une composante de son identité'(1993) » [Klinkenberg : 97].

La francophonie roumaine ne saurait donc s'imposer *contre* l'anglais mais dans la logique de la coexistence des langues et des cultures où l'on doit faire rentrer les langues des minorités, l'expression de l'identité régionale et des constructions identitaires déterminées par le sexe, l'âge et les loisirs.

L'Imaginaire Inter-Linguistique ne serait alors plus régi par une logique guerrière mais par l'aménagement des échanges. Car, finalement, il ne faut pas oublier que le français a une belle expression mettant en rapport les représentations marchandes et la communication : *le commerce des gens*⁸. C'est littéraire et vieilli, mais c'est bon à rappeler à une époque où l'on parle souvent de communication.

BIBLIOGRAPHIE

- Calvet, Louis-Jean, *La guerre des langues et les politiques linguistiques*, Paris, Payot, 1987.
- Ferréol, Gilles (coord.) *Dictionnaire de sociologie*, Paris, Armand Colin éditeur, 1991.
- Houdebine, Anne-Marie, *Imaginaire linguistique et dynamique langagière. Aspects théoriques méthodologiques*, http://labo.dynalang.free.fr/article.php?id_article=159 (visite du mercredi 27 décembre 2006). Nous avons également consulté, à la même adresse, les articles 104 et 105, dont l'intérêt est de l'ordre de la promotion du concept mais aussi *Langue et imaginaire : le français aujourd'hui* (Salon du livre, Genève, mai 1988) sur http://labo.dynalang.free.fr/IMG/pdf/Langue_et_Imaginaire.pdf
- Klinkenberg, Jean-Marie, *La langue et le citoyen - Pour une autre politique de la langue française*, Paris, Presses Universitaires de France, 2001.
- <http://www.linternaute.com/dictionnaire/fr>.

8 Relations que l'on entretient dans la société. - Fréquentation, rapport; relation. Avoir, entretenir un commerce d'amitié (cit. 13) avec qqn. Commerce de galanterie. Rompre tout commerce avec qqn. Fuir le commerce des hommes. Aimer le commerce des livres. (*Le Robert Electronique*).

Comentarii metalingvistice pe marginea unei legislații lacunare. Între identitate națională și autenticitate lingvistică

Constantin-Ioan MLADIN

Universitatea „1 Decembrie 1918”, Alba-Iulia

Ș1. Preliminarii. Fenomene și evenimente de dată relativ recentă, precum reconfigurarea identităților naționale, dislocarea unor state multinaționale, regruparea unor națiuni în noi formațiuni statale, mondializarea schimburilor economice și culturale, proclamarea mereu mai insistentă a dreptului la libera circulație a cetățenilor etc. , au legitimat în ultimii ani, mai mult ca oricând, necesitatea elaborării unei legislații europene transfrontaliere (o **politică lingvistică**, cunoscută și sub denumirea de **amenajare a limbii** sau **amenajare lingvistică**) menită să salvgardeze și să promoveze limbile minoritare și pe cele regionale. Prevederi legislative de această natură se dovedesc a fi imperios necesare în societatea modernă, care aspiră la o armonie generală, cu atât mai mult cu cât experiența colectivă a demonstrat că, pretutindeni și mereu de-a lungul timpului, vorbitorii unui idiom oarecare au manifestat, în grade diferite, intoleranță față de vorbitorii altor idiomuri. Este suficient să se examineze în acest sens mulțimea apelativelor ironice sau peiorative și, uneori, a derivatelor de la acestea pe care și le-au atribuit reciproc vorbitorii alolingvi. Proiectele ideologice și politice comune vizând protecția limbilor minoritare și a limbilor regionale în noul spațiu geografic, confruntat cu sincretisme neașteptate și cu întâlniri civilizaționale dintre cele mai insolite, au ca trăsătură comună proclamarea interesului pentru patrimoniul cultural european colectiv. Trebuie observat însă că toate acestea se feresc sistematic să se raporteze la câteva noțiuni de care limba este în mod inextricabil legată, ele însele fiind supuse unei permanente reevaluări în societățile actuale: **națiune, identitate națională, etnicitate.**

Contribuția de față își propune să continue unele preocupări ceva mai vechi¹ legate de monitorizarea informațiilor despre relația dintre graiurile daco-române, așa cum ni se înfățișează ea în momentul de față pe Internet². Premisele de la care pornește investigația noastră sunt următoarele: **(1)** în ciuda unei tradiții relativ lungi de intervenționism lingvistic (exercitat în direcția consolidării prestigiului limbii standard, eventual al limbii literare, în defavoarea variantelor dialectale), o bună parte a vorbitorilor limbii române păstrează (activ sau pasiv) o oarecare sensibilitate față de graiuri, manifestată prin atitudini diverse, **(2)** aceste atitudini, în marea lor majoritate divergente față de perspectiva oficială-instituțională (inflexibil unificatoare), sunt reflectate foarte elocvent prin intermediul unor dezbateri cu caracter public în spațiul oferit de unele saloane

1 „Acest articol este deocamdată un ciot”. Încercare de monitorizare a prezenței graiurilor daco-române pe Internet, în *Lucrările celui de-al XII-lea Simpozion Național de Dialectologie*, Editura Universității de Nord, Baia-Mare, 2006, p. 433-449.

2 Din lipsă de spațiu, ne-am oprit la cinci *site*-uri: **[1]** <http://konst.org.ua>, **[2]** <http://ro.wikipedia.org>, **[3]** <http://www.jurnal.md>, **[4]** <http://www.moldova.net>, **[5]** www.moldweb.it. Am păstrat intenționat peste tot ortografia și punctuația textelor originale. Am urmărit prin aceasta să evităm alterarea autenticității enunțurilor reproduse, reflectând / sugerând astfel nivelul cultural al producătorilor lor. Pe de altă parte, particularitățile de scriere pe Internet nici nu permit întotdeauna reconstituirea sigură a tuturor formelor deviate de la normă ori a celor cu statut incert sau interpretabil în mai multe feluri. Am operat doar două intervenții: am folosit **(1)** ghilimelele franțuzești în interiorul citatelor și **(2)** separatorul // pentru a marca intervențiile unor scriprori diferiți.

de discuții de pe Internet, **(3)** prin natura sa, cadrul mediatic avut în vedere reflectă, în mod deosebit, mentalitatea tinerei generații, **(4)** anonimul identității intervenienților, specific modului de comunicare / dialogare al Internetului, favorizează exprimarea liberă a opiniilor de orice fel, fără inhibiții și dincolo de orice prejudecăți.

De data aceasta urmează a ne referi strict la maniera în care este percepută de către tineri relația dintre variantele limbii române din stânga și din dreapta Prutului. Precizăm însă de la bun început că, în ciuda cantității impresionant de mare a enunțurilor ce se încadrează în această discuție, numărul celor care au putut fi reținute pentru exemplificări este limitat, întrucât ne-am impus, ca principiu general, filtrarea cu severitate a intervențiilor manifest șovine și obscene. Or, prezența și virulența acestora se dovedește a fi copleșitoare, cu toată cenzura impusă în mod programatic de cea mai mare parte a site-urilor care găzduiesc dezbateri pe această temă³.

52. Suport legislativ. Principiile, aparent foarte generoase, enunțate în preambulul *Recomandării* Comitetului de Miniștri ai Consiliului Europei⁴, luate ca fundament al proiectelor derulate de Consiliul Cooperării Culturale a Consiliului Europei, precum și măsurile cu caracter general prezentate în anexa respectivei *Recomandări*⁵ (focalizate pe **încurajarea, susținerea și coordonarea** eforturilor acestora și a organizațiilor nonguvernamentale pentru ameliorarea învățării limbilor) fac trimitere exclusiv la limbile vii din statele membre. *Preambulul* aceleiași *Recomandări* reafirmă obiectivele politice ale acțiunilor avute în vedere, de asemenea în domeniul limbilor vii, precum: **(1)** promovarea mutuală a înțelegerii și a toleranței, respectul față de identități și față de diversitatea culturală printr-o comunicare internațională mai eficientă, **(2)** întreținerea și dezvoltarea bogăției și a diversității vieții culturale în Europa printr-o sporită cunoaștere mutuală a limbilor naționale și regionale, inclusiv a celor mai puțin studiate, **(3)** necesitatea de a răspunde nevoilor unei Europe multilingve și multiculturale prin dezvoltarea semnificativă a capacității europenilor de a comunica între ei, depășindu-se astfel granițele lingvistice și culturale; toate acestea presupun încurajarea unui efort permanent, în mod concret prin organizarea și finanțarea sistemului educativ, la toate nivelurile sale, de către organisme competente.

Consiliul Europei face distincție între **multilingvism** („cunoașterea unui anumit număr de limbi sau coexistența unor limbi diferite într-o societate dată”) și **plurilingvism**.

3 Cf. : „JURNAL de Chisinau isi rezerva dreptul de a sterge mesajele care nu se refera direct la sensul materialului publicat si care contin cuvinte obscene.” **[3]**. Probabil că teama redacțiilor și a administratorilor unor forumuri de a nu limita în vreun fel dreptul la libertatea de exprimare a opiniilor este cea care permite frecvențele derapaje de la convențiile unanim acceptate în lumea civilizată.

4 **(1)** „că bogatul patrimoniu pe care îl reprezintă diversitatea lingvistică și culturală în Europa constituie o resursă comună prețioasă ce trebuie salvagardată și dezvoltată și că se impun eforturi considerabile în domeniul educației pentru ca această diversitate, în loc să fie un obstacol în comunicare, să devină reciproc o sursă de îmbogățire și de înțelegere”, **(2)** „că doar printr-o mai bună cunoaștere a limbilor europene vii se va putea ajunge la facilitarea comunicării și a schimburilor între europeni având limbi materne diferite și, pornind de la aceasta, la favorizarea mobilității, la înțelegere reciprocă și la cooperare în Europa, la eliminarea prejudecăților și a discriminării”, **(3)** „că, adoptând sau dezvoltând o politică națională în domeniul învățământului și al învățării limbilor vii, statele membre ar putea ajunge la o mai mare concentrare la nivel european, grație unor dispoziții având drept obiect o cooperare susținută între ele și o coordonare constantă a politicilor lor”.

5 Conseil de l'Europe / Conseil de la Coopération Culturelle / Comité de l'Éducation, *Cadre européen commun de référence pour les langues: apprendre, enseigner, évaluer* [http://culture2.coe.int].

Acesta din urmă se dovedește a fi un construct mult mai complex, definindu-se drept competență comunicativă a unui individ (dobândită prin învățare dirijată în cadru școlar sau nu) într-un context social dat (începând cu mediul familial, continuând cu cel al unui grup social și sfârșind cu cel al altor grupuri). Această competență presupune cu necesitate o anumită corelare și interacționare a limbilor avute în vedere. În felul acesta, în variate situații de comunicare, locutorul plurilingv poate activa, mai mult sau mai puțin performant, anumite segmente ale competenței sale lingvistice și culturale (civilizaționale) pentru a face cât mai eficientă comunicarea cu un interlocutor oarecare (vorbitor al altei limbi și aparținând altei culturi). De data aceasta referirea nu se mai face în exclusivitate la limbi, ci și la dialecte: „Partenerii pot, de exemplu, să treacă de la o limbă sau de la un **dialect** la alta / altul, fiecare exploatând capacitatea unuia sau a celuilalt pentru a se exprima într-o limbă și pentru a o înțelege pe cealaltă. Oricine poate face apel la cunoașterea unor limbi diferite pentru a înțelege un text scris, respectiv unul oral, într-o limbă *a priori* „necunoscută”, recunoscând cuvinte deghizate dar aparținând unui stoc internațional comun. Cei care au cunoștințe, chiar slabe, îi pot ajuta pe cei care nu dispun de nici un fel de cunoaștere a altei limbi pentru a media comunicarea între indivizi ce nu au nici o limbă în comun. În absența unui mediator, aceste persoane pot totuși să atingă un anumit nivel de comunicare punându-și în joc orice instrument lingvistic, încercând expresii posibile în diferite **dialecte** sau limbi, exploatând componenta paralingvistică (mimică, gestică etc.) și simplificând în mod radical folosirea limbii.”

*Carta europeană a limbilor regionale sau minoritare*⁶, document-program de bază care stabilește drepturile lingvistice în statele membre ale Consiliului Europei, conceput să contribuie la menținerea și dezvoltarea tradițiilor și a bogăției culturale a Europei prin protejerea limbilor regionale sau minoritare istorice de pe continent, exclude în mod explicit dialectele limbii (-ilor) oficiale a (ale) statului și limbile migranților. Valoarea interculturalității și a plurilingvismului este limitată categoric la **limbile regionale sau minoritare**, sintagmă terminologică prin care se înțeleg limbile: **(1)** folosite în mod tradițional într-o anumită zonă⁷ a unui stat de către cetățenii aceluși stat, care constituie un grup numeric inferior restului populației statului respectiv și **(2)** diferite de limba (-ile) oficială (-ale) a (ale) aceluși stat. Afară de aceasta, obiectivele și principiile *Cartei*... vizează recunoașterea limbilor regionale sau minoritare ca o expresie a bogăției culturale, respectarea ariei geografice a fiecărei limbi regionale sau minoritare, facilitarea și / sau încurajarea folosirii, oral sau în scris, a limbilor regionale sau minoritare, în viața publică sau în viața privată, stabilirea de forme și mijloace adecvate de predare și de studiere a limbilor regionale sau minoritare, stabilirea de mijloace permițând celor ce nu vorbesc o limbă regională sau minoritară și care locuiesc într-o arie unde această limbă este folosită să o învețe, dacă doresc acest lucru, promovarea studiilor și a cercetărilor în domeniul limbilor regionale sau minoritare în universități sau în instituții echivalente.

Modul acesta rudimentar de a concepe comunicarea plurilingvă ni se pare însă unul extrem de precar și lipsit de orice garanție a unei înțelegeri cât de cât eficiente între vorbitori ai unor limbi diferite. Este evident pentru oricine că o asemenea tentativă naivă de definire și de teoretizare a comunicării lingvistice și paralingvistice nu poate constitui un fundament serios pentru o seamă de strategii educaționale imaginate în

6 Strasbourg, 05. 11. 1992 [http://www.dri.gov.ro].

7 Adică aria geografică în care limba în chestiune reprezintă modul de exprimare al unui număr de persoane. Tot aici se vorbește și de **limbile non-teritoriale**, adică limbile folosite de cetățenii unui stat care sunt diferite de limba (-ile) folosită (-ite) de restul populației statului, dar care, deși folosite în mod tradițional pe teritoriul statului, nu pot fi asociate cu o anumită arie geografică a acestuia.

vederea optimizării comunicării între vorbitori ai unor idiomuri diferite. Și, în consecință, el nici nu convinge prea mult de utilitatea organismelor instituționale concepute pentru a pune în aplicare respectivele strategii.

§3. Starea de fapt. O privire răbdătoare⁸ asupra dezbatelor și a comentariilor (sunt avute aici în vedere numai cele referitoare la limba română) din mediul vizat⁹ asupra graiurilor atrage imediat atenția asupra interesului neașteptat pe care subiectul discutat îl stârnește în rândul generației tinere. Numeroase referiri la graiuri apar în contexte polemice ocazionate de debateri pe teme inter- și intra-etnice dar inter-regionale – acceptabile, în principiu, doar ca exerciții democratice preliminară integrării într-o Europă unificată și constituită printr-un lung antrenament istoric intercultural (este vorba îndeosebi de postări găzduite de forumurile unor publicații *online* sau de alte forumuri de discuții, adesea în afara topicului propus)¹⁰.

Tonul general al acestor discuții este cel al unor polemici pasionale, cu stridente și energice răbufniri emoționale. Aproape toate sunt subminate de convingeri etniciste primare, acestea eșuând mai totdeauna în proiecte formulate imperativ și trivial care incită la segregatism. La fel ca în cazul controverselor legate de legitimitatea utilizării graiurilor din stânga Prutului (bănățesc, ardelenesc, oltenesc, moldovenesc), și în cazul referirii la varianta dialectală a limbii române din Republica Moldova¹¹, semnatarii intervențiilor încalcă dreptul la intimitate culturală (cu o vehemență mult sporită față de prima situație numită mai sus) și produc numeroase probe ale absenței unei minime aderențe la interculturalitate (cu toate implicațiile ei lingvistice)¹². Lipsa de cultură

8 Răbdătoare pentru că o parte însemnată a lor dovedesc un primitivism greu de acceptat, grefat pe o flagrantă lipsă de cultură (generală, istorică, civică, lingvistică). Dăm, spre exemplificare, scurte fragmente (considerate cât de cât acceptabile !) dintr-o dispută interminabilă pe tema diferențelor fundamentale dintre români și basarabeni, cu inevitabila concluzie a imposibilității acomodării acestora: „*Esti penibil javra sovietica! Nici pe departe amuzant... Se vede ca esti o corcitura trista intre un tigan lingurar si un rus oligofren! Si ca orice corcitura imputita arati cu degetul catre altii strigandu-ti numele! Uita-te in oglinda spurcaciune si-ai sa vezi tiganul rusofon din tine! // Tu vorbești corcitura imputiata hai zimi si mie care este limba tiganeasca ca nu o cunosc. Vad ca stii foarte multe despre acesta limba insemna ca stii sa o vorbești foarte bine. Dar unde ai invato de la bunicul din rusia sau de la bunica din kazakhstan. Si inca un lucru oricat de oribili ar fii tigani tu tot esti mai scarbos spurcaciune sovietica. // Bukov vezi ca eu sunt 100% roman! Tigan este fiul lui mata, aia care te-a facut asa mic, negru-n ceru gurii, rusalau sovini si prost pe deasupra! Se cheama ca esti si corcitura tiganeasco-ruseasca! E clar! Bunicul meu a luptat din 1941 si pana in 1944 impotriva Rusiei staliniste si daca ar fi cazul as face la fel! Personal am urat si urasc tot ceea ce a adus gulagul sovietic romanilor basarabeni, deci numai tu poti fi scarboasa «spurcaciune sovietica», tu care le canti in struna rusalailor sovini de la Chisanau, Tiraspol, Moscova...! Mars javra kominternista in Siberia!*” [3].

9 A comentariilor (**net**)lingvistice, cum se exprimă un participant la asemenea discuții [1].

10 Nu lipsesc, totuși, referințele serioase, acestea fiind în general articole din unele publicații cu versiune electronică, adesea contribuții științifice riguroase în adevăratul sens al cuvântului, precum *Republica Moldova: identități false, adevărate sau naționale ?*, studiu al Tamarei Cărbăuș, în „Contrafort”, nr. 4-5 (90-91), 2002 [http://www.contrafort.md].

11 Așa cum era de așteptat, acesteia i se reproșează prezența masivă a rusismelor, lucru necontestat de altfel de vorbitorii basarabeni („*in afara de rusisme care ne-au burienit limba*” [5]), și caracterul arhaic („*Limba «voastra» contine in schimb si o groaza de cuvinte foarte vechi care in romanul din dreapta Prutului nu se mai folosesc. Scuză-mă, nu vreau să jignesc pe nimeni corectându-i felul de a scrie.*” [5]).

12 „*Nu știu cat de convinsi sunt basarabeni de unirea cu Romania; tot dintre colegii mei medicinisti de la Buc pot sa va dau exemple de basarabeni care desi vorbesc romaneste perfect, sunt romani dupa nume la cursuri scriu cu caractere chirilice, intre ei vorbesc ruseste; si credeti-ma este foarte trist.*” [4].

(generală, istorică, civică) sau imposibilitatea de a se desprinde de unele modele culturale anacronice și de a opera flexibil și coerent cu unele concepte ideologice produc confuzii grave (între naționalism – liberalism – federalism). Dezaprobarea sau negarea sistematică a alterității și apologia necondiționată a virtuților micro-comunității căreia îi aparțin enunțatorii generează structuri textuale foarte uniforme din acest punct de vedere, aproape toate învărtindu-se în jurul aceluiași locuri comune vizând polarizarea identității regionale. În situația dată, antinomia cultivată este: români (românește) vs. moldoveni / basarabeni (moldovenește / basarabenește)¹³.

Există, este adevărat, și câteva intervenții, puține totuși ca număr și cam firave în conținut și în expresie, care încearcă să anuleze toate aceste stereotipii, considerându-le ca aparținând unei mentalități anacronice și sterile: „Am si eu o intrebare, si iti spun de la inceput ca ea vine din curiozitate, iar nu din spirit de contradictie (am si dintr-asta, dar nu acum). Pe pagina de alegeri de ma mo.wiki, ai spus ca tu contesti «pretentia de romanime». Te referi la moldovenii din Republica Moldova, sau chiar la cei din Romania? Sunt curios sa inteleg de ce. Am mai vazut asa niste opinii, si as vrea sa le inteleg mai bine. Cred ca discutia poate fi interesanta, in conditiile in care «Romanimea» e greu de definit, ca si «Frantuzimea», sau «Americanimea». Incep sa inteleg. Si, vazand ca stai prin Belgia, te voi intreba daca exista

13 „Este uimitor sa vezi cata lume, cu pretentii mai mult sau mai putin lingvistice, isi da cu parerea asupra limbii noastre. Fireste, putem sa discutam pana la pastele cailor despre o influenta sau alta in limba romana. Cert este ca s-au facut studii care au aratat ca lexicul slav reprezinta 16% (saisprezece la suta) din limba romana. Nici pe departe ca romana sa fie la mijloc intre limbile slave si cele romanice. Este o parere indaratul careia se ascund cateva simpatii pravoslavnice, de care noi romanii ne-am tot «bucurat» in ultima mie de ani. Nu trateaza nimeni din Romania pe cei din Basarabia «ca pe dobitoace»: este o idiotenie sa afirmi acest lucru, doar daca n-ar avea acea persoana o alta agenda de lucru referitoare la Romania. Oricum, una peste alta, Rusia a facut un mare rau Romaniei, prin raptul de populatie si teritorial. Acest fapt este de domeniul trecutului, dar ramane ca o rana vie prin politica cripto-coloniala actuala dusa de Rusia in Basarabia. Si pentru a-si justifica obraznicia la maxim, politica ruseasca improasca cu venin Romania, acuzand-o de imperialism fata de Basarabia: unde esti tu, Stefan? Una peste alta, exista o incompatibilitate culturala intre Romania si Rusia, pentru ca originile si traditiile noastre sunt complet diferite, in pofida aparentelor legaturi culturale datorate influentei bizantine. Cand faceti afirmatii despre limba romana si cultura romana, va rog sa faceti cursuri in Romania cu profesori romanofoni. Romania este posesoarea unei traditii culturale foarte complexe, nemaipunand la socoteala limba care este extrem de dificila pentru cei care nu sunt nativi. Aparentele pot insela in ceea ce priveste usurinta cu care se invata limba. Limba noastra are un lexic foarte variat, dar osatura ei este pur romanica. Sunt mai multe explicatii, interesante de altfel, pentru acest fapt, dar el este indeniabil. Nimeni nu poate nega, si nici nu ar fi normal, influenta slava, lingvistic, cultural si rasial chiar vorbind, dar fondul principal este romanic. Exista teorii care confirma ca influenta slava asupra populatiei est-romanice este asemanatoare cu aceea a francilor asupra poporului Galiei, poate chiar intr-o influenta mai mare. Cert este ca masa slava a fost in cele din urma asimilata de populatia romanica, constituind actualul popor roman. Dar a spune ca noi, ca limba, sau altfel, suntem la mijloc intre slavi si romanicii occidentali este o afirmatie mai mult decat hazardata. Nota: crestinismul romanilor nu a venit pe filiera slava ci a fost acoperit cu un strat ortodox. Crestinismul romanilor a venit pe filiera occidentala, odata cu populatia romanizata din Imperiul roman. Motivul: lingvistic. Cuvintele de baza din crestinismul nostru sunt romanice: cruce, biserica, mormant, Dumnezeu. Ortodoxia a venit prin intermediul bulgar. De retinut: influenta slava a existat dar ea nu a fost preponderenta. A dat o culoare speciala latinitatii dunarene, dar nu a alterat-o fundamental. Dixit. ” [1].

«Natiunea Belgiana». *Eu stau in Franta, si senzatiia aici e ca asa ceva nu exista.* " [2]¹⁴.

Chiar vorbitorii variantei limbii române din Basarabia exprimă opinii divergente în legătură cu particularitățile lor lingvistice, indicând, eventual (obiectiv sau subiectiv) și cauzele acestora. Astfel, dând dovadă de mai multă rațiune, unii dintre aceștia își asumă, depășind orice complexe, apartenența la cultura rusă / sovietică: „*Moldovenii basarabeni au o identitate aparte, vrem ori nu vrem sau , mai corect, va place sau ba. Noi am avut o alta copilarie, am ascultat alte melodii, am citit alte carti, ne-am uitat la alte filme. Nu poti sa-mi ziceti «Uita rusa, ca e limba a cotropitorului, spalatorului de creieri etc» , pentru ca ar fi o spalare de creier de asta data din partea romanilor. Pentru mine e mai emotionant Vasotkii decat Anca Turcasiu si mai amuzant «Djentelmeni udaci» decat orice comedie roamneasca. Asta-i realitatea, iar daca incerci sa-mi impui sa gandesc si sa simt altfel, nu merge! Ceea ce vreti voi sa faceti, adica sa-mi stergeti din memorie limba rusa, lecturile, melodiile pe care le iubesc este o tentativa de spalare de creier» [3]. Alteori, mult mai prozaic, atașamentul față de valorile culturii ruse / sovietice este motivat pur și simplu de spirit practic: „*In 2002 am fost acasa si din principiu n-am scos un cuvint in rusa si m-am descurcat. Asta vara am mai fost o data la Chisinau si de data asta am vorbit rusa, dar nu pentru a le face comod rusilor, ci pentru interesul meu. Rusa imi trebuie aici si aveam nevoie de ceva exercitii practice, ca de ma rog, cu timpul se mai uita.*”; „*Din pacate nu stiu cum sa va traduc asta in moldoveneste dar poate se gaseste unul pe aici. Si inca o intrebare pentru toti moldoveni. De ce va spuneti voi moldoveni cind de fapt voi sinteti rusi????? // «De ce va spuneti voi moldoveni cind de fapt voi sinteti rusi?» Sa-ti vezi de treaba ta, si sa nu ma faci ceea ce nu sunt...si apoi..nu e nimic rau, sa fiu rus... Vezi-ti de treaba ta, si nu te baga unde nu esti chemat, cu afirmatii.. intrebari, mult deapaste... // iarashi rominii ashtia cu variantele lor....mam saturat peste cap... omul cind scrie in net scrie cum vreaa spus ca sintem rusi?mai noi macar limba rusa o shtim....ca peste hotare apreciaza acest lucru foarte mult” [3]; “*Nu uitati ca doar cu Rusia avem asa stranse legaturi culturale, economice (admiteti ca-i asa!) si nu cu Franta, Italia sau Spania (tari francofone care asa de mult ne-au promis ca o sa ne ajute-ca nu am stiut unde sa bagam atatia promisiuni care nu incapeau in safeuri, pe rafturi...) Eu sunt proroman, dar imi dau seama ca trenul nostru a plecat si hai sa fim seriosi-nu ne ia Romania in starea noastra semipierita-nu-i trebuie deloc un spin intr-un loc caci asta ii comprometeaza serios intrarea in UE... Deci, daca frontierele s-au conclud cu Romania-ne orientam spre Rusia care creste, ne dezvoltam, si mai vedem ce mai facem pe urma. Nu s-a mai terminat lumea cu UE, trebuie sa cautam iesirea din situatie, eu aceasta o vad prin colaborari roditoare cu estul-sloganul meu-sa umplem piata Rusiei, Ucrainei cu marfa moldoveneasca-la moment asta e piata de desfacere pe care o putem cuceri, poi lumea o sa se invete sa munceasca, sa se perfectioneze, punem «laba» si pe UE...” [5]; „*Ce tine de limba rusa...Este o tendinta a tinerilor****

14 Corecții de felul acesta sunt constant formulate și de vorbitori basarabeni: „*limba moldoveneasca nu exista, au inventat-o sovieticii,ca noi, poporul, sa nu cumva sa gandim ca suntem romani. Deci limba oficiala e Romana, iar dialectul e moldovenesc.Mai simplu: La Napoli se vorbeste dialectul napoletan si limba italiana, in Sicilia se vorbeste dialectul sicilian si limba italiana s. a. m. d. Moldova e o regiune a Romaniei Mari si deci se vorbeste Limba Romana si dialectul moldovenesc. Despre aceasta au vorbit mult in anii'80-'90 invatatii filologi atat rusi cat si din Europa si le-au «dovedit» tuturor ca limba noastra e o limba neolatina, adica Romana.Si Eminescu a spus «Suntem Romani si punctum !». Faptul ca am fost rupti de la Patria-muma nu semnifica ca nu mai existam ca popor unic (roman).E greu de acceptat unele adevaruri dupa spalarea creierilor de catre «Istoria URSS» «Istoria RSSM» si a altor istorii de acest gen, dar sa incercam sa patrundem mai adanc in Istoria adevarata a Neamului nostru....” [5]; „*E voi italiani vi prego non scrivere mai lingua moldava perche rideranno tutti filologi di voi e vi crederanno stronzi,non esiste nessuna lingua moldava,i moldavi parlano IL ROMENO,cosi come i siciliani parlano l'italiano.*” [5].*

de a vorbi în rusa, un lucru la moda, ca un fel, cum erau pe timpuri în România de a vorbi în franceză. " [5]. În sfârșit, aspect de cele mai multe ori ignorat, performarea intenționată a variantei dialectale a unei limbi, ca formă particulară de diglosie, în condițiile stăpânirii în egală măsură a variantei standard / literare („In legatura cu limba, nu e o rusine sa vorbești în dialect (si italienii si nemtii o fac), problema e sa poti vorbi si literar cand este cazul. Aici cred ca nu e numai toarshu Voronin singurul care vorbește stalcit romaneste ci aproape toti moldoveni folosesc, cum spunea Ludmila mult prea multe rusisme. " [5]) reprezintă atât marcarea voită (și orgolioasă) a apartenenței locutorului la un anumit spațiu cultural („la mini ashai bazaru, ie paliubomu nu capeshte nish un shnur nika...vezi ca se gruzeste narodu di la nika....daca ciainiku nu kipiteste ,shi pot sa f**k eu... P.S.ce n.ar spune ei de limba asta pe care o vb noi în Moldova ,dar imi place...nu ti lasa sa ti gruzesti... " [5]), cât și evocarea nostalgică a acestui spațiu, „pierdut” dintr-un motiv sau altul¹⁵ („Iaka am lamurit chestia, asa ca patani pace între moldoveni si romanii pe linga noi. Rosa scuze pentru jergurile noastre si rusisme dar asa ne mai aducem aminte de casa noastra si prietenii lasati in tara. " [5]; „Dar muzica rusa ascult si eu...im scriu CD de care vreau... stiu un sit se cumpara cu putin, dar trebuie sa ai credit pentru a cumpara.....Si inca radio.....Eu ascult RUSCII SANSON imi place fiindca asculti si muzica veche si noua...Daca vrei sa asculti atunci cauta...WWW.101.ru. aici numai cinta in continui..... Dar de plins nu prea pling, se intimpla foarte rar...si daca chiar se intimpla atunci pot sa pling o zi intreaga...pina cind mi-am terminat lacrimile si jalea.....A doua zi is la locul meu si incep iarasi viata asa cum este..... " [5]).

Nu sunt puțini vorbitorii basarabeni care reacționează pripit și nervos la orice remarcă privitoare la diferențele dintre cele două variante ale limbii române: „Noi avem limba noastră, iată Bălosul de mai sus zice: să suflă în yogurt, noi spunem: cine s-a fript cu uncrop, suflă și în moare; românii nu au cuvîntul uncrop; iar la cuvîntul yogurt pe care românii l-au împrumutat din engleză noi zicem chefir, saz lapte acru sau covăsit. " [3]. Corecțiile sugerate, ce-i drept areareori cu suficient tact, sunt mereu bănuite de a ascunde intenții unioniste, evident dezavuate de enunțiatorii în cauză (în continuarea citatului de mai sus): „De ce vor românii unire? Ca să-și afle rîs de noi, să ne huiduiască ca atunci cînd dintr-o greșală a istoriei am mai fost uniți cu ei...România e un stat artificial, ca și Rusia, Cehoslovacia, Iugoslavia, etc, etc: s-a format prin unirea a trei voevodate-principate-țări. ”

Trebuie să menționăm în acest context ca nefid lipsit de interes și fenomenul invers, al admirației deschise față de vorbitorii nenativi de română, a căror strădanie, oricât de precară ar fi limba lor, impresionează: „Brava, lulia ! Mai des asa rusi, care, fiind departe de tara sa vorbeasca chiar si in romana.Doar stim cu totii ca multi din rusi, veniti in Moldova 50 de ani in urma pina acuma inca nu stiu sa zica nici «Buna ziua».Se vede ca stima de pamantul si poporul care te-a leganat e profunda, deci, devine si reciproca. " [5]¹⁶; „limba

15 Pentru mai multe exemple de acest fel, vezi contribuția noastră „Poi chissa magari parleremo un po' russo un po' italiano e un po' moldavo". Texte și pretexte de discuții pe marginea românei moldovenești din Italia, în *Identitatea culturală românească în contextul integrării europene*, Ed. Alfa, Iași, 2006, p. 225-234.

16 Mult mai interesantă însă ni se pare confesiunea rusoaiței românofone (provenind din Republica Moldova și rezidentă în Italia) căreia i se răspunde mai sus: „Sint de accord che nu e important ce scrie in pasaport, e mult mai important cei in suflet,dar nu pot se fiu de accord che sintem rumini. Istoria scrie che moldoveni o aperut cu 400 de ani innainte de rumini. Si dache imi faceam pasaport rumanesc, tot deauna eram moldovanche! Fiul meu are deja passaport rusesc si moldovnesc, si macar che pe jumate e russ nu sufero pe acei care zic rau de moldoveni. Imi pare important gindui personal. Inteleg foarte bine che multi nor se fie de accord, doar acestea is parerile mele personale. Nationalitatea unde te-ai nascut... si dac-ti spun ca m-am nascut in Kazahsat unde am locuit 1 an cu parintii moldoveni, inpasaport e scris- nascuta:... Kazahstan. Nu stiu asa bine istoria ca sa ma contrazic la tema cine a aparut prima, dar cum

«moldoveneasca» nu este un fel de dialect al lb. romane. Este limba romana. Draga Vladimir, intelege odata asta! Am prieteni din R.Moldova, si zau ca ne intelegem perfect! Numai ca ei au un accent rusesc, nu moldovenesc (cand zic moldovenesc, ma refer la moldovenii din Romania). Oricum, felicitari pt. cunostintele tale de lb. romana! Tu nu ai cum stabili originea si drepturile noastre (general vorbind), dar poti sa ai si tu o parere, asa ca nu ma supar. Bravo pt. studiile tale de lb. romana! Cred ca ceilalti au pierdut din vedere lucrul asta, iar faptul ca poti purta un dialog asa complicat in lb. romana, chiar iti da dreptul sa te numesti «cunoscator». Felicitari!" [1]¹⁷.

Desigur, tratarea cu umor, cu ironie și cu autoironie a subiectului ar putea fi o soluție interesantă pentru dezamorsarea tensiunilor pe care acesta le provoacă: „Să ne imaginăm că peste câteva secole, vreun arheolog descoperă Gazeta de perete redactată de mine și constată că e scrisă în limba română. Și atunci ce folos că avem statul nostru moldovenesc, dacă lumea constată altceva? O ieșire din situație ar fi ca pe fiecare text scris de moldoveni să se scrie «scris pe moldovenește». Fiecare pagină ar trebui începută cu «scris pe moldovenește», iar în unele cazuri, chiar fiecare alineat. În cazul lui Eminescu, Creangă ș.a.m.d., se indică „scris în moldovenește” dacă e tipărit la Chișinău, dacă nu – nu se indică, și viceversa. Am auzit că Grigore Vieru și-a publicat «Albinuța» în România. Cum va deosebi lumea «Albinuța» moldovenească de «Albinuța» românească? Soluția e aceeași – «scris în moldovenește». Dacă pe fiecare obiect cumpărat se scrie țara de origine – Made in China, de ce să nu scriem și noi limba de origine? Oriunde ar vorbi și orice ar scrie moldoveanul patriot, trebuie să pună ștampila – «vorbit și scris moldovenește». // Acuma stau și mă gândesc: cum să procedăm în cazul moldovenilor cu cetățenie dublă, moldo-română? Simplu: atunci când se află la București sau la Iași, ei vorbesc și scriu românește, iar atunci când se află la Chișinău – ei vorbesc moldovenește. Dar cum procedează persoana cu cetățenie dublă moldo-română

a mai zis Ludmila, stiu ca bunica mea si bunelu au fost romani si au fost supusi rusilor fara dorinta lor...au devenit aproape ca si noi in Italia:alta limba alta tara alte obiceiuri ect, dar fara sa si li-o doreasca..noi inschimb am dorit asta la momentul ce am venit in Italia. Si apoi daca in Modlova tata ii rus si mama ii moldoveanca in pasaport scriu rus. Dar asta sunt regulile interne a statului sa decida ce sa scrie in pasaport. Fiecare stat are regulile sale. Ginditiva la kuplurile miste. Daca la mine mama ii moldovanca si tata ii italian, parintii in timpul tineretii lor au plecat in Canada, cine eu is de nationalitate ? Canadian. Si daca in decursul vietii mele m-am intors in Italia si am obtinut cetatenia italiana, de cetanie voi fi italian, iar de nationalitate o sa fiu canadian(in pasaport). Doar numai daca in Canada regulile statului zic ca la nastere cetateanul ia nationalitatea statului in care se naste. In pasapoartele americanilor ce scrie ? Sau in pasapoartele negrilor din Franta ? Asta la noi in Moldova din cauza rusificarii so facut tot cu c**ul in sus, scusati expresia. Si de asta acum moldovanu ii un popor care nu intelege cui ii apartine. De asta eu si spun, nu sunt romanca, nu sunt rusoaica, am parinti moldoveni, si sunt moldovanca. Noroc ca exista asa stat, si am cui sa apartin. Inchipuitiva un ardelean... el zice ca e ardelean de minte, de cultura, de emotii, de ginduri, de glume.. da de nazionalitate si cetatenie e roman. Ca asa scrie in pasaport. Si asa sunt regulile statului in care s-o nascut. " [5].

- 17 Vorbitorul felicitat dispune și mai evident de un statut care îi permite să se detașeze total de conținutul litigios al problemei în discuție: „Fiind rus, cum se mirau mult în România – «rus-rus» care studiază limba la Universitatea de Stat din Sankt-Peterburg(LGU), anul 4. La Rusia numai la Moscova mai predează limba română. Pentru mine e principal să mă descurc în limba și dialectele ei, adică nu problemele de uniunea Basarabiei și a României. Nu mă interesează de loc dacă Moldova o să intre la România, Ucraina sau Rusia. Trebuie să știu ce se întâmplă cu cuvinte, propoziții, fraze etc ca să am resurse lingvistice pentru studierea limbilor romanice (știu latina, franceza, italiana, mai prost și spanolă). Totuși cea principală e română de acea am să știu multe aspecte și amănunte ale ei. Am putut să fi făcut niște greșeli vorbind despre lucrurile politice dar am descris poziția școalei noastre de lingvistică. În ceea ce privește istoria nu sunt gata să disputez mult, n-am nici un manual românesc de istoria românilor, scrisă de români pentru români. Și nu-s tare în asta. Dar dacă vorbim de limba spun ceea ce am învățat. " [1].

când trimite o scrisoare de la București la părinții din Chișinău și viceversa? Logic, fiindcă se află la București, și e român, persoana respectivă scrie românește, dar, trecând plicul frontiera de pe Prut, e logic ca scrisoarea să fie scrisă în moldovenește. Nu ar fi cazul să se instituie o vamă specială care să ștampileze aceste plicuri cu «scris moldovenește»? Și viceversa: dacă scrisoarea e trimisă de la Chișinău la București, până la Prut ea conține ștampila «scris moldovenește», iar la Prut ștampila se înlătură (se taie sau se acoperă cu un plasture) și se aplică ștampila «scris românește». Ce spuneți, dragi cititori?" [3]. Însă pentru o abordare subtilă de felul celei de mai sus sunt necesare multiple abilități de care nu oricine este capabil.

§4. Un fel de concluzii. Încercând o detașare de toate aceste dispute și lăsând deoparte sintagmele clișeizate prin care ele se exprimă, trebuie să admitem totuși că sentimentul apartenenței la un spațiu regional (definit printr-o istorie unică și printr-o sumă de caracteristici individualizatoare, între care un loc de frunte îl ocupă specificitatea lingvistică) este concomitent construct politic (elaborat în cadrul unui proces istoric determinat) și identificare subiectiv-sentimentală (imaginabilă ca un fel de fidelitate construită pe proiecția existenței individuale într-o istorie colectivă, ce dispune, printre altele, de un trecut imemorial, de tradiții distinctive și de particularități lingvistice). Această alteritate culturală se cere permanent justificată, întreținută și apărată atât la nivel instituțional (istoric, etnologic, lingvistic) și organizațional (școala de toate gradele, *mass-media* în toate formele sale, legislația aferentă garantării drepturilor individuale și colective), cât și la nivel particular, individual. În momentul de față se poate constata că, în pofida instituționalizării și standardizării identității naționale, conștiința identității etnice (manifestată ca sumă a unor specificități comportamentale, religioase, lingvistice etc. ce se actualizează în diverse aspecte la nivelul vieții cotidiane) este extrem de rezistentă. Mai mult, cel puțin în unele momente de mare densitate emoțională înregistrate pe fondul unui climat general de suspiciune reciprocă, suntem martorii unei radicalizări a discursului identitar. Se cristalizează astfel, prin intermediul unor polemici mai mult sau mai puțin vehemente, două discursuri identitare opuse în privința atitudinii față de comunitatea națională / etnică și implicit față de limbă. Deși, cel puțin în principiu, nimic nu ar trebui să împiedice ca această dublă (multiplă) identitate să funcționeze armonios într-un ideal model imaginar de incluziune consecventă (bănățean / oltean / moldovean – basarabean etc. → român → european), modelul opus, de excluziune, se dovedește a fi în practică mult mai viu.

Surprinzătoarea apetență a unui număr atât de mare de tineri pentru subiectul supus dezbaterii aici îndreptățesc, credem, o necesară completare și nuanțare a legislației actuale privitoare la politica lingvistică europeană. De aceea, în lumina observațiilor de mai sus, parafrazând chiar textul *Cadrului european...*, îndrăznim să propunem o extindere a orizontului acestuia. Anume, considerăm că, pentru a-și îndeplini cu adevărat obiectivele propuse, un *Cadru european...* eficient (transparent, coerent și, pe cât posibil, exhaustiv) trebuie întregit în sensul că, în afară de predarea-învățarea și evaluarea limbilor, el ar trebui să prevadă în mod mult mai explicit și măsuri, programe etc. care să remodeleze atitudinea locutorilor față de celelalte limbi (și culturi) într-un spirit de reciprocă acceptare tolerantă. O atenție specială urmează a fi acordată idiomurilor cu statut de dialect sau de grai. Doar o bază legislativă armonizată și în deplină concordanță cu realitatea glotică ar fi în măsură să confere legitimitate și consistență unor proiecte consecvente de echilibrare a relațiilor interlingvistice și interculturale (prin sistemul educativ de toate gradele, prin *mass-media*, cu sprijinul organizațiilor nonguvernamentale). Altfel, nimeni nu poate avea pretenția la acceptarea senină și entuziastă a altei limbi într-o relație oarecare de comunicare, atâta timp cât sunt disprețuiți, desconsiderați vorbitorii graiurilor aceleiași limbi.

Rolul demersului mediatic în afirmarea interculturalității

Silvia MORARU, Victor MORARU

Universitatea Liberă Internațională din Moldova,

Universitatea de Stat din Moldova

Realitatea social-politică actuală demonstrează că una dintre cele mai semnificative trăsături ale timpului, cu implicații adânci în procesul de transformare a tiparelor existente ale vieții sociale, rezidă în amploarea care caracterizează în prezent contactele dintre oameni, dintre popoare și culturi, dezvoltarea colaborării internaționale, aprofundarea diverselor forme de colaborare dintre state.

Provocarea globală, generată de aceste circumstanțe, comportă necesitatea armonizării atitudinilor existente în societate cu noile realități și, implicit, o definiție hotărâtă a direcției, scopurilor și modalităților de abordare a problematicii interculturalității, în contextul căreia un loc aparte revine fenomenului comunicării interculturale.

Comunicarea interculturală – cea care caracterizează specificul relațiilor dintre indivizi cu identități socioculturale diferite, fiind axată și pe conștientizarea propriei identități în cadrul procesului integrațional, reprezintă o realitate cotidiană, un mod de existență, practic, al societății. Atestarea pluralității lingvistice și etnoculturale a societății, proprie conceptului multiculturalismului, comportă recunoașterea faptului coexistenței culturilor și a legitimității acestei pluralități, elucidează gradul sporit de influență a altor culturi și civilizații asupra patrimoniilor naționale socioculturale. Totodată, raportarea în societate a viziunii multiculturale la dinamica reală a transformărilor social-politice, dictează necesitatea deplasării accentelor în abordarea proceselor de întâlnire – reală sau virtuală - a valorilor și culturilor spre o perspectivă *interculturală*, întemeiată pe principiile cooperării, intercunoașterii și interacțiunii culturilor, renunțând la juxtapunerea lor.

În cercetările actuale, consacrate problemelor comunicării interculturale, se evidențiază două abordări de bază: *instrumentală* și *comprehensivă*. Prima este orientată spre obținerea unor rezultate practice (adaptarea indivizilor în mediul străin și elaborarea metodicilor pentru asimilarea unei comunicări interculturale eficiente prin valorificarea dimensiunii interculturale în cadrul procesului formativ), cea de-a doua se axează pe examinarea transformărilor intervenite în cultură și în personalitate în urma contactului cu alteritatea, pe oportunitățile dezvoltării disponibilității umane pentru comunicare interculturală, formării personalității capabile să-și asume ipostaza de mediator între culturi. Baza acestei din urmă abordări o constituie ideea necesității păstrării caracterului autohton al culturii în concordanță cu interacțiunea culturilor (Cf.: Epacov, pp. 443-444). Firește, interpretarea dinamicii comunicării interculturale de pe aceste poziții presupune o dezvoltare și optimizare continuă a calității comunicării, formare a unei atitudini favorabile pentru relevarea și valorizarea elementelor comune, evidențierea asemănărilor și diferențelor, pentru a depăși barierele ce împiedică pătrunderea într-un mediu străin, pentru a se recunoaște și a se înțelege mai bine *în și prin* "altul", pentru a se îmbogăți din punct de vedere spiritual și, în definitiv, pentru a proceda la o apreciere și deschidere reciprocă.

De remarcat că, de rînd cu sistemul formativ, sarcina promovării comunicării interculturale revine, într-o măsură majoră, sistemului mediatic. De la presă se așteaptă să pătrundă fenomenele reale și observate, să ofere – în măsura posibilităților - răspunsuri

la multiplele probleme generate, în cazul nostru, de ascensiunea interculturalității. Una dintre aceste întrebări - „Cum și în ce măsură oamenii și culturile lumii se autopercep în îngemănarea diferențelor sale și în ce măsură această autopercepție în cadrul societății mondiale devine un factor esențial al comportamentului?” [Ашкеров, p. 50] - ar putea constitui o axă a acțiunii mediatice. Astfel, promovarea înțelegerii reciproce, a toleranței active, a acceptării diferențelor culturale, susținerea spiritului de cooperare, a interesului pentru alte moduri de viață s-ar înscrie firesc în contextul finalităților mediatice majore.

Practica actuală în domeniu demonstrează, într-un mod cert, interesul crescând al mass media pentru abordarea problematicii interculturale. Respectiv, în condițiile în care dezvoltarea competenței comunicative interculturale a individului devine o necesitate strategică, un răspuns adecvat la provocările societății moderne, preocuparea pentru promovarea acestei competențe ar trebui să devină o componentă esențială a activității mijloacelor de comunicare de masă. Este vorba, adică, de sarcina de dezvoltare, descriere și argumentare, în definitiv, de implementare a diferitelor tehnici de comunicare, abordate din perspectiva interculturalității. Astfel de tehnici mizează pe dezvoltarea analizei comparative, pe dezvoltarea diferențelor între diverse moduri de existență.

Producerea unor schimbări de rigoare în societate, schimbări care necesită stimularea de acumulare a cunoștințelor, a deprinderilor și abilităților noi, determină necesitatea abordării, în special, a problematicii omului, a particularităților aflării lui pe pământul străin în circumstanțe noi, „în situații care solicită de la toți cei antrenați în acest proces, dovezi de flexibilitate și capacități de adaptare” [Pfaff-Czarnecka, p. 263]. A contribui la dezvoltarea acestor capacități, este și aceasta o misiune a mass media. Este firesc ca aspectele cognitive, presupunând, în mod tradițional, achiziționarea informațiilor cu privire la istoria, cultura, obiceiurile străine să cuprindă și acumularea cunoștințelor vizând diferențele culturale existente, precum și pătrunderea fenomenelor culturale și, respectiv, a modului de abordare a acestora [Chloé, p. 22].

Demersul mediativ, din perspectiva promovării interculturalității, ar trebui să fie axat tocmai pe problema adaptării la realitățile geografice și la relațiile umane, diverse de cele cu care individul este obișnuit. Ideea de bază, promovată, în acest caz, ar fi depășirea etnocentrismului - care generează dificultăți în procesul comunicării - și afirmarea înțelegerii moderne, marcate de universalism, în cadrul căreia se ține cont de „perspectivele de interpretare adoptate de celălalt, privit ca un egal» [Cf.: Habermas].

Paginile presei, emisiunile radio și tv profilează însă, de multe ori, o percepție confuză a problemelor respective, o tratare lejeră a multiplelor aspecte legate de diversitate și comunicare interculturală, o cunoaștere insuficientă a situațiilor reale. De aici provine superficialitatea tratării tematicii respective. Se operează, de foarte multe ori, cu scheme, cu clișee, cu stereotipuri perimate, dar jurnaliștii, nu că ar veni să răstoarne aceste scheme, ci, dimpotrivă, le ajustează, le mențin și le perpetuează. Și atunci, dilema dintre «a dezvăli esența fenomenului» și «a-i arăta elementul spectacular» se rezolvă în favoarea celei de-a doua opțiuni. A vorbi despre problemele reale ale interculturalității în mass media înseamnă, respectiv, a vorbi la nivelul doar de «fapt divers». Pe când, alături de aceste subiecte, în mod preponderent reportericești, este nevoie și de lucrări analitice, de jurnalism de investigație. Este nevoie de a identifica problemele, de a clarifica dimensiunea și ponderea lor reală, de a le dezvăli aspectele primordiale, sugerând chiar răspunsuri practice. Este evident, că abordarea unor astfel de probleme nu este întotdeauna inofensivă, și eventualitatea unei reacții neunivoce în rîndurile audienței

este foarte probabilă. Pentru că, într-adevăr, ar fi incorectă afirmația că circumstanțele întâlnirii și coexistenței nu prezintă dificultăți, atunci când diferențele culturale sînt atît de pronunțate. La fel cum este inadecvată lansarea unor teze de gen alarmist, fără a oferi o estimare, mai mult ori mai puțin precisă, a situațiilor cotidiene. Reflecțiile jurnaliștilor occidentali, în cadrul prezentării problematicii repective, accentuează, de multe ori, dificultățile și limitele reale, legate de abordarea domeniului respectiv [Cf.: *Comment parler de l'immigration dans les médias?*, p. 21].

Extinderea fenomenului interculturalității implică pentru mass media necesitatea participării active la canalizarea tendințelor observate într-o albie constructivă și, mai ales, la diminuarea consecințelor reprobabile ale acestora. De remarcat, că diapazonul problemelor abordate de presă în acest sector este destul de amplu. O atenție aparte revine reflectării diverselor aspecte ale temei dintr-o perspectivă etică. Se observă încă predilecția presei pentru promovarea unei atitudini marcate de criticism în raport cu problemele generate de situațiile de ordin intercultural, fără însă a fi propuse anumite soluții, fără a sugera căile de depășire a unor chestiuni dificile. În presa noastră nu se observă deocamdată interesul constant și ambiția jurnalistului de a reflecta o problemă socială, inclusiv problema interculturalității, în toată complexitatea sa.

Pentru sensibilizarea audienței în vederea realizării unei veritabile corespondențe dintre culturi, transmiterii "încărcăturii culturale" naționale, promovării înțelegerii și acceptării alterității, mass media pot recurge la analiza studiilor de caz, la publicarea fragmentelor din opere literare, textelor cu caracter informativ privind aspecte civilizatoare, la prezentarea rezultatelor unor sondaje sociologice, la dezvăluirea unor aspecte culturale sub aspect contrastiv (s-a remarcat că conexiunea interculturală antrenează preponderent reprezentările contrastante) ș.a. Prezența individului într-un mediu cultural divers este în egală măsură incitantă și aducătoare de noutate, adică ademenitoare în calitate de subiect jurnalistic. Aceeași atractivitate o pot prezenta situațiile conflictuale, înregistrate în cadrul comunicării interculturale.

Monitorizarea presei confirmă faptul că subiectele interculturale nu se pretează unei interpretări univoce, fiind marcate de un grad sporit de complexitate. Ele nu pot fi construite pe înțelegerea simplistă a actului de comunicare interculturală, redus doar la cunoașterea și admirația civilizației străine. Situațiile reale sînt, de multe ori, tensionate și chiar dramatice: venind în contact cu o altă lume, indivizii, fiind deposedați de anumite repere și referințe de origine, percep imposibilitatea de a înțelege și de a fi înțeleși de alții drept un adevărat «traumatism» intelectual și moral, suportînd un „șoc cultural” [Cf.: Lavric, Moraru]. Întîlnirea cu "altul", constată experții, "comportă, într-un mod necesar, criza, imediată ori ulterioară, a credinței indivizilor proveniți dintr-o societate tradițională, periclitează caracterul sacru, absolut, imuabil al acestor tradiții, adică afectează viziunea asupra lumii, valorile, instituțiile, comportamentele, tehnicile, cunoștințele" [Antiseri, p. 75]. Tocmai de aceea, mass media ar trebui să se pronunțe mai hotărît în calitate de agenți ai acțiunii interculturale, să adopte o poziție mai deliberată, orientîndu-se nu doar la înregistrarea diferitelor aspecte ale proceselor interculturale, dar și la gestionarea – specifică - a acestora. Mesajele mass media dispun, indiscutabil, de potențialul de facilitare a integrării individului într-un grup intercultural divers. Acest lucru transpare în urma accentuării în subiectele abordate a unor astfel de aspecte, cum ar fi: diversitatea culturilor; apropierea și diferențele interculturale; nivelurile interculturalității; specificul contactelor profesionale ale indivizilor aparținînd diferitelor culturi; identitatea culturală.

Pentru mass media, în spațiul marcat de spiritul interculturalității, abordarea problematicii destul de dinamice, axate pe diversitate, interculturalitate și implicațiile sociale ale acestora, lansează mereu situații noi, evidențiază noi atitudini, valențe necunoscute pînă acum. În consecință, mass media urmează să-și găsească mai hotărît locul său în cadrul efortului general, orientat spre dezvoltarea unei personalități pe potriva exigențelor contemporaneității, capabile să-și dezvolte flexibilitatea cognitivă, sensibilitatea culturală, spiritul realist față de valorile și atitudinile culturale. Tocmai aceste atribute individuale, dezvoltate și în urma demersului mediatic intercultural, reprezintă factori stimulatori pentru contactele și schimburile transculturale, precum și premisele necesare pentru o edificare eficientă a identității.

Referințe bibliografice

1. Dario Antiseri. *La globalizzazione nella cultura* // La globalizzazione: attese e preoccupazioni. – Soveria: Rubbettino, 2000.
2. Chloé Gallien. *Langue et compétence interculturelle* // Le Français dans le monde, 2001, nr. 311.
3. *Comment parler de l'immigration dans les médias?* / Table ronde // Les Cahiers du Journalisme, 1998, nr. 4. – pp. 10-31.
4. Jürghen Habermas. *La statue et les révolutionnaires* // Le Monde, 2003, 2 mai.
5. Aurelian Lavric, Tatiana Moraru. *Mass media și comunicarea interculturală*. – Chișinău: Presa, 2005.
6. Joanna Pfaff-Czarnecka. *Migration et flexibilité* // Ethnologie française, 2002, April-Juin, Tome XXXII. – pp. 263-269.
7. Андрей Ашкерев. *Сумерки глобализации*. – Москва: Ермак, 2004.
8. Б. С. Ерасов. *Социальная культурология*. — Москва: Аспект Пресс, 1997.

Discursul literar ca mediere a identității

Ion PLĂMĂDEALĂ

Academia de Științe a Moldovei

„Identitatea” este un concept polisemantic însemnând deopotrivă similitudinea, însușire a ceea ce este identic, unitatea și permanența, trăsătură a ceea ce rămâne identic cu sine însuși, precum și individualizarea, caracter specific al unei persoane de a fi un individ dotat cu anumite elemente singularizatoare în cadrul unei comunități. Din perspectivă psihosociologică, identitatea se referă la permanența în timp a indivizilor umani, a căror ființă psihobiologică și statut social, deși se schimbă în permanență în cadrul unui proces dinamic, conservă totuși un nucleu de însușiri stabile, cu funcții certe de identificare. Fiind contradictoriu prin aceea că evocă ideile opozitive de similitudine și distincție, noțiunea identității se constituie întotdeauna în cadrul unei dialectici a singularului și alterității, a individualului și colectivului, a obiectivității și subiectivității.

Între mijloacele multiple de constituire a identității un loc privilegiat îl ocupă forma discursului, în special discursul narativ, căci a răspunde la întrebarea „cine sînt eu?” implică să povestești istoria unei vieți, a unui individ sau a unei comunități. În consecință, „eu” sînt ceea ce îmi povestesc despre mine, identitatea fiind în totalitate un proces de invenție, reconstrucție și interpretare hermeneutică, adică, după Paul Ricœur, o „identitate narativă”. Pornind de la cuplul etimologic „*idem* – *ipse*”, Ricœur îl apreciază ca un model primar al ficțiunilor literare, care presupune la un personaj, în virtutea permanenței și înscrierii sale temporale, „o condiție corporală trăită ca mediere existențială între sine și lume” (Ricœur, 1990, 178). Identitatea narativă se constituie ca aliaj între „istorie și ficțiune”, între „semnele depuse în memoria și imaginarul subiectului” și manifestarea „conștiinței de sine” (*ibidem*, 138). Prin urmare, determinarea identității variază în funcție de accentele puse pe *identitas*, *idem*, semnificînd ceea ce rămîne aceeași, omogenitate și stabilitate, sau pe *ipse*, desemnînd particularitatea, alteritatea, schimbarea pe axa enunțării discursive, avînd ca rezultat diverse mutații semantice.

Perspectiva pe care o adoptăm în continuare este una semiotică și hermeneutică, în care se relevă identitatea semantică a discursului literar, făcînd posibilă lectura și interpretarea sensurilor. În semantica structurală, acest fenomen este descris cu ajutorul conceptului de „izotopie”. Izotopia textului este formată dintr-o succesiune iterată de seme contextuale ori clase. „Un mesaj ori o secvență oarecare a discursului, susține A. J. Greimas (1986, 72), nu pot fi considerate ca fiind izotope decît dacă ele posedă în comun unul sau mai multe clase”. Acestea se organizează în serii taxonomice și descriu „cîmpurile stilistice” ale limbii unui scriitor (cf. Guiraud, 1972, 117) ori sistemul relațional al cuvîntului. Acceptînd că limba unui autor, a unei opere, a unui text formează un sistem specific, sensul fiecărui semn din acest sistem e definit de ansamblul relațiilor sale cu celelalte semne. Astfel, sensul cuvîntului „*gouffre*” (beznă) în poezia lui Baudelaire „nu e altceva decît ansamblul contextelor în care el se găsește plasat” (Guiraud, 1972, 114).

Într-o semantică textuală, locul claselor este central, reprezentînd nivelul la care se produc modificările retorice. Dacă echivalăm clasemul cu valența combinatorie a unui lexem, atunci schimbarea acestei valențe este cauzată de modificarea conținutului semic al sememului prin scoaterea sau adăugarea unor seme (v. Pottier, 1964, 120–132). Principiul respectiv este utilizat pe larg în retorica modernă, în speță de neoreticienii

din Grupul μ din Liège, care definesc tropii tradiționali – metafora, sinecdoca, metonimia, comparația – ca metasememe. Metasememul este o figură verbală care constă în substituția unui semem prin altul pe calea reducerii sau adîiției semice (v. Дюбыа, 1986, 170–174).

Conceptul de izotopie se află deci în legătură cu fenomenul redundanței propriu limbilor naturale. Se știe că limba este redundantă la toate nivelurile, altfel spus, că unitățile lingvistice se repetă în procesul vorbirii scrise sau orale. Ca rezultat, din mesajele verbale se înlătură greșelile și ambiguitățile ce pot apărea în procesul transmiterii informației (v. Дюбыа, 1986, 74). Redundanța se găsește în corelație cu funcția autotelică (poetică) a limbii, deoarece oferă informație despre structura mesajului. Din atare perspectivă, izotopia descrie omogenitatea semantică a textului, „problema unității mesajului” (Greimas, 1986, 69), privit ca „totalitate de semnificații” dispuse ierarhic. În altă lucrare, Greimas explicitează definiția: „Prin izotopie înțelegem un ansamblu redundant de categorii semantice, care face posibilă lectura uniformă a povestirii, așa cum ea rezultă din lecturile parțiale ale enunțurilor după depășirea ambiguităților acestora, însăși această depășire fiind ghidată de căutarea lecturii unice” (Греймак, 1985, 111). Ulterior, noțiunea va fi corelată de „conexiunea” unităților transfrastice: „Cînd conceptul „conexiune” e utilizat cu referire la vorbire, el poate fi confruntat cu conceptul mai general de „izotopie”, înțeles ca repetare neîntreruptă pe toată întinderea discursului a unuia și aceluiași mănunchi de categorii, determinate de organizarea paradigmatică” (Greimas, 1976, 20). Astfel, izotopia asigură coerența semnificațiilor, structurarea unei sume de semnificații într-un text, înlăturînd ambiguitățile semantice.

Într-un registru lărgit se înscrie afirmația lui Fr. Rastier: „Numim izotopie orice iterare a unităților lingvistice. Prin urmare, izotopia elementară conține două unități ale manifestării lingvistice” (Rastier, 1972, 82). Aceste unități elementare constituie pragul de jos al izotopiei și al textului minimal¹.

Referitor la textul poetic, Rastier stabilește, alături de izotopiile sintagmatice, pe cele verticale ori metaforice, înțelegînd prin metaforă „orice izotopie elementară ori mănunchi elementar de izotopii, constituite între două seme ori grupuri de seme ale două cîmpuri diverse” (ibidem, 98).

Trebuie precizat că izotopia se referă la forma expresiei sau la cea a conținutului unui text, acceptîndu-se fie ca iterare a unităților de conținut (Greimas), fie a ambelor planuri (Rastier). Este adevărat că același Greimas disociază o „izotopie semantică” de alta „rațională”. Ultima e prezentă în textele formate din fraze ce vehiculează valori de adevăr. Iterarea valorilor de adevăr reprezintă „izotopia rațională”, care e proprie, în special, discursurilor științifice, ce utilizează o terminologie monosememică. „Izotopia semantică” se referă direct la forma conținutului, fiind indiferentă din punctul de vedere al adevărului, precum reiese cu evidență din cercetarea „textelor poetice” (Greimas, 1976, 20).

Acceptînd că izotopia rațională apare în limbajul monosememic, ea poate fi preconizată ca iterare a „semelor nucleare”, pe cînd cea semantică se situează la nivelul „semelor contextuale” (claseme).

1 Astfel, sintagma *leau coule* (apa curge) este izotopică, deoarece conține semul iterat „lichid”, în timp ce *leau boit* (apa bea) nu este izotopică, ci **alotopică**, din cauza contradicției inanimat/animat dintre elementele predicției.

În aceasta ar consta, în opinia lui J.-M. Klinkenberg, diferența accepției greimasiene a izotopiei față de cea a lui Rastier: „Acolo unde Greimas vorbește de mănunchi (de categorii clasematice – n.n.), Rastier vorbește de iterare” (Klinkenberg, 1973, 283).

Observația respectivă are urmări importante pentru înțelegerea sensului textual și a pragului de sus al textului. Astfel, după Greimas, la nivelul expresiei unui text apar lexeme care în diverse texte comportă ansambluri neomogene de seme. Ansamblul semic este determinat de combinarea „semelor nucleare”, stabilite în dicționar, cu „semele contextuale”, indexate în totalitatea textelor cu care textul dat se află în relații (intertextul). Semele contextuale sînt deci supradeterminate la un nivel intertextual și, în acest caz, sensul nu este o funcție a textului, ci a intertextului (v. Greimas, 1976, 20 – 80). Cu această definiție, în care rolul clasemelor este hotărîtor, izotopia iese din cadrul textual, sensul aparînd la întretăierea textului cu contextul cultural în care funcționează.

În situația în care izotopia este atribuită nu numai planului conținutului, ci și celui al expresiei, se vorbește despre texte pluriizotopice, funcționînd ca semn unitar. Astfel, pentru membrii Școlii neoretice de la Liège, izotopia a servit la o nouă interpretare a textului ca semn unitar în raport cu semnul limbii. Specificul textului constă în aceea că la nivel intralingvistic el conține unități iterate, ceea ce înseamnă că metasemele, bazate pe substituții, sînt posibile doar în text, în vreme ce metaplasmele sau metataxele relevă niveluri inferioare (v. Дюбуа, 1986, 92–159).

În raport cu cele două componente ale discursului – tematică și figurativă, se disting izotopiile figurative, care sprijină configurațiile discursive, și izotopiile tematice, situate la nivelul profund al parcursului generativ (v. Greimas, Courtés, 1979, 198). Sub acest aspect, se pot stabili cîteva tipuri corelative:

- a) izotopia figurativă nu are o corespondență la nivelul tematic, de ex., o rețetă de bucătărie, ilustrînd izotopia generală a „culinarului”, nu se raportează la nici o temă precisă;
- b) izotopia figurativă corespunde unei izotopii tematice: astfel, izotopia „frica” este ilustrată, în textul lui Caragiale *O făclie de Paști*, de comportamentul somatic al lui Leiba Zibal, iar „avaritia”, bunăoară, de Harpagon al lui Molière;
- c) este posibil ca mai multor izotopii figurative să nu le corespundă decît o singură izotopie tematică: parabolele biblice pe aceeași temă;
- d) cazul pluriizotopiilor, în care o mulțime de izotopii figurative coocurente corespund unei mulțimi de izotopii tematice, ca în toate textele poetice (Greimas, Courtés, 1979, 198).

Pînă aici, izotopia a fost definită printr-o condiție pozitivă – prezența redundanței în mesajele verbale, ce relevă în text mecanismele constitutive care fac posibilă identitatea sa semantică și comprehensiunea adecvată. În același timp, un text, pentru a transmite informație, presupune nu numai prezența redundanței, ci și încălcarea acesteia, introducerea unor elemente inedite, neizotopice. De aceea, iterarea ca atare este insuficientă pentru a constitui izotopia. Aceasta din urmă reclamă atît redundanța, cît și abaterea (neizotopia), care poate fi definită ca alotopie. Numai ruperea izotopiei (alotopia) asigură generarea sensului (v. Мейзерский, 1991, 164–169). Alotopia apare atunci cînd există opoziția dintre cel puțin două seme.

În cazul când textul ar integra doar condiția pozitivă (redundanța), saturația sa semantică ar fi egală cu zero².

Este evident că textele poetice, în care sînt reflectate (*in praesentia*) gradul alotopic, devierile retorice, cît și (*in absentia*) „gradul zero” (Barthes) al scriiturii, sînt prin excelență poliizotopice (polisemantice).

Urmărind să testeze continuitatea izotopică a textului, Greimas o abordează *a contrario* (lucru remarcat de Klinkenberg, 1973, 285), prin exemple de texte ce manifestă o variație izotopică³. Bunăoară, într-o anecdotă dialogată, unul din oaspeții aflați la o serată afirmă că „aici sînt toalete minunate”, iar altul răspunde că el „acolo încă nu a fost”. În acest text, lexele „toaletă” este indexat succesiv într-o izotopie vestimentară și în alta igienică, reunite prin termenul conector comun „toaletă”. Interpretarea descoperă în acest caz „două izotopii diferite în interiorul unei povestiri presupuse ca fiind omogenă” (Greimas, 1986, 71)⁴.

Sub aspect metodologic, stabilirea izotopiei reclamă „metoda extracției”, constînd în identificarea lexelelor redundante care supradetermină cele mai multe lexeme din același text, el fiind, de regulă, un semem ce conține un sem contextual (clase) iterat.

Următorii pași rezidă în extragerea tuturor contextelor în care apare lexelele dat, stabilirea echivalențelor pentru lexemele supradeterminate, a subclaselor lor de calificări, care, la rîndul lor, sînt inventariate și astfel pînă la epuizarea corpusului (Greimas, 1986, 223–226). Epuizarea corpusului textual atestă că semantica textului e organizată în jurul unei izotopii de bază, care, bunăoară, în textul *Imaginarul lui Bernanos*, de Tahsin Yücel, este „viață” și „moarte” (Greimas, 1986, 224–226). Dacă un text posedă mai multe izotopii, izotopia de bază este formată dintr-un sem sau clase care determină numărul maxim de lexeme (v. Dijk, 1972, 202). Există, prin urmare, o relație de implicare reciprocă între izotopiile unui text, astfel că determinarea primei izotopii este o condiție inerentă pentru indexarea celei următoare, trecerea la care se operează cu ajutorul „conectorilor” (*embrayeurs*), precum demonstrează Rastier⁵.

2 Ca în poeziile medievale parodiate de Fr. Rabelais: „Omnis clocha clochabit in clocherio clochando, clochans clochativo clochare facit clochabiliter clochantes” (Rabelais, 1993, 76).

3 Și lucrul, după noi, nu este întîmplător, ci în consens cu doctrina generală a lui Greimas asupra limbii. În *Despre sens* atestăm o reacție virulentă împotriva interpretării limbii ca sistem denotativ și a sensului ca „înlănțuire lineară și monoplană a semnificațiilor în texte și vorbire” (Greimas, 1975, 30). Prin urmare, izotopia nu respinge teza polisemanticității limbii, ci se vrea un principiu echidistant între planul conotativ și cel denotativ.

4 Aceeași situație se manifestă exemplar în textele poetice, vezi sintagma lui Baudelaire despre sine: „un vieux boudoir plein de roses fanées” („un vechi budoar plin de trandafiri veștejiți”), care exprimă atît „descrierea „fizică” a budoarului, cît și, în a doua izotopie, „spațiul interior al poetului” (Greimas, 1986, 97).

5 Fenomenul poate fi ilustrat prin metoda aplicată de Fr. Rastier la sonetul lui Mallarmé *Salut*:

„Nimic, această spumă, vers
Virgin ce-arată doar o cupă;
Așa în zări se-neacă-n trupă
Sirenele săltînd invers.
Noi navigăm o! pîlc divers
De-amici, eu de pe-acum la pupă,
Voi prova-n fasturi ce-o astupă
Un val de ierni și fulger șters.
Beția splendidă mă cheamă
Ca-ntr-un tangaj lipsit de teamă

Analiza semantică efectuată de Rastier vine să confirme supoziția lui Greimas că textul este interpretabil în raport cu un corpus de texte, sensul fiind o funcție a intertextului.

Înalt să-aduc acest salut
Singurătați, recifuri, astre
La mult puțin cât a făcut
Albită grija pînzei noastre”.
(trad. Doinaș, 1988, 221)

La nivelul sintagmatic al textului, Rastier prelevă două izotopii sememice evidente (orizontale): prima e identificată de lexemul „navigare” (i1), a doua – de „banchet” (i2).

Pentru lectura (i1), Rastier indexează toate cuvintele ce explicitează sensul „navigării”, folosind parafraze legate de situația de enunțare:

salut: salvare (*salut: sauvegarde*)
spumă: marină
sirenele: fără comentarii
se-neacă: idem
noi: mateloții
eu: timonier
navigăm: nu necesită comentarii
pupă: idem
tangaj: etc.

În a doua izotopie generică (i2) se indexează lexemele ce dezvoltă sensul „banchetului”, care, după mărturisirea lui Mallarmé însuși, a avut loc într-adevăr și la care el a rostit, ca președinte, un sonet-toast:

Salut: gest de politete
nimic: aceste versuri
spumă: spuma de șampanie

virgin: care nu au fost rosite (se considera de bonton ca versurile, citite cu această ocazie, să fie inedite). (După Rastier, primele parafraze reprezintă o transcriere, o lectură propriu-zisă, iar celelalte, între paranteze, sînt glose referitoare la coduri, transformînd însăși lectura în prilej de lectură).

vers: toastul
cupă: pocal de șampanie
noi: participanții banchetului
de pe-acum: conotează vîrsta celui care prezidează masa (banchetul a avut loc în 1893)
fulgere, iarna: indică circumstanțele (banchetul a avut loc iarna) etc.

În același timp, Rastier relevă un șir de sememe care pot fi indexate în ambele izotopii. De ex., „pînză” se citește ca „față de masă” în (i2) și ca „pînză de corabie” în (i1), „spumă” – ca „spumă de șampanie” și „spumă de mare”. Respectiv, cercetătorul disociază, alături de o izotopie sintagmatică (orizontală), o alta verticală ori metaforică (i3), asigurată de conectorii metaforici ce sprijină conexiunea textului și care reglementează relațiile dintre cele două izotopii. Pentru a o stabili, Rastier izolează cuvintele indexate exclusiv într-o singură izotopie și atunci (i3) se prezintă ca o relație în absența, deci interpretarea (i3) necesită stabilirea unui raport intertextual între cîteva texte mallarméene. Pentru Rastier, (i3) este „scriitura”, avînd rol de interpretant între (i1) și (i2). Astfel, lectura (i3) se face prin referiri directe la anumite opere mallarméene:

nimic: textul (definirea literaturii prin negație)
spumă: pană (seme comune: albeața + discontinuitate + recurență + situare la nivelul suprafeței orizontale)
virgin: ideal
vers: literatura
ce-arată doar: absența referinței
cupa: călimară
noi navigăm: noi scriem
singurătați: condiția scriitorului etc. (v. Rastier, 1989, 226-238).

O altă concluzie se referă la imposibilitatea obiectivității pretinse a metodei discutate. Demersul analitic nu se poate dispensa în anumite etape de recursul la subiectivitate și empirism, pentru a stabili structura izotopică a textului, treptele parcursului generativ.

Înainte de a releva și alte deficiențe ale conceptului analizat (v. Klinkenberg, 1973, 286–288), să remarcăm iradierea masivă a acestuia în numeroase studii de poetică semionarativă sau, cu un termen specializat, de naratologie.

Pentru adepții semionaratologiei, narațiunea și, prin extensiune, orice obiect cultural își organizează sensul în jurul opozițiilor „modelului semantic constituțional”. Fiind identic cu o structură profundă imanentă sau „nucleu narativ”, numit „izotopia de bază” a textului, acest miez semantic ireductibil ar produce, trecând prin traiectul transformațional generativ, toate diversitățile discursive în particularitățile și specificul lor lingvistice, retorice, stilistice.

În afară de disocierile antologice pe marginea textului de Tahsin Yücel, Greimas a mai oferit în acest sens o aplicare subtilă a metodei în *Maupassant, la sémiotique du texte* (1976). Dintre cei care au uzat de considerațiile sale, adăugându-le dimensiuni suplimentare, trebuie menționați neoreticienii din Grupul μ . În acord cu ideea Juliei Kristeva despre „lectura tabulară”, s-au efectuat, aparte sau în grup, tehnice analize poetice centrate pe categoria „izotopiilor multiple” (v. Dubois et al., 1974).

Dar semiotica greimasiană și-a estompat sensibil influența metodologică în noul climat epistemologic dominat de poststructuralism. Chiar și acei care s-au situat pe terenul naratologic, în prelungirea modelelor legitimante ale lui VI. Propp și Cl. Lévi-Strauss, s-au distanțat de anumite categorii greimasiene. Bunăoară, Cl. Bremond a criticat tenta apăsătoare conceptualizantă a gramaticii narative, supraestimarea „structurilor acronice ale relațiilor conceptuale” (Bremond, 1981, 117).

Carențele ce țin de eșafodajul categorial, cu eroziuni chiar în punctele de plecare – F. de Saussure, Lévi-Strauss, Propp –, precum și formalismul restrictiv și veleitățile generativiste au fost denunțate dintr-un orizont al criticii poststructuralismului de către Toma Pavel (1993).

O reacție poststructuralistă notabilă față de identitatea semantică îi aparține lui Jacques Derrida, care a manifestat o pronunțată suspiciune față de limbaj și structurile acestuia, față de elementele care sugerează și implică continuitatea, coeziunea și coerența sensului, adică reclamă și instituie un sistem totalizator, ce ridică o barieră în calea exprimării diferenței specifice a celuilalt, reducându-l la tăcere. De unde, conceptele deconstrucției, mai întâi cel al „diferanței” (*différance*), vin să mineze orice acțiune hermeneutică ce poate avea ca efect limitarea sensului la o identitate (principiul raționalist al cunoașterii ca identificare a subiectului cu obiectul), la închiderea unificatoare între hotarele unui sistem. Textele literaturii artistice, prin retoricitatea specifică pronunțată a limbajului, îi servesc lui Derrida ca exemple privilegiate de libertate, creativitate și anterioritate a scriiturii în raport cu sensul, de muncă dezangajantă și liberatoare a semnificațiilor, care diferențiază și amână la infinit orice identitate semantică sau, cu un cuvânt împrumutat de la Mallarmé, acesta este diseminat în o derivă hermeneutică centrifugă. Diseminarea este opusă conceptului examinat de izotopie, pe care se sprijină optica idealistă și structuralistă, izotopia ca reprezentare și repetiție, iterare a cuvântului în procesul enunțării orale sau scrise, ceea ce sprijină redundanța informațională a limbajului. Derrida a insistat pe ideea inversă că repetarea aceluiași cuvânt în procesul

textualizării implică, de fapt, implozia, distrugera sensului unic; de fiecare dată când apare în alt context cuvântul este diferit de ocurența sa anterioară, generînd nu coerență și redundanță, ce presupune închidera monosemică a textului, ci fiind o sursă entropică, de proliferare semantică, de diseminare. Astfel, în lucrarea cu același nume *La dissémination* (1972), el se opune vehement eforturilor criticii tematiste a lui Jean-Pierre Richard (din studiul *L'Univers imaginaire de Mallarmé*, 1961) de a circumscrie universul poetic al lui Mallarmé într-un orizont tematic sintetic, după tipicul structuralist de subsumare a părților la întreg, în vederea întocmirii de sisteme și rețele imbricate de semnificații. Împotriva acestei dialectici reducionista neohegeliene, Derrida demonstrează, printr-o subtilă deconstrucție a textului mallarméean, ireductibilitatea acestuia, atît referențială, cît și semantică, implozia și dispersia sensurilor la toate nivelurile poemului, substituind iterativitatea tematică prin diseminare, pe care o ilustrează prin cuvinte „indecidabile”, precum „*hymen*” sau „*pli*”. Totuși este simptomatic că Derrida nu neagă în genere prezența unor teme, izotopii la Mallarmé, lucrul care îl irită sînt puseurile reducionista ale unei hermeneutici totalizante, ceea ce credea să întrevadă și în voința de comprehensiune și dialog exprimate de H. G. Gadamer în concepția sa hermeneutică. În legătură cu această atitudine, se vorbește de o etică specifică a deconstrucției, recuzată de cele mai multe ori tocmai pentru relativismul epistemologic, laxitatea valorică și morală, distrugerea sensului și diluarea, „slăbirea” ființei, cu efecte nefaste asupra discursului filosofic. Dimpotrivă, o exegeză atentă a textelor derrideene relevă că mobilul deconstrucției este dat de sensul libertății și respectul pentru celălalt, motivînd și mefiența față de eficacitatea limbajului. Dacă este adevărat că nu putem ieși din orizontul textului, idee rezumată în celebra formulă „*Il n'y a pas d'hors texte*”, se impune o vigilență continuă în activitatea semnificantă și cea hermeneutică, atenție sporită la cuvintele care spun mai mult decît exprimă, la ceea ce năzuiește să răzbată printre cuvinte, dar eșuează, la ceea ce rămîne nespuse, la insondabil, inefabil ca „urme” ale unei ființe reduse la tăcere și uitare în o cultură dominată de voința totalizantă și uniformizantă a rațiunii. Hermeneutica este criticată pentru tendința de totalizare, pentru că ar reduce comprehensiunea la un act intelectual de apropiere a celui alt ca obiect, ceea ce Heidegger dezavuase drept uitare a ființei într-o epocă raționalistă și tehnocrată.

Prin urmare, discursul literar reprezintă spațiul privilegiat în care identitatea se configurează ca punct de incidență a unor tensiuni semantice contradictorii, alternînd dialectic între polul imanenței și omogenității și cel al derivatei hermeneutice.

Referințe bibliografice:

1. Bremond, Claude, *Logica povestirii*, București, Ed. Univers, 1981.
2. Dijk, Teun A. Van, *Aspects d'une théorie générative du texte poétique*, în A.J. Greimas, M. Arrivé (eds.), *Essais de sémiotique poétique*, Paris, Larrousse (coll. „L.”), p. 197–221, 1972.
3. Greimas, Aljirdas Julien, *Despre sens*, București, Ed. Univers, 1975.
4. Greimas, Aljirdas Julien, *Sémiotique et sciences sociales*, Paris, Ed. du Seuil, 1976.
5. Greimas, Aljirdas Julien, Courtés, Joseph, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Classiques Hachette, 1979.
6. Greimas, Aljirdas Julien, *Sémantique structurale. Recherche de méthode*, Paris, Presses Universitaires de France, 1986.

7. Guiraud, Pierre, *La stylistique*, Paris, P.U.F., 1972.
8. Derrida, Jacques, *La dissémination*, Paris, Ed. du Seuil, 1972.
9. Dubois, Jacques, Edeline, Francis, Klinkenberg, Jean-Marie, Minguet, Philippe, *Lecture du poème et isotopies multiples*, în „Le français moderne”, 1974, 3, p. 110–135.
10. Klinkenberg, Jean-Marie, *Le concept d’isotopie en sémantique et en sémiotique littéraire*, în „Le français moderne”, 1973, 3, p. 285–290.
11. Pavel, Toma, *Mirajul lingvistic*, București, Ed. Univers, 1993.
12. Pottier, Bernard, *Vers une sémantique moderne*, în „Travaux de linguistique et de littérature”, 1964, 1, p. 120–132.
13. Rabelais, François, *Gargantua și Pantagruel*, Chișinău, Ed. Hyperion, 1993.
14. Rastier, François, *Systématique des isotopies*, în A. J. Greimas, M. Arrivé (eds.), *Essais de sémiotique poétique*, Paris, Larousse (coll. „L.”), p. 80–106, 1972.
15. Rastier, François, *Sens et textualité*, Paris, Ed. Hachette, 1989.
16. Ricœur, Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Ed. du Seuil, 1990.
17. Греймас, А.Ж., *К теории интерпретации мифологического нарратива*, în vol. *Зарубежные исследования по семиотике фольклора*, „Главная редакция восточной литературы”, Москва, 1985, p. 109–144.
18. Дюбуа, Ж., Эделин, Ф. и др., *Общая риторика*, Москва, „Прогресс”, 1986.
19. Мейзерский, В.М., *Философия и неориторика*, Киев, „Лыбидь”, 1991.

Cross-cultural and linguistic relations between England and France

Tatiana PODOLIUC

Free International University of Moldova

Though French is technically classified as a “Romance” language, and English as a “Germanic” language, and although France and England were for centuries rivals and often at war, the two languages have been linked throughout their histories. When the Western Roman Empire began to collapse, the same Germanic peoples invaded both regions, the Franks south into the Roman province of Gallia (Gaul) changing its name to theirs, while the Angles and others moved across the Mare Germanicum (the German Sea) to southern Britannia (Britain), which they called by their name (Latin Anglia, Anglo-Saxon Englalund). However, whereas the Angles retained their Germanic speech in England, the Franks gave theirs up in favor of the Latin of Gaul, which duly took on their name as Frankish or French.

While it is possible to discuss the history and nature of French since those times virtually without bringing in English until the 20th century, no one commenting on the history and nature of English can avoid French from the 11th at least until the 18th century. Although the Anglo-Saxons did not give up their language, their descendants opened their doors to nine centuries of French influence. In the last hundred years, however, the current has reversed, leaving many French people alarmed by their sudden and unexpectedly generous repayment of old linguistic debts.

In medieval England, first Norman-French, then the Anglo-French of the Plantagenet kings was the elite language. As such it has a powerful influence on the language of law and culture, and resulted in a massive range of adoptions that was the first stage in giving English its Romance dimension.

The flow of words, ideas and fashions from France has continued ever since, often with bouts of Gallomania in England and Anglomania in France. A telling development in England in 1530 was the first ever grammar of French, John Palsgrave’s “Making the French Language Clear” written for English schoolboys and other learners.

Before the Renaissance, prolonged contact with French opened English to increased Latinization, just as French was itself re-Latinized. Consequently, the two languages share a common Neo-Latin technical vocabulary: French *homicide* (12th century) antedates English *homicide* (14th century), but English *suicide* is recorded earlier (1651) than French *suicide* (1739), and *insecticide* is almost simultaneous in both (French 1859, English 1866). Curiously, however, Latinization has gone further in English than in French: *pedestrian* and *tepid* are very close to Latin, and many Latinate words in English, such as *abduct*, *connubial*, *equanimity*, *fulcrum*, *impervious* and *odium*, are not found in French. On the other hand many words borrowed into French from other Romance languages (especially Italian) have entered English in a more or less French form, as with *artisan*, *caprice*, *frigate*, *orange*, *picturesque*, *stance* and *tirade*.

French loan translations often underlie English expressions, as in *flea-market* (from *marche aux puces*), *ivory tower* (from *tour d’ivoire*), and *third world* (from *tiers monde*). Romance word structure can be found in such phrases as *chief of state* (from *chef d’etat*) and *point of view* (from *point de vue*). The word order is French in such forms as *Governor-General*, *poet laureate*, and *treasure trove*.

English also contains many doublets in which the first item is French and the second taken direct from Latin: *constraint* and *constriction*; *custom* and *costume*; *frail* and *fragile*; *loyal* and *legal*; *marvel* and *miracle*; *poison* and *potion*; *sever* and *separate*; *straight* and *strict*. In some cases the Latinate form has no equivalent in French: *allow* and *allocate*; *count* and *compute*; *croissant* and *crescent*; *esteem* and *estimate*; *poor* and *pauper*; *royal* and *regal*; *sure* and *secure*. In other cases, the same word may have been borrowed more than once, with different meanings and forms: *chieftain* and *captain*; *corpse* and *corps*; *hostel*, *hospital* and *hotel*; *pocket*, *poke* *pouch*; *ticket* and *etiquette*; *vanguard* and *avant-garde*.

Loan-translations (calques) conceal the English origin of certain French words: *cesses-le-feu* (*ceasefire*), *franc-macon* (*freemason*) *grate-ciel* (*skyscraper*), *lavage de cerveau* (*brainwashing*), *libre-service* (*self-service*), *lune de miel* (*honey-moon*), *soucoupe volante* (*flying saucer*).

The 1960s term “franglais”, blending “français” and “anglais”, was at first used pejoratively for French with too many loans from English. It now tends to be used to label a fact of life: English vogue words in the media and in commerce and hybridization among bilinguals, notably in Canada. The term was popularized by the French writer Rene Etiemble. He condemned the spread of Anglo-Saxon culture and language since the Second World War. His target was American rather than British English: such terms as *call-girl*, *coke*, *drugstore* and *strip-tease*. Etiemble’s criticism combined linguistic purism with a distaste for anything *yanqui*: *capitalisme yanqui*; *cancer yanqui* and hostility to the idea of Europe as *un protectorat yanqui*. The solution offered to deal with his critique has been the gallsizing of Anglisms, turning English *meeting*, *ticket*, *rocket* into *metingue*, *tiquet*, *roquette*, while loan translations could turn *surfing* and *flashback* into *rase-rouleaux* and *retour en arriere*.

There is no language in the world the vocabulary of which doesn’t contain words borrowed from other languages. The English language is a unique one in this sense. According to the works of the outstanding philologists the English vocabulary consists of a great number of words borrowed from other languages (about 60%). The prominent parts of these borrowings are words from French. It can be explained by the historical development of this country. If at the dawn of its development the borrowed words were of German, Latin, Scandinavian and Greek origin then beginning with 1066 the eventful epoch of the Norman Conquest gave rise to the close connections between England and France. This epoch can be called eventful not only in national, social, political and human terms, but also in linguistic terms. England became a bi-lingual country, and the impact on the English vocabulary made over this two hundred years period is immense: French words from the Norman dialect penetrated every aspect of social life. Here is a very brief list of examples of Norman French borrowings: Administrative terms: *state*, *government*, *parliament*, *council*, *power*. Legal terms: *court*, *judge*, *justice*, *crime*, *prison*. Military terms: *army*, *war*, *soldier*, *officer*, *battle*, *enemy*. Educational terms: *pupil*, *lesson*, *library*, *science*, *pen*, *pencil*. Everyday life was also affected by the powerful influence of French words: *table*, *plate*, *saucer*, *dinner*, *supper*, *river*, *autumn*, *uncle*, etc. During the Renaissance period a great number of French words known as Parisian dialect came into English. We can mention only some of them: *regime*, *routine*, *police*, *machine*, *ballet*, *matinee*, *scene*, *technique*, *bourgeois*, etc. There are certain structural features, which enable us to identify words as borrowings from French. Nouns are characterized by the usage of the following

suffixes: -ance; -ence;- ment; -age; -ess: *arrogance, endurance, hindrance, consequence, intelligence, patience, appointment, development, experiment, courage, marriage, passage, village, tigress, lioness, actress, adventuress*. Adjectives are characterized by the suffix -ous: *curious, dangerous, joyous, and serious*. Verbs are characterized by prefix -en: *enable, endear, enact, enfold, enslave, etc*. During the process of assimilation French words changed their pronunciation and stress. The peculiar feature concerning the stress is the fact that it was changed from the last syllable in French words to the second (from the end of the word) syllable in the English words.

Many combinations of letters retain their writing but are read differently. For example, combination of vowels "ou" is read as [u:] *routine, troupe*; "au", "eau" are read as [o:] *chauvinism, eau-de-cologne, au naturel*; "ie" as [i:] *grief, eau-de-vie*. The same goes with the consonants. When the letter "g" is combined with the letter "n" it is not pronounced – *mignon*. The letters "h", "s", "t" are not read at the end of the word – *esprit, debris, corps, and plat*. The letter "h" is not read at the beginning of the word – *honor, hotel*.

Synonymy has its characteristic patterns in each language. Its peculiar feature in English is the contrast between simple native words stylistically neutral, literary words borrowed from French and learned words of Greco-Latin origin. This results in a sort of stylistically conditioned triple "keyboard" (Arnold I., *Lexicology*. 1966: p.234). That can be illustrated by the following:

Native English words - *to ask, belly, to gather, empty, to end, to rise, teaching;*

Words borrowed

from French - *to question, stomach, to assemble, devoid, to finish, to mount, guidance;*

Words borrowed

from Latin - *to interrogate, abdomen, to collect, vacuous, to complete, to ascend, instruction.*

Below are words taken from the article "Company Robin Hood Must Rethink His Role» published in the newspaper "The Times". All of them are synonyms in the article. Despite the fact that the denotative meanings of some of these words do not coincide all of them are contextual synonyms in the article.

Embezzlement – stealing or misappropriation. Origin: from Anglo-Norman French "embestler". The current sense dates from the late 16th century.

Fiddling - an act of defrauding, cheating or falsifying (old English).

Larceny - theft of personal property. Origin: 15th century from the Old French "larcin".

Nicking -(informal) = to steal. Origin: late Middle English, of unknown origin.

Pilfering - to steal things of little value. Origin: from Old French – "pelfrer".

Rob - to take property unlawfully from a person or place by force or threat of force. Origin: Old French – "rober".

Shop-lifting - action of stealing goods from a shop while pretending to be a good customer. Origin: Old French "eschoppe".

Stealing - an act of stealing smth. Origin: German origin.

Shrinkage - reduction in things or takings due to theft or wastage. (Old German -theft-the action or crime of stealing. Origin: from Old French.

Thus, we see that ten words with the same meaning are used in the article. It is a vivid example of the lexical borrowings in English.

In 18th and 19th centuries the French borrowings were mostly used in fiction. English writers used a great number of French words because these two languages are so strongly interweaved that people even do not guess that this or that word is a borrowed one. Nowadays this tendency continues but the most explicit evidence of the French borrowings is the publicistic style. The following article was published in the British newspaper "The Times". The author wants to show the cultural and business relations between these two countries. As the result of these relations not only the attitude of the French people and the British ones change but the language changes as well. Here we can speak about the influence of the plane of content on the plane of expression.

ENTENTE THAT IS NOT SO CORDIAL

Despite an important trading **relationship**, there is still a **gulf** of mistrust and misunderstanding between French and British business, writes Alex Benady.

The **recent** acquisition of the Seagram **entertainment group** by French-owned former **utilities company** Vivendi and the swallowing up of Saatchi & Saatchi by French **advertising company** Publicis highlight the growing **power** of French business in the global economy.

Nowhere is this **burgeoning power** more **evident** than in the UK. In 1998, the last year for which **figures** are **available**, France was the third largest inward **investor** in this country, after the US and Netherlands, spending more than \$3billion and acquiring no fewer than 178 British **companies** in that year alone.

France now **accounts** for 11pc of **total** overseas **investment** in the UK; worth around 13 and a half billion pounds **controlling** 1,600 British **companies** with 250,000 **employees**.

But it is not **just** in **capital** flows that French commerce is strong. In 1998 the UK was France's second biggest export **market** while France was the UK's third biggest export **market**. The **value** of trade between the two countries was 32 billion pounds – heavily weighted in France's **favor**.

The fact is that whatever business you are in, to some **point**, you are likely to have dealings with a French **company**.

Yet **despite** the fact that France is our closest neighbor and our **favorite** holiday destination, there is still a **huge gulf** of mistrust and misunderstanding between UK and French businessmen.

This has been **aggravated** in **recent** months by the **refusal** of the French to accept British **beef despite** the European Commission's **ruling** and then by yet another **blockade** of French roads, with the French **police** being as supine and inept as before.

In truth little has **changed** in the 60 years since G.K. Chesterton wrote "If an Englishman has understood the Frenchman, he has understood the most **foreign** of **foreigners**".

As one bewildered executive said after his business was taken over by a French **company recently**: "They were **charming**, sophisticated business people, but their **decisions** seemed **arbitrary** and **capricious**". We **just** couldn't understand why they were doing things or what they might do next". It was a nightmare. His **mistake**, say

those **experienced** in dealing with French business, lies in **supposing** that **because** of our **proximity** we have **similar cultures, attitudes** and **behavior**.

The French can seem long-winded and **pompous** in **discussions**, while they sometimes see the British as **confused** in their thinking.

The **assumption** that we are on exactly the same wavelength when we aren't **explains** why British and French businessmen sometimes **view** each other with such mistrust", says Brett Gosper, chief executive of Euro RSCG Wnek Gosper, a London **advertising** subsidiary of Vivendi.

Apart from **religious differences**, there are **different philosophical assumptions** underpinning business in the two countries. France, for **example**, is much more interventionist and corporatist in its **approach**. French **unions** are still **regularly invited** to the highest **councils of government** for **vin** and **baguettes**, while even a British **Labour government** leans towards the United States free-market **approach**.

There are also substantial differences in **manners** and **etiquette**. "Not only are **government** and business much more closely linked than here, the French style of business is much more **autocratic** and formal than in the United Kingdom, **especially** among the older **generation**," says Mr Gosper.

A good **example** of this lies in the **comparatively recent vogue** for **employee** empowerment – not a word that looms large in the French business lexicon.

In France, power flows from the top to down, not the other way around. As a result, French managers spend much time trying to second-guess their bosses.

This has **important** implications for the business **meeting**, widely **regarded** in the UK as the single most **important** business development tool.

"We see **meetings** as a place to come to **decisions**. The French often see them as a place to develop ideas, for the bosses' **subsequent** approval" says Mr Gosper. This **explains** the common **experience** of many British businessmen who think they have reached an agreement and are **bewildered** when their French **partners subsequently** **change** their minds.

Dan O'Donoghue, **strategic** planning **director** for Publicis, shares this **view**. He admits it took him some time before he understood that French **companies approach meetings** very **differently** from the way the UK businesses do.

"We tend to look at the **content**, the nuts and bolts of what is happening. But to French businesses these are often just **details**. They are **particularly** interested in the context of the meeting. So you have to understand how a **particular** meeting fits into the greater scheme of things if you want to understand the **behavior** of your French **partners**." And in the meetings themselves the French have a very **different style**. "The French are much more formal, so if anything, **exaggerate** your **courtesies**" ...

The French also place greater emphasis on intellectual **rigour**. "While the British will be having hunches and jumping steps of logic, the French want to firmly **establish** the **premise** of their **argument** and **proceed** step by step from there", he says.

Similarly, the French can have **problems** with British irony and **humor**. "The British **arts** of self-deprecation and understatement can **appear** to be **mere** dishonesty to some Frenchmen, leaving the British **puzzling** over an incomprehensibly **aggressive response**", says Mr. Gosper.

Problems also arise over the **treatment** of women in business. Frenchwomen

have no **difficulty** being sexual and businesslike at the same time. And the resulting micro-skirts and the **plunging décolletages** can send the wrong signals to British businessmen used to more **restrained** sartorial behavior.

"I used to think that French women were a long way behind us when it comes to **feminism**. In fact, it is the other way round **because** French women are free to be what they want to be and still get **respect**," says Mr. O'Donoghue. (*The Times*, 2003).

All words in the article which are marked by the bold type are of French origin. The English Language only recently adopted some of them. But mostly they came through the Old English and sometimes via the Norman French.

Entente - a friendly understanding or informal alliance between states or factions: Entente Cordiale – the understanding between the British and France reached in 1904 forming the basis of Anglo-French cooperation in the First World war. Origin – entente from French "entente".

Utility - the state of being useful, profitable, beneficial. Origin: Old French- "utilite"

Advertising - the activity or profession of producing advertisements for commercial products. Origin- Old French "advertisement".

Company - a commercial business. From Old French "compainie".

Power - the ability or capacity to do smth or act in a particular way; political or social authority or control, especially that exercised by government. Origin: from Anglo-Norman French "poeir".

Burgeoning - begin to grow or increase rapidly. Origin: from Old French "bourgeonner".

Evident - clearly seen or understood. Origin: from Old French "evident".

Figure - a number, especially one which forms part of official statistics or relates to the financial performance of a company. Origin: Old French "figure".

Investor - a person who puts money into financial schemes. Origin: Old French "invertir".

Employee - a person employed for wages or salary; Origin: Old French « employer".
Commerce - the activity of buying and selling. Origin: from Old French "commercium".

Market - a regular gathering of people for purchasing and selling of products; an area in which the commercial dealings are conducted. Origin: via Anglo-Norman French from Latin "mercatus".

Value - the regard that something is held to deserve. Origin: from Old French "valoir".

Favour - approval, liking, support for someone or something. Origin: Old French "fovere".

Huge - extremely large. Origin: from Old French "ahuge".

Gulf - a deep inlet of the sea. Origin: Old French "golfe".

Refusal - an act of refusing to do something. Origin : Old French « refuse".

Blockade - an act or means of sealing off a place to prevent goods or people from entering or leaving. Origin: Old French "bloc".

Foreign - characteristic of a country or language other than one's own. Origin: from Old French "forein; forain".

Charming - very pleasant or attractive. Origin: Old French " charme".

- Capricious** - unpredictable. Origin: Old French "capricieux".
- Pompous** - affectedly grand, solemn or self-important. Origin: Old French "pompeux".
- Confuse** - made bewildered or perplexed. Origin: Old French "confus".
- Proximity** - nearness in space, time or relationship. Origin: from Old French "proximite".
- Culture** - the arts and other manifestations of human intellectual activity and achievements. Origin: from Old French "culture".
- Attitude** - a settled way of thinking or feeling about something. Origin: Old French.
- Assumption** - thing that is accepted as true or as certain to happen. Origin: from Old French "asompsion".
- View** - the ability to see something or to be seen from a particular place; a particular way of considering something. Origin: from Anglo-Norman French "vieu".
- Approach** - come near and nearer. Origin: from Old French "aprochier".
- Regular** - arranged in or constituting a constant or definite pattern, especially with the same space between individual instances. Origin: from Old French "reguler".
- Autocratic** - relating to a ruler who has absolute power. Origin: from Old English "autocrate".
- Generation** - all of the people born and living at the same time. Origin: via Old French from Latin "generati(n)".
- Compare** - estimate, measure or note similarities and difference. Origin: from Old French "comparare".
- Recent** - having happened, begun, or been done not long ago. Origin : from Old French "recent".
- Vogue** - the prevailing fashion or style in a particular time. Origin : from French "fashion; vogare".
- Subsequent** - coming after something in time. Origin: Old French "subsequent".
- Invite** - make a polite, formal or friendly request to go somewhere or to do something. Origin: Old French "invitor".
- Council** - a body of people elected to manage the affairs of a city, county or other municipal organ. Origin Old French "cuncile".
- Vin** - Origin : French "wine".
- Baguettes** - a long narrow French bread. Origin : from French and Italian "bacchetto".
- Manner** - a way in which a thing is done or happen. Origin : from Old French "maniere".
- Etiquette** - the customary code of polite behavior in society or among members of a particular profession or group. Origin : from Old French "etiquette".
- Director** - a person who is in charge of the activity of a department, office. Origin : from Old French "directour".
- Courtesy** - the showing of politeness in one's attitude. Origin : Old French "cortesie".
- Reverse** - the opposite to what was stated before; a complete change of direction or action. Origin : from Old French "revers".
- Premise** - previous statement or proposition from which another is inferred or follows as a conclusion. Origin : from Old French "premisses".

-
- Argument** - an exchange of diverge or different views. Origin: from Latin via Old French.
- Proceed** - begin a course of action. Origin: from Old French "procedere".
- Discussion** - the action or process of talking about something. Origin: old French "discutere".
- Humour** - the quality of being amusing or comic. Origin : from Old French "humor".
- Dishonestly** - deceitfulness shown in one's behaviour. Origin: Old French "deshoneste".
- Plunging** - fall suddenly and uncontrollably; embark impetuously on speech or course of action. Origin: from Old French "plungier".
- Décolletages** - low neckline on a woman's dress. Origin: Old French "decolleter".
- Feminism** - the advocacy of women's rights on the ground of equality of sexes. Origin: From French "feminisme".
- Aggressive** - ready or likely to attack. Origin : Old French "agressif".
- Response** - a verbal or written answer. Origin : from Old French "respons".
- Treat(ment)** - behave towards or deal with in a certain way. From Old French "traitier".
- Restrained** - prevent someone from doing something. Origin: from Old French "restorer".
- Because** - for the reason that. Origin: from the phrase "by cause" influenced by Old French "par cause de".
- Despite** - without being affected by; in spite of. Origin: Old French "despit".
- Relation** - the way in which two or more things or people are connected . Origin: from Old French "referre".

Thus we see that about 25 % of all words in the article are of French origin.

REFERENCES

1. Arnold, I. *The English Word*. Moscow: Prosveshenie.1966.
2. Bryson, B. *Dictionary of Troublesome Words*. London: The Penguin, 2000.
3. Crystal, David. *The Penguin Dictionary of Language*. London: Penguin Books, 1994.
4. Антрушина, Г., Афанасьева, О., Морозова, Н. *Лексикология английского языка*. Москва: Дрофа, 2001.
5. Арсеньева, М., Балашова, С., Берков, В., Соловьева, Л. *Введение в германскую филологию*. Под ред. Павлов В. Москва: Высшая школа, 1980.

Sur la théorie de l'identité dans une interaction interculturelle

Angelica VĂLCU

Université « Dunărea de Jos », Galați, Roumanie

La notion d'identité a été définie par les interactionnistes américains à partir de deux théories complémentaires : a) la théorie de l'identité (IT) et b) la théorie de l'identité sociale (SIT). Ces théoriciens interactionnistes affirment que l'identité assumée par l'individu dans une situation donnée est le résultat d'un processus dynamique d'identification de soi qui fait référence à une structure sociale préétablie. L'individu possède une multitude d'identités potentiellement actualisables, identités qui peuvent être activées dans une situation de communication sociale bien déterminée.

L'identité serait un construit culturel très complexe qui est pluri-manifesté et motivé. C'est pourquoi on parle de l'identité nationale, ethnique, professionnelle, régionale, religieuse, etc. Sous l'influence de divers agents, objectifs ou subjectifs, l'identité peut devenir positive ou négative. Le critique littéraire D. Tiutiuca affirme : « *identitatea nu este totdeauna numai o mândrie, sau un complex și atâta tot, ci și o grea și responsabilă povară* » [1] [Tiutiuca, 2006 : 597].

Le problème qui se pose est celui de voir comment l'individu se représente l'**Autre** dans une interaction interpersonnelle qui implique des personnes de nationalités différentes.

Dans une interaction interculturelle, les actions de l'individu participent à la définition de l'interaction en déroulement, à la requête d'une identité sociale pour lui-même et à la projection sur l'**Autre** d'une manière de comportement correspondant au rôle social complémentaire qui lui revient, implicitement par le jeu des tours de parole de l'interaction en cours : « *Asumarea identității mele înseamnă și asumarea identității celuilalt care face parte din același grup, deși poate să nu corespundă așteptărilor noastre. Punctual, de exemplu, el poate fi ca apartenență națională – român, dar, ca individ, să fie hoț, bețiv, leneș, ceea ce eu nu sunt. Realitatea este că, e în firea omului de a agreea o identitate a calităților și nu a defectelor. Contează, apoi, și atitudinea celuilalt față de tine* » (n.b.-sublinierile aparțin autorului articolului) [2] [Tiutiuca, 2006 : 598].

L'hypothèse que l'**Autre** partage avec nous le même ensemble de structures sociales permet de considérer cet **Autre** comme responsable de ses actes symboliques, et compétent pour comprendre les nôtres.

Dans le cas d'une interaction qui implique des personnes de différentes cultures cette hypothèse ne se vérifie plus. Il y a des situations où la prévisibilité des comportements de l'un des participants à l'interaction est empêchée par le fait que ses comportements sont dictés par des règles et des normes inconnues au deuxième participant. Par exemple, dans une interaction interculturelle, un des participants peut ignorer la valeur prévisionnelle des informations telles que l'âge, le sexe, la profession de l'**Autre** à la faveur des informations sur la culture nationale qui semblent plus représentatives que les autres indices identitaires. Dans une interaction mono-culturelle les informations du premier type sont senties comme plus importantes par les partenaires de l'interaction que celles du deuxième type.

Alex Frame[3] reprend la théorie du prototype de Violaine de Nucheze lorsqu'il caractérise les représentations grâce auxquelles l'individu réussit à saisir la complexité de l'**Autre** au-delà des stéréotypes. V. de Nucheze se sert de la notion de prototype dans l'analyse d'une rencontre interculturelle pour expliquer « *la prise en charge cognitive par l'individu des éléments inattendus dans le comportement de l'autre (non-conformes aux stéréotypes)*. Un prototype est une catégorie élargie qui permet à l'individu d'intégrer dans sa réflexion, d'un point de vue pragmatique, la dissonance cognitive par rapport à une vision stéréotypée » [4]. Frame fait la distinction suivante : le stéréotype est « *une représentation sociale produite en l'absence de contact direct avec le groupe concerné* » et le prototype est « *un dispositif sociocognitif individuel adapté aux situations de contact et employé lors de chaque rencontre avec un inconnu d'origine étrangère* » [5].

Prenons l'exemple d'une interaction interculturelle entre un Français et un Roumain. Si le Français identifie chez le Roumain des informations appartenant à un groupe particulier, le prototype associé au groupe sera employé par le Français pour prévoir le comportement du Roumain. Au cours de l'interaction certains traits caractéristiques du Roumain sont confirmés et d'autres qui ne correspondent pas au Roumain seront éliminés en passant, de la sorte, de l'identité prototypique à une identité individualisée.

Tous ces renseignements sur la théorie de l'identité aident le chercheur à considérer le concept de prototype comme un outil cognitif qui permet à un individu de prévoir les caractéristiques de l'**Autre** en tant que membre d'un groupe social. Dans l'interaction interculturelle (culture A et culture B) l'**Autre** appartenant à la culture A n'existe pas en tant que tel ; il est une construction discursive, une image faite par son partenaire appartenant à la culture B dans un contexte particulier. Cela nous conduit à la conclusion qu'il n'existe pas cet **Autre** sans exister un **Je**, son complémentaire.

La co-présence d'un **Je** et d'un **Autre** dans une interaction en inter-culturalité et dans un espace bien déterminé, nous a suggéré de considérer la classe de langue étrangère comme un modèle-type, parmi d'autres, pour l'interaction interculturelle. Dans ce type d'interaction les participants sont l'enseignant et les élèves qui font des activités en commun dans le cadre didactique. Conformément à la notion de dialogisme de Mikhail Bakhtine [6] on peut parler des différentes voix qui interviennent dans l'interaction dans la classe de langue : la voix de l'enseignant, les voix des élèves et celles du matériel pédagogique. A propos du matériel pédagogique nous allons nous arrêter sur le manuel de FLE comme source de l'image de l'autre.

Selon Bakhtine l'information (le mot) est reçue par la voix d'autrui ce qui veut dire que l'**Autre** est impliqué dans chaque parole et donc dans un énoncé sont présentes plusieurs voix distinctes de celle de l'auteur.

La valorisation des diverses langues cultures par l'encouragement de leur enseignement-apprentissage constitue l'objectif essentiel de toute classe de langue. Le multilinguisme permet la protection des langues cultures de chacun tout en encourageant les rencontres avec l'**Autre**, voisin Européen plus ou moins éloigné.

Lorsqu'on apprend une langue étrangère (la langue de l'**Autre**) il faut avoir en vue une chose très importante : ne pas permettre que les stéréotypes réducteurs (qu'ils soient valorisants ou non) entravent la relation des deux langues cultures. Souvent le stéréotype est un frein à la rencontre de l'**Autre** et il faudrait savoir comment passer de ces stéréotypes tellement répétitifs à une véritable relation interculturelle. Parfois le

stéréotype est désagréable : il n'est pas trop convenable de voir que notre image nous précède et que c'est une image qui a très peu à voir avec ce que nous sommes en tant qu'individus. Pourtant, avoir une image, n'importe laquelle, qui nous précède est souvent préférable à n'en avoir aucune.

Nathalie Auger [7], suite à des enquêtes qu'elle a menées par questionnaires auprès des enseignants et des futurs enseignants de français langue étrangère, fait la remarque suivante : ceux-ci se représentent, dans la majorité des cas, le stéréotype comme négatif et pour cela il faut éliminer le stéréotype de la salle de classe. Linguistiquement la structure du stéréotype est identifiable sous la forme de X=Y avec une valeur d'identification stricte et non aliénable. Si le facteur d'identification est un adjectif, selon Auger, on a immédiatement un stéréotype. Cette structure n'est pas négative en soi, elle sert à caractériser des opérations de généralisation sur des classes d'objets. Ce qui rend le stéréotype négatif ou positif c'est sa valeur pragmatique et son effet sur l'interlocuteur.

Comment cerner l'image du Français et de la France dans un manuel de FLE pour les étudiants roumains ? Cette image, tenant compte du fait qu'il existe une multitude de représentations, est souvent réductrice et on n'est pas certain que l'on choisisse l'image représentative parmi tant de points de vue possibles. La sociologie offre une représentation multiple de **'Autre** par le croisement de divers paramètres sociaux. Le sociologue F. Debyser soutient que les aspects sociologiques sont fondamentaux en didactique interculturelle. Les approches sociologiques aident à donner un caractère tangible à une représentation ; pourtant cette représentation peut figer l'image de l'autre. Pour éviter le figement, la cristallisation de l'image, Debyser propose de croiser ces images avec des témoignages de différents locuteurs : « *les entretiens (accessibles dans la presse, dans les enquêtes scientifiques, dans des biographies, etc.) expliquent pourquoi les locuteurs font, disent ou pensent telles ou telles choses. Cela permet de comprendre, de prendre conscience d'une pratique ou d'une représentation (et des interactions qui existent entre elles)* » [8]. L'école est la voie la plus opérante pour transmettre aux jeunes la nécessité d'une connaissance et d'une acceptation réciproques, la nécessité de vivre ensemble des nations par la convergence des valeurs et des normes selon lesquelles se réalise la socialisation des individus de chaque pays.

Les stéréotypes/l'image identitaire qui circulent dans les manuels de FLE découlent de l'imaginaire patrimonial [9] engendré par un contexte, une histoire, etc. Ces images peuvent être produites soit par les sociétés elles-mêmes (autoreprésentation/stéréotype) ou par le regard des autres (hétéro-représentation/stéréotype). Les stéréotypes des manuels et des imaginaires collectifs s'alimentent réciproquement. Par exemple, les blagues sont en même temps vecteurs et témoins de ces images et permettent de comprendre pourquoi un stéréotype peut être vrai (ou non).

Prenons cette blague qui peut servir de corpus :

- « *Le gascon : À Toulouse, il a fait un hiver terrible. La Garonne elle-même était gelée.*
- *Le Bordelais : Chez moi, à Bordeaux, il a fait plus froid encore : la neige est tombée au 14 Juillet.*
- *Le Marseillais : À Marseille, l'hiver a été plus formidable que tout cela. Il faisait tellement froid qu'on patinait sur l'eau bouillante ! »*

On sait que les gens du Nord ont fait aux Méridionaux une réputation de menteurs bien établie. L'image identitaire du Français du Sud de la France (dans notre cas celle de menteur) est véhiculée par les légendes, par les médias, par les œuvres littéraires et

cinématographiques, etc.

L'apprenant se trouve face à une représentation, disons négative, de l'identité de l'**Autre**. Mais, selon Nathalie Auger « *plus on se côtoie, moins les stéréotypes émergent* » [10]. Cela veut dire que plus les rencontres sont fréquentes plus les stéréotypes sont éliminés (nous comprenons par rencontre non seulement la rencontre face à face des jeunes de nationalités différentes mais aussi celle par le biais des livres, de la presse, etc.).

Nous allons maintenant voir, à titre d'exemple, de quelle façon Alphonse Daudet essaie de reconstituer linguistico-discursivement la représentation identitaire du Français du Sud de la France : « *L'homme du midi ne ment pas, il se trompe. Il ne dit pas toujours la vérité, mais il croit la dire. Son mensonge à lui, ce n'est pas du mensonge, c'est une espèce de mirage...* » [11] [Daudet, 1963, p. 9].

La lecture de l'œuvre de Daudet permet à l'apprenant roumain de relativiser ses a-priori, car la rencontre avec cet auteur offre des images et des situations multiples qui sont absorbées dans la représentation unifiante que constitue le stéréotype.

Les spécialistes soutiennent que le discours pédagogique, quel que soit son contenu, prétend à la vérité. Le stéréotype, sous prétexte de vérité du discours, peut être infiltré n'importe où dans la séquence didactique, et pas seulement dans le cours de civilisation. Il s'agit de la création des séquences dialogiques qui mettent en situation divers actes de parole, de l'analyse des documents authentiques (écrits par des Français à des fins non didactiques), qui peuvent enchaîner des stéréotypes.

L'étude des documents authentiques a une importance particulière dans l'enseignement/apprentissage d'une langue - culture étrangère car les énoncés de l'énonciateur-auteur permettent, le plus souvent, de légitimer les marques valorisantes et/ou dévalorisantes que l'auteur met en discours (il s'agit d'une autoreprésentation de l'**Autre**).

Conclusion.

Notre étude présente une manière d'utiliser (dans le cours de langue et civilisation étrangères) la définition du prototype comme moyen cognitif qui permet à l'individu dans une interaction d'entrevoir les caractéristiques de l'**Autre** en tant que membre d'un groupe social. L'utilisation de ce cadre identitaire prévisionnel peut avoir des influences surprenantes sur les participants à l'interaction, participants susceptibles de perdre leurs repères communs face à des différences imprévues. Nous avons voulu illustrer, dans une perspective didactique et interculturelle, comment la pratique pédagogique de l'enseignement du FLE peut contribuer à une meilleure compréhension de la construction des images stéréotypées et, par la suite, de l'**Autre**.

Pour une communication efficace, il faut reconnaître ses propres limites et étudier les différences culturelles et linguistiques entre les groupes nationaux et ethniques. Ces différences ne devraient pas être source de préjugés, de désaccord et d'à priori mais plutôt source de considération, de sincérité, de compréhension et de collaboration.

Références bibliographiques

- [1] Tiutiuca, D., « Asumarea identității », in vol. *Identitatea culturală românească în contextual integrării europene*, Editura ALFA, Iasi, 2006, pp.593-605.
- [2] idem.
- [3] Frame Alex, « Prototypes nationaux et prototypes européens dans l'interaction interculturelle : quelles valeurs identitaires pour une communication entre Européens », communication soutenue au Colloque organisé à Paris le 4 et 5 novembre 2005 par le Forum des langues européennes, www.forumdeslangues.net
- [4] ibidem.
- [5] ibidem.
- [6] Bakhtine, Mikhail, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1978.
- [7] Auger, N., « Du stéréotype à la compréhension de la relation interculturelle : autour des manuels de FLE en usage dans l'Union Européenne », communication soutenue au Colloque organisé à Paris le 4 et 5 novembre 2005 par le Forum des langues européennes, www.forumdeslangues.net
- [8] Debyser F. apud N. Auger, op.cité.
- [9] ibidem.
- [10] Auger, N., « Du stéréotype à la compréhension de la relation interculturelle : autour des manuels de FLE en usage dans l'Union Européenne », communication soutenue au Colloque organisé à Paris le 4 et 5 novembre 2005 par le Forum des langues européennes, www.forumdeslangues.net
- [11] Daudet, A., *Tartarin de Tarascon*, apud Micaela Slăvescu, *Humour en français*, Editura stiințifică, București, 1963, p. 9.
- [12] Blondel, A., Briet, G., Colles, L., et alii , *Que voulez-vous dire? Compétence culturelle et stratégie didactique*, Bruxelles, De Boeck-Duculot, 1998.
- [13] Boyer, H., « La compétence ethno socioculturelle », *Le français dans le monde*, 272, avril, 41-44, 1995.
- [14] Conseil de l'Europe/Conseil de la Coopération Culturelle, *Un Cadre européen commun de référence pour les langues : apprendre, enseigner, évaluer*, Paris, Didier, 2000.
- [15] F. Debyser, extrait de «De l'imparfait du subjonctif aux méthodes communicatives», *LFDM* nr. 196, pp. 28 - 41.
- [16] Tiutiuca, D., *Cultură și identitate*, Iași, Editura Junimea, 2005.
- [17] Les documents relatifs au Séminaire d'experts sur le dialogue et l'apprentissage interculturel organisé par l'AIU, sont disponibles en ligne à <http://www.unesco.org/iau/id/fre/di_budapest.html>

JEUNES CHERCHEURS

L'influence de la presse francophone sur l'imaginaire sociolinguistique roumain

Ioana-Crina COROI

Université «Ștefan cel Mare», Suceava, Roumanie

I. De la communication médiatique actuelle

La communication médiatique est un phénomène extrêmement complexe et profondément ancré dans la réalité quotidienne s'inscrivant dans une dynamique sociale intense et variable, en permanence influencée par différents éléments qui interviennent dans son mécanisme de fonctionnement. Cette dynamique incontestable permet aux individus de construire des relations d'intercompréhension qui ont pour fondement des liens psychologiques et sociaux, des faits qui déterminent leur constitution en différentes communautés - linguistiques, sociales, économiques, politiques, historiques - selon une certaine médiation sociale. C'est une démarche pragmatique qui souligne que l'homme moderne ressent profondément le besoin d'être en permanence informé, d'être en contact avec les événements qui l'affectent (in)directement et, parfois, d'anticiper les tendances de la vie économique, sociale, politique en apprenant certaines décisions à utilité immédiate. La dimension pragmatique de ce besoin intrinsèque apparaît même comme un instrument pour contrôler le réel, comme une modalité d'influencer un certain contexte.

À présent, lorsqu'on vit dans une société post-industrielle, on se rend compte de plus en plus que l'information acquiert de nombreuses valences, parfois comparables aux valences financières et/ou humaines. Dans ce contexte de grande importance, le recours aux moyens modernes de communication devient une nécessité, une modalité implicite d'accéder à d'autres cultures et civilisations et, en même temps, de partager et de diffuser les valeurs culturelles existantes.

Le développement constant de la technologie a engendré progressivement des transformations complexes au niveau de la communication, en permettant aux individus de connaître et de perpétuer des connaissances dans tous les domaines de l'activité humaine, de transmettre aux autres des expériences individuelles ou collectives vécues ou apprises parfois par l'intermédiaire des moyens de communication. Aujourd'hui, l'existence des systèmes et des équipements techniques, importants pour la vie quotidienne, offre la possibilité d'ordonner l'activité humaine en fonction de chaque objectif personnel envisagé. Pas à pas, les sociétés ont choisi des structures technologiques performantes qui influencent le travail, le déplacement, même le langage des hommes. Car « [...] le langage humain se présente d'abord comme une production interactive associée aux activités sociales, production qui constitue l'instrument par lequel sont émises, à l'interaction des interactants, des prétentions à la validité relatives aux propriétés du milieu dans lequel cette activité se déroule. Le langage est donc principalement une caractéristique de l'activité sociale humaine dont la fonction majeure est d'ordre communicatif ou pragmatique » [J.P. Bronckart, 34].

La présence des moyens modernes de communication interhumaine facilite sans doute la connexion entre les individus et assure le partage des mêmes valeurs,

des mêmes représentations culturelles, tout en offrant à l'homme une appartenance et une participation permanentes au développement des sociétés, ce qui fait naître implicitement un sentiment de solidarité issue d'un pouvoir extraordinaire. En fait, le milieu social, l'acquisition et l'assimilation des normes comportementales et langagières, des valeurs, des pensées, tous ces aspects répondent au besoin humain de perpétuer les valeurs communes.

Dans la société communicationnelle actuelle, il y a une interdépendance incontestable entre tous les supports de transmission de l'information médiatique, chacun d'entre eux possédant des caractéristiques propres, uniques et importantes pour la rapidité de la diffusion du contenu informationnel. Si le discours médiatique a pour fondement l'actualité des événements, il est quand même beaucoup influencé par un imaginaire humain fictif qui contribue directement à la structuration du système de valeurs et de convictions qui constituent des normes pour les collectivités. Dans ce processus de formation des normes et des décisions visant la structuration des informations, les hommes ont des positions différentes et possèdent des degrés individuels de pouvoir, même des niveaux différents d'observation et de conscientisation.

II. Les supports médiatiques et l'imaginaire linguistique

Les deux concepts fondamentaux du discours de la modernité – *l'information* et la *communication* – renvoient à des phénomènes sociaux : *les médias* constituent des supports pour les événements culturels, scientifiques, économiques, socio-politiques, etc. qui donnent à l'individu la conscience d'être en contact avec d'autres communautés. En fait, la mise en scène de toute information confère au monde médiatique un double statut: il devient un miroir qui reflète les manifestations d'un espace social et, en même temps, il se trouve reflété par cet univers qui le soumet à l'observation et à l'étude.

En réalité, le concept de « mass-média » englobe des systèmes techniques cohérents, intégrés à leur tour dans un autre système plus vaste, institutionnalisé, qui opère des transformations des contenus informationnels pour les distribuer vers une audience assez grande, hétérogène et dispersée. Les messages diffusés par les médias sont construits en fonction d'une certaine idéologie, propre aux processus communicationnels. De plus, chaque composante du système médiatique peut être placée dans une certaine catégorie: le *support* qui aide à la transmission (écrit, audio-visuel), les *contenus informationnels* édités, le *public* visé, collectif (la presse des institutions, la télévision en circuit intérieur) ou individuel/familial (la radio, la télévision, l'ordinateur), les *moyens techniques* qui définissent le support médiatique (diffusion et réception) etc.

Toute production écrite ou audio-visuelle permet la construction des relations sociales interpersonnelles qui se situent à plusieurs niveaux. Elles connaissent des formes distinctes selon les cadres situationnels, les finalités et les sujets visés, le langage étant envisagé comme un moyen d'agir sur un contexte interlocutif. Par suite, les paroles et les actes individuels ou/et collectifs deviennent deux concepts situés dans une relation de réciprocité et de dépendance. « Les paroles sont aussi des actions : *dire*, c'est sans doute transmettre à autrui certaines informations sur l'objet dont on parle, mais c'est aussi *faire*, c'est-à-dire tenter d'agir sur son interlocuteur, voire sur le monde environnant. Au lieu

d'opposer comme on le fait souvent la parole et l'action, il convient de considérer que la parole elle-même est une forme d'action » [Kerbrat-Orecchioni, C., 1].

Les moyens modernes de transmission, la télé, la radio, l'Internet influencent visiblement la perception des hommes, leur contact avec les informations socio-culturelles devenant de plus en plus réalisable. En tant que supports techniques accessibles, ces voies d'accéder aux contenus informationnels assez variés permettent aux hommes de rester continuellement en contact avec les nouveautés dans tout domaine d'activité, de se perfectionner personnellement et professionnellement.

Parmi tous ces moyens technologiques performants, la presse audio-visuelle continue à jouer un rôle important dans la vie des hommes qui appartiennent à une certaine communauté linguistique, scientifique, culturelle, socio-professionnelle etc. Vu le fait que chaque jour est marqué par des événements, on se trouve en permanence en présence d'un flux informationnel qui varie selon les formations individuelles ou collectives. Possédant la capacité et la performance de choisir parmi la quantité considérable d'informations présentées, chaque personne opère une sélection en fonction de ses intérêts personnels tout en conscientisant l'impossibilité de connaître immédiatement toute nouveauté.

Si on reconnaît l'existence des différences entre les discours médiatiques écrits et les discours médiatiques appartenant au segment audio-visuel, on doit accepter le fait que par rapport à l'audio-visuel, dans les pages d'un journal, le matériel verbal se trouve sous une forme écrite et imprimée, ce qui lui confère une certaine stabilité et une relative permanence.

Habituellement, les informations à caractère politique sont plus véhiculées par les médias, leur impact social étant majeur et, le plus souvent, immédiat. Malheureusement, les contenus informationnels à caractère culturel restent encore dans l'ombre, se constituant en ensembles propres recherchés seulement par les personnes directement impliquées dans l'acte de création artistique, ou, pourquoi pas, par celles qui ont des affinités visant certains aspects de la vie culturelle.

Le territoire culturel représente un bel espace riche et fructueux impliquant un minimum de passion pour tout ce qui appartient à la littérature, à l'art (y compris tous les segments qui lui sont propres) ou même au langage. C'est au niveau de la langue qu'on peut rencontrer les transformations de mentalités les plus visibles dans une communauté linguistique qui entre en contact avec d'autres cultures et avec d'autres peuples par l'intermédiaire des moyens de communication.

L'imaginaire collectif est souvent modelé, voire reconstruit, après la rencontre avec d'autres espaces linguistiques dont les éléments constitutifs peuvent servir à la création d'autres unités sémantiques, par exemple, ou même d'autres indicateurs comportementaux. L'influence la plus visible apparaît au niveau lexical, où de nouveaux concepts remplacent les notions existantes ou nomment des réalités qui n'ont pas eu de correspondance dans le vocabulaire véhiculé jusqu'alors. C'est un jeu permanent entre les normes prescriptives et la tendance à accepter et à fixer de nouvelles normes langagières là où la langue tend à s'enrichir pour l'évolution de l'identité de la société qui l'utilise.

Aujourd'hui on a une multitude de choix lorsqu'on doit obtenir des informations à caractère culturel, vu la diversité des modalités d'accéder à un certain aspect de la vie littéraire. Le rôle du livre est généralement reconnu comme la modalité la plus

accessible d'accéder à un monde étranger, de pénétrer dans des univers inconnus, soit qu'il s'agisse d'une réalité représentée fidèlement sous la plume d'un écrivain réaliste, soit qu'il s'agisse de fiction, représentée par un esprit imaginatif qui joue avec les mots. L'habileté et le talent des écrivains modernes ne connaissent plus de restrictions, ils sont libres de s'exprimer et de répandre leurs créations artistiques partout dans le monde par les nouveaux moyens de communication qui leur facilitent l'accès aux espaces éloignés, presque hermétiques, qu'on croyait inaccessibles.

Grâce aux nouvelles technologies (notamment à l'Internet et à ses capacités inimaginables), on peut établir des contacts avec des sphères culturelles qui sont à la portée des personnes qui habitent des pays différents. Dès l'apparition des sites qui ont pour fondement un monde littéraire, la perception sur le développement de nouveaux thèmes d'investigation et d'analyse sur le texte et sur le discours a beaucoup changé.

Dans les contextes actuels, l'ouverture de la culture roumaine vers des espaces culturels étrangers a permis l'observation de nouvelles tendances dans les courants littéraires contemporains et la modification des perspectives sur la réalisation des créations artistiques selon divers thèmes d'actualité. La littérature roumaine a changé son image nationale et internationale, les contenus des livres se portent vers des territoires vierges, inaccessibles autrefois à cause des restrictions imposées par le régime politique communiste.

On peut discuter, de plus en plus, du changement des mentalités socio-culturelles sous l'impact des influences étrangères, l'élite culturelle roumaine ayant des préoccupations évidentes pour le développement de l'actualité dans le segment littéraire. D'une part, l'influence des écrivains roumains dans la littérature française est remarquable, on l'a vu depuis pas mal de temps ; les relations privilégiées entretenues, sur le plan culturel, les rencontres et les contacts entre des hommes célèbres de Roumanie et de France, ont déterminé la création de la « littérature roumaine francophone » ou « littérature roumaine d'expression française ». Le contact avec la langue, la littérature et la culture françaises a déterminé beaucoup d'écrivains roumains à choisir de faire la preuve de leur talent créateur en utilisant, épisodiquement ou durablement, la langue de Balzac. Pour citer quelques cas célèbres, on pourrait s'attarder sur Hélène Vacaresco et Anna de Noailles (née Elisabeth Brâncovan), Panait Istrati, Tristan Tzara, Benjamin Fondane, Marie Voronca, Mircea Eliade, Eugène Ionesco, Emil Cioran, Isidore Isou, Virgil Gheorghiu, Vintilă Horia, Gherasim Luca, Petru Dumitriu, Dumitru Tsepeneag et d'autres encore. Ce ne sont que quelques générations qui ont enrichi les deux littératures et les deux cultures européennes.

A présent, la multitude des chaînes télévisées francophones, les journaux qui circulent partout dans le monde, les livres qui sont distribués à l'étranger grâce aux départements spécialisés des maisons d'édition, les sites Internet contribuent largement à la formation d'une culture qui donne aux hommes la conscience de l'appartenance à une unité cohérente. On parle actuellement de littérature française, québécoise, maghrébine, la langue et la culture françaises ayant influencé des espaces et des mentalités divers.

La presse littéraire et artistique reflète l'actualité littéraire et artistique avec des productions spécifiques à tous les genres et à toutes les espèces, elle présente des opinions et des analyses critiques, avec des contenus illustratifs, des références visant le phénomène national et international. On peut noter une étroite liaison entre la presse et les mentalités, la presse représentant, en fait, une expression de la mentalité. Le contenu

de la presse est un miroir des idées et des institutions. C'est un fait clair qui implique l'internationalisation de la culture et de la pensée, même de la politique, la culture constituant une modalité de promouvoir et d'instaurer la démocratie de l'esprit.

Cette internationalisation des idées littéraires est tout à fait réalisable aujourd'hui, d'une manière extrêmement rapide et pragmatique, par l'accès aux nombreux sites Internet. Ainsi, l'effet de la presse électronique implique, grâce à la circulation de l'information, un plus grand nombre de récepteurs et, implicitement, la transmission quasi-simultanée d'une idée vers un nombre assez large de lecteurs.

Il y a des sites contenant des audiotextes extraits d'œuvres littéraires en langue française issues du domaine public, lus par des interprètes, ou des bases de données et de critiques (*archivox.com, astrolabe, fabula.org, vox poetica, la Porte des Lettres* etc.) mais aussi des dictionnaires mis en ligne et des portails d'actualité littéraire englobant de nombreux textes inédits contemporains, ainsi que des liens vers quelques-uns des plus beaux sites littéraires (*Trésor de la langue française, Littérature de langue française en ligne, Francofil.net, Remue.net, Scène première* etc.)

L'accès du lecteur à ces espaces est facilité aussi par la présence des bibliothèques virtuelles, fait remarquable et d'une valeur particulière, étant donné qu'il y a peu de gens qui ont la disponibilité et le temps pour aller effectivement en bibliothèque, à cause des contraintes spatio-temporelles, mais surtout financières (*Athéna, Autodafé: La bibliothèque censurée, La Bibliothèque électronique du Québec, Ma bibliothèque est net, Le Boucher, Poetes.com, Poésie française chez Webnet...*)

Toute l'actualité littéraire francophone est soutenue, évidemment, par une vaste série d'informations appartenant aux périodes anciennes et aux courants littéraires de diverses époques. Ainsi, pour chaque segment, le lecteur peut consulter des sites spécialisés (Antiquité - *Le musée vivant de l'antiquité*, Baroque - *La poésie baroque et le maniérisme en France*, Classicisme - *Le Classicisme, Le Château de Versailles, Web 17*, Moyen Age - *Centre d'études de textes médiévaux, La quête du Saint Graal*, Renaissance - *la Bible de Gutenberg*, Romantisme - *Le romantisme sur Poetes.com, Un mouvement littéraire et culturel du XIXe siècle: le Romantisme*, Surréalisme - *Centre de recherche sur le Surréalisme*, XVIIIe siècle - *Calendrier électronique des spectacles sous l'ancien régime et sous la révolution, Recherches littéraires sur le XVIIIe siècle, L'ère des Lumières*, XIXe siècle - *Poetes.com, Chronologie du XIXe siècle, Histoire de la troisième république*).

III. En guise de conclusion

Ce sont seulement quelques espaces pour un monde littéraire virtuel, univers extraordinairement précieux pour un lecteur roumain qui peut entrer dans un autre monde, plus vaste et peu connu, accessible maintenant grâce aux nouvelles techniques de communication. Cette chance extraordinaire de pénétrer dans des territoires magiques pour enrichir la culture individuelle représente une possibilité fantastique pour l'homme contemporain, si accablé par la rapidité de la société moderne qui se développe sur un rythme inimaginable.

Certes, il y a quand même une limite pour tout homme de culture s'il utilise les sites web, une limite imposée par des restrictions d'ordre quantitatif, l'accès effectif à une bibliothèque concrète. Le plaisir de feuilleter un livre ne peut pas être comparé à une simple visite des sites Internet, malgré la rapidité et la cohésion pour obtenir les

informations recherchées. Mais c'est une modalité moderne d'avoir accès aux cultures étrangères et aux nouveautés en tout domaine, dans un monde où l'homme est obligé de rester au courant des pulsations de la vie quotidienne.

La diversité culturelle actuelle, le plurilinguisme européen si évident à travers les influences linguistiques entre les pays du Vieux Continent, continuent à créer des espaces et des univers artistiques favorables au développement des nouvelles cultures et littératures. La langue française détient la suprématie en ce qui concerne la progression artistique des figures nationales et internationales, toujours témoin d'une noblesse et d'une élégance sans pareil.

Bibliographie :

1. Ardeleanu, Sanda-Maria, *Imaginaire linguistique francophone*, Iași, Casa Editorială Demiurg, 2006.
2. Bronckart, Jean-Paul, *Activité langagière, textes et discours. Pour un interactionnisme socio-discursif*, Lausanne-Paris, Delachaux et Niestlé, 1996.
3. Charaudeau, Patrick, *Le discours d'information médiatique. La construction du miroir social*. Paris, Editions Nathan, 1997.
4. Charaudeau, Patrick, Maingueneau, Dominique, *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Editions Seuil, 2002.
5. Kerbrat-Orecchioni, Catherine, *Les actes du langage dans le discours. Théorie et fonctionnement*, Paris, Editions Nathan / VUEF, 2001.
6. Lochard, Guy, Boyer, Henri, *La communication médiatique*, Paris, Editions du Seuil, 1998.

Figuri și decoruri ale exilului utopic în romanele lui Vintilă Horia

Alina CRIHANĂ

Universitatea „Dunărea de Jos”, Galați, România

„Exilul nu înseamnă a pleca dintr-un loc pentru a trăi în alt loc. (...) Pentru scriitor, exilul este o tehnică a cunoașterii. Pentru mine, dragostea, exilul și moartea sunt cele trei chei ale cunoașterii”. Revenind obsedat în universul tematic al romanelor sale „poliistorice”, cele trei experiențe gnoseologice, amintite de V. Horia într-un text publicat în 1991 în revista canadiană *Cuvântul Românesc*, jalonează traseele existențiale ale eroilor confrunțați cu „teroarea Istoriei”, proiecții, firește, ale unui artist plasat între două lumi și bântuit de dileme identitare. Romane ale unor inițieri și ale unor încercări de cucerire a eternității, *Dumnezeu s-a născut în exil*, *Cavalerul resemnării*, *Mai sus de miazănoapte* fixează în decoruri „istorice” destinele unor eroi prototipici pentru care exilul utopic (*interior*) reprezintă, până la un punct, una din căile exorcizării unei istorii „demonice”.

Prima frază din „jurnalul apocrif” al lui Ovidiu, eroul-Artist din *Dumnezeu s-a născut în exil* (primul din „trilogia exilului” și din seria romanelor „poliistorice” în care meditația asupra istoriei - prezentă în structuri diegetice care implică situații și personaje atestate documentar -, maschează explorarea eternelor mistere ale existenței) este emblematică pentru tipul de experiență existențială în care sunt angajați creatorii de utopie ai lui V. Horia. „Închid ochii ca să trăiesc. Și ca să ucid” sunt cuvintele unui ins care refuză prezentul istoric și lumea reală, căutând existența autentică într-un teritoriu imaginar atemporal, acela al ficțiunii autolegitimatoare. Tipul de erou a cărui aventură catabatică face obiectul fabulelor simbolice ale romanelor citate mai sus este reprezentativ pentru comportamentul utopic implicând „retragerea din lume și evadarea într-o construcție care deculpabilizează (s. n.)” [Wunenburger, 217]. Aceasta din urmă, modelată de o gândire care „detemporalizează” istoria, generând reprezentări „anti-istorice” ale realului, este un spațiu asimilabil *utopiei artei*, o lume perfectă către care tinde creatorul de utopie / artistul, ca și gnosticul.

Există, în romanele citate, un palier ezoteric raportabil la paradigma gnostică: în *Dumnezeu s-a născut în exil*, unde „metamorfoza” lui Ovidiu este neîncetat pusă în relație cu istoriile unor aventuri spirituale exemplare tributare unei eschatologii creștine contaminate de platonicianism (element reperabil și în *Cavalerul resemnării* și *Mai sus de miazănoapte*), planul „gnostic” devine metafora culturală a atitudinii / comportamentului utopistului față de istorie. („Pentru gnostici, «tărâmul lor natal nu este pământul, ci cerul a cărui amintire au păstrat-o: ei sunt autohtonii unei alte lumi, de unde și acest sentiment al prăbușirii și de aspirație spre adevărata lor patrie cosmică (...)» (...) Lumea supracelestă a gnosticului și cetatea ideală a creatorului de utopie, deși sunt situate la niveluri ontologice diferite, ocupă așadar un loc echivalent în angoasatul joc de a-l smulge pe om condiției sale” [Wunenburger, 230, 232].)

Eroul romanului lui Vintilă Horia, o parabolă simbolică – raportabilă la scenariul mitic al morții și renașterii spirituale -, despre exilul interior al Creatorului alungat din „cetatea oamenilor”, este unul dedublat. La începutul aventurii inițiatice a cărei metaforă emblematică este traseul, marcat de catabaze și anabaze succesive, plasat într-un decor arhetipal (de la spațiul „infernă” al casei înghețate proptite de meterezele cetății, între pustiu și mare, la spațiile iluminării, decoruri asimilabile „maternalizării mitice”, - insula

lui Mucaporus, Poiana Mărului, Muntele Kogaionon etc), fosta glorie a Romei imperiale trăiește sfâșietor experiența alungării din „paradis”. Debutând sub semnul morții investită cu semnificații simbolice ambivalente (omologia viață-moarte, cu echivalențele sale simbolice purtând pecetea regimului imaginar al dublului, este redundantă în parabola postbelică) și încheindu-se cu o renaștere, *drumul la centru* - reeditare a traseului cristic prezent în istoria cu valoare de „mise en abyme” a doctorului Teodor - , își asociază scenariul anamnezei. Aceasta din urmă deschide calea către o confruntare cu propriul trecut - al omului iubitor de plăceri și al poetului din *Metamorfoze* și *Ars amandi* - și cu trecutul Romei, pe care o visase „făcută după chipul lui Enea și nu după al zeilor ei”.

La capătul traseului, după învingerea tenebrelor interioare („Fiecare din noi este un Augustus”), poetul *Tristelor* și *Ponticelor* descoperă semnificația eternității: „Mă număr și eu printre acești învingători învinși. Augustus m-a exilat ca să mă facă să sufăr și am suferit. Dar știu acum că Roma, această Romă care era, la începutul suferințelor mele, oglinda tuturor gândurilor, nu se află la răscrucea tuturor drumurilor de pe acest pământ, ci altunde, la capătul unui altfel de drum. Și mai știu că Dumnezeu s-a născut, și el, în exil”. Este concluzia unui utopist „reeducat”, a unui autoexilat din istorie (al cărei decor simbolic este „sălbatecul” Tomis), care a descoperit „mizeria utopiei”. Experiența inițiatică a lui Ovidiu, cel care fusese „mort”, se încheie apoteotic cu o înviere, la fel ca în scenariul mesianic care dublează *en abyme* istoria din *Dumnezeu s-a născut în exil*. Utopia maternalizantă, recuperabilă la nivelul figurilor feminine decadente (Corina, Artemis și, firește, ... Roma) face loc activismului mesianic, nu mai puțin expus tentației utopice: eliberat de obsesia Romei ideale, fantasmă care-l bântuie pe Ovidiu-omul, denunțată de Ovidiu-Artistul, eroul romanului lui V. Horia va sfârși prin a descoperi cetatea ideală în sine, la capătul luptei cu întunericul.

Romanul lui Vintilă Horia propune istoria unei metamorfoze spirituale, a unei „metanoia” prin intermediul unei mitologii a artistului, „legitimate” prin raportarea la marile mituri întemeietoare (Pitagora, Zamolxis, Hristos sunt principalele figuri mitice la care apelează scenariul parabolic), o parabolă cu multiple paliere care își „luminează” reciproc semnificațiile: *o parabolă a condiției umane* a cărei temă e enunțată spre final de eroul-narator („bătălia între suflet și trup, între timp și eternitate”), una despre condiția creatorului și a creației și, nu în ultimul rând, o parabolă politică totalitară.

Romanele poliistorice ale lui V. Horia regăsesc în construcția distopiilor totalitare, arsenalul simbolic care, în parabolele politice scrise sub dictatură, „susține” scenariile (auto)exilării din Istorie. Mitemul „teroarei Istoriei”, căruia i se asociază o întregă eschatologie simbolică întemeiată pe imaginarul apocaliptic creștin, se află la originea *distopiilor* prin intermediul cărora romancierii postbelici figurează un univers al alienării: o lume răsturnată, atinsă de degradare. Ca în toate parabolele postbelice, raportarea la lumile răsturnate este mediată, în romanele lui V. Horia, de perspectiva unui *marginal*, a unui (auto)exilat (figură dublă în care condiția victimei se suprapune peste aceea a călăului), atunci când nu se apelează la multiplicarea perspectivelor, suport narativ al viziunii caleidoscopice a Istoriei. Cel mai adesea acest „dezrădăcinat” (cândva activ pe scena lumii și a Istoriei, retras - în prezentul narațiunii - în contemplația de sine mediată de rememorare) se integrează profilului *utopistului*.

Prins „între două nopți” sau între două „închisori” – una a prezentului stând sub semnul alienării și una a trecutului în care se caută soluțiile „ieșirii la lumină”, una a lumii reale degradate și una imaginară, a utopiei personale, încă și mai constrângătoare întrucât se sustrage logicii realului, eroul dublu (care poate „întruchipa” explicit fantasma Artistului, ca în *Dumnezeu s-a născut în exil*) traversează treptele unei „drum la centru” și

experimentează, implicit, lupta cu tenebrele interioare.

Momentul declanșării acestui „proces” – unul al existenței personale, căpătând valoare arhetipală și unul al Istoriei interiorizate de conștiința utopică (ambele generând o parabolă a condiției umane, căreia i se subordonează, adesea, parabola politică) – stă, în general, sub semnul *morții* (cea care „transformă viața în destin”).

Fabulele romanelor „poliistorice” ale lui V. Horia se întemeiază pe trasarea unor astfel de destine prototipice reconstituite pe calea unei anamneze marcate de perspectiva morții: jurnalul lui Ovidiu se deschide, așa cum am văzut, sub semnul întinericului și al morții. Este și cazul experienței spirituale a „cavalerului resemnării”, principele Radu-Negru, dominind peste mica țară valahă (o utopie libertară, plasată într-un decor arhetipal - pădurea) amenințată de „sfârșitul Istoriei”. (Scenariul apocaliptic este exhibat în discursul „maestrului spiritual” al prințului, Della Porta, și în istoria călugărului proroc – dublul său). Aventura care se desfășoară în labirinturi deopotrivă exterioare (Veneția și pădurea – simboluri ambivalente, spații ale morții și renașterii) și interioare (cruciada memoriei) se declanșează o dată cu moartea Bătrânului, de la care prințul „moștenise în același timp tronul și păcatul” (*hybris*-ul).

În *Mai sus de miazănoapte* apropierea morții bătrânului Ștefan, „atletul lui Hristos”, funcționează ca pretext epic pentru o meditație (impregnată de simboluri culturale) asupra raportului dintre memorie și istorie și asupra condiției individului „sub vremi”, susținută, de astădată, de mai multe voci. Fețele Istoriei, revelate în spovedaniile apropiaților bătrânului (Matteo Muriano, vărul Duma, Maria din Hârlău) alternând cu rememorarea muribundului, sunt supuse, aici ca și în celelalte romane, unei lecturi prin grila *mitului*. Acesta aduce la același numitor destinele individuale, tot atâtea trasee spirituale desfășurate într-o geografie simbolică.

În romanele lui V. Horia *moartea* este (dincolo de valoarea de experiență revelatorie) numele „mitic” al unei istorii demonizate; ea constituie pretextul refugiului utopistului în cetățile ideale a căror strălucire maschează urâciunea și degradarea, descoperite în finalul *questei* inițiatice de ucigătorii de balauri interiori. Este Roma deposedată de mască, stând sub semnul *circului* ca spectacol al morții din *Dumnezeu s-a născut în exil*, este Veneția ca „bâlcă al deșertăciunilor” disimulându-și degradarea în spatele strălucirii efemere din *Cavalerul resemnării* (emblema ei este spectacolul *cortesiei*, cu final orgiastic, la care asistă utopistul principe valah, „cruciatul” anacronic într-o lume care se apropie de „sfârșitul Istoriei”), aceea atinsă de ciumă, hrănindu-se cu utopiile Renașterii (la fel ca Roma lui Alexandru Borgia, atinsă de „descompunere, corupție și moarte”) din *Mai sus de miazănoapte*. Toate aceste decoruri dezvăluie cealaltă față a utopiei care bântuie imaginația eroilor lui V. Horia (mesagerii simbolici ai artistului). Morbiditatea utopiei (care își deconspiră, în cele din urmă tentația totalitară) iese la suprafață și cetatea ideală capătă, din ce în ce mai evident, trăsăturile *distopiei*.

„Metamorfoza” Veneției din *Cavalerul resemnării*, romanul altui *drum la centru* (așa cum se anunță, de la început, prin cuvintele maestrului Della Porta: „Caută-te pe tine însuși, spune Dumnezeu în dialogul său cu sufletul, în afara lumii; pentru a te căuta și a te găsi în afară, zboară în afară, privește în afară; pentru că în clipa în care tu cuprinzi lumea, te afli în afara ei”) este semnificativă pentru alunecarea inevitabilă a utopiei în distopie. În *Cavalerul resemnării* „utopia a sfârșit (...) prin a demonstra că cea mai bună dintre lumi posibile este infernul” [Achim, 140]. Decorul venețian care amestecă splendoarea și moartea, strălucirea și putreziciunea este emblematic pentru demistificarea operată de distopie care demontează mecanismul utopic și îi denunță inconsistența și inaderența la real. („L’utopie commence à l’humanisme mais son vertige secret est le nihilisme. Le goût

des villes parfaites peut aboutir à celui des déserts. Il arrive que ces sociétés transparentes engendrent des communautés de la nuit et du chagrin" [Lapouge, 22-24].)

La începutul domniei marcată de semne apocaliptice (seceta, lăcustele, foametea), Radu-Negru părăsește țara ce pare să ispășească cumplitul blestem moștenit de la Bătrân (acesta îl blestemase pe Dumnezeu), căutând salvarea la Veneția, unde „totul se transforma în poezie”: este decorul catabazei prințului – un Don Quijote plasat într-o lume pentru care „vremea cruciadelor a trecut”. Experiența iubirii pentru Veronica (moștenitoarea unei figuri mitizate a Veneției de odinioară, curtezana-poetă Veronica Franco) stă sub semnul morții inițiatice; transformat temporar în „cavaler al resemnării”, Radu-Negru se lasă inițiat în „înțelepciunea supremă a uitării”: „Memoria ceda în fața nopții adânci și liniștitoare care îl aștepta. Amintirile îi păreau de acum înainte zadarnice”.

Întâlnirea călugărului vestitor al apropiatului apocalips („Totul era rău în această lume pe care Satana pusese stăpânire”), unul din dublurile „cruciatului” Radu-Negru, alături de *păstorul*(!) dalmat Udina Burbur, pictorul „revoluționar” Aloisio Loredan, voievodul din vis (figură redundantă în romanele poliistorice ale lui V. Horia) și Della Porta, este primul eveniment care anunță anabaza. Ea se produce într-un alt decor infernal – cămăruța (descinzând din bucătăria faustică a vrăjitoarelor) pseudoalchimistului Fiorentino, în care Radu-Negru pătrunde sub călăuzirea *sibilei* Veronica: victoria împotriva tenebrelor este „rezumată” simbolic de gestul dezbrăcării hainei morții (tunica otrăvită, descendentă a celei din mitul – reinterpretat – al lui Herakles) și al „refuzului” paharului cu otravă (falsa nemurire promisă de messerul diabolic).

Experiența din vizuina torcelliană nu este singulară într-un traseu punctat de catabaze și anabaze succesive: îi urmează coborârea, sub călăuzirea unui alt „maestru”, Aloisio, în subteranele care adăpostesc strălucitoarea flotă venețiană (un alt simbol cu semnificație răsturnată, flota este o pseudoarcă destinată însuși Leviathanului, *imago mundi* reflectând simbolic degradarea și prăbușirea lumii): „Flota care se legăna, maiestuoasă, în fața lui, era imaginea acestei neputințe omenești ce făcea posibilă istoria, mult dincolo de victorii și profeții, de dezastre și deznădejdi.” Continuând scenariul hermetic prelucrat „la vedere”, coborârea „spre fierării” îi revelează prințului adevăratul chip al „catedralei” venețiene „pe care Mercur o luase în stăpânire după ce alungase duhul lui Marcu Evanghelistul”. Urmează revelația „lumii ca teatru” (la spectacolul de tip „commedia dell’arte”, mascând sub „răsete și țopăieli”, „neliniștea omenească cea pe care știa să o zugrăvească Aloisio și care nu avea nume în istorie”), apoi experiența ispitirii din „mânăstirea diavolului” patronată de „maestrul” Erratino (figură simbolică a „rătăcirii” și a erosului thanatic, așa cum o atestă numele), posesorul unei „mici seceri otrăvite”, emblemă a falsificării istoriei. Confruntarea cu trădătorul Dragomir, proiecție simbolică a muribundului „cavaler al resemnării” cu care „cruciatul” se luptă într-un alt decor infernal (corabia-închisoare, o burtă de chit din care prințul evadează ajutat de ciungul Fray Joaquin – evident, un „cavaler al tristei figuri”, apoi marea ca spațiu al morții inițiatice) este ultima treaptă a traseului infernal venețian.

Îi urmează renașterea în spațiul *pădurii*, după victoria împotriva „fiarei” (o istorie impregnată de simbolistica biblică trimitând la *Ecclesiast* – „Exista un timp pentru război, așa cum exista unul pentru cules și pentru dragoste”, și spre *Apocalipsă* – „Era un altfel de seceriș”), renaștere proiectată simbolic în „figura” copilului așteptat (cum altfel?) de Maria-Doamna. La fel ca artistul din *Dumnezeu s-a născut în exil* (un alt „partizan al uitării”, dublat de un „cavaler al memoriei”), „cavalerul resemnării”, trecut prin experiența „reeducării” în infernul venețian, optează pentru activismul mesianic. Tentației utopice i se substituie nostalgia paradisului pierdut a cărui proiecție simbolică este decorul

mitizat al micii țări valahe, acea „terre-patrie” reînviată în visele în care îi apare voievodul, figură în spatele căreia se află, abia disimulată, aceea mitică a *suveranului divin* investit cu o funcție mesianică. Revenit în „pădurile” originare, Radu-Negru primește vestea asediului Vienei: „Prezentul se împletea astfel cu trecutul îndepărtat, în timp ce Veneția se pierdea în memorie ca un nor înghițit de azur”. Principele valah ajunge să-și asume responsabilitatea față de mersul istoriei.

Temele parabolice din *Dumnezeu s-a născut în exil* și din *Cavalerul resemnării* se regăsesc în *Mai sus de miazănoapte* (1992), romanul ultimelor luni de viață ale exilatului V. Horia. Plasat diegetic în același cadru „istoricizat” – de astă dată Renașterea (revelându-și dubla față prin proiectarea simbolică a două decoruri arhetipale: Italia ocultă, epoca lui Savonarola, dar și a lui Alexandru Borgia, a Academiei florentine și a lui Machiavelli, pe de o parte, și Moldova „atletului lui Hristos” aflat pe patul morții) -, *Mai sus de miazănoapte* este romanul unei „cruciade a memoriei”, o punere în fabulă în cheie parabolică a unei meditații mediate de voci narrative plurale asupra raportului dintre mit, istorie și utopie.

Figuri duble reflectând, la nivelul aventurii spirituale reconstituite prin rememorare, marile teme ale cărții (condiția umană, între fascinația dezlănțuirii instinctuale și aspirația către nemurire, meditație susținută de rețeaua de aluzii intertextuale, de la Platon – mediat de filosofia umanistă ficiniană – la scenariul biblic – evanghelic și apocaliptic; Istoria, între adevăr și proiecție mitică), eroii lui V. Horia sunt, și de astădată, exponenții unor utopii libertare.

Destinul lui Matteo Muriano, reconstituit din dubla perspectivă a tânărului fascinat cândva de ocultism, având revelația răului (crima, corupția, boala – o istorie a ciumei amintind de Boccaccio și Manzoni) mascat de retorică, și a bătrânului veghind la căpătâiul idolului său, este al aceluia care „fusesse mort și înviase”. *Drumul la centru* al umanistului venețian (unul al tânărului angajat în aventura existențială – plasat în trecut, și unul al bătrânului rătăcitor prin labirintul memoriei) se desfășoară între două spații spirituale: Italia (Roma, Florența, Veneția) purtând amprenta *distopiei* și o *Moldovă mitizată*, sacralizată (care „ar trebui transformată de umaniști în autocunoaștere”). Perspectiva bătrânului Matteo (narator al unor evenimente al căror actor a fost în tinerețe) exclude de la început orice îndoială asupra semnificației *traseului*: „Totul este itinerar trasat de proprii noștri pași către ținuturile cele mai ascunse și mai autentice din noi înșine.” Tânărul fascinat de Simon Magul, de magie și de filosofia neoplatonică avea să descopere în experiența „moldoveană”, calea către sine: „Era vorba de o înviere (...). Acea trecere de la moarte la viață, cum să o numesc altfel decât înviere, fiecare om nefiind altceva decât o *imitatio Christi*?” Moldova sacră în care Matteo proiectează dimensiunea noului umanism, una desprinsă parcă din „aerul unei cronici, sau al unei Odisei”, este spațiul în care se produce *metanoia*, schimbarea la față a venețianului. (Fostul utopist, aspirant la statutul de *uomo universale*, descoperă, tot la capătul unei aventuri care implică *moartea inițiativă*, proiectată în alegoria ciumei venețiene, că „eternitatea ne-o dăluim în timp ce suntem trup, și nu dincolo.” Experiența dobândită în serviciul lui Ștefan este echivalentă cu asumarea propriului destin în istorie.)

Figura emblematică a acestui spațiu plasat la granița dintre istorie și mit, opus „cetăților ideale” italiene (care maschează sub splendorile civilizației germeii distopiei) este Ștefan-arhanghelul, descendent al unui lung șir de ucigători de balaur: „Împăratul Constantin deschisese calea către cruce, el îi era strămoșul întru duh, așa cum riga de la Sarmisegetuza, ori cel dintâi Bogdan, îi erau îndrumători din adâncurile fără fund ale sângelui”. Cel care îl confirmă pe această poziție a regalității sacre pe apărătorul crucii („Un Christos bătut în cuie (...), așa îi apăruse atunci trupul Moldovei”), unul dintre aleșii cărora

le este dat să întâlnească „bourul alb”, este, în primul rând, *maestrul*, sihastrul Daniil, plasat la rândul său într-o „confrerie” spirituală care îi mai include pe Pitagora și Socrate. Alături de acest „Platon” moldav ei alcătuiesc „Arborele genealogic al lui Iisus Christos”, așa cum o atestă pictura de la Voroneț, unul din zecile de simboluri speculare ale romanului. Ștefan dă chip, în acest roman despre eternizarea în memoria colectivă, liderului mesianic care deschide calea către „cetatea ideală”. Autismului utopic sub semnul căruia se consumă tinerețea lui Matteo Muriano, îi „corespunde”, în tinerețea tumultuoasă a modelului său, o vocație a regresiei mitice într-o vârstă de aur în care domnește (din nou) „riga din vis”. Exilului într-o utopie a cărții i se opune, și de această dată, activismul mesianic.

De la Ștefan-sfântul la Ștefan-omul (iubitul Mariei din Hârlău, vărul lui Duma etc) romanul marchează distanța dintre modelul istoric și parabolă, una deschisă meditației asupra istoriei și asupra istoriografiei mitologizante. (Nu poate fi întâmplătoare atribuirea vocii narative unui narator impersonal în secvențele care se axează pe figura mitizată a voievodului, cea pe care memoria colectivă o proiectează în eternitate.) Bătrânii care veghează petrecerea din viață a lui Ștefan, proiectând, în fesiunile lor (narațiuni homodiegetice în care monologul interior se topește în „fluxul” rememorării), mai degrabă figura omului pe care l-au iubit și admirat, sunt „cavaleri ai memoriei”; în aceste secvențe, istoria devine pretextul unei meditații asupra condiției umane. Bătrânul muribund „grăind singur către un Ștefan care nu mai era decât glas de cronică” are, pe patul morții, revelația unui destin care, dincolo de orice limitări temporale, rescrie istoria oamenilor ca istorie sacră: „Nimeni nu avea să lase înscrise în hrisoave sau letopisește vestea despre acea înțelegere în adâncime, însă lui îi fusese dat să știe de ea și să i se alătore.”

Personajele lui Vintilă Horia sunt arhetipuri; destinele lor construiesc o imagine a Istoriei purtând amprenta unei vocații utopice a exilatului, care rezolvă – în spațiul ficțiunii – contradicțiile unei lumi pe dos prin proiectarea ei în mit, „singura transcendență posibilă a unei lumi desacralizate” [Ciorănescu, 248].

Bibliografie

1. Achim, George, *Iluzia ipostaziată. Utopie și distopie în cultura română*, Cluj-Napoca, Limes, 2002.
2. Ciorănescu, Alexandru, *Viitorul trecutului. Utopie și literatură*, București, Cartea Românească, 1996.
3. Constantinescu, Cătălin, *Paradigme literare ale utopiei*, Iași, Editura Universității „Alexandru Ioan Cuza”, 2004.
4. Durand, Gilbert, *Figuri mitice și chipuri ale operei – De la mitocritică la mitanaliză-*, București, Nemira, 1998.
5. Durand, Gilbert, *Structurile antropologice ale imaginarului*, București, Univers, 1977.
6. Durand, Gilbert, *Introducere în mitologie. Mituri și societăți*, Cluj-Napoca, Dacia, 2004.
7. Horia, Vintilă, *Cavalerul resemnării*, Craiova, Europa, 1991.
8. Horia, Vintilă, *Dumnezeu s-a născut în exil*, Craiova, Europa, 1990.
9. Horia, Vintilă, *Mai sus de miazănoapte*, București, Cartea Românească, 1992.
10. Lapouge, Giles, *Utopie et civilisation*, Genève, Ed. Weber, 1973.
11. Petrescu, Liviu, *Romanul condiției umane*, București, Minerva, 1979.
12. Ricoeur, Paul, *Eseuri de hermeneutică*, București, Humanitas, 1995.
13. Wunenburger, Jean-Jacques, *Utopia sau criza imaginarului*, Cluj-Napoca, Dacia, 2001.

IPSÉITÉ ET SPECTRALITÉ DANS LE TOPOS VALÉRYEN

Carolina DODU-SAVCA

Université Libre Internationale de Moldova

Video, ergo sum

« Être » et « voir », « contempler » et « créer » – voilà une bonne formule pour exprimer le fait de vivre dans l'art pur. D'un côté « être » et « contempler » donnent sens à l'existence d'Ambroise Paul Toussaint, de l'autre, « voir » et « créer » définissent la substance artistique de Paul Valéry.

On ne pourrait parler d'un des plus grands poètes et essayistes du XX^e siècle, messager des lettres européennes et promoteur de la politique culturelle, sans dire qu'il a été l'un des artistes les plus *voyants* de la politique du regard intellectuel. Son activité professionnelle s'est éminemment concentrée sur la modalité de VOIR et FAIRE VOIR: *soi-même, l'autre, les choses au monde et le monde au monde*. Il ne s'agit aucunement d'un enregistrement servile de l'image physique ; en (auto)analyste il se place dans une optique bicéphale du regard chargé de la quête d'une image réflexive / réfléchie où « la vue » figure en tant que « voir » et « le point de vue » comme « œil intellectuel » qui mettent en œuvre un modèle réflexologique. De cette manière, la connaissance du soi est réalisée par la réflexivité empirique qui conditionne l'*autognosis* via le « regard » en tant qu'image et via le « regard » en tant qu'idée.

Il est évident alors que dans le *topos* valéryen l'importance du regard est plus qu'une problématique de la sphère *stricto sensu* créative, elle devient force hégémonique *du voir*. On n'y parle plus de l'importance du regard dans l'Œuvre, mais de l'importance de l'œuvre dans le Regard. Ce calembour prédéfinit la mission scripturale spectrale de l'univers artistique de cet écrivain moderne. Paul Valéry construit une politique implicite du regard dichotomique : via la fiction et via la raison (qui alternent la fantaisie et la réalité, le vraisemblable et l'invraisemblable, les chimères et le crédible) et, de manière prépondérante, via l'image réfléchie et l'imagination réflexive à titre de première étape dans la connaissance antinomique complémentaire physique / métaphysique. Soulignons le fait que, majoritairement, la quête du Soi d'après la méthodique valéryenne est basée sur l'information fournie par l'optique bifocale : *speculum* et *mens*.

L'ipséité valéryenne est une image conçue par le regard d'un œil sagace, comme perspective spectrale et comme articulation stylistique, qui repose sur des surfaces réflexives < physiquement > (miroir, fenêtre, vitre, etc.) et qui désigne une signification réflexive de l'écriture (l'essai, en premier lieu, mais aussi bien toute la prose d'idée et la poésie). Dans son intérêt pour le conceptuel de l'image visée, l'essayiste hyperbolise le voir – « la manière de voir, le voir lui-même est infiniment supérieur à toute vue. C'est la fonction qui importe, non l'une de ses applications précises » [apud Jean-Marc Houpert, p. 44] – faisant abstraction de *la vue* et de *la chose regardée* : paysages, objets, visages, etc. « Ce que je vois exclut normalement la fonction de l'œil » [apud Houpert, p. 45], déclare l'écrivain qui reste fidèle à une stratégie du regard dichotomique, c'est-à-dire à sa fonction morpho-optique ou physique, d'une part, et à la fonction conceptuelle ou cognitive, de l'autre. Dans le premier cas, *le voir* s'identifie à l'élément optique / physiologique (œil, vue, lumière, miroir, surfaces réflexives, etc.) et, dans le second, il

est révélé par l'élément conceptuel et / ou métaphorique (vision, optique, point de vue, prisme, contemplation, perspective, œil spirituel, œil analytique, regard libre / –fixe / –abstrait / –concentré / –absolu, etc.). Les deux séries de dérivés des fonctions invoquées représentent les repères qui dévoilent l'arsenal synonymique du regard analytique fixé sur la réalité immédiate et / ou conceptuelle.

L'œil valéryen, regard intellectualiste, c'est-à-dire outil, mais surtout principe et mobile de création, est la première piste de recherche et le seuil de connaissance ultime de l'Autre, du Monde, de l'Art, etc., en tant que préambule à la (re)connaissance de Soi. L'*autognosis* matinale représente le premier impact avec le monde, la ré-initiation discontinuée au Monde : « Impression de clairvoyance tristissime du cerveau mal éveillé – qui voit, et *n'ajoute* à rien. Le décoloré de cette heure. Le Dieu du Réel, du Tel Quel, qui dit : Je suis ce que je suis. Et c'est tout. Le vide de tout ce plein. Ce bâillement, le Jour et le Monde. – Cette impression non pas de voir ce que je vois, mais d'être *vu* par ces objets, ce ciel – ou encore d'un échange sans résultats possibles entre mes yeux et ces choses – échange sans issue – qui cache je ne sais quoi, sous couleur de montrer » [PV., VII, p. 352/ II, p. 1259, *apud* Magrelli, p. 127]. Dans le contexte de l'expérience *autoscopique* ultime, l'essayiste qualifie la mort de « passage impossible à voir, puisqu'il passe du voir au non-voir après être passé du non-voir au voir » [P. V., *Monsieur Teste*, II, p. 74, *apud* Magrelli, p. 135]. D'ailleurs, dès son enfance, la nécessité d'une connaissance *a priori* visualisée était un état de bonheur maximum, de confluence organique avec l'univers, de suprême impact sapientiel : « Quand j'étais enfant qui dessine des bonshommes sur ses cahiers, j'avais un moment solennel. C'était quand je mettais à mes bonshommes, des yeux. Quels yeux ! Je sentais que je leurs donnais la vie et je sentais la vie que je leur donnais » (remarque du premier cahier des *Cahiers* [*apud* Houpert, p. 30]. *Dessiner les yeux*, qui était un bonheur enfantin inégalable, s'est transformé en *désigner le voir*, procédure favorite de l'écrivain. Ainsi, le voir cristallise la suprématie contemplative et visionnaire de l'acte scriptural où l'on aperçoit la métamorphose prismatique : les bonshommes deviennent des personnages, les yeux – postulés en tant *qu'opinion, point de vue, avis, déclaration, décision, prisme, mentalité*, etc. – finalisent l'incarnation artistique. À titre d'exemple, rappelons-nous le dernier message de Monsieur Teste qui discerne, par un syntagme de suggestion prophétique, la valeur globalement irréfutable du Regard en tant qu'être via le voir : « Adieu. Bientôt va... finir... une certaine manière de voir » [*apud*, Houpert, p. 29].

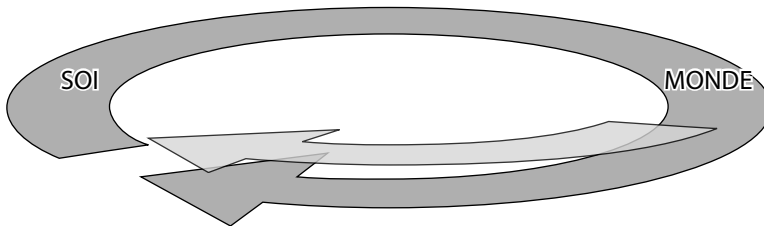
L'œuvre valéryenne est, par inférence, l'arène de l'œil désigné à créer sous l'empire de la conscience lucide ; cette dernière récusé, automatiquement, l'activité de la création abandonnée à la seule inspiration. Déconsidérée par Valéry, l'inspiration est qualifiée de moment aveugle où l'on enregistre des phrases pareilles aux codes ou aux formules épiphoniques et mystérieuses pour celui qui les enchaîne comme s'il écrivait sous la dictée. Contextuellement, la notion d'Inspiration est inintelligible, car insuffisante : elle peut déclencher le processus créatif, mais non pas le consolider, car, d'après notre auto-analyste, le métier demande une implication volitive, intentionnée, axée sur le sens, le style et la proportion métaphorique de la quête du Soi / de l'Autre/ du Monde. Donc, le mathématicien-poète, philosophe-algébriste confère à la notion d'inspiration un statut péjoratif et un rôle fonctionnellement réduit au terme de vision brute, de codification spontanée, incompréhensible à l'auteur même. « Créer en toute conscience » [*apud* Lagarde, Michard, p. 332] est le slogan de l'essayiste qui voit dans l'œuvre un procès de *claire* vision, une modalité de vue *sereine* et une finalité d'image métaphorique

transparente (nous choisissons à dessein une terminologie optique emblématique) à l'œil qui voit / se fait voir, aussi bien qu'à l'œil tiers.

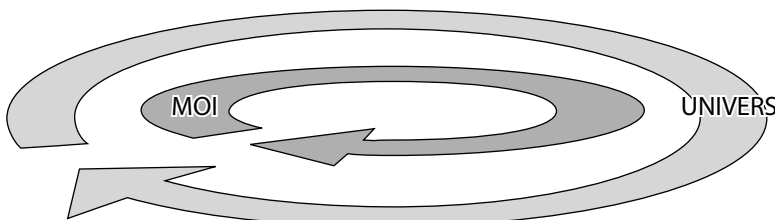
Le regard, aux yeux de Valéry, est toujours un œil biaxial pour *soi*: *ego* / *alter-ego* qui regarde et se regarde. Dans ce sens, les lectures des modalités du regard mallarméen, gœthéen, baudelairien, stendhalien, etc., ou encore la contemplation de l'art impressionniste (Monet, Corot) cimentent sa relation avec l'optique et servent de préface à l'écriture autognostique spectrale. Pareillement à ceux qui voient d'une manière perforante et qui pénètrent conceptuellement la croûte des choses – comme Montaigne, Goethe, Hugo, Mallarmé, Poe... – Valéry, lui aussi, conçoit *autrement* la Nature, la Mer, la Lumière (!), le Ciel, Dieu, le Divin, l'Humain, le Bestiaire, le Temps, l'Histoire, le Langage, la Littérature, l'Amour, la Femme, la Musique, la Peinture, le Rêve, la Contemplation, etc., où l'auto-conception (= connaissance / quête de soi) surgit comme une lame de fond de la création absolue.

Nous croyons que le grand désir valéryen d'incorporer ce que l'Homme ne peut pas connaître, mais seulement raisonner par le biais de son « intuition » de soi, induit à la constitution d'un espace contractuel entre *l'œil-Cerveau* qui voit et *l'objet-Univers* qui se laisse voir. De cette manière, le Soi et le Monde, deux circuits du visible dans le *topos* artistique valéryen, jalonnent la transition du macro-univers dans le micro-univers.

Le regard valéryen est décidément inédit, mais pas unique dans la tradition de la quête identitaire dans l'essai. Confronté, par exemple, au regard montaignien – grâce au périmètre commun d'exploration autoréflexive, – le regard de l'écriture spectrale valéryenne élève de manière hégémonique la quête du soi au niveau d'impact : *Moi* – *Univers*, impact constamment renouvelé par une propension à la théorisation, aspect qui s'avère en dernière analyse divergent du regard montaignien. Le penseur humaniste régit un REGARD-BOOMERANG – selon notre expression – SOI-MONDE-SOI.



Ce regard entasse de l'expérience extrinsèque pour trouver son sens (d'observation, commentaire, interprétation, etc.) dans le *soi* du contemplateur qui est le sujet-objet de l'identification avec le Monde. Le philosophe moderne professe, à son tour, un regard CENTRIPÈTE – selon nous – UNIVERS – MOI.



Le procédé du *visible* suit, d'ailleurs, le même trajet d'inspection réversible, or l'immanence conceptuelle du processus autoscopique intellectualiste valéryen comporte entre autres une finalité de méthodique conceptuelle : c'est le contour d'un voir dans l'œil, le fonctionnement de l'œil intellectuel replié sur soi-même que le néoclassiciste (re)cherche. Conséquemment, le regard centripète va circonscrire prioritairement une aire d'investigation vers le Moi / à l'intérieur / dans le tréfonds, mais aussi bien *parallèlement* au Moi / d'une manière hyperonymique / dans une conscience anonyme. L'œil auto-analyste montaignien, sujet personnel *autognoticiste*, fixe l'objet référentiel (*l'ipséité–Soi* tridimensionnelle : le Moi, l'Autre, le Monde) de la création et de la formation où le Livre et le « regard » se forment mutuellement. Le regard valéryen escorte de façon évaluative le processus autoscopique : l'Œuvre et l'« œil » conçoivent la représentation obtenue et scrutent la mesure dans laquelle le voir accède à la théorisation procédurale de la quête-connaissance autoréflexive.

L'action *scopique* de l'« être-qui-est-vu » implique l'œil de l'Autre. Dans ce cas, l'ainsi dit « interlocuteur » du regard peut être un objet humain ou animal. La complexité de l'œil bestiaire amplifie le degré d'intérêt de l'essayiste pour l'examen autognotique. « Regard de l'animal. Ce regard de chien, chat, poisson me donne l'idée d'un point de vue, d'un-être-vu-par, et par suite, d'un coin réservé, d'un intime ou quant-à-soi, d'une chapelle où ne sont pas des choses que je ne sais et où sont des choses que je ne sais pas. J'ignore de quoi je suis signe dans ce coin là. Il y a là un mot dont j'ignore le sens dans un système animal d'idées » [P.V., *Mélange*, I, p. 401, *apud* Magrelli, p. 129]. Le fait que la faune est susceptible de refléter une sémiotique intercognitive, même si elle n'est pas capable d'intracognitivité, postule la créature en tant que l'Autre de l'acte de connaissance. L'*Animalité* confère à l'examen visuel un état de pureté du regard qui suscite, nuance et estime même l'énergie et la puissance intérieures de l'homme fixé par le voir.

Dans cette cohérence, il faut mentionner que le regard auto(re)cogniscible n'est pas égocentriste ni, pire encore, narcissiste. Il se profile perpétuellement sur un horizon qui est le Monde extrinsèque complexe, le *monde* des choses, accessible aux esprits authentiquement sensibles au voir. Principalement c'est l'œil-artiste qui arrive à voir ce que tout le monde peut, ou pourrait en principe voir, mais ne voit pas et c'est l'œil-artistique qui est le promoteur d'une polychromatique de photosynthèse, pourrions-nous dire, éblouissante de lumières, visions, manière visionnaires, prismes et points de vue proliférants, divers et parfois contrastants. Dans ce contexte, ce que voit Valéry-essayiste est un superlatif de la visibilité polymorphe et pluriaspectuelle : des regards qui transparaissent en mots, des visions qui transgressent en idées, des œillades qui démasquent des ellipses significatives – le parler du voir – deviennent des déclarations non verbales, des évidences sentimentales, des témoignages émotifs, etc. Explicitement, le visible valéryen est l'insaisissable, l'imperceptible du regard général / ordinaire, c'est-à-dire l'avantage et le mérite de l'auteur, car « l'artiste est donc celui qui sait à la fois voir et faire voir » [Houpert, p. 32], celui qui réussit à crayonner le monde dans les lumières inédites de son voir, autre que celui des vues routinières : « celui qui me fait voir tout autrement ce que je vois tous les jours » [*apud* Houpert, p. 32]. La perception de cet *invisible* est une obligation, en définitive, de l'artiste habilité à voir au-delà du physique conventionnel et à expliciter le contenu de cette vue par la force de l'imagination intellectualiste (à double compétence : voir et interpréter le voir comme ce qu'on voit et

faire voir ce qu'on « ne voit pas » / l'imperceptible), et non pas de la mémoire. L'exigence artistique d'enquête scopique stipule, donc, une relation antinomique, dédoublant le rapport de l'immédiat et du virtuel : le voir extrinsèque, d'immédiateté des *choses-objets* et le voir intrinsèque des *choses-idées* : la visibilité des *choses* de proximité ou éloignées dans l'espace, dans le premier cas, et des *choses* accessibles conceptuellement, dans le second.

En fait, par l'intermédiaire de l'écriture prismatique l'essayiste met en exergue l'importance de l'œil comme métonymie de la lucidité et clarté dans la création en tant que forme de l'absolu dans l'art. L'approche valéryenne, avec sa méthode optique d'une originalité indubitable, est un voir intellectuel du physique / métaphysique qui refuse l'emportement indomptable de l'Inspiration. Le néo-classiciste moderne – dont les artères de création communiquent avec les systèmes classiques – souligne l'insuffisance de l'Inspiration dans une conception digne de l'Œuvre et sollicite l'assistance de l'œil lucide dans l'exercice de la fonction morpho-optique comme de la fonction intellectuelle qui est, d'ailleurs, essentielle et suprême dans la quête de l'ipséité / connaissance de soi. En guise de conclusion, soulignons la biaxialité de l'acte optique de l'écriture spectrale valéryenne par le biais duquel l'auto-analyste désigne le voir d'interférence dichotomique : *le soi au monde et le monde au monde* (le conceptuel dans l'immédiat) où le Sens est la transition du Regard et le Soi est un Œil de veille de l'Intellect.

Références bibliographiques

1. Houpert, Jean-Marc, *Paul Valéry. Lumière, écriture et tragique*. Connaissance du 20^e siècle. Méridiens Klincksieck, Paris, 1986.
2. Lagarde, André ; Michard, Laurent, *Les Grands Auteurs Français. XX^e siècle*. Anthologie et histoire littéraire. Bordas, 1997.
3. Magrelli, Valerio, *Se Voir / Se Voir. Modèles et circuits du visible dans l'œuvre de Paul Valéry*. Paris : L'Harmattan, 2005.

Exilul interior bacovian și modelul simbolismului francez

Nicoleta IFRIM

Universitatea „Dunărea de Jos”, Galați, România

Poezia bacoviană a fost înțeleasă generic în două moduri practic opuse: pe de o parte, ca expresie mimetică a unui eu simbolist, alienat de stereotipia și caracterul disolutiv al existenței și pe de altă parte, dimpotrivă, ca expresie a unui eu bacovian neutru, care nu face decât să înregistreze propriile forme interne ale exilului. Prima perspectivă a fost mereu reluată și a devenit aproape o axiomă critică, subordonând discursul bacovian multiplelor modele poetice emergente dinspre paradigma simbolismului francez. A doua direcție ni se pare mult mai aproape de esența creației lui Bacovia, determinând în același timp și o redimensionare a viziunii din perspectiva construirii unui univers poetic personalizat prin marea metaforă a exilului interior. Dincolo de forța modelului francez, Bacovia pare a-și fi personalizat imaginarul prin diferite modulații ale toposului concentraționar, care dezvoltă poetic o interioritate în care eul se exilează și de unde acesta înregistrează neutru formele exterioare ale neantizării.

Primul critic care ilustrează această ipostază a eului receptor neutru este Vladimir Streinu pentru care „Bacovia se rupe, eliberat, din robia analogiilor, prin abdicarea de la viața spiritului ce i se ia în schimbul vieții materiei și prin sensul gravitației, ca determinantă a materiei, pe care îl urmează ca o piatră. Umanitatea gânditoare se anulează la acest poet în fenomene de geotropism ale universului inert. Drumul său launtric pleacă din conștiință și, trecând prin organic, pătrunde în anorganic. Mișcarea poeziei bacoviene nu se ridică din amorfism spre organizare, ci, dimpotrivă, se înscrie ca o cădere din uman în mineral” [Streinu, p. 36-37]. Criticul urmărește consecvent ideea mineralizării eului bacovian, ce marchează moartea conștiinței de sine, adică mișcarea de involuție, de cădere pe linia dezorganizării până la stările primare ale materiei. Pompiliu Constantinescu observă, pe aceeași linie, că „materia în dezagregare are un fel de conștiință de sine, vizibilă în însuși propriul ei proces de dezorganizare” [Constantinescu, p. 16].

Componentă esențială a structurării discursului poetic, eul bacovian se redimensionează din această perspectivă în sensul *mineralizării ontologice*, a generării propriei substanțe într-un *exil ființial* (ce depășește prin specificitate modelul simbolismului francez), a cărui mișcare involutivă conduce unitatea existențială în abisul ne-ființei. Acest exil interior se reflectă în închiderea și căderea exteriorității prin metamorfozele elementarului. Consubstanțial exilului ființei, exilul universului (imaginile aeriene, hidrice sau chtonice) rezonază ca un ecou al claustrității eului prin propulsia sentimentului nevrotic. Non-afectivitate, automatism psihic, impersonalitate, obiectivare - toate acestea se răsfrâng asupra eului bacovian mortifer. În strânsă legătură cu procesul de mineralizare a eului bacovian, ca reflex complementar exilului, apare și *conștiința discontinuității obsesive*. Esența sa este substituirea unei continuități metafizice a eului cu discontinuitatea sa agasantă, perceptibilă mai ales în angoasa existențială. Din această perspectivă, recurența neutralității se relevă într-o atitudine de căutare în care moartea este preexistentă. Continuitatea ideatică a eului bacovian nu mai prezintă relevanță poetică într-un univers în care mineralizarea și exilul declanșează ireversibil dezagregarea ființei într-o ireversibilă și simbolică cădere a sentimentului, care afectează și aparentul dinamism al cuplului. În acest sens sunt revelatoare cuvintele lui Octavio Paz: „Suntem teatrul îmbrățișării contrariilor și al dizolvării lor, într-o singură notă care nu e afirmație, nici negație, ci acceptare. Ce vede cuplul în decursul unei scrieri? Identitatea apariției și a dispariției, adevărul trupului și al non-trupului, viziunea prezenței care se dizolvă în moarte” [Paz, p. 204].

Din această perspectivă, exilul interior bacovian poate fi definit ca *neutralizare* a constantelor ființiale din poezia modernă (inclusiv din poemul simbolist francez),

ca estompare a calificativelor până la anularea lor. „Depersonalizarea” dusă până la impersonalizare existențială convertește „magia limbajului” (un termen cheie la Hugo Friedrich) în instaurare a dictaturii exilului prin cuvânt, marcat ireversibil de tirania tăcerii. Este decisivă, în acest sens, opinia lui Gheorghe Grigurcu, care observă: „Spre deosebire de un Rimbaud, care a părăsit poezia, Bacovia s-a lăsat părăsit de aceasta. Conștiință torturantă, atingând un apogeu, a trecut în reversul său. O blândă obnubilare a scrupulului artistic, o inofensivă manie a scrisului versificat l-au împins pe marele poet către o trădare de sine, ca însăși tăcerea neantului de care era în răstimpuri conștient” [Grigurcu, p. 202]. În raport cu această perspectivă critică, considerăm că evoluția poeziei bacoviene, ca discurs, stă sub incidența asumării fidele a doctrinei involuției exilului, până la a reda un flux poemat discontinuu, fragmentat până la pulverizare - disoluția erosului este astfel tradusă în disoluția a poeziei însăși: „Amorul, hidos ca un satir, / Copil degenerat- / Învinețit, transfigurat / Ieri, a murit în delir” (Proză).

Exilat succesiv în interioritatea mineralizată, eul bacovian angrenează în subsidiar și căderea expresiei poetice, amintind de *nonfiguratismul* despre care vorbea A.E. Baconsky în contextul mai larg al poeziei *radicalizate* în limbaj.

Exilul interior bacovian, respingând orice transcendență conceptualizată, încorporând dramatismul elementelor pe care le adoptă drept model metaforic, emană dintr-o demonie a individualizării elementarității în sensul regresivității acestuia. La Bacovia, individualizarea acționează asupra aerului, negându-i calitatea de verticalitate, transformându-l de fapt în ipostaziere a *psihismului descensional*. Aerul bacovian nu mai potențează veleități cathartice elementare (claritate, luminozitate), ci este utilizat apocaliptic de imaginarul thanatic în tentativa sa de deconstrucție poetică. În acest sens, Adriana Miteșcu descoperă în spațiul poetic motivul predominant al prăbușirii, afirmând că „Poezia bacoviană este o singură poezie care încheagă în fragmente o singură metaforă psihologică și anume metafora fundamentală a căderii” [Miteșcu, p. 13]. În mod similar, Ion Simuț notează: „Surparea lumii însoțită de pierderea propriei identități situează viziunea filozofică a lui Cioran și pe cea poetică a lui Bacovia la locul de intersecție a două suferințe: una a poetului care aude <<materia plângând>>, alta a filozofului care aude <<șiroindu-i lacrimi prin vene>>” [Apud Opris, p. 11].

Se poate constata că metaforele căderii posedă la Bacovia un realism psihologic indiscutabil. Ele dezvoltă o impresie psihică ce marchează inconștientul poetic: teama de a cădea este o teamă primitivă, care exilează individul în propria interioritate, tocmai din dorința de a-și asigura securitatea. Dar, tocmai acest gest al reclusiunii metamorfozează imaginarul bacovian într-un plurimorfism al instanțelor căderii. În legătură cu această idee, Gaston Bachelard dezvoltă o teorie a dublei personalități umane: personalitatea onirică și cea rațională care diferențiază profund existența diurnă de cea nocturnă: „Probabil că o altă personalitate, distinctă, cade când noi dormim, o personalitate care are deja experiența acelei căderi, care are de fapt o amintire despre întâmplări trăite de o rasă din trecut. Amintirea rasială cea mai comună pe care o avem este visul căderii în spațiu” [Bachelard, p. 94]. Eul bacovian, coexistând regimului nocturn al existenței, poartă imanența acestei căderi, generând simultan și percepția abisalității, dar într-o manieră neutrală ca dat ontologic implacabil.

În imaginarul poetic, ipostaza ființei se subsumează unui adevăr paradigmatic: lumea este *cădere*. Alunecarea, curgerea, pierderea de sine în exilare mută, ori în nebunia asumată, toate sunt fețele metaforice ale celeiași căderi, active pretutindeni, ca și cum ar fi vorba de un numitor simbolizant comun al limbajului: tot ceea ce se verbalizează poetic este exil în și prin discurs. Este o „cădere vie”, spune Bachelard: este necesar ca „poetul să știe să comunice diferențiala căderii vie, adică schimbarea însăși a substanței care cade și care, căzând, în clipa însăși a căderii sale, devine mai apăsătoare, mai grea, mai eronată” [Bachelard, p. 96].

La rândul său, elementarul hidric transcrie un același pelerinaj al exilului interior bacovian. Prima observație care se impune, înainte de a intra în materia propriu-zisă a

analizei acvatică, este că Bacovia creează un spațiu poetic dominat de apele mortifere încât „Congenital, Bacovia este un nordic, fascinat de fecioare pale și de copleșitoare ninsori, de celeste melodii și de idile hieratice, denunțând târgul intrat în putrefacție autumnală și înecat în demențiale ape drept numai față imperfectă, grotescă a marelui târâm septentrional.” [Grigurgu, p.198]. Poezia lui Bacovia oferă imaginea exilării diluviene, a potopului care finalizează mortifer reclusiunea eului, și nu cea a vitalizării materiei sub influența acvatică, așa cum apreciasse Lovinescu: „Expresia celei mai elementare stări sufletești e poezia cinesteziei mobile, ce nu se intelectualizează, nu se spiritualizează, nu se raționalizează, cinestezie profund animalică, secrețiune a unui organism bolnav, după cum igrasia e lacrima zidurilor umede: cinestezie diferențiată de natura putredă de toamnă, de ploii și de zăpadă, cu care se contopește (...) în ea salutăm poate întâia lăcrimă de conștiință a materiei ce se însuflețește” [Lovinescu, p. 226]. Astfel, la Bacovia „Celula vie nu-i altceva decât o aventură, o erezie a mineralului lichid, o negație pasageră, intermediară a acestuia. Viața apare ca o penibilă evaziune din neant, ca o excrescență de celule dureroase ce au luat forma ființelor. O conștiință tragică luminează acest eșec” [Dimitriu, p. 130].

Dar așa-numitul primitivism, regresivitatea poeziei bacoviene spre vârstele dintâi, reconstituirea aceluia ocean primordial din care se naște materia sunt ipostaze, reprezentări iluzorii, poezia lui Bacovia concentrându-se asupra celui alt pol temporal, asupra încheierii ciclului cosmic, când materia se pulverizează, revenind la stihiiile oceanului mortifer: apa nu este deci spațiul genezei, ci acel „neant substanțial” de care vorbea Bachelard. E vorba deci de acea regresivitate ce precede un nou ciclu, implicit realitatea primară. Ovidiu Papadima afirmă în acest sens: „Întreaga atmosferă (...) în care se manifestă chipul lent al poeziei bacoviene, urmărirea lucidă a unui inevitabil scoborâș sfârșit, îi sugerează o idee de a curma suferința prin anticiparea vastă a unui final care nu va întârzia: moartea, dispariția în anonimatul inert al materiei, fantoma unui gând ce rătăcește obsedant în poezia lui Bacovia” [Papadima, p. 52]. Metaforele universului acvatic se situează după semnificația lor intrinsecă într-o ordine descendentă, undeva spre capătul duratei și într-un spațiu rece, cadru spațio-temporal propriu exilului disolutiv. Ele se constituie mai întâi într-o imagine generală a diluviului, din simbol al fecundității convertindu-se într-unul al potopului distructiv, printr-un proces de involuție. Devenite oglinzi ale închiderii eului, întinderile spațiale sunt niște reflectări ale morții ființei, întrucât ele provin din lacrimile cosmice, mereu în cădere, care sunt de fapt izomorfe apei disolutive. Gaston Bachelard constată, examinând proza *Pământ de sânge* a lui Edgar Poe, calitatea negativă pe care o are motivul hidric. Apa primește aici „coloratura de pedeapsă universală, coloratura lacrimilor... Apa din orice loc și din orice mlaștină apare ca apă-mamă a tristeții umane, ca materie a melancoliei. Nu e vorba de o impresie vagă și generală; este vorba de o participare concretă. Poetul nu mai visează imagini, el țintește substanța. Grelele lacrimi aduc în lume un sens uman, o viață umană, o materie umană” [Bachelard, p. 89-90]. Din acest punct de vedere, eul bacovian exilat în propria interioritate „are destinul apei care curge. Apa este în adevăr un element tranzitoriu. Ea este metamorfoza ontologică esențială între foc și pământ. Ființa sortită apei este o ființă în vertij. Ea moare în fiecare minut, fără încetare ceva din substanța sa se prăbușește. Moartea cotidiană nu este moartea exuberantă a focului care străpunge cerul cu săgețile sale; moartea cotidiană este moartea apei, ea sfârșește mereu prin moartea sa orizontală” [Bachelard, p. 91].

În cadrul ultimului nivel de semnificație al reveriei elementarității exilului, eul bacovian conotează obsesiv extincția sinelui, încadrându-l generic în vârsta *chthoniană* a exilului său: acum dialectica recurentă a căderii în non-existență ia forma actualizatoare a unor *simboluri claustromorfe* care vizează în mod simultan atât exteriorul cât și interiorul spațialității. Elementul chtonic generează principial simbolismul intimității, al reîntoarcerii la sânul său matern, operând și o transmutare a sexelor – principiul masculin al voinței devine feminin, un adăpost al repaosului. Dacă descinderea, cum precizează Bachelard, presupune un exil ca spațiu protector, sugerând arhetipul o actualizare a ființei materne, eul bacovian tinde a substitui senzația de protecție cu cea de nesiguranță în poemele

în care elementul chthonian potențează ambivalent siguranța maternă cu teroarea extincției prin claustrare. Pătrundem astfel în *regimul nocturn al imaginii*, termenul lui Durand semnificând acceptarea legilor caducității: „Antidotul timpului nu va mai fi căutat la nivelul suprauman al transcendenței și al purității esențelor, ci în liniștitoare și calma intimitate a substanțelor” [Durand, p. 207]. Această visare regresivă a teluricului ca element se asociază în poetica bacoviană cu necrofilia, căci mormântul dominat de viziunea macabră a disoluției eului devine pentru Bacovia o anihilare simbolică sub paradigma exilului. Iminente moarte a ființei, obsesie necrofilă dominantă la Bacovia, transformă imaginarul bacovian într-un catharsis al mineralului, astfel încât metafora exilului este auto-chthoniată în simboluri ale spațiilor închise.

Exteriorul, ca spațiu claustrant al eului, ia aspectul de labirint, iar perspectiva citadină acumulează câteva repere spațiale: piața, târgul, strada, parcul, periferia, cimitirul. Spațiul exterior, indiferent de configurația lui, provoacă neliniștea erotică și dezolarea și apare scindat, dilematic, amestecat, în care formele tipice și-au pierdut individualitatea, iubirea însăși stând sub semnul marginalului și al tranzitoriului. *Pustiul* și *golul* sunt cele două metafore folosite de Bacovia pentru a desemna vidul exilului din spațiul citadin. Sub toate ipostazele, specifice existenței sunt căderea în gol și pierderea în pustiul exilant sau chiar readucerea eului într-o casă-cavou, lipsită de viață și iubire. Relația conștiință-lume cu sugerarea similitudinii de destin își află la Bacovia un mod de tratare asemănător cu al lui Mallarmé. La poetul francez, după cum remarcă Hugo Friedrich, „conștiința de sine sau dialogul interior sfârșește printr-o identificare cu lumea exterioară. Peisaj și conștiință nu diferă decât prin aceea că unul îl exprimă pe celălalt. Grație peisajului, conștiința se recunoaște” [Friedrich, p. 109]. Dar exilul spațial bacovian transformă radical orașul și metamorfozele citadinului într-un topos al claustrării absolute, o virtuală incintă mortiferă, expresie a iremediabilei căderi în amorfismul interiorității, asumându-și, în același timp, și calitatea de *axis mundi* a citadinismului mortifer. În acest context de idei, exilul interior bacovian acutizează senzația izolării simboliste, până la extreme, concurând, conform pelerinajului mortifer al elementarității, un traseu regresiv al căderii, o simbolică reclusiune progresivă spre cavernele interiorității și depășind astfel autoritatea modelului francez.

Referințe bibliografice:

- Bachelard, Gaston, *Apa și visele*, București, Ed. Univers, 1999
- Bachelard, Gaston, *Pământul și reveriile odihnei*, București, Ed. Univers, 1999
- Constantinescu, Pompiliu, *Studii și cronici literare*, București, Ed. Minerva, 1981
- Dimitriu, Daniel, *Bacovia*, Iași, Ed. Junimea, 1981
- Durand, Gilbert, *Structurile antropologice ale imaginarii*, București, Ed. Univers Enciclopedic, 2000
- Friedrich, Hugo, *Structurile liricii moderne*, București, Editura pentru literatură universală, 1969
- Grigurcu, Gheorghe, *Bacovia, un antisentimental*, București, Ed. Albatros, 1974
- Lovinescu, Eugen, *Istoria literaturii române contemporane*, vol. I, București, Ed. Minerva, 1973
- Miteșcu, Adriana, *Imagini și materie poetică bacoviană*, în *Revista de istorie și teorie literară*, nr. 2/1972
- Oprea, Tudor, *Actualitatea lui Bacovia*, Prefață la *George Bacovia. Poezii*, ed. a II-a, București, Ed. Rai, 1999
- Papadima, Ovidiu, *G. Bacovia (simple note)*, în *Convorbiri literare*, nr. 6/1934
- Paz, Octavio, *Dubla flacăra. Dragoste și erotism*, București, Ed. Humanitas, 1998
- Streinu, Vladimir, *Pagini de critică literară*, vol. I, București, Editura pentru literatură, 1968

Pour une étude sémiotique du discours politique français

Valeria - Alina GULICIUC

Université « Babes-Bolyai », Cluj-Napoca, Roumanie

On affirme souvent que le politicien se moque du dictionnaire, qu'il use de symboles et qu'il construit son discours avec la précision d'un acteur, pour lequel l'interprétation est plus importante que les répliques proprement-dites.

C'est pourquoi l'étude des mécanismes intimes du discours politique représente actuellement, sinon un guide de survivance, du moins une aide absolument nécessaire pour déchiffrer le monde politique d'aujourd'hui. L'étude de la discursivité politique représente une modalité bénéfique de déterminer les politiciens à respecter les règles orthographiques et orthoéthiques dans le déroulement de leur discours.

Tout discours politique représente une forme de communication symbolique, un champ de bataille sémantique où les politiciens luttent pour leur suprématie. De plus, le discours politique est la seule modalité de légitimer le politique. Qu'on analyse le discours de la gauche ou de la droite politique, la légitimité constitue le but universel du discours politique. Situé entre la violence et le silence, la politique semble être l'espace médiateur, l'espace public où la parole remplace les armes et où elle en devient une.

Mais qu'est-ce que le discours politique? Il est difficile de donner une réponse unique à cette question, compte tenu des nombreuses personnes qui s'en sont occupées et qui ont créé toute une polémique. Pour ne pas y entrer, nous allons présenter seulement une définition générique, supposant le genre proche et la différence spécifique. Le discours politique représente un genre de discours qui se différencie des autres formes discursives par le fait qu'il est créé par les acteurs politiques, afin de persuader et de manipuler la société. Comme forme spécifique de communication, il est une forme spécifique qui assure la manipulation des gens.

Le discours politique constitue un important instrument d'action, mais sans avoir la docilité d'un instrument. Ce type de discours a un pouvoir qui ne doit jamais être minimalisée, suite au fait qu'il est essentiellement polémique. De plus, peu d'autres formes discursives se caractérisent par un symbolisme si riche. Dans le même temps, le discours politique offre une identité aux politiciens.

Quelles sont les caractéristiques du discours politique?

Afin de pouvoir comprendre la complexité de la discursivité politique, on doit préciser systématiquement ses caractéristiques. L'une des classifications les plus systématisées qui traite ce problème appartient à A. Trognon et J. Larrue.¹ Les deux auteurs considèrent que le discours politique a quatre traits principaux:

- (a) Le discours politique n'est pas un simple ornement de la conduite politique, mais *il est essentiel au politique*. Il est le noyau dur de la vie politique et ne peut pas être réduit à sa manifestation extérieure.
- (b) Le discours politique est une *énonciation polyphonique*, dans le sens où il résonne plus loin que ses destinataires directs. Cette caractéristique est soutenue par le modèle communicationnel du flux en deux étapes, modèle élaboré par Paul F. La-

1 Dans l'œuvre *Pragmatique du discours politique*, parue en 1994.

zarsfeld, Bernard Berelson et Hazel Gaudet. Selon leur opinion, le processus de communication fonctionne en deux étapes: dans un premier temps, l'information est intériorisée par les leaders d'opinion, information qui est ensuite transmise, dans un deuxième temps, aux autres membres du groupe.²

- (c) Le discours politique a comme trait principal *la mise en scène, la dramaturgie*. On compare souvent la politique au théâtre. Et cette opération prouve l'affinité du discours politique avec les règles du marketing. Cette affinité a donné naissance à une autre forme de marketing, appelée *marketing politique*, qui détermine et légitime, dans le même temps, le politicien à adapter son discours aux demandes du marché.
- (d) Finalement, le discours politique *a comme forme prototypique le débat, la polémique*. Cet espace discursif ne représente pas seulement le principal champ de bataille entre politiciens, mais aussi la seule manière de faire de la politique.

Le discours politique peut être considéré aussi comme *le macro–signe de la communication politique*, dont la valeur s'institue par l'intermédiaire de la pragmatique. Comme macro–signe, le discours représente le langage–objet de la sémiotique et peut être étudié en fonction des trois dimensions proposées par Charles Morris³ : la *syntaxe*, qui considère le discours comme objet formel–structurel, la *sémantique*, qui présente le discours dans sa qualité d'objet porteur de sens et la *pragmatique*, où le discours apparaît comme l'objet de la communication.

Ayant en considération la complexité de l'espace politique, les politiciens sont souvent forcés de stratifier leur discours sur deux niveaux distincts: celui de l'explicite et celui de l'implicite. Autrement dit, le discours politique suggère toujours quelque chose qu'on évite de dire directement, et cela pour pouvoir refuser la responsabilité de ses paroles, comme le disait Oswald Ducrot. Le schéma de l'implicite proposé par le linguiste français est le suivant:

X, alors Y. Donc Z

Pour que Y puisse effectivement être déduit de X, l'énoncé implicite Z doit avoir une valeur de vérité. Alors, le contenu réel et global du texte peut être identifié dans le plan de l'implicite, par le destinataire du discours du locuteur.⁴ L'avantage que suppose ce processus est représenté par le fait que le politicien ne formule explicitement que la phrase X, Y et Z étant implicitement entendus.

Pour soutenir ce point de vue, Charles J. Fillmore affirmait que, dans l'usage du langage quotidien, „on utilise constamment deux niveaux de communication: l'implicite ou le présuppositionnel et l'explicite ou l'illocutionnaire.”⁵ Autrement dit,

2 RUS, Flaviu Călin, *Introducere în Știința Comunicării și a Relațiilor Publice*, Colecția Universitaria, Seria Comunicare, Institutul European, Iași, 2002., pp. 46 - 47 .

3 Charles Morris, *op.cit.*, pp. 28-64.

4 Oswald Ducrot, *Dire et ne pas dire*, Herman, Paris, 1972, p. 5, *apud* Mirela Arsith *op.cit.*, 2005, p. 93.

5 Charles J. Fillmore, *Essai de description sémantique*, Langages, 17, Didier – Larousse, Paris, 1970,

**L sous-entend q si A suggère q et que L et
A le savent (c'est-à-dire que tous les deux savent que l'autre
le sait et savent aussi que l'autre sait qu'ils le savent)**

Mais, quelles sont les caractéristiques sémiotiques du discours politique français?

Il est extrêmement difficile de répondre à cette question, si on considère l'éventail politique français. Pour réussir quand même à donner une réponse, nous avons décidé de nous focaliser sur le discours de la droite française, et plus précisément, sur celui de Nicolas Sarkozy. Ce politicien français est Ministre d'Etat, Ministre de l'Intérieur et de l'Aménagement du Territoire dans le cadre du gouvernement français, conduit par Dominique de Villepin. Il appartient à la droite française, il est le président de l'UMP et, d'après le baromètre Ifop / Paris-Match, 47% des Français souhaitent qu'il devienne président de la République en 2007.

Nous avons décidé de nous focaliser sur ce personnage politique parce que, bien que chaque politicien ait un discours spécifique, on peut y discerner des éléments plus généraux, spécifiques à un parti, à une orientation et à une classe politique. On s'est arrêté à Nicolas Sarkozy parce qu'il est un homme politique controversé. Une partie de la population trouve sa manière de communiquer brillante, professionnelle, alors que l'autre partie n'y voit que démagogie et populisme. Peut-on dépasser ces jugements tranchés et se risquer à une analyse rigoureuse du sujet?

Pour essayer de faire cela, notre étude se base sur un ensemble de dix discours récents de Nicolas Sarkozy, la majorité datant de 2006. Quand même, notre étude contient aussi des renvois aux discours de Nicolas Sarkozy de la période 2003-2005.⁶

Nous allons commencer par une étude syntaxique du discours de Nicolas Sarkozy. Pour cela, nous allons analyser le texte qu'on considère comme le plus représentatif de son discours et symboliser et simplifier les relations existant entre les signes du texte.

p. 60, *apud* Mirela Arsith, *op.cit.*, 2005, p. 97.

6

Date	Thème du discours	Unités de texte
28.03.2006	Pour une France plus juste	69
24.04.2006	Pour une immigration „choisie“	102
28.04.2006	L'ouverture officielle du canal Via Stella	61
02.05.2006	La présentation du projet de lois relatif à l'immigration et à l'intégration	631
03.05.2006	Les funérailles du gendarme Jérôme BIRAULT	145
04.05.2006	La prévention de la délinquance	327
09.05.2006	Construire ensemble l'avenir de la France	24
13.05.2006	La réunion des cadres – Réformer pour reconstruire Paris	396
15.05.2006	Pour la France – Réunion publique	424

« (1) Mes chers amis, voilà ce que nous voulons. Voilà ce que nous ferons. Voilà ce que nous construirons. (2) En politique, disait Clémenceau, il faut d'abord savoir ce que l'on veut, il faut ensuite avoir le courage de le dire, il faut enfin l'énergie de le faire. (3) Rien n'a changé en fait! Mes amis, La France que j'aime n'est pas seulement dans les livres d'histoire. La France que j'aime écrit son histoire maintenant! »

La thèse que Nicolas Sarkozy veut accrédi-ter dans ce fragment est la suivante: *La France écrit son histoire maintenant; c'est pourquoi on doit la construire ensemble*. Pour révéler la structure syntaxique de ce discours, on doit proposer premièrement un set d'abréviations: D – le désir de changer; A – la force d'agir, de construire; P – l'action politique; S - la notion de changement; F – la République Française; et, finalement, H – l'histoire. Une fois les notations faites, on représente le texte par les relations suivantes:

- (1) (x) (Dx→Ax);
 (2) (x) (Px→Dx) & (Px→x) & (Px→Fx);
 (3) (x) (~Sx). [(Fx → ~Hx) (Fx= Hx)].

Quoique le discours de N. Sarkozy n'ait pas, généralement, une structure bien définie, ces relations nous aident à tirer une série de conclusions.

Une première caractéristique de son discours fait référence au fait que les signes du texte établissent des relations plutôt à l'intérieur de l'énoncé qu'à son extérieur. De plus, quoique les énoncés soient liés par des connecteurs, les signes se trouvent dans un état d'isolement phrastique, et n'arrivent pas à communiquer au niveau transphrastique.

Une autre caractéristique de ce texte tient au fait que ce discours se construit invariablement sur la base d'une règle kaléidoscopique, ayant chaque fois comme point de départ un nombre constant de propositions-référence.

Le discours de Nicolas Sarkozy est extrêmement bien ancré dans la réalité de l'énonciation, dans cet *ici* et *maintenant* du discours politique. Comme prévu, il préfère l'implicite à l'explicite, parce que, de cette manière, il peut éviter la responsabilité de ses paroles. De plus, il fait appel aux ressorts émotionnels pour convaincre les citoyens, en utilisant comme force illocutionnaire les formulations expressives, les représentatives et les déclaratives.

En gros, nous considérons que Nicolas Sarkozy est un bon communicateur. Mais, quoique sa stratégie ait des résultats incontestables, nous ne sommes pas d'accord avec la modalité utilisée par le président de l'UMP pour attirer l'attention de l'électorat. En ce qui nous concerne, nous pensons que le discours de N. Sarkozy contient de nombreuses réminiscences du discours populiste et qu'il est réalisé par l'intermédiaire de la dissimulation ou du ressort émotionnel. Même si son discours devrait être inclus dans la catégorie des discours de droite, son développement ressemble étrangement bien aux discours de gauche. En ce sens, quoiqu'il fasse référence à une série de notions spécifiques à la droite française, par une analyse plus profonde on découvre que son discours semble proche d'un espace fortement marqué par le déterminisme social et par la lutte de classe.

Pour conclure, nous considérons que l'analyse faite sur le discours de N. Sarkozy peut nous aider à trouver les similarités et les constantes du discours politique français, en général. Et cela, parce que le discours de cet homme politique rassemble dans une unité les caractéristiques et les symboles du discours de la droite avec ceux de la gauche française.

Bibliographie

- AUSTIN, John Langshaw, *Quand dire, c'est faire*, Paris, Ed. du Seuil, 1970.
- ECO, Umberto, *Tratat de semiotică generală*, Ed. Didactică și Pedagogică, București, 1982.
- GULICIUC, Viorel, *Cadre în semiotica integratoare a discursului filosofic*, Editura Didactică și Pedagogică, București, 1999.
- JAKOBSON, Roman, *Essais de linguistique générale*, Les Editions de Minuit, Paris, 1963.
- MARGA, Delia, *Introducere în analiza discursului, cu referire la istoria și sfera publică*, Editura Fundației pentru Studii Europene, Cluj-Napoca, 2003.
- MORRIS, Charles, *Fundamentele teoriei semnelor*, EFES, Cluj – Napoca, 2003.
- REBOUL, Anne și MOESCHLER, Jacques, *Pragmatica, azi. O nouă știință a comunicării*, Echinox, Cluj-Napoca, 2001.
- RICOEUR, Paul, *Metafora vie*, Univers, București, 1984.
- RUS, Flaviu Călin, *Introducere în Știința Comunicării și a Relațiilor Publice*, Colecția Universitaria, Seria Comunicare, Institutul European, Iași, 2002.
- SCÂNTEIE, Mihaela, *Introducere în semiotică*, Colecția Studii, Pygmalion, București, 1996.
- TROGNON, A., și LARRUE, J., *Pragmatique du discours politique*, 1994.

La littérature apatride ou Avantages et inconvénients de l'exil littéraire

Gina PUICĂ

Université Ștefan cel Mare, Suceava, Roumanie

*« on vit au fond du marasme avec une fidélité sidérale
encore un jour en peine encore une heureuse absence »*

Constantin de Chardonnet

Lors de notre intervention au premier colloque sur la Francopolyphonie (G. Puică, 321-322) nous nous interrogeons sur l'espace (culturel, littéraire) dans lequel s'intègre véritablement Théodore Cazaban – l'un des membres de l'exil roumain. Ni l'espace français dans lequel il s'est réfugié et qui l'a jeté dans les oubliettes de sa littérature, ni l'espace roumain qu'il a quitté et dans lequel son œuvre n'est pas entrée ne l'accueillent vraiment. Nous attirons alors l'attention sur la fragilité, voire l'évanescence du statut d'exilé au regard de la réception littéraire, notamment quand il s'agit d'auteurs issus de l'exil anticommuniste des pays de l'Europe de l'Est.

Tant que le concept de *littérature nationale* dominera les partages institutionnels, par-delà la mondialisation de la culture, la littérature de l'exil, qui est une littérature proprement *apatride*, aura un statut incertain. Certes, appeler la littérature de l'exil littérature apatride est pour le moins paradoxal quand on sait que la plupart des exilés roumains de la première heure – ceux qui ont quitté la Roumanie autour de 1947, sur lesquels nous avons été amenée à travailler en particulier – ont transformé leur destin littéraire en mission patriotique, la liberté créatrice en engagement politique. Mais quelque reconnaissante que soit la patrie envers ses chantres et défenseurs, elle ne rend pas toujours accessible l'accès à l'œuvre, et ne laisse pas la porte de la récupération grande ouverte.

Qui plus est, le nationalisme de ces écrivains qui est, en général, « éclairé », et parfaitement justifié – les exilés roumains voulaient dévoiler aux yeux de l'Occident les horreurs perpétrées au nom du communisme dans l'Est européen –, a souvent obnubilé tout ou partie de leur création, et même leur stratégie à long terme, et leur a coupé les ponts avec la littérature nationale du pays d'accueil, et surtout leur a fait souvent rater toute chance d'intégration dans l'espace d'accueil – intégration comprise ici dans le sens de visibilité sociale, et non d'assimilation servile aux modèles en place. L'histoire de l'exil roumain prouve que même quand les œuvres s'émancipaient de toute idéologie, le mal du pays, le *desiderium patriae* empêchaient les écrivains de faire leur deuil du pays natal et de repartir à zéro pour une véritable nouvelle aventure. Un exil-gâchis dont les coordonnées se trouvent dans un *no man's land*, voire dans un non-lieu ?

Certes, cet état des choses ne concerne pas les grands noms de l'exil, ceux qui ont vite été récupérés par l'institution de la Littérature Universelle (pensons notamment à Ionesco et Cioran). Ceux que nous avons ici en vue sont les individus qui composent cette énorme masse d'écrivains exilés de Roumanie entre 1945 et 1989, diverse et multicolore, mais uniformisée par un étrange sentiment d'appartenance à la communauté d'origine – pour le meilleur et pour le pire.

Coordonnées (idéales) de l'exil

Pour rendre notre propos plus explicite, partons de l'hypothèse lancée dans le titre même du présent article : l'exil présente toujours des avantages et des inconvénients. Plutôt des inconvénients, serait-on tenté de dire si l'on s'inscrivait dans un paradigme d'interprétation traditionnel. Or, il est, du moins en partie, dans le pouvoir des auteurs de faire basculer en leur faveur cette suite de changements radicaux et dramatiques qu'est tout exil. Il n'est pas cynique de tirer profit de l'inconfortable statut d'exilé plus ou moins apatride. C'est même vital. Entre l'identification farouche à la mère-patrie et l'asservissement total à la patrie d'adoption, il existe une tierce et salutaire possibilité : le va-et-vient permanent, mais non moins stabilisant, entre les deux, l'abreuvement aux deux sources ; autrement dit se servir consciemment aussi bien qu'instinctivement des espaces d'origine et d'accueil pour en faire des sources nécessaires à la vitalité de l'œuvre et de l'auteur lui-même.

Avec l'exil, de toute façon, l'espace d'origine devient espace mental, lieu de (re)création. L'espace d'accueil – sauf s'il est effectivement inhospitalier et que l'écrivain trouve en lui de nouvelles menaces pour ses actes et pensées – peut devenir un lieu parfaitement stimulant pour la vie de l'esprit. Les écueils inhérents à l'exil peuvent se transformer en autant de chances.

Mais trop souvent l'autre est vu comme ennemi et son propre repli identitaire comme exclusion de la part de la communauté d'accueil. La quasi-totalité des exilés roumains que nous connaissons pense de la sorte. Or, gare aux ennemis imaginaires, à leur intronisation sur la toile de fond de nos mentalités et convictions. On n'en sort jamais indemne.

Mais qu'est-ce que l'exil ? voilà une question devenue de nos jours fondamentale (le nombre impressionnant d'ouvrages traitant de cette problématique parus dernièrement le démontre assez). L'intérêt croissant pour cette problématique n'est pas dû au seul fait qu'une bonne partie de l'Europe vient à peine de sortir de sombres périodes qui ont poussé bien des intellectuels à s'expatrier, mais parce que nous sommes à une époque d'exil et d'exode généralisés. Nous sommes jusqu'à dire une époque d'exil nécessaire. Le monde est devenu tellement mobile avec la fin de la modernité que le mouvement spatial devient une nécessité de l'être-au-monde et... de la création artistique. Le statut d'étranger lui-même est depuis longtemps en train d'être redéfini.

Tant qu'on ne s'encombre pas d'« idées fixes », ni de « passions mortifères » (N. Lapiere, 11) – fussent-elles nobles et justifiées – qui accompagnent souvent les excès et les dérives du patriotisme, en exil toute tragédie personnelle et nationale peut être transfigurée en œuvre, sublimée dans l'acte de création. « Comme la pensée, l'art s'invente et se renouvelle en regardant au dehors. » (*Ibid.*, 38). Les inventions devraient ainsi être le lot de tout exil.

En effet, l'exil et son attirail de souffrances et de frustrations peuvent être convertis en une suite d'illuminations si l'on arrive à sortir du déterminisme de l'appartenance pour entrer dans la dynamique des confrontations à l'altérité, sans rancœur ni agressivité, simplement avec du courage et de la bonne volonté. Car « l'exil est une douloureuse expérience de perte et, en même temps, un puissant facteur d'enrichissement de la culture moderne. » (*ibid.*, 117). Rappelons aussi que l'exil est inhérent à toute vie. L'existence est une suite d'exils : on est chassé du ventre maternel, de l'âge d'or de l'enfance, enfin de la vie même. Or, à l'absurde de l'existence, il faut opposer le dynamisme, le présent et le changement continu. Et par-dessus tout, il faut être toujours prêt-à-l'exil. Il n'y a pas de moyen plus efficace pour donner un sens à la vie, notamment à notre âge postmoderne qui a vu s'écrouler les grands mythes, les « grands récits » et qui, de ce fait, a remplacé les valeurs de la transcendance par celles de l'ici-maintenant.

Par-delà le concept d'exil en tant que déracinement, errance, souffrance, séparation – exil obligé –, il nous faut aussi désormais « apprendre à voir l'exil comme un choix libre, un projet créatif que l'homme fait dans la condition déracinée » (Trigano, 31). En effet, l'exil n'égalise pas « déracinement » et « moins-être » uniquement, mais aussi ce « plus-être » (ibid., 51), lorsque l'individu découvre avec surprise et délectation qu'il peut se surmonter lui-même, « dompter sa ruine » (ibid., 48). Aussi tout exil exige-t-il un retour. Sans ce retour, « il ne serait plus que déracinement » (ibid., 92), donc il raterait la chance d'être véritablement cet exercice d'initiation que tout écrivain ose espérer vivre. Or, souvent les écrivains de l'exil – bien que toujours tournés vers la mère-patrie, vers leur Ithaque, ne laissent pas de chances à cette possibilité, alors même que les conditions historiques le permettent.

L'entre-deux de l'exil est sans aucun doute fertile, permettant une double appartenance, mais il peut être tout aussi bien – et c'est ce qui semble arriver aux exilés roumains – « un site périlleux » (N. Lapière, 56), quand les exilés risquent de se retrouver orphelins des deux pays.

L'éthos de l'exilé roumain

Voulant prendre l'histoire à bras le corps, et surtout s'opposer à elle puisqu'ils la considéraient injuste, les exilés roumains de la première génération ont fini par se mettre... à l'écart de l'histoire, en tout cas ignorés de ceux qui font l'histoire. On sait que la première « vague » des exilés roumains était farouchement anti-communiste, constituée qu'elle était des sympathisants du roi Michel, voire du maréchal Antonescu et du mouvement légionnaire. Par-delà leurs propres exagérations et défauts d'interprétation des données de la réalité, ils avaient tous compris que la Roumanie ne s'était pas « libérée » après la Seconde Guerre, mais qu'elle était entrée dans la sphère d'influence soviétique. Et à titre de connaisseurs sur le terrain des réalités de l'Est, ils se voulaient porteurs d'un message pour cet Occident qui s'illusionnait sur les possibilités du communisme de libérer l'homme de toutes les servitudes. Or, non seulement leur message ne passait pas – notamment dans un pays comme la France, dont l'intelligentsia a toujours été plus ou moins portée vers les utopies –, mais ils ont fini par se faire exclure des débats, voire de la société entière.

En effet, le communisme, ayant cet avantage sur le fascisme d'être une doctrine issue des Lumières, a pris beaucoup de temps, surtout en France, pour se faire connaître pour ce qu'il était (et encore !). Ce ne sont donc pas tant les raisons proprement historiques qui pourraient expliquer le divorce entre les réfugiés roumains et les milieux d'accueil, mais les conflits idéologiques qui les opposaient. Considérés par les autres, mais aussi par eux-mêmes, tout au plus comme des survivants et des gardiens d'un monde révolu (ce qu'ils étaient en vérité avec beaucoup de fierté), les écrivains roumains ont ainsi fini soit par déposer les armes, soit par faire de leur combat une gratuite et monocorde rengaine dont ils ne surent et ne purent plus sortir. Cette vision et cette posture défaitistes contribuèrent à la longue à leur exclusion non seulement des débats politiques, mais aussi de la scène littéraire. Un double exil, donc, qui n'allait plus prendre fin, même pas après 1989. Quand l'exil quitte les coordonnées historiques et devient intérieur, il est quasiment impossible de s'en sortir.

Or, « le retrait du monde, c'est-à-dire l'inexistence dans l'espace public, qu'elle soit subie ou choisie, sous la forme de l'exclusion ou du repli, est toujours un péril. Et ceci vaut pour tous les individus et les peuples privés de droits. » (N. Lapière, 88). C'est le raisonnement de Hannah Arendt qui pensait notamment au peuple juif, mais qui s'avère valable en toutes circonstances.

Ironie de l'histoire, Théodore Cazaban (et il n'est pas le seul) m'avouait récemment que tous les changements majeurs que connaît la Roumanie actuellement ne l'intéressent presque plus, lui qui a travaillé de longues années pour la Radio Europe Libre et pour la Voix de l'Amérique, qui a écrit dans la presse de l'exil et, surtout, qui a très directement et centralement milité, aux côtés de nombre de ses pairs, dans le Comité National Roumain. Celui-ci regroupait les représentants des trois partis qui avaient gagné aux élections de 1946 en Roumanie et qui se proposaient de coaliser les Roumains exilés et de les faire participer au combat politique, notamment pour la bonne information de l'Occident quant aux réalités existantes au-delà du Rideau de fer, comme riposte à la propagande communiste est-européenne... Triste et amère condition de l'exil. Théodore Cazaban, Monica Lovinescu, Virgil Ierunca, Leonid M. Arcade, Vintilă Horia, Alexandre Vona, Paul Goma, tant et tant d'autres encore. Ceux-ci se sont installés en France. Mais il y a les autres, partis et restés dans d'autres pays de l'Occident européen, ou encore aux Etats-Unis et en Amérique Latine. À divers titres, ils ont tous été les vaincus de l'Histoire.

Faut-il, à partir de ce sacrifice si évident, conclure à un *exil exemplaire* de nos écrivains ? Dans un livre d'entretiens, I. Corbea et N. Florescu appellent les exilés roumains *chevaliers de la résignation*, considérant que par-delà leurs désillusions et leur échec, les exilés nous ont « sauvés spirituellement et moralement » [nous autres Roumains, en tant que peuple dont le cours naturel de l'histoire a été interrompu pour de longues décennies, n.n.-G.P.] (Corbea, Florescu, 6).

À moins que leur exil, par son échec dans le concret, ne soit la négation même de l'exil, de cette essence de l'exil que nous n'avons même pas essayé de définir, mais dont nous avons tenté de circonscrire quelques coordonnées idéales.

« Ce silence de l'exil... Il me faut, à chaque instant, si je ne veux pas mourir d'ennui, de désert, de vide, de mutisme, découvrir ou inventer de l'histoire. Mais je ne parviens pas toujours. Il me faut des conditions si particulières, des détours si compliqués que parfois je désespère. » (L. Sebbar, 97) C'est une femme d'origine algérienne qui parle ici, mais ce paragraphe eût pu être écrit par bien des exilés roumains – hommes et femmes. Ne peut-on d'ailleurs pas conclure à une féminité de l'exil roumain, donc à une double marginalité autant périlleuse que fascinante ? Retranchement, souffrance, sentiment confus de dignité bafouée dissoute en résignation sont les traits exacts de l'exil roumain, alors que les revendications méthodiques et systématiques, « masculines » (!) ont rarement été au programme des actions de nos exilés – contrairement à ce que l'implication politique des écrivains laisserait penser. Finalement, ces exilés roumains ne seraient-ils donc non pas des exilés endurcis, mais juste des déracinés souffreteux et en mal d'appartenance ?

« Avec l'exil, un tournant radical est vécu : ou bien l'exilé se perd corps et biens avec la dislocation de la ronde de la transmission, ou bien il se fait commencement d'une transmission à venir, se haussant à la hauteur d'un héros, inaugurant une histoire nouvelle. » (Trigano, 14-15). Perdant leurs biens, ces Roumains expatriés juste après la Seconde Guerre n'ont pas pour autant perdu leur âme. Mais cette victoire dans l'invisible absolu n'en est pas moins une perte dans la temporalité déspiritualisée de la modernité européenne du XXe siècle. La première vague de l'exil n'a donc pas pu se faire commencement d'une nouvelle transmission. Pourquoi l'idée de ce recommencement leur a-t-elle fait peur (si on a vraiment le droit d'évoquer dans ce contexte la peur ; il vaudrait mieux parler de retrait) ?

Mais si on peut considérer cette génération comme en quelque sorte perdue, les vagues d'exilés roumains des décennies ultérieures, notamment la dernière, celle des années quatre-vingts, ont su rompre cette ronde et ouvrir une nouvelle histoire. Quand ces écrivains quittaient la patrie ils avaient en tête d'abord leur projet personnel.

On a pu dire qu'ils n'étaient pas de vrais exilés, c'est-à-dire de vrais Roumains. Or, sans nécessairement inscrire la spiritualité liée à leurs origines roumaines au firmament des lettres universelles, leur apport n'en a pas été moins important. Modestement ils ont contribué et ils contribuent encore, sans complexes ni fatuité notables, au bon fonctionnement de la république mondiale des lettres. Citons quelques-uns de ces écrivains vraiment désinhibés, qui écrivent à leur niveau et selon leur talent respectifs, non seulement pour les Roumains, mais pour un public beaucoup plus large : Matéi Visniec, Norman Manea, D. Tsepeneag, Cătălin Dorian Florescu, Andrei Codrescu. D'âges différents, plus ou moins nostalgiques (mais sachant mettre à profit leur mal du pays), ayant élu domicile en Europe ou aux États-Unis, ils composent une catégorie tellement hétéroclite que l'on aurait beaucoup de difficultés pour trouver des notes communes entre eux. Or, c'est peut-être ce qui les distingue enfin, à notre époque de mondialisation où les artistes de tous horizons tâchent de se singulariser autant que possible, sans nécessairement se placer sous un chapeau protecteur et réductionniste.

Pour un libre exil

Entre ce que l'exil a dû être de longues années durant et ce qu'il aurait peut-être dû être, quel avenir pour la littérature exilique ?

Placée actuellement entre le dépaysement total, le refus de l'assignation à une patrie unique et la dimension éthique qui ré-accapare de nos jours les esprits créateurs, la littérature nomade contemporaine travaille dans l'effervescence d'un présent multiple et milite pour un patriotisme... écologique (Ma patrie c'est la terre elle-même !). Et c'est sans doute une attitude sage. C'est sur cette note que nous voulons achever nous aussi ce bref examen des conduites en exil.

P.S. On aura sans doute remarqué la bizarrerie de cette recherche-radiographie où nous avons davantage posé de questions que nous n'y avons trouvé de réponses et encore moins donné de verdicts. Mais l'exil, cet espace de l'entre-deux, ne permet peut-être pas de certitudes définitivement acquises. Les potentialités ouvertes correspondent sans doute mieux à ce que l'exil représente.

BIBLIOGRAPHIE

1. CORBEA, Ileana, FLORESCU, Nicolae, *Resemnarea cavalerialor*, București, Ed. "Jurnalul literar", 2002.
2. CRISTEA, Mihaela, *Experiența inițiativă a exilului*, Cu un cuvânt înainte de Octavian Paler, București, Ed. Roza Vânturilor, 1994.
3. FLORESCU, Nicolae, *Întoarcerea proscrisilor, reevaluări critice ale literaturii exilului*, București, Ed. "Jurnalul literar", 1998.
4. HUSTON, Nancy, SEBBAR, Leïla, *Lettres parisiennes : Histoires d'exil*, Paris, coll. « J'ai lu », 1999.
5. LAPIERRE, Nicole, *Pensons ailleurs*, Folio essais, n° 482.
6. PUICĂ, Gina, « Théodore Cazaban : francophonie, roumanité, exil », in *La francopolyphonie comme vecteur de la communication*, Chișinău, ULIM, Institutul de Cercetări filologice și interculturale, 2006, pp. 315-323.
7. SĂLCUDEANU, Nicoleta, *Patria de hîrtie. Eseu despre exil*, Brașov, Ed. Aula, 2003.
8. TRIGANO, Shmuel, *Le temps de l'exil*, Paris, Payot & Rivages, 2005.

DE LA PHRASE AU TEXTE

Adriana-Gertruda ROMEDEA

Université de Bacău, Roumanie

Dans la linguistique de l'énoncé on utilise souvent les termes **phrase** et **énoncé**, qui se confondent en général. Mais quels sont les traits qui les distinguent ?

La syntaxe oppose **énoncé** et **phrase** sous prétexte que l'**énoncé** est « une unité de communication élémentaire, une séquence verbale douée de sens et syntaxiquement complète » et la phrase est « un type d'énoncé qui s'organise autour d'un verbe » [P. Charaudeau et D. Maingueneau, 2002 : 222].

Du point de vue de la pragmatique, la **phrase** est « une suite de mots organisés conformément à la syntaxe » et l'**énoncé** « la réalisation d'une phrase dans une situation déterminée. On remarque alors que différents énoncés d'une phrase ont généralement des sens tout à fait différents » [O. Ducrot et J.-M. Schaeffer, 1995 : 250].

Au niveau transphrastique, l'**énoncé** devient presque l'équivalent du **texte**, étant considéré comme une séquence verbale qui forme un tout relevant d'un genre de discours déterminé. Dominique Maingueneau y inclut : le bulletin météorologique, le roman, l'article de journal, la conversation, etc. Néanmoins, on peut opposer le **texte** à l'**énoncé** dans la perspective de la linguistique textuelle. Dans ce sens, Jean-Michel Adam affirme : « un énoncé, au sens d'objet matériel oral ou écrit, d'objet empirique, observable et descriptible, n'est pas le texte, objet abstrait [...] qui doit être pensé dans le cadre d'une théorie (explicative) de sa structure compositionnelle » [1992 : 15].

Une autre opposition marquante est celle entre **énoncé** et **discours** dans le cadre de l'analyse de discours, réalisée par Louis Guespin : « L'énoncé, c'est la suite de phrases émises entre deux blancs sémantiques, deux arrêts de la communication ; le discours, c'est l'énoncé considéré du point de vue du mécanisme discursif qui le conditionne. Ainsi, un regard jeté sur un texte du point de vue de sa structuration « en langue » en fait un énoncé ; une étude linguistique des conditions de production de ce texte en fera un discours » [1971 : 10].

Dans *L'Archéologie du savoir*, M. Foucault fait une analyse de l'énoncé dans la perspective philosophique qui complète la définition de L. Guespin : « L'énoncé n'est pas une unité du même genre que la phrase, la proposition ou l'acte de langage [...] Il est dans son mode d'être singulier (ni tout à fait linguistique, ni exclusivement matériel), indispensable pour qu'on puisse dire s'il y a ou non phrase, proposition, acte de langage et pour qu'on puisse dire si la phrase est correcte (ou acceptable, ou interprétable), si la proposition est légitime et bien formée, si l'acte est conforme aux réquisits et s'il a été bel et bien effectué » [1969 : 114-115].

La phrase, cette représentation « abstraite » de l'énoncé, constitue le principal objet de la grammaire générative-transformationnelle. Elle a une structure hiérarchique qui implique des subordinations et lui donne un caractère formé. Quand même, la théorie de Noam Chomsky considère la phrase comme une structure infinie même si la pratique lui impose toujours des limites parce que toute activité idéologique est présentée sous la forme de certains énoncés finis du point de vue de la composition [1969 : 21].

Dominique Maingueneau affirme que « la phrase n'est qu'un des types d'énoncés », elle est « une structure où s'associent un groupe verbal et un groupe nominal sujet et qui

peut être affirmée ou niée » [1999 : 29]. A son tour, Pierre Le Goffic définit la phrase comme : « cette séquence autonome dans laquelle un énonciateur (locuteur) met en relation deux termes, un sujet et un prédicat » [1994 : 8].

La phrase française se remarque par deux grands types : *la phrase simple* (spécifique au langage parlé ou écrit courant) et *la phrase complexe* (langage écrit et littéraire).

La phrase simple peut être constituée de cinq manières : GN seul ; GV seul ; GN + GV ; GN + GV + compléments ; GN + GV + attribut. *La phrase complexe* utilise des groupes nominaux et des groupes verbaux complexes.

Une autre caractéristique de la langue française est la *nominalisation*, c'est-à-dire un procédé qui demande la transformation de la phrase et le choix des mots pour donner, en peu de temps, une grande quantité d'informations (concision) et les hiérarchiser. En outre, il y a des verbes polémiques qui ont pour correspondants des substantifs (*coordonner – la coordination, le coordinateur, coordonné(e)*). Ce procédé est souvent utilisé pour annoncer les titres des journaux ou pour présenter des informations orales.

La nature de la phrase implique une autre classification : si l'énonciateur présente un énoncé comme vrai et en informe éventuellement son interlocuteur, on distingue *la phrase déclarative* (*affirmative* et *négative*) ; si l'énonciateur présente un énoncé qui n'est ni vrai ni faux et demande une information à son allocutaire – *la phrase interrogative* ; si l'énonciateur exprime sa volonté (ordre, prière, conseil) et entend que l'allocutaire agisse ou se garde d'agir – *la phrase impérative* ; si l'énonciateur exprime ses sentiments (admiration, contentement, colère, mépris, dégoût) – *la phrase exclamative*.

Entre les phrases s'établissent plusieurs types de relations. Par exemple, nous observons que, si nous analysons la phrase *il neige*, identifiée en deux textes différents, on constate qu'il s'agit de deux énoncés différents de la même phrase. Si le locuteur utilise des informations empiriques dans son raisonnement déductif, à savoir des informations particularisantes sur le monde, il réalise *des inférences contextuelles* qui contribuent à l'identification du sens de la phrase. Dans la mesure où la corrélation entre les informations n'est pas absolue, on parle d'*inférences probables*.

Nous établissons le sens de la phrase si nous avons comme point de départ le sens de l'énoncé, déterminé pourtant par la sémantique de la phrase. Si nous affirmons : *Quelques objets faits en céramique sont des tasses*, la phrase attire immédiatement l'inférence : *Quelques tasses sont faites en céramique* et non pas *Toutes les tasses sont faites en céramique* ; compte tenu de l'adjectif *quelques* et de la structure de la phrase : GN + GV + complément ayant le rôle de fixer et de décrire le sens de l'énoncé.

Oswald Ducrot identifie un problème qui concerne *le sens*. Il constate que la majorité des linguistes confondent *sens* et *signification*. En général, on utilise *le sens* au niveau de *la compréhension* qui concerne la phrase ou au niveau de *l'interprétation* qui concerne l'énoncé. Néanmoins, il recommande qu'on adopte le terme *signification* à propos de la phrase et celui de *sens* à propos de l'énoncé pour désigner le sens global d'une production langagière : « *Je prolongerai cette première distinction, du point de vue sémantique, en opposant la «signification», valeur sémantique attribuée à la phrase, et le «sens», valeur sémantique lue dans l'énoncé* » [1991 : 280].

D'une part, pour que la phrase ait une signification, elle doit présenter une adéquation à ce qui a été dit auparavant (cohésion textuelle) et être adaptée au contexte, là où il n'existe pas de contexte verbal. Selon Robert Martin, « *la cohésion textuelle se fonde*

sur des critères comme ceux d'isotopie, d'anaphore, de communauté présuppositionnelle, dont la fonction s'exerce à l'intérieur même du texte, indépendamment de toute variation situationnelle » [1983 :18] et vise la linguistique. D'autre part, la cohérence met en jeu des situations, des intentions, des connaissances de l'univers, des codes autres que linguistiques, c'est-à-dire pragmatiques.

Le terme phrase désignait au XVII^e siècle la « *façon de parler, l'arrangement des mots* », donc il correspondait vaguement à ce qu'on désigne aujourd'hui par le terme *locution* ou *expression*. Les unités reconnues et utilisées par les grammairiens de la période classique ne correspondent pas totalement avec la *phrase moderne* : d'un côté la proposition correspond à une structure linguistique minimale articulée sur des relations « *étroites* » (sujet / verbe, sujet/ attribut), de l'autre, elle renvoie à la phrase complexe.

Les marques typographiques de la phrase sont considérées comme des signes de délimitation de l'homogénéité grammaticale. Presque le même rôle est accompli par les éléments de coordination et de subordination qui établissent des rapports fondamentaux dans la phrase.

Dans la description syntaxique, la phrase fixe « *le cadre à l'intérieur duquel se déploie un réseau de relations (les fonctions grammaticales) et les classes d'unités simples (les groupes de mots) qui constituent l'architecture syntaxique des énoncés* » [Paula Gherasim 1998 : 290].

En ce qui concerne les rapports établis dans et entre les phrases, on identifie *la coordination* et *la subordination*. *La coordination* représente la « *relation, explicite ou implicite, qui unit des éléments de même statut : soit des phrases, soit, à l'intérieur d'une phrase, des termes qui ont la même fonction, par rapport au même mot* » [M. Grevisse, 1993 : p. 363]. *La subordination* définit, à l'intérieur de la phrase, la relation qui unit « *des éléments qui ne sont pas de même niveau, qui ont des fonctions différentes, dont l'un dépend de l'autre* » [M. Grevisse : p. 387]. Les limites typographiques font entrer dans la phrase des unités diverses du point de vue morphologique (groupes nominaux, groupes adjectivaux, groupes adverbiaux ...), indiquées à la subordination par différentes conjonctions, ayant des rôles différents : modalisation, topicalisation, prédication seconde, détermination du cadre. Toutefois, elles présentent un trait commun : celui d'appartenir à un système syntaxique de dépendance, même si elles illustrent difficilement la notion d'*intégration* qui caractérise la structure de la phrase.

La cohésion syntaxique représente ce qui « *enchâsse* » la phrase dans un développement textuel, ce qui la « *soude* » à ce qui précède et à ce qui suit. Elle peut être établie par la pronominalisation. Ainsi, la présence des pronoms dans des phrases telles que :

1. *X, je le vois.* 2. *X, je me suis promenée avec lui.* 3. *X, il est venu.*

Nous renforçons l'analyse en termes de détachement ou de segmentation comme si la forme anaphorique constituait une trace du constituant déplacé et expliquait la description suivante de phrases : 1. *Je vois X.* 2. *Je me suis promenée avec X.* 3. *X est venu.*

Un autre moyen d'établir la cohésion syntaxique est le phénomène d'ellipse, c'est-à-dire qu'en rétablissant le verbe sous-entendu, on peut reconstituer une structure syntaxique dans laquelle chaque élément entre en relation de dépendance d'une manière plus facile. Dans la phrase : *Si vous voulez le savoir, je pense sérieusement à cette affaire*, la notion de subordonnée hypothétique s'applique à la première proposition si nous reconstituons la principale : *Si vous voulez le savoir, je vous annonce que je pense*

sérieusement à cette affaire, comme une structure hiérarchisée dans laquelle l'élément périphérique trouvera sa place.

Le concept de texte prend consistance et commence à être mis en discussion par Quintilien et surtout pendant la Renaissance. Au Livre IX de *l'Institution oratoire*, Quintilien associe le texte (*textus* et *textum*) à la *compositio*, c'est-à-dire à l'*inventio* (choix des arguments), l'*elocutio* (mise en mots) et la *dispositio* (mise en ordre ou plan du texte) réunis.

L'usage du terme est presque habituel parmi les parleurs d'une langue, sans poser de grandes questions. Jean-Paul Bronckart constate ainsi que les locuteurs sont « *aptés à distinguer un texte de ce qui n'en serait pas un, avec au moins autant d'efficacité qu'ils sont capables de distinguer une phrase grammaticale d'une non phrase* » [2004 :103]. Le texte est une unité de signification et il n'importe pas qu'il s'agisse d'une interjection, d'un article de journal, d'une nouvelle, d'une publicité, d'une pièce de théâtre, etc.

Nous constatons que l'utilisation du terme texte nous fait immédiatement penser au texte littéraire. Dans la littérature nous employons la notion de texte d'un drame, d'une esquisse ou d'une poésie. La littérature représente tout ce qui est écrit d'une certaine manière, destiné à un public, c'est pourquoi nous pouvons considérer la littérature comme texte sans que le rapport inverse soit possible, le domaine d'action du texte étant plus vaste que celui de la littérature.

Dans la perspective de la linguistique générale, le texte transmet un message d'un émetteur à un récepteur. Le message est une sélection de signes d'un ou de plusieurs codes qui doit être décodé par le récepteur. Le code symbolise la possibilité du texte d'exister pendant que le message est sa réalisation, le texte concret. L'émetteur joue le rôle de l'auteur du texte tandis que le récepteur joue celui du public/du lecteur. Selon Umberto Eco, « *la compréhension d'un texte se base sur la dialectique acceptation-rejet des codes de l'émetteur et proposition-contrôle des codes du destinataire* » [1982: 348].

Jacques Fontanille estime que pour les spécialistes des langages, le texte est « *ce qui se donne à appréhender, l'ensemble des faits et des phénomènes qu'il s'apprête à analyser* » [1998 : 79]. Ainsi, le linguiste a affaire à des faits textuels et non pas à des « *faits de langue* ».

La partie matérielle du texte est la langue dans sa forme acoustique et graphique par laquelle le locuteur transmet un message. La communication textuelle demande la présence d'un locuteur (un émetteur), d'un allocutaire (un récepteur), d'un message à communiquer, d'un contexte (un référent), d'un canal (un contact) et d'un code. Le texte porte une relation de ressemblance avec la phrase qui contribue à l'analyse (rhétorique, narrative ou thématique) du texte. Cette analyse porte sur quelques aspects tels : l'*aspect verbal* qui comprend tous les éléments linguistiques des phrases qui le composent (phonologiques, grammaticaux, etc.) ; l'*aspect syntaxique* rapporté aux relations qui existent entre les unités textuelles (phrases, groupe de phrases, etc.) ; l'*aspect sémantique* – le contenu sémantique des unités linguistiques.

Nous sommes d'accord avec l'opinion de Mariana Tuțescu qui considère le texte comme « *l'unité linguistique supérieure à la phrase* », c'est-à-dire « *un ensemble de propositions, une séquence ou un ensemble de séquences de propositions rattachées par des rapports logico-syntaxico-sémantiques* » [1980 : 15-16] qui reflètent l'univers d'attente ou d'expectation des locuteurs. Le texte permet d'accomplir un processus de décodage pour que l'auditoire reçoive le message envoyé.

Carmen Vlad, dans *Textul aisberg*, considère que tout acte de communication verbale présuppose une addition de mots qui se succèdent dans le temps (aspect oral) et dans l'espace (aspect écrit). Mais cette succession représente seulement une partie du sens textuel. Pour surprendre la partie indirectement exprimée, Carmen Vlad redéfinit le texte en utilisant la notion de **texte-iceberg** : « nous avons recours au syntagme *texte-iceberg* pour suggérer la compréhension permissive, totalement modifiée, que nous lui attribuons ; dans le plan théorique, cette expression signifie une catégorie linguistique-sémantique, d'une complexité fonctionnelle et structurale sans pareille dans la sphère du verbal, et dont le contenu spécifique, le sens, est la conséquence du syncrétisme relationnel et fonctionnel des signes engrenés dans le tissu textuel » [2003: 14].

Le texte-iceberg est un signe verbal complexe, le résultat de la sémiologie textuelle, pris simultanément comme *produit* et comme *partie d'un processus* (toujours bipolaire et dialogique), réalisé dans des conditions spécifiques d'interprétation. Comme *produit*, le texte iceberg signifie la structure des signes verbaux (mots, énoncés, etc.) destinée à la connaissance du monde; pourtant, on ne peut pas le considérer comme une structure statique, fixe et définitive. Comme *partie du processus de communication*, il représente la source qui déclenche la communication et le support de l'acte d'interprétation du sens. Par sa fonction communicative, le texte facilite l'adaptation du processus *enregistrer* – *interpréter* l'acte de l'énonciation.

Revenons maintenant au texte littéraire. Dans la perspective de la sémiotique générale, celui-ci peut être décrit comme un ensemble de *mondes possibles*. Les mondes possibles sont des états de choses, des constructions culturelles ou des productions sémiotiques [A.-G Romedea, 1999 : 121]. La littérature, comme texte artistique, représente ce que le public perçoit, non seulement de manière pragmatique, mais aussi comme *manifestation particulière* dans un certain lieu et à un certain moment [Paul Zumthor, 1983 : 38-39].

Heinrich F. Plett met en discussion la possibilité d'établir le commencement et la fin du texte. Selon lui, tout texte peut être augmenté à l'infini par l'addition d'un nombre illimité de signes partiels (par exemple de propositions) : « *Le texte est un signe linguistique qui porte sur la convention sociale* » [1983: 40].

Dans le texte, une place très importante est occupée par la cohérence des éléments qui rend possible l'existence du texte et des unités linguistiques structurales résultées de la combinaison des éléments structuraux inférieurs: le morphème et la proposition. La simple succession des propositions sans aucune liaison entre elles ne peut pas constituer le texte. Les éléments identiques doivent être repris de la proposition antérieure dans la proposition suivante pour réaliser la cohérence.

L'analyse du texte dans la *perspective syntaxique* impose l'existence d'un code qui écarte l'interférence avec la sémantique et la pragmatique, mais il ne peut pas les ignorer totalement. Dans la *perspective pragmatique*, le texte est un instrument de la communication linguistique entre l'émetteur et le récepteur. Tout acte de réception est unique à cause des *prémisses communicatives externes* (l'espace, le temps et la situation de l'acte de communication) et *internes* (les facteurs biologiques, psychologiques et sociologiques de l'émetteur et du récepteur) qui le conditionnent. Pour le récepteur, le texte n'est pas le même que pour l'émetteur parce que chacun d'entre eux apporte dans l'acte de communication des prémisses différentes ; de cette manière, on a deux textes. On constate la même chose si on parle de plusieurs récepteurs et émetteurs ou si le

récepteur et l'émetteur sont la même personne. Cette dernière situation est possible à cause de l'intervention du temps qui détermine une « *différence communicative* ». C'est pourquoi la science de la littérature a réagi à la distinction entre différents types de lecteurs (individuels, collectifs, contemporains, scientifiques, historiques, etc.).

Ainsi, on considère aujourd'hui comme norme de la textualité pragmatique ce qui est reconnu par la société comme constitutif pour le texte dans un certain lieu, à un certain moment, dans une situation donnée. Cette norme accepte les types suivants de textes : les nouvelles diffusées à la radio, la recette, la réclame, l'article de fond, l'exposé, le reportage, le journal, la biographie. La norme de la textualité pragmatique est soumise au changement permanent. Si l'émetteur essaie de la remplacer, il intervient dans la structure syntaxique du signe, dans le canal ou sur le récepteur. La syntaxe du texte se fait remarquer seulement dans le contexte de l'acte de communication. Les dimensions du texte sont établies en fonction du but de la communication (les textes peuvent avoir plusieurs interprétations). L'émetteur et le récepteur sont ceux qui marquent le commencement et la fin du texte par une double interruption de la communication à l'aide des signes métapragmatiques (formules de salut, titre, incipit, pauses, espaces libres entre les lignes, etc.). Ils ont aussi le rôle de compléter, en fonction de leurs connaissances antérieures (les présuppositions) les lacunes qui existent dans le texte pour le rendre cohérent. L'émetteur et le récepteur sont des entités complexes, cela signifie que les textes modifient leur forme en fonction de tout acte d'énonciation.

Dans la *perspective sémantique*, le texte est un signe qui indique un désigné. Il a aussi le rôle de remplaçant, ce qui suggère la présence de l'objet désigné. Son lieu d'apparition donne des indices sur le contenu de vérité du texte : la conscience (le désigné, le sens mental) et la réalité sensorielle (le dénoté, le sens empirique). Mais ce qui donne l'unité sémantique d'un texte est le thème. Son changement conduit d'une manière obligatoire à un changement de texte, par exemple, si le deuxième thème n'est lié à aucun moment sémantique au premier, s'il est annoncé avant le commencement du texte, s'il apparaît à la fin (la morale de la fable) ou s'il est inclus dans une forme de transition (« *nous avons fini ce thème et nous allons passer au thème suivant* »). Ce changement peut être signalé par l'intermédiaire de formules sémantiques telles : le titre, l'alinéa, les formules de transition, etc.

Les limites sémantiques du texte peuvent ou non coïncider avec les limites syntaxiques ou pragmatiques. La cohérence est conditionnée par la co-référence des unités textuelles qui peut être décrite à l'aide des traits sémantiques qui lui donnent la qualité. Mais cette activité présuppose l'existence d'un modèle concret de la réalité qui représente la variable pragmatique du procédé.

Le passage de la phrase complexe au domaine transphrastique du texte se réalise à l'aide de connexions qui ne reposent pas sur des critères structuraux. Ces connexions ont deux propriétés essentielles : elles « *reposent sur l'occurrence de marques instructionnelles ayant pour fonction conventionnelle de signaler au destinataire que telle ou telle unité doit être comprise comme entretenant telle ou telle relation avec telle ou telle autre* » ; elles « *sont capables de fonctionner à longue distance et elles n'entrent pas dans des schémas préétablis, ce qui fait que le discours, à la différence de la phrase, est une entité structurellement ouverte* » [M. Charolles, 1993 : 311]. Les connexions sont établies à l'aide de marques qui recoupent partiellement les catégories morphologiques sans détruire la cohérence du texte.

Si on prend en considération les fonctions pragmatique et textuelle, on peut mettre en opposition les conjonctions de coordination (*mais, ou, et, donc, or, ni, car*) et les connecteurs de la classe textuelle, en observant que ces connecteurs sont plus proches de *puisque, parce que, quand même, cependant* que de *et, ou, ni*. Au niveau du texte se passent aussi d'autres phénomènes semblables. La III^e personne du pronom personnel doit être mise en relation avec les pronoms démonstratifs tandis que la première personne l'est avec les possessifs et les modalisateurs, la classe des déictiques et l'ensemble du domaine énonciatif. La phrase passive peut être reliée à la morphologie verbale : présence d'un paradigme verbal (être + participe verbal) et permutation des syntagmes sujet/objet [J.-M. Adam, 1999 : 44].

Jean-Michel Adam adopte la notion de *proposition énoncé* pour désigner l'unité minimale du texte. En d'autres termes, le texte est « *une suite linéaire de parties* » [1999 : 69] qui forme une structure compositionnelle donnée, soit conventionnelle (fixée par les genres de discours), soit occasionnelle (inventée et découverte à l'occasion). Mais, en même temps, il représente un tout de sens sémantique ou pragmatique, « *une unité configurationnelle* ». Le linguiste français souligne l'importance des liages textuels dans la structure compositionnelle du texte. Ceux-ci se divisent en *liages compositionnels* (suite linéaire) et *liages configurationnels* (tout cohésif – cohérent). *Les liages compositionnels* comportent deux types d'opérations : *la planification* et *la structuration*. *La planification* est définie comme une « *composition textuelle globale* », « *descendante* », plus ou moins réglée par des genres ou des sous-genres, qui a comme finalité la construction de plans de textes fixes (conventionnels, normés) [J.-M. Adam, 1999 : 68].

Michel Charolles distingue quatre types de connexions non structurales (opérateurs relationnels) : *les connecteurs* (« *expressions linguistiques qui permettent de traduire les «liens logiques» entre les propositions* ») : conjonctions de subordination (*parce que, comme*) et de coordination (*donc, car*), adverbess ou locutions adverbess (*en effet, par conséquent, ainsi*), groupes nominaux ou prépositionnels (*malgré cela*) ; *les substituts anaphoriques* : les pronoms personnels de troisième personne, déterminants possessifs, certains groupes nominaux définis qui correspondent à la classe des anaphores ou à la « *chaîne de référence* » ; *les expressions introductrices de cadre du discours* ; *les marques configurationnelles de segmentation* [Apud, J.-M. Adam, 1999 : 46].

Bernard Combette envisage une cinquième « *catégorie textuelle* », il s'agit des *positions de thème et de rhème* : « *une partie d'un groupe nominal ou verbal, ou d'une phrase, peut avoir – de façon relativement indépendante du découpage en constituants syntaxiques – une valeur de thème ou de rhème liée à sa place dans la dynamique de la phrase et sa visée communicative (information présentée comme connue ou comme nouvelle)* » [Apud, J.-M. Adam, 1999 : 46].

Selon Harald Weinrich, « *le texte n'est pas un pur alignement de signes repliés sur eux-mêmes ; c'est au contraire à partir du réseau de leurs déterminations mutuelles qu'il peut se constituer* » [1973 : 11].

Jean-Paul Bronckart considère qu'« *une langue naturelle n'est appréhendable qu'au travers des productions verbales effectives, et celles-ci prennent des allures très diverses, notamment parce qu'elles sont articulées à des situations de communication différentes. Et ce sont ces formes de réalisation empiriques diverses que nous qualifions de textes* » [1996 : 71].

Dans le métalangage naturel, selon Jean-Claude Beacco [1991 : 23], on distingue les types de textes suivants : l'éditorial, le reportage, le mode d'emploi, le procès-verbal, la dissertation, le fait divers, le manuel, la lettre, le circulaire, le rapport, etc., utilisables

dans l'enseignement. Au contraire, Jean-Michel Adam considère qu'il est profondément erroné de parler de *types de textes* à ce niveau, étant donné qu'il faut représenter « *des régularités linguistiquement observables et codifiables* », c'est pourquoi il fait appel au niveau *séquentiel* : « *les séquences sont des unités de composition textuelle très inférieures à l'ensemble représenté par le texte* » [1999 : 82]. A ce niveau, il inclut : le récit, la description, l'argumentation, l'explication et le dialogue.

L'action d'établir une typologie des textes est due aux structures communicatives conventionnelles, utilisées dans la société, qui sont présentes dans la conscience des locuteurs.

Pourtant, parler de types de textes au niveau global et complexe signifie parler de « *types de pratiques sous-discursives* », à savoir les genres. Les études littéraires contemporaines ont presque renoncé à réfléchir sur les genres, où l'intérêt d'une telle étude s'est minimalisé. Néanmoins, il y a quelques chercheurs qui ont analysé cet aspect.

Denise Malrieu constate que « *le genre se définit à la fois par son appartenance à un domaine, par son contexte externe de communication (...), par son insertion dans des surensembles d'objets sémiotiques (...) et par sa structure interne* » [2004 : 73].

Pour François Rastier, le genre détermine « *un mode de régulation du contexte interne et externe (textualité et intertextualité). Il permet enfin au texte de rester compréhensible alors même que la situation qui lui a donné naissance, ou du moins prétexte, a disparu sans retour* » [2004 : 125]. Le genre définit aussi « *ce qui rattache un texte à un discours* », autrement dit, ce qui met en relation un texte singulier à *une famille de textes*. Entre les textes s'établissent des relations (manifestées ou secrètes) qui présupposent une *transcendance textuelle* des textes littéraires et signalent l'appartenance d'un texte à un ensemble qui le définit.

Gérard Genette en distingue cinq types : *l'intertexte* (la citation, l'allusion), *le métatexte* et *l'épitéxte* (commentaires d'un texte dans et par un autre), *l'hypertexte* (les reprises, les pastiches, les imitations et les subversions d'un texte par un autre), *l'architexte* (le rapport d'un texte à une catégorie générique) et *le paratexte* (le rapport d'un texte à ce qui l'entoure matériellement – le péri-texte ou à distance – épitéxte) [1979 ; 1982 ; 1987].

Cependant, tout énoncé est individuel et représente un tout de sens sémantique ou pragmatique qui, en fonction d'un contexte, élabore des types relativement stables d'énoncés appelés par Bakhtine des « *genres discursifs* » [1984 : 285] du langage. Bakhtine considère qu'entre le langage et le discours s'institue une relation étroite de complémentarité fondée sur le principe que les genres de discours organisent la parole de la même manière que la syntaxe. La diversité des discours détermine l'utilisation du terme *genre de discours* qui désigne les diverses sortes de textes attestés.

Les genres de discours sont d'une infinie diversité à cause du fait que l'activité humaine est inépuisable dans son action de développement des sphères virtuelles. Cette activité complexe évolue en fonction des formations sociales auxquelles elles s'associent et « *en fonction de leurs intérêts et leurs objectifs propres* » [J.-P Bronckart, 1996 : 56]. Bronckart, toujours, met en évidence le caractère flou et complexe des genres qui les empêchent de « *faire l'objet d'un classement rationnel stable et définitif* » [1996 : 138]. Le genre et le texte forment un couple macrolinguistique ; le texte est, par définition, l'élément qui perturbe la relation qui existe entre les régularités discursives d'un genre et les variations inhérentes de l'activité énonciative des sujets (toujours singulière du point de vue historique).

Umberto Eco considère que chaque énoncé nécessite un contexte / co-texte dans lequel il soit actualisé dans toutes ses possibilités sémantiques [1996 : 307]. Le contexte peut aussi désigner la modalité abstraite par laquelle un terme donné puisse entrer en relation avec d'autres termes qui appartiennent au même système sémiotique.

Selon George Kleiber, le contexte désigne : « *l'environnement extralinguistique (situation d'énonciation et situation d'interprétation décalées ou non dans le temps et / ou dans l'espace) ; l'environnement extralinguistique immédiat (contexte de la schématisation textuelle) ; les connaissances générales présumées, partagées* » [1994 : 14].

Si l'on admet l'idée que le contexte / co-texte est une partie composante de l'interprétation pragmatique, alors on accepte que toute phrase a besoin d'un contexte qui est choisi en fonction de son accessibilité (il donne la possibilité de réaliser une bonne interprétation) et qui implique la mémoire (même si les contextes se différencient par leur origine, ils ont tous le statut de représentation interne). C'est aussi le contexte qui contribue à la distinction entre les différents types de discours. Par exemple, si on prend le discours quotidien et le discours littéraire, on met en relief la différence à l'aide des actes de discours, et tout particulièrement ceux qui sont illocutoires indirects, mais en tenant compte du contexte d'énonciation.

En conséquence, nous pouvons définir le texte comme une unité sémiotique macro-linguistique (dans le cas des propositions, des mots et des sons, on parle de signes partiels qui doivent être rapportés au macro-signe texte), formée de la succession minimale de deux propositions cohérentes avec une structure éémique.

Bibliographie

- Adam, Jean-Michel, *Les textes : types et prototypes*, Paris, Nathan, 1992.
- Adam, Jean-Michel, *Linguistique textuelle. Des genres de discours aux textes*, Paris, Nathan, 1999.
- Bakhtin, Mikhaïl, *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard, 1984.
- Beacco, Jean-Claude, « Types ou genres ? Catégorisation des textes et didactique de la compréhension et de la production écrite », dans *Etudes de linguistique appliquées*, n° 83, Paris, Didier, 1991.
- Bronckart, Jean-Paul, *Activité langagière, textes et discours*, Lausanne-Paris, Delachaux et Niestlé, 1996.
- Bronckart, Jean-Paul, « L'acquisition des discours », dans *Le discours: enjeux et perspective, Français dans le monde – Recherche et applications*, Paris, Hachette EDICEF, 1996.
- Bronckart, Jean-Paul, « Les genres de textes et leur contribution au développement psychologique », *Langages* n° 153, Paris, Larousse, mars 2004.
- Charaudeau, Patrick et Dominique Maingueneau, *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil, 2002.
- Charolles, Michel, « Les plans d'organisation du discours et leurs interprétations », dans *Parcours linguistiques de discours spécialisés*, Berne, Peter Lang, 1993.
- Charolles, Michel, « Cohésion, cohérence et pertinence du discours », dans *Travaux de linguistique*, n° 29, Bruxelles, Duculot, 1995.
- Chomsky, Noam, *Structures syntaxiques*, Paris, Seuil, 1969.
- Combettes, Bernard, « Questions de méthode et de contenu en linguistique du texte », dans *Etudes de linguistique appliquée*, n° 87, Paris, Didier, 1992.

- Ducrot, Oswald, *Dire et ne pas dire*, Paris, Hermann, 1991.
- Ducrot, Oswald et Jean-Marie Schaeffer, *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Seuil, 1995.
- Eco, Umberto, *Tratat de semiotică generală*, București, Editura Științifică și enciclopedică, 1982.
- Eco, Umberto, *Lector in fabula*, București, Editura Univers, 1991.
- Eco, Umberto, *Limitele interpretării*, Constanța, Editura Pontica, 1996.
- Fontanille, Jacques, *Sémiotique du discours*, Limoges, PULIM, 1998.
- Foucault, Michel, *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969.
- Genette, Gérard, *Introduction à l'architexte*, Paris, Seuil, 1979.
- Genette, Gérard, *Palimpsestes*, Paris, Seuil, 1982.
- Genette, Gérard, *Seuils*, Paris, Seuil, 1987.
- Gherasim, Paula, *Grammaire conceptuelle du français*, Iași, „Demiurg”, 1998.
- Grevisse, Maurice, *Le bon usage*, Paris, Duculot, 1993.
- Guespin, Louis, « Problématique des travaux sur le discours politique », dans *Langages*, n° 23, Paris, Larousse, 1971.
- Kleiber, George, « Contexte, interprétation et mémoire : approche standard vs approche cognitive », dans *Langue française*, n° 103, Paris, Larousse, 1994.
- Le Goffic, Pierre, *Grammaire de la phrase française*, Paris, Hachette, 1994.
- Maingueneau, Dominique, *Syntaxe du français*, Paris, Hachette, 1999.
- Malrieu, Denise, « Linguistique de corpus, genres textuels, temps et personnes », dans *Langages* n° 153, Paris, Larousse, mars 2004.
- Martin, Robert, *Pour une logique du sens*, Paris, PUF, 1983.
- Plett, Heinrich F., *Știința textului și analiza de text*, București, Editura Univers, 1983.
- Rastier, François, « Poétique et textualité » dans *Langages* n° 153, Paris, Larousse, mars 2004.
- Romedea, Adriana-Gertruda, *Actele de discours : o perspectivă semiotică*, Iași, Editura „Ștefan Lupașcu”, 1999.
- Tuțescu, Mariana, *Le texte. De la linguistique à la littérature*, Universitatea din București, 1980.
- Vlad, Carmen, *Textul aisberg*, Cluj, Casa cărții de știință, 2003.
- Weinrich, Harald, *Le temps*, Paris, Seuil, 1973.
- Zumthor, Paul, *Introduction à la poésie orale*, Paris, Seuil, 1983.

LIMBA ȘI IDENTITATEA ÎN SPAȚIUL MITICO-RITUALIC AL TEATRULUI

Angelina ROȘCA

Academia de Muzică, Teatru și Arte Plastice, Chișinău

Lucrurile par a fi clare. Abordările rituale sunt acum în mare vogă în mișcarea teatrală mondială. De aici se cere concluzia că teatrele există într-o bună armonie cu identitățile sale. Oare ritul nu vine să stabilească o relație cu identitatea poporului care l-a instituit? Oare ritul nu este expresia acestuia, cu tot ce-l caracterizează și-l singularizează printre alte popoare din alte zone socio-culturale? Da, dar nu tocmai în teatru și nu tocmai azi.

Studiind tradițiile clasice ale teatrelor asiatice, Eugenio Barba constată că limbajele dintre meseria teatrală și practicile ceremoniale se confundă. Cercetătorul se întreabă: "Zeami vorbește despre zen prin teatru sau despre teatru prin zen? Dacă nu s-ar cunoaște biografia autorului și contextul istoric, răspunsul n-ar fi întotdeauna ușor" [Barba, p.163].

Alianța între ritualitate și identitate mergea bine (deși suferea de constrângerile epocii materialiste) în teatrul realist care încerca întocmai să reprezinte viața. Este cazul spectacolelor de pe scenele spațiului ex-comunist, realizate, de obicei, pe texte naționale de inspirație istorică sau folclorică. Or, în perioada contemporană, creatorii susțin, mai degrabă, ideea că "arta din start reprezintă mitul și nu viața" [Mirimanov, pag. 93].

Prin organizarea ritualică a acțiunii regizorii caută în teatru "ideea de origine, propovăduită de mituri" [Rivière, p. 81]. Ideea enunțată nu apare în premieră, ci este reluată de la Antonin Artaud. Anume spre el, după cum susține și Natalia Isaeva, se îndreaptă "cavaleria ce atacă avangarda teatrală" [Казьмина, p. 15]. Experiența celor mai de seamă regizori din ultimii 50 de ani ne dă prilej să le investigăm semnificația operei în contextul moștenirii lui Artaud care, bazându-se pe unitatea primară a Gestului și a Sensului, prezente în actele ritualice orientale, intenționa să reîntoarcă teatrului capacitatea metafizică de comunicare directă cu lumea, dar și sacralitatea templului, actorii-sacerdoți. Spectacolele celor ce consimt aspirațiilor artaudiene nu sunt altceva decât explorări cosmice, mitice.

Artaud, Brook, Grotowski, Șerban și alți artiști din secolul XX-XXI, sunt atrași în căutările lor teatrale de ritualuri ale altor culturi, precum și de perfecționarea tehnicilor combinatorii ale elementelor din diverse culturi. Harold Clurman vorbește despre *Trilogia* (Teatrul **La Mama**) lui Andrei Șerban ca despre "singura aplicare autentică și aproape completă a ideilor lui Artaud" pe care a văzut-o până atunci. Iar Mel Gussow recunoaște că a trăit la aceeași reprezentare "o seară neobișnuită de teatru primordial" cu "ritualuri primitive". Intenția de eclecticism multicultural în *Trilogie* este evidentă, începând cu echipa internațională și finisând cu temele muzicale de proveniențe culturale diferite (africană, arabă, persană). O demonstrație emblematică în acest sens apare și *Medeea. Material* în regia lui Anatoli Vasiliev, unde textul semnat de Heiner Müller nu este decât un mic segment alături de: mitul propriu zis; mitul interpretat de tragedia clasică greacă; mitul reconceptuat de alte secole, popoare, tradiții. Găsim aici și reverberațiile "tradiției brechtiane, și pasiunea clasicismului francez, privat în mod intenționat de caligrafia

limbajului **Comedie Française** – toate acestea pigmentate de psihologismul rusesc” [Казьмина, p. 19]. Autorul montării a elaborat un nou antrenament pentru actori, acesta plasându-se la hotar între tehnica occidentală și cea orientală. Exercițiile sunt canalizate spre descoperirea acelei intonații *afirmative* care ar putea să transmită adecvat ideile unui teatru metafizic. Ea se disociază de alte două tipuri de intonație utilizate în teatrul european: *interogativă* (când e vorba de nobilul gen al tragediei) și *narativă* (când e vorba de o factură prozaică).

În eseu *Gândire occidentală și cultură a separării*, schițat de Monique Borie, este trasat gândul că, drept consecință a faptului că Europa a dezmembrat natura prin științele ei separate, a dispărut capacitatea “unei culturi de a gândi realul ca pe un cosmos, ca pe o totalitate” [p. 52]. E un fenomen contestat cu vehemență de Artaud pentru care “adevărata și unica gândire, adevărata și unica știință nu sunt cele care instaurează delimitări, izolează spațiile de analiză, ci numai și numai cele care stabilesc relații, deschid spații de analogie, conduc la sinteză prin parcurgerea multiplului” [p. 53]. O națiune ruptă de restul lumii este și ea percepută ca aparținând unui cadru separat, deci incomplet. Teatrul se antrenează în descoperirea unui timp arhaic, dar și a unui trecut comun. Căutările creatorilor beneficiază în plan general cultural de conceptul non-diviziunii, iar în plan mai restrâns și mai aplicat artei dramatice – de simpatia lui Brook pentru manifestările de grup. Coralitatea, ca împlinire a unui teatru ce mizează mai puțin pe expresia briantă a unui protagonist decât pe “o artă de grup în care energia se transmite, circulă, se distribuie și o întreagă comunitate se exprimă” [Banu, p. 117]. În aceste condiții identitățile nu se dizolvă, ci, susținându-se reciproc, se sudează în ansamblul demersului.

Pe regizorul Tompa Gábor îl neliniștește indiferența oamenilor față de soarta semenilor, faptul că asistă pasivi la marile tragedii ale lumii. În spectacolul *Medeea*. *Cercuri* după Euripide la **Novisadko Pozorište** (Serbia și Muntenegru) el pune problema izolării și a lipsei responsabilității colective. De aceea pe planșeta scenei sunt desenate niște cercuri concentrice, acestea limitând și separând mișcările personajelor. Deoarece locuitorii meleagurilor noastre nu fac excepție din fenomenul susnumit, sistemul elaborat de asociații și sugestii ne trimite la mitologia română. Povestitoarea se înfățișează și ca un preot ce dezvăluie subiecte biblice, trasând paralele cu folclorul și cultura noastră. Prin acest multiculturalism, din care și identitatea română face parte, se obține un act major cu rezonanță globală. Corul (opinia publică, aceea care manipulează și, la rândul-i, este manipulată), vopsit cu alb pe cap, se mișcă pe cercul mare, rezervându-și o sferă largă de influență. Înconjurând personajele, acesta urmărește să țină sub control acțiunea, îndemnând-o, totodată, pe Medeea să ia anumite decizii.

Stilizarea, atât de solicitată azi în teatrul modern (prezentă și în creațiile deja menționate), rupe legătura ritului cu o cultură anume. Însuși ritul, de regulă, este transpus în scenă parțial și inadecvat. Așadar, nu rareori regizorii elimină momentul sacru și național, utilizând ritul doar pentru a obține un câștig de imagine. În felul acesta producțiile teatrale poartă caracterul unor abordări ritualice fanteziste. De pildă, omorul ritual din spectacolul de la **Novisadko Pozorište** *Medeea* (Timea Buza) îl înfăptuiește prin a-și acoperi copiii cu mantaua-i lungă pe care o încheie metodic la toți nasturii. Ea pune capăt existenței lor exact acolo unde aceasta a început - în pântecul mamal, devenit acum un loc sanctuarizat (mormânt). Ritualul abandonează semnele distincte ale unei culturi, mulțumindu-se prin a fi un act de creație și în spectacolul **Macbeth** în regia lui Eimontas Nekrosius (trupa **Menofortas**). El ne duce într-o lume veche, plină de

misticism și ritualuri șamanice ale vrăjitoarelor care se transfigurează când în actori, când în gropari). În spațiul groapei gol este plasată oglinda, ca proiecție a halucinațiilor lui Macbeth, două ceaune enorme de cupru și bărne suspendate pe lanțuri. Vrăjitoarele, vociferând doar două strofe shakespeariene, execută în scena de deschidere un lung ritual în jurul ceaunelor.

În situația când se stilizează atât de mult, uneori excesiv, sau se merge pe o sinteză de multiculturalism pe toate planurile (muzica, expresia corporală, vestimentația, scenografia etc.) limbajul verbal este acela care menține legătura cu identitatea. Însă trebuie să recunoaștem că și acesta este minimalizat în procesul teatral contemporan, oferindu-i identității posibilitatea să transpară, deseori, doar ca un element. Ceea ce cu adevărat surprinde, însă, este faptul că un element reușește să intre în competiție de forță cu un tot întreg. Poate că se produce efectul observat de Serghei Eisenstein, când reflecția e mai puternică decât raza însăși? Identitatea, cum se vede, se conturează mai bine atunci când e umbrită într-un context vast de alte identități. În unele spectacole ale lui Brook, actorii săi veniți de pe diferite meridiane ale globului au putut să vorbească în limba originală. De fiecare dată când s-a produs această întâlnire a actorului străin cu trecutul său cultural sau lingvistic reușita a fost de neimaginat (Sotigui Kouyaté rostea, în dialectul său african, cuvintele fantomei din *Cine e acolo*; Yoshi Oida cânta în niponă în *Omul care*) [Banu, p. 268].

Dar ce se întâmplă când până și acel mic acord de limbaj verbal, ce definește identitatea unui popor, lipsește din scenă? Atunci, în special prin incantații și sunete netradiționale articulate, se efectuează plonjarea în identitatea supremă. Legătura cu identitatea culturală de rubedenie și sincronă actului teatral, evident, se face mai subțire, de vreme ce aspirația spre cosmic, trecutul unic, originar - mai pronunțată.

Sonoritatea teatrului de sorginte artaudiană este una specială. Teatrul, în accepția lui Artaud, poate să ia de la limbajul verbal capacitatea de a ieși în afara hotarelor cuvântului și de a ne influența sentimentele prin vibrație și prin caracterul vocii. Doar cuvântul se constituie din sens logic, dar și din emanație senzuală. Noul limbaj poate fi desemnat prin transcripție muzicală sau prin diverse modalități de incifrare. Importanța intonării și a rostirii specifice a cuvântului este greu de supraapreciat în cazul de față.

Practicând un teatru ritualic, regizorii ce consimt aspirațiilor lui Artaud înțeleg necesitatea transmiterii de mesaje în coordonatele unei retorici bine definite. Peter Brook, bunăoară, lucrând la *Orghast* își pune multiple întrebări: "Ce relație e între teatrul vorbit și cel nevorbit? Ce se întâmplă când sunetul și gestul devin cuvânt? Ce loc ocupă cuvântul în expresia teatrală? E vibrație? Concept? Muzică? Zace cumva în structura sunetului vreo limbă uitată?" [Menta, p. 24].

În același cerc de interese se simte atras și Andrei Șerban. Deloc întâmplător Brook l-a sfătuit să monteze un text într-o limbă uitată, indicându-i perspectiva descoperirii semnificației viscerale a sonorității cuvântului. În cele patru luni de pregătire fizică intensă pentru spectacolul *Trilogia*, Șerban le comunica actorilor și compozitoarei Liz Swados ideile în termenii unor imagini mitice cum ar fi: "Trebuie să sune ca un foc la asfințit" sau "ca sunetul care împărtășește o uluitoare taină de demult" [Idem, p. 29].

Repetițiile au demarat cu exerciții vocale pe care Șerban le învățase de la Brook. Actorii memorau fragmentele, în greacă și latină, fonetic. Ei explorau fiecare silabă a fragmentului ales – intonând vocalele ca pe o incantație yoga, apoi foloseau exclusiv consoanele din text și, în final, îl reasamblau. Se investigau diverse tipuri de emisie

vocală. Sunetul abstract (de exemplu cel al apei care fierbe) era trecut din gură în gură, apoi transformat în *conversație*. Astfel, Priscilla Smith în rolul titular din *Electra*, în scena bocetului pe cenușa fratelui său Oreste, a folosit sunetul picăturilor de ploaie. Șerban i-a obișnuit, în felul acesta, pe interpreții săi cu tehnica vocală necesară pentru redarea unei conștiințe mitice (total străină teatrului realist psihologic), pe care ei au știut să o aplice și în spectacolele ulterioare.

Atașamentul declarat față de puterea frustă a textelor ce vin din timpuri îndepărtate se resimte și în creația altor regizori. Tompa Gábor în *Medeea*. *Cercuri* încearcă și el să descopere forța ce zace în cuvântul rostit. "*Sunetele onomatopeice care iau locul replicilor ne șfichiuiesc auzul, resimțindu-le aproape visceral*" [Țepuș, pp. 55-56]. Coloana sonoră a acestei reprezentări este alcătuită, preponderent, din îmbinări de sunete, precum *moi, mei ș. a.*, capabile să insuflă viață acțiunii. Vocea povestitoare e capabilă să-i facă pe toți să înțepenească, ori să se miște în funcție de partiția sonoră.

Anatoli Vasiliev i-a rezervat actriței franceze Valérie Dréville o perioadă de lucru de sine stătător în ideea contopirii cu materialul mitologic prin parcurgerea unui îndelungat traseu de pătrundere în esență, în sensul ascuns. O lună și jumătate ea nu s-a atins de text. Iar în timpul lucrului în comun cu regizorul, interpreta a conștientizat că cele mai importante lucruri rezidă de fapt în cuvintele de legătură, cum ar fi *la el, al lui, dar* – toate de natură să schimbe în mod radical sensul. Actrița și-a dat seama că sunetul anticipează scrisul, legat fiind de psihicul nostru, de structurile străvechi. "Toate acestea conferă *sunetului viață* în culori (iată încă un ecou al preocupărilor lui Șerban pentru viața sunetului) și descoperă multe lucruri, implicit nivelul *eu-lui* nostru" [Thibaudat]. Vocea, ca și corpul, constituie aici doar un material brut. Frazele sună sincopat. Interpreta joacă în registre stridente, sălbaticе, suprasolicitând coardele guturale. Natalia Isaeva vorbește în *Касса букв и слов* despre "oceanul primitiv al vorbirii poetice, care pretinde la o fonetică și o ritmică cu totul deosebite și personale" [Казьмина, p.19]. Michele Cournot sesizează un "*strigăt muzical inventat special*", care "uneori se asociază cu un strigăt animalic, sau zgomot natural". Și acum atenție la explorarea posibilităților sunetului în spectacolele lui Șerban, unde auzim "un amestec de urlete rău prevestitoare, inovații guturale și bocete cutremurătoare" [Menta, p. 26]. Observăm lejer cât de asemănătoare sunt aceste caracteristici. Dar cum poate fi altfel, dacă sunt atât de aproape căutările și scopurile amândurora?

Fascinația regizorilor menționați pentru lumea arhaică este imensă. Ea vine să recupereze, probabil, vidul lăsat de pierderea miturilor fondatoare. Creatorii din zona teatrului revitalizează sensurile textelor, redau importanța decisivă a muzicii în montarea tragediei antice, de pildă. Examinând de aproape rolul unor sonorități vechi în producerea emoției, ei trezesc inconștientul imaginației colective a publicului, făcându-l să simtă prin viscere.

Căutând originile ritualice ale tragediei antice, regizorii trăiesc puternica senzație a cufundării în barbarism și arhaism. Ei folosesc figuri de stil vizuale și auditive, pun în mișcare structuri dinamice și figuri geometrice, preponderent cercul. Ritul tot mai des este perceput ca termen demn de interes și care facilitează descoperirea resorturilor creației simbolice. În teatru apare problema *practicilor de semnificare*, adică a tehnicilor prin care regizorii aleg sau refuză produsele dramaturgiei, le descompun sau le "recompun" mesajele în texte dotate cu un sens diferit de cel inițial. Regizorii produc o multitudine de versiuni artistice ale ritului. Raportul dintre rit și eficacitate simbolică este

menținut de "seturi de obiecte reale și de mijloace simbolice" [Rivière, 95]. Ei au atins mari performanțe în făurirea unui teatru ritualic, de semnificație, de simbol. Ei au ajuns la sublima înțelegere că "teatrul este altarul ritmului universal, în care gestul și sunetul trebuiesc contopite pentru realizarea unei armonii definitive". [Millian, pp. 44-45].

Din câte am observat, în numeroase reprezentații teatrale din universul mitico-ritual, limbajul verbal (cu apartenență la o identitate concretă, comună cu cea a actorului contemporan din zona respectivă) are o prezență foarte modestă, sau lipsește cu desăvârșire, lăsând spațiu unor sunete neidentificabile sau limbajului non-verbal care, în schimb, facilitează găsirea unei identități comune. Lucrul acesta s-ar putea motiva prin dorința de a crea un teatru care să rupă barierele și să comunice într-o manieră universală. Dar ritualizarea în teatrul contemporan aduce la refuzul cuvântului autentic (ce ar da contur identității și s-ar fi extins pe suprafața întregului spectacol) și din considerentul subordonării procesului de internaționalizare. Or, internaționalismul presupune reducerea limbii naționale. Cu toate acestea elementul național este mai bine pus în valoare și mai bine promovat pe plan universal prin acele proiecte de marcă gustate azi de gurmanzii teatrului care, la ora actuală, de regulă sunt puternic condimentate cu ceremonial; de regulă sunt realizate cu grandoare; de regulă implică mari resurse interpretative din diferite țări; de regulă sunt vorbite într-un Babilon lingvistic.

REFERINȚE

1. Banu, George, *Grup și identitate în cartea Peter Brook. Spre teatrul formelor simple*, București, UNITEXT, POLIROM, 2005.
 2. Banu, George, *Limba regăsită în cartea Peter Brook. Spre teatrul formelor simple*, București, UNITEXT, POLIROM, 2005.
 3. Barba, Eugenio, *O canoe de hârtie. Tratat de antropologie teatrală*, București, UNITEXT, 2003.
 4. Borie, Monique, *Gândire occidentală și cultură a separării în cartea Antonin Artaud. Teatrul și întoarcerea la origini*, Iași, UNITEXT&POLIROM, 2004.
 5. Clurman, Harold, *Cronică la Fragmente dintr-o trilogie greacă*, *The Nation*, 18.01.1975.
 6. Cournot, Michel, *În vârful degetelor*, *Le Monde*, 12.07.2002.
 7. Gussow, Mel, *Fragmente*, *The New York Times*, 25.06.1974.
 8. *Medeea revizuită*, grupaj realizat de Andreea Dumitru, *Teatrul azi*, nr. 4-5 / 2005, pp. 70-75.
 9. Menta, Ed, *Andrei Șerban. Lumea magică din spatele cortinei*, București, UNITEXT, 1999.
 10. Millian, Claudia, *Săptămâna teatrală. Ritmul în manifestările spiritului – Mișcarea în teatru și pulsul în armonie*, *Teatrul azi*, nr. 4-5 / 2005, pp. 44-45.
 11. Rivière, Claude, *Socio-antropologia religiilor*, Iași, POLIROM, 2000.
 12. Thibaudat, Jean-Pierre, *Dréville se deschide în Medeea*, *Liberation*, 8.07.2002.
 13. Țepuș, Marinela, *Votez Medeea-circles!!!*, *Teatrul azi*, nr. 9-10/2005, pp. 54-56.
- ***
14. *Из французской прессы*, комментарий Натальи Казьминой, *Театральная жизнь*, №7 2003, сс. 15-19.
 15. Мириманов, В., *Образ и миф (Генезис и метаморфозы Центрального образа картины мира в изобразительном искусстве)*, *Академические тетради*, № 1 1995, с.93.

Teatrul absurdului, între francofonie și europenitate: Samuel Beckett și Eugene Ionesco

Octavian SAIU

Universitatea Otago, Noua Zeelanda

Definit de Martin Esslin în anii șazeci, „Le théâtre de l'absurde” – teatrul generației postbelice franceze, cu urmași și epigoni în toate colțurile lumii – e un concept paradoxal. În cartea sa faimoasă, Esslin surprinde o mișcare, îi definește reperele și dimensiunile culturale, creând ceea ce Hans Robert Jauss numește un „orizont de așteptare estetică”: de atunci și până astăzi, autorii incluși de Esslin în canonul absurdului sunt aproape mereu asociați cu această etichetă. Aici descoperim, însă, uriașul paradox al definiției sale, căci – în termenii francofoniei contemporane – teatrul absurdului este o enigmă de identitate culturală. Martin Esslin descifrează un moment crucial al teatrului francez post-existențialist, dar într-o abordare istorică și filosofică intens subiectivă. Absurdismul este, conceptual vorbind, creația lui și nu a vreunui dintre autorii pe care îi analizează. Singura legătură profundă între ei, legătură care reverberează în creațiile lor – și a lui Adamov, și a lui Beckett, și a lui Ionesco, și a lui Genet – este apartenența convinsă la spațiul cultural francofon.

A vorbi astăzi despre teatrul absurdului înseamnă a investiga destinul unei formule care – deși nu definește o mișcare, în sensul în care discutăm astăzi de surrealism sau dadaism – concentrează un sens al Europenității în acest spațiu francofon. Așa cum Esslin afirma dintru început, absurdul este, în teatru, opera unor exilați, care au ales să scrie în franceză, să trăiască în Franța și să propună – într-o conivență aproape întâmplătoare, neconștientizată – un nou limbaj în cultura Europeană. Deși idiomul teatrului absurdului include astăzi nuanțe ale celor mai diferite limbi – de la japoneza lui Betsuyaku Minoru (discipol demn al lui Beckett) până la norvegiana lui Jon Fosse – specificul acestei dramaturgii este inseparabilă de acel regim francez al scriiturii, care determină, până la urmă, canonul literaturii dramatice a absurdului. Vocile exemplare ale acestui canon rămân un irlandez și un român, legați pentru totdeauna de o splendidă franco-polidonie, egal împărțită: Samuel Beckett și Eugene Ionesco.

Ambii au refuzat apartenența la o asemenea mișcare, pe care nici unul dintre ei nu a generat-o în mod deliberat. Beckett spunea că absurdul este, ca formulă, „la fel de vag ca și cubismul or fauvismul”. Cu altă ocazie, și-a manifestat neîncrederea într-un mod și mai vehement: „Nu am acceptat nicicând un teatru al absurdului, un concept care implică o judecată de valoare”. La randul lui, Ionesco a fost neîncrezător. Într-un articol scris despre Beckett, când acesta primea Premiul Nobel pentru Literatură, Ionesco sugerează relativitatea unei asemenea denumiri: „Dans les années 50, comme on parlait beaucoup de l'absurde on avait appelé notre théâtre, « théâtre de l'absurde » [...] On nous avait mis ainsi tous les trois dans le même sac, si je puis dire.” Și totuși, amândoi au debutat în teatrele de pe Rive gauche, în teatrele intime ale Parisului, în fața unei mii de spectatori... Acolo, în lumea avangardei teatrale franceze, s-a născut opera lor, și absurdul european!

Către sfârșitul secolului, discuția asupra autorității termenului a fost intensă în cultura franceză, dar și britanică. Un colocviu internațional organizat de Asociația

Mondială A Criticilor de Teatru¹ și un număr special, dublu, al Revue d-Esthétique (numéro hors-série: 1986, 1990) discutau aspecte ale operelor celor doi autori francofoni, Ionesco și Beckett. Întrebările de atunci – la care Esslin însuși a încercat să răspundă în prefața celei de-a doua ediții – este și astăzi valabilă: ce înseamnă, în contextul european contemporan, teatrul absurdului? Avigdor Arikha, pictorul francez de origine română, scria, în Revue d-Esthétique: „Ni « Nouveau Roman », ni « Absurde », l'œuvre de Beckett, par sa rigueur, sa juste mesure, est naturellement classique.”

Paginile ce urmează nu sunt – hellas! – o încercare explicită de a răspunde acestei întrebări. Mai degrabă, ele sunt o peldoarie pentru complexitatea francofonă a acestui concept și, mai ales, pentru dimensiunea lui Europeană, care, în cazul lui Beckett și al lui Ionesco, vibrează în limba pe care amândoi au adoptat-o: limba lui Voltaire, a lui Montaigne, a lui Camus – limba unei conștiințe culturale și a unei vocații a spiritului. Astăzi, când amenințările globalizării sunt aproape imposibil de înfruntat, modelul acestor doi scriitori este fundamental pentru ceea ce s-ar putea numi conștiință culturală europeană, căci operele lor, paradoxale, sunt pentru totdeauna integrate acestui univers al franco-polifonei pe care l-au slujit, cu devoțiune, dar în feluri diferite.

Au contraire: Beckett, eterna enigmă a teatrului francez...

Întrebat în 1956 de ce a ales franceza, Beckett răspundea prompt: „ Parce qu'en francai c'est plus facile d'ecrire sans style”. Mărturie cuceritoare, răspuns sec și neașteptat, al cărui ecou îl regăsim mai târziu în viața autorului care, întrebat dacă este Englez, replica în același spirit: „Au contraire!” Astăzi, răspunsul lui lapidar - formulat într-o franceză impecabilă – e citat ca un act de conștiință Irlandeză²! La ceasul marilor revendicări, când Beckett este disputat de două culturi – franceză și irlandeză – un asemenea răspuns e mai mult decât o probă de (auto)ironie. Într-adevăr, întrebarea cu privire la identitatea națională a lui Beckett este una fundamentală, cu răspunsuri radical opuse în lumea academică Europeană. Două cărți majore sunt, de obicei, citate ca tentative de a-l reintegra pe Beckett în cultura pe care, după război, a părăsit-o aproape definitiv: Drama Irlandeză Contemporană de la Beckett la McGuinness de Anthony Roche și Irlandezul Beckett a remarcabilului universitar John P. Harrington. În același timp, două sunt momentele decisive ale acestei strategii a criticii irlandeze: 1969 (anul Premiului Nobel³) și 1989, anul când, în 22 decembrie – tristă coincidență –, Beckett se stingea din viață. Este Beckett un autor irlandez? Răspunsul e ușor de găsit... În pofida tuturor argumentelor de acest tip, perioada petrecută în Franța, scrierile împotriva cenzurii Irlandeze și dezgustul față de poezia contemporană irlandeză din anii treizeci, îndepărtarea de stilul aluziilor irlandeze explicite, toată biografia lui, etc. subminează entuziasmul irlandez de a-l re-apropria. Beckett, deși s-a născut în Irlanda, e îngropat, lângă Suzanne Deschevaux-Dumesnil, soția

1 1988, (23-24 Aprilie) Colocviul de la Young Vic cu tema: “La fin de l'absurde?”. Participanți de onoare : Eugène Ionesco et Martin Esslin

2 Seamus Heaney, poetul irlandez care a primit, la rândul său, Premiul Nobel Pentru Literatură susține că răspunsul lui Beckett este “ a definition of the Irish”

3 Cu acest prilej, fostul coleg al lui Beckett de la Trinity College, Dublin, A. J Leventhal, afirmă, acuzând unilateralitatea criticii franceze: “There is no one here to make the full Irish case. Few to talk of the kinship with Swift though more to tie the Dubliner in a Joycean knot. No one, however, is sufficiently aware of the background to notice the Irishness of the Godot tramps.”

sa discretă și credințioasă, la Montparnasse... . Beckett s-a născut irlandez, dar a trăit și a murit în spațiul spiritualității franceze, pe care l-a adorat și din care s-a inspirat mereu: Raymond Federman – prieten apropiat, el însuși campion al francofoniei – povestește cum, cu puțin înainte de sfârșit, Beckett recita din Mallarmé.

Totuși, cazul lui este unic: un autor care și-a tradus toate textele din franceză în engleză și viceversa. Un autor care – într-un anume sens, grație acestui concept al absurdului teatral parizian – rămâne francez prin adopțiune, înainte de a se plasa în afara oricărei canonizări naționale, fie irlandeză, franceză sau britanică.

În ghidul căruia i-au dedicat peste opt ani de studii și cercetare neîntreruptă, Chris Ackerly și S.A. Gontarski afirmă neputincios că studiile dedicate lui Beckett sunt imposibil de inventariat. Diagnostic ferm sau abandon elegant, declarația sună astăzi ca o predicție... În curând, Beckett va fi autorul dramatic despre care se va fi scris cel mai mult!? Regizor, romancier, eseist și dramaturg, el este figura cea mai misterioasă din întreaga istorie a teatrului modern și postmodern. Biografia sa se dezvăluie în întregime⁴, opera se incifrează până la imposibil... O operă simbolică și nesfârșită în sensuri. Peter Brook – celebrul regizor care, la rândul lui, a ales Parisul – avea dreptate când, în *L'espace vide*, spunea că scrisul beckettian e cel mai profund și mai personal al vremii noastre. Patriarhul scenei contemporane elogia în Beckett zeul păgân și sumbru al optimismului pierdut. Pentru Brook – care a revelat Europei interpretarea cea mai subtilă, beckettiană a Regelui Lear⁵ – mai mult decât pentru teoreticienii occidentali, scrisul acesta este imaginea apocaliptică a unui timp dezorientat față de care arta teatrului nu putea rămâne străină. Eșecului istoriei îi corespunde, în piese ca *Fin de partie* sau *Catastrophe*, o neputință a limbajului cultural de a comunica esențele. De aici recursul la minimalism și simplitate, însemnele unei scriituri și amprenta unui mod „d'écrire sans style”. Poezia acestui stil e tulburătoare și mereu paradoxală, ca a lui Mallarmé, dar cotropită de obiectualitatea în care e ancorată, fără ieșire, asemeni personajului îngropat din *O les beaux jours*, personajul care mai are puterea de a zâmbi.

Paradoxul – când vizibil, când sugerat discret – este legea inexorabilă a operei lui Beckett. Un scriitor care i-a fost discipol truditur lui Joyce, pentru ca, mai apoi, să se distanțeze radical de el – de aici nevoia de a scrie în franceză! Un regizor care atunci când și-a epuizat fizic, la repetiții, actrița favorită, actrița care i-a devenit imagine vie – Billy Whitelaw – , i-a spus înlăcrimat :”Billy, ce ți-am făcut?” Un creator care, la întrebările obsedante ale actorilor, regizorilor, criticilor, (întrebări ivite din nedumeriri și căutări disperate), răspundea sec: “Dacă aș fi știut cine e Godot, aș fi spus-o în piesă...” Nicăieri – nici la Ionesco, nici la Adamov sau Genet, nici la Arrabal – paradoxul, ca teme al condiției umane, nu e mai brutal, mai crâncen decât în *En attendant Godot*, când ruptura e, pe cât de comică, pe atât de amară...

Vladimir: Alors, on y va ?

Estragon : Allons y.

Ils ne bougent pas ...

Oximoronului de pe scenă îi răspunde perplexitatea continuă a unui spectator care, cum a spus Anouilh, asculta „Les pensées de Pascal jouées par les Fratellini”. Confuzia copleșește și insatisfacția de fond a privitorului – născută din lipsa unui deznodământ, a

4 Grație impecabilei biografii semnate de James Knowlson

5 În anii șaiszeci, inspirat de Jan Kott, Brook montează Regele Lear, cu Paul Scofield, ca un shakespeareian *Sfarsit de Partida*.

unei rezolvări de orice fel, a unui punct de sprijin – este contrazisă în final de un inexplicabil sentiment de împlinire. Catharsismul aristotelic – cultivat de Racine, autor preferat al lui Beckett – nu-și afla locul în lumea asta... Personajele trăiesc drama imposibilității de la sfârșit, iar mila sau frica descrise în textul antic nu mai au obiect. Cu Beckett se încheie un ciclu în teatrul francez!

Toți cei care se apleacă asupra operei lui, sesizează un aspect contrariant: în imaginea transfigurată a lumii din aceste piese există ceva ce nici un spectacol nu poate reda în întregime. Prin natura efemerității, a irepetabilității lui, teatrul pierde ceea ce lectura atentă, de laborator, poate revela. Din acest motiv, a-l citi pe Beckett e o experiență diferită și fatalmente necesară în complexitatea ei... Intertextualitatea este, fără îndoială, coordonată culturală spectaculoasă a unei asemenea lecturi. Aici spiritul european, și francofon, al lui Beckett triumfă! Mai mult decât amprenta unei eruditeții și a unui mod de a privi literatura, intertextualitatea beckettiană e afirmarea discretă a apartenenței la cultura bătrânului continent. Toate sursele lui Beckett sunt de aici, din panteonul european! Neîncrederea față de valorile vremii tulbură principiile epistemologice și animă o autentică revanșă a spiritului. Beckett recurge la Baudelaire, la Dante, la Shakespeare, la Proust. Atitudinea sceptică, „nemântuită”, îl apropie de marele său prieten, un alt singuratic al Parisului, Cioran, căruia, după *Démiurge*, Beckett îi scria: „Dans vos ruines je me sens à l’abri.” Dacă la gânditorul amărăciunii, disperarea se traduce în voluptăți pur eseistice, la Beckett ea e pretextul unei economii totale a mijloacelor, în care citatele sunt ruine ale unui trecut cultural. „Ruinele așteptării” – cum spunea recent, într-un frumos poem, profesoara Elena Prus, distinsă organizatoare a acestui colocviu – inundă scena în *En attendant Godot*. În același timp, ruinele timpului invadează textul beckettian în forma nostalgică a citatului-fragment și al calamburului trist. Profetic și ireverențios, Beckett spunea, în *Murphy*: „Au commencement était le calembour.”

Stilistic, Beckett e în aceeași galerie cu Brâncuși, pentru care arta are sens atunci când se reduce la un nucleu pur de forme și idei. Dar la el puritatea formei e tulburată de „calambours” și de o scriitură impregnată de intertextualitate. Ei i se consacră marea parte a cercetărilor universitare de mai bine de o jumătate de veac. La Beckett, citatul are funcție dublă: el invită la delirul lecturii intertextuale, plină de surprize și (false) obstacole, dar este, în egală măsură, o mărturie de vocație europeană. În textele franceze, bogăția aceasta este uluitoare, ca în această replică din *Fin de partie*, care trimite la o serie întreagă de sensuri, toate legate de teatralitate și de metafizica sfârșitului pe scenă: „Finie la rigolade”.

În această privință, merită precizat un detaliu semnificativ... În toate textele sale, mai explicit sau mai ascuns, sunt înserate citate din autori Europeni clasici și moderni – de la Zenon din Elea sau Seneca, la Proust... Traducându-și propriile texte din franceză în engleză, sau invers, autorul schimbă citatele! Acolo unde, în textul englez există o referință de impact în sistemul de repere ale culturii britanice sau irlandeze, în textul francez, citatul devine recognoscibil pentru publicul francofon (un vers din Baudelaire, de pildă). În acest sens, Beckett e unic!

Un alt element de unicatate al acestui univers atât de incifrat este forța de descriere plastică a peisajului. Lumea pare sfârșită, personajele supraviețuiesc într-un neant, fără să poată evada. Salvarea e imposibilă... Dincolo de replici, imaginile joacă rolul fundamental: femeia îngropată, oamenii ascunși în imense urne, părinții din lăzile de gunoi, copacul care înverzește peste noapte, bătrânul în fața unui magnetofon... Nici cea mai nesupusă imaginație scenografică nu le poate evita. Autorul lor a creat,

prin sugestie vizuală, toate decorurile posibile ale tuturor spectacolelor posibile. Din nou, Europeanitatea lui Beckett este și aici prezentă: toate aceste imagini sunt inspirate de picturi sau – așa cum o demonstrează impecabil profesorul Anthony Uhlmann – de concepte filosofice pur Europene. Și totuși, deși nu l-a agreat personal pe Sartre, cum putem evita paralela între această „clătire” a lui Beckett și infernul din „*Huis clos*”? Chiar și dincolo de cuvânt, Beckett rămâne, iată, intens atașat de matricea teatrului francez...

Capodopera sa cea mai profund europeană este eliptică, indescifrabilă, ermetică *Fin de partie*... În ea, toate ideile și sentimentele sfârșitului de lume se regăsesc în forma cea mai aproape de absolut. *Fin de partie* este, prin excelență, capodopera sfârșitului în cultura franceză! Nici astăzi, la peste cinci decenii și zeci de mii de pagini de comentarii, nu-i putem absorbi întregul miez filosofic. Îi intuim mesajul și forma. Dar sensurile rămân infinite și inaccesibile. Nu doar personajele, dar și relațiile sunt nedeterminabile. E piesa amărăciunii gnoseologice, dar și umane, piesa celei mai cumplite aporii din dramaturgia secolului trecut: „Rien n'est plus drôle que le malheur...”. Relația dintre protagoniști este cheia posibilă a unui labirint semantic și uman. Sfârșitul partidei îi lasă pe tabla de șah pe Rege, Nebun și cei doi „genitori” ai lui Hamm: Nell și Nagg. Contrastul între gest și cuvânt, între realitate și intenție, intens exploatat în Godot, devine aici dominantă condiției umane. Ca și relația de dragoste – ura care îl leagă pe Clov de stăpânul său... Deși-l amenință permanent că-l va părăsi (replica „Plec!” se repetă obsesiv), victima nu se poate rupe de călău. Ontologic, ei sunt complementari. Lumea lor e, parcă, o insulă a Europei salvată de la potop, iar ei supraviețuitorii unui cataclism absurd. Și de astă dată, sfârșitul e imposibil. Totul continuă, fără noimă, reluând aceeași imagine, aceeași stare de criză și neputință... Avea dreptate Pierre Chabert, când amintea: „Adorno a bien mis en relief toute la dérision des philosophies (fût-ce de « l'absurde »), des idéologies, dans *Fin de partie*, qui agit comme un véritable souffle...”

Incită multitudinea de referințe culturale europene îngropate în replicile din *Fin de partie*! Insistent e, însă, apelul la Shakespeare, figura europeană tutelară la care, într-o relație de dragoste-ură, se raportează și Ionesco în *Macbett* sau *Le roi se meurt*... Imaginea lumii în acest text e un reflex târziu și intens personal al icebergului Shakespeare. Hamm este – firește, o indică numele – un Hamlet crepuscular, al cărui Horațio ajunge să-l urască. El este totodată și un Lear ieșit din minți, urmat îndeaproape de nebunul care i-a devenit umbră neputincioasă. Iată că, după ce primele decenii ale secolului trecut au cultivat imaginea Joyceană a lui Hamlet, prințului baroc, prin Beckett suntem confrunțați cu cealaltă fațetă a tragicului shakespeareian, devenit tragicul lumii noastre: Regele Lear. O altă voluptoasă exploatare a operei marelui Will se orientează, de aproape, către un alt text, textul altui sfârșit. E textul împăcării și al iertării suverane. Furtuna reverberează în fiecare strat al piesei scrise la jumătatea secolului douăzeci. Între Hamm și Clov, identificăm tot hațisul de raporturi între Prospero și supușii săi antagonici – Ariel și Caliban. Cei doi sunt topiți de Beckett într-o entitate unică, animată de porniri contradictorii: un jos animalic și un sus la care nu se mai poate accede. Referințele acestea sunt esențiale în textul francez: Beckett reușește să dea angoasei trecutului o formă care se fixează între modernismul negator al lui Camus și postmodernismul nostalgic cultivat de Baudrillard... Concluzia lui e profetică: lumea Europei de azi are nevoie de miturile de ieri – miturile istoriei, ale culturii, ale teatrului însuși, reunite în mod desăvârșit în opera lui Shakespeare. Prin *Fin de partie*, spectrul creației shakespeareiene pătrunde în universul francofoniei secolului XX. Prin Beckett, acest univers devine, așadar, o francopolifonie intertextuală...

Ionescu și Ionesco : între românită și francofonie

Pentru Ionesco, opțiunea pentru limba franceză se justifică prin alte exigențe: mama franțuzoaică, copilăria petrecută în Franța, pasiunea precoce pentru valorile francofoniei. Dacă atitudinea lui Beckett față de Irlanda a rămas marcată de o anumită nostalgie (chiar după cincizeci de ani la Paris, el nu și-a abandonat niciodată cetățenia irlandeză, pașaportul verde sau accentul irlandez), Ionesco și-a manifestat în mod explicit, în toate cărțile sale de eseuri, antipatia față de o anumită componentă a lumii românești⁶. Cu toate acestea, către sfârșitul vieții, aproape de crepuscul, el s-a întors către românitătea lui profundă. Într-un superb interviu, care încheie monografia cercetătoarei Marie-Claude Hubert, Ionesco declară despre Cioran, prietenul său, și al lui Beckett:

Il y a quelque chose en lui qui ressemble beaucoup à une attitude roumaine, que résument très bien deux vers du plus grand poète roumain, Eminescu, que j'essaie de vous traduire, deux vers o le poète exprime, à travers son personnage, l'aspiration au néant. C'est une prière: <<Faites que je disparaisse à tout jamais dans le néant>>, dissent les vers d'Eminescu, d'une façon bien plus belle et bien plus violente que je ne traduis moi-même. Il y a, chez Cioran, cet appel du néant et cette peur du néant qui est mon angoisse permanente. (Hubert, 236)

Totodată, despre virulentul Nu, Ionesco mărturisește, la ceasul târziu al existenței pariziene, când eseul lui de tinerețe a fost tradus în franțuzește:

Ecrit pour combattre des auteurs et un monde qui n'avaient que les vicissitudes de tous les gens de lettre et de toute littérature, ce livre tourne aujourd'hui à l'avantage et a une sorte de réhabilitation d'une époque qui paraît, à l'heure actuelle, incroyablement libre et que les habitants de la Roumanie d'aujourd'hui contemplant avec la plus grande nostalgie. (Ionesco,7)

Francofonia lui autentică și succesul în Occident, culminând cu alegerea în Academia Franceză, nu l-au îndepărtat pe Ionesco de izvoarele românești ale formației sale. Mereu pusă la îndoială, dar niciodată cu adevărat abandonată, românitătea lui e subiectul preferat al unei întregi literaturi critice care, în „țara tatălui”⁷, vorbește aproape exclusiv despre Eugen Ionescu, românul care a trăit la Paris... În secolul XXI, putem întreba: Eugene Ionesco sau Eugen Ionescu? Ce nuanță mai potrivită pentru autorul absurdului decât această diferență de numai o literă care spune, totuși, enorm despre statutul lui? Și ce răspuns mai potrivit pentru acest scriitor al Slatinei, al Bucureștiului și al Parisului decât acesta, simplu: Ionesco și Ionescu, în același timp și, poate, în egală măsură?

În dinastia spiritelor Europene sfâșiate de dilema morții, Ionesco – sau Ionescu – este, paradoxal, autorul cel mai comic. Opera lui e dominată de această uriașă oximoron. O contradicție care astăzi, în pofida noilor tendințe în dramaturgie și în artele spectacolului, dincolo de mode și modele recente, îl păstrează pe Ionesco în topul autorilor preferați de regizorii francezi, alături de amicul său, Arrabal – dramaturgul care scrie și el în franceză de peste o jumătate de veac. Mai mult pus în scenă decât citit, astăzi Ionesco ni se dezvăluie ca un supraviețuitor... Adamov sau Genet au rămas exponenții unei epoci, Ionesco o transgresează. Se refugiază pe scenă, salvat nu de exegeze universitare (ca Beckett), ci de creații spectaculare de marcă în toate țările Europei, și nu numai. El a scris, parcă, pentru regizorii mileniului trei... Dacă Beckett e dramaturgul cultivat de corpusurile academice, Ionesco s-a impus ca imagine emblematică a „absurdului” pe scena teatrului

6 E vorba, firește, de fenomenul Garda de fier, pe care l-a portretizat în celebra sa piesă, *Rinocerii*.

7 Despre cartea Martei Petreu, și despre toată dezbaterea provocată, vorbește excelent Mircea A. Diaconu în revista *Contrafort*.

francofon. Nimeni ca el nu a știut să insinueze spectacolul morții în mijlocul comediei irezistibile, să producă efectul cutremurător al finalurilor din *La Leçon*, *Les Chaises*, or *Le roi se meurt* – când moartea pare dilatarea la infinit, apocaliptică, a unor minți bolnave. Râsul spectatorului se crispează în fața scenelor de cruzime și disperare. La el, lacrima și râsul, tragicul și comicul nu se anulează niciodată, categorii înrudite și expresii la fel de sincere ale unui mod atât de românesc de „a vedea enorm” și „a simți monstruos”. Așa se vede lumea în piesele lui Eugen Ionesco – piese care se revendică, în același timp, de la tradiția bâlciului francez și de la modelul Caragiale. Prin această ambivalență a surselor, prin dubla apartenență la cultura română și franceză, Ionesco este – într-un mod diferit de Beckett – un exemplu strălucit și deopotrivă paradoxal de Europenitate și francofonie polifonică în ceea ce numim, chiar dacă uneori cu reticența, „Le théâtre de l’absurde”.

Bibliografie selectivă

1. Ackerley C.A. și Gontarski S. E., *The Faber Companion to Samuel Beckett*, London Faber, 2006.
2. Beckett, Samuel, *Fin de partie*, Paris, Editions de Minuit, 1957.
3. Brater, Enoch și Cohn, Ruby (Ed.), *Around the Absurd: Essays on Modern and Postmodern Drama*, Ann Arbor, Michigan, University of Michigan Press, 1990
4. Diaconu, Mircea A., *Temă și variațiuni cu Eugene Ionesco* (sau aventurile unui anticarteziian la Paris), *Contrafort* 5-6 (103-104)
5. Esslin, Martin, *Théâtre de l’absurde*, Paris, Buchet/Chastel, 1994
6. Harrington, John P. (Ed.), *Modern Irish Drama*, New York, Norton & Company, 1991
7. Harrington, John P., *The Irish Beckett*, New York, Syracuse University Press, 1991
8. Hubert, Marie-Claude, *Eugene Ionesco*, Paris, Edition du Seuil, 1990
9. Ionesco, Eugene, *Non*, Paris, Gallimard, 1986
10. Ionesco, Eugene, *Théâtre complet*, Paris, Gallimard, 1991
11. Jauss, Hans Robert, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1978
12. Juliet, Charles, *Meeting Beckett* in *Tri-Quarterly*, 77 (Winter 1989/1990)
13. Kinahon, Frank, *Interviu cu Seamus Heaney*, *Critical Inquiry* 8.3 (Spring ,1982)
14. Knowlson, James, *Damned to Fame, The Life of Samuel Beckett*, Simon&Schuster, New York, 1996
15. Leventhal, A.J., “Nobel Prizewinner” in *The Irish Times Monday*, November 3, 1969
16. Roche, Anthony, *Contemporary Irish Drama: From Beckett to McGuinness*, New York, St. Martin’s Press, 1995
17. Uhlmann, Anthony, *Samuel Beckett and the Philosophical Image*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006

*** *Revue d-Esthétique* (numéro hors-série), 1990

Le rôle du cliché intensif dans les textes littéraires

Gabriela SCRIPNIC

Université « Dunărea de Jos », Galati, Roumanie

Le cliché est défini par le *Petit Robert* (1996) comme « idée ou expression toute faite trop souvent utilisée ». Bien que le même dictionnaire donne les termes *stéréotype* et *cliché* comme synonymes, il y a des différences qui méritent d'être précisées : le stéréotype vise le plan des représentations mentales que les membres d'une collectivité reçoivent telles quelles, tandis que le cliché se réfère au plan de la langue avec ses expressions figées que les locuteurs ne peuvent modifier ni du point de vue de la forme, ni en ce qui concerne le contenu sémantique. Il faut aussi remarquer la nuance péjorative donnée par l'emploi de l'adverbe quantitatif *trop* dans la définition du cliché : *expression trop souvent utilisée*. De ces observations, nous inférerons quasi-automatiquement que le stéréotype se présente comme un ensemble d'opinions toutes faites (du point de vue du contenu sémantique et non pas de la forme) ou préconstruites que les locuteurs utilisent pour se représenter le monde. Le stéréotype, qui est une image, un concept, une opinion, peut se manifester différemment sur le plan de la parole à partir des énoncés courts comme le cliché ou le lieu commun jusqu'à des récits tout entiers.

J.-L. Dufays (1994) observe que le stéréotype sillonne tous les niveaux du discours : le niveau verbal (syntaxe, lexicale, style), le niveau thématique-narratif (thèmes et symboles, fonctions et séquences narratives, structures discursives) et le niveau idéologique (mythes, maximes, systèmes de pensées). Le même auteur introduit la notion de stéréotype linguistique dans laquelle il range : cliché, lieu commun, locution, proverbe et dicton.

Le cliché désigne « un fait de style ou une figure de rhétorique usée » [Amossy, 33]. L'auteur précise que le cliché « désigne un effet de style usé qui se manifeste dans un groupe de mots concrètement repérable : *lèvres de corail, tremblant comme une feuille, une voix tonnante* » [*ibidem*].

Le cliché renvoie à des syntagmes figés, formés de l'association d'un substantif et d'une épithète (*jalousie effrénée*) ou d'un complément du nom (*lèvres de corail*), d'un verbe et de ses compléments (*l'injure doit toujours se laver dans le sang*). Les clichés sont décodés comme des « unités atomiques, monothématiques » [Herschberg-Pierrot, 336] ; la notion de *toute faite* se réfère à l'attitude des usagers qui acceptent telles quelles ces expressions sans les repenser et sans s'intéresser au processus de leur production. L'impact laissé par les clichés tient de la normalité évidente ; issus du bon sens, de la sagesse des nations, ils se présentent en tant que « l'universelle évidence » [*ibidem*].

Le naturel du cliché pousse les locuteurs à l'utiliser sans s'en rendre compte, et seules les études des linguistes tirent le cliché de son contexte naturel pour l'analyser et lui assigner des propriétés méta-communicationnelles. Du point de vue fonctionnel, le cliché est condamné pour le fait de ne pas transmettre une information nouvelle (certains disent qu'il est proche d'une information zéro), se rapprochant ainsi de la banalité, du truisme et même de la langue de bois. De plus, employé dans les textes littéraires, le cliché est dit empêcher l'évolution de l'écriture, en tant qu'obstacle à l'originalité et à l'invention.

H. Quéré cherche à mettre en évidence non seulement le côté négatif (tellement mentionné par toutes les définitions) du cliché, mais aussi son côté positif. Cela veut dire « le valider tout en le problématisant » et « le relativiser tout en le valorisant » [Quéré, 101]. En commençant son étude des définitions trouvées dans les dictionnaires, l'auteur est conduit à se demander si la répétition du cliché assure sa forme et sa consistance ou, tout au contraire, si sa stabilité détermine son emploi fréquent. Sa définition du cliché vise non seulement le plan de la parole, mais aussi le plan du mental. Ainsi le cliché serait-il « une façon de dire, de penser et de sentir. Ce serait s'exprimer dans des formes convenues, penser sur le mode des idées reçues et sentir selon des schémas préconçus » [Quéré, 102].

Pour faire sortir le côté positif du cliché, il faudrait également parler de la nécessité de son emploi. « Dans l'affirmation du Même se manifeste le dynamisme de l'Autre » [Morel, 113]. Cela veut dire que les discours, pour progresser, ont besoin de s'appuyer sur le déjà-dit, le déjà-fait, le préconstruit. De même qu'un texte n'existe pas en dehors des textes antérieurement écrits (on parle alors d'intertextualité ou de connivence culturelle), de la même façon le cliché représente le support, la source à laquelle le discours puise, soit pour s'en faire l'écho, soit pour s'en défendre.

Il est temps de reprendre les traits qui donnent la spécificité du cliché pour pouvoir insister sur une de ses sous-catégories : le cliché intensif. Nous appelons cliché intensif toute comparaison idiomatique construite avec le morphème *comme* et ayant comme noyau un adjectif (*être rouge comme une tomate*) ou un verbe (*manger comme quatre*). Il s'agit de « toute locution comparative qui nous vient spontanément à la bouche, plutôt qu'à l'esprit, lorsque nous voulons exprimer sous la forme la plus claire et la plus simple un absolu » [Cazelles, 5].

Les clichés sont donc :

1. des structures signifiantes figées ou bien des expressions toutes faites dont le contenu et la forme ne peuvent pas être dissociés car ils forment un tout indissociable, une unité thématique inanalysée en termes de composants ;
2. des groupes de mots que l'on peut repérer d'une manière concrète dans un discours ;
3. des faits / effets de style ou des figures de rhétorique ;
4. des expressions usées.

La comparaison idiomatique obéit-elle à toutes ces quatre caractéristiques identifiées au niveau des clichés ? Pour répondre à cette question, nous allons prendre un exemple concret, à savoir la comparaison *être bête comme ses pieds*. Il s'agit ici d'une expression figée du point de vue de la forme (on ne peut remplacer ni *bête* par son synonyme *idiot*, ni *pieds* par un autre mot du même paradigme sans nuire à l'expression). De plus, on a affaire à une structure signifiante dont le sens est *très bête*. Dans un contexte donné, on peut facilement la reconnaître en tant que telle : « *Il m'a dit que j'étais folle, même mon mari me l'a dit, qui lui, entre nous, est bête comme ses pieds* » [Giono, 57]. En outre, par sa dénomination même, la comparaison idiomatique se révèle comme une figure de rhétorique, appartenant à la catégorie des tropes qui rapprochent deux termes (de classes sémantiques différentes) pour mettre en évidence leur trait commun élevé au plus haut degré de manifestation. Enfin, à force de l'avoir fréquemment employée dans le discours littéraire ou dans la langue parlée, on parle d'une expression usée, mentionnée dans les dictionnaires ou les recueils de spécialité.

L'exemplification pourrait continuer avec d'autres comparaisons idiomatiques. Mais une chose est certaine : leur appartenance aux clichés ou aux stéréotypes

linguistiques. Cette appartenance est clairement exprimée par P.-J. Berthier et J.-P. Colignon qui mettent en évidence le fait que les clichés sont souvent « des comparaisons rebattues » [Berthier, Colignon, 60] telles que *prudent comme un serpent, fier comme Artaban* ou *silencieux comme un Sioux*.

Une autre question qui se pose à présent est de souligner le rôle que la comparaison idiomatique, vue comme un cliché intensif, acquiert dans les textes littéraires, plus précisément pourquoi un écrivain choisit à dessein d'employer un tel stéréotype linguistique.

Selon J.-L. Dufays, un écrivain peut faire usage de stéréotypes pour trois raisons différentes : la participation (1^{er} degré), la mise à distance (2^e degré) et les traitements ambigus et ambivalents (3^e degré). Chaque usage est pourvu de certaines fonctions qui, par leurs effets imprévisibles, influencent l'attitude du lecteur.

Les fonctions attribuées au premier degré (la participation) sont : un activateur de la perception, un indicateur générique, un agent du vraisemblable, un support d'identification et d'émotion, un trait argumentatif et un signal de la littérarité [Dufays, 235-243].

Il semble utile à ce propos que nous précisions quelles sont les fonctions qui caractérisent le cliché intensif, en tant qu'expression toute faite. Les exemples choisis sont tirés de l'œuvre de Jean Giono, un écrivain qui a employé de nombreux clichés intensifs sous leur forme lexicalisée et fixée dans les recueils de spécialité.

- a) *Un activateur de la perception* signifie que l'emploi d'un stéréotype rend la lecture plus facile grâce au fait que son sens est déjà connu, donc il n'exige aucun processus de construction de signification.

Prenons, par exemple, le stéréotype de la scène du crime dans un roman policier : on s'attend à voir un ou plusieurs corps, du sang, on sait qu'il s'agit d'un inconnu (qui sera plus tard identifié), que l'on doit attendre l'autopsie pour apprendre des détails sur la mort du personnage ; notre univers d'attente est respecté (avec de légères modifications) comme dans l'exemple suivant : « *Il prétend qu'il est impossible, avant l'autopsie, de déterminer le nombre de balles que Palmari a reçues [...] Sur le sol, un corps tordu, presque ridicule, et de beaux cheveux blancs barbouillés de sang à hauteur de la nuque* » [Simenon, 24].

Sans doute, la conscience du stéréotype facilite-t-elle la lecture du texte car, dès le premier instant, le lecteur le reconnaît et l'assimile à son univers d'attente. Est-ce qu'il en va de même avec les clichés intensifs ? Il semble que la réponse soit affirmative parce que ceux-ci supposent chez le lecteur une connaissance du code de la langue, ce qui est plus aisé qu'une appréhension des schémas narratifs, des mythes ou des idéologies. Dans l'exemple suivant, la comparaison seule suffit pour décrire la façon de parler du personnage : « *J'en dis que **tu parles comme un livre**. Tu as tout à fait raison. Alors qu'est-ce qu'on fait ?* » [Giono, 69]. Ce cliché remplace, en fait, des explications supplémentaires ou des paraphrases ayant le même sens. Aussi peut-on dire que le cliché intensif devient un *activateur de la perception*.

- b) *Un indicateur générique* signifie que le stéréotype place le lecteur dans un univers familier du point de vue sémantique et référentiel. Cette fonction va de pair avec la première, car tout en facilitant la compréhension du sens, le stéréotype évoque un horizon de sens connu par le lecteur. Bien sûr les clichés intensifs ne peuvent pas créer des scénarios connus des lecteurs, mais leur fonction est générique dans la mesure où le cliché attribue au personnage les caractéristiques familiaires d'une

- classe plus large. La phrase « *Il regarda Thérèse qui était candide et **fraîche comme une fleur des champs*** » [Giono, 418] nous offre un tel exemple où le cliché constitue un facteur générique car il renvoie à une classe très large (celle des fleurs des champs) dont on admire et connaît les qualités essentielles : la beauté et la fraîcheur.
- c) *Un agent du vraisemblable* veut dire que le stéréotype crée l'effet de réel, en conférant de la crédibilité et du naturel à tous les types de discours. Pour rester au niveau des romans policiers, on peut dire que le stéréotype de l'enquête sinueuse avec des pistes fausses, les recherches prolongées accomplies par divers équipages sous la direction d'un commissaire-chef représentent autant de traces de la vraisemblance qui donnent au texte l'illusion du réel. Pourtant les comparaisons idiomatiques détiennent la palme des agents du vraisemblable. Cela s'explique par le fait qu'elles sont, par leur nature, ancrées dans la réalité extralinguistique, et donc l'effet de réel est directement transmis aux lecteurs : « *J'avais perdu mes joues pleines ! tout mon visage pointu et **blanc comme un navet** pouvait tenir dans le creux de la main et mes yeux étaient devenus immenses* » [Giono, 385]. Le naturel du cliché donne du crédit à la description réalisée et, par cela, au discours tout entier.
- d) *Un support d'identification et d'émotion* se réfère au fait que le lecteur, après avoir identifié les stéréotypes, finit par se projeter lui-même dans les situations évoquées ou dans les personnages décrits. Le stéréotype n'a pas seulement un impact sur le côté intellectuel du lecteur, mais aussi sur ses émotions. Comme on l'a précisé, ce dernier ne se contente pas de reconnaître le stéréotype, mais il s'implique du point de vue affectif dans l'histoire présentée. « *Mais je te préviens que, si tu bois du café sur des caillettes [...] tu vas être **malade comme un chien*** » [Giono, 32]. Il suffit que le lecteur se rappelle une fois où il a terriblement souffert après avoir bu ou mangé quelque chose de nuisible pour lui, pour compatir avec le personnage et s'impliquer émotionnellement dans l'histoire.
- e) *Un trait argumentatif* renvoie à la conséquence normale des deux dernières fonctions précisées : si le stéréotype rapproche la fiction de la réalité et fait naître l'émotion chez le lecteur, alors il est doué d'une grande force argumentative. Ce trait est surtout visible dans les discours persuasifs (tel le discours politique). Quant aux comparaisons idiomatiques, elles ne sont pas employées pour défendre ou rejeter une thèse, mais pour décrire une personne ou une situation conformément à une réalité familière et en portant cette caractéristique au plus haut degré de sa manifestation.
- f) *Un signal de la littérarité* vise la valeur esthétique acquise par les textes qui font usage de stéréotypes. « User du cliché, c'est légitimer esthétiquement le discours en le jalonnant d'indices hérités d'une tradition noble » [Dufays, 242]. Si cette affirmation est valable pour certains thèmes (le regard de la femme est vu comme une flèche qui traverse l'âme du poète, l'amour est une flamme) et pour des figures de style très utilisées (*l'océan de larmes, flots amers*), il n'en va pas de même avec les comparaisons idiomatiques qui ne témoignent pas d'une tradition classique, elles n'ont donc pas un rôle ornemental. Du moment que l'on n'en est plus aux comparaisons homériques dont la valeur esthétique ne peut pas être niée, les comparaisons idiomatiques employées dans les textes cessent d'en assurer la littérarité. Leur rôle est dans la plupart des cas descriptif, informatif et expressif à quoi s'ajoutent les cas où elles accomplissent certains actes de langage indirects.

Ainsi, de toutes les six fonctions des stéréotypes mentionnées ci-dessus, seules *a*, *c* et *d* caractérisent-elles les clichés intensifs employés dans le discours littéraire. En conséquence, ils contribuent à faciliter la saisie du sens du discours en lui offrant l'effet de réel nécessaire pour éveiller l'émotion et la participation affective du lecteur.

Depuis le Romantisme, les stéréotypes ont commencé à être regardés d'un œil critique, considérés comme des signes de manque d'authenticité et d'impuissance à créer des schémas originaux. De cette attitude résulte une nouvelle prise de position de la part des écrivains : celle de mettre à distance les stéréotypes. Le procédé le plus important, désigné comme *exploitation* ou bien *transformation*, porte sur les manipulations du cliché, c'est-à-dire les altérations formelles subies par les clichés pour que l'auteur réussisse à donner libre cours à son imagination et pour éviter le préconstruit et donc la non-originalité. Un bon exemple serait San-Antonio qui exploite le schéma de ces constructions pour mettre en évidence son talent en matière d'images. Il nous arrive de découvrir, sous ces formes nouvelles, les traces, le parfum de l'expression consacrée par l'usage : « *Il me semble que je vais voir déhorter des êtres surnaturels, tombés là comme martiens en Carême.* » [San-Antonio, 202]. Chez San-Antonio, la comparaison ne transmet pas seulement une intensité forte ; elle est aussi une critique à l'adresse de la société contemporaine : les policiers sont dépourvus d'intelligence, les discours des officialités politiques ou administratifs sont creux, les gens d'église n'hésitent pas à dire des jurons, les producteurs de films sont trop riches, etc.

Une voie de milieu entre l'emploi du stéréotype et sa mise à distance serait de le traiter d'une manière ambiguë ou ambivalente comme dans le roman de P. Emond, *La danse du fumiste*, où les lieux communs et les clichés sont enchaînés et où le sens passe sur un plan secondaire : « Ce gars-là, il parlait comme un livre, il causait comme on respire, j'aime autant vous dire qu'il n'était pas du genre à avoir souvent la langue qui fourchait, à devoir la tourner sept fois dans un sens ou sept fois dans l'autre avant de s'exprimer [...] » [Emond, 15].

On peut conclure que, d'une part, les écrivains emploient ce cliché intensif grâce aux rôles qu'il peut acquérir dans le discours (puisqu'il crée l'illusion du réel, il situe le lecteur dans un univers sémantiquement et référentiellement connu) et, d'autre part, ils le mettent à distance grâce aux transformations qu'il peut subir dans le discours littéraire.

Références bibliographiques

- Amossy, Ruth, *Les idées reçues. Sémiologie du stéréotype*, Paris, Nathan, 1991
- Berthier, Pierre-Valentin, Colignon, Jean-Pierre, *La pratique du style*, Belgique, Duculot, 1996
- Cazelles, Nicolas, *Les comparaisons du français*, Paris, Éditions Belin, 1996
- Dufays, Jean-Louis, *Stéréotype et lecture*, Liège, Mardaga, 1994
- Emond, Paul, *La danse du fumiste*, Bruxelles, Éditions Labor, 1993
- Giono, Jean, *Les âmes fortes*, Paris, Gallimard, 1949
- Herschberg-Pierrot, Anne, « Problématiques du cliché », in *Poétique* n°43, 1980, p.334-346
- Quéré, Henri, « Le cliché : pour ou contre », in *Le cliché*, textes réunis par Gilles Mathis, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1998, p.101-112
- Morel, Michel (1998), « Les ambivalences du cliché », in *Le cliché*, textes réunis par Gilles Mathis, Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, p.113-127
- San-Antonio, *Zéro pour la question*, Paris, Éditions Fleuve Noir, 1968
- Simenon, Georges, *La Patience de Maigret*, Paris, Presses de la Cité, 1965